I.I. Russu

Les Roumains et les Sicules

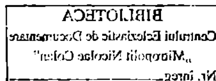
Fondation Culturelle Roumaine

I.I. Russu

Les Roumains et les Sicules

Centre d'Etudes Transylvaines

Bibliotheca Rerum
Transsilvaniæ
XXIII



ISBN 973-577-185-3

I.I. Russu

Les Roumains et les Sicules

IIIe chapitre par
IOANA CRISTACHE-PANAIT

Edition soignée par
IOAN OPRIŞ

Avant-propos par
LADISLAU GYÉMÁNT

Traduit du roumain par
ANA RODICA TOMOIAGĂ

CENTRE D'ETUDES TRANSYLVAINES
FONDATION CULTURELLE ROUMAINE
Cluj-Napoca, 1998

Rédacteur: Virgil Leon
Cartographe: Carmen Chima
DTP: Teodora Tăut, Adrian Moldovanu



I.I. Russu
(1911-1985)

Avant-propos

LADISLAU GYÉMÁNT

En ouvrant ce livre, oeuvre du regretté philologue et historien Ion Iosif Russu, nous nous trouvons devant le produit d'une recherche poussée, détaillée, une recherche menée avec passion pendant des décennies, car cet ouvrage a concentré les efforts de l'auteur jusqu'aux derniers moments de sa vie.

Il est le représentant d'une génération d'intellectuels dont la formation a été déterminée par l'atmosphère spirituelle propice suivant la réalisation de l'unité nationale. Après avoir fini ses études à la Faculté de Lettres et Philosophie de l'Université de Cluj et bénéficié pendant quelques années d'un stage de spécialisation à l'Ecole Roumaine de Rome, I.I. Russu a dirigé ses préoccupations vers les études de philologie comparée, prouvant ses qualités d'excellent spécialiste dans les domaines des langues classiques, onomastique, toponymie, étymologie. A partir de 1936, moment où le professeur I.I. Russu commença à travailler à l'Université et à l'Institut d'Histoire et Archéologie de Cluj-Napoca, ses activités dans la recherche et l'enseignement l'ont déterminé à utiliser le résultat de ses études de philologie, tous le savoir acquis et la méthodologie de cette discipline pour essayer de trouver une solution à certains des problèmes-clé de l'histoire ancienne. Son savoir exceptionnel dans le domaine de l'épigraphie latine et grecque, son acribie, son esprit critique, sa capacité d'observation extraordinaire, lui ont valu une réputation exceptionnelle dans les milieux scientifique nationaux et internationaux.

Les recherches de I.I. Russu se sont tout spécialement concentrées sur la problématique du fonds autochtone thraco-dace de la

langue roumaine, sur l'histoire des porteurs de ce fonds et de leur rôle dans le processus d'ethno-genèse roumaine. Toutes ces préoccupations se sont encadrées dans une vision plus élargie concernant les aires linguistiques et ethniques du Sud-Est de l'Europe, car le professeur de Cluj s'est montré l'un des meilleurs connaisseurs des vestiges des langues anciennes que parlaient les Thraces, les Illyres et les Daces, des rapports entre ces populations et de leur rôle dans le cadre des Empires Romain et Byzantin[1]. C'est suivant ces directions que ses recherches ont permis de trouver des solutions non seulement pour nombre d'éléments du fonds autochtone de la langue roumaine, mais aussi pour certaines questions que soulevaient la toponymie et l'onomastique dace et romaine, la spiritualité daco-gète, les problèmes de l'histoire militaire, politique et culturelle des Daces et de la province romaine de Dacie. Toutes ses contributions se basaient généralement sur la connaissance et l'investigation systématique des sources épigraphiques[2]. C'est surtout dans ce domaine que nous devons beaucoup à I.I. Russu ainsi qu'au professeur D.M. Pippidi, qui ont réussi à réaliser une partie de la prestigieuse collection des *Inscripţiile antice din Dacia şi Scytia Minor* (Inscriptions antiques de Dacie et de Scytia Minor), vu que 4 des 7 volumes publiés jusqu'à présent sont le résultat de son labeur et de celui de ses collaborateurs[3].

La monographie *Etnogeneza românilor* (L'ethno-genèse des Roumains), publiée en 1981, représente le couronnement des recherches menées dans les directions mentionnées, recherches que nous voyons se matérialiser dans les quelques 350 titres que comprend sa bibliographie. Cette monographie démontre clairement la nécessité et les avantages incontestables de la mise en commun des résultats et de la méthode philologique ainsi que des recherches visant l'histoire ancienne dans le but de trouver des solutions à ce problème essentiel de l'histoire roumaine, dans les conditions où la langue apparait comme le facteur essentiel de l'explication scientifique des

origines du peuple roumain, sans oublier cependant les autres témoignages issus des textes, de l'épigraphie, de l'archéologie, de la numismatique, de l'ethnographie, etc. Sans bénéficier d'une adhésion unanime, la monographie du professeur I.I. Russu reste, par ses idées et ses indications méthodologiques, une des réalisations de marque dans la bibliographie concernant ce problème[4].

Connaissant les directions principales de son activité scientifique, cet ouvrage nous réserve, vu sa thématique, une véritable surprise que l'importante bibliographie de l'oeuvre de I.I. Russu ne présageait en rien, sinon par les quelques contributions concernant les rapports linguistiques roumano-hongrois[5]. En effet, I.I. Russu s'est penché non seulement sur les principales sources de recherches en histoire ancienne, mais il a étudié avec pareille ferveur et ténacité, pendant des dizaines d'années, les témoignages concernant la présence, la proportion, la place et le rôle des populations roumaines de l'Est et du Sud-Est de la Transylvanie, des anciens *scaune* (sièges) sicules dans le cadre du processus dynamique de la cohabitation et des rapports avec la population sicule magyarophone de cette région. En prenant comme point de départ la connaissance des antécédents historiques antiques et médiévaux, à commencer par les témoignages archéologiques de la continuité daco-romaine dans ces régions, les preuves de la présence des Roumains lors de l'arrivée et l'installation des Sicules, les rapports socio-économiques, juridiques, ethniques et linguistiques s'étant établis entre les Roumains et les Sicules au Moyen Age, la recherche de I.I. Russu se concentre sur l'évolution des trois derniers siècles, car cette période nous donne un nombre croissant de sources à mesure que nous nous approchons de l'époque contemporaine, ce qui permet une meilleure approche du problème de la proportion réelle de la population roumaine de cette partie du pays, car celle-ci était soumise à un processus accentué de dissimilation nationale. Le lien organique qui traverse l'ensemble de l'oeuvre scientifique de I.I. Russu est assuré par l'utilisa-

tion dans l'analyse de cette problématique d'histoire moderne et contemporaine de la même méthode philologique qui dirige ses autres recherches, ce qui assure à cet ouvrage une place toute spéciale dans la bibliographie – abondante – consacrée aux rapports entre les Roumains et les Sicules.

Il est donc évident que I.I. Russu a commencé ses recherches à partir de l'analyse des études historiographiques à ce sujet. Avec son esprit critique que l'on connaissait et craignait également, parfois poussé par son tempérament polémiste au-delà des limites normales de l'appréciation académique, l'auteur nous montre en effet les tendances marquantes de l'historiographie hongroise de l'époque dualiste et de la période de l'entre-deux-guerres, des tendances qui visaient une minimalisation de la teneur et du rôle de la population roumaine des régions sicules dans le but de justifier par des moyens scientifiques des intérêts politiques de domination et de dénationalisation. Dans le cadre de l'historiographie roumaine, la période de l'entre-deux-guerres a vu s'accentuer les préoccupations concernant les Roumains du Pays des Sicules par les recherches initiées par Nicolae Iorga, ainsi que par des historiens, géographes, sociologues, ethnographes, intellectuels de la région, de la presse. Bien que les documents rassemblés se soient avérés riches en informations et utiles, la recherche n'a pas – suivant les dires de I.I. Russu – entièrement couvert les objectifs qu'elle se proposait, car elle n'a pas analysé tous les territoires de la région ciblée et, en «reprenant d'anciens propos qui ne se basaient pas toujours sur la source solide que représente les faits et les documents, ce qui a empêché – fait normal, par ailleurs – l'étude de zones importantes de la documentation et la bibliographie, provoquant des erreurs graves dans les détails et donnant lieu à des assertions pouvant sembler poussées et prenant un air de propagande, ce qui a eu comme résultat une certaine méfiance provoquant des préjudices à leur thèse, juste, dans son ensemble». La principale difficulté de ces efforts a été l'absence de la composante

philologique, d'une méthodologie adaptée, ce qui a amoindri la valeur et l'importance de documents par ailleurs très importants en ce qui concerne la place et le rôle de la population roumaine du Pays des Sicules, tout spécialement du point de vue de l'anthroponymie. Bien que certaines contributions – celles de S. Opreanu et de T. Chindea, entre autres – aient enregistré dans la région analysée environ 650 noms de famille roumains, le manque de formation philologique spécialisée des personnes ayant rassemblé ce matériel et l'absence de recherches systématiques dans les archives, les bibliothèques et sur le terrain ont fait que les résultats soient loin des possibilités réelles que permettaient cette approche. Les choses n'ont pas beaucoup avancé dans les dernières décennies non plus, car les études philologiques se sont surtout concentrées sur les prénoms de la période contemporaine, négligeant le matériel médiéval et n'accordant pas l'importance requise aux noms de famille, bien que «les noms propres représentent – selon I.I. Russu – autant de documents socio-historiques de premier rang, étant parfois le seul type d'informations disponibles aux études portant sur les origines sociales et ethnolinguistiques de la population».

Compte tenu la phase dans laquelle se trouvait cette étude, l'auteur s'est proposé en premier lieu de dépister et rassembler le matériel anthroponymique roumain du Pays des Sicules sur la base de la très grande variété des sources disponibles. L'investigation systématique des collections de documents, conscriptions et recensements, descriptions de voyages, mémoires, de la littérature et de la presse de l'époque, des fonds d'archives de l'administration et des paroisses, des épitaphes et des épigraphes, à laquelle s'ajoutaient ses propres recherches sur le terrain, les informations fournies par les autochtones, ainsi que les documents provenant des contributions antérieures, ont permis la création d'un répertoire alphabétique des noms de famille roumains typiques les plus fréquents, autant dans les villages enregistrés à l'époque comme étant des villages à popu-

lation mixte que dans ceux ayant été considérés avoir une population exclusivement hongroise. Même si elle ne répond pas entièrement aux exigences de l'exhaustivité et ne représentant – selon I.I. Russu – qu'«un résultat provisoire», le répertoire offre cependant une image concluante sur les véritables dimensions du problème et démontre l'utilité et la nécessité des recherches de ce genre.

Le matériel rassemblé est aussi analysé d'un point de vue chronologique, suivant, au long des siècles, l'évolution de la proportion des noms de famille roumains dans les sources de l'époque. Soulignant avec raison que «pour comprendre tous les aspects des rapports socio-économiques et culturels roumano-hongrois dans l'espace carpato-danubien il est nécessaire de tenir compte de leur caractère réciproque, c'est-à-dire des influences bilatérales autant en ce qui concerne l'onomastique (anthroponymie, toponymie) que dans la langue actuelle ou au Moyen Age» l'auteur concentre en même temps son étude sur la présence des anthroponymes hongrois chez les Roumains, créant un répertoire supplémentaire à ce sujet, vu l'importance de ces informations en ce qui concerne l'élucidation du déroulement et les effets des processus de dissimilation ethnolinguistique. C'est dans le même esprit qu'il analysera le problème – plus vaste – de l'influence lexicale hongroise dans la langue roumaine, constatant que la majorité accablante des éléments issus de la langue hongroise ont une origine dialectale, locale, et que les rapports réciproques dans le cadre de l'influence bilatérale et l'interpénétration lexicale sont marqués par les rapports socio-économiques et juridiques entre oppresseurs et opprressés.

Les données proposées par le matériel linguistique concernant la présence et la proportion de la population roumaine au Pays des Sicules se trouvent confrontées et complétées par les témoignages fournis par d'autres sources, et tout spécialement par les statistiques officielles qui enregistrent le nombre de la population roumaine par localités et unités administratives, les *şematisme* [publications offi-

cielles périodiques statistiques-historiques paroissiales – n.t.) et d'autres sources ecclésiastiques qui montrent l'importance des rapports confessionnels, auxquels on ajoutera toute mention présente dans les écrits de l'époque, la presse, les mémoires, les déclarations et les souvenirs des autochtones recueillis lors des recherches sur le terrain. Enfin, ce sont les églises qui nous donnent d'autres indices précieux, les cimetières, les maisons, les portails, etc., que ces indices soient encore «debout», ou bien en ruine, abandonnés. L'analyse de ces données, recueillies avec ténacité et attention, permet, à notre avis, la réalisation de la partie la plus importante de l'étude, celle concernant le répertoire chronologique – par localités et unités administratives – des témoignages disponibles actuellement sur l'existence, de nos jours ou auparavant, de populations roumaines dans les régions en question. L'analyse de ce matériel, considéré à son tour comme un simple point de départ pour des recherches exhaustives futures, prouve la présences des Roumains dans environ 150 villages de ces régions, ayant été enregistrés dans les documents de l'époque comme villages entièrement sicules, ce qualificatif étant dû au caractère hongrois de leurs populations. Le phénomène de l'anthroponymie roumaine, de l'appartenance à la confession orthodoxe, du souvenir d'origine de souche roumaine chez une partie des habitants reflète, évidemment, le déroulement dans le temps de processus de dissimilation linguistique et ethnique.

Se donnant pour objectif l'élucidation de la manière dont ces processus se sont déroulés et les causes les ayant déterminés, I.I. Russu se penche sur l'exemple concret de certaines localités (Sântandrei, Valea, Troiţa, Sărăţeni, les villages de la Vallée du Casin – ces villages étant considérés représentatifs pour les phénomènes qui ont touché, par leur ampleur, quelques centaines de villages) en se basant sur l'analyse des données fournies par les sources mentionnées. L'évolution dans le temps du nombre de personnes enregistrées comme roumaines suivant le critère de la langue parlée, du nombre de fi-

dèles des paroisses orthodoxes, des changements survenus dans l'anthroponymie, des déclarations concernant l'origine ethnique, rassemblées par les sources de l'époque, les traces matérielles de l'appartenance ethnique-confessionnelle reflètent les étapes caractéristiques du déroulement du processus de dissimilation nationale au fil des âges. Une première étape est le bilinguisme, suivi par la «perte» de la langue maternelle, la «déformation» et la modification de l'anthroponymie, le renoncement à la confession orthodoxe, la suppression de la paroisse, la ruine de l'église, l'abandon du cimetière et enfin, la perte de la conscience d'appartenance ethnique-confessionnelle. Les sources nous présentent les communautés et les individus se trouvant dans différentes étapes de ce processus, ce qui nous permet de reconstituer leur ethnicité d'origine, en nous basant sur l'anthroponymie, la confession, les traces matérielles, les déclarations individuelles, malgré leur caractère hongrois et leur enregistrement officiel comme Hongrois ou Sicules.

En ce qui concerne les causes ayant déterminé ce processus, l'auteur fait une distinction entre l'assimilation lente, se déroulant sans qu'il y ait besoin d'avoir recours aux moyens de contrainte officiels, une assimilation dans le long terme et l'assimilation par la force, caractéristique surtout pour les deux derniers siècles, assimilation suivant laquelle l'Etat (tout spécialement l'Etat dualiste) se proposait, par sa politique économique, sociale, culturelle, de promouvoir et accélérer les évolutions dans cette direction[6].

En ce qui concerne la première forme, elle trouve son explication dans le statut socio-économique et juridique désavantageux qui caractérisait les Roumains, exclus des cadres de la vie constitutionnelle de la principauté, soumis à l'asservissement, démunis et ne pouvant donc pas donner de soutien aux institutions ecclésiastiques et culturelles. Vu le fait que la participation à la vie publique était conditionnée de l'appartenance à la nation médiévale reconnue de la principauté et à une des religions reçues, une partie importante

de la couche sociale supérieure de la société roumaine y a peu à peu perdu son identité nationale et confessionnelle en échange des avantages que prodiguait le système constitutionnel en vigueur[7]. Ainsi que l'auteur le démontre, l'anoblissement est suivi par des changements dans l'anthroponymie et, souvent, de la confession, mais le nom adopté garde parfois des terminaisons, formes phonétiques, accents roumains qui trahissent l'ethnie d'origine de leur possesseur. Dans le monde du village, l'influence du seigneur féodal qui donnait souvent des noms hongrois à ses sujets, le régime sévère du servage, la multitude et la variété des obligations accablantes, la tentation de partager les avantages et les bénéfices du genre de ceux que conférait la qualité de Sicule sont autant de raisons qui ont déterminé l'évolution de la dissimilation[8]. Les conditions de vie précaires du clergé roumain, l'état des églises, les difficultés soulevées par l'entretien d'une école sont aussi des éléments qui expliquent le processus en question.

Le XIXe siècle voit s'accélérer et s'amplifier les évolutions de ce genre, lorsque la dénationalisation par la langue devient partie intégrante du programme politique des nobles, tout spécialement après 1867, lorsque l'Etat dualiste intervient avec tous les moyens dont il dispose par sa politique économique, sociale, culturelle, afin de stimuler la constitution de la «nation unique hongroise», tellement prêchée. Sans approfondir l'analyse de ces conditionnements historiques au-delà de leur précision plutôt adjectivale[9], la conclusion de l'auteur – soutenue par les sources documentaires importantes qu'il présente – est la nécessité et le devoir de la recherche historique et philologique de reconstituer l'image vraie des rapports ethniques dans cette partie de Transylvanie, au-delà des effets réels et prétendus des processus historiques de dissimilation qui y ont eu lieu.

Jugeant – en toute modestie – le présent ouvrage comme «une esquisse provisoire en quatre chapitres», le savant de Cluj trace avec beaucoup de clairvoyance un programme des recherches futures, qui

offriraient «l'histoire vraie des localités et des populations». C'est toujours dans cet esprit qu'il fait une plaidoirie en faveur d'«une recherche monographique plus large qui soit aussi précédée par d'autres enquêtes détaillées, locales, par un rassemblement de documents de toutes sortes provenant d'archives mais aussi de l'actualité ou du passé récent». Cette recherche «devrait identifier dans l'ensemble et en détail toutes les méthodes et les moyens, les étapes et les résultats concrets, dans chaque localité». Afin de mener à bonne fin les objectifs énoncés, on recommande l'analyse par localités des informations documentaires et statistiques plus anciennes, des *șematisme* ecclésiastiques, des anciens livres et manuscrits, des églises, clochers, portails, maisons, cimetières, de l'anthroponymie et de la toponymie (en se basant sur les urbariums, les conscriptions, les statuts et les protocoles des villages[10], les matricules, la correspondance, les épitaphes, la littérature, la presse), des mots, expressions, formules, calques locaux, coutumes, pratiques, de l'habit. Ces recherches devront avoir comme résultat la création d'un répertoire exhaustif de l'anthroponymie roumaine du Pays des Sicules, dans le cadre d'une édition critique des sources statistiques, confrontées entre elles et analysées de manière comparative[11], dans un répertoire des monuments de l'architecture populaire, des motifs retrouvés dans les ornements traditionnels roumains de la région.

Le chapitre inséré dans cet ouvrage et réalisé sur demande de l'auteur par Ioana Cristache-Panait correspond à cette exigence par l'étude systématique des monuments d'architecture en bois, maisons, églises, annexes, portails, meubles et objets de ménage, motifs présents dans les ornements retrouvés dans les parties de l'Est et du Sud-Est de Transylvanie, montrant toutefois les analogies nombreuses qui existent entre ceux-ci et les monuments et les motifs des ornements d'autres parties du pays (Hunedoara, Hațeg, Les Monts Apuseni, Moldova, etc.).

La suite des recherches dans cette direction, la réalisation du programme de travail esquissé par cet érudit qu'a été le professeur

I.I. Russu représentera, nous le pensons, une contribution importante pour la reconstitution véridique des réalités historiques transylvaines, cet démarche étant aussi le meilleur hommage pouvant être apporté à la mémoire de l'auteur de cette étude.

Notes

[1] Voir dans ce sens les monographies *Limba traco-dacilor*, Bucarest, 1959; IIe édition, revue et complétée, Bucarest, 1967; éd. allemande, Bucarest, 1969; *Ilirii. Istoria, limba şi onomastica, romanizarea*, Bucarest, 1969; *Elementele traco-getice în Imperiul Roman şi în Byzantium (sec. III-VIII)*, Bucarest, 1976; *Daco-geţii în Imperiul Roman (în afara provinciei Dacia)*, Bucarest, 1980.

[2] *Elemente autohtone în limba română*, Bucarest, 1970; *Dacia şi Pannonia Inferior în lumina diplomei militare din anul 123*, Bucarest, 1973. Voir aussi: *Activitatea ştiinţifică a profesorului Ion I. Russu (cu prilejul împlinirii vârstei de 70 de ani)*, dans *Anuarul Institutului de Istorie şi Arheologie Cluj-Napoca*, 1982, XXV, pp. 401-415; M. Bărbulescu, dans *Tribuna*, le 26 septembre 1985; Emilia Doruţiu-Boilă, dans *Studii şi cercetări de istorie veche şi arheologie*, 1986, 37, 1, pp. 109-110.

[3] *Inscripţiile antice din Dacia şi Scythia Minor*, collection soignée par D.M. Pippidi et I.I. Russu, Ière série. *Inscripţiile Daciei romane*, Ier volume, avec une préface de l'académicien Ştefan Pascu, Bucarest, 1975; IIIe volume, Ière partie, en collaboration avec M. Dušanić, N. Gudea, V. Wollmann, Bucarest, 1977; IIe partie, en collaboration avec I. Piso et V. Wollmann, Bucarest, 1980; IIIe partie, en collaboration avec O. Floca et V. Wolimann, Bucarest, 1984.

[4] *Etnogeneza românilor. Fondul autohton traco-dacic şi componenta latino-romanică*, Bucarest, 1981.

[5] *Cuvinte româneşti ca «împrumuturi slave» în limba maghiară*, dans *Omagiu lui Alex. Rosetti la 70 de ani*, Bucarest, 1965, pp. 787-791; *Despre influenţa românească asupra limbii maghiare*, dans *Studii şi comunicări*, Sibiu, 1967, 13, pp. 247-262; *Cuvintele maghiare în limba română*, dans *Apulum*, 1975, XIII, pp. 753-775.

[6] Voir pour cette problématique: *L'Europe du XIX-e et du XX-e siècle. Problèmes et interprétations historiques*, I, Milan, 1959; Robert A. Kann, *Das Nationalitätenproblem der Habsburgermonarchie*, I, Graz-Cologne, 1964; *The Nationality Problem in the Habsburg Monarchy in the Nineteenth Century; A Critical Appraisal*, dans *Austrian History Yearbook*, 1967, III, Part I-III; Holm Sundhaussen, *Der Einfluss der Herderschen Ideen auf die Nationsbildung bei den Völkern der Habsburger Monarchie*, Münich, 1973; Charles and Barbara Jelavich, *The Establishement of the Balkan National States 1804-1920*, Seattle et Londres, 1977; Keith Hitchins, *Orthodoxy and Nationality*, Cambridge-Massachusetts, 1977; Idem, *Studies on Romanian Natio-*

que nous le démontrent les pages de ce livre, on y voit la foi d'un savant, historien et philologue classique, dont l'oeuvre jouit d'une appréciation unanime, oeuvre qui nous transmet les résultats obtenus suite à une étude impressionnante du terrain, dans les archives ou les bibliothèques, nous présentant des thèses et des hypothèses longuement mûries, empreintes d'acribie, une marque spécifique de l'auteur.

Jugeant que cet ouvrage repose exclusivement sur des arguments archéologiques, anthropologiques, historiques, ethnographiques, philologiques, etc., jugeant qu'il a été écrit en toute bonne foi et dans le respect de la vérité historique, qu'il est une exhortation à l'analyse de cette vérité, une leçon que le passé, par ses pratiques totalement étrangères à l'idée de bonne cohabitation entre les peuples continue à donner de nos jours encore, l'éditeur présente ses remerciements à tous ceux qui ont assuré la publication de ce livre, et en premier lieu au dr. Ioana Cristache-Panait, auteur du chapitre III, réalisé de commun accord avec I.I. Russu qui, ressentant l'absence de recherches spécifiques et récentes concernant des éléments d'ordre architectural, artistique, ethnographiques et sur les livres anciens, l'a priée en été 1985 de rédiger une telle étude. Dès la première édition du livre, les réalités historiques et ethnographiques de la région des Sicules se sont imposées encore plus clairement comme des sphères de recherche strictement nécéssaires pour la compréhension d'un processus important pour la population majoritaire – les Hongrois et les Sicules – que pour la population minoritaire aussi – les Roumains. Les résultats de jusqu'à présent permettent la systématisation des efforts pour identifier les éléments et les mécanismes de liaison interéthnique, dans l'esprit moderne et conformément aux percepts démocratiques.

Ce sont les raisons de la présente édition.

Quant à l'illustration de cette édition, cela a été revue, en gardant en partie des images présentes dans la première édition; pour une

meilleure illustration du sujet, noua avons ajouté quelques images nouvelles, tout en précisant leur source.

Nous adressons notre reconnaissance a tous ceux qui ont contribué à l'édition de l'ouvrage du prestigieux historien clujeois, I.I. Russu et de la chercheuse Ioana Cristache-Panait, c'est à dire à l'entière rédaction, au traducteur, au cartographe et à la maison d'édition. Nos remerciements vont ensuite vers dr. Ladislau Gyémánt, auteur de l'avant-propos, aux collègues des musées de Miercurea-Ciuc, Sfântu Gheorghe, Cristuru Secuiesc, Odorheiu Secuiesc, du Musée «Astra» de Sibiu, du Musée d'Ethnographie de Braşov, du Musée Ethnographique de Transylvanie de Cluj-Napoca et de la Filiale des Archives de l'Etat Târgu-Mureş, endroit dont viennent – ainsi qu'il est spécifié dans chacun des cas – les illustrations de ce livre.

Préface

L'aspect principal et le chapitre central (totalement négligé par l'historiographie des six dernières décennies) concernant le problème national de la Transylvanie historique a comme fondement le rapport réel entre la population roumaine et la population sicule (magyarophone) de Transylvanie dans le territoire appelé *Secuime* (*Székelyföld* – Pays des Sicules) de l'Est et du Sud-Est de la Transylvanie, c'est à dire dans la Roumanie intracarpatique, région que nous connaissons de nos jours, sous le nom de plusieurs départements: Mureş (la région se trouvant à l'Est de la Vallée du Mureş), Harghita et Covasna, ainsi qu'une partie du Nord-Est du département de Braşov. C'est un problème d'une grande importance au niveau socio-historique et démographique, national-ethnique et linguistique, très souvent présenté autant par l'historiographie, dans sa forme générale mais aussi en détail dans des études, articles et notes et surtout par la presse roumaine des années 1925-1940. Malgré cela, le problème n'est pas clair pour tout le monde. Ces carences de l'historiographie et de la philologie roumaines sont dues à des négligences et à l'absence de considération – par ignorance – montrée par de nombreux philologues et historiens envers d'importants fonds documentaires linguistiques et onomatologiques roumains retrouvés chez nos voisins et concitoyens magyarophones des territoires intracarpatiques; le fait que des documents d'une telle importance aient étaient gardés dans des archives ou des bibliothèques empêchait autant le public et les intellectuels que les autorités d'en avoir connaissance.

La recherche – bien que sommaire, avec d'éventuelles lacunes – des données historiques et anthroponymiques dans l'esquisse provisoire qui en est faite dans les quatre chapitres, cette étude sur le phénomène national-politique d'aliénation de groupes ou de personnes (un processus qui ne se limitait pas à un simple emprunt d'anthroponymes, mais bien à un massif «emprunt de personnes» de la communauté socio-ethnique et linguistique roumaine vers la communauté hongroise-sicule) représente un modeste essai de rétablissement de la vérité, de réparation – quoique tardive – mais utile et de toute façon absolument nécessaire pour la reconstitution de certains aspects essentiels (négligés par les philologues roumains) de la réalité sociale-historique concernant les rapports presque millénaires entre les Hongrois (y compris les Sicules) et les Roumains habitant l'espace intracarpatique. Afin d'être bien compris et correctement expliqué, tout ce matériel linguistique et anthroponymique doit être vu par le filtre du phénomène socio-politique et économique dans lequel il a pris naissance et s'est transmis, et cela a trait en premier lieu: aux relations socio-économiques roumaines-hongroises et au phénomène de dénationalisation des Roumains, élément essentiel, sans lequel toute la question de l'anthroponymie en Transylvanie et l'ancienne Hongrie ne peut être correctement abordée et ne trouvera pas de juste solution.

Appréciant d'une manière raisonnable et juste les proportions et l'importance du phénomène de l'influence lexicale et anthroponymique de la collectivité populaire roumaine de Transylvanie sur la population hongroise, nous considérons simultanément l'influence inverse, c'est à dire celle de la langue et de la société hongroise sur les Roumains, autant du point de vue lexical que dans l'anthroponymie. Un tel rapport de réciprocité est normal et nécessaire dans le cadre du processus millénaire de symbiose et d'osmose, une osmose intense et complexe entre les deux peuples, dont l'étude doit prendre en compte exclusivement les faits et les données documen-

taires, évitant et combattant à tout moment l'esprit de polémique politique et nationale – inutile et nuisible – qui a caractérisé dans le passé les études sur les problèmes historiques majeurs de Transylvanie.

L'élucidation de la présence de l'élément social-ethnique roumain – dont on a pensé, à tort, qu'il avait disparu – dans l'Est de la Transylvanie (*Secuime*) explique pleinement le fait qu'au centre de l'espace historique naturel et continu du peuple roumain il s'était créé une brèche, ayant une étendue de trois départements, un «vide» artificiel définitivement précisé pendant les XIXe-XXe siècles. La conclusion terriblement évidente en est que tout le territoire de la Roumanie était habité par les Roumains, que cette existence a un profond caractère de continuité qui date depuis bien avant l'apparition d'immigrés d'origines hétérogènes dans l'Est, le Sud et l'Ouest de la Transylvanie, ce qui a altéré en quelque mesure la structure socio-culturelle et l'unité continue linguistique de la romanité carpato-danubienne au Moyen Age.

I. Les Sicules de Transylvanie

Langue, anthroponymie et dénationalisation en Hongrie

Les anthroponymes occupent une place spéciale parmi les éléments socio-linguistiques transmis par les Roumains à la population magyarophone; ils sont remarquables autant par leur quantité et leur valeur philologique-linguistique et culturelle que par leur signification socio-politique, démographique et politique. Les emprunts se sont faits dans une période et dans des conditions déterminées, mieux connues que la transmission des éléments lexicaux (les appellations, les verbes, etc.), étant non seulement un phénomène onomatologique – linguistique et culturel (c'est à dire une simple «transmission» de noms propres) – mais bien un fait social démographique et biologique: un «emprunt» des noms et de leurs porteurs, y compris celui de certaines parties du groupe socio-ethnique roumain, qui se sont retrouvés intégrés dans le groupe de leurs concitoyens (le groupe dominant du point de vue politique et socio-économique) y apportant (et gardant) les noms propres roumains (et parfois les noms hongrois ou de type hongrois qui avaient été assimilés antérieurement: voir l'Annexe). Parmi ceux-ci il y a un grand nombre de noms qui sont toujours courants et utilisés de nos jours encore – et ils le seront aussi dans le futur – par la population magyarophone de Transylvanie et de Hongrie. Mais quantité de ces noms (un nombre bien plus grand, évidemment) ont été peu à peu abandonnés dès le XVIIe siècle et surtout à partir du XIXe, étant remplacés au fur et à mesure par des noms hongrois ou par des «tra-

ductions» ou adaptations. La présence d'un nombre important d'anthroponymes roumains chez la population magyarophone et tout spécialement chez les Sicules est le résultat concret, évident et significatif d'une dénationalisation massive et profonde, une dénationalisation isolée, individuelle (surtout chez les familles du milieu urbain et des couches sociales superposées de Transylvanie et de l'ancienne Hongrie), mais surtout dans les groupes plus grands, des parties de villages ou des villages entiers; la dernière variante influence surtout la zone centrale du territoire occupé et organisé par les Sicules, la soi-disant *Secuime*, où l'élément populaire roumain s'est intégré dans l'élément hongrois-sicule magyarophone. C'est un phénomène socio-historique et démographique-biologique d'ancienne date (deux-trois siècles) déjà remarqué à la fin du XVIIIe siècle et au XIXe, longuement analysé et étudié, sur lequel les chercheurs roumains ont fourni des résultats remarquables entre 1920-1940. C'est pourquoi ce phénomène propose un examen spécial, bien que sommaire (dans les limites définies par une recherche ayant un caractère principalement linguistique-philologique et onomatologique), et ce surtout que les érudits philologues-linguistes roumains (certains toujours influencés par le courant latinisant ou par des problèmes de moindre importance)[1] n'ont pas accordé l'importance requise à un matériel d'une telle dimension, aussi intéressant qu'important, celui de l'anthroponymie roumaine du Pays des Sicules et du reste de la Transylvanie. En même temps, les philologues hongrois de l'époque horthyste évitaient avec une prudence justifiée et très habilement (surtout par le silence) un sujet tellement peu commode – un sujet qui d'ailleurs soulevait certaines difficultés objectives quant à la documentation et à l'identification du matériel, à son interprétation socio-historique mais surtout par ses implications nationales-politiques d'actualité, ce qui peut provoquer la susceptibilité de chercheurs ayant été ou voulant toujours mettre leur travail au service de plans visant la domination d'autres peuples.

Afin de permettre une compréhension juste et objective de la présence massive, des proportions inhabituelles et du rôle de ce stock colossal d'anthroponymes roumains chez la population magyarophone de Transylvanie et de l'ancienne Hongrie, surtout dans les «territoires sicules», il est utile et absolument nécessaire de connaître les prémisses socio-politiques de ce phénomène, c'est à dire les réalités locales, les conditions dans lesquelles les anthroponymes sont passés «avec leurs porteurs» de la communauté socio-ethnique-linguistique roumaine à la communauté hongroise, cela voulant dire une connaissance de tout le milieu socio-politique et économique de Transylvanie à partir de l'année 1800 et jusqu'à la dissolution de la monarchie des Habsbourg austro-hongroise en 1918 et à la fin de la Première Guerre Mondiale[2].

La politique de magyarisation des peuples de l'Empire austro-hongrois

Un point central de la politique du féodalisme et de la bourgeoisie dominante dans les 150 dernières années en Hongrie et en Transylvanie a été la dénationalisation de la population autochtone, une action intense, menée sur large échelle, devant être accomplie à tout prix et de quelque manière que ce fût, qui a pris une forme organisée à partir du XVIIIe siècle et est devenue plus insistante, persistante et habilement menée à partir de la seconde moitié du XIXe, la période du soit-disant «dualisme» (l'alliance des Autrichiens germanophones et des Hongrois contre les nationalités de l'Autriche-Hongrie). Par la fameuse loi XLIII votée par la Diète hongroise et sanctionnée en 1868, on éliminait les dernières traces de l'autonomie politique-administrative de la «principauté» de Transylvanie, ce qui permettait à la noblesse et à la bourgeoisie hongroise d'avoir main libre et d'assurer leur prépondérance non seulement politique

mais aussi économique dans tout le pays, le but étant d'éliminer la couche sociale dirigeante roumaine et saxonne en Transylvanie. Il était assez facile d'apercevoir clairement quelles «perspectives» d'évolution étaient réservées aux nationalités en question et en premier lieu à la majorité roumaine: «Le système dualiste dont nous subissons le joug – écrivait l'économiste I. Roman – avait et a comme but la magyarisation ou l'extermination des nationalités. Les hommes d'Etat de Hongrie ont sacrifié pour cette malheureuse idée l'autonomie économique de leur pays, en guise d'échange... Par cela, ils ont laissé les portes grandes ouvertes à l'industrie allemande qui a anéanti son industrie nationale – se trouvant encore dans un stade embryonnaire – ce qui interdisait tout espoir d'émancipation»[3]. Sur le plan culturel, la politique du «dualisme» austro-hongrois était accomplie par l'offensive menée contre les institutions culturelles de base des peuples: l'Ecole et l'Eglise, mais aussi contre la langue nationale. Le Projet de loi de 1879 proposé par le ministre de l'instruction de Budapest, Augustin Trefort, se proposait d'introduire l'étude obligatoire de la langue hongroise dans toutes les écoles primaires, projet contre lequel les Roumains de Transylvanie ont mené une lutte assidue sous la direction des deux métropolites (de Sibiu et de Blaj), avec la participation de tous les intellectuels et de tout le peuple[4]. Peu à peu, avec une habileté remarquable, la politique de dénationalisation a produit des résultats remarquables: ce fut une action de notoriété générale, de triste renommée dans le monde entier – oeuvre de l'Etat qui a pris comme alliés les trois Eglises hongroises, au détriment des peuples (surtout des Souabes, Slovaques, Roumains, Juifs, Arméniens) de l'ancienne Hongrie; une politique que certains – surtout les victimes – qualifiaient de véritable calamité (un système de crimes socio-politiques, de barbaries au plein centre de la civilisation moderne) mais qui peut apparaître comme justifiée et même nécessaire (du point de vue de ceux qui la pratiquaient, évidemment) si elle était analysée de manière unilatérale,

de la perspective de deux réalités plus importantes: *a)* les tendances expansionnistes et la conquête d'un système politique militaire impérialiste avide, inspiré par des prétentions anachroniques de domination et d'exploitation, colportées par la grandeur orgueilleuse d'un chauvinisme mésianique qui n'était pas dispos à reconnaître l'égalité en ce qui concerne les droits et le droit à la vie pour les autres peuples»; *b)* le fait que l'élément ethnique hongrois soi-disant «majoritaire» dominant officiellement dans l'Etat d'avant 1918 était seulement une... minorité par rapport à toutes les nationalités du cadre géographique et démographique de Hongrie. L'action de magyarisation exercée sur une population hétérogène nombreuse se faisait non seulement par les moyens de la force brutale et de la terreur, par des pressions économiques, mais elle prenait aussi des formes nuancées, sous l'apparence alléchante de slogans à l'eau de rose, nobles et exaltants, comme par exemple l'idée de «mission civilisatrice», «l'idée d'Etat national», «l'unité nationale du pays», «la défense du peuple» (de la race, *fajvédelem*), etc.; parfois – en Transylvanie – elle prenait des formes absurdes: ramener dans le foyer de leur nationalité... «les Hongrois roumanisés» (!?).

Pour ce qui est de la fameuse politique de magyarisation, celle-ci est présentée dans une ample bibliographie, en nombre d'études dans différentes langues européennes (française, hongroise, italienne, allemande, roumaine, etc.) qu'il serait impossible et inutile de reproduire dans cette étude[5]. Parmi les ouvrages plus anciens, nous pouvons mentionner: Franz V. Löher, *Vom Sprach- und Völkerstreit in Ungarn*, Sibiu, 1873 (– *Allgemeine Zeitung*, Augsburg, 1873, janv.); cf. I. Hurdubeţiu, dans *Muscelul nostru*, no. 9-10, 1940 (extrait). Aurel C. Popovici[6], *Chestiunea naţionalităţilor şi modurile soluţionării sale în Ungaria* (Le problème des nationalités et sa solution en Hongrie), Sibiu, 1894, 80 pp., qui a donné une image plastique et réaliste de la situation à la fin du XIXe siècle: «La société hongroise se trouve dans un état de regrettable confusion. Une partie des cory-

phées hongrois désirent la magyarisation de toutes les nationalités; d'autres seraient satisfaits d'une magyarisation de l'"intelligentsia' des peuples non-magyares; d'autres encore considèrent la magyarisation une utopie, mais ils n'ont toujours pas le courage d'aborder ce problème et de l'analyser calmement, retirant les conséquences normales de la conviction concernant l'absurdité des persistances vers la magyarisation» (p. VII); ils présentent ensuite les méthodes, les moyens et le système de l'action, etc.; pp. 11-25: la «politique de magyarisation». Ioan Russu-Şirianu, *Românii din statul ungar* (Les Roumains de l'Etat hongrois)[Arad?], 1904, introd. par A.C. Popovici, *La question roumaine en Transylvanie et en Hongrie*, Lausanne-Paris, 1916, 230 pp. T.V. Păcăţianu, *Cartea de aur sau luptele politice naţionale ale românilor de sub coroana ungară* (Le livre d'or ou les luttes politiques des Roumains sous la couronne hongroise), Sibiu, I-VIII, 1904-1915. S. Dragomir, *Les deux attitudes du comte Bethlen*, dans *RevTr.*, I, 1934, pp. 5-13; *Trans.*, 74, 1934, p. 794 et les suivantes[7]. O. Ghibu, *Un livre secret du gouvernement hongrois: les Roumains de Hongrie et la nécessité de les magyariser*, dans *RevTr.*, I, pp. 61-72. Al. Lapedatu, *Un episod revoluţionar în luptele naţionale ale românilor de peste munţi acum o jumătate de veac* (Un épisode révolutionnaire des luttes nationales des Roumains d'outre-monts il y a une moitié de siècle), dans *MemIst.*, III, XVIII, 1936/7, pp. 233-310, l'action de magyarisation (EMKE [Erdélyi Magyar Közművelődési Egyesület: L'Association Culturelle Hongroise de Transylvanie – n.t.], etc.) et la réaction de «l'irrédentisme roumain» en 1885. Tib. Morariu, *Elementul germanic în Transilvania* (L'élément germanique en Transylvanie), dans *LucrGeogr.*, VII, 1942, pp. 77-99; pp. 88-94, «la magyarisation des Allemands», avec une ample bibliographie et des observations judicieuses concernant ce phénomène en général. I. Lupaş, *Der österreichisch-ungarische Dualismus. Seine Folgen für Kroatien und Siebenbürgen*, dans *GeschRum.*, pp. 510-529, surtout pp. 526-529. G. Moroianu, *Les luttes des Roumains transylvains pour la*

liberté et l'opinion européenne, Paris, 1933, 280 pp. L'étude de base, systématique, avec une ample documentation sur la politique de magyarisation en Transylvanie: Z. Pâclişanu, *Der Kampf der Volksgruppen Siebenbürgens gegen die Magyarisierung*, dans *Siebenbürgen*, I, pp. 227-248, présente les étapes et la direction prise par la politique officielle de Budapest, la législation (économique, électorale, la presse, etc.), la politique scolaire, ecclésiastique et la situation des nationalités.

De la dernière analyse critique (présentant une ample documentation) du problème national et de la politique de dénationalisation en Autriche-Hongrie: M. Constantinescu, L. Bányai, V. Curticăpeanu, C. Göllner, C. Nuţu, *Cu privire la problema naţională în Austro-Ungaria* (En ce qui concerne le problème national en Autriche-Hongrie)*(1900-1918)*, dans *Destrămarea monarhiei* (La dissolution de la monarchie) (cit. infra, note 2), pp. 93-189 (introduction, I. positions et courants concernant le problème national en Autriche-Hongrie, II. politique d'oppression nationale et mouvements de libération nationale pendant la Première Guerre Mondiale; début de la dissolution de l'Empire Habsbourg, IV. dissolution et chute de l'Empire Habsbourg, V. union de la Transylvanie à la Roumanie Ancienne) il faudra surtout retenir ces passages concis et significatifs: «La formule de l'Etat dualiste a réuni deux oligarchies vindicatives qui se sont armées jusqu'aux dents dans le but de dominer, asservir et exploiter autant leurs propres populations que les populations slaves et romanes asservies, dans un essai d'expansion vers le Sud-Est sur le compte des mêmes nations slaves et romanes (les Yougoslaves, les Roumains, les Bulgares). Le dualisme avait un profond caractère de classe: le renforcement de la monarchie, la prolongation du règne des classes dominantes autrichiennes grâce au soutien offert par les couches exploiteuses hongroises et le renforcement de leur suprématie dans des territoires habités par une majorité appartenant à d'autres peuples. Pour les masses populaires du 'royaume

hongrois', le dualisme a signifié autant une accentuation de l'exploitation sociale exercée par les nobles et la grande bourgeoisie magyare sur leur propre peuple qu'une dégradation de l'asservissement des nationalités non-magyares, une tentative organisée qui visait d'empêcher leur développement et de les dénationaliser» (pp. 97-98). «Les Allemands ou les Hongrois ne représentaient la majorité de la population dans aucune des parties de l'Etat Habsbourg. Nous rappelons la proportion des nationalités en Autriche-Hongrie:

La population d'après la langue maternelle:

Autriche			
Allemands	**35,58%**	**-**	**9.950.268**
Nations slaves	**60,65%**	**-**	**16.959.095**
Italiens	**2,75%**	**-**	**768.422**
Roumains	**0,98%**	**-**	**275.115**
Hongrois	**0,04%**	**-**	**10.974**
Hongrie			
Hongrois	**48,1%**	**-**	**10.050.575**
Nations slaves	**25,8%**	**-**	**5.380.190**
Roumains	**14,1%**	**-**	**2.948.032**
Allemands	**9,8%**	**-**	**2.037.435**
Autres	**2,2%**	**-**	**469.255**» (p. 99)

«Le recensement de 1910, qui montrait les tendances de plus de trois décennies de magyarisation forcée – la population magyare augmentant de 6.445.487 à 10.050.575 (augmentation artificielle, irréelle, de plus de 55% en trois décennies) prouvait une tentative de diminution et de falsification des vrais chiffres concernant les nations slaves et romanes en Hongrie. Pour ce recensement, les formulaires et les instructions ont été ainsi construits afin que les citoyens d'autres nationalités déclarent que leur langue préférée est celle de la nation dominante» (p. 100). «A la fin du XIXe siècle et au début du XXe, le développement des peuples de la monarchie a créé un

état de plus en plus conflictuel par rapport au système dualiste, et en Hongrie (une Hongrie multinationale) par rapport au système de 'l'Etat national unitaire', donnant un caractère permanent autant à la crise politique de la monarchie Habsbourg dans son ensemble qu'à celle de la Hongrie de ce temps-là. L'idée chauviniste de la 'nation politique magyare' qui comprenait artificiellement la nation dominatrice hongroise et les nations dominées est jointe à une position loyale envers le système dualiste, considéré comme une garantie de la suprématie magyare dans un pays ayant une population appartenant dans une grande majorité à d'autres peuples...» (p. 123) «Une des formes essentielles que prenait la domination nationale était la limitation et la contrainte économique...» (p. 124) «L'enseignement dans la langue maternelle des peuples asservis était réduit à un degré inférieur et aux possibilités restreintes des églises en question. Il n'y avait que quelques écoles qui utilisaient comme langue d'enseignement la langue des peuples dominés, dans quelques centres ecclésiastiques...» (p. 125) «Suite aux effets de certaines lois et mesures concernant les rassemblements de terres vers les nobles au détriment des paysans, à la magyarisation des noms de villages et de localités, à la suppression des matricules ecclésiastiques et à la création des matricules civiles, la lutte des peuples n'a fait qu'à s'intensifier...» (p. 128).

La bibliographie concernant la siculisation (la magyarisation) des Roumains du Pays des Sicules: infra, pp. 103-116.

Par rapport à la situation objective donnée (comme héritage positif de l'histoire de la période antique et médiévale), dans les territoires annexés par l'Etat féodal hongrois et par rapport aux objectifs attendus (domination et exploitation dans le futur), par l'arrêt ou le retardement du processus de progrès, d'émancipation et d'éveil de la conscience des peuples au XIXe siècle – il était impérieusement nécessaire et urgent d'intervenir de manière décidée afin d'augmenter le nombre de la «nation dominante» en faisant disparaître ou en

amoindrissant de manière substantielle les sujets allogènes et allo-glotes qui atteignaient un chiffre de 11.000.000 non-magyares dans l'Ancienne Hongrie (voir le tableau statistique précédant, p. 32). Le tableau national-ethnique et linguistique varié, bigarré (comme peu d'autres peuples modernes l'étaient encore) de Hongrie de la fin du XIXe siècle – dans la mesure où les statistiques de cette époque reflètent une réalité correcte – est présenté dans l'oeuvre statistique-démographique (de dimensions absolument remarquable) de Balogh P., *A népfajok Magyarországon* (Les peuples de la Hongrie), Budapest, 1902, donnant les limites de la répartition des idiomes et des peuples, sans oublier – en général et en principe – de révéler le caractère polyglotte de la population dans son ensemble[8]. Les autorités supérieures de l'Etat considéraient que les peuples non-magyares allaient prouver autant leur loyauté que leur conformisme envers l'Etat féodal (puis bourgeois) de telle manière qu'ils renonceraient à leur propre développement national, afin de s'intégrer et de «disparaître» dans «la grande nation politique unitaire», cet «Etat national uni»[9] dont rêvaient en suivant sa réalisation les cercles gouvernants de Budapest et leurs agents dans le territoire et qui, pour les peuples «minoritaires» aurait été l'équivalent d'un suicide progressif. Apparemment raciste et intolérant, sous-estimant avec un mépris souverain les nationalités et les traitant de «races inférieures», l'impérialisme féodal-bourgeois hongrois (qui s'est intensifié après l'inauguration du «dualisme») a mené, par sa politique envers les nationalités et par ses pratiques, à la situation paradoxale où elle a dû assimiler, en «avalant» certaines parties de ces races «inférieures», dont beaucoup étaient d'éléments hétérogènes (slaves, allemands, juifs, roumains, arméniens, etc.). L'idée que se faisaient les cercles dirigeants et de nombreux érudits de l'année 1900 concernant les Roumains de Transylvanie est démontrée par le chauvinisme portant à confusion pratiqué par certains – le professeur E. Barabás, entre autres – qui, avec candeur et désinvolture, confondait des no-

tions et des réalités distinctes, évidentes pour tout analphabète, des notions comme: «des Hongrois de langue roumaine» («oláh nyelvű nép», «oláh nyelvű magyar elem») par lesquelles il désignait le peuple roumain de Transylvanie[10]. Cette attitude restait la même envers d'autres peuples et «enclaves ethniques» de Hongrie. De tels agissements et de telles transformations expliquent pleinement le grand nombre d'anthroponymes slaves, allemands, roumains, arméniens que nous retrouvons chez la population hongroise (magyarophone). Le but qu'ils se proposaient («l'Etat et la nation unitaire») vu la situation objective, de fait (reflétée par les statistiques) se trouvait une «excuse» pour les moyens adoptés; dans le but d'accéder à une telle situation politique, tout moyen, toute législation et toutes mesures répressives (y compris les crimes, le génocide, la falsification des données matricules, qui était le moyen le plus efficace quand il s'agissait de produire une apparence de preuves aux yeux de tout le monde)[11] semblaient les meilleurs moyens dans la réalisation, le plus rapidement possible et avec succès, du slogan formulé en 1870: «si nous voulons vivre, nous devons nous multiplier et nous renforcer par l'assimilation d'éléments étrangers»[12]; ce problème impliquait une «tâche» qui, dans l'imagination de certains, prenait des dimensions tragiques, apocalyptique: «nous assimilons les minorités ou nous disparaissons»; «tertium non datur», ainsi que le décrivait en 1898 (en termes dramatiques) un publiciste désespéré, évidemment un «minoritaire assimilé»[13]. Suivant ces conceptions, on n'admettait en Hongrie et on ne reconnaissait l'existence légale que d'une seule nation, à laquelle devaient s'intégrer les groupements ethniques et les autres peuples. L'activité du principal agent de la magyarisation, le comte-ministre Albert Apponyi – activité s'étendant sur quelques décennies avec des conséquences néfastes pour les nationalités – a beaucoup contribué à la réalisation de tels objectifs politiques; le comte énonçait déjà en 1886 (dans un discours parlementaire) la thèse suivante: «le hongrois est, dans cet état, non seulement la lan-

gue officielle de l'Etat magyare, mais aussi l'organe de l'unité culturelle à laquelle tous les citoyens doivent s'intégrer si nous voulons assurer des bases sures à l'existence de la nation hongroise...»[14]

Comme il était impossible – cela n'était pas une solution envisageable non plus – de supprimer par expulsion ou extermination physique directe les groupes ethniques (dont les services étaient nécessaires à l'Etat dans le cadre de l'armée ou d'autres départements mais surtout pour le processus social de production)[15], ils devaient être assimilés, «engloutis» par la communauté «majoritaire». Mais comme il ne s'agissait pas de populations retardées, «coloniales», qui n'opposent aucune résistance, mais bien de peuples ayant de fortes traditions, leurs propres conscience, langue, littérature et culture (Roumains, Slovaques, Serbes, Saxons) – l'action devait se dérouler plus lentement, avec beaucoup de patience, d'habileté et de tact, et utiliser des slogans attirants, exaltants et louables. On a commencé par imposer la langue (l'apprentissage de l'idiome hongrois, son utilisation exclusive dans les écoles, dans le cadre des relations sociales, etc.) et l'attribution de noms propres (traduction, remplacement ou simple adaptation à la phonétique hongroise, etc.). En faisant des efforts et des sacrifices immenses pour maintenir dans leur subordination et détruire les nationalités (en premier lieu la nationalité roumaine, surtout dès le moment où elle avait commencé a être «irrédentiste») – objectif en partie atteint (tout spécialement au Pays des Sicules de l'Est de la Transylvanie), malgré toutes les difficultés – l'appareil d'Etat magyare a légiféré et a essayé de mettre en pratique, de réaliser avec conséquence les principes préconisés par la «Société pour la magyarisation des noms» dans ses statuts, de 1906, de traiter les «minorités nationales» de telle façon que: *a*) aucun fonctionnaire ne soit accepté si son nom n'avait pas subi la magyarisation; *b*) les écoles minoritaires (allemandes, roumaines, etc.) ne puissent être organisées (la loi Apponyi, 1907); *c)* l'usage du roumain dans les écoles soit limité et ensuite supprimé; *d*) l'ensei-

gnement de la religion soit fait seulement en hongrois dans toutes les écoles; pour ce qui est de l'activité confessionnelle, on continuait à pratiquer les pressions et les contraintes, les chicanes et les persécutions (on chassait les prêtres orthodoxes, surtout au Pays des Sicules; cf. infra, p. 140), toutes ces actions ayant comme point culminant la création du fameux évêché gréco-catholique de Hajdudorog (1912), ceci ayant comme but principal de contribuer à la magyarisation des Roumains («... afin de leur apprendre le hongrois», ainsi que le premier évêque de l'«évêché» St. Miklossy le précisait)[16]. Ceux qui pouvaient parler le hongrois étaient ensuite inscrits dans le registre d'état civil et dans les tableaux statistiques comme étant Hongrois. Une telle politique envers les nationalités nous pousse à croire que la direction de l'Etat de la «couronne de Saint Etienne» en ces XIXe et XXe siècles agissait justement contrairement aux précisions mentionnées dans un des préceptes qu'on lui attribuait: «regnum unius linguae imbecille est».

L'appartenance ethnique-nationale de la population roumaine de Transylvanie était déterminée, sans compter la précision directe de l'ethnicité (*român*, *oláh*, etc.) par quelques critères, dont le premier était la langue néolatine parlée et écrite, ensuite par l'anthroponymie (les noms «de famille») et par l'appartenance confessionnelle (cf. p. 105). Le processus de dénationalisation (la magyarisation) était justement lié à la disparition de ces facteurs, surtout du premier. Si la langue officielle (première condition et échelon sur la voie de la magyarisation) était imposée aux «minoritaires» d'une manière assez automatique, allant de soi et se développant assez rapidement d'une génération à une autre, comme une conséquence des nécessités pratiques de la vie politique-sociale (l'administration, l'armée, l'école, le processus social de production, le commerce, la circulation, etc.), elle a été surtout et plus intensément appliquée dans les milieux urbains et dans les territoires où la population magyarophone était majoritaire, le remplacement des anthroponymes nationaux, de

la conscience concernant l'origine ethnique (qui est plus persistante que l'idiome quotidien) et de la confession (la religion) ont pris plus de temps (en partie même dans les territoires où la magyarisation avait été réalisée, entièrement et irréversiblement, depuis des décennies et des générations déjà) et elle se faisait plus difficilement, rencontrant beaucoup de résistances et laissant de nombreuses traces, des réminiscences évidentes, sinon dans la conscience sociale ou individuelle, du moins dans certains documents ou dans le matériel archéologique, toutes ces conséquences se perpétuant durant des décennies et des siècles de terreur dénationalisatrice. Nous savons cependant que la magyarisation s'est déroulée en grande partie, dans des proportions impressionnantes, dans le milieu urbain et dans certaines régions rurales, d'une manière individuelle ou massive et forcée, au début du XXe siècle, par de bruyantes campagnes patriotiques de «changement (magyarisation) des noms de famille», c'est à dire l'abandon des anthroponymes nationaux (roumains, allemands, slaves, etc.) et l'adoption de noms hongrois ou ayant un aspect hongrois; par cette opération, on faisait disparaître le «stigmate» principal de l'origine hétérogène et la nationalité hongroise était consacrée sous l'étiquette impeccable de l'anthroponyme. Le changement des noms (commencé plus tôt, attestée par les documents à partir des XVe-XVIe siècles; cf. infra, p. 143) se faisait d'une manière systématique, organisée, à la fin du XIXe siècle et au début du XXe et nous pouvions remarquer que le fait de parler l'idiome hongrois mis à part, les anthroponymes du même type offraient dans la plus grande mesure l'apparence d'intégration sous la façade de «la grande nation politique unitaire», d'uniformisation. Cette action massive était dirigée par l'appareil administratif-bureaucratique de Budapest et de tout le pays avant 1918, comptant parmi ses coryphées et ses activistes le célèbre avocat de Sălaj, Z. Lengyel[17] qui, pendant la guerre, avait composé un livre d'«onomastique magyare» (une sorte de «code-guide» présentant d'amples tableaux classés dans l'ordre al-

phabétique) et jugeait qu'il était utile que «dans le domaine de la magyarisation des noms on fasse des efforts importants dans tout le pays et qu'on avait donc besoin d'un important matériel anthroponymique, afin de satisfaire aux nécessités de millions de gens» qui étaient sur le point de se déclarer et de devenir Hongrois[18]; suivant la formule employée par un fervent journaliste provincial: «... à partir de ce jour-là, soyons Hongrois non seulement dans notre coeur mais aussi par notre nom»[19]. La réalité objective (très bien connue et justement présentée par le célèbre activiste de la magyarisation) était qu'au début du XXe siècle, parmi les 9.000.000 Hongrois de l'ancienne Hongrie (supra, p. 32), il y en avait environ 5.000.000 qui avaient des noms «étrangers» (c'est à dire hétéroglottes, «non-ajustés» encore; cf. infra, pp. 282-283) – le dernier chiffre (s'il est exact, réel) nous semble particulièrement significatif et donne un indice sur les grandes proportions du processus de dénationalisation: la transformation en Hongrois de populations qui n'avaient pas encore changé leurs anthroponymes nationaux. De telles réalisations, à savoir un apport socio-ethnique et biologique substantiel, prennent l'allure d'un incontestable succès, un succès grandiose et digne d'admiration, de la politique hongroise. Les horreurs de son application, dans les détails (les persécutions, les chicanes, les misères, la terreur, les crimes, etc.) et ses effets désastreux on été fortement ressentis par ceux qui avaient opposé résistance dans les nations visées et protégées par la couronne apostolique de Budapest, cet effet étant tout particulièrement ressenti par les Roumains de Transylvanie (en premier lieu par ceux qui vivaient au Pays des Sicules), par les Slovaques et les Allemands (les Souabes; cf. supra, p. 28), les immigrés arméniens arrivés en Transylvanie au XVIIe siècle ainsi que par une partie importante des Juifs qui avaient été magyarisés dans le milieu urbain par le biais de la langue et de l'école hongroises.

Au niveau de la population roumaine de l'ancienne Hongrie et de Transylvanie, la dénationalisation (la magyarisation) a obtenu des résultats individuels, par familles, et ce surtout parmi les mem-

bres de l'aristocratie des XIVe-XVIIe siècles (infra, p. 276), puis dans le milieu social urbain (les fonctionnaires, les petits ouvriers, les commerçants, les travailleurs; infra, pp. 280-281) et même dans certaines régions rurales (Sătmar, Crişana, etc.; cf. par exemple *Trans.*, LXVIII, 1937, p. 472) et, naturellement, elle a été plus importante et massive dans les territoires à population roumaine de la région Criş-Mureş-Tisza (qui étaient restées en Hongrie après 1918; ici, l'élément ethnique et la langue roumaine disparaîtront complètement). La magyarisation en Transylvanie a eu des proportions spectaculaires au Pays des Sicules, région où le problème national et démographique doit être de nouveau analysé, dans ses grandes lignes, dans son ensemble mais aussi dans ses détails, car il a une importance linguistique spéciale et des implications historiques exceptionnelles pour les rapports ethnolinguistiques et pour l'explication scientifique des nombreux anthroponymes roumains chez la population hongroise (magyarophone), surtout dans le Pays des Sicules.

Les Roumains et les Sicules de la Transylvanie orientale

Nous savons que toute la Transylvanie orientale (excepté les sources du Mureş et de l'Olt, donc la région de Topliţa-Gheorgheni-Miercurea-Ciuc) avait été incluse dans la province de Dacie pendant toute la période comprise entre les IIe-IIIe siècles après J.C. Le territoire des Gètes-Daces libres, qui étaient en contact permanent avec les provinces et les autorités de l'Empire de l'intérieur du *limes* (la Vallée du Mureş en aval de Topliţa, Niraj, le cours supérieur des deux Târnave, Homorod, Olt, Râul Negru, à partir de Malnaş jusqu'à Tălmaciu et Boiţa) avait été habité par une population de souche dace, des Daces soumis par les Romains et intégrés dans la romanité unitaire qui s'était cristallisée durant les deux siècles de domination

romaine dans la province carpatique. Certains se sont trompés en jugeant que l'Est de la Transylvanie et de la Dacie avait été moins intensément habité et même dominé par l'autorité impériale, et que la population autochtone y aurait été rare ou même inexistante; c'était une thèse tout à fait fausse car les recherches – surtout celles des trois dernières décennies – ont prouvé le contraire, suite à des explorations de surface et à des fouilles systématiques: la présence de la population dace en tout endroit, ainsi que les éléments de colonisation et des unités auxiliaires. Cette situation a été établie surtout après les recherches des muséographes des départements de Harghita (G. et St. Ferenczi, etc.) et Covasna (tout spécialement le prof. Z. Székely, Sfântu Gheorghe).

Il est vrai que le matériel épigraphique est un peu moins important que dans la région centrale de la Dacie (Sarmizegetusa-Apulum-Potaissa-Napoca-Porolissum) mais son regroupement dans notre recueil épigraphique, *Inscriptiones Daciae Romanae*, IIIe volume, 4e partie, Bucarest, 1986 montre non seulement de nombreux vestiges archéologiques, des constructions, des éléments numismatiques, etc., mais aussi que dans la région de l'Est de la Dacie Supérieure, au long du Mureş et des Târnave, Niraj, Homorod, Olt et Râul Negru, la vie romaine s'était déroulée avec une intensité remarquable, dans un milieu surtout rural (*sate*, *vici*, *pagi*, *vilae rusticae*, etc.), au tour des centres de production artisanale (céramique, sidérurgie), des salines, des carrières de pierre, etc., tout cela montrant donc que même dans les citadelles de troupes auxiliaires (*alae*, *cohorte*, *numeri*), parmi celles qui étaient habités par les Roumains et les Sicules entre Niraj et Râul Negru, sur le *limes* (la frontière vers les Daces libres) il y avait au moins 10 camps fortifiés auxiliaires de premier ordre: Breţcu, Odorhei, etc. Le romanisme représenté en premier par la langue latine – vivante – officielle et populaire n'en était pas moins vigoureux, car la population immigrée avec les militaires et les fonctionnaires cohabitait partout avec les autochtones, fait

prouvé clairement par le matériel archéologique (la céramique et les monnaies, etc.), ainsi que par les constructions retrouvées tout spécialement au long du cours supérieur du Niraj, des Târnave, de l'Olt, du Râul Negru.

Dans les territoires intracarpatiques de la Roumanie (la Transylvanie dans un sens plus large, y compris les parties du Sud-Ouest et du Nord des Monts Apuseni: Banat, Crişana, Sălaj, Maramureş, Sătmar), la population roumaine avait toujours et continue à avoir dans les départements la majorité absolue – un fait qui n'a jamais été contesté, ni par les auteurs de statistiques, ni par les écrivains-publicistes ou les historiographes les plus chauvinistes – à partir de 50% ou 90%, ou relative (30-40%) dans les régions de colonisation des Saxons (Braşov, Târnave); la région de l'Est de la Transylvanie est une exception, car la population roumaine y apparaissait depuis longtemps comme étant minoritaire ou presque inexistante: il s'agit du Pays des Sicules. Une telle situation est, sinon intégralement, du moins en partie, la conséquence du processus de dénationalisation massive des groupes ruraux sur tout le territoire habité de nos jours par une majorité absolue de Sicules magyarophones (*székelyek*, forme ancienne, étymologique du nom: *zekel-*, ethnonyme, nom de tribu) qui ne se considéraient cependant jamais d'ethnie (d'origine) hongroise[20]; ils étaient très probablement une tribu hétérogène, magyarisée peut-être avant même la «colonisation» du «morceau» de l'Est de la Transylvanie nommé, selon eux, *Secuime* (Székelyföld, Székelység; *Terra Siculorum*). Ce «pays» comprenait au début un territoire plus restreint que celui que présente la variante moderne du dernier siècle, couvrant donc une bonne partie des *sièges* (*székek*) de Ciuc (régions de Miercurea-Ciuc-Csíkszereda; Giurgeu-Gheorgheni-Gyergyó; Casin-Kászon), Trei Scaune (Háromszék, formé par les anciens sièges, moins grands, Sepsi [Sebus], Kézdi et Orbai), Odorheiu (Székelyudvarhely) et Mureş (Marosszék; cf. la carte en annexe)[21]. Les Sicules existaient et existent toujours le long du cours

inférieur de l'Arieş (Aranyosszék, entre Turda et Aiud), à Braşov, Bihor et dans la partie septentrionale de la Hongrie; en Moldavie, certains des «Ceangăi» hongr. *csángok*)[22]. Trois seulement des quatre grands sièges des Sicules (qui ont subi quelques modifications concernant leur étendue au fil du temps) correspondent aux départements homonymes et gardent les limites établies en 1876 (et gardées jusqu'en 1950), lorsque le siège de Mureş a été considérablement augmenté par l'addition de certaines parties du comitat de Turda, de Reghin et de Topliţa, devenant ainsi le département «Mureş-Turda»[23]. Dans les termes administratifs actuels, la *Secuime* (Pays des Sicules) est formée par la partie centrale et orientale du département de Mureş (une partie de la vallée du Mureş, de la vallée du Niraj, le cours supérieur de la Târnava Mică), le département de Harghita (Odorhelu, Ciuc, Gheorgheni), une petite partie de la région de Topliţa[24], le département de Covasna (Sfântu Gheorghe, Covasna, Târgu Secuiesc); cf. les cartes en annexe.

La bibliographie relative aux Sicules (*székelyek*) et au Pays des Sicules (*Székelyföld*) est riche et très variée; voir à ce propos l'ancienne monographie d'Orbăn B., *A Székelyföld leírása* (Description du Pays des Sicules), (Buda)Pest, I-IV, 1868-1870 (ses informations sur les Roumains du Pays des Sicules, infra, p. 105); *Das Szeklerland* (F. Kozma, J. Bedöházi, V. Hankó, A. Benedek, B. Jancsó), dans *Die österreichische-ungarische Monarchie in Wort und Bild. Ungarn*, VI, Wien, 1902, pp. 265-366. N. Iorga, dans *BulCIst.*, II, 1916, pp. 181-193. S. Opreanu, *Ţinutul secuilor. Contribuţii de geografie umană şi etnografie* (Le Pays des Sicules. Contributions de géographie humaine et d'ethnographie), dans *LucrGeogr.*, III, 1926-7 (1929), pp. 41-191 (avec une ample bibliographie) [cf. infra, p. 126]; *Die Szekler. Eine völkische Minderheit inmitten des Rumänentums*, Sibiu, 1939, 211 pp. H. Wachner, *Judeţ Ciuc samt Topliţa und Mureşenge*, dans *LucrGeogr.*, II, pp. 21-279, la version roumaine: pp. 282-342 [compte-rendu: N. Iorga, *RevIst.*, XVI, 1930, pp. 114-115). La bibliographie

plus détaillée, selon les anciens départements sicules entre 1876-1950, infra, pp. 124-137.

Quant à l'origine ethnique – longuement discutée et même disputée – des Sicules magyarophones – sujet pas tout à fait éclairci et ne bénéficiant pas d'une unanimité de voix, vu que les avis étaient partagés, les référant aux Hongrois ou plutôt à une tribu hétérogène, éventuellement liée à ceux-ci, des Khasars, Khabars, Bulgares ou autre nationalité – ayant le nom ethnique-tribal de *zekel-*, *zakuli* chez Kézai, de *Sicli* chez le «Notaire Anonymus», *Siculi*, *székely*, peut-être identique aux *eszegil*, *ezskil* chez Ibn Dasta; cf. *SzMÉrt.*, III, p. 215 (ayant probablement le sens étymologique de «homme noble, distingué», selon Thury; très vite et intégralement magyarisés du point de vue de la langue, comme formes de vie sociale, confession, etc.); on trouve à ce sujet une bibliographie abondante, ayant les proportions d'une petite bibliothèque, comprenant des écrits philologiques et ethnologiques; il faut mentionner les noms des auteurs et des autorités scientifiques en la matière du dernier siècle: K. Szabó (Cluj), A. Vámbéry, P. Hunfalvy, S. Szilágyi, L. Réthy, G. Nagy (*SzMÉrt.*, II, 1981, pp. 75-275), E. Jakab, G. Pauler, K. Tagányi, H. Marczali, J. Thury, L. Erdélyi, D. Pais, J. Karácsonyi, L. Szádeczky, B. Hómán, G. Szekfü, A. Domanowszky, G. Fehér, G. Németi, – dont les ouvrages (monographies, articles, notes) sont analysés et consignés dans des traités d'histoire aussi bien que dans des encyclopédies (même dans celles de vulgarisation de la science de l'histoire, comme par exemple l'excellent article de *Révai Nagy Lexikona*, XVII, 1925, pp. 450-453). Parmi les ouvrages parus au XXe siècle il faut remarquer: Karácsony I., *SzErTEl.* (1905; pp. 29-33, un tableau d'anciens anthroponymes sicules et de noms de gents non-chrétiennes attestées jusqu'en 1400, certains d'entre eux étant slaves, connus en Hongrie aussi); *Új adatok és új szempontok a székelyek régi történetéhez* (De nouvelles données et de nouveaux points de vue concernant l'histoire ancienne des Sicules), *ErdTudF.*, no. 9,

Cluj, 1927, 27 pp. (cet ouvrage contient beaucoup de divagations et des propos inutiles); Erdélyi L., *A székelyek eredete* (L'origine des Sicules), Cluj, 1918, 54 pp.; B. Hómán, *Der Ursprung der Siebenbürger Szekler*, *UngJB.*, II, 1922, pp. 9-36; cf. IV, 1924, pp. 405-407, V, 1925, pp. 444-447, VI, 1926, pp. 335-338; Szádeczky K.L., *A székely nemzet története és alkotmánya* (Histoire et constitution de la nation sicule), Budapest, 1927, 400 pp.; Asztalos M., *A székelyek őstörténete letelepülésükig* («Préhistoire» des Sicules jusqu'à leur colonisation), dans *ErdM.*, XXXVII, 1932, pp. 123-141 (*ErdTudF.*, no. 5); Malyusz El., *A székelyek eredetéről* (Sur l'origine des Sicules), dans *EmlMel.*, pp. 254-263. En ce qui concerne le problème et l'histoire des Sicules, Szőcz Lajos a rédigé un ample répertoire bibliographique alphabétique (un mélange, non systématisé), *A székely kérdés történet irodalma*, dans *EmlSzm.*, pp. 686-714. Dans le domaine de l'historiographie roumaine: S. Opreanu, *LucrGeogr.*, III, pp. 92-107; *Siebenbürgen*, I, pp. 91-109; I. Lupaş, *LaTrans.*, pp. 193-203; Şt. Meteş, *Le problème des Sicules en Roumanie*, Bucarest, 1939, pp. 4-7; N. Iorga, *Consideraţii noi asupra rostului secuilor* (Nouvelles considérations sur le rôle des Sicules) (conférence), dans *RevIst.*, XXV, 1939, pp. 134-141; Şt. Paseu, *IstTr.*, I, pp. 109-111; *Istoria României* (Histoire de la Roumanie), II (1962), pp. 75-76.

Le nom ethno-démotique et géographique de *secui* (*zekel*, *székely*), *Secuime* (*Székelység*) est représenté dans la graphie roumaine sous cette forme-même, tandis que d'autres utilisent la variante en *-ă-* («săcui»); la première variante est préférable et elle doit être utilisée car elle est la plus proche de l'écriture et de la prononciation originaire étymologique, «sicule» (Tamás L., *WtbUngR.*, p. 686 *săcui*, emprunt du hongrois).

Dans la plupart des localités du territoire occupé à différentes reprises par les Sicules aux XIIe-XIIIe siècles («Secuimea» dans le sens archaïque des «sièges», *szék-ek* dont certains ont retiré – à tort – l'ethnicon *Székely*)[25], la population est (depuis la seconde moitié

du XIXe siècle) sicule et magyarophone en majorité absolue. Les recherches historiques et comparatives ont cependant prouvé que l'aspect magyare homogène est plutôt le produit d'un puissant mélange ethnique, de l'assimilation de masses compactes hétérogènes; parmi celles-ci, la place principale est occupée par la population rustique roumaine dont quelques enclaves – assez puissantes – ont pu être conservées surtout à la périphérie du territoire linguistique magyaro-sicule. Il est certain que les Sicules se sont établis dans le territoire habité par les Roumains et, peut-être, même dans certaines régions habitées par des «restes» de populations slaves, pétchénègues, coumanes (?) etc., dans la mesure ou celles-ci ne s'étaient pas encore intégrées à la population roumanophone. Partout mélangés aux Roumains (cf. infra, pp. 54-55, etc.) et entourés de toutes parts par ces mêmes Roumains, les Sicules ont eu dès les premières années de nombreuses relations économiques, sociales, politiques-militaires autant avec les Roumains de l'Est de la Transylvanie qu'avec leur voisine directe, la Moldavie, où de nombreux groupes de Sicules ont émigré et se sont établis: les «Ceangăi» (supra, p. 43), groupes partiellement formés par des Roumains du Pays des Sicules; les Sicules ont aussi eu de nombreuses relations avec la Valachie (Ţara Românească, Muntenia). Il était donc normal que ces populations circulent d'un côté et de l'autre des montagnes, par les cols de Tulgheş, Bicaz, Ghimeş, Oituz, Buzău[36]. Ces déplacements étaient d'ailleurs bien connus et présentés dans les documents ainsi que dans l'anthroponymie et la toponymie; les contacts étaient surtout maintenus par le puissant courant d'émigration continue depuis le Pays des Sicules vers la Moldavie et la Valachie, pour des raisons économiques (les populations étaient poussées par le désir de gagner plus facilement leur vie à cause de la pauvreté endémique qui régnait dans les montagnes et les territoires du Pays des Sicules): chaque année quelques milliers d'habitants passaient – et passent aujourd'hui encore – dans les parties de l'Est et du Sud des Carpates[37].

D'un autre côté, les Roumains – nombreux dans les villes et les villages du Pays des Sicules aux XIIIe-XVI siècles, ainsi que bien plus tard, au XIXe siècle – avaient de nombreuses relations économiques et surtout culturelles-ecclésiastiques avec les Roumains d'outremonts, d'où venaient de nombreux prêtres orthodoxes ainsi que des fondateurs d'églises et des mécènes (commerçants, Roumains et Grecs riches) qui allaient surtout vers Trei Scaune (Covasna) et Odorheiu (au Sud-Ouest du département de Harghita).

La nation des Sicules (*székelyek*, *zekel-zakul*, *Sicli-Siculi*, supra, p. 44) de langue hongroise était au début un groupe ethnique (une tribu, ou une petite union tribale) unitaire, cohérent, assez réduit comme nombre; les colonisateurs catholiques, bien organisés du point de vue militaire, avaient d'importants privilèges économiques et juridiques[28]; ils avaient été amenés dans la région orientale de Transylvanie, dans la zone de la montagne de Harghita (Arghita, Archita, forme populaire, roumaine, locale) et des sources des Târnave, de l'Olt et du Mureş par les rois de Hongrie aux XIIe-XIIIe siècles, dans le but d'organiser et assurer la défense des frontières orientales de Transylvanie (Erdöelü-Erdély-Ardeal, «le pays d'outre forêts») contre l'invasion des Pétchénègues, Coumans, Tatares, qui arrivaient de la Moldavie; c'était une tâche politique et militaire de grande importance qui ne pouvait pas être confiée à la population autochtone, en majorité roumaine à cette époque, vivant dans les vallées et les plaines, organisée en knézats, voïvodats et «pays»; en plus et surtout, comme cette population était orthodoxe – donc «hérétique» –, elle ne pouvait pas être loyale à l'Etat féodal hongrois. A cause du fait qu'ils n'avaient pas trouvé de régions vides, désertes[29], les Sicules ne peuvent être considérés autrement que des colonisateurs du roi de Hongrie (qu'ils aient été des Hongrois au début – thèse d'ailleurs peu vraisemblable – ou d'une autre ethnie, magyarisée par la suite), ayant été amenés et superposés sur un substrat de population indigène dont le nombre s'était réduit à cause des

invasions et des émigrations: les Blachi (Valaques), auxquels ils s'étaient mélangés: «il faut exclure dès le début l'idée d'une colonisation ayant été faite sur des terres inhabitées, où les Roumains seraient venus s'installer comme fuyants, suivant le désir du Roi de Hongrie de peupler son pays ou comme les Pétchénègues qui avaient été arrêtés et qui, vivant dans des habitats pareils aux serfs tatars de la Moldavie des XVe-XVIe siècles, auraient été partagés entre les vainqueurs ou gardés pour la seule raison de défendre le pays dans des conditions particulières...»[10] Aux XIIe-XIIIe siècles, dans l'Est de la Transylvanie (*Secuime* – Pays des Sicules), la population roumaine semble avoir été moins importante que dans d'autres régions, pour ensuite «disparaître» presque totalement sous la pression des nouveaux venus, par assimilation, intégration dans la «majorité sicule» dominante. Sept siècles après leur installation dans ces territoires, les Sicules avaient les liens et les mélanges ethnolinguistiques les plus intenses, c'est chez eux que nous pouvons remarquer le plus grand nombre d'influences réciproques avec les Roumains co-habitants; «entre les Sicules et nous il y a une symbiose, cela veut dire que nous avons une vie ensemble; avec les Hongrois nous avons seulement un voisinage. La différence est essentielle»[11]. L'aspect principal de ces relations étroites, permanentes et de longue date était un phénomène de grande importance historique, ayant des effets désastreux pour l'élément roumanophone: la sicülisation (la magyarisation) et la disparition d'une partie considérable de la population roumaine qui avait été présentée dans les documents, par les anthroponymes, par les nombreux vestiges archéologiques et par les monuments ecclésiastiques. Afin de bien comprendre en premier lieu le matériel anthroponymique roumain chez les Sicules (infra, pp. 281-305) mais aussi la situation ethno-démographique du Pays des Sicules, il est nécessaire de présenter quelques données sur le phénomène de «siculisation» – surtout que de nombreux historio-

graphes et philologues n'en avaient pas tenu compte et avaient continué à l'ignorer, pour des raisons et des objectifs facile à comprendre, tandis que d'autres (surtout les Roumains) n'avaient pas la possibilité de les trouver, d'en connaître les dimensions réelles, dans le temps et l'espace, à cause du manque d'une documentation plus ample et pertinente, d'études critiques objectives.

Les limites de cette recherche schématique ayant un caractère surtout linguistique-onomatologique ne permettent pas une étude plus large, exhaustive, des problèmes des Roumains du Pays des Sicules et de leur magyarisation, car ce sujet devrait être traité dans un ouvrage monographique ample, bénéficiant d'une vaste documentation multilatérale, une étude qui devra être menée dans le futur. Cette recherche a un caractère historique et philologique, suivant le développement des faits et la réalité socio-historique présentée par les documents, sans tenir compte de la pratique politique, des éléments d'ordre socio-ethnique ou politique et territorial pratiqués de nos jours ou allant être pratiqués dans le futur. Ce que nous pouvons faire ici, et dans les chapitres suivants (II, III) est un regroupement systématique de la bibliographie, du matériel et des documents, c'est à dire des faits dans leurs lignes générales – sans évidement nourrir l'espoir ou l'illusion d'avoir dit tout ce qui était essentiel –, qui, de la perspective des 3-4 derniers siècles, montrent l'importance socio-ethnique de l'ancien élément roumain dans le Pays des Sicules et les proportions de la siculisation, la diminution de son importance tout spécialement à partir du XIXe siècle jusqu'à nos jours.

La proportion de l'élément roumain. Les documents nous montrent qu'aux XIIe-XIIIe siècles (Kézai) et au XVIe siècle (Possevino; anthroponymes slavo-roumains, des mentions comme: «beaucoup de Roumains»), ainsi qu'aux XVIIe-XVIIIe dans tous les territoires habités par les Sicules il y avait une population ethnique roumaine, caractérisée par une continuité géographique des villages, une po-

pulation également distribuée depuis la Vallée du Mureş et jusqu'à Harghita et les Carpates[32]; ses proportions ne peuvent plus être établies aujourd'hui mais elles peuvent être «entrevues» et évaluées dans leurs grandes lignes. Nous parlons d'une population rustique, d'agriculteurs et d'éleveurs, de petits ouvriers ruraux, libres au début, vivant dans des communautés paysannes (*obştii*) et des knézats; cette couche a ensuite été réduite au servage par le féodalisme et la bourgeoisie magyaro-sicule rurale. Une telle population – agraire, pour la plupart – a commencé à se dégrader autant du point de vue socio-politique et juridique que du point de vue économique, étant appauvrie et diminuée suite à l'attraction exercée par les occupants sicules privilégiés et à l'assimilation. Il s'agit toujours de la même couche roumanophone, de souche «daco-romaine», que nous retrouvons dans tous les territoires intracarpatiques jusqu'à la Tisza, dont l'unité et la continuité territoriale a été partiellement détruite et désorganisée par la pénétration et la colonisation organisées par l'Etat féodal hongrois qui (aux XVe-XVIe siècles) a déterminé l'asservissement de la population roumaine et qui, dans les sièges sicules, avait subi en même temps le processus d'assimilation. La conquête de la Transylvanie était un des résultats de l'expansion «des Occidentaux», du courant de la civilisation chrétienne latine venant de l'Ouest (ayant une organisation militaire, des moyens techniques et un équipement supérieurs) au détriment de la civilisation orientale slavo-byzantine, dans laquelle était aussi encadrée la roumanité. «Par l'occupation de la Transylvanie et par sa colonisation par les Hongrois, avec des Saxons et des Sicules, la continuité territoriale a été interrompue dans plusieurs endroits. De nombreux Roumains sont passés de l'autre côté des Carpates vers l'Est et dans le Sud, en Moldavie et en Valachie...»[33]

Concernant la situation de l'élément ethnique roumain (roumanophone) en Transylvanie durant les premiers siècles après l'année 1000, cf. en général: Pić, *AbstRum.*, pp. 146-190; A.D. Xenopol,

Istoria românilor (L'Histoire des Roumains) (3e édition), I, pp. 152-185, «l'état des Roumains au début de la domination magyare», «les séries historiques de la décadence du peuple roumain d'outre-monts», p. 182; p. 184: «la dénationalisation et la disparition de la noblesse roumaine, l'épanouissement, l'affaiblissement et la disparition des voïvodes, la décadence des knézats et leur disparition parmi les serfs; l'extinction du rôle militaire du peuple roumain – remplacé par les éléments immigrés au sein du gouvernement du pays»; Iorga, *IstRArd.*, pp. 1-127; Moga, *RoumTr.*, passim; Şt. Meteş, *LaTrans.*, pp. 261-336; Pascu, *IstTr.*, pp. 89-253. C'est une éclipse nationale-politique d'environ trois siècles, au cours de laquelle l'élément majoritaire et plus ancien de Transylvanie a perdu l'initiative politique, étant renchéri et «handicapé» par les moteurs du féodalisme de type occidental européen.

Dans la région sicule, la population roumanophone, nombreuse aux XIIe/XIIIe-XVIe siècles (comme un peu plus tard; parvenue à une situation d'infériorité socio-juridique, économique et politique, toujours plus accentuée, à laquelle elle n'a pu échapper que par intégration dans la majorité sicule, c'est à dire justement par... disparition) est constatée ou «déduite» non seulement par des critères de «logique» historique ou ethnologiques-géographiques (invoqués par certains chercheurs)[34], mais aussi par des documents et anthroponymes, confession et traces archéologiques ou par la toponymie (des preuves qui sont évidemment plus importantes, concrètes et concluantes que toute logique). Leur nombre et leur signification spéciale doivent être correctement appréciés dans le contexte historique et les conditions socio-juridiques, économiques et politiques de cette période[35], une longue période d'environ quatre siècles dominée de manière absolutiste par le régime tyrannique de la célèbre «Unio trium nationum» («les nations constitutionnelles»: les Hongrois-nobles, les Sicules, les Saxons) de Transylvanie, avec les quatre confessions (romaine-catholique, calviniste, luthérienne,

unitarienne – les trois dernières apparaissant au XVIe siècle) privilégiées; une situation d'injustice séculaire flagrante (domination sociale et nationale) qu'un aristocrate sicule nommait «autonomie»[16].

C'est un terme juridique et politique qui pourrait être considéré comme un euphémisme soit plutôt comme une ironie historiographique sinistre, si nous tenons compte de la situation de la Transylvanie aux XIIe-XIVe siècles et des rapports socio-historiques qui existaient entre les peuples y habitant. La fameuse «autonomie» politique-juridique et économique de la Transylvanie (qui en fait excluait «de l'autonomie» justement la nation majoritaire et la plus ancienne du pays) était – comme nous le savons généralement très bien – le résultat de la conquête et de l'usurpation: aux XIIIe-XIVe siècles, le Roi et voïvode de Transylvanie considérait les Roumains comme étant les égaux de la noblesse, des Saxons et des Sicules, ainsi que nous le montrent les documents de l'époque; le document de 1291, par exemple «cum nos universis nobilibus, Saxonibus, Siculis et Olachis in partibus Transsylvaniae... congregationem cum iisdem fecissemus»; 1355: «in congregatione nostra generali universis prelatis, baronibus, nobilibus, Siculis, Saxonibus, Olachis... in partibus in partibus Transylvanis constitutis» (etc.)[17]. A l'Est de la province historique de Transylvanie (l'*Ardeal*, la partie orientale des Monts Apuseni), les Sicules, bénéficiant de privilèges et d'une organisation sociale-juridique et militaire spéciale, d'un milieu social magyarophone légèrement plus compact et dominant, ont poussé la population rustique roumaine à s'adapter à la situation, car elle n'était pas en mesure de s'affirmer sur le plan économique, social, politique (et ce même dans le cadre des petites communautés rurales) sinon dans des formes et dans la langue hongroises; il l'ont déterminée à s'approcher peu à peu de la collectivité magyaro-sicule; une petite partie des Roumains ont réussi à «grimper au sommet», ils ont été même «anoblis» (fait présenté par l'anthroponymie sicule; infra, pp. 283-285, 289), ce qui représentait la première étape de leur dispa-

rition certaine et intégrale parmi les Magyaro-Sicules. C'est justement à cause de ces métamorphoses linguistiques et culturelles de grandes dimensions que nous ne pouvons plus établir le nombre ou au moins la proportion réelle de l'élément ethno-linguistique roumain dans la période ancienne (les XIIe-XVIe siècles) et que nous ne pouvons rien dire d'autre qu'il était important et partout mélangé aux Sicules. Nous manquons de données plus concrètes (des chiffres) concernant les Roumains vivant au Pays des Sicules depuis la seconde moitié du XVIIIe siècle et nous ne trouvons des donnés plus précises (bien que toujours lacunaires, «minimales», ne pouvant refléter toute la réalité sociale-ethnique) qu'à partir du XIXe siècle, période où ils étaient déjà en grande mesure assimilés dans la population dominante sicule. Mais les informations que nous pouvons retirer des documents à caractère plus général ou des évaluations, conscriptions ou recensements ainsi que les chiffres présentés par les *sematisme* des deux éparchies roumaines (Blaj et Sibiu), les indications concernant l'existence de communautés confessionnelles et de paroisses ou de petites filiales de celles-ci, des églises (en bois, très peu en pierre), ou des ruines, des cimetières mais aussi et surtout l'anthroponymie (cf. infra, pp. 64-86, 272-282) offrent, ainsi que nous l'avons dit, des indices précieux, concrets, absolument évidents concernant l'existence, dans les «sièges sicules» de l'Est de la Transylvanie d'une masse ethnique roumaine (roumanophone) nombreuse, de confession orientale-grecque, mais qui était partout mélangée aux Sicules, car ceux-ci avaient la majorité absolue, probablement dans la plupart des localités que comprenaient les anciens «sièges»; c'est une population romane que les recherches de jusqu'à présent (fragmentées, partielles, certaines superficielles ou exagérées) n'ont indiquée qu'en lignes générales, minimisant son importance ou bien l'exagérant.

Les informations concernent la population roumaine (roumanophone; Blachi, Olahi) du Pays des Sicules – ainsi que dans le reste de la Transylvanie et les territoires intracarpatiques de la Roumanie – sont anciennes, assez précises et concrètes, mentionnées par l'historiographie roumaine, allemande, tchèque, etc., mais passés sous silence ou minimalisées, déformées par l'historiographie hongroise. Par conséquent, il est nécessaire de regrouper et réexaminer le matériel documentaire, surtout qu'il y a beaucoup de lacunes et d'équivoques qui ont permis des déformations et des interprétations, dont la thèse principale (ou «l'hypothèse») du petit nombre ou de l'absence presque totale de population roumaine aux XIIe-XIIIe siècles et de son immigration seulement... aux XVIIe-XVIIe siècles. Tout d'un coup, les sources documentaires mentionnent les Roumains, mais mélangés aux Sicules, «aux frontières du pays» (c'est-à-dire à l'Est de la Transylvanie). Au début du XIIIe siècle, on mentionne les Roumains et les Sicules – ainsi que les Coumans – au Sud-Ouest de la Moldavie, sur le territoire du soit-disant évêché des Coumans[38]; en 1260, les «Sicules et les Valaques» (*Siculorum quoque et Balachorum*) sont mentionnés dans l'armée du Roi Bela (*Acte şi fragmente*, III, [1897], p. 76), information dont N. Iorga (*IstRArd.*, I, p. 60) tirait la juste conclusion que: les deux peuples vivaient ensemble, ayant les mêmes devoirs militaires envers la royauté hongroise. Le célèbre passage, tant de fois mentionné, de la chronique de Simon de Keza (magister Simon de Keza; Kézai Simon; écrit vers 1282-3)[39], qui cite (d'après «des chroniques huniates») la légendaire «descendance des Huns» des Sicules, et disait que ceux-ci s'étaient établis à l'est du pays, «aux frontières», dans les montagnes, avec les Roumains, qu'ils y avaient trouvés; qu'ils s'étaient mélangés aux Roumains, utilisant même leur écriture; «il y avait encore environ 3.000 hommes parmi les Huns, qui avait réussi à échapper à la guerre 'Crimhildin' en s'enfuyant et qui, craignant les peuples occidentaux, étaient restés tout le temps dans la plaine de Chigla, jusqu'à l'arrivée d'Arpad. Ici, ils

ne s'appelaient plus Huns mais *Zaculi*; car ces Zacules sont les descendants des Huns qui – apprenant que les Hongrois revenaient en Pannonie – sont allés à leur rencontre, lorsque ceux-ci revenaient par la Ruthénie et, après avoir conquis, ensemble, la Pannonie, (eux, les Sicules) en ont gagné une partie, mais cette partie n'était pas la plaine de Pannonie, mais les montagnes se trouvant aux frontières du pays, avec les Blackis. Et c'est ainsi que, s'intégrant aux Blackis, on dit qu'ils utilisent même leurs lettres. Ces Zacules croyaient que Khaba était mort en Grèce...» Le passage de Simon de Keza est repris avec des développements et de petites modifications dans la soi-disante «Chronique peinte de Vienne»[40]. On y trouve une indication précise concernant l'installation des «Zacules» (Seculi, Sicules) parmi les Roumains (Blacki) à l'Est du Pays, à la frontière vers la Moldavie, dans les Carpates, «montes confinii»[41]; sans analyser la vérité historique de l'assertion concernant «l'alphabet emprunté par les Sicules aux Roumains» (cyrillique? ou la soit-disante «rovásirás»?)[42] et le fait que le passage du chroniqueur Simon contient certaines inadvertances ou même des anachronismes, reflétant une situation ethnique du XIIIe ou XIIe siècle (près de son temps) transposée aux IXe-Xe siècles, période où les Sicules auraient occupé le territoire de la frontière orientale (*in montibus confinii*). Mais il n'est pas probable que les Sicules aient pénétré à l'Est de la Transylvanie (Ardeal, Erdeelew) avant le XIIe siècle. Un document si clair, tellement évident et précis que celui de Keza (ainsi que d'autres documents concernant les Roumains) apparaît comme incommode pour certains, en cette fin de XIXe siècle, étant de sorte éliminé et même annihilé: «il ne s'agit certainement pas ici de Roumains, mais d'un autre peuple, c'est à dire des Bulgares...»[43]

Pendant un siècle et demie, les informations concernant les Roumains du Pays des Sicules ont manqué, et ce jusqu'à présent, mais non pour des raisons d'absence de la population rustique roumaine,

mais parce que pendant longtemps les sources documentaires disponibles (les chroniques, les documents, les conscriptions, les lettres, etc.), apparues assez tard, ne mentionnent que des maîtres puissants, bien armés, des guerriers, des hommes bénéficiant de privilèges, des organisateurs et des exploiteurs habiles – et beaucoup moins ou pas du tout la population assujettie, asservie, plus pauvre, non organisée, n'ayant pas ses propres structures supérieures militaires ou d'Etat. Il est évident qu'à certaines périodes et dans certains endroits il y avait et il y a toujours des gens et des collectivités qui ne sont pas mentionnés par les documents, ceux-ci étant même plus nombreux que ceux qui sont mentionnés par les sources documentaires, dont le profond caractère de classe est fort connu de nos jours. Nous avons la même situation au Pays des Sicules, endroit où les Roumains réapparaissent (dans des documents connus jusqu'à présent) seulement au début du XVe siècle: le knézat de Breţcu (infra, p. 283) et quelques anthroponymes (dont tous ne sont pas certains, infra, pp. 285-286), et il est un fait notoire au XVIe siècle que, vu qu'ils étaient éparpillés dans toute la Transylvanie («Valachi... sparsi hinc inde per totum regnum»)[44], il y avait beaucoup de Roumains parmi les Sicules, qui ne parlaient pas le hongrois («detti Scituli quasiscitipiccoli, [les Sicules] rimasti et mantenuti piu di qualsiasi popoli; in quel paese munito di natura et pel sito in molti luoghi aspro. Sono pero con essi misti molti Valachi...; usano tutti la lingua ungaresca, eccetto quei Valachi, i quali fra loro sono misti»)[45]. Les Roumains dont on parle doivent être ceux qui sont compris, avec les Sicules, dans le «incolae sedium Siculicarum» rédigé en Transylvanie du temps de Michel le Brave[46]. A partir des XVIe-XVIIe siècles, nous retrouvons dans les documents du Pays des Sicules (territoire où les Roumains étaient éparpillés partout, comme d'ailleurs dans tout le reste de la Transylvanie) l'attestation de nombreux anthroponymes (roumains) ainsi que des mentions sur les «Olahi»: il n'y a pas de village, de ville, où ils ne soient présents, pas de quartier non

plus («sunt sparsi Transilvania tota ipsa que Siculia, in fundis etiam et sedibus Saxonum. Non pagus, non oppidum, non suburbium est quod suis careat Valachis»), ainsi que nous le montre en 1702 un moine jésuite allemand, bon connaisseur des réalités de Transylvanie[47]. Au XVIIIe siècle apparaissent quelques conscriptions de la population roumaine orthodoxe (orientale, grecque): deux sont rédigées en 1733 et 1750 par les structures ecclésiastiques des Roumains: le recensement de l'évêque Inochentie Micu-Clain (1733) et celui de Petru Pavel Aron (1750)[48]; la troisième conscription des chrétiens orthodoxes et uniates de rite grec (les paroisses, les familles de Transylvanie), à savoir celle de 1760-1762, a été organisée par le général Nicolaus Adolf von Buccov, comandant des troupes autrichiennes, en collaboration avec les barons L.B. de Möringer (conseiller du trésor, secrétaire de la commission) et Fr. L. Dietrich, conseiller[49]. Les trois statistiques étaient évidemment incomplètes, ayant de grandes lacunes, mais elles tenaient compte du fait que seuls avaient été enregistrés les habitants qui se déclaraient de «loi roumaine», stables, définitivement installés dans les villages sicules et donc organisés du point de vue social-ecclésiastique, bénéficiant ainsi d'un encadrement hiérarchique et payant leurs contributions en corvées et taxes[50]. Il est évident qu'une partie des Roumains du Pays des Sicules étaient enregistrés dans les confessions hongroises; tous ceux qui étaient de «confession grecque» étaient évidemment des Roumains (cf. par ex. infra, pp. 102-103), mais pas seulement ceux-ci, car en plein milieu du XVIIIe siècle, les «Sicules» de Vlăhiţa (Oláhfalu) étaient catholiques-romains (cf. infra, pp. 85-86). La conscription des orthodoxes («Diocesis Transilv. Disunita») qui avait été faite en 1805, enregistre de nombreux groupes, des groupes massifs, allant parfois jusqu'à 40-60 familles (200-300 âmes) dans les villages et les anciens sièges d'Odorhciu, Mureş et Trei Scaune[51]. Nous pouvons admettre qu'aux alentours de 1800, environ 25-30%, peut-être un peu plus du total de la population des quatre sièges était

roumaine. Il est impossible et peut-être n'est-il même pas utile d'essayer de rédiger des tableaux détaillés et synoptiques de la population roumaine des XVIIIe-XIXe siècles (il y a eu des tentatives dans ce sens)[52]; les résultats ne peuvent pas avoir la valeur de statistiques, à cause du caractère lacunaire et aléatoire des données disponibles. D'autres informations de la fin du XVIIIe siècle nous donnent des indications disparates et fortuites, des informations vagues, volontairement lacunaires, même, semblerait-il, certaines franchement erronées, concernant l'élément roumain du Pays des Sicules[53].

Au début du XIXe siècle, la population roumaine prédominante rustique était encore très nombreuse, compacte, caractérisée par la continuité, dans chaque village, ville, bourg du Pays des Sicules, ainsi que nous le montrent clairement les conscriptions et les *sematisme* des deux confessions, la présence des anciennes églises (ou des communautés à *filii* [*filie:* subdivision administrative d'une paroisse – n.t.]) et des cimetières «valaques» dans tous les villages. La monographie du médecin transylvain saxon[54] D.G. Scheint nous donne quelques indications utiles concernant «le pays et le peuple des Sicules» (1833), cette étude ayant un caractère quelque peu général, très sommaire et même artificiel, autant que l'on pouvait en attendre d'un médecin enthousiaste, admirateur plutôt de la «conduite chevaleresque» héroïque des Sicules[55] que des réalités populaires concernant la situation sociale et économique: parmi les «peuples tolérés», les Roumains, arrivés fort probablement d'autres régions (selon son opinion), sont un mélange de Slaves et de colonisateurs romains, qui parlent un idiome romaine-slave et s'appellent «Rumuni», vivent dans des villages et à la sortie des bourgs, ainsi que dans les banlieues de la ville de Târgu-Mureş; leur occupation est l'agriculture, surtout l'élevage du bétail; il n'y a pas de Roumains libres et propriétaires de terres hormis ceux qui habitent dans les «montagnes revendiquées» et qui sont asservis aux nobles[56]. Plus importantes, plus concrètes et concluantes sont les indications comprises

dans le «dictionnaire géographique-statistique de Transylvanie» (*SbLex.*) de I. Lenk (qui fait référence au *şematism* [*Schematismus*] de 1835) qui donne plus d'informations; il montre la présence de groupes massifs de Roumains dans 130 villages et de mélanges de Sicules et Roumains dans 122 autres villages; la langue roumaine était donc toujours parlée dans au moins 250 villages (plus de la moitié) de toutes les localités, tandis qu'entre 1920-1940, le roumain était connu et parlé à peine dans 30 villages, moins de 10% (cf. *LucrGeogr.*, III, p. 117). Balogh (*NfMgy.*, pp. 638-666) présente un groupement des indications de Lenk concernant la population des villages du Pays des Sicules («Magyares-Roumains»), suivant les régions: les départements, les *plăşi* [subdivisions administratives d'un département; sg. *plasă* – n.t.], les vallées, une colonne spéciale «fajnépesség félszáz év elött volt», avec beaucoup de lacunes par rapport à la situation réelle (cf. infra, pp. 55-76). De telles lacunes sont tout à fait normales vu les méthodes et les mentalités de classe de l'époque du féodalisme, lorsque la population roumaine asservie et dépossédée de ses biens, ayant une importance juridique-sociale minimale, sans rôle politique, se trouvant à un niveau économique inférieur par rapport à l'ensemble de la société polyglotte de Transylvanie, était négligée par les documents officiels, ignorée ou minimalisée par certains historiographes et érudits qui la mentionnent à peine – et seulement le nom – mais donnent toutefois quelques détails la concernant – même s'il s'agissait du facteur économique le plus important, le producteur de biens nécessaires à l'existence de toute la société (supra, p. 36). D'autres auteurs du XIXe ne donnent pas tellement de données statistiques, mais seulement de larges évaluations concernant l'élément socio-ethnique roumain du Pays des Sicules, comme par exemple E.A. Bielz, de Sibiu[57] le faisait, en 1857. En 1910, le recensement officiel hongrois[58] enregistrait dans les quatre districts à population sicule (c'est-à-dire Ciuc, Trei Scaune, Odorheiu et Mureş) 612.000 habitants, dont seulement 114.270 (18%)

étaient de langue roumaine, mais 138.763 étaient de confession grecque, soit 22,6%, donc moins de ¼ – ce qui est évidemment au-dessous du nombre réel (ainsi que nous l'avons dit et comme nous verrons par la suite) si nous tenons compte des proportions immenses, d'ancienne date – du XVIIe ou même avant – du phénomène de dénationalisation au Pays des Sicules. En partant des données prises sur le terrain entre 1920-1940, apportant de nouvelles informations orales, des déclarations montrant les traditions ou les souvenirs de groupes de paysans (surtout de vieux paysans), des documents, matricules, matériel archéologique (églises ou ruines, clochers, cimetières, livres d'église etc.) et de nombreux anthroponymes typiques, certains historiens, géographes et publicistes roumains considéraient que dans les «sièges sicules» la population roumaine avait été beaucoup plus importante, dépassant peut-être les 40%, cela voulant dire que parmi les Sicules, la moitié environ étaient des Roumains sicuiisés (magyarisés); cette assertion ne semble pas – malgré certaines apparences – vraiment exagérée et si elle ne peut pas (et il semble qu'elle ne pourra jamais) être prouvée de manière péremptoire, présentant des chiffres absolus, dont le montant est difficile à estimer car ils ne sont probablement pas enregistrés dans les documents, elle ne peut pas non plus être contestée comme manquant du sens de la réalité ou étant totalement fausse. Vers 1920-1940, les Roumains du Pays des Sicules (entre le Mureş et les Carpates) représentaient à peine 12,15% ou même moins du total de la population[59]. L'action de «réroumanisation» qui s'était déroulée entre 1930-1940 (infra, p. 162) a seulement réussi à en récupérer quelques centaines, un maximum de 2.000-3.000 personnes en milieu rural. Le nombre exact des Roumains intégrés et perdus dans les masses magyarophones ne sera peut-être jamais déterminé, pour la simple raison que le phénomène même de magyarisation ne peut pas être suivi jusqu'à ses débuts qui semblent se situer dans les premières décennies suivant l'installation et le regroupement des Sicules dans ces territoires, bien que la plu-

part des Roumains ne parlaient pas le hongrois au XVIe siècle (supra, p. 56).

Une tentative d'évaluation des proportions de cette population d'origine roumaine magyarisée ne doit pas perdre de vue les grandes lacunes et le caractère faux des indications ou des statistiques dans différentes étapes des XVIIIe-XIXe siècles, ainsi que les lacunes ou les graves erreurs des recherches entreprises par les Roumains entre 1920-1940, qui auraient été nécessaires et pouvaient facilement être multilatérales et presque exhaustives, complétant ainsi – même après un long retard – les grandes lacunes ou rectifiant les erreurs des statistiques (cf. concernant les résultats du traité statistique démographique de Balogh, *NfMgy.*, infra, pp. 114-115). La diminution jusqu'à la disparition presque totale de l'élément roumain a été favorisée non seulement par la magyarisation (la siculisation) mais aussi – proportionnellement – par le phénomène d'émigration massive vers d'autres pays, pour des raisons économiques ou socio-politiques (supra, pp. 46-47).

Les lacunes des statistiques. Le réalité populaire: (I) Ciuc, (II) Trei Scaune, (III) Odorhei, (IV) Mureş

En nous basant sur l'axiome suivant lequel tout matériel et problème linguistique-onomathologique ne peuvent être compris et justement expliqués que s'il sont analysés en corrélation avec la réalité humaine socio-ethnique dont ils sont le résultat et qu'ils reflètent dans une mesure variable – quelques remarques s'imposent, des rectifications et complètements qui illustrent les rapports entre les données statistiques et la réalité populaire des localités (surtout rurales) du Pays des Sicules. Nous ne pouvons pas essayer de réaliser un tableau complet qui contienne seulement les indications concernant toutes les localités qui ont (à présent) ou avaient jusqu'il n'y

a pas longtemps (ou jadis, aux XVIIe-XVIIIe siècles) une population roumaine; pour une étude de telles proportions, une documentation détaillée est nécessaire en préalable, qui analyse le contenu des archives et les informations disponibles sur le terrain; une documentation beaucoup plus ample, sinon exhaustive, dont nous ne disposons pas. C'est pourquoi nous nous limiterons à la présentation de quelques données et informations comparatives, des complètements provisoires et différenciés aux indications données dans la grande étude de statistique démographique sur «les populations de la Hongrie» (*NfMgy.*, 1902) de Paul Balogh qui, au début du siècle, faisait une grande synthèse de la situation, telle qu'elle était présentée par les statistiques, la comparant aux indications de Lenk (*SbLex.*, 1839) ainsi qu'à la répartition suivant les «nationalités» et les confessions (cf. les *şematisme* de Blaj et Sibiu) de la population du Pays des Sicules. Ici, les éléments populaires roumains, «officiellement» ignorés dans la bibliographie aussi (mais existant effectivement dans la réalité, «sur le terrain») peuvent être partiellement déduits à partir des critères de P. Balogh et des statistiques qu'il utilisait. Mais lorsqu'il s'agit d'établir l'origine roumaine, nous devons tenir compte non seulement des indications générales (mais positives, utiles, bien qu'unilatérales) de Lenk «von Seklern und Walachen bewohnt», mais aussi de la confession (ainsi que le fait partiellement Balogh), c'est à dire de toutes les mentions concernant les communautés de religion grecque (*filii*), et des critères que celui-ci ne pouvait et n'avait pas l'intérêt de chercher et d'utiliser: les anthroponymes, la conscience ou seulement le vague souvenir (mais réaliste et positif) de certains groupes de «Sicules» qui disaient qu'«ils sont (ou avaient été) des Olahi», des vestiges archéologiques (églises, clochers, cimetières), des toponymes mineurs, des endroits, etc., car dans la recherche historique ce qui intéresse en premier lieu – sinon exclusivement – le passé, c'est «tout ce qui a été», ce qui peut justifier et permettre une meilleure compréhension, plus correcte, de «tout ce qui est, de tout

ce qui est resté». Parmi les critères «supplémentaires» (par rapport à ceux présentés par Balogh), ceux qui sont les plus nombreux et concrets sont d'abord les anthroponymes roumains (infra, pp. 298-303) (latins-romans ou slavo-roumains) qui existent de nos jours ou qui existaient au XIXe siècle et même avant dans toutes les localités du Pays des Sicules; il s'agit d'un matériel immense qui n'a pas pu être rassemblé intégralement mais nous pouvons prendre comme point de départ ce qui a été inscrit dans les documents, les registres paroissiaux, les matricules, les documents, ce que nous trouvons dans la presse, les épitaphes, les différents épigraphes, la littérature, etc.; dans cette catégorie nous pouvons à peine mentionner quelques exemples et «spécimens» dans certaines localités, car ils se répètent, pour la plupart d'entre eux, dans chaque village. D'un autre côté, les indications sommaires pour le XIXe siècle en ce qui concerne les confessions – données que nous trouvons dans les *şematisme* diocésains (Blaj, Sibiu) – sont «minimales», approximatives; les conscriptions du XVIIIe siècle (supra, p. 57) doivent être utilisées avec réserve et avec l'esprit critique imposé par leurs lacunes normales: les chiffres précis et commodes présentés dans les *şematisme* (par exemple ceux de 1835, 1865, 1880, 1900, Blaj) ne peuvent pas comprendre tous ceux qui, à cette époque, étaient d'origine roumaine et qui appartenaient à la foi roumaine, mais seulement les personnes ayant déclaré appartenir aux paroisses, qui n'étaient pas passés à des confessions hongroises; les chiffres qui indiquent parfois des «âmes» sont des répétitions incontrôlées, non adaptées à la réalité évaluée.

Ainsi que nous l'avons dit à plusieurs reprises, l'existence de la population roumaine et les grandes étapes du processus de sa «disparition» sont reflétées – en lignes générales, mais correctement, concrètement – dans la documentation du XIIIe-XVIIIe siècles et dans les critères et les indications du livre de Balogh (*NfMgy*., loin d'être complètement informé et tout à fait objectif), qui regroupe de manière judicieuse et intelligente, pratique, les localités du Pays des

Sicules dans des tableaux organisés par vallées et petites zones géographiques des départements et des *plăşi* de 1900. Au XIXe siècle, la grande majorité des villages du Pays des Sicules étaient habités par les Sicules et les Roumains («von Seklern und Walachen bewohnt», *SbLex.*, 1839); ceux dans lesquels on ne mentionne pas les Roumains en tant que tels, ont des communautés confessionnelles roumaines («grecques») et dans d'autres apparaissent, comme groupes ou isolés, des anthroponymes roumaines qui existaient dans chaque ville et village du Pays des Sicules. Nous allons présenter non seulement les villages (la plupart) qui étaient «magyares (sicules)-roumains» en 1839 et qui étaient magyares toujours vers 1900, mais principalement ceux où il y avait des communautés confessionnelles «grecques», suivant les indications de Lenk et ceux qui n'étaient pas indiqués comme tels mais dans lesquels nous pouvons trouver des anthroponymes; ainsi, dans les villages où même les statistiques de Balogh ne montrent aucun Roumain, ceux-ci peuvent être facilement détectés par d'autres moyens de documentation, comme par exemple ceux que nous avons déjà mentionnés. Ainsi, les villages sicules enregistrés en 1839 (suivant Lenk, *SbLex.*) par Balogh (*NfMgy.*) comme villages «magyares-roumains» et qui avaient une population roumaine déclarée comme telle, appartenant à la foi roumaine et portant des anthroponymes roumains, *ne sont pas repris* dans notre tableau (suivant les départements délimités en 1876, supra, p. 43); ici nous n'allons que *compléter et rectifier* provisoirement les répertoires schématiques de Lenk et de Balogh (*NfMgy.*, pp. 638-666)[60]. Afin de simplifier les choses, nous n'avons repris de l'immense matériel que quelques indications concernant la population des quatre anciens départements du Pays des Sicules.

I. *Ciuc.* Le recensement de 1760 y enregistrait 760 familles de Roumains (uniates et non-uniates), *AnIstN.*, III, pp. 681-682; des ouvriers roumains (des noms) dans quelques villages du XVIIe-XVIIIe siècle: *ErdMest.*, p. 8. Pour ce qui est de l'ancien département

de Ciuc (les sièges de Ciuc, Giurgeu, Casin), cf. les monographies par «sièges» (départements): Benkő, *CsGyk*., qui à la pp. 46-47 présente un tableau de la population par nationalités: 76.061 Sicules, 12.834 Roumains; les statistiques de 1890: 14.470 Roumains, de confession roumaine, 18.597. *A magyar korona országainak helységnévtára* (La nomenclature des localités de la Couronne hongroise), szerk. Jekelfalussy J., Budapest, 1892, pp. 166-167; Vitos Mózes, *Csíkmegyei füzetek* (Les Cahiers du département de Ciuc), Miercurea-Ciuc, 1894 (infra, chap. II, no. 13); T. Nagy Imre, *Csíkmegye közgazdasági leírása* (La Description de l'économie du département de Ciuc), Budapest, 1902, 43 pp. (extrait de la revue *Közgazdasági Szemle*, 1902), pp. 3-4: toute la population roumaine de Ciuc aurait «immigré sans qu'on l'eût remarqué» au fil des siècles; Czirbusz G., *Magyarország a XX. évszázad elején* (La Hongrie au début du XXe siècle), Temesvár-Timişoara, 1902, p. 489: 15.936 Roumains, mais 21.000 de confession roumaine; *Şemat*., 1923, p. 74: en 1911, il y avait 22.000 personnes de confession roumaine, en 1923 seulement 17.000 dans le *protopopiat* [institution dirigée par un archiprêtre – n.t.] de Giurgeu (Gheorgheni); Endes, *CsGyKSz*.; Chindea; S. Moldovanu, *Ţara noastră* (1894), pp. 295-296[61].

NfMgy., p. 638 Tulgheş, département de Harghita, roumain (1939), il est enregistré comme étant hongrois (avec seulement ¼ de Roumains); Lunca de Sus et de Jos, roumains (en 1839) ils sont magyares avec seulement 10% de Roumains; p. 639, dans la *plasa* de Gheorgheni il y a moins de magyarisations dans les villages (Ditrău, Joseni); à Remetea (Gyergyó-Remete), *filie* de la paroisse roumaine de Subcetate (*SbLex*., III, pp. 386-387), des anthroponymes (*Csortán*, *Iváison*; *CsGyk*., II, p. 156, etc.); Lăzarea (Gyergyó-Szárhegy), *filie* de la paroisse de Gheorgheni (*SbLex*., IV, 117), des anthroponymes roumains (*Baicu*, *Danciu*, *Iváncso*, *Koleser*, *Lucaciu*, *Ghenciu*, *Moga*, *Oláh*, *Sztupár*, *Todor*, *Bogdán*, *Vakár* etc. [arméniens?]; *BulEBiopol*., VI, p. 51 etc.); *SzékFalu*, p. 99 «Sajgó Jószef az *Oláh* János jószágán megtörvenyeztetett fát elköltötte», 131 *Dobrán* Sorka, 186 *Daradits* Mi-

hály, 242-3 *Oláh* Antal testvér volt *Oláh* Katalinnal, 293 *Oláh* István huszár; Valea Strâmbă (Tekeropatak), *filie* de la paroisse de Gheorgheni (*SbLex*., IV, 246, 97 âmes, *Şemat*. 1835, p. 153); Ciumani (Gyergyócsomafalva), *filie* de la paroisse roumaine de Joseni (*SbLex*., IV, 321), des anthroponymes roumains (*Koszta*, *Tofán*, *Koszti*, *Vaszi*, *Peter*, *Bágya*, *Buzdugán*, *Kepán*, *Kocsor*, *Kolombán*, *Damika*, *Dándaj*, *Krojitor*, *Kékénika*, *Pitrian*, *Puja*; *NyIrK*., X, 1966, pp. 82-91); Suseni (Ujfalu), *filie* de la paroisse de Voşloben̆i (*SbLex*., IV, 351; 90 âmes, *Şemat*., 1835, 154); un Szöts alias Erszény Karacson en 1773 (*ErdMest*., p. 8); *NfMgy*., pp. 640-641, 44 localités, toutes hongroises en 1900, dont 12 étaient «magyaro-roumaines» en 1839, mais de celles qui avaient été hongroises en 1839 et étaient «absolument hongroises» en 1900, «la plupart de ceux qui appartenaient à la confession roumaine sont dans des villages *absolument hongrois*: Tomeşti, Ciceu, Şoimeni, Lăzăreşti. Ceux-ci, pensons-nous, sont tous des éléments d'origine roumaine, magyarisés» (*NfMgy*, p. 641); mais à: Tomeşti (Csík-Szt-Tamás), *filie* de la paroisse de Sândominic (*SbLex*., IV, 178; 207 âmes, *Şemat*., 1835, 153); Ineu (Csíkjenőfalva), *filie* de Sândominic (*SbLex*., II, 159; 147 âmes, *Şemat*., 1835, 153), *SzékFalu*, p. 111 «ivanosi Farkas Vaszi nevezetű román ember – azon lakhelyet amelyen Gligor nevezetű román ember lakott, több, nevit nem tudjuk, és elment Molduvába», 131 «*Talugyán* Stroja nevezetű berszán», 281 «*Nyaskuj* (Neacşu) János», 1787; Mădăraş (Csíkmadaras), *filie* de Sândominic (*SbLex*., III, 1; 48 âmes, 1835); dans d'autres villages nous pouvons constater la présence de groupes de Roumains, suivant les anthroponymes: Racu (Csíkrákos), *filie* de la paroisse de Frumoasa (*SbLex*., III, 375, mais seulement 15 âmes en 1835), des anthroponymes (*Babeş*, *Buta*, *Gheorghi*, *Kurka*, *Markus*, *Rádulý*, *Száva*, *Ştefan*, etc., *BulEBiopol*., VI, p. 51); Siculeni (Csík(A) Mádéfalva), des anthroponymes (*Oláh Rádul*, 1596, *Oláh* János, 1605, infra, p. 284; Mihail *Raduly*, 1765, infra, p. 284; *Bács*, *Petres*, *Ráduly*, *Száva*, *BulEBiopol*., VI, p. 51; *Ráduly* Mózes, *SzF*., 1882, no. 127, 31 XII, etc.);

Ciceu (Csík-Csicsó), *filie* de la paroisse de Frumoasa (*SbLex.*, IV, 313; seulement 30 fidèles, *Şemat.*, 1835, 154); Şoimeni (Csíksomortány) «von Sekler Gränzsoldaten, Seklern und Walachen bewohnt, in die griech. – unierte Pfarre in Szépviz [Frumoasa] – als Filiale eingepfarrt» (*SbLex.*, IV, 322; seulement 25 fidèles, *Şemat.*, 1835, 154): Păuleni (Csík-Pálfalva), *filie* de la paroisse de Frumoasa (*SbLex.*, III, 254; 25 fidèles, *Şemat.*, 1835, 154); Toplița (Csík-Taploca, *NfMgy.*, p. 640), des anthroponymes Farkas *Thodor*, *Andra* Mihály, 1841, *Todor* Mátyás, 1780, *SzékFalu*, pp. 201, 248; la ville de Miercurea-Ciuc (Csíkszereda), de nombreux anthroponymes (comme *Dankó*, *Ruszuj*, *Száva*, *Todor*, *Vajna*, *Vákár* etc., qui peuvent être pour la plupart immigrés d'autres régions du Pays des Sicules ou certains Arméniens); Jigodin (Csíkzsögöd, annexé à Miercurea-Ciuc), *filie* de la paroisse de Ciucsângeorgiu (*SbLex.*, IV, 476; seulement 23 fidèles, *Şemat.*, 1835, 153), des anthroponymes (par exemple *Serbán*, *Székelység*, III, 1933, p. 27); Sâncrăieni (Csík-Szt-Király), *filie* de la paroisse de Ciucsângeorgiu (*SbLex.*, IV, 166; 32 âmes, *Şemat.*, 1835, 153); Sântimbru (Csík-Szt-Imre), *filie* de la paroisse de Ciucsângeorgiu (*SbLex.*, IV, 163, 18 âmes, *Şemat.*, 1835, 153); Cetățuia (Csík-Csatószeg) *Todor* István, *SzF.*, 1882, no. 127 (roumain ou arménien?); Ciucani (Csík-Csekefalva), des anthroponymes (*Ballo*, *Baricz*, *Becze*, *Bidiga*, *Borbát*, *Bocs*, *Csobot*, *Dáncs*, *Dujut*, *Dumitru*, *Ivánicza*, *Kasza*, *Kozma*, *Lácz*, *Lestyán*, *Nedelka*, *Popul*, *Ruszuly*, *Sorbán*, *Sztojka*, *Voina*); Vrabia (Csík-Verebes), des anthroponymes (*Handra*, *Magdo*, *Nedelko*, *Oláh*, *Posztuly*, *Ráduly*, *Suttar*, *Tekse*, *Todor*, *Urszuly*, etc., *BulEBiopol.*, VI, p. 51; *LucrGeogr.*, III, p. 112); Tuşnad (Csík-Tusnád), *filie* de la paroisse de Ciucsângeorgiu (*SbLex.*, IV, 334; mais seulement 24 âmes, *Şemat.*, 1835, 153), des anthroponymes (un prêtre *Ráduj* Ferencz, en 1845, *CsGyK.*, p. 34; *Székelység*, IX, 1939, p. 26, probablement un immigré de la même région de Ciuc; *Todor* Imre, *SzF.*, 1882, no. 108, 26 IX etc.); sur les épitaphes du cimetière de la grande église de Tuşnad-village (Ferenczy Béláné sz. *Todor* Borbála; *Rafain*, *Urszuly*,

Anghelescu, etc.); les «Sicules» de confession roumaine de Tuşnad, infra, chap. II, note 26); Lăzăreşti (Csík-Lázárfalva) avec l'église «griech.-unierte», *filie* de la paroisse de Ciucsângeorgiu (*SbLex.*, II, 418; 115 âmes, *Şemat.*, 1835, 153); Mihăileni (Csík-Szentmihály), des artisans de 1757 «idősbb Molnár János (56 ans) kádár [tonnelier] és m(észáros [boucher]) oláh ember, *Barbuly* alias Mihály Molnar, molnár [meunier] jo farago és asztalos» (*ErdMest.*, p. 8); Delniţa (Csík-Delne), *filie* de la paroisse de Frumoasa (*SbLex.*, I, 247; 45 âmes, *Şemat.*, 1835, 154); Armăşeni (Csík-Menaság), *filie* de la paroisse Ciucsângeorgiu (*SbLex.*, III, 66; 25 âmes, *Şemat.*, 1835, 153), de nombreux Roumains ayant des noms magyares (*TinS.*, 1938, no. 46, 17 VII, p. 3); dans la vallée du Casin, Casin (Kászon-Újfalu) hongrois en 1839, hongrois avec environ 15% de gréco-catholiques en 1900, avec seulement 90 âmes gréco-catholiques, *Şemat.*, 1835, 154, avait une population roumaine nombreuse en 1614: «inquilini» (journaliers) *Oláh* Andrei, *Olá* Ioan, valaque ayant le nom de *Vojka*, Hajdu Stefan olá, Varga Ioan olá, Hosszu Stefan olá, servi conducticii *Mihok*, jeune homme de Firigheaz, Andor olá, *Oláh* Ştefan, etc. (*GenF.*, XI, p. 50). Dans tous les villages de la région de Ciuc (*NfMgy.*, pp. 638-641) il y a de nombreux anthroponymes roumains, que nous pouvons trouver dans les documents, la presse, les épigraphes et les épitaphes.

II. *Trei Scaune* (aujourd'hui Covasna), en 1760, 1.865 familles roumaines y étaient enregistrées (*AnIstN.*, III, pp. 678-680); à partir des XVIIe-XVIIIe siècles, des artisans roumains dans quelques villages: *ErdMest.*, pp. 9-10; la monographie du département de 1899 (infra, chap. II, note 66) ne contient aucune information concernant les Roumains, qui étaient nombreux surtout dans la région orientale et méridionale, ainsi que dans la Vallée de l'Olt. Suivant les statistiques de 1890: 17.360 Roumains, 24.933 de confession roumaine (*Magyar kor.ország. helységnévtára*, 1892, pp. 216-217); Czirbusz, *loc. cit.*: 19.439 Roumains, mais 27.226 de confession roumaine; S. Mol-

dovanu, *Ţara noastră* (1894), p. 262, suivant des statistiques plus récentes, sur les 13.008 habitants – 4.933 étaient Roumains (22.529 gréco-catholiques et 2.404 orthodoxes [la proportion est fausse, peut-être une erreur d'impression]), p. 257 le *protopopiat* roumain gréco-catholique de Poian de Trei Scaune avec 11 paroisses et plusieurs *filii* et 3.186 fidèles; dans la IIe édition (*Ardealul*), I (1911), p. 154, sur les 147.000 habitants, seulement 35.000 sont Roumains, une partie étant sicculisés. *Şemat.*, Sibiu, 1903, pp. 58-60: 26.489.

Dans la région de Târgu Secuiesc (Kézdivásárhely), chaque village a ou avait une église roumaine; dans la ville de Târgu Secuiesc, hongroise en 1839 et 1900, il y a Canta (Kantafalva), qui a une église orthodoxe (*Rom.TgS.*); de nombreux anthroponymes (tels que *Boda, Boér, Bogdán, Bokor, Dobra, Dragos, Goczman, Jakob, Todor, Vajna* etc.) chez les intellectuels ou les élèves (*Báricz* Árpád, *Dinuj* Géza, *Nyágulу* Lajos etc., *SzF.*, 1883, no. 13, 15 II et passim) peuvent être des Roumains magyarisés du quartier Canta ou surtout des personnes arrivées des villages voisins. *NfMgy.*, pp. 643-5: Valea Scurtă (Kurtapatak) hongrois (1839, 1900) était une *filie* de la paroisse de Poian (*Şemat.*, 1835), des anthroponymes (*Bokor, Mihácz, SzF.*, 1882, no. 67, 4 VI etc.); Belani (Bélafalva), hongrois en 1839, hongrois intégralement catholique-romain en 1900, était une *filie* de la paroisse roumaine de Poian (*SbLex.*, I, 117), présente de nombreux anthroponymes roumains (*Baricz, Bidiga, Boka, Borbáth, Dakó, Daragus, Dobra, Komany, Kozma, Mike, Oláh, Opra*[61], *Pászka, Rádulу, Tréfán, LucrGeogr.*, III, p. 111; *Balan, RomTgS.*, p. 70); Sânzieni (Kézdi-Szt-Lélek) situation identique: l'ancienne église orthodoxe, *filie* de la paroisse de Poian (*SbLex.*, IV, 169), des anthroponymes (*Albu, Boccsa, Borcea, Dragomir, Hodor, Lungu, Melinte, Milinte, Móre, Oláh Olá, Parkalab, Paszka, Pop, Toma, LucrGeogr.*, III, p. 310; *SzF.*, 1885, no. 2 etc.); Mereni (Kézdialmás), *filie* de la paroisse de Lemnia (*SbLex.*, I, 20); Hilib, *filie* de la paroisse de Ghelinţa (*SbLex.*, II, 119; seulement 6 âmes en 1835, *Şemat.*, p. 156; 23 en 1865); Imeni (Imecsfalva),

filie de la paroisse de Ghelința (*SbLex.*, II, 170), des anthroponymes (*Bali, Barics, Boricza, Csipa, Dobra, Koszti, Opra, Paja*, etc., *SzF.*, 1885, no. 24, 22 III); Harale (Haraly), *filie* de la paroisse de Ghelința (*SbLex.*, II, 89), des anthroponymes (*Folyán, Kondra, Száva, SzF.*, 1885, no. 16, 22 II, etc.); Valea Seacă (Szárazpatak), *filie* de la paroisse de Poian (*SbLex.*, IV, 116; seulement 19 âmes, *Șemat.*, 1835, 158), de nombreux anthroponymes (*Baczo, Csurulya, Glicor, Mártin, Mátei, Opra, Popa*, etc., *LucrGeogr.*, III, p. 1.000, *SzF.*, 1885, no. 4 etc.); Petriceni (Peselnek, de 1907: Kézdikővár), *filie* de la paroisse de Turia (*SbLex.*, III, 274), de nombreux Roumains (*Bokor, Gligor, Jankó, Kosma, Opra*, etc., *SzF.*, 1884, no. 42, 25 V etc.; *LucrGeogr.*, III, p. 110; *RevTeol.*, XVIII, 1928, p. 78; un maire, *Opra* Paul, infra, p. 314); Turia de Sus (Feltorja), des anthroponymes (*Gligor, Vajna*, etc., *SzF.*, 1884, no. 96, 30 XI); Lunga (Nyujtod), *filie* de la paroisse de Lemnia (*SbLex.*, II, 285, III, 152; 25 âmes, *Șemat.*, 1835, 157), anthroponymes retrouvés sur les épitaphes (*Borbáth* András és neje sz. *Ráduly* Anna, *Borbáth* Berta, *Dragomér* Ferencz, *Ráduly* Miklós etc.); Săsăuși (Kézdiszászujfalu), *filie* de la paroisse de Lemnia (*SbLex.*, IV, 1, 21; seulement 7 âmes, *Șemat.*, 1835, 157); Tinoasa (Kézdisárfalva), *filie* de la paroisse de Lemnia (*SbLex.*, IV, 14), des anthroponymes (*Bajkó, Bulák*, etc., *SzF.*, 1884, no. 94, 23 XI, no. 104, 31 XII, etc.); Hătuica (Natolyka), *filie* de la paroisse de Ghelința (*SbLex.*, II, 97); Varheghiu (Várhegy, entre Leț et Țufalău) enregistré comme «magyare» en 1839 et 1900, c'était un hameau roumain en 1799 («Várhegy, a Feketeügy sántzokkal körülvett kastély, egy néhány házokból ádo falut skával egygyütt melylyet oláhok laknak és a grof Nemes familia bir...», Teleki J., *op. cit.* [note 53], p. 51; mais le recensement de 1760 enregistrait une seule famille non-uniate (*AnIstN.*, III, p. 680); à Bita nous trouvons de nombreux anthroponymes (*Bajko, Bán, Bucs, Todor, LucrGeogr.*, III, p. 111); Peteni (Székelypetőfalva), *filie* de la paroisse de Ghelința (*SbLex.*, III, 280); Tamașfalău (Székelytamásfalva), *filie* de la même paroisse de Ghelința (*SbLex.*, IV, 223), des

anthroponymes (*Bogdán*, *Tusa*, *Vajna*, etc., *SzF.*, 1884, no. 93, 22 XI, etc.); Surcea (Szörcse), des anthroponymes (*Bogyö* András, *Opra* Dávid, *Nyágúly* József, *Székely Nép*, 1907, no. 8, 14 I, etc.); Telechia (Orbaitelek), *filie* de la paroisse de Boroşneu Mare (*SbLex.*, IV, 248; seulement 16 âmes, *Şemat.*, 1835, 158), des anthroponymes (*Mircse* Ferencz, *Székely Nép*, 1906, no. 30, etc.); à Brateş (Barátos), un village «magy.-román» (*NfMgy.*, p. 646) il faut mentionner exceptionnellement l'écrivain roumain de langue hongroise Ioan *Mircea* (Mircse János Barátosi történetíró, 1834-1883, *Magyar írok élete és munkái*, IX, 1903, col. 1-4); Ţufalău (Czófalka), *filie* de la paroisse de Boroşneu (*SbLex.*, IV, 344), des anthroponymes (*Csia*, *Ráduly*, *SzF.*, 1885, no. 14, 15 II, etc.); Erestegiu (Eresztevény), 27 âmes en 1835 (*Şemat.*, 158) et Pădureni (ancien Beşeneu-Besenyő) avait 28 âmes en 1835 (*Şemat.*, 157), les deux étant des *filii* de la paroisse de Boroşneu (*SbLex.*, I, 306 et 131) et on y trouvait de nombreux anthroponymes (par ex. *LucrGeogr.*, III, pp. 110-111); dans le village de Chilieni (Kilyén, «magy.-román», mais dont la religion majoritaire «kel. gör»., *NfMgy.*, p. 646) il y avait toute une série d'anthroponymes présents dans les épitaphes (*Boga* Dénes, *Bogyo* Ágnes, *Bokor* Gézané sz. *Fula* Emma, *Dancs* László, *Fula* György, *Fula* Györgyné, de nombreux *Juga*, *Mark* Antal, de nombreux *Oláh*, ainsi que des *Ráduly*, *Varza* Maria, etc.); Coşeni (Szotyor), *filie* de la paroisse d'Ilieni (*SbLex.*, IV, 212), des anthroponymes de type roumain (*Bajkó*, *Boér*, *Csernye*-Cernea, *Daradics*, *Daragics*-Drăghici, *Dobra*, *Dragomir*, *Filip*, *Komán*, *Komanics*, *Lepedus*, *Márk*, *Multyán*-Munteanu, *Nika*, *Opra*, *Plugár*, *Ráduly*, *Váncsa*, *Vaszi*, etc., *LucrGeogr.*, III, p. 111, épitaphes; *MemIst.*, III, XVIII, pp. 220-221, le XVIIIe siècle, infra, p. 289); Zălan (Zalán), *filie* de la paroisse de Valea Crişului (*SbLex.*, IV, 460); Bodoc (Bodok), *filie* de la paroisse de Ghidfalău (*SbLex.*, I, 154; 54 âmes, *Şemat.*, 1835, 156), des anthroponymes (*Bács*, *Bacsó*, *Boér*, *Czintos*, *Damó*, *Kozma*, *Lunguj*, *Manto*, *Nako*, *Nyisztor*, *Porodan*, *Ráduly*, *Sinka*, *Zsunkuj*, *LucrGeogr.*, III, pp. 111); Zoltan (deux anciens villages

Étfalva-Zoltán), *filie* de la paroisse de Ghidfalău (*SbLex.*, IV, 473, I, 310; 19 âmes, *Şemat.*, 1835, 156; puis 12 âmes); Fotoş (Fotosmartonos), des anthroponymes (*Bács, Baló, Berszán, Boer, Dán, Kolcza, Oláh, Rádnly, Sorbán, Stefan, Zsunkuj*, etc., *LucrGeogr.*, III, p. 111).

Dans tous les autres villages de «Trei Scaune» qui étaient hongrois en 1839, tout comme en 1900 (*NfMgy.*, pp. 643-647) nous avons retrouvé des éléments onomastiques ou des habitants de confession roumaine, comme par exemple à Zălan (*Oláh* János, *Szék-Falu*, p. 189, *Vántsa* György, p. 203, *Bokor* György, p. 205; *Kolcza*, etc.); Zălan-Glăjărie (Üvegcsür), *filie* de la paroisse d'Araci (*SbLex.*, IV, 460); Calnic (Kalnok), *filie* de la paroisse de Valea Crişului (*SbLex.*, II, 195); Valea Zălanului (Zalánpatak) avait été intégralement roumaine, ainsi que nous le montre le *Şemat.* de 1900, p. 463: 205 habitants gréco-catholiques et 5 habitants calvinistes; *GlasR.*, 1936, no. 182, 10 III, p. 3; *Oituzul*, 1936, no. 24, 31 V, p. 2, etc. Dans la région de Trei Scaune, l'anthroponymie roumaine des personnes «siculisées» semblerait être mieux représentée, plus abondante, compacte et générale sur toute l'étendue des trois anciens «sièges» sicules.

III. *Odorheiu*. Le recensement de 1760 y enregistrait seulement 854 familles de confession roumaine (*AnIstN.*, III, pp. 675-678); des artisans roumains dans quelques villages aux XVIIe-XVIIIe siècles. *ErdMest.*, p. 28; les statistiques de 1890: 3.191 Roumains, 5.916 de confession roumaine (*Magy. korona orsz. helységnévtára*, pp. 652-653); Barabás E., *Udvarhely vármegye közigazgatási leírása* (La Description de l'administration du département de Ciuc), Budapest, 1904 (extrait de *Közigazgatási Szemle*, 1904), p. 12, population du département: 2.882 Roumains (2,5%), et suivant les confessions: 4.086 orthodoxes (3,5%) + 1.344 gréco-catholiques (1,1%) donc un total de 5.430 (4,7%); mais en 1.835 (*Şemat.*, p. 163) le nombre total des Roumains uniates (gréco-catholiques) était de 3.093, 2.685 en 1880 (*Şemat.*, 1880, pp. 269-272), Czirbusz, *op. cit.*, p. 485: 2.928 Roumains, 5.488 personnes de confession roumaine. *NfMgy.*, p. 650, sur

les 12 villages, 8 sont «magyar-români» en 1839, 5 seulement «magyar», des villages où l'élément roumain avait été important; Vlăhiţa (Nagy-Oláhfalu) et Căpâlniţa (Kis-Kápolnásoláhfalu), *filii* de la paroisse d'Aldea (*SbLex.*, III, 154), au début, tous les deux étaient des villages roumains – ainsi que leur nom nous l'indique, fait d'ailleurs admis par tout le monde, y compris par Orbán B. – qui ont été complètement magyarisés et passés au catholicisme: ainsi, vers 1840 et à la fin du XVIIIe, «il n'y avait plus aucune trace de Roumains», remarquait De Gerando (*Transylv.*, II, p. 139) «Oláhfalu, comme l'indique son nom (village valaque) a dû être originairement habité par les Valaques. Il ne s'y trouve plus depuis un temps immémorial que des Sicules. Les habitants d'Oláhfalu se donnent pour les plus purs représentants de la nationalité sicule. Ils ont gardé quelque chose de la rudesse de leurs ancêtres...» En 1733, à Vlăhiţa, le recensement de Micu-Clain avait indiqué à peine 11 Roumains[63] et en 1734, on mentionne les «duo pagi valachici»[64]; peut-être que le nom «*Oláh*-» faisant partie du toponyme *Oláhfalva* (*Rom.*, *IX-XIV*, p. 559) est interprété comme étant un simple «éponyme»: un *Oláh*, Valaque sicul isé (cf. Lengyelfalva); cependant dans les deux villages il y a une communauté confessionnelle de rite grec (c'est à dire roumaine) et de nombreux anthroponymes-noms de famille roumains persistent jusqu'aux XIXe-XXe siècles (*LucrGeogr.*, III, p. 109; *Sec.*, 1931, no. 7, 10 IV, p. 5; *GazOd.*, 1935, no. 168, 14 VII, p. 3, no. 202, 19 VII, p. 3, no. 203, 27 VII, pp. 3-4, no. 213, 4 XII, no. 215, 24 XII; *GazMur.*, 1937, no. 3, 15 II, un *Rădulу* Gergely, etc.; dans les épitaphes *Golica*, *Moldován*, *Nyisztor*, *Oláh*, etc.); vers 1930, l'habitant Oláh Lörincz de 75 ans savait qu'à Vlăhiţa il y avait eu une église et une école roumaines, et, suivant les propos de son grand-père, la plus grande partie de la population savait qu'elle était roumaine, les gens avaient commencé à apprendre le roumain et de nombreux habitants étaient revenus à la nationalité roumaine, tout cela jusqu'en 1940 (informateur V. Găinaru); Vârghiş (Vargyas), en 1839, sans donner de dates

(une omission du répertoire du *SbLex.*) était entièrement magyare en 1900, avait une paroisse roumaine orthodoxe au XIXe siècle et environ 30 familles (*Şemat.*, 1846, 175), de nombreux anthroponymes (tels que *Borbáth*, *Dregus*, *Román*, *Todor*, *Székely Hírlap*, Târgu-Mureş, IV, 1873, p. 256, etc.); à Lueta (Lövete) il y avait eu 800 Roumains, et de nombreux anthroponymes sont encore conservés (*BulEBiopol.*, VI, p. 51; *GlasR.*, 1936, no. 184, 10 IV, p. 25; une liste assez longue du registre d'état civil de 1895-1934: *MijlDesn.*, pp. 42-51); à Mereşti (Homorodalmas), *filie* de la paroisse d'Aldea (*SbLex.*, II, 132, ayant 368 âmes, *Şemat.*, 1835, 159), il y avait en 1907 une église et une maison paroissiale roumaine, ainsi que de nombreux anthroponymes (*BulEBiopol.*, VI, p. 51; *GlasR.*, 1935, no. 157, 159, 169, 172; 1936, no. 184; *NmN.*, 1936, no. 17, etc., des formes de noms significatives du point de vue phonétique, comme *Antonya* János, unitarien, élève à Odorheiu en 1876, un *Antonya*, prêtre unitarien vers 1930-1940, évidemment des Roumains magyarisés); «la commune a plus de 2.500 habitants; en 1926, le vieillard Gheorghe Custura qui avait 90 ans savait tous les chants roumains qui étaient chantés à l'église, même si... il ne connaissait pas la langue roumaine; il disait les avoir appris à l'école du village, avant 1866, grâce au prêtre Boeru. En 1926, il y avait 320 Roumains, et après 14 ans d'activité soutenue de la part de l'école, un total de 1.370 sont redevenus roumains. En réalisant la généalogie des familles du village, nous pouvons constater que la 3e ou la 4e génération sont des Roumains; seules les origines d'une seule famille n'ont pas pu être défmies. Vers 1940, il y avait environ 1.000 personnes qui appartenaient à la religion unitarienne, mais même celles-là avaient des origines clairement roumaines; en 1965, tous les habitants sont unitariens. Beaucoup de familles, avaient les noms de *Lurcza*, *Csiky*, *Iuon*. Le texte des 'irodes' [personnes costumées qui chantent des noëls, en parcourant les rues – n.t.] est en grande partie en hongrois, mais un tiers des mots sont roumains, comme par exemple *zsukálni*, *ficsor*,

etc.» (inform. V. Găinaru); Satul Nou (Homorodújfalu), *filie* de la paroisse d'Aldea (*SbLex.*, II, 133; seulement 18 âmes, gr.-cat., *Şemat.*, 1835, 159); anthroponymes (*GlasR.*, 1936, no. 184, p. 24); Comăneşti (Homorod-Keményfalva), *filie* de la paroisse d'Aldea (*SbLex.*, II, 133; 72 âmes, *Şemat.*, 1835, 159; *NmN.*, 1936, no. 18, p. 1, etc.); le procès-verbal (du 5. 1. 1875) du comité scolaire de la commune précisait un nécessaire d'une demie heure pour l'enseignement de la religion réformée et une heure et demie pour la religion gréco-catholique roumaine – preuve de la prépondérance de l'élément roumain (S. Opreanu, *Secuizarea românilor prin religie* [La siculisation des Roumains par la religion], 1927, p. 19); Locodeni (Lokod), *filie* de la paroisse d'Aldea (*SbLex.*, II, 436); Petreni (Homorod-Szt-Péter), *filie* de la paroisse d'Aldea (*SbLex.*, IV, 176; seulement 10 âmes, *Şemat.*, 1835, 159); Călugăreni (Homorod-Remete), *filie* de la paroisse d'Aldea (*SbLex.*, III, 387; 11 âmes, *Şemat.*, 1835, 159), nous trouvons, isolé, un Andreas *Oláh* de Remete job. E. Francisci Korniss juratus en 1605, *ProtOdorh.*, II/3, D, 41; Chinuşu (Kénős), *filie* de la paroisse d'Aldea (*SbLex.*, II, 23), des anthroponymes (par exemple *Nyisztor* Lajos, de religion unitarienne, élève à Odorheiu en 1880); Teleac (Telekfalva), *filie* de la paroisse d'Odorheiu (*SbLex.*, IV, 249); Alexandriţa (Sándorfalva), *filie* de la paroisse d'Odorheiu (*SbLex.*, IV, 12; 13 âmes, *Şemat.*, 1835, 162); Vasileni (Szentlászló), *filie* de la paroisse d'Odorheiu (*SbLex.*, IV, 168); Zetea (Zetelaka), *filie* de la paroisse d'Odorheiu (*SbLex.*, IV, 467; 32 âmes, *Şemat.*, 1835, 163), des anthroponymes (*Avram*, *Boier*, *Duka*, *Koszta*, *Radu*, *Sándruj*, *Todor*, etc., *LucrGeogr.*, III, p. 109; *BulEBiopol.*, VI, p. 51); Târnoviţa (Küküllő-Keményfalva), *filie* de la paroisse d'Odorheiu (*SbLex.*, II, 381; 43 âmes, *Şemat.*, 1835, 162); Satu Mare (Máréfalva), *filie* de la paroisse d'Odorheiu (*SbLex.*, III, 34; 61 âmes, *Şemat.*, 1835, 162), des anthroponymes roumains (*GlasR.*, 1936, no. 172, etc.); la ville d'Odorheiu (Székelyudvarhely), ancienne paroisse roumaine (*SbLex.*, IV, 144), communauté et anthroponymes (*LucrGeogr.*, III, p. 109; infra, note 53;

Hoghia (Hogya), *filie* de la paroisse d'Odorheiu (*SbLex.*, II, 123; seulement 17 âmes, *Şemat.*, 1835, 162); Feliceni (Felsőboldogasszonyfalva), *filie* de la paroisse d'Odorheiu (*SbLex.*, I, 337; 67 âmes; *Şemat.*, 1835, 162), des anthroponymes (*GlasR.*, 1936, no. 184, p. 11; *MijlDesn.*, p. 62 *Dán, Oláh, Rádudy*); Oţeni (Otzfalva), *filie* de la paroisse d'Odorheiu (*SbLex.*, III, 247); Mugeni (Bögöz), *filie* de la paroisse d'Odorheiu (*SbLex.*, I, 162); *NfMgy.*, p. 653, Cristur (I.G. Duca, Szákély-keresztur, dans lequel se sont fondus les villages de Szitafalva et de Timafalva) avait une ancienne paroisse roumaine (*SbLex.*, IV, 199; 115 âmes, *Şemat.*, 1835, 161), un prêtre, une ancienne maison paroissiale au centre de la ville; après 1866, il devient *filie* de Bodogaia; avant 1866, la majorité de la population de Cristur était formée par des Roumains (information de I. Fodor, d'après les dires de son grand-père), et vers 1900, on parlait le roumain dans cette ville, mais après la loi Apponyi, tous ceux qui parlaient roumain étaient blâmés (ce qui arrivait d'ailleurs dans d'autres endroits aussi); le prêtre roumain était chassé, l'église détruite et on faisait venir des Allemands, des Arméniens et des Gitans magyarophones à la place des Roumains; des anciennes familles roumaines de Cristur: *Sztojka* et d'autres ayant des noms magyares ou magyarisés, comme Fogarasi, Bálint, Fodor, Simon, Balas, Fejér, Eleches, Demeter (inform. ing. V. Rusu); Dealul (Oroszhegy), *filie* de la paroisse d'Odorheiu (*SbLex.*, III, 239; 66 âmes, *Şemat.*, 1835, 163), un *Oláh* Bálint (Valentin) Oroszhegyi est mentionné en 1606 (*ProtOdorh.*), les anthroponymes qui existent aujourd'hui encore (*Trifán*, etc.); Sâncraiu (Szt-Király), *filie* de la paroisse d'Odorheiu (*SbLex.*, IV, 167); Tibodu (Tibód), *filie* de la paroisse d'Odorheiu (*SbLex.*, IV, 256); Poloniţa (Lengyelfalva), *filie* de la paroisse d'Odorheiu (*SbLex.*, II, 424), des anthroponymes (*LucrGeogr.*, III, p. 110); Crişeni (Sükő), *filie* de la paroisse d'Odorheiu (*SbLex.*, IV, 98); Tăetura (Vágás), *filie* de la paroisse d'Odorheiu (*SbLex.*, 372; 11 âmes, *Şemat.*, 1835, 163); Satul Mic (Kecsed-Kisfalud), *filie* de la paroisse d'Odorheiu (*SbLex.*, II, p. 249); Lupeni

(Farkaslaka), des anthroponymes (*Albul*, *Sztojka*, etc., *BulEBiopol.*, VI, p. 51); Bulgăreni (Bogárfalva), des anthroponymes (un Ladislaus *Krajnik* de Bolgárfalva, au XVIIIe siècle, *HdÉvk.*, XXII, 1911, p. 11); Cehețel (Csehetfalva), *filie* de la paroisse de Cristur (*SbLex.*, IV, 294); Tărceşti (Tárcsafalva), *filie* de la paroisse de Cristur (*SbLex.*, IV, 237), des anthroponymes roumains (*LucrGeogr.*, III, p. 109 et au XVIIe siècle); Dumitreni (Kobát-Demeterfalva), *filie* de la paroisse de Cristur (*SbLex.*, I, 249, II, 311; *LucrGeogr.*, III, p. 109); Cădaciu (Kadács), *filie* de la paroisse de Cristur (*SbLex.*, II, 28, III, 147); Chedia (Kede), *filie* de la paroisse de Cristur (*SbLex.*, II, 282, III, 148); Nicoleşti (Miklósfalva, Szt-Miklós?), *filie* ayant 38 âmes, *Șemat.*, 1835, 162; Simoneşti (Simenfalva), *filie* de la paroisse de Cristur (*SbLex.*, IV, 69; 52 âmes, *Șemat.*, 1835, 161), des anthroponymes (1726: *Mirtse* Miklós kerekes [potier], *ErdMest.*, p. 28; *Rádulу*, *Nyisztor*, etc., au XIXe siècle); «vers 1930, la population siculisée de ce village, ainsi que celle de Sălaş, Beteşti, Atid, Cuşmed, Şoimuşul Mare, Eliseni, Filiaşi, Avrămeşti, Bodogaia, Gagiu, etc., demandaient de l'aide aux autorités afin de pouvoir revenir à la langue et à la nationalité roumaines; sans effet» (inform. V. Rusu); Rugăneşti (Rugonfalva), *filie* de la paroisse de Cristur (*SbLex.*, III, 416); Inlăceni (Enlaca, Enlaka), *filie* de la paroisse de Bezidu Nou (*SbLex.*, I, 300; seulement 7 âmes, *Șemat.*, 1835, 160); Firtănuş (Firtosmartonos), *filie* de la paroisse de Cristur (*SbLex.*, III, 54); Turdeni (Tordátfalva), *filie* de la paroisse de Cristur (*SbLex.*, IV, 276); Şoimuşu Mic (Kis-Solymos), *filie* de la paroisse d'Eliseni (*SbLex.*, II, 292), *NfMgy.*, p. 655; Atia (Atthya), *filie* de la paroisse de Bezidu Nou (*SbLex.*, I, 8), des anthroponymes du XVIIIe siècle (dans une matricule de la paroisse, en 1726: *Boer*, *Booka*, *Bombu*, *Ion*, *Kiorán*, *Kosztin*, *Moga*, *Oláh*, aujourd'hui disparus, remplacés ou magyarisés, *LucrGeogr.*, III, p. 109); Ocna de Jos (Alsó-Sófalva), *filie* de la paroisse d'Odorheiu (*SbLex.*, I, 38; 20 âmes; *Șemat.*, 1835, 162); Ocna de Sus (Felső-Sófalva), *filie* (*SbLex.*, I, 348, 28 âmes, *Șemat.*, 1835, 162), des anthro-

ponymes (comme *Oláh* Tamás, en 1606, *ProtOdorh.*, II/3, E 154; *Székelység*, 1902, no. 278, 3 XII, etc.); Praid (Parajd), *filie* de la paroisse d'Odorheiu (*SbLex.*, III, 309; 41 âmes, *Şemat.*, 1835, 162), de nombreux anthroponymes roumains et des habitants de confession grecque (*GlasR.*, 1935, no. 102, p. 3, no. 165, 167, etc.; N.I. Dumitraşcu, *Praid*, 1936, pp. 10-25); Şiclod (Siklod), *filie* de la paroisse de Bezidu Nou (*SbLex.*, IV, 66; dans *Şemat.*, 1835, 160, aucun fidèle de foi orientale); dans *NfMgy*, p. 655 «Siklod, magyar, ev. ref., magyar»; ce qui voudrait dire qu'il n'y avait pas trace de Roumains, mais «le président du *composesorat* [propriété indivise – n.t.] de forêt, Ştefan Boroş (qui était originaire de Sângeorgiul de Pădure, un Roumain marié à Şiclod), nous dit que dans ce village il n'y avait pas eu de serfs, mais seulement des 'cavaliers (lovasok)' libres; une partie étaient roumains, mais ils sont tous calvinistes maintenant» (inform. V. Rusu); des anthroponymes, par exemple un artisan habile qui avait «signé» son nom sur une grande installation en bois servant à broyer les glands (un instrument que nous pouvons voir au Musée de Cristur, 9 IV 1976) «*Mirtse* István, anno 1803, 25 mensis maii», qui avait été amenée de Şiclod; Cuşmed (Küsmöd), *filie* de la paroisse de Bezidu Nou (*SbLex.*, II, 393; 27 âmes, *Şemat.*, 1835, 160), des anthroponymes (*BulEBiopol.*, VI, p. 51), «comme elle avait était depuis toujours une *filie* de la paroisse voisine, elle comptait encore en 1910, officiellement, 79 Roumains, preuve que vers 1866 il y en avait environ 250-300, car le village était formé de deux hameaux, mais comme ils manquaient de prêtre et suite à la démolition de l'église, les Roumains ont été attirés vers les calvinistes (des informations confirmées par l'instituteur Mateiu d'Atid et par le notaire Mureşanu)» (inform. V. Rusu); «les familles *Moldovan*, *Dan*, *Petru*, ils se donnent tous pour Hongrois» (V. Găinaru); Solocma (Szolokma), *filie* de la paroisse de Bezidu Nou (*SbLex.*, IV, 208; seulement 6 uniates; *Şemat.*, 1835, 160); Atid (Etéd), *filie* de la paroisse de Bezidu Nou (*SbLex.*, I, 309, 19 âmes, *Şemat.*, 1835, 160), des

anthroponymes (*Răduly* Lajos, *Serbán* János, *Szăvuly* Mihály, *Szăvuly* Márton, «nemzetörök», morts pendant la révolution de 1848, Pálffy A., *Etéd község története* [Histoire de la commune d'Atid], Székelykeresztur, 1904, annexe; d'autres noms roumains du XXe siècle: *Márk*, *Mátei*, *Mire*, *Sorbán*, *Záhán*, *LucrGeogr.*, III, p. 109); «suivant les informations données par le prêtre romain-catholique et par le notaire districtuel en 1935, informations confirmées par le prêtre réformé de Crişeni et par le magistrat âgé de 85 ans, à Atid (un grand village, ayant l'aspect d'une petite ville) au XVIII il y a eu un petit tribunal dirigé par des Roumains; après sa disparition, le référant à Odorheiu, on a pris leur église aux Roumains et on leur a interdit d'en construire une autre: ils sont donc passés à la confession catholique-romaine, les autres passant aux unitariens et aux calvinistes» (inform. V. Rusu); Crişeni (Körispatak), *filie* de la paroisse de Bezidu Nou (*SbLex.*, II, 335; 20 âmes, *Şemat.*, 1835, 160); Bezidu Nou (Bözodujfalu), «von Sekler und Walachen bewohnt», avec une paroisse et une église roumaine (*SbLex.*, I, 190; 202 âmes, *Şemat.*, 1835, 160), des familles ayant des noms roumains comme *Trifu* Petru, un petit nombre seulement sont passées aux catholicisme (V. Rusu), *GazOd.*, 1937, no. 124, p. 3, etc.: «les *Lupuj* (Lupu) disent être roumains, mais les *Răduly* disent être hongrois» (inform. V. Găinaru); Bezid (Bözöd), *filie* de la paroisse de Bezidu Nou (*SbLex.*, I, 190), Sălaşuri (Székelyszállás), *filie* de la paroisse de Jacod (*SbLex.*, IV, 143). Des anthroponymes roumains et slavo-roumains apparaissent entre 1590-1610 dans le siège d'Odorheiu: *Borbát*, *Boer*, *Kinda*, *Oláh*, *Opra*, *Răduly*, *Trinka*, etc. (*Prot-Odorh.*, passim), ainsi que dans les conscriptions et les documents des XVIe-XVIIIe siècles.

On a remarqué que parmi les sièges sicules, à Odorheiu, la population roumaine était plus rare (supra, p. 72); il est vrai que les chiffres par «sièges» et ceux par localités (villages) sont beaucoup moins grands que dans le reste du Pays des Sicules, et sur les 136 localités du département (*NfMgy.*, pp. 650-656) dans 17 – parmi

celles qui passaient pour être «magyar» et «entièrement sicules» (*SbLex.*) – aucun élément ethnique roumain n'a pu être constaté (ni les anthroponymes, ni la confession, etc.). En 1935, R. Gaberden a rédigé un tableau alphabétique des villages de la *plasa* d'Odorheiu (le manuscrit se trouve dans la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, la filiale de Cluj-Napoca), en y inscrivant les noms des Roumains «sicules» mais aussi ceux des Sicules; la source des chiffres n'est pas indiquée, mais leur valeur et leur justesse est discutable, difficilement utilisable.

IV. *Mureș*. Concernant le département (le siège) de Mureș, cf. la bibliographie générale (supra, pp. 43-45) et les monographies *MarSz.*, *MonTgM.*; chiffres sur les Roumains: en 1755, un tableau des localités de «Sedes Siculicalis Marus, numerorus animarum unit. 11.577» (*DocMur.*, pp. 30-40); les listes des «non uniates» (orthodoxes) de 1783 et les suivants (*DocMur.*, pp. 8-81); les statistiques de 1760 enregistraient 2.124 familles de Roumains (*AnIstN.*, III, pp. 683-686); en 1799, les Roumains représentaient «environ un tiers des habitants» (Teleki J., infra, p. 98); la monographie *MarSz.*, enregistrait 17.151 Roumains (de confession orientale) dans l'ancien siège de Mureș; les statistiques de 1890: le département de Mureș comptait 62.179 Roumains, mais 67.022 habitants de confession roumaine (*Magy. kor. orsz. helységnévtara*, pp. 344-345), la différence de presque 5.000 représente pour la plupart des Roumains magyarisés de religion roumaine dans la région de Mureș-Niraj-Târnava Mică. *NfMgy.*, pp. 657-666. Il est évident que nous ne faisons référence qu'au territoire se trouvant à l'Est du Mureș Médian, c'est à dire l'ancien «siège» sicule, qui avait subi un fort processus de dénationalisation (surtout pendant la seconde moitié du XIXe siècle): la région de la Valée du Niraj et de Târnava Mică. Concernant les Roumains de la ville de Târgu-Mureș, supra, pp. 58; T. Popa, *MonTgM.*, pp. 11-28 et 303-314; *Jar și slovă* (Târgu-Mureș), I, 1937, no. 2, pp. 34-36, no. 3-6, p. 36. En ce qui concerne la région de Niraj, la bibliographie

roumaine (1920-1940) ne présente que quelques indications générales, assez vagues, très peu d'anthroponymes roumains sont enregistrés (sporadiquement, par exemple dans l'*Astra*, 1927, no. 15, 10, III, p. 2), à cause de l'indolence et de la confusion qui régnaient parmi les intellectuels roumains se trouvant dans cette région et à Târgu-Mureş (devenus ennemis suite à la politique bourgeoise, au confessionnalisme et aux disputes personnelles), qui considéraient de manière commode et ingénieuse que «tout le monde sait [?] que ces régions sont roumaines à l'origine et que, à cause des périodes difficiles et des pressions auxquelles les Roumain y ont été soumis, ils ont perdu leur langue, leur habit et une grande partie d'entre eux, leur foi, certains d'entre eux ayant été tellement conquis par les seigneurs de ces terres qu'ils essayaient et essayent de nier leurs origines et de lutter contre nos intérêts nationaux», ainsi que le remarquait un instituteur (*GazMur.*, 1934, no. 18, 6 V, p. 4); mais pour que «tout le monde» le sache (y compris: Barabás A., Szádeczky L., Tóth Z., etc., *eiusdem farinae*) il était nécessaire une documentation: des nouvelles précises, chiffres, anthroponymes roumains, etc., aussi longtemps que certains récalcitrants ne se laissaient et ne se laissent pas convaincre, même pas par de tels documents. Les intellectuels de Târgu-Mureş n'ont presque rien publié (à notre connaissance) concernant l'anthroponymie roumaine-sicule de la Vallée du Niraj et de la Târnava Mică, des endroits où «vers la moitié du XIXe siècle, la plus grande partie de la population connaissait le roumain» (V. Rusu), ce qui veut dire que cette population était d'origine et de nationalité roumaine.

Si nous suivons la division territoriale adoptée par Balogh P., il ne faut pas oublier «près de Niraj» (Nyárád-köz, *NfMgy.*, pp. 662-663) les villages qui étaient enregistrés en 1839 comme étant «hongrois», tout comme en 1900, des villages dans lesquels il y avait eu des populations roumaines au XVIIIe siècle ou plus tard: les familles figurant dans les statistiques de 1760 (*AnIstN.*, III, pp. 683-686),

certains par leur nom, surtout les «non uniates» (*DocMur.*; des anthroponymes de type roumain: *Bardosán, Blaga, Boer, Bucur, Kimpian, Lupuly, Marusan, Moga, Moldován, Nyisztor, Oltyán, Pakulár, Pável, Ráduly, Sorbán, Todor, Urszuj* etc., mais aussi des anthroponymes hongrois empruntés, cf. infra, pp. 328). Le village de Simbriaşi (Jobbágytelke), *filie* de la paroisse de Iobăgeni (de nos jours Valea, *SbLex.*, II, 177); Vadu (Vadad), *filie* de la paroisse de Iobâgeni (*SbLex.*, IV, 370), *DocMur.*, pp. 14, 32, 55; Pădureni (Erdőcsinad), *filie* de la paroisse d'Ilioara (*SbLex.*, I, 305); Icland (Iklánd), *filie* de la paroisse d'Erneul Mare (*SbLex.*, II, 164); *DocMur.*, p. 10; pour le reste, tous les villages de cette région étaient en 1839 «magyar-román», c'est à dire mixtes et au XVIIIe siècle ils avaient de nombreux éléments «non-uniates» (orthodoxes, *DocMur.*, pp. 8-55). Dans la Vallée du Niraj (Nyárád-völgy) et Târnava Mică, sur les 69 localités, 34 étaient enregistrées en 1839 comme étant «magyar-román», 2 uniquement roumaines et en 1900 tout est presque «entièrement hongrois», avec un seul village roumain; concernant les 34 villages qui étaient hongrois en 1839, les documents du XVIIIe attestent une population roumaine (non uniate) et des *filii* au XIXe siècle; ainsi (dans l'ordre topographique du *NfMgy.*, pp. 655-666): Eremitul (Kószványes-Remete), *filie* de Chiherul de Jos (*SbLex.*, III, 387, II, 350), *DocMur.*, p. 14; *GazMur.*, 1934, no. 55, 7 X (anthroponymes); Călugăreni (Mikháza), *filie* de la paroisse de Chiherul de Jos (*SbLex.*, III, 82), *DocMur.*, pp. 14 et 47; Dămieni (Deményháza), *filie* de la paroisse de Iobăgeni (*SbLex.*, I, 247; 16 âmes, *Şemat.*, 1835, 57), *DocMur.*, p. 14; Cându (Kendő), *filie* de la paroisse de Iobăgeni (*SbLex.*, II, 233), *DocMur.*, pp. 14 et 47; Mărculeni (Markod), *filie* de la paroisse de Iobăgeni (*SbLex.*, III, 38; 39 âmes, *Şemat.*, 1835, 57), *DocMur.*, 14 et 22; Maia (Mája), *filie* de la paroisse de Iobăgeni (*SbLex.*, III, 21), *DocMur.*, p. 14; Buza (Buzaháza), *filie* de la paroisse de Iobăgeni (*SbLex.*, I, 244; 47 âmes, *Şemat.*, 1835, 57), *DocMur.*, pp. 14, 32, 47; Mitreşti (Nyárád-Szt-Márton), *filie* de la

paroisse de Iobăgeni (80 âmes, *Şemat.*, 1835, 57), *DocMur.*, pp. 13, 32, 47; «le propriétaire terrien Nagy Mihály a amené vers 1820 – 30 serfs ayant des noms roumains, comme *Olaru*, qui est devenu (par traduction) Fazakas, *Dumitru* qui est devenu Demeter – mais en 1938, ceux-ci savaient encore très certainement que leur origine était roumaine» (inform. V. Găinaru); Vărgata (Csíkfalva), *filie* de la paroisse de Iobăgeni (*SbLex.*, II, 177; 25 âmes, *Şemat.*, 1835, 57), *DocMur.*, pp. 13, 31-32, 47; *GazMur.*, 1932, no. 36; Iobăgeni (voir infra, p. 155); Surda (Siketfalva), *filie* de la paroisse de Şard (96 âmes, *Şemat.*, 1835, 58), *DocMur.*, p. 33; Sânsimion (Szent-Simon), des anthroponymes (*Opra*, etc.); Adrianul Mare (Nagy Adorján) et Adrianul Mic (Kis Adorján), *filii* de la paroisse de Troiţa (*SbLex.*, II, 263, III, 132), *DocMur.*, p. 33; Găleşti (Gyárád-Gálfalva), *DocMur.*, pp. 17-18 des anthroponymes (au XIXe siècle; *Blag*, *Mureşan*, *Oltean*); Bedeni (Bedefalva), *filie* de la paroisse de Troiţa (*SbLex.*, I, 113), des anthroponymes (comme *Bucur*) existent aujourd'hui encore dans le village; Corneşti (Somosd), *filie* de la paroisse de Nicoleşti (*SbLex.*, IV, 81; 19 âmes, *Şemat.*, 1835, 57); Cinta (Fintaháza), *DocMur.*, p. 29; Ilieni (Ilenefalva), *filie* de la paroisse de Nicoleşti (*SbLex.*, II, 165); Leordeni (Lörincfalva), des anthroponymes (épitaphes: *Bustya* János, Rozika, *Bugán* Verona, *Bukur* Gergely, *Bukur* Eszter, *Porkoláb* Jánosné, *Urszuj* Léni, etc., des XIXe-XXe siècles); Şilea Nirajului (Selje), *filie* de la paroisse de Sărăţeni (avec seulement 15 âmes, *Şemat.*, 1865, 129); Torba (Torboszló), *filie* de la paroisse de Sântandrei (*SbLex.*, IV, 273); Eremieni (Ny-Szt-Imre), *filie* de la paroisse de Sântandrei (*SbLex.*, IV, 162; 15 âmes, *Şemat.*, 1835, 55), *DocMur.*, p. 33; Drojdii (Seprőd), *filie* de la paroisse de Sântandrei (*SbLex.*, IV, 46; 12 âmes, *Şemat.*, 1835, 55), *DocMur.*, p. 33; Ilieşiu (Illésmező, près de Sovata), qui en 1839 (seulement 58 âmes, *Şemat.*, 1835, 160) et 1868 (*SzFLeír.*, I, pp. 139-140, infra, chap. II, note 12) était roumain, mais en 1900 était hongrois et gréco-catholique (*Şemat.*, 1900, Blaj, p. 463 «filia Illésmező gr.-cat. 212, rom.-cat. 9, calvinistes 19»; *NfMgy.*, p. 666;

GazMur., 1934, no. 18, 6 V, p. 4, etc.); en 1930 – et aujourd'hui encore – nous trouvons de nombreux anthroponymes roumains (par exemple sur les épitaphes): de nombreux *Bokor* (Bueur), *Kinda* (Chindea), *Kirilla*, *Moga* Adalbert, Tibor, etc.), de même qu'à Sărăţeni; Abud (Abod), *filie* de la paroisse de Sărăţeni (*SbLex.*, I, 2).

Parmi les autres villages de la Vallée de Târnava Mică, il convient de mentionner Satul Cioc (Csókfalva) qui a une église roumaine (*SbLex.*, IV, 319; 38 âmes, *Şemat.*, 1835, 160), *DocMur.*, pp. 27 et 34, des anthroponymes (*Atyim*-Achim, etc.) existent aujourd'hui encore; Fântânele (Gyalakuta), *DocMur.*, p. 27 «non uniti non reperiuntur»; Călimăneşti (Kelementelke), *DocMur.*, pp. 27 et 55; «Les *Dragoş* se disent être hongrois» (inform. V. Găinaru); Suveica (Szövérd), *filie* roumaine de la paroisse de Roteni (*SbLex.*, IV, 213), *DocMur.*, p. 30; Corbeşti (Csóka, Székelycsóka), *DocMur.*, p. 29; Gruişor (Kis-Görgény), *filie* de la paroisse d'Oaia (*SbLex.*, II, 276).

Dans la Vallée du Niraj la magyarisation a été tellement massive, intense, violente parfois (surtout à la fin du XIXe siècle) que la langue roumaine a disparu presque complètement vers 1920; cf. *Mureşul*, 1923, no. 9, 28 XII, p. 1; *Astra*, 1927, no. 12, 17 II, p. 1; no. 14, no. 15, p. 2; no. 18, no. 21, etc.; «dans la Vallée du Niraj, par exemple, ils ont réussi à magyariser 40 communes, où de nos jours les seuls témoins de la gloire d'antan sont les inscriptions sur les tombeaux et les notes trouvées dans les livres des églises...» (*Trans.*, LXV, 1934, p. 343, I. Bozdog). Des anthroponymes roumains dans la Vallée du Niraj au XVIIe siècle (infra, p. 285).

Pour résumer et faire un schéma, nous constatons que dans les quelques 150 villages du Pays des Sicules (que nous avons mentionnés), des villages où ni Lenk (*SbLex.*, 1839) ni Balogh (*NfMgy.*, 1902) ne connaissaient d'éléments roumains, ceux-ci existaient quand même ou avaient existé aux XVIII-XIXe siècles ou même au XXe ou de nos jours encore. Ainsi, suite à une documentation supplémentaire (des informations concernant en particulier la confession

et l'anthroponymie roumaine ou slavo-roumaine) qui semble être assez pauvre et sporadique, en soi et par les documents qu'elle met à notre disposition (c'est la seule forme que pouvait prendre une documentation concernant une population expropriée et subordonnée, «déchue» du point de vue politique, dans une situation d'infériorité juridique et de subordination économique, état qui caractérisait les Roumains du Pays des Sicules) nous pouvons constater que dans toutes les localités (à l'exception des environ 17 villages d'Odorheiu et de 1-2 villages de Mureş) il y avait des éléments roumains aux XVIIIe-XIXe siècles, des éléments qui devaient fort probablement exister même avant cette date, étant présentés par Lenk et Balogh comme de simples «minorités» ou étant totalement ignorés, comme cela est arrivé dans les 150 localités (villages) du tableau présenté plus haut. C'est la réalité socio-ethnique, dans la perspective des deux siècles d'oppression lente et de magyarisation «délibérée» (acceptée) ou forcée, que les «Sicules» néophytes sachent ou non, veuillent ou non encore entendre parler du fait qu'ils ont jadis été roumains.

Les informations et les appréciations – les évaluations – du tableau présenté (pp. 64-84) sont évidemment sommaires, approximatives, peut-être loin de la vérité absolue, sans avoir la prétention d'être complètes, sinon dans leur forme schématique (elles peuvent même être parfois superficielles, avoir de grandes lacunes, ainsi que d'éventuelles recherches détaillées sur le terrain pourraient éventuellement le prouver) ne présentant que partiellement la population roumaine (roumanophone) consignée dans les statistiques, les conscriptions ou les simples notes fortuites des voyageurs-touristes, des chercheurs et des publicistes, des notes concernant l'existence de l'élément populaire roumain sur tout le territoire du Pays des Sicules. Comme nous avons une présentation des informations générales des XIIIe-XVIe siècles, la comparaison que nous pouvons faire entre la situation du XVIIIe siècle, celle que nous présentent les

documents de 1839 (Lenk, *SbLex.*, les *şematisme* etc. et les statistiques et les évaluations de 1900, ainsi que d'autres données, les informations et le matériel présenté par la presse hongroise et roumaine, les anthroponymes [infra, chap. IV, le critère de la confession, etc.]) nous montre que l'ensemble des informations ne peut présenter que la situation générale (en grandes lignes) de la réalité ethnique-populaire, la situation socio-démographique réelle autant de la période ancienne que celle des XVIII-XIXe siècles ou même celle de nos jours, lorsque nous pouvons faire d'intéressantes «découvertes», trouver de nouveaux éléments roumains, ou «ex-roumains» parmi les Sicules. Une recherche poussée, ample et compétente (se basant sur le caractère multilatéral des documents) devra pour l'instant prendre comme point de départ les conscriptions-statistiques du XVIIIe siècle (supra, p. 57), en dépit de leur caractère unilatéral, lacunaire, car les statistiques de 1760 sur les familles d'«uniates» et de «non-uniates» montrent (ainsi que Tóth Z.I. l'avouait) «que le recensement de Buccov, par exemple, dans la région d'Odorheiu [le plus intensément magyarisé de tous les districts du Pays des Sicules] a trouvé des Roumains ou des habitants de confession roumaine dans presque chaque village (99 villages sur 102)»[65]. Les circonstances, les formes, les étapes par lesquelles la population roumaine a «disparu» comme si elle n'avait jamais existé au Pays des Sicules seront présentées par la suite (chap. II) montrant aussi que – si certains éléments isolés ou certains groupes de roumanophones avaient immigré d'autres régions ou même de l'extérieur du territoire sicule – la majorité absolue étaient des autochtones, fait démontré non seulement par les documents et l'organisation culturelle-ecclésiastique, mais aussi par l'anthroponymie typique, archaïque roumaine.

Notes

[1] Des détails insignifiants de la phonétique et de la dialectologie ou l'étude des prénoms («noms de baptême») chez les Roumains au XXe siècle: même des pseudo-problèmes créés artificiellement par les chercheurs, tels que le «structuralisme».

la linguistique mathématique, etc., ayant peu servi à l'étude historique de la langue et de la culture, de l'histoire du peuple roumain.

[2] De la vaste bibliographie sur la dissolution de la monarchie nous mentionnons: l'esquisse bien documentée d'un contemporain et participant aux événements, I. Lupaş, *La désagrégation de la monarchie austro-hongroise et la libération de la Transylvanie*, dans *La Trans.*, pp. 453-468; *Destrămarea monarhiei austro-ungare (1900-1918)*, sous la rédaction de C. Daicoviciu, M. Constantinescu, Bucarest, 1964 (Bibliotheca Historica Romaniae, I), 263 pp., exposés à la conférence des historiens, Budapest, 4-9 mai 1964; M. Constantinescu, *Date noi cu privire la unirea Transilvaniei cu România*, dans *Viaţa românească*, XIX, 1966, no. 12; cf. *AnIst.*, XI, 1968, p. 59-156, 171-249, etc.

[3] Ioan Roman, dans *Economul* (Blaj), 1880, no. 1, du 1/13 janvier, p. 4, cité dans *ActaMN*, III, p. 534.

[4] *Gazeta Transilvaniei*, 1879, no. 17, 24; *Telegraful român*, 1879, no. 15, pp. 57-59; no. 24, pp. 94-95; *Observatorul*, 1879, no. 12, pp. 45-48; T. Păcăţianu, *Cartea de aur...*, Sibiu, VI (1910), pp. 709-712, 714-720; *Din istoria Transilvaniei*, Bucarest, II (1961), p. 244; cf. les cinq lettres de G. Bariţiu relatives au projet de loi scolaire de 1879, publiées avec commentaire dans *ActaMN*, III, pp. 521-529 (L. Ursuţiu). *AnIst.*, XXI, 1978, pp. 441-457, *Legile lui Apponyi...* (S. Mândruţ).

[5] En ce qui concerne la politique de la Hongrie à l'égard des peuples assujettis à l'époque ancienne (Xe-XVIIIe siècles), cf. Pič, *NatKampf.*, passim.

[6] Sur les conceptions et l'activité politique du banatois A.C. Popovici, originaire de Lugoj (1863-1917), v. l'excellente caractérisation réalisée par Alexandru Lapedatu, dans *Miscellanea* (1925), pp. 37-40 (= *Neamul românesc*, 7 VII, 1918); *Trans.*, LI, 1920, pp. 705-706, LVIII, 1927, pp. 329-334; M. Constantinescu, *Partisans et adversaires roumains de la «Grossösterreich» en Transylvanie*, dans *Nouvelles études d'histoire*, Bucarest, III, 1965, pp. 345-362.

[7] A mentionner *Trans.*, 74, pp. 794-795 que «l'action de magyarisation avait fait d'importants progrès depuis 1867, par l'administration et l'école, par une politique diaboliquement conçue d'exclusion de l'élément roumain des villes et des grands centres industriels nouvellement créés, par le boycottage des entreprises roumaines et la persécution systématique des institutions financières, banques et coopératives, par des colonisations destinées à percer le bloc roumain et par une politique agraire qui a conduit à la paupérisation des paysans, ce qui les a obligés d'émigrer massivement de certaines régions. On ne peut pas nier le succès des Hongrois dans certains domaines... (après 1892) le gouvernement hongrois a continué à supprimer tout mouvement, toute action nationale ayant pour but d'organiser le peuple roumain de Transylvanie. Cet acharnement de supprimer la nationalité roumaine, sous le patronage de la monarchie des Habsbourg, eut lieu à l'époque de la Première Guerre Mondiale (1914-1918) et visa principalement la

langue, l'école, l'Église, la propriété, la liberté de la pensée, la presse, le droit de s'associer, ainsi que tout ce qui pouvait constituer le patrimoine inaliénable d'une nation qui respectait sa tradition et sa dignité...»

[8] «E dolgozattal – és mellékleteivel – hű képet nyujtunk a magyar közönségnek hazánk *nyelvterületi* tagozatáról és a *fajnépekről*, melyek az ország földrajzában tényezők és közéletében részesek. Bemutatjuk e földet népességének *poliglott* összetételében, ahogy ma a hegy és vizrajzi hálozat szálai közt s a közigazgatási területek joghatárain belül a *nyelvhatárok* elvonulnak», *NfMgy.*, p. 1.

[9] «Egységes nemzeti állam» (cf. par ex. *LucrGeorg.*, V, p. 199).

[10] Barabás E., *Maros-Torda vármegye* (Le département de Mureş-Turda), Budapest, 1907, pp. 10, 11, 12. Cet auteur zélé ne remarque pas l'absurdité d'une telle formule reflétée même dans sa propre constatation sur «la lutte à outrance entre l'élément de langue hongroise et celui de langue roumaine» (p. 17: «a Székelyföldön hol mégkezdödött már az élet-halál harc a magyar és az oláh nyelvű elem között...»; une telle lutte entre «l'élément hongrois et celui roumanophone» au Pays des Sicules était une façon euphémique de dénommer la dernière étape de l'action de magyarisation des Roumains). Si pour des chercheurs comme Barabás E. – «les Hongrois de langue roumaine», pour d'autres, les Roumains du Pays des Sicules (magyarisés pour la plupart) ne pouvaient être nommés que «nos frères Sicules», pour des chercheurs plus extrémistes il n'y avait aucun Roumain au Pays des Sicules, – selon le degré de fanatisme chauviniste et morbide, manquant de toute probité scientifique et de toute droiture professionnelle.

[11] La falsification des matricules et statistiques était une pratique assez fréquente dans le cadre de l'ancienne monarchie austro-hongroise qui, à cause de l'«inertie» des choses et de l'indolence roumaine, s'est prolongée même après 1918 en Roumanie: certains notaires hongrois chauvinistes enregistraient vers 1930 dans leurs registres les habitants roumains comme des «Hongrois romains-catholiques»; ils continuaient donc l'oeuvre bureaucratique de magyarisation, tel que Eug. Zakariás, notaire à Lăzarea (Ciuc), qui notait les Roumains du hameau de Ghiduţ (département de Harghita, à Gheorgheni) comme étant des Hongrois; un autre notaire de Sânmărtin faisait de même, etc. (*GazMur.*, 1937, no. 3, du 15 VI; *ŢinS.*, 1937, no. 14, le 28 III; 1938, no. 51, 16 IX, etc.) Sur les procédés et les méthodes appliquées par les statisticiens hongrois pour établir l'appartenance ethnique-nationale, voire ies observations judicieuses et intéressantes d'un spécialiste roumain, Al. Nemeş, dans *RevTr.*, VI, 1940, pp. 274-281.

[12] «Wenn wir leben wollen, so müssen wir uns vermehren und stärken durch Assimilation fremder Elemente» (*LucrGeogr.*, VII, p. 88, cité d'après S. Pfeiffer, *Beiträge zur Kenntnis des Deutschtums in Rumänien*, Hermannstadt-Sibiu, 1940, pp. 20, 50); l'auteur de cette formule significative était le publiciste-politicien Béla Grünwald (1839-1891), chauviniste fanatique, lui même (comme le montre son

nom de famille) un «Hongrois»... assimilé. «Le principe nécessaire et généralement affirmé pour l'unité de la nation hongroise et la manifestation décidée des ses énergies est: *magyariser*», disait un autre agitateur de la vie publique en ancienne Hongrie (*GazOd.*, 1936, no. 207, 25 IX, p. 1) etc.

[13] Kosztelszky Géza, *Nemzeti politika a Felvidéken* (La politique nationale dans le territoire du nord de l'ancienne Hongrie), Budapest, 1898, p. 25, cité dans *Siebenbürgen*, I, p. 229. Tout comme Grünwald et d'autres, Kosztelszky s'avère être (d'après son nom) un étranger «assimilé» – autre preuve que parmi les Hongrois les plus zélés étaient justement les néophytes (les magyarisés), c'est-à-dire les produits de cette politique de grand style, – tout comme entre les érudits historiens ou philologues magyarisés ils étaient les agents les plus vaillants du pan-magyarisme (tel que Ludwig Treml > Tamás Lajos, infra, p. 339).

[14] Citation dans *Siebenbürgen*, I, pp. 233-234.

[15] Le principal facteur de production dans l'est de l'ancienne Hongrie (entre la Tisza et les Carpates) était la paysannerie roumaine (à toutes les époques, «fondement du pays») formant la plupart de la population, notamment les serfs «liés» à la terre (cf. D. Prodan, *Iobăgia în Transilvania în sec. al XVI-lea*, Bucarest, I, 1967, 592 pp., II, 1968, 859 pp.), qui était opprimée, exploitée et méprisée par la couche aristocratique de Transylvanie et de Hongrie. A remarquer, par exemple au XVIe siècle «... et Valachos, qui quamlibet harum facile magnitudine aequant, verum nulla illis libertas, nulla nobilitas, nullum proprium ius, praeterquam paucis districtum Hazak (Haţeg) incolentibus; caeteri plebei omnes, Hungarorum coloni...», Ant. Verantius (Verancsics), dans *MonHHist.*, II, Scriptores, II, Pest, 1857, p. 143; cf. infra, p. 56). Sur ces opprimés par le destin et l'histoire dans le système du féodalisme occidental, l'érudit sicule du XVIIIe siècle notait: «nec carere Valachis sine irreparabile damno nobiles Transilvani possunt: eorum siquidem servitiis iobagionalibus utantur potissimum» (J. Benkő, *Transilvania*, I, p. 472, etc.); il est évident que sans ces «nationes toleratae», sans l'*officia servilia*, fruit du labeur et de la sueur de ce «genus hominum satis obscurum et incultum» (*ibid.*, p. 476; qui cependant, malgré «l'obscurité» conjoncturelle, avaient donné à la Hongrie des XVe-XIXe/XXe siècles des voïvodes et des rois, des curés et des humanistes, des ministres, professeurs, architectes, etc., infra, p. 279) il n'y aurait au Moyen Age ni de culture, littérature, art, ni le luxe des «nobles» transylvains, ni l'ordre «libéral» bourgeois-capitaliste des XIXe-XXe siècles.

[16] Tous ces états et actions, la politique et les abus des officialités, la résistance des nationalités de Transylvanie sont présentés avec une acribie, compétence et esprit d'objectivité par l'historien Z. Pâclişanu, dans son étude cité de *Siebenbürgen*, I, pp. 227-248.

[17] Lengyel Zoltán, avocat, publiciste et politicien hongrois à Budapest (originaire de Crasna, département de Sălaj) était le fondateur de la «Société pour la ma-

gyarisation des noms (Országos névmagyarósitó társaság)»; cf., par exemple, *Sec.*, 1934, no. 134, 24 IX, p. 1; *NmN.*, 1934, no. 8, 4 XI, p. 1, etc.

[18] *Magyar Névkönyv*, irta és összeállitotta Lengyel Zoltán, Budapest, 1917, 213 pp. est un ouvrage à titre et aspect philologique-historique, mais à contenu et à orientation de propagande politique, compilation maladroite d'un dilettante dans les études philologiques-linguistiques, chauviniste bigot et maniaque de la magyarisation; il n'a donc aucune valeur et aucune utilité scientifique: «ce livre n'a visé que des buts pratiques, pour que lors des changements des noms ou à d'autres occasions quiconque puisse choisir le nom hongrois lui convenant le mieux» (p. 13: «a könyv tisztán gyakorlati célra készült, hogy névváltozáskor és, más alkalommal mindenki kikereshesse magának a legjobban megfelelő jó magyar nevet»). Les pages 51-109 contiennent un tableau alphabétique de «magyar családnevek» (noms de famille hongrois), la plupart étant des éléments réels-historiques, mélangés avec de nombreux «produits» propres à l'auteur avocat de Sălaj. L'aspect le plus comique du tableau de Lengyel et le fait qu'il contient aussi des anthroponymes autochtones roumains et slavo-roumains comme *Algya* – Aldea, *Balika*, *Baliga*, *Bálmos Barzé*, *Bob*, *Bocr*, *Bogdan*, *Bogya* – Bodea, *Buzat*, *Csobány*, *Dán*, *Dáncs* – Danciu, *Dobondi*, *Drágfi* [dérivé du Drag-], *Mircse*, *Mokány*, *Nyegre* – Negrea, *Oláh*, *Ordás* etc. récoltés surtout du Pays des Sicules, des Sicules-Roumains; infra, chap. III).

[19] *Székely Lapok* (Tîrgu-Mureş), 1898, no. 22, le 17 mars: «e szent naptól kezdve nemcsak szivben, de nevünkben is legyünk magyarok».

[20] Pour un politicien sicule (patriote opportuniste), qui était le préfet de Trei Scaune (Covasna) vers 1890, se laissant emporter par l'ardeur et l'enthousiasme de l'atmosphère du début du «millénaire»: tous les Sicules auraient cessé vers 1848 être... Sicules, pour devenir automatiquement (?) des citoyens hongrois de... l'Empire de St. Etienne (Potsa J., *op. cit.* [infra, chap. II, note 66], p. I, préface: «1848-ban megszüntünk székelyek lenni; mi Szent István birodalmának egyenjogú polgárai vagyunk»); par de telles formulations sibyllines, le préfet de Trei Scaune confondait une de ses slogans politiques avec la réalité ethno-démographique et historique. Si (comme il résulte de la documentation) les Sicules magyarophones n'avaient pas été hongrois (mais quelque tribu hétérogène, supra, pp. 26-27), alors il est évident qu'en 1848 ils pouvaient devenir tout d'un coup Hongrois dans la mesure où les Roumains siculisés ou l'Italo-Français Aug. De Gerando peuvent être considérés Hongrois à partir du 1846 [infra, chap. IV, note 7].

[21] Szádeczky, K.L., *A székely székek kialakulása* (Formation des sièges sicules), dans *Székelység*, I, 1931, pp. 5-7.

[22] Les «Ceangăi» magyarophones (une partie d'entre eux ne parlent que le roumain) et catholiques de Moldavie sont plus nombreux dans le département de Bacău (Tîrgu-Ocna, Moineşti), dans la zone de Roman, plus rares à Paşcani et

dans le département de Neamț; ils sont peu nombreux en Bucovine (qui se sont éparpillés après la Deuxième Guerre Mondiale) (voir l'ouvrage récent de D. Mărtinaș, *Originea ceangăilor din Moldova*, Bucarest, 1985, avec le débat de ce problème). En ce qui concerne l'influence linguistique roumaine il faut souligner que la différence est plutôt de nature quantitative (c'est-à-dire plusieurs mots du même type: substantifs et notions concrètes, matérielles) qu'abstraite, qualitative (peu de verbes). Sur le dialecte des «Ceangăi» il y a une vaste bibliographie dont nous ne mentionnons que les études de la revue *NyIrK.* et Márton Gyula, *A moldvai csángó nyelvjárás román kölcsönszavai* (Mots du roumain, emprunté de *ceangăi* de Moldavie), Bucarest, 1972. Parmi les ouvrages historiques et ethnographiques-ethnologiques nous mentionnons Veress E., *A moldvai csángok származása és neve* (L'origine et le nom des Ceangăi moldaves), dans *ErdM.*, XXXIX, 1934, pp. 29-64; Domokos P.P., *Adalékok Moldva történetéhez* (Contributions à l'histoire de la Moldavie), Cluj-Kolozsvár, 1940, 114 pp., livre nationaliste chauviniste de propagande, tout comme celui de Mikecs L., *Csángok*, Budapest [1941], 412 pp., que même la propagande horthyste qualifie pour écrit «de vulgarisation habile», ne présentant pas de valeur scientifique (Gáldi, *ArEuCO.*, VII, 1941, pp. 549-551); *MgyR.*, I, pp. 441-450; *UgJB.*, XXIII, 1943, pp. 247-280; I. Streinu, *TinS.*, 1938, no. 49, 14 IX, p. 6; P. Râmneanțu, *Die Abstammung der Tschangos*, Sibiu, 1944; quant à leurs influences dans la langue roumaine voir *Dicționar etimologic al limbii moldovenești*, chez Gabinskii M.A. (*A astruce, bleg, a răbda*, dans *LMM*, 1962, no. 2, pp. 64-66; idem, *A băga*, dans *LMM*, 1966, no. 1, pp. 68-71; idem, *Referitor la autohtonisme/Etimologii/*, dans *LMM*, 1969, no. 3, pp. 66-72; idem, *Autohtonîe elementî v moldavskom iazîke*, dans *Vaprosî iazîkozuonika*, 1956, no. 1, pp. 80-83; idem, *Autochtone Elemente im Moldavischen*, dans *Biblioteca classica orientalis*, 1960, no. 6, p. 362) et chez Raevskii, *Ghiară*, dans *LMM*, 1963, no. 1, pp. 64-65 (S. Mândruț).

[23] V. Meruțiu, *Județele din Ardeal și din Maramureș până în Banat. Evoluția teritorială*, dans *LucrGeogr.*, V, pp. 7-227; pp. 95-115, les départements de Mureș, Odorheiu, Ciuc, Trei Scaune.

[24] Cf. L. Someșanu, *Viața umană în regiunea Munților Călimani*, dans *LucrGeogr.*, VI, pp. 10-64; D. Prodan, *Toplița la a. 1785*, Cluj, 1947.

[25] C'était une étymologie populaire très répandue, appuyé dès le XVIe siècle par l'historiographe humaniste Stephanus Zamosius (Szamosközy), *Analecta lapidum vetustorum et nonnularum in Dacia antiquitatum* (Padova-Patavium, 1593), p. 12, combattant une autre «étymologie» dilettante soutenue par Antonius Bonfinius qui dérivait *Sekel-* de *Siculus*, «Sicilien», Zamosius affirmait: «fit autem ut a vernaculo indigenarum idiomate, peregrinas originationes imperiti linguarum confingunt. Ita idem Bonfinius Sekelos Transilvanos à Siculis quibuscum nihil habent commune, indigitat: cum certam ex patria lingua teneant vocis originem, quibus sek hel

sedium seu comitiorum locum significant»; *MonHHist.*, XXVIII, p. 375: «Siculos deformatos esse ex Ungarorum idiotismo Zekel, quod nomen compositum est ab zek et hel, id est sedium locus»; selon Hunfalvy: *székel-* (comme *Erd-el-* etc.); cf. *SzMÉrt.*, III, p. 217; *UdvT.*, pp. 76-77, etc.; Sebestyén Gy., *A székelyek neve és eredete* (Le nom et l'origine des Sicules), *Néprajzi Füzetek*, no. 4, Budapest, 1897, 100 pp.; Bárczi G., *Magyar szófejtő szótár* (Dictionnaire étymologique hongrois), Budapest, 1941, p. 284; L. Rásonyi, *MNy.*, LVI, pp. 184-194.

[26] N. Iorga, *BulCIst.*, II, pp. 185-193; I.C. Băcilă, *Hotarul de apus al Moldovei*, dans *BulGeogr.*, XLI, 1922 (1923), pp. 40, 67; T. Chindea, *Secuii și atitudinea lor față de Principatele Române*, dans *Anuarul Liceului Gheorgheni*, 1936-7 (*ȚinS.*, 1938, no. 1, p. 2); *A székelyek viszonya a román fejedelemségekhez 1527-től napjainkig* (Les relations des Sicules avec les principautés roumaines depuis 1527 jusqu'à nos jours), Sibiu [1938], 95 pp.; A.P. Todor, *Die Szekler und die rumänischen Fürstentümer*, dans *Siebenbürgen*, I, pp. 207-225; Prodan, *ImigR.*

[27] Par exemple en 1902, des quatre départements (Ciuc, Trei Scaune, Odorheiu, Mureș) sont partis 12.122 (notamment des jeunes) dont 9.980 sont passés en Roumanie (cf. le journal *Székelység*, Târgu-Mureș, 1903, no. 101, le 3 V). D'après un autre auteur (Ferenczi), 102.378 citoyens hongrois avaient émigré vers la Roumanie entre 1899-1913, dont 13.816 sont rentrés chez eux entre 1901-1913; un autre (Jakabffy) évaluait le nombre total des Hongrois de l'ancienne Roumanie à 152.000 (*UgJB.*, XII, 1932, p. 55).

[28] Le nom ethnique (tribal) des Sicules est fréquent comme anthroponyme (nom de famille) dès le XIe siècle, par ex. en 1092 *Schicul*, 1096 *Scicul*; en 1308 *Zecul*, 1310 *Zecul*, *Zekel*, etc. (*OlkSz.*, 901), dans les parties de Hongrie, alors que dans les territoires transylvains, notamment à partir des XIVe-XVe siècles, *Zekel*; un Dominicus dictus *Zekul*, a. 1320 (*Anjoukori okmánytár*, I, 573); Petrus *Siculus*, a. 1326, Nicolaus *Siculus* (*SzMÉrt.*, III, p. 227; *UdvT.*, pp. 76-77, etc.); à Cluj, Johannes *Zekel*, a. 1452 (*Történeti Tár*, 1882, pp. 525, 751, etc.); chez certains «Ceangăi» de Moldavie, *Székely* représente de nos jours un des noms de famille les plus fréquents chez les Sicules et les Hongrois; il y a même des Roumains en Transylvanie qui s'appellent *Secuiu*.

[29] Il s'agit de la thèse absurde (aujourd'hui complètement ridicule) relative au vide ethnique-démographique, appuyée surtout par intérêt politique, comme par ex. Karácsonyi, *SzErTel.*, p. 65: «suite aux tempêtes des migrations, la Transylvanie est restée complètement dépeuplée...; les Hongrois l'ont laissée entièrement vide pendant encore un siècle...» (!)

[30] N. Iorga, dans *BulCIst.*, II, p. 182; V. Mihăilescu, *BulGeogr.*, XLI, 1922 (1923), p. 114; XLIX, 1930, p. 131, etc.

[31] N. Iorga, *RevIst.*, XXV, 1939, p. 141.

[51] V. Mihăilescu, *BulGeogr.*, XLI, 1922, p. 115: «de nos jours les Sicules forment une masse homogène et compacte dans laquelle l'élément roumain est éparpillé et donc sans importance. Evidemment, la statistique hongroise n'enregistre aucun Roumain dans la plupart des villages du côté des Târnave, autour d'Odorheiu. Cette région s'est maintenue, comme nous avons vu [?], complètement sicule. Dans le reste des territoires habités par les Sicules, ceux-ci perdent de leur homogénéité...» Cette idée est fausse (par manque d'une documentation plus ample, de l'utilisation critique des informations existant) à double sens: *a*) elle repose sur des statistiques hongroise lacunaires ou falsifiées, *b*) elle ignore le fait que nombre de villages (Bodogaia, Eliseni, Porumbenii Mari, etc., dans la bassin de la Târnava Mare) étaient roumains en proportion de presque 50%, jusqu'au XIXe siècle (cf. par ex. *NfMgy.*, pp. 652-653, etc.; supra, pp. 64-85). Le fait que les statistiques hongroises du XIXe siècle et notamment celle de 1910 n'enregistrent pas de Roumains dans ces villages est explicable: soit les statistiques n'étaient pas correctes, soit la population respective n'était plus (ne se déclarait, n'était pas considérée-enregistrée, dans le sens que, parlant le hongrois et allant à l'église hongroise, le recensement l'enregistrait de nationalité hongroise). Quoiqu'il en soit, il est complètement faux du point de vue méthodologique de considérer valable la statistique de 1910 et d'émettre des conclusions ethno-historiques (comme le faisait en 1922 le géographe bucarestois Mihăilescu), sans connaître les antécédents. Dans la zone d'Odorheiu, la couche populaire roumain semble avoir été plus mince que dans d'autres zones du Pays des Sicules – fait explicable dans la zone de base de la colonisation sicule sur le cours supérieure de la Târnava Mare et à Homorod, où s'étaient établis les premiers et la plus grande partie de la population sicule, en *anyaszék* (le siège matrice); ici la toponymie majeure est presque intégralement hongroise, les éléments slavo-roumains n'existent pas, ayant été supprimés dès le début par les Magyaro-Sicules, à la différence de la situation existant dans la zone de Trei Scaune, Ciuc et Mureş.

[52] A. Bunea, *Stăpânii Ţării Oltului*, Académic Roumaine. Discours de réception, XXXIV, Bucarest, pp. 3-4. L'infériorité organisationelle et technique des «Transylvains» était présentée il y a huit siècles par le chroniqueur «Anonymus», chap. 25: «... et habitatores terr(a)e illius viliores homines essent totius mundi, qui essent Blasii et Sclavi, quia alia arma non haberent nisi arcum et sagittas et dux eorum Gelou minus esset tenax et non haberent circa se bonos milites et auderent stare contra audaciam Hungarorum, quia a Cumanis et Picenatis multas iniurias paterentur» (éd. Endlicher, p. 25). De la bibliographie abondante sur «Anonymus» nous mentionnons Pfé, *NatKampf.*, pp. 1-42; Xenopol, *op. cit.*, p. 137; Iorga, *RevIst.*, VII, 1921, pp. 10-18; Moravcsik, *Revue des études sud-est-européennes*, Bucarest, VII, 1969, pp. 167-174.

[33] Par ex. Mihăilescu, *BulGeogr.*, XLI, 1922, p. 116: «... en l'absence d'études spéciales sur la parenté évidente entre la culture roumaine et la culture sicule, entre le type sicule et le type roumain, les constatations de la logique géographique sont plus concluantes que celles des recherches imbibées de chauvinisme».
[35] L'érudit I.C. Eder envisageait (au début du XIXe siècle) avec une bonne intuition d'historien et ethnologue la position des Roumains dans la perspective du processus d'ethno-genèse et de leur développement sur l'espace intracarpatique, dans *Observationes criticae et pragmaticae ad historiam Transilvaniae*, Sibiu, 1803, p. 8: «his contextis fortasse haud absone facturus videor, si stauam Valachos nostros esse Dacorum posteros, eo, quod potestate olim Romanorum fuerunt et linguam Romanam aliquomodo adsciverunt, Romanos (Rumun) dictos. Ita nimirum multa mihi clarescunt, ea etiam, quae ad tantam Valachorum in his terris frequentiam et ad politicam huius populi conditionem atque ad mores etiam explicandos pertinent...»
[36] Dr. Endes Miklós, *Erdély három nemzete és négy vallása autonomiájának története* (L'Histoire de l'autonomie des trois nations et des quatre confessions de Transylvanie), Budapest, 1935.
[37] *RoumTr.*, p. 46; cf. *NatKampf.*, p. 81. Au XVe siècle on savait que «Transilvania – nostra aetate tres incolunt gentes, Teutones (Saxones), Siculi et Valachi», Aeneae Sylvii Piccolomini (Pii II Papae), *Opera geographica et historica* (Helmstadii, 1699), p. 226, et au XVIe siècle on parlait de «quatuor diverso genere nationes: Hungari, Siculi, Saxones, Valachi, inter quos ineptiores putantur Saxones», comme écrivait Nicolaus Olahus, *Hungaria et Atila* sive de originibus gentis, regni Hungariae situ, habitu [etc.], oeuvre publiée deux siècles plus tard à Vienne (Vindobona), 1763, I, chap. XIV «de Transilvania», p. 61: une telle assertion n'était plus valable à la date de parution du livre d'Olahus et l'éditeur viennois précisait dans la «note»: «non sunt inter nationes Transilvaniae censendi Valachi, ex hodierno provinciae habitu, quod nerunt iuris publici periti». Le «droit public» de ce pays avait réussi à assujettir et à mettre hors la loi une des nations égale en droits et la plus nombreuse, la plus ancienne de Transylvanie.
[38] *Urkundenbuch*, XV, p. 45, a. 1228; Fehér, *Codex Diplomat.*, III, 2, 399, a. 1234; cf. Pfc, *AbstR.*, p. 114; Iorga, *IstRArd.*, p. 49, etc.
[39] Les éditions de sa chronique dans *Rerum Hungaricarum monumenta Arpadiana*, edidit Stephanus Ladislaus Endlicher, Sangalli (St. Gallen, Suisse), 1848, pp. 83-130; *Historiae Hungariae fontes domestici*, éd. M. Plorianus, Quinque Ecclesiis (Fünfkirchen, Pécs), 1883, vol. II, pp. 52-99; *Fontes historiae Daco-Romanorum*, fasc. IV, Simonis de Keza Chronicon Hungarorum edidit G. Popa-Lisseanu, avec traduction roumaine: *Izvoarele istoriei românilor*, vol. IV, Bucarest, 1935. L'étude critique de base sur la chronique: Domanovszky Sándor, *Kézai Simon mester kro-*

nikája. Forrástanulmány (Chronique de magister Simon de Keza. Etude relative aux sources), Budapest, 1906, 180 pp. – ouvrage rigoureux et détaillé, mais où le passage concernant la co-existence et le mélange des Sicules (Zaculi) avec les Roumains (Blacki) n'a joui d'aucun intérêt, étant ignoré par la plupart des exégètes hongrois, tel Györffy, *UgJB.*, XXII, 1942, p. 131; il y en a peu qui reconnaissent que «les voisins des Sicules étaient les quelques Pétchénègues et les Valaques» (Erdélyi, *op. cit.*, p. 32). La chronique de Simon de Keza est traduite en hongrois par Szábo Károly, (Buda)Pest, 1862 (*Magyarország történelmi forrásai*, III) et par Császár Mihály, dans *Magyar Könyvtár*, no. 227, Budapest, 1901.

[10] Marci Chronica *De gestis Hungarorum*, rec. Fr. Toldy, versionem hungaricam adiecit Car. Szabó, Pest, 1867, p. XVII = *Chronicon Pictum Vindobonense*, éd. M. Florianus, X, p. 120). Le texte intégral dans les deux chroniques:

Simonis de Keza, éd. Endlicher, p. 100; éd. Florianus, II, p. 70:

«remanserunt quoque de Hunis virorum tria millia ex prelio Crimiidino erepti per fuga interfugium, qui timentes occidentis naciones in campum Chigle usque Arpad permanserunt, qui se ibi non Hunos, sed Zaculos vocaverunt. Isti enim Zaculi Hunorum sunt residui, qui dum Hungaros in Pannoniam iterato cognoverunt remeasse, redeuntibus in Rutheni(a)e finibus occurerunt, insimulque Pannonia conquestata, pertem in ea sunt adepti, non tamen in plano Pannoni(a)e, sed cum Blackis in montibus confinii sortem habuerunt. Unde Blackis commixti litteris ipsorum uti perhibentur. Isti quippe Zaculi in Grecia periise Chabam putaverunt».

Chronicon Pictum (Marci), éd. Toldy, p. XVII; éd. Florianus, vol. II, p. 120:

«remanserunt autem ex hunis virorum tria milia, qui per fuga interfugium erepti de prelio Crumheldino in campum Chigle mezei se colligere procurarunt. Qui cum timentes occidentis nationes ne eos inuaderent ex abrupto ad Erdeelew intraverunt, non hungaros, sed Zakul alio nomine vocaverunt. In vita quidem Atyle infesti fuerant ipsi Huni occidentali nationi (natione). Isti etenim Zekuli hunorum sunt residui, usque ad aliorum Hungarorum in campo prefato commorantes. Dum ergo Hungaros iterato in Pannoniam redire cognovissent in Rutheniam eis occurerunt conquestrantes simul Pannoniae regionem. Qua quidem conquestrata, in eadem sortem remanserunt, uttamen Hungari voluerunt, non in plano Pannoniae, sed cum Vlachis in montibus confinii sortem habuerunt. Unde Vlachis commixti litteris ipsorum perhibentur. Isti namque Zakuli Chabam in Grecia periisse putaverunt».

[?] Plé, *AbuR.*, p. 115 («auch hier muss man eine rumänische Massenbevölkerung voraussetzen»); D. Onciul, *Tradiţia istorică în chestiunea originilor române*, dans *MemIst.* II, XXIX, 1906-1907, p. 572; Xenopol, *Istoria românilor* (IIIe édition), I, p. 137; Iorga, *RevIst.*, VII, 1921, p. 21 et les suivantes. Soulignant (tout comme d'autres érudits) la valeur documentaire exceptionnelle du passage de la chronique de Simon de Keza, G. Popa-Lisseanu (*Fontes historiae DacoRom.*, IV, p. 17) remarque que «Simon de Keza parle des Sicules, Zacules, qui habitaient non seulement dans les montagnes de Bihor, mais dans les montagnes de Transylvanie aussi, à côté des Roumains...» Il est évident que Keza parle du Pays des Sicules, zone où les Sicules s'étaient établis (dans les «sièges»), et non d'une région intermédiaire entre le Pays des Sicules et la Hongrie, sur la trajet qu'ils avaient parcouru dans leur migration de l'ouest jusqu'aux Carpates. L'expression *sortem habuerunt* signifie «ils ont reçu une partie (territoire)», non «ils ont eu le même sort (destin)», comme voulaient comprendre certains historiens roumains, traduisant «ad litteram»: *sortem* = «sort». Voir aussi *Le Montague/della Transilvania/sono tutte habitate da Valachi*, Ascanio Centovio, s. XVI (Dacia, 1970), p. 529.

[42] Sur le soi-disant alphabet sicule, ou «valaque-sicule»(?), cf. Popa-Lisseanu, *op. cit.*, pp. 116-123; Sebestyén G., *Miként bizonyosodott be a székely róvásírás hitelesség* (Comment fut vérifiée l'authenticité de l'écriture par des billets des Sicules), dans *EmlSzM.*, pp. 244-251.

[43] Nagy G., dans *SzMÉrt.*, II, 1891, pp. 210, 213 (selon Réthy: «azon oláh elemben tehát [?] melylyel a hagyomány szerint a székelyek vegyültek, mint hogy *rumun* nem lehetett, mindenesetre bolgárokatkell keresnünkt»); de même dans *UdvT.*, p. 76, etc. C'est-à-dire on choisit des chroniques (Kezai, Anonymus, etc.) ce qu'il semble convenable; ce qui ne l'est pas (l'attestation des Roumains-Valaques) reste «une légende, un anachronisme, un terme impropre», etc.; ce qui explique pourquoi les Roumains «n'apparaissaient pas» au Pays des Sicules jusqu'au... XVIIIe siècle: c'est un trucage grossier, mais utile et nécessaire aux historiographes lorsqu'il s'agit de Roumains, – une chose analogue au procédé et à la «logique» d'Orbán B. (infra, p. 109): les Roumains orthodoxes du Pays des Sicules «n'étaient pas de Roumains orthodoxes».

[44] Ant. Verantius (Verancsics), dans *MonHHist.*, *Scriptores*, II, (Buda)Pest, 1857, p. 143.

[45] L'information fournit en 1584 par l'Italien Antonio Possevino, dans son ouvrage sur *La Transylvanie* (publié par A. Veress, *Fontes rerum Transilvaniae*, Cluj, IIIe vol., 1913, p. 52; cf. *IstTr*, pp. 202). Cf. Giovanandrea Gromo, *Compendio di tutto il regno posseduto dal re Giovanni Transilvano*, publié en *Apulum* (Alba-Iulia), II, 1943-1945 (1946), p. 162. Les informations données dans le petit livre *Respublica et status Hungariae*, Elzeviriana, 1634, pp. 11-14 sont confuses; p. 11: «... utpote

Cieulos et Hungaros. Inter quos ipsi Valachi eiusdem provinciae incolae, in quibusdam desertis possessionibus et villis resident, genus hominum durrissimum...», p. 14: «Valachi etiam hanc terram, sed sparsim sine certa sede incolunt» ce n'est pas clair s'il parle de toute la Transylvanie, donc du Pays des Sicules y compris (cf. *RevTr.*, V, p. 16).

[16] Le document sur les libertés et privilèges octroyés aux Sicules: «Siculis et incolis sedis Siculicalis Udvarhely», *Történeti Tár*, 1880, p. 780; L. Szádeczky, *Erdély és Mihály vajda* (La Transylvanie et le voïvode Michel), Timişoara, 1893, p. 313 – cités et acceptés par N. Sulică, *Reînv.*, 1937, pp. 16-17, contestés par Tóth, *ErdM.*, 1942, p. 500. Que ces documents laissent ou non sous-entendre l'existence des Roumains au Pays des Sicules, la présence de ceux-ci est attestée autant par les chroniques que par les nombreuses mentions dans les documents et par les anthroponymes des XVe-XVIe siècles.

[17] Andreas Freyberger, *Historica relatio unionis Walachicae cum Romana ecclesia factae anno 1701* (ms.), cité par N. Dobrescu, *Fragmente privitoare la istoria bisericii române*, Budapest, 1905, pp. 61-64; cf. *IsTr.*, pp. 207.

[18] Le recensement de 1733: N. Togan, *Trans.*, XXIX, 1898, pp. 169-213; A. Bunea, *Episcopul Ioan Inocenţiu Klein*, Blaj, 1900, pp. 304-415; celui de 1750: A. Bunea, *Trans.*, 1901, pp. 237-292; cf. Z. Păclişanu, *RevTr.*, I, pp. 203-213. Les deux recensements ont été analysés et confrontés selon des principes et des préoccupations confessionnels orthodoxes par V. Ciobanu, *AnIsN.*, III, 1924-1925 (1926), p. 617. Pascu, *IsTr.*, p. 247.

[19] Les données ont été intégralement publiées par V. Ciobanu, *Statistica românilor din a. 1760-1762*, dans *AnIsN.*, III (1926), pp. 616-700. Dans les sièges sicules il enregistre: 854 familles à Odorheiu (pp. 675-678), 1.865 familles à Trei Scaune (pp. 678-680), 765 familles à Ciuc (pp. 681-682), 2.124 familles à Mureş (pp. 683-686); cf. supra, pp. 80-84; N. Giurgiu, *Trei conscripţii din sec. al XVIII-lea privind populaţia românească a Transilvaniei*, dans *StUn.*, *Istorie*, 1966, pp. 55-65. – La population roumaine (de confession orientale) apparaît uniformément répartie dans tous les villages du Pays des Sicules, étant cependant en proportion beaucoup plus réduite qu'elle n'apparaît dans le même résumé dans d'autres comtés de Transylvanie, où elle est restée majoritaire jusqu'à présent, enregistrant dans certains villages jusqu'à 200-300 familles (*AnIsN.*, III, p. 699, etc). Ion D. Moga, *Numărul românilor în Principatul Transilvaniei*, dans *Trans.*, LXXII, 1941, pp. 285-291; *RoumTr.*; D. Prodan, *ImigR.*, pp. 17-21.

[20] Cf. Prodan, *ImigR.*, p. 41.

[21] Eugen Gagyi de Etéd, *Documente istorice. Regulatio Dioecesis Transilvaniae Disunitae anno 1805*, dans *Trans.*, XLII, 1911, pp. 38-61, 148-171, 266-294; pp. 266-272 *Secuimea*.

[32] G. Popa-Lisseanu, *Sicules et Roumains* (1939), pp. 65-78; *SecRom.*, pp. 130-151 (ainsi que dans des ouvrages antérieurs) présente des tableaux par départements, comtés, avec les villages par ordre alphabétique (le nom hongrois entre parenthèses), les chiffres de la population roumaine indiqués dans les conscriptions sur les années 1733, 1750, 1760, 1805, 1871 et 1903.
[33] Chez des auteurs qui n'étaient pas préoccupés d'une information correcte, tels que Telcki D. (infra, pp. 102-103) ou, en 1799, le noble Teleki József, *Uti jegyzések*, közli Domokos Pál Péter (Notes de voyage, publiées par D.P.P.), Kolozsvár (Cluj), 1937, 63 pp.; bien qu'il promettait offrir des informations «sur la population des localités» du Pays des Sicules (p. 13 «az a hellység lakosairól. Népességéről»), il n'offre en fait que peu de données concrètes, utiles sur les Roumains; p. 13 dans le siège de Mureş, «ils représentent environ 1/3 des habitants»; p. 14 dans la ville de Târgu-Mureş, «une chapelle qu'on disait avoir été bâtie par Michel le Brave (des peintures de saints valaques furent découvertes lors de sa restauration)»; p. 16 à Corunca «des Hongrois et des Roumains»; à Murgeşti «moitié Sicules moitié Roumains»; p. 26 dans le siège d'Odorheiu il ne mentionne pas de Roumains, mais uniquement des confessions roumaines («olák vallások»); p. 27 à Beteşti (Bethfalva) 50 maisons sont habitées par des Roumains; à Porumbenii Mari, 200 maisons, aucun Roumain (bien que ce village fût partiellement roumain au XIXe siècle); p. 29 dans la ville d'Odorheiu «il y a peu de Roumains»; p. 31 à Căpâlniţa (qui, tout comme Vlăhiţa, avait été roumaine) il ne mentionne pas de Roumains (cf. supra, p. 73); p. 38 à Gheorgheni peu de Roumains; p. 51 à Varhegy; p. 52 à Sfântu Gheorghe il y a 206 Sicules, 40 Roumains (en 1760 il y avait «49 familles de non uniates», *AnIstN.*, III, p. 678).
[34] *Székelység*, III, 1933, p. 82.
[35] Ce livre est dédié par l'auteur médecin en termes romantiques, «den Manen der um Fürst und Vaterland verdienten Szeklern».
[36] Daniel G. Scheint, *Das Land und Volk der Szekler in Siebenbürgen, in phyficher, politischer, statistischer und geschichtlicher Hinsicht*, Buda(Pest), 1833, pp. 141-145: «Geduldete Völker. Ausser den Szeklern, welche das allein bevorrechtete Volk im Szeklerlande sind und allein die Verwaltung der Angelegenheiten des Volkes und Landes besorgen, giebt es noch viele andere Völker, welche theils aus den angränzenden fremden Ländern, theils aus anderen Theilen Siebenbürgens sich hier angesiedelt haben und den Achutz der Gesetze geniessen, ohne an der Verwaltung irgend einen Antheil nehmen zu dürfen welche also bloss geduldet sind. So findet man: *1.* wenige Sachsen... (Szászfalu), 2. Deutsche..., *3.* Armenier..., *4.* Wallachen: diese mögen sich aus den angrenzenden Moldau und Wallachey und aus anderen Theilen Siebenbürgens hieher gezogen haben; die Sprache, Religion, Sitten und Gebräuche haben sie gemeinsam mit jenem Volke, welches ein Ge-

misch von Slawen und römischen Colonisten ist, die Wallachey und Moldau bewohnt und in Siebenbürgen unter den übrigen Nationen angesiedelt lebt, eine römisch slawische Sprache spricht und sich Rumuni nennt. In ihrer Kleidung sind sie sehr einfach und bereiten sich fast alle Kleidungsstücke selbst. Sie wohnen in Dörfern und an den Enden der Marktflecken, so wie in den Vorstädten von der k. Freystadt Maros Vásárhely (Târgu-Mureş); sie ahmen die Bauart der anderen Einwohner nachlässig nach, treiben Ackerbau, leben aber liebsten von der Pflege des Viehes und vom Hirten-Dienst. Diejenigen welche an den Gränzgebirgen wohnen, miethen die Prädien und ganze Gebirgsstrecken von den Szekler Communitäten und dem begüterten Adel, ziehen hier Ziegen, Schafe, Schweine und Hornvieh. Freye Wallachen mit eigenen Feldgründen giebt es im Szeklerlande nicht, ausser denen, welche die revindizierten Gebirgen bewohnen, sie sind Unterthanen des Adels...»

[17] E.A. Bieltz, *Handbuch der Landeskunde Siebenbürgens*, Hermannstadt (Sibiu), 1857, 614 pp.; à la page 430 «Bezirk Sepsi-Szt-György (Sfântu Gheorghe) 29.267 Menschen, welche der Mehrzahl nach Szekler-, aber in nicht unbedeutender Menge auch der rumunischen Nation angehören»; p. 431 «Bezirk Barátos (Brateş), die meinsten Szekler und nur wenige Romänen»; p. 433 «Bez. Kézdi-Vásárhely (Târgu Secuiesc) – meist Szekler, aber auch in nicht unbedeutender Anzahl Romänen sind»; p. 439 «Bez. Gyergyó-Szt-Miklós (Gheorgheni) – der grösste Theil Szekler, aber auch sehr viele Armenier sind», sans mentionner les Roumains de la région de Gheorgheni (plus nombreux que dans d'autres zones du Pays des Sicules); ce cas démontre clairement le caractère fortuit et très lacunaire des informations de Bielz; qui à la page 441 affirme dans «Bez. Szitáskeresztur (Cristuru, ancien I.G. Duca) – auch viele Romänen», ignorant complètement le phénomène de leur magyarisation. Les indications vagues de Bielz (ainsi que d'autres auteurs du XIXe siècle) s'expliquent par l'absence de chiffres exacts et par la situation ambiguë de nombre de «siculisés». Ce n'est qu'une fois, dans *Kurzgefasste Erdbeschreibung von Siebenbürgen*, IIe édition, Sibiu, 1858, p. 57 que Bielz offre un chiffre: 21.859 Roumains (par rapport à 149.767 Sicules, 7.877 Arméniens, etc.) dans le comté (Kreis) d'Odorheiu qui comprenait six prétoires (Bezirk Baraolt, Cozmeni, Miercurea-Ciuc, Gheorgheni, Cristur et Odorheiu); ce chiffre n'est par réel. Un auteur saxon, le prêtre de Braşov L.J. Marienburg offrait encore moins de données au début du XIXe siècle, dans *Geographie des Grossfürstenthums Siebenbürgen*, Sibiu, 1813, II, p. 157: «Udvarhely szék, 40.000 Einwohner, bey weitem der grösste Theil Szekler und nur wenige Walachen», p. 165 à Trei Scaune aucun Roumain, p. 184 à Ciuc «40.000 Menschen, grösstentheils Szekler und nur einige Armenier», p. 196 à Mureş «29.217 Menschen im Jahre, 1766 ohne die Walachen, welche den dritten Theil der Einwohner betragen haben dürften».

[58] Cf. par exemple les tableaux synoptiques rédigés par Ion et Iuliu Ionescu, *Ardealul, Banatul. Crişana şi Maramureşul*, Bucarest, 1915, 14 (nationalités), 75 (confessions); *ErdÉvk.*, 1940-1941, p. 251.
[59] Cf. quelques exemples qui démontrent «la baisse» brusque, allant parfois jusqu'à la disparition totale vers 1900 de l'élément ethno-linguistique roumain, infra, pp. 103-108.
[60] Nous avons trouvé des informations directes et des matériaux supplémentaires (notamment des anthroponymes) pour les XIXe-XXe siècles relatifs à la zone du Niraj (Miercurea, Sântandrei, Iobăgeni-Valea, Găleşti, Sânvăsii, Troiţa, etc.) dans les archives de la paroisse orthodoxe roumaine de Miercurea-Niraj (grâce à l'amabilité du prêtre Th. Bucur); d'autres données pour la période 1930-1940 nous ont été fournies par deux éminents connaisseurs du Pays des Sicules: l'ing. forestier Vasile Rusu (retraité, Cluj-Napoca) concernant surtout la zone de Târgu-Mureş, la Vallée du Niraj, Cristur; le prof. V. Găinaru (Deva) pour les mêmes zones et Odorheiu-Homorod. Lors des périégèses archéologiques des années 1964, 1966, 1969, 1976 et 1977 j'ai récolté personnellement de nombreuses anthroponymes roumaines données sur les monuments et épitaphes de tous les anciens comtés sicules.
[61] Par l'affirmation que «dans le bassin de Giurgeu les Roumains seraient venus à la fin du XVIIe siècle – et avant cette date il n'y a aucune trace qui prouve leur existence» («a ruménség a Gyergyói medencében való megjelenése legalább a XVII. század végére tehető. Csík-, Gyergyó- és Kászonszékek egy 1726-ból való előterjesztése már 'a Moldovából régen bejött és itt megtelepedett s az őfelsége szárnyai alatt nyugutt oláhok'-ról emlékezik meg; e forrásból, amely éppen ezeknek 'az oláhoknak és fiainak' ujabban Moldovába való visszatelepítéséről panaszkodik, arra következtethetünk, hogy e területen a ruménség állandóan hullámzó, változó népiségtörténeti tényező volt... Forrásaink szerint 1712-ben Szárhegyen, Ditrón és Szentmiklóson már megtelepült rumén lakosságról (*SzOkl.*, VII, 158) beszélnek, holott előbb semmi nyomuk», *GyHNev.*, pp. 5-6 (Szabó), l'auteur philologue et archiviste de Cluj se trompe ou veut tromper les lecteurs, se cramponnant de quelques éléments ou de petits groupes de Roumains immigrés de Moldavie (dont quelques-uns ne faisaient que retrouver leurs lieux d'origine) et ignorant autant les informations générales sur les Roumains dans tout le Pays des Sicules (XIIIe-XVIe siècles; supra, pp. 54-56), que celles sur la zone de Ciuc et les villages de Giurgeu qui mentionnent des éléments ethniques qui n'avaient pas immigrés («Blacki, Olahi»), mélangés aux Sicules dans quelques conscriptions et documents.
[62] L'affirmation «*Opra* est un nom de famille sicule; sous la forme de *Oprea* il existe en roumain aussi» («az *Opra* székely családnév; *Oprea* alakban megvan a rumén-

ben is», *GyHNev.*, p. 62) n'est vraie que dans la mesure où elle est accompagnée de la précision «de détail» que ce fréquent anthroponyme slavo-roumain est passé chez les Sicules de la même façon que tous ceux du tableau infra, pp. 298-303; s'il avait été sicule-hongrois authentique ce serait difficile à comprendre pourquoi certains (tel Opra Paul de Petriceni, infra, p. 314) le changent contre des noms hongrois.

[43] A. Bunea, *Episcopul Ioan Inocenţiu Klein* (Blaj, 1900), p. 413.

[44] S. Timon, *Imago novae Hungariae*, Cassovia, 1734, p. 114: «... duo rami Homorodi; ex quibus orientem spectans viciniorque Vargiascho flumini interluit villam Caratschoniam, Almaschum, Leveltum (Lueta) duorumque pagorum Valachicorum agrum, in quo oritur, rigat».

[45] *ErdM.*, 1902, p. 537 (Tóth Z.I.)

II. L'installation des Sicules dans le bassin du Someş et du Mureş parmi la population majoritaire reumaine

Le phénomène social-historique de dénationalisation d'une partie de la population roumaine du territoire de la Transylvanie et de l'ancienne Hongrie présente deux aspects plus importants: *a*) la dénationalisation massive de nombreux groupes (villages entiers ou parties de villages), sur des territoires étendus, dont la première place est occupée par le Pays des Sicules; *b*) la dénationalisation individuelle ou «familiale», sur presque tout le territoire compris entre la Tisza et les Carpates – aspect qui sera étudié sommairement et qui sera tout particulièrement lié aux anthroponymes roumains (respectivement slavo-roumains) qui existent aujourd'hui ou qui existaient dans le passé au sein de la population magyarophone (infra, chapitre IV).

Observations et constatations jusque dans le période touchant l'année 1918. Le premier aspect, à savoir «la siculisation» (la magyarisation au Pays des Sicules) – phénomène de large notoriété jadis (qui a été longtemps ignoré par beaucoup de monde ainsi que par les historiens roumains) – a été observé et suivi, comme un phénomène étrange et intéressant, par certains observateurs, voyageurs et publicistes dès la fin du XVIIIe siècle. La mention la plus ancienne que nous connaissions est l'information précise laissée par le «comte hongrois T(eleki) D(omokos)», aristocrate transylvain et voyageur: dans la description de son voyage en Transylvanie il nous montre

que dans la région de Trei Scaune (département de Covasna) «une grande partie des paysans est roumaine, ils appartiennent à l'ancienne foi (orientale); ici les Roumains oublient leur langue, une langue que les prêtres seulement semblent encore connaître; partout, ils gardent cependant leur foi»[1]. Le jeune Dósa Elek[2], un autre voyageur ayant visité la Transylvanie vers 1821, offre dans son journal deux informations concernant les Roumains de la région sicule. A Baraolt ils ne sont pas nombreux, tandis que Biesad (département de Covasna), «qui appartient entièrement au noble Mikó Miklós, est habité par des Roumains et des Hongrois mais les Roumains parlent plutôt le hongrois»[3]. La langue hongroise était donc bien connue par la plupart des Roumains habitant dans la région de Trei Scaune, car ils étaient bilingues, mais les éléments magyarophones prévalaient. Si nous partons de la mention de Dósa, en suivant l'ordre «Roumains-Hongrois», nous pourrions déduire qu'au début du XIXe siècle presque la moitié (peut-être même la majorité de la population du village de Biesad était représentée par des Roumains[4], «et dans ce village, comme dans beaucoup d'autres, la langue roumaine disparaîtra complètement. Dans le processus d'intégration normale des deux confessions roumaines (orthodoxe et uniate) parmi les chrétiens du Pays des Sicules, le nombre des personnes parlant le hongrois augmentait de plus en plus»[5] – chose tout à fait normale et facile à expliquer: les Roumains oubliaient leur langue maternelle, parlaient de plus en plus souvent et ensuite exclusivement le hongrois et commençaient à devenir «des Hongrois»; mais ils gardaient leur confession orientale grecque. Ce phénomène a été remarqué vers 1840 par Aug. de Gerando[6], Italien-Français, et, quelques années plus tard, par le gouverneur autrichien de Transylvanie luimême (1849-1850), L. Wohlgemuth, qui nous présente «une observation intéressante concernant le contexte du Pays des Sicules. Il remarquait à contrecoeur qu'ici les Roumains étaient souvent magyarisés, tant et si bien que nous pouvions remarquer que dans des

villages qui avaient été jadis habités seulement par des Roumains on ne parlait plus que 'la langue des Sicules'. Il avait l'intention d'introduire dans ces villages seulement des fonctionnaires roumains, afin d'empêcher le processus de magyarisation»[7]. Il s'agissait des masses rustiques d'ethnie roumaine qui parlaient le hongrois et étaient sur le point de devenir «Sicules», une population que, vers 1867, un correspondant anonyme, bon connaisseur de la situation du Pays des Sicules, évaluait à 30-40.000 habitants[8].

Dans la seconde moitié du XIXe siècle la siculisation massive des Roumains était remarquée en termes génériques par certains érudits historiographes et ethnographes hongrois; ainsi, *Marosszék ismertetése* (La description du siège de Mureş) (1868-1869), p. 24, Benkő Károly[9]: «il y a, parmi les Sicules – comme par exemple à Şard du Niraj – des Roumains qui, bien qu'ils gardent leurs coutumes nationales et leur confession, sont tellement magyarisés qu'ils ne comprennent pas le roumain»; p. 148: «à Roteni – église des gréco-catholiques vers le Sud; les Roumains de Roteni ne connaissent pas leur langue maternelle, ils ont été magyarisés et ils ont choisi un *jude* [représentant dans le groupe de supervision de la communauté ecclésiastique – n.t.] hongrois depuis longtemps...»[10] L'auteur de la célèbre monographie sur le Pays des Sicules (*Székelyföld leírása*, I-IV, 1868-1870), le baron Orbán Balázs[11], avait voyagé pendant des années dans tout le territoire des «sièges», traversant chaque village, chaque territoire, observant tout et parlant à tout le monde; à la fin de ses pérégrinations sicules et suite à une analyse approfondie il a décrit dans les quatre volumes de son étude: les localités, les endroits, les monuments hongrois, le sol et le sous-sol, la topographie, le paysage, le passé et le présent, les documents et les légendes, les données et l'état économique, culturel, les habitudes et les manières, les superstitions et les pratiques primitives, les anecdotes et les histoires, certaines absurdes ou ridicules, tous les détails; il a «tout» vu, mais il ne remarque que très difficilement les Roumains (*oláhok*, ja-

dis «román», *SzFLeír.*, IV, p. 128), autant les gens[12] que leurs institutions de culte (il ne mentionne que rarement une église dans un village aux frontières du Pays des Sicules); en ce qui concerne leur langue et leur anthroponymie (riche), Orbán B. ne souffle mot là-dessus. Le baron Orbán réussit avec une admirable habileté et désinvolture à ignorer les Roumains: mais il avait une bonne connaissance du processus de siculisation qu'il présente d'une manière déformée, tendancieuse, non comme le ferait un savant objectif qui rechercherait les données historiques concrètes et actuelles nécessaires pour apporter des éclaircissements sur le passé et comprendre le présent, mais ainsi que le ferait un agent politique, un propagandiste réticent, rusé et mystificateur. Le critère qu'il utilise dans la classification de la population n'est pas le critère ethnique, mais la confession; en divisant les habitants suivant leur confession (l'exactitude de l'information est discutable), Orbán B. admet: dans le siège d'Odorheiu il trouve 3.901 personnes appartenant à la confession orientale (sur un nombre total de 96.929 habitants; *SzFLeír.*, I, pp. 15-17), dans le siège de Ciuc, 13.028 de foi orientale (sur les 96.525 habitants; *SzFLeír.*, II, p. 6), dans Trei Scaune 15.069 (*SzFLeír.*, III, 6), dans Mureş seulement 18.161 (IV, p. 9); il ne veut pas considérer la plupart d'entre eux comme étant des Roumains, mais des Sicules, en présentant ses arguments appartenant à une logique simpliste, sui-generis, de la manière suivante: ce sont des personnes appartenant à la confession grecque, qui parlent le hongrois et ne comprennent pas un mot de la langue roumaine, ils disent eux-même qu'ils ne veulent pas entendre parler des Roumains et ils ne veulent pas être appelés ainsi (*oláhok*), – ergo, «nous les prenons pour Sicules», une formule répétée sans arrêt, 4 fois dans les 4 sièges sicules[13]. Ecrivain érudit et doué de talent, Orbán Balázs est dans ce cas un historiographe et un ethnologue médiocre, incorrect, dont les préoccupations ne visent pas la vérité historique de la composition ethnique du Pays des Sicules, mais bien les objectifs chauvinistes et impérialis-

tes de la magyarisation. «La description du Pays des Sicules» (*SzFLeír.*, I-IV) est une des tentatives de falsification les plus perfides, la falsification de la situation ethno-linguistique du territoire, tentative qui vient de la part d'un érudit qui aurait été le mieux placé pour rassembler systématiquement et présenter correctement toutes les données concernant l'élément populaire roumain en rapport avec l'élément majoritaire sicule au milieu du XIXe siècle: des informations orales, des anthroponymes, des églises et des cimetières «orientaux», etc. Mais pour un magnat chauviniste et arrogant (faisant preuve de poussées de démagogie qui lui avaient valu une certaine popularité) et suivant l'optique d'un «patriotisme» exclusiviste, les Valaques ne pouvaient être vus autrement que «glissés parmi nos frères Sicules» (*SzFLeír.*, I, p. 15); naturellement, de tels «frères Sicules» étaient non seulement ceux qui gardaient leur foi orientale, mais nombre d'autres ayant passé au catholicisme, ainsi que les reformés ou les unitariens. Le mélange ethnique et la siculisation étaient remarqués et observés par tous ceux qui s'occupaient – même tangentiellement – des problèmes démographiques de cette région; ainsi, *Anuarul Şcolii Medii din Odorheiu* (Annuaire de l'Ecole secondaire d'Odorheiu) remarquait en 1874: «les habitants de la ville d'Odorheiu sont en majorité des Sicules, mais il y en a beaucoup, parmi eux ou partiellement parmi leurs ancêtres, qui ne sont pas Sicules, mais Saxons, Allemands, Hongrois, Roumains, Arméniens, mais ils ont subi le processus de siculisation tellement profondément qu'on peut à peine connaître leur origine. Il est important de remarquer la préoccupation de la population de se donner pour *truncus* (population autochtone) sicule et de mépriser les immigrés; mais parfois, les soit-disants *trunchişti* (autochtones) ne vivent parmi les Sicules que depuis quelques générations»[14].

En 1874, la revue *Transilvania* de G. Bariţiu écrivait sur les *Sicules de Transylvanie*: «sur les 427.647 habitants du Pays des Sicules, presque 100.000 sont des Roumains (soit 51.000 gréco-catholiques, 43.000 orthodoxes). Sur le même territoire sicule, la proportion rou-

maine était jadis beaucoup plus grande, mais suite aux persécutions, une partie des Roumains étaient passés en Moldavie, une autre partie s'étaient magyarisés», la magyarisation continua sans aucune difficulté, sans empêchements imposés par les supérieurs des églises de Blaj ou de Sibiu, incapables ou indifférentes envers la situation des Roumains du Pays des Sicules[15]. Un bon connaisseur du Pays des Sicules, le professeur Kozma Ferenc, nous donne d'informations excellentes concernant les états (surtout pour les régions d'Odorheiu et de Trei Scaune), une présentation très compétente, franche et réalisée avec grande modestie, dans sa monographie concernant la «situation économique et culturelle» (1879), pp. 76-77: il y a deux catégories de Roumains au Pays des Sicules: ceux de l'intérieur (*belföldiek*) et ceux des frontières ou les montagnards (*határszéliek vagy havasiak*), qui sont surtout des éleveurs de bétail ou de bergers[16]. «Un nombre accablant parmi ceux qui vivent à l'intérieur ont été complètement magyarisés et ceci dans une mesure beaucoup plus grande que les Roumains qui ont été siculisés dans le département de Hunedoara. A part leur religion, rien ne rappelle leur origine, car une grande partie d'entre eux a adopté, la langue mise à part – la manière de vivre et de se vêtir des Sicules; ils ont formé des familles mixtes et ils voient d'un mauvais oeil le fait de ne pas être considérés de vrais et 'bons' Sicules. Dans le département d'Odorheiu, ceci est une règle, tant et si bien que quiconque voyage dans les communes de Secuieni, Bodogaia, Cristur, Filiaşi, Rugăneşti, Beteşti, les deux Chede, Porumbenii Mari et Mici, Satul Mic, Bezid, Mugeni, Lutiţa, Odorheiu et dans la plupart des villages des deux vallées d'Homorod, s'intégrant dans la population afin d'examiner leur idiome, leur mode de vie, leur vêtements et leurs sentiments, ne trouvera rien d'autre que de véritables Sicules; bien que ces communes et beaucoup d'autres communes du département soient décrites par Lenk [supra, p. 59] comme ayant une population mixte formée par des Sicules-Roumains. Cette situation est celle que nous

trouvons dans de nombreux villages des départements de Trei Scaune, Ciuc et Mureş où aujourd'hui on est ridicule si on cherche des Roumains (à Vârghiş, Racoşu de Sus, Aita Mare, Belin, Sfântu Gheorghe, Ivăneşti, Cernatu de Sus et de Jos, Dobolii, Brateş, etc.). Il y a ensuite des localités où la transformation est en train de se faire de nos jours encore, par exemple à Zagon [etc.].»[17] Afin d'éliminer les dernières «îles» roumaines, en bon maître doué de sens pratique et se proposant toutefois d'éviter toutes les «frictions et oppressions confessionnelles», F. Kozma proposait que les gréco-catholiques soient tout simplement intégrés dans l'éparchie romaine-catholique et qu'on «fabrique» une éparchie «evang.-ag.» pour les orthodoxes. La solution proposée par les premiers était même plus ingénieuse, expéditive et moins chère que sera, quelques décennies plus tard, l'expérience de «l'évêché gréco-catholique» de Hajdudorog. – Les observations de Kozma (et d'autres) concernant la «disparition» des Roumains ne sont réelles et valables que si nous considérons un seul critère: l'idiome que parlaient ces «Roumains-Sicules», sans tenir compte d'autres réalités, comme par exemple les anthroponymes (de nombreux anthroponymes roumains; cf. infra, pp. 330-332), la confession (roumaine, en grande partie) et, dans nombre de cas, la conscience ou le souvenir vague d'«avoir été» Roumains, car si on pense aux critères du genre «ils étaient fâchés si on ne les considérait pas de Sicules», ceci est justement une preuve péremptoire concernant leur origine roumaine.

P. Hunfalvy a une contribution importante, d'ordre général (injustement ignorée par certains) concernant le problème du mélange ethnique dans le Pays des Sicules, contribution présentée dans son étude polémique sur les origines des Sicules[18]: il démontre entre autres l'unité linguistique existant entre les Hongrois et les Sicules et tire la conclusion que ces derniers étaient des Hongrois ayant subi l'influence de nombreux mélanges ethniques, dans le cadre desquels les *Slaves* occupent la première place comme importance (concer-

nant la toponymie, le lexique, même les anthroponymes comme *Boroszló*, *Karácson*, *Szovát*), et il distingue deux couches (phases): *a*) l'élément ancien, découvert par les Hongrois en Pannonie et en Dacie lors de leur arrivée, un élément qu'ils ont assimilé, *b*) l'élément arrivé par la suite (les Russes-Ruthènes, les Polonais, etc.) qui se sont «fondus» aux Sicules du Pays des Sicules, alors que dans le reste du territoire (le soit-disant «a magyarok földjén») il se sont surtout fondus aux Valaques, «arrivés plus tard» (?). Une partie des Sicules actuels a donc certainement des origines slaves; mais la plupart a sans aucun doute des origines *hongroises*, une preuve dans ce sens étant le fait qu'ils ont pu assimiler des éléments hétérogènes et les ont magyarisés (Hunfalvy, *A Székelyek...*, p. 47). Les *Pétchénègues* (Bisseni) se sont siculisés: «une partie des Sicules d'aujourd'hui a sans aucun doute une origine pétchénègue» (*Ibidem*, p. 49). Il y avait peu de *Coumans* (*Ibidem*, p. 50). Des *Roumains* ont aussi été assimilés parmi les Sicules, comme nous le montre l'exemple de *Oláhfalu* (Vlăhiţa) où les Valaques et les Sicules vivaient ensemble, ainsi que les documents de 1301 (Hunfalvy fait une erreur en écrivant «1501»; *SzOkl.*, I, p. 30, sur le «knèze Ursul» [le document n'est pas authentique]), les Roumains sont devenus «catholiques, de vrais Sicules, travailleurs et capables» (ainsi que les qualifie Orbán B.); dans tous les endroits où ils sont passés au catholicisme ou à la Réforme les Roumains se sont siculisés ou magyarisés. A Breţcu, sur les 3.000 habitants, deux tiers sont Sicules et un tiers sont Roumains orthodoxes; cependant même parmi les deux tiers il y a certainement de nombreux Sicules dont les ancêtres ont été des Roumains, subissant le processus de siculisation par la conversion au catholicisme. «Nous considérons en général qu'il n'y a pas de doute concernant l'origine roumaine de certains Sicules.»[19] Le Pays des Sicules, dans son ensemble, s'est formé à partir de populations d'origines variées («külömböző credetű népekből alakult meg»): la plupart sont Hongrois [c'est-à-dire: Zakuli, Zekuli, Sicules), Slaves, Pétchénègues,

Valaques. L'effet égalisateur du temps a fait qu'une telle variété de peuples soit transformée en Hongrois du point de vue politique et national et en Sicules du point de vue social et politique[20]. Hunfalvy P., mû par une juste intuition et par le courage d'historien-ethnologue, entrevoyait et formulait une réalité (qu'il ne connaissait d'ailleurs pas dans le détail, vu qu'il ne disposait pas de tous les documents nécessaires, de données anthroponymiques ou de données concernant les confessions roumaines du Pays des Sicules): le mélange ethnique qui avait formé le «bloc sicule», homogène seulement en apparence, du point de vue linguistique et organisationnel.

Durant la seconde moitié du XIXe siècle, le phénomène de siculisation – en plein déroulement et de large notoriété – a souvent été signalé par des voyageurs étrangers, comme par exemple l'écrivain-ethnographe R. Bergner[21], dans son livre sur la Transylvanie, lorsqu'il remarque qu'à Gheorgheni: le village roumain de Voşlobeni – classé parmi les premiers – était habité par une population qui avait gardé sa langue, sa manière de se vêtir et la confession, mais elle parlait aussi le hongrois (la première étape, celle du bilinguisme), une population qui était entourée d'une population ethnique sicule nombreuse. La situation est différente à Joseni (Alfalu), où les Roumains ont oublié leur langue, gardant seulement leur confession. Après le *Şematism* de 1880, l'auteur nous dit que dans les 15 paroisses de *protopopiat* de Giurgeu (Gheorgheni) il y a 14.968 gréco-catholiques, 2.685 à Odorheiu dans 8 paroisses et 3.880 dans Trei Scaune à côté de 15.000 orthodoxes: le nombre des Roumains isolés (de confession orientale) est évalué à 36.000 (ce qui ne correspond pas à la réalité, cf. supra, pp. 64-80. L'action de magyarisation forcée à laquelle ont été soumis ces groupes a été suivie par une réaction roumaine, qui tentait de sauver la nationalité roumaine par le biais des églises et des écoles roumaines[22].

La presse roumaine de Transylvanie parlait des «Roumains de Trei Scaune» (*Gazeta Transilvaniei*, Braşov, 1893, no. 98 et 99, de 5

et 6 V), des villages roumains où il y avait encore des Roumains et des villages dont ils avaient «disparu», notamment les villages se trouvant au centre du comté; dans sa monographie sur l'Est et le Sud de la Transylvanie, *Ţara noastră. Descrierea părţilor Ardealului de la Mureş spre miazăzi şi Valea Mureşului* (Notre pays. Description des parties orientales de la Transylvanie et de la vallée du Mureş), Sibiu, 1894, S. Moldovanu[11] donne quelques indications d'ordre général concernant la siculisation des Roumains des régions de Trei Seaune et de Ciuc: «Les Roumains sont minoritaires dans Trei Scaune. Une partie d'entre eux, accablés par le nombre des Sicules, ont été siculisés, tandis que d'autres ont gardé leur nationalité intacte. Les Roumains des villages se trouvant aux pieds des montagnes des frontières, de Poiana Sărată jusqu'à Budila, c'est-à-dire ceux qui habitaient les communes de Poiana Sărată, Breţcu, Mărtănuş, Ojdula, Zăbala, Covasna, Zagon, Boroşneu Mic, Buzaiele, Dobârlău, Marcoş, Teliu et Budila ont gardé leur langue, les coutumes et les costumes traditionnels roumains, car ils maintenaient le contact avec la Roumanie à cause du fait que leur occupation était l'élevage des moutons. Leur costume national est, avec de petites variations, celui *mocănesc* [montagnard – n.t.] (Săcele), les plus vieux gardant même leur *chica* [cheveux longs avec une coupe arrondie sur le front]. Les Roumains vivant dans la région de Vălcele ont aussi gardé leur nationalité, de même que ceux d'Arpătac, Hăghig, Arini, etc. Les Roumains qui habitaient les régions centrale, occidentale et septentrionale de Trei Scaune ont été siculisés, perdant presque toutes les caractéristiques roumaines: les coutumes roumaines, le costume traditionnel et le bien le plus grand que puisse avoir un peuple: la langue; ils ont seulement gardé leur religion ancestrale et donc leur conscience d'être des Roumains, ce qu'ils expriment en disant qu'ils appartiennent à la loi roumaine. Ces Roumains n'ont – à part leur religion – rien à voir avec les Roumains des frontières de Trei Scaune; les prêtres ne pouvaient utiliser le roumain que dans les églises pour le service

divin, car ils étaient forcés d'utiliser le hongrois. Ils donnaient leur sermon en hongrois afin de pouvoir être compris et même dans les quelques écoles confessionnelles roumaines qu'ils avaient réussi à garder ils utilisent surtout le hongrois. Dans ces régions, l'habit roumain traditionnel – tellement beau – a complètement disparu: les hommes portent de longues bottes, rarement des *opinci* [sandales traditionnelles], des *cioareci* [chausses paysannes] blancs-jaunâtres, des *rocuri* [gilets] courts et foncés et de petits chapeaux, comme les Sicules. Les Roumaines portent – tout comme les femmes sicules – des robes sicules, des *rocuri* et des foulards – d'habitude de couleur foncée – sur la tête, ces vêtements n'ayant pas l'admirable variété de couleurs qui, choisies avec goût et symétrie, font le charme de l'habit traditionnel roumain» (*Ţara noastră*, pp. 262-263 = *Ardealul*, I, 1911, pp. 154-155). «A Ciuc et à Giurgeu, les habitants sont en majorité des Sicules. Dans certains endroits nous trouvons des Arméniens, comme par exemple à Szépviz (Frumoasa), à S. Miclăuş (Gheorgheni), etc., qui s'occupent surtout du commerce. On trouve ensuite, surtout à Giurgeu, un nombre considérable de Roumains. Une partie d'entre eux ont perdu la langue et les coutumes roumaines, car ils ont été envahis par une multitude de Sicules. C'est le cas des Roumains de Cason et de Ciuc. Ils ne sont pas nombreux: il y en a plusieurs dans les villages de Casonul Mare, Ciuc S. Georgiu, Ciuc Lázárfalva, dans le col de Ghimeş: dans les villages de Ghimeş et de Făget, ensuite dans le Ciuc supérieur: à Ciuc S. Dominic, Szépviz, etc. Presque tous ceux-ci ont perdu la langue et les habitudes roumaines et c'est seulement la religion qui les distingue des Sicules. Les Roumains du col de Ghimeş ont cependant gardé leur habit traditionnel roumain, l'habit des Roumains de Giurgeu – qui sont fort nombreux dans cette région où seulement quelques villages ont été magyarisés, la plupart gardant leur langue et tout leur héritage national intact, sans influence étrangère. A Giurgeu il y a 12 grandes communes habitées par des Roumains. Dans deux d'en-

tre elles, Joseni (Alfalău) et Gheorgheni (S. Miclăuş), les Roumains ont perdu leur nationalité; avant 1848, les Roumains vivant dans cette région parlaient le roumain, portaient les habits traditionnels et avaient gardé leurs coutumes roumaines. La jeune génération cependant, suite aux croisements qui ont eu lieu avec les Sicules, a abandonné la langue et les coutumes ancestrales et a adopté la langue et les coutumes sicules. Les 10 autres communes sont habitées par des Roumains non-magyarisés. Il s'agit des communes de Vaşlab, Varviz et Sărmaş, dans la plaine de Giurgeu, sur les bords du Mureş, ensuite vers le col de Bicaz il y a les communes de Dămuc, Bicaz, Valea Jidanului, Teleac et Bistricioara et dans le col de Tulgheş les communes de Bilbor, Corbu et Tulgheş» (*Ţara noastră*, pp. 295-296 = *Ardealul*, II, pp. 11-12). Se dirigeant vers la Moldavie, le philologue G. Weigand (Leipzig) avait l'information suivant laquelle dans cette région, sur les 30.000 Roumains du comté de Trei Scaune, 5.000 étaient magyarisés, tout en gardant leur religion orthodoxe ainsi que le nom ethnique «oláh», mais ne parlaient pas du tout le roumain[24].

Ainsi que nous l'avons souvent dit, les observateurs et les statistiques magyares tenaient compte premièrement sinon exclusivement de la langue qui était parlée, considérant et enregistrant par la suite pour Hongrois tous les magyarophones (la plupart avaient oublié totalement ou partiellement le roumain). Mais si nous voulons trouver les véritables origines ethniques des «Sicules-Roumains», il faut utiliser des critères supplémentaires dont le plus important est l'appartenance à la confession, vu que la religion orientale orthodoxe (là où elle n'a pas été changée) était adoptée par tous les Roumains de Transylvanie (dans les deux versions: «uniates» gréco-catholiques et «non-uniates», orthodoxes). Il est un fait historique reconnu que la religion grecque (orientale) n'avait jamais été adoptée par les Hongrois ou les Sicules (c'est-à-dire par la population initialement magyarophone de Transylvanie), car celle-ci était, dans cette région,

seulement une «hérésie tolérée», ainsi que l'indiquaient les dispositions constitutionnelles de Transylvanie[25]. Par conséquent il était évident pour tout le monde que – dans le Pays des Sicules, tout comme dans le reste de la Transylvanie –, ceux qui appartenaient à la confession grecque (orth., gr.-cat.) étaient tous des Roumains[26]. Ce facteur – un critère documentaire-historique – a été présenté et appliqué, dans une certaine mesure, par l'éminent publiciste et statisticien de Budapest, Paul Balogh, dans l'analyse sommaire des données statistiques brutes indiquant «la nationalité» des populations de Hongrie suivant le critère de l'idiome parlé, établissant un rapport avec la «colonne des confessions» et avec certaines indications plus anciennes (celles que nous donne Lenk). En considérant mécaniquement ces données ou informations – aussi incomplètes qu'elle soient ou même dénaturées (beaucoup réduites par rapport aux chiffres réels) – Balogh constate l'évidence du processus de magyarisation dans le Pays des Sicules, fait que les chercheurs de notre pays ne présentent qu'insuffisamment[27]; ainsi, par exemple, «il y a 50 ans, ici (à Ciuc), dans ces 12 localités, nous pouvions trouver une forte minorité roumaine, mais cette population a disparu depuis. Nous ne trouvons des traces significatives de cette population que dans deux autres localités – parmi celles où habitaient des minorités gréco-catholiques – et dans certains villages; la plupart appartiennent à la 'religion roumaine' dans des villages *entièrement hongrois*: Tomeşti, Cicea, Şoimeni, Lăzăreşti. Ces habitants sont, à notre avis, tous des éléments d'origine roumaine magyarisés»[28]. «50 ans auparavant Estelnic avait encore une population majoritaire roumaine et de Poian jusqu'à Ojdula il y avait partout de fortes minorités roumaines. Mais ce peuple n'a pas pu renforcer ses racines dans la région sicule de Kézdi [Tîrgu Secuiesc]. Estelnic est aujourd'hui un village entièrement hongrois...»[29]; «ce n'est que ci et là qu'on peut encore trouver des traces de Roumains gréco-catholiques magyarisés»[30]; «Micfalău est un village entièrement hongrois, mais la plupart de ses

habitants sont, suivant leur confession, orthodoxes; à Dobolii de Jos, la plupart sont Hongrois, mais la majorité confessionnelle est orthodoxe»[31]; à Biesad, Aita Mare et Mijlocie, Aita Seaca, Valea Zălanului et Băţanii Mari «il y a de fortes minorités de confession orthodoxe et gréco-catholique, mais on ne trouve qu'à peine des personnes qui parlent le roumain. En Transylvanie, le peuple sicule n'a pas rejoint l'Eglise orthodoxe, car les lois de Transylvanie n'ont jamais accepté cette confession. Les Hongrois orthodoxes du Pays des Sicules seraient donc des Roumains magyarisés»[32]. «Vlăhiţa et Căpâlniţa ont été au début des localités roumaines et elles sont aujourd'hui entièrement hongroises: les Roumains les ont abandonnées [?] ou ont été intégrés – de la même manière que d'autres minorités roumaines mentionnées par Lenk...»[33] Les critères et les résultats – bien que lacunaires, unilatéraux, ainsi qu'ils pouvaient l'être dans le cas d'un statisticien hongrois, qui était donc un agent naturel de la politique officielle hongroise –, sont malgré tout valables, utiles, dans leurs lignes générales, mais restent tout de même partiels (l'absence de critères différenciés, comme ceux que l'anthroponymie pouvait offrir, ou les documents et les données archéologiques, etc.) et ne sont pas satisfaisants du point de vue historique; dans les endroits où la population roumaine avait été déterminée – de gré ou de force – à passer à la confession hongroise (réformée, calviniste, catholique-romaine, unitarienne) il est évident que suivant ce critère nous «ne trouvons plus et il n'y a jamais eu de Roumains». Mais ceux qui se considèrent et se déclarent être des «oláhok» ne peuvent être que (d'anciens) Roumains, ainsi que cela a été démontré par tout le monde, comme par exemple un publiciste roumain du début du XXe: «la différence entre le nombre officiel présenté (le recensement suivant lequel il y a 40.857 Roumains à Odorheiu, Ciuc et Trei Scaune) et nos calculs (53.859) vient du fait que dans les statistiques officielles les Roumains qui ne savent pas parler roumain ne sont pas comptés comme tels, tandis que nous les considérons comme étant des

nôtres, comme d'ailleurs ils se considèrent eux-mêmes, car ils sont liés au corps de la nation par leurs rituels, coutumes, traditions et conscience nationale. 'Permettez-moi, disait un Roumain de Dobolii Inferior (département de Covasna), d'exprimer mes sentiments roumains en hongrois.'[14] Que des Roumains vivant avec les Sicules gardent leurs sentiments roumains, ceci est un fait assez curieux – mais c'est une réalité (c'est aussi le cas des Roumains de Sătmar qui ne connaissent pas le roumain)»[15].

Vers le milieu du XIXe siècle le prosélytisme a connu des moments très intenses parmi les Roumains du Pays des Sicules, avec parfois des récessions, avec la réaction de l'élément roumain éveillé qui semblait parfois prendre le dessus, c'est la cas, par exemple – ă Odorheiu – de «ces Roumains devenus Hongrois, qui revenaient à leur nationalité d'origine» sous l'influence de l'action consciente et persévérante de Ioan Florianu (Florián János), un Roumain, président du tribunal d'Odorheiu[16] ou des modestes intellectuels de villages, des instituteurs ou des prêtres formés dans les écoles de Sibiu et de Blaj[17]. Mais de telles exceptions rares, sporadiques, n'ayant pas un caractère continu et ne bénéficiant pas d'une supervision centralisée – manques déterminés par l'impuissance politique et économique, par l'indifférence ou l'impuissance des cercles dirigeants roumains – étaient limitées, ne représentaient aucunement un obstacle et ne pouvaient certainement pas changer le cours des choses ou les actions soutenues vigoureusement et avec persévérance par l'Etat et par les églises hongroises.

Le mélange socio-ethnique. Ancien, de grandes proportions et de longue durée, est l'aspect principal qui caractérise la population du Pays des Sicules, ce conglomérat de «nations» «fondues» dans le groupe sicule magyarophone. Au début du XXe siècle le phénomène de dénationalisation des Roumains est très avancé, presque achevé dans de nombreuses localités, mais les vestiges documentaires de la

roumanité en déclin (nous faisons ici référence aux traces archéologiques) étaient visibles partout, décrits (suivant A. Paul) par un historiographe hongrois «... ceux qui sont magyarisés du point de vue de la langue et en bonne partie du point de vue de la religion se considèrent toujours roumains. Des livres et des notes trouvées dans les églises, des églises délabrées n'ayant gardé aucun fidèle sinon quelques fidèles hésitants, des cimetières abandonnés, des croix de bois pourries et les souvenirs des gens sont les seuls témoins du passé roumain. L'intégration se déroule lentement mais sûrement, comme le cours tranquille de l'eau qui détruit la berge...»[38] Les endroits de culte disparaissaient, les communautés confessionnelles étaient en train de désintégration, la langue roumaine était oubliée; mais la conscience de leurs origines et le puissant lien instinctif avec la «loi» roumaine persistaient pendant des générations; ce qui semble avoir été le mieux gardé ce sont les manifestations religieuses, les pratiques de culte, l'attachement des personnes âgées au service et aux anciennes cérémonies du rituel grec[39]. En fait (ainsi que le remarquait le même érudit hongrois) la dénationalisation et le «mélange» qu'il y avait au Pays des Sicules a été un processus de longue durée, continu, ne rencontrant pas de résistance ou de réactions de la part des victimes (comme celles d'Odorheiu, supra, pp. 115-116); il s'agissait donc d'une «lutte tranquille qui avait comme résultat l'intégration lente, imperceptible, des Roumains parmi les Sicules»[40]. L'élément populaire rustique-roumain était continuellement absorbé (du point de vue linguistique et culturel au moins) par la «nation dominante» magyarophone, qui avait été initialement (lors de l'occupation du territoire et dès les XIVe-XVe siècles) une minorité, «le groupe de Sicules» (*maroknyi székelység*), comme le décrivait un écrivain hongrois[41]; dans le cadre de l'Etat féodal hongrois, tout allait évidemment dans un sens unique et «catégoriquement en faveur de l'élément hongrois»[42], dans le but proposé d'achever la situation ethnique-démographique et biologique qui ne peut être observée correctement à pre-

mière vu, mais seulement par une étude historique détaillée, se basant sur une riche documentation, sur une étude objective. Ce processus de longue symbiose et ce mélange socio-ethnique sicule est très justement présenté en 1857 par un érudit autrichien: «Initialement il y avait seulement deux catégories, les cavaliers (*lófők*), probablement des Hongrois [c'est-à-dire des Sicules, Zakuli, supra, p. 109) et des pédestres (*gyalogosok*), probablement un mélange d'habitants non-hongrois: des Valaques, Slaves, Pétchénègues, etc., qui se sont peu à peu magyarisés»[43] et ensuite en 1880, par P. Hunfalvy (supra, p. 108). 50 ans auparavant, Nicolae Iorga montrait – à juste raison – que «... les Sicules des Carpates sont en majorité d'anciens Roumains dénationalisés, ainsi que le montrent leur habit traditionnel, leur manière de construire leurs maisons et de travailler la terre...»[44] et ensuite «en partant d'un certain nombre de Hongrois, le Pays des Sicules s'est créé à partir des 'perdus' de notre peuple»[45], car «nous avons tellement donné comme élément humain aux Sicules qu'aujourd'hui la population sicule est, dans sa grande majorité, d'origine roumaine»[46]. De telles assertions ne sont nullement le produit des excès «patriotiques» ou «romantiques» mais représentent l'importance (sans démonstration documentaire, il est vrai, sans chiffres préalables, mais justifiée dans ses lignes générales par les constatations de toute une série de réputés érudits, comme Benkő K., Kozma F., Hunfalvy P., S. Moldovanu, Balogh P., Aug. Paul, etc.) qui, aujourd'hui, nous apparaît plus grande qu'on ne le croyait avant 1918 (voir supra, pp. 104-108) de la composante (une sorte d'«adstratum») de la population rustique roumaine dénationalisée et intégrée dans la population sicule magyarophone: c'est le dernier et le plus important élément ethnique qui ait été assimilé (massivement, peut-être même à partir du XVe siècle) et qui ait laissé de nombreuses et importantes traces dans la langue et surtout dans l'anthroponymie du Pays des Sicules. Le fait d'établir et souligner une telle réalité historique par le biais des documents (et qui ne se base pas uniquement

sur la démarche «logique» historique ou ethno-géographique), n'est nullement une tentative d'accréditer l'idée que «les Sicules sont d'origine roumaine», ce qui serait une ineptie ridicule qu'il ne vaut même pas la peine de discuter – une assertion cependant que certains érudits et publicistes[47], mus par une mauvaise foi évidente, ont essayé d'attribuer aux historiens et aux géographes-ethnologues roumains. Il serait inutile d'insister sur une chose tellement simple et évidente, bénéficiant de l'accord général, comme quoi: «la parenté entre les Sicules et les Valaques est une légende»[48]. Une légende qui peut – à juste raison – indigner quiconque, non seulement un historiographe chauviniste et mystificateur comme Szádeczky K.L.

Se servant de banalités, d'invectives vulgaires et d'insultes adressées aux Roumains et aux historiens, généralisant à la hâte quelques infractions commises par certains individus de l'époque féodale – «des faux», des «mensonges», de la «perfidie», des vols, etc. (cf. les observations justes et les rectifications concernant de tels faits qui avaient été constatés chez certains Roumains et Hongrois, autant des serfs que des «nobles» à l'époque féodale, surtout au XIVe siècle: *RoumTr.*, pp. 93-101 «des moeurs balcaniques ou éthique féodale» – l'auteur croyait pouvoir escamoter la réalité des faits, l'essence du problème: la dénationalisation massive des Roumains du Pays des Sicules – remarquant cependant à raison que ce phénomène n'avait été démontré ni par Iorga, ni par les frères Enescu (1915); mais si une telle démonstration n'a pas pu être faite par Iorga ou Enescu, cela ne veut pas pour autant dire qu'elle n'existe pas. Il est évident que dans ce cas il s'agit d'une (fausse) interprétation de la réalité socio-ethnique présentée par la recherche roumaine, surtout celle des 3e-4e décennies du XXe, se basant donc sur le mélange – de proportions considérables – de l'élément populaire roumain intégré dans le cadre ethno-linguistique magyaro-sicule. Nous ne pouvons pas confondre le phénomène de «mélange» socio-ethnique (Sicules + Roumains assimilés, dénationalisés) et l'origine ethno-linguisti-

que proprement dite (qui est une chose tout à fait différente) de chacun de ces groupes nationaux, qui se sont confondus, en faveur du deuxième, la population roumaine étant diminuée et se «fondant» du point de vue national et culturel-linguistique dans la «nation sicule», magyarophone. Avant la composante roumaine (dont l'intégration semble avoir pris plus de temps que celle d'autres mélanges antérieurs, ce qui peut être prouvé par les documents des XVIe-XXe siècles) d'autres groupes ethniques ou des éléments isolés ayant pénétré et demeurant dans la «Terra Siculorum» ont été assimilés dans la «nation sicule»: des Slaves, des Pétchénègues, des Coumans, quelques Saxons, etc., dont la présence et «disparition» est attestée par la toponymie et probablement par certains anthroponymes qui peuvent avoir été d'origine slavo-roumaine ou slave, respectivement pétchénègue-coumane (*Basarab* etc.: infra, p. 285); à commencer par le XVIIIe siècle, de nombreux Arméniens (surtout dans la région de Gheorgheni) et – rarement – des Gitans sont passés par le même processus (infra, pp. 306-307).

Ainsi, au «noyau hongrois-sicule» (c'est à dire des Sicules, des *Zakıdi* magyarisés) qui existait au Pays des Sicules, se sont ajoutés une série d'éléments allogènes formant une sorte d'amalgame socio-ethnique, magyarophone (donc unitaire du point de vue linguistique et organisationnel-administratif). Si le facteur «no. 1» (le plus important du point de vue politique et administratif) qui a servi à constituer et à nommer la plupart des localités[49], le facteur culturel-linguistique, a été et continue à être celui sicule-hongrois, il semble évident que le facteur «no. 2» est l'élément rustique-roumain, représenté par les masses de paysans vivant dans tous les villages ou dans les banlieues des villes. Un historien qui s'est occupé de l'étude du Moyen Age a décrit cette situation de la manière suivante: «Les Roumains, que les Sicules ont trouvés en arrivant en Transylvanie, vivaient sous l'influence de l'ancienne tradition que nous connaissons sous le nom de 'jus valachium', ils étaient organisés en comtés

et voïvodats locaux. Les obligations fiscales des Roumains envers le Roi étaient semblables aux obligations des Sicules, la même chose étant valable pour les obligations militaires. Il n'a jamais fallu réglementer la situation des Sicules ou des Roumains par un diplôme de droits et privilèges spéciaux envers la Couronne hongroise, car les premiers étaient considérés comme une tribu libre et les seconds comme les habitants autochtones de Transylvanie, tous deux soumis à l'autorité de la Couronne...»[50] Peu à peu, durant 2-3 siècles, ces «nombreux Valaques» ont été assimilés, magyarisés, d'abord leur langue, ensuite leur confession, leur anthroponymie, leur conscience. C'est un processus socio-historique séculaire, justement décrit dans ses lignes générales par Benkő K. (supra, p. 104), Orbán B. (supra, pp. 104-105), Kozma F. (supra, p. 108), Hunfalvy (supra, p. 108), Balogh P. (supra, p. 114), Toth Z.I., etc., mais «ignoré» par les chercheurs de notre époque ou de jadis, un processus ayant duré plus de trois siècles, prouvé par les documents. Du point de vue de la quantité, la composante roumaine des Sicules peut être évaluée comme touchant un pourcentage compris entre 25-30% (ou même 40%?) en considérant que dans les villages roumains sicules, les Roumains (présents partout) représentaient en moyenne ¼, ⅓ ou même plus du total, certains villages ayant une majorité roumaine, sans compter les éléments roumains qui ont été préservés dans les territoires des anciens «sièges», c'est-à-dire à l'Ouest de la Vallée du Niraj, au Sud et à l'Est du département de Covasna, à Gheorgheni-Ciuc, etc. Une telle proportion peut être admise, quel que soit le degré de véridicité des résultats biologiques (infra, pp. 136-137), des observations physionomiques concernant la «parenté» qui existerait entre les Sicules et les Roumains, ou bien de certains critères ethnographiques (l'habit traditionnel, les coutumes, etc.).

Le mélange socio-ethnique de la période ancienne (les XIIIe-XVIe siècles) au Pays des Sicules (ainsi que dans d'autres régions qui ne peuvent pas fournir de preuves documentaires claires et ex-

plicites) est un problème complexe, difficile, qui impose des recherches poussées, de longue durée, détaillées, à même de présenter aussi de nombreuses hypothèses et réserves. Ce qui est certain, c'est que les populations «pré-sicules» (trouvées par les Sicules lors de leur installation), dans l'ordre chronologique et suivant leur importance: les Roumains, les Slaves, les Pétchénègues (les Coumans?), les éléments germaniques, etc., se sont mélangées et fondues intégralement ou partiellement aux et dans la majorité dominante, sicule – comme les chercheurs l'ont démontré (tout spécialement Czoernig et Hunfalvy, supra, pp. 108-109), en se basant sur les documents, les chroniques, l'anthroponymie, la toponymie et même le lexique dialectal sicule. Parmi ces populations allogènes, la seule qui ait résisté – partiellement – jusqu'à nos jours est la population roumaine qui était aussi la plus nombreuse (plus nombreuse évidemment que les Slaves, les Pétchénègues, éventuellement d'autres populations et tribus arrivées dans la période des migrations, toutes prises ensemble). Quant aux Slaves et aux Pétchénègues[51], il y a consensus général[52] en ce qui concerne le fait qu'ils se sont mêlés directement aux Sicules, qui ont repris des toponymes slaves et pétchénègues et même des particularités phonétiques ainsi que des restes de ces populations; une telle chose est véridique, tout à fait possible, mais il y a cependant quelques objections et inadvertances: si dans les premiers siècles l'isolement social des Sicules privilégiés était total, hermétique (comme le déclarent certains) le mélange direct ne pouvait pas avoir lieu trop facilement, mais il est en revanche plus probable que les «allogènes disparus» du Pays des Sicules se soient plutôt mélangés – dans la mesure où ils n'ont pas été exterminés ou s'ils n'ont pas quitté le territoire – à l'élément populaire roumain, car entre ces deux catégories il y avait plus de liens économiques-sociaux et culturels (la religion, etc.) qu'il n'y en avait avec les Sicules magyarophones catholiques, vu le fait que nous retrouvons chez ceux-là des anthroponymes slaves et pétchénègues au XVe siècle et au siè-

cle suivant, période durant laquelle les sources documentaires ne mentionnent que les Roumains et les Sicules dans la Transylvanie orientale, dans les «sièges sicules». Nous pouvons donc remarquer que le problème de l'amalgame ethnique du Pays des Sicules ne peut être résolu ni en utilisant habilement des formules simples et simplistes, ni par des réticences ou des tentatives de passer au bleu, des moyens utilisés par d'autres érudits, comme par exemple Tóth Z. (infra, p. 137), qui contredit ses propres propos lorsqu'il admet (vigoureusement même) l'élément roumain du Pays des Sicules, essayant en même temps de le nier, ou comme le naturaliste d'Odorheiu, Bányai János, qui essayait de diminuer la proportion des contributions allogènes, «non-sicules», ignorant ou feignant ne pas être au courant de l'existence des masses rurales roumanophones siculisées pendant quelques siècles. Il est fort probable et même certain (fait généralement admis) qu'au début, la communauté ethno-linguistique sicule était isolée et essayait de maintenir sa «pureté» en ne permettant pas la pénétration des «indésirables» dans son cercle social et familial, dans ses structures économiques et politiques[51]; une preuve dans ce sens est aussi le fait que dans les documents des XVe-XVIe siècles les anthroponymes non-magyares: slavo-roumains ou du type couman-pétchénègue, etc., étaient fort rares, presque disparus (infra, p. 308 et les suivantes). La raison principale de l'isolement et de la «xénophobie» (dans la période ancienne, si nous pouvons en parler dans ces termes) n'était pas les critères ou les considérations d'ordre national-chauviniste, «raciste» – les Sicules étaient généralement très amicaux, aimables et hospitaliers – mais surtout économique et juridique: ils voulaient garder les privilèges assurés par la royauté hongroise; c'est la raison pour laquelle – déclare Bányai – la population sicule autochtone (les «székely truncusok») aurait assimilé si difficilement des éléments allogènes venant des étrangers «immigrés» (qui, en fait, sont antérieurs aux Sicules: les Roumains, les Slaves, les Pétchénègues, etc.) dans son espace. Le même auteur (sans être

un historien spécialiste) admet cependant que de nombreux éléments ont pénétré progressivement dans cette communauté ethnique-juridique et socio-linguistique[54]. Après l'écroulement des institutions et des privilèges sicules, mais surtout pendant la tyrannie imposée par l'occupation des Habsbourg, nous voyons commencer un long processus de mélange, certains «immigrés» réussissant à s'intégrer[55] – et l'essentiel de la structure de la collectivité sicule est (suivant Bányai J.) le fait qu'ils forment une «communauté de conscience»[56], assertion qu'il faut compléter en disant qu'il s'agit tout d'abord d'une communauté linguistique (population entièrement magyarophone), politique, organisationnelle, culturelle, etc. Mais les thèses rigides (qui voulaient partout imposér un modèle) du naturaliste d'Odorhei (qui, partant de l'arrière pensée suivant laquelle il y aurait eu un «vide ethnique-démographiqué» à l'Est de la Transylvanie au moment de la colonisation des Sicules, ignore les documents et l'anthroponymie) doivent être complétées par de nombreuses «rectifications» et ajustements, dont la première et la plus importante est la précision concernant l'existence d'une masse ethnique roumaine qui avait été assimilée par les Sicules magyarophones à partir du XVIe (?) ou XVIIe siècle, chose que les érudits hongrois des dernières décennies ignorent (pour ne pouvoir la contester) avec tant de prédilection, «habileté» et obstination.

Des recherches et études roumaines. Un peu plus amples ont été menées entre 1920-1940 et 1943; sans trop loin pousser la recherche et loin d'avoir épuisé le matériel documentaire ou d'avoir trouvé une solution à ce problème, ces recherches ont indiqué les proportions vraies, ainsi que beaucoup de détails concernant la grandé métamorphose socio-ethnique et culturelle-linguistique qui a représenté un véritable désastre national et socio-culturel pour la roumanité de la région siculisée au XIXe siècle. Suivant la direction indiquée en 1905 par A. Paul (infra, p. 174) les recherches et les enregistrements

faits par des historiens, géographes, biologues et publicistes roumains ont rassemblé du matériel documentaire venant d'un grand nombre de localités (la région d'Odorheiu-Cristur, Ciuc-Gheorgheni, Trei Scaune-Covasna; un peu moins, sinon quelques aspects généraux des régions de Mureş-Niraj-Târnava Mică) et ce problème – suivant son importance historique et national-politique – a préoccupé, comme il se doit, de nombreux historiens, géographes, ethnographes et publicistes, des hommes politiques tels que N. Iorga[57], Al. Lapedatu, V. Mihăilescu, S. Opreanu, I. Bozdog, Traian Popa, T. Chindea, G. Popa-Lisseanu, Şt. Meteş, A. Gociman, N. Sulică, L. Someşanu, O.M. Dobrotă, etc., ainsi que des médecins-anthropologistes: Iuliu Moldovanu, G. Popovici, P. Râmneanţu, S. Manuilă, etc. (moins et presque pas du tout les philologues transylvains). Par conséquent, il y a une bibliographie impressionnante concernant la période de l'entre-deux-guerres, une bibliographie qui, même si elle est riche en apparence, a des lacunes importantes, étant déficitaire comme documentation historique et philologique-linguistique – dans les détails –, unilatérale et basée seulement sur une petite partie du matériel documentaire venant de quelques régions; la plus grande partie de la bibliographie contient seulement des généralités, donnant peu – ou pas du tout – d'exemples, l'anthroponymie étant un des sujets les moins couverts (les instituteurs et les professeurs de la province n'étaient pas tous en mesure d'apprécier la valeur de documents de premier niveau des noms personnels). La cause de ces manquements est le fait que (malgré l'intérêt et l'enthousiasme passionnant) les études ont été menées d'une manière sommaire, unilatérale, parfois superficielle, sans des recherches poussées et systématiques dans les bibliothèques, dans les archives et sur le terrain, sans la participation effective des philologues roumains de l'école de nuance latinisante dirigée par S. Puşcariu à Cluj (1920-1940)[58]. A part des idées et des constatations générales concernant l'essence, les étapes et les proportions vraies de la dénationalisation des «Rou-

mains sicules», la bibliographie roumaine historique-géographique offre en fait peu de matériel et d'informations directes, utilisant souvent des matériels isolés, disparates, repris d'autres sources ou «racontés», reprenant des avis ayant déjà été formulés et qui n'étaient pas toujours basés sur la source réelle des faits et documents; ceci a induit (évidemment) l'apparition de grands vides dans la documentation et la bibliographie, des erreurs dans les détails – des détails très importants – certaines assertions qui pouvaient sembler des exagérations de propagande[19], provoquant ainsi une certaine méfiance et des préjudices à ces thèses, justes dans leur ensemble.

La bibliographie principale (les études déjà citées mises à part, comme par exemple celle de A. Paul, *Între Someş şi Prut* [Entre le Someş et le Prout], 1905, pp. 90-110, 135-138, 218-238 «des Roumains qui ne savent pas le roumain»): N. Iorga, *BulCIst.*, II, 1916, pp. 181-195 et de nombreux articles parus dans la presse, des notes, compte-rendus, conférences: V. Mihăilescu, *Câteva observaţii asupra românilor din Secuime* (Quelques observations sur les Roumains du Pays des Sicules), dans *BulGeogr.*, XLI, 1922 (1923), pp. 112-118; XLIX, 1930, pp. 127-132 (réponse à L. Szădeczky); Al. Lapedatu, *Secuii şi românii* (Les Sicules et les Roumains) (conférence à Braşov), *Problema secuiască* (Le problème sicule), dans *Miscellanea*, Bucarest, 1925, pp. 92-98, 159-162; Sabin Opreanu, *Terra Siculorum. Contribuţiuni privitoare la românii din ţinutul secuilor* (Contributions concernant les Roumains du Pays des Sicules), Cluj, 1925, 47 pp.; *Secuizarea românilor prin religie* (La sicularisation des Roumains par la religion), Cluj, 1927 (*Astra*, Bibliothèque de la section géographique-ethnographique, no. 1, 40 pp.); *Ţinutul secuilor* (Le Pays des Sicules), dans *LucrGeogr.*, III, 1926-1927 (1929), pp. 41-191 [compte-rendus, certaines rectifications: N. Iorga, *RevIst.*, XVI, 1930, pp. 112-114; Şt. Paşca, *DR.*, VI, 1931, pp. 439-447]; *Printre românii secuizaţi* (Parmi les Roumains sicularisés), dans *Graiul românesc*, Bucarest, 1927, pp. 8-13; *Problema culturii româneşti în ţinutul secuilor* (Le

problème de la culture roumaine au Pays des Sicules), dans *Trans.*, LXI, 1930, pp. 153-162; *Die Szekler*, Sibiu, 1939, 211 pp.; Tr. Popa, *DocMur.*, *MonTgM.*, pp. 11-12; A. Nistor, *RevTeol.*, XVII, 1927, pp. 274-284; I. Rafiroiu, *RevTeol.*, XVIII, 1928, pp. 69-82; Teodor Chindea, *Contribuţii la istoria românilor din Giurgeul Ciucului* (Contributions à l'histoire des Roumains de Giurgeul Ciucului), Gheorgheni, 1930, 149 pp.; G. Popa-Lisseanu, *Secuii şi secuizarea românilor* (Les Sicules et la siculisation des Roumains), Bucarest, 1932, 62 pp. (cf. *GazMur.*, 1933, no. 24, le 18 VI; version hongroise *A székelyek és a románok, székelyesitése* par dr. Kendi S., Bucarest, 1936, 126 pp.); *Sicules et Roumains. Un problème de dénationalisation*, Ière édition, Bucarest, 1933 [comptes-rendus: *UgJB.*, XVI, 1936, pp. 135-136; H. G(eorgescu), *AnIstN.*, VI, 1936, pp. 582-585], IIe édition, 1939, 80 pp.; *Date privitoare la maghiarizarea românilor* (Donnécs concernant la magyarisation des Roumains), Bucarest, 1937, 93 pp. [compte-rendu: A. Bărbat, *ObsSEc.*, VII, 1937, pp. 199-201]; *Originea secuilor şi secuizarea românilor* (Origine des Sicules et siculisation des Roumains), Bucarest, 1941, 160 pp., rassemblant du matériel des études précédentes, nous informe que «notre matériel, très riche, qui n'est ni complet ni égal pour toutes les communes de la région sicule, n'a pas pu être publié», p. 5 (cf. *AnIstN.*, VIII, pp. 436-437); I. Bozdog, *Progres şi cultură* (Progrès et culture), Târgu-Mureş, I, 19, 1933, no. 1, pp. 22-24, *Trans.*, LXV, 1934, p. 343; I. Moldovanu, *Trans.*, LXV, pp. 310-311 (infra, p. 179); A. Gociman-Oituz, *Problemele româneşti în regiunea secuizată* (Les problèmes roumains dans la région siculisée), dans *ObsSEc.*, V, no. 2-4, 1935, pp. 83-95 (*NmN.*, III, 1936, no. 3-5, 19, 26 I et 2 II); N. Iorga, *Începuturile şi motivele desnaţionalizării în Secuime* (Les débuts et les raisons de la dénationalisation au Pays des Sicules), dans *MemIst.*, III, XVIII, 1936-1937, pp. 317-331; N.I. Dumitrescu, *Praid, sat într-un ţinut secuizat* (Praid, village dans une région siculisée) (*Biblioteca Astra*, no. 23), Sibiu, 1936, 86 pp.; Şt. Meteş, *România eroică* (La Roumanie héroïque), 1937, 1er mai;

N. Sulică, *Contribuții la istoria vechimii elementului românesc și a circulației cărții românești în regiunile secuizate* (Contributions à l'histoire de l'ancienneté de l'élément roumain et de la circulation du livre roumain dans les régions sicules), dans *Reînv.*, I, 1937, pp. 11-12, II, 1938, pp. 11-29; Ioan N. Țuțuianu, *MijlDesn.* [compte-rendu de A. Bărbat, *ObsSEc.*, VII, 1937, pp. 201-202]; I. Breazu, *Astra în regiunea secuizată și pe frontiera de vest* (L'*Astra* dans la région sicule et à la frontière occidentale), dans *Trans.*, LXVIII, 1937, pp. 470-474; A. Șara, *Progres și cultură* (Progrès et culture), V, 1937, no. 7-8, pp. 4-10; O.M. Dobrotă, *op. cit.*; I. Hurdubețiu, *Muscelul nostru*, 1940, no. 9-10; Maria I. Negreanu, *RomTgSec.* (1943).

A part ces études (monographies, études, articles, notes dans les revues), il y a eu d'autres contributions substantielles, de grande importance non seulement pour les détails et les situations locales mais aussi pour l'ensemble de ce problème; il s'agit des nombreux articles (certains étant des études poussées) et notes de la presse roumaine publiés entre 1922 et 1940 dans les villes de la région sicule, à Târgu-Mureș, Odorheiu, Gheorgheni, Sfântu Gheorghe et Miercurea-Ciuc; ces articles étaient rédigés et soutenus par les efforts de quelques publicistes travailleurs, talentueux et combatifs, professeurs, instituteurs, prêtres, personnes travaillant dans la culture ou dans l'administration des 4 départements du Pays des Sicules. Ceux-ci connaissaient mieux, directement, les réalités populaires des villages roumains-sicules et pouvaient – il y a 4 ou 5 décennies – facilement rassembler les données et les informations authentiques, importantes: indications concernant les relations entre les personnes «sicules» et les anciens Sicules, données faisant référence à leur passé et souffrances, plus récentes ou éloignées, déclarations et souvenirs de vieux octogénaires, idées précieuses, noms propres, livres, matricules, matériel archéologique ou même de simples traditions ou les échos éloignés du processus de dénationalisation, toutes ces informations forment un matériel documentaire de grande valeur,

de premier niveau. Les journaux: *Mureşul*, *Mureşul cultural*, *Astra*, *Gazeta Ciucului*, *Secuimea (Gazeta Odorheiului)*, *Glas românesc din regiune secuizată*, *Gazeta Mureşului*, *Glasul Mureşului*, *Neamul nostru*, *Oituzul*, *Ţinuturi secuizate*, les revues *Reînvierea*, *Progres şi cultură* (où nous devons mentionner parmi les collaborateurs les plus importants: I. Bozdog, T. Chindea, G.N. Gârneţiu, O.M. Dobrotă, T. Anastasiu, A. Gociman, A. Nistor, R. Robu, Dr. V. Bidu, N. Sulică, N.I. Dumitrescu, N.I. Ţuţuianu, G. Târnăveanu, G. Belea, E. Câmpeanu, E. Colceriu, G.M. Stancu, I. Mateiu, I. Tomulesc, V. Netea) et *Jar şi slovă* ne peuvent être ignorées sans laisser une grave lacune dans la documentation concernant l'histoire du Pays des Sicules et la siculisation des Roumains, ainsi que l'anthroponymie et la langue populaire du Pays des Sicules[60].

A la lumière de ces résultats (informations, matériel, constatations et conclusions) – résultats partiels, il faut le dire, ayant de grandes lacunes – enregistrés dans la bibliographie et la presse roumaine de l'entre-deux-guerres, la réalité historique de la magyarisation massive des Roumains du Pays des Sicules apparaît beaucoup plus ample et évidente, nuancée, et il est clair maintenant que les soit-disants «Roumains mystifiés parmi les Hongrois (Sicules)»[61], perdus dans les masses magyarophones, sont beaucoup plus nombreux. Mais comme dans notre recherche philologique-linguistique et historique il n'est ni nécessaire ni possible de reproduire et analyser ou même de résumer tous les éléments et constatations présentées dans la bibliographie, y compris la presse, nous allons nous contenter de signaler quelques observations et résultats remarquables des chercheurs et des publicistes mentionnés; le reste du matériel sera compris et mis en valeur dans le cadre d'une ample recherche monographique qui sera précédée par d'autres enquêtes détaillées, locales, rassemblant de nouvelles informations, se basant sur l'utilisation large – sinon exhaustive – de documents de quelque nature que ce soit, venant des archives, mais aussi de l'actualité ou du passé récent

(documents conservés par les paroisses, les écoles, les conseils populaires et les mairies, livres fonciers, chiffres présentés par les *sematisme*, etc.) qui ne peuvent être remplacés par le simple «simulacre» de la bibliographie, quelque ample et exhaustive qu'elle soit (ce qui n'est pas le cas dans notre étude).

«La stratification des religions au fil du temps, mais surtout la stratification sur le terrain montre, d'une part, que la confession (la loi) roumaine était beaucoup plus répandue jadis dans le territoire sicule que de nos jours; d'autre part, comme elle était étroitement liée aux régions montagneuses, elle est aussi la plus ancienne de ce territoire. Il y a de nombreuses preuves dans ce sens. Beaucoup d'églises roumaines de toutes les parties de ce territoire n'ont plus de fidèles aujourd'hui, c'est le cas, par exemple, des deux églises de Bodogaia (Odorheiu), dont une orthodoxe et l'autre catholique, des églises de Lăzăreni (Ciuc), Curteni, Sărata, Budiu (Mureş), etc. D'autres sont en ruines et les fidèles ont adopté les religions des Sicules, ă Mărtinuş par exemple, ou à Daia, Corund (Odorheiu), Olteni, Angheluş, Ghidfalău (Trei Scaune) et d'autres encore. Dans la plupart des villages on ne se souvient même plus de l'église, mais on garde les cimetières des Roumains, différents des cimetières sicules, même s'il n'y a aujourd'hui plus de Roumains dans ces villages; à Dobolii de Sus par exemple (Trei Scaune), à Ciceu, Păuleni, etc. Les coutumes des Sicules, presque identiques à celles des Roumains, les naissances, les mariages et les enterrements ainsi que toutes les croyances illusoires concernant la religion montrent l'importance de l'influence du fonds religieux roumain, une influence qui est le résultat de la siculisation des Roumains. Les causes de la siculisation ont été le manque d'organisation des église roumaines, les persécutions, les tentations matérielles, la pression morale, les disputes entre les deux Eglises roumaines, etc.; tout cela a fait que l'élément roumain soit peu à peu attiré par les églises sicules et, dans la plupart des cas, il a été complètement perdu pour le roumanisme

et pour l'Eglise roumaine. Le fait que le nombre des Roumains siculisés de cette manière a été très grand est démontré par les nombreuses preuves matérielles et spirituelles, par les documents et les statistiques imprimées, par les documents trouvés dans les archives des églises, etc.» (*LucrGeogr.*, III, p. 108, Opreanu). «Seules les petites églises pauvres se trouvant aux bords des villages, les inscriptions passées sur les croix des cimetières, les documents jaunis par le temps, éparpillés dans les archives, parlent encore de l'existence de l'élément roumain d'autrefois, que nous pouvions trouver dans des masses assez compactes dans le Pays des Sicules» (*DocMur.*, p. I, préface T. Popa). Nous trouvons des constatations identiques, dans ce sens, apportant de nouveaux détails, dans les études de T. Chindea, G. Popa-Lisseanu, A. Gociman, N. Sulică, I. Ţuţuianu, M. Negreanu et plus récemment Traian Dusa (voir l'art. *Elie Câmpeanu, istoric şi luptător pentru drepturile românilor din Secuime în perioada pre şi post memorandistă*, dans *Marisia*, VIII, pp. 227-234).

Parmi les nombreux articles et notes (bien documentés, réalistes et sans aucune exagération) parus dans la presse, qui sont extrêmement suggestifs et reflètent fidèlement la situation des décennies 1920-40 (comme celle des périodes antérieures, du XIXe siècle ou même plus anciens) nous allons nous limiter à la présentation de certains passages plus frappants et significatifs, qui représentent des documents d'une valeur historique exceptionnelle. Dans la Vallée du Niraj «... l'être et le droit à la vie de quelques milliers d'âmes, dont à peine le tiers parle encore la langue roumaine» (*Astra*, 1929, no. 12, 17 II et passim, I. Bozdog); dans la même vallée, dans chaque village, on trouve une église en bois, en ruine, abandonnée, on n'entend plus un seul mot en roumain, mais «si nous cherchions dans les matricules des églises réformées de ces villages, nous apprendrions que la majorité des habitants sont d'origine roumaine, de confession grecque et que la plupart d'entre eux sont passés à la religion réformée vers la fin du XIXe siècle seulement» (*Astra*, 1927,

no. 15, 10 III, p. 2, S. Pasere). «Les Roumains sicultsés – les oubliés et les perdus du peuple roumain – une terrible et impardonnable erreur des dirigeants du peuple roumain de Transylvanie qui se sont montrés indifférents pendant la domination hongroise envers cet élément du territoire sicule. En fait, ce qui est encore plus inquiétant, est l'indifférence condamnable envers les Roumains sicultsés que nous pouvons remarquer après l'Union [1918]. Tout le monde roumain et tous les partis politiques pensent que les Sicules représentent un groupe compact au milieu des Roumains. Au XVIe siècle, les documents mentionnent beaucoup de Roumains, dont le nombre s'est toujours amoindri, chute qui continue de nos jours encore, à cause du manque d'organisation de l'Eglise, des disputes entre les églises, de l'isolement par rapport au reste de la masse ethnique roumaine, surtout par rapport au Sud (Braşov), etc.» (*NmN.*, 1934, no. 1, 1, I, p. 1, dr. V. Bidu). «Toute la région siculisée est un immense cimetière de la nation roumaine, d'où arrivent des appels au secours désespérés. Il n'y a presque aucune village dans lequel il n'y ait ou dans lequel il n'y ait eu de Roumains. Là où ils ont disparu, des églises abandonnées, en ruine, des cimetières en friche, en sont les seuls témoins tristes» (*ObsSEc.*, V, 1935, no. 2-4, pp. 83-85, A. Gociman). «Le processus de siculisation des Roumains du Sud-Est de la Transylvanie a été achevé par des mesures inquisitoriales adoptées par le gouvernement de Budapest, dirigées contre les Roumains qui gardaient leur langue et leur foi; mais c'est surtout l'activité de la société EMKE, par sa section 'Székely Aktia' qui, sous le prétexte de l'éducation de la population sicule, a magyarisé – de force – les Roumains, par le biais des écoles, des églises, de l'administration. On a introduit la langue hongroise dans toutes les écoles primaires des communes roumaines; les prêtres orthodoxes ont été chassés de leurs églises et les fidèles roumains – empêchés de faire leurs dévotions dans leurs propres églises – étaient conseillés et forcés d'adhérer au catholicisme, les autorités administratives ont

falsifié les registres d'état civil, autant en ce qui concerne le nombre des habitants qu'ils avaient siculisés, qu'en ce qui concerne leur confession, qu'ils ont remplacée par la confession catholique ou réformée» (*Oituzul*, 1936, no. 19, 26 IV, p. 5). «Un noyau de colons hongrois arrivés au XIIe siècle de la Puszta hongroise, bénéficiant de tous les privilèges du passé – qui ont assimilé la masse roumaine. 'Le bloc sicule' est une invention mensongère apparue après 1848. Suite à la siculisation d'un groupe considérable de Roumains, plus de 50% de la masse sicule d'aujourd'hui, la population sicule est composée par deux éléments: les Sicules d'origine hongroise et les Sicules d'origine roumaine qui ne savent plus un seul mot en roumain et qui ont perdu une bonne partie de leur conscience nationale» (*Oituzul*, 1936, no. 39, V. Bidu). «Une poignée de Sicules (*maroknyi székelység*) – comme les appelle un écrivain hongrois – que l'Etat hongrois oppresseur a utilisée pour falsifier l'histoire de toute une région – existe aujourd'hui encore. Nous les connaissons et les respectons même» (*GazOd.*, 1937, no. 219, 20 II). «Nos ancêtres pouvaient être trouvés dans chaque recoin de la région sicule, ce qui aurait été inadmissible si nous acceptons l'hypothèse – fausse – de l'immigration tardive»; «la politique de la nation unitaire a eu des résultats extraordinaires au Pays des Sicules: l'école, l'église et l'administration étaient à son service, la persécution des prêtres, dont le nombre diminuait, le peuple roumain en partie abandonné, méprisé, presque écrasé par les charges publiques des seigneurs, maintenu dans un état culturel retardé, oppressé et persécuté depuis des siècles, a été vite séduit par ceux qui voulaient le 'sauver' le nourrissant d'espoirs illusoires: la liberté et le bien-être matériel...» (I. Mateiu, *GlasR.*, 1936, no. 184, 10 IV, pp. 4 et 8 etc.). «Plusieurs familles de Satu Nou se déclarent roumaines – mais beaucoup de Roumains sont passés à d'autres confessions. Il est facile de les identifier, car la population sait aujourd'hui encore lesquels d'entre eux sont Roumains et lesquels sont Hongrois, la fusion n'a pas pu être

accomplie...; à Ocland – une population roumaine nombreuse, presque complètement aliénée; beaucoup d'entre eux sont passés aux unitariens en 1919, sous la pression de la terreur; 4 familles seulement étaient de religion roumaine (Galiţa, Trifa, Cosman); en 1875, le prêtre et l'instituteur roumains avaient une forêt et des pâturages; dans les matricules, il y a de nombreux Roumains qui aujourd'hui se donnent pour Sicules. Mais la population sait exactement qui est roumain et qui ne l'est pas...» (*GlasR.*, 1936, no. 184, p. 24). Les conscriptions de 1733, 1750, 1760 et 1805 peuvent être comparées avec les «statistiques hongroises de 1868 et 1910, qui constatent qu'il n'y a pas une seule commune dans la région dans laquelle il n'y ait eu ou dans laquelle il n'y ait encore des habitants roumains; les ruines des églises roumaines, les cimetières, les vieillards qui savent bien que pendant leur enfance ils parlaient roumain avec leurs parents et que leurs parents s'appelaient Vasile, Albu, Savu, Negrea etc., et non pas László, Fehér, Szávuly, Nyegra etc., comme ils s'appellent aujourd'hui [etc.]» (*GlasR.*, 1936, no. 191, 3 X, p. 4). «L'histoire de la paroisse orthodoxe de Porumbenii Mari présente en miniature les phases principales de l'ascension, du déclin et de la chute du grand processus historique de dénationalisation de l'élément roumain de tout le territoire du Pays des Sicules d'aujourd'hui – une image claire concernant la situation de début de l'élément roumain du Pays des Sicules et son déclin successif...» (*Reînv.*, 1938, p. 29). «Si nous visitons chaque maison de Baraolt et parlons aux personnes âgées de ces régions, nous pourrons tirer la conclusion que 70% des habitants sont d'origine roumaine, magyarisés de force durant des années, auxquels on a volé leur langue roumaine par l'éducation des jeunes dans les écoles hongroises ...» (*Oituzul*, 1936, 13 IX, p. 4) etc. Dans la région de Târgu Secuiesc, «de nombreux Sicules racontent aujourd'hui qu'ils ont jadis été des 'Olahi orthodoxes', mais qu'ils ne savent plus le roumain ...» (*RomTgSec.*).

De tels témoignages directs, concrets (la plupart inexistants ou ignorés par la littérature historique antérieure à 1925) peuvent être trouvés dans nombre de pages des gazettes du Pays des Sicules, par dizaines ou par centaines, – indiquant de manière éclatante une seule conclusion possible: la siculisation a pris des proportions beaucoup plus grandes et elle s'est étendue sur tout le territoire sicule d'aujourd'hui. Comme le mélange a été lent, de longue durée et confus (il faut aussi tenir compte de la circulation de la population dans le milieu rural, entre les localités et à l'extérieur des localités) il est difficile d'opérer une division de la population en «Sicules purs» (les descendants de ceux qui avaient immigré, venant de la Hongrie au XIIIe siècle, ou les «Huns», les «Gépides», etc., éventuellement venant individuellement des territoires ethniques hongrois) et en ceux qui sont d'origine roumaine, qui sont le résultat des fusions ou qui viennent des groupes de Roumains (une partie des villages ou des villages entiers) assimilés, les nombreux «magyarokká lett románok» (supra, p. 115) présents dans tous les villages et les villes du Pays des Sicules: il est possible, comme cela a déjà été dit que – selon les évaluations – ils aient représenté environ 1/3 du total de la population rurale des XVIIe-XVIIIe siècles, beaucoup d'entre eux étant croisés avec les Sicules par des mariages mixtes. Après le rouleau niveleur de la dénationalisation (un lent processus de résorption, par lequel la majorité sicule magyarophone a «avalé» linguistiquement parlant mais aussi d'un point de vue culturel-politique, sinon biologique, la minorité valaque roumanophone), dans les villages sicules tout est devenu une seule masse ethno-linguistique et sociale magyarophone. Il serait assez difficile d'essayer (hormis quelques exceptions locales, clarifiées en préalable du point de vue documentaire, par le biais des anthroponymes, de la confession, etc., comme par exemple Vlăhiţa, Căpâlniţa, Estelnic, Porumbenii Mari, Bodogaia, Sărăţeni, Ilieşu, Iobăgeni-Valea, Sântandrei, Troiţa, etc.) d'identifier et de séparer les éléments sicules autochtones, purs et les

éléments roumains magyarisés[62]; une telle chose aurait éventuellement pu être réalisée jadis, un siècle auparavant (du temps d'Orbán B., supra, p. 105), lorsque le processus d'intégration massive n'était pas encore achevé. N. Iorga – avec sa brillante intuition – n'avait peut-être pas tort en constatant que «excepté quelques visages plissés, jaunâtres, avec des tâches de rousseur, les Sicules ont le visage des nôtres et leurs maisons, leurs chants sont comme les nôtres»[63] et que «il n'y pas un seul Pays des Sicules, il n'y a pas une seule sorte de Sicules, il n'y a pas une seule catégorie de Roumains 'siculisés'. Nous pouvons facilement tracer une ligne en dessous des Carpates, à l'endroit ou nous pouvons trouver une race finnoise pure, des gens de petite taille et ayant des visages pâles, et une autre, un grand mélange, comprenant aussi les Saxons, sur les bords et près de l'Olt, pour ensuite changer de direction vers l'Ouest et, parmi les Roumains perdus pour le moment, il y a deux sortes de Roumains qui, malgré leur manière de parler, mais tenant compte de l'attachement – qu'ils ont gardé – pour une de nos deux églises (qui ont la même source) nous les réclamons, c'est notre droit, pour le développement unitaire de notre race»[64].

Les résultats des recherches historiques et philologiques concernant la dénationalisation massive des Roumains dans le Pays des Sicules semblent aussi être confirmés par les «recherches de P. Râmneanţu, des recherches menées dans le Pays des Sicules, qui, sur la base de milliers d'analyses du sang de la population ont démontré que le soit-disant indice biologique de race de la population des villages roumains, des villages sicules en partie et des villages que, sur la base des constatations d'autre nature, nous devons considérer comme étant composés de Roumains siculisés est le même que celui des Roumains en général et nettement différent par rapport à celui de la population hongroise habitant d'autres territoires et des Hongrois en général. Si des études ultérieures devront établir plus en détail ces relations, nous pouvons affirmer sans possibilité de

contradiction que la majorité de la population du Pays des Sicules a une origine éthnique roumaine, qu'elle parle ou non le roumain, qu'elle appartienne ou non à notre religion, qu'elle ait gardé ou non le souvenir du lien naturel qui l'unit au peuple roumain»[65].

La critique de Tóth I.Z. La bibliographie roumaine, y compris une partie de la presse mentionnée (supra, p. 129) a été soumise par Tóth I.Z.[66] à une analyse ample, dans le but pratique (national-politique) de contester sinon de minimaliser les véritables proportions et la signification du processus d'aliénation des Roumains du Pays des Sicules, mais aussi d'éventuelles conclusions ayant des conséquences dans l'actualité, dans son *A román tudomány és a Székelyföldi románság kérdése* (L'historiographie roumaine et le problème des Roumains du Pays des Sicules), dans *ErdM.*, XLVII, 1942, pp. 530-558 (*ErdTudF.*, no. 145; cf. *ErdÉvk.*, 1940-1, pp. 251-308); nous trouvons beaucoup d'érudition et de sophistique verbale, néanmoins un manque d'objectivité et de probité scientifique (insistant de manière tendancieuse, mais avec une remarquable habileté sur les lacunes dans les détails ou sur les erreurs dans l'argumentation de certains chercheurs roumains) dans ces complications éclectique portant à confusion, dans ce matériel, ces informations et ces opinions – où il y a de nombreuses erreurs, des réticences et des faux grossiers, délibérés, qui, par des diversions, des propos et des mystifications cherchent à escamoter les faits, la réalité socio-historique.

Dans certains endroits (poussé par le besoin et l'évidence) l'auteur reconnaît la magyarisation des Roumains, parfois massive, de longue durée (par ex. *ErdM.*, 1942, pp. 555, 556; supra, pp. 103-105) mais il les considère tous – à tort et avec une intention inavouée – comme étant des immigrés, surtout au XVIIIe siècle, arrivant de la Moldavie et d'autres régions ethniques roumaines (cf. supra, pp. 122-123 [endroit où étaient amenés, naturellement, tous ceux de la Péninsule Balkanique aux XIIe-XIIIe siècles]). Afin d'éviter toute sur-

prise et complication, Tóth interprétait l'existence et la persistance de l'élément populaire roumain par le terme d'«immigration continue» venant de l'extérieur du Pays des Sicules, au lieu d'essayer de voir la réalité locale socio-historique: la diminution rapide et massive d'une population autochtone romane, intensément magyarisée, que les infiltrations sporadiques venant de la Moldavie, de la Valachie et du Sud de la Transylvanie (surtout de la région de Făgăraş) ont trop peu augmentée, sans toutefois pouvoir la sauver du danger de la sicalisation.

C'est un fait notoire que (quelques honorables exceptions mises à part, d'anciens chercheurs comme K. Benkő, supra, p. 104, F. Kozma, p. 108, P. Hunfalvy, p. 108, P. Balogh, p. 114) le sujet de la réalité historique de la magyarisation d'une partie considérable des Roumains dans le territoire sicule a été et continue à être évité par l'historiographie et par la presse hongroises (véritable «bête noire»), le plus souvent avec une discrétion naturelle (cf. supra, p. 117; ce qui fait plutôt penser à la «tactique de l'autruche»), par le simple silence et ignorance («... les réticences et les subterfuges de la presse hongroise et allemande», comme A.C. Popovici nommait ce phénomène en 1894). Il est évident que c'est un sujet délicat, très incommode et fort pénible, tout comme le problème des liens et de la collaboration des Sicules de la Moldavie (Etienne le Grand) et de la Valachie (Michel le Brave, Şelimbăr, Mirăslău; André Báthory etc.) contre la noblesse féodale hongroise et transylvaine[67], surtout pour les historiographes et les agitateurs ultra-chauvinistes, qui pensaient pouvoir supprimer la population roumaine ou d'autre nationalité non seulement par dénationalisation, mais aussi par... «omission»[68]. Aussi longtemps que la «suppression» complète par «oubli» ou par d'autres formules adoptées par certains politiciens et propagandistes[69] n'a pu être achevée, la dénationalisation devait dans ce cas être réduite au minimum (au moins dans les documents, les bureaux et les dossiers) et ridiculisée par le biais de diversions et mystifications, comme cer-

tains ont tenté de le faire – Bányai J. (supra, p. 123) et Tóth I.Z., qui (ainsi que nous l'avons vu) connaissaient très bien la réalité et les proportions du phénomène; mais ils ne citent même pas un nom propre roumain siculisé et aucun mot concernant d'autres témoignages oraux ou les indications archéologiques et les informations trouvées dans les documents concernant les noms roumains ayant «disparu» du Pays des Sicules. Au plus fort de sa narration et de son «argumentation» acrobatique, Tóth I.Z. renchérit avec l'assertion (peut-être reprise à Orbán B., supra, pp. 105-106): «a görög keleti vagy katolikus székely, aki esetleg mégy román nevet is visel, semmiképen sem volna, meggyözhető arról, hogy ősei románok lettek volna, sőt az ilyen gyanusitást a legsúlyosabb sértésként fogja fel» (=les Sicules orthodoxes ou gréco-catholiques, ceux qui éventuellement portent encore un nom roumain, on ne pourra jamais les convaincre que leurs ancêtres auraient été des Roumains; tout au contraire, une telle affirmation serait pour eux la plus grave des insultes; *ErdM.*, 1942, p. 556). Tóth aurait aussi pu mentionner d'autres cas, plus concrets, d'autres descendants de ces gens errant contre leur volonté, comme par exemple le maire de Chileni (Killén, département de Covasna), le «Sicule» Ráduly Lajos (L. Radul, un Roumain magyarisé, à l'évidence) qui, il y a trois décennies, disait (dans des moments de rage) à qui voulait l'écouter qu'«aucun Roumain ne valait rien à ses yeux», etc. (*NmN.*, 1936, no. 3, 19 I, p. 4) ou les anciens Roumains de Vlăhiţa (Oláhfalu) – magyarisés il y a deux siècles – qui se donnent pour «les représentants les plus purs de la race sicule». Mais de tels arguments, portant à confusion ne serviront pas à diminuer les véritables proportions du phénomène de magyarisation aux XVIIIe-XIXe siècles, ni à l'expliquer totalement du point de vue documentaire. Il est possible et naturel que vers 1940-1944 (comme avant, cf. supra, pp. 80, 135), certains «Sicules orthodoxes» ayant ou non des noms roumains magyarisés (donc des descendants des Roumains «perdus» – qui, objectivement parlant, peuvent être considérés comme

de «véritables Hongrois» tout comme les «vrais Turcs» issus des janissaires élevés par les Turcs, enfants qu'ils prenaient aux peuples slaves de la Péninsule Balkanique en guise de «tribut de sang») pouvaient se sentir «insultés» (mais cf. supra, pp. 115-116, etc. pour les cas contraires) si on leur rappelait leurs véritables origines ethniques et linguistiques (qu'eux-mêmes, laboureurs, éleveurs, n'étant pas philologues, docteurs en histoire ou spécialistes des archives n'avaient pas la possibilité de déterminer, ceci étant la tâche des historiens-philologues)[70].

D'ailleurs, il n'est pas nécessaire et nous ne nous attendons pas à ce que les Roumains siculisés (depuis plusieurs générations ou depuis un ou deux siècles) dans tous les «sièges» soient encore capables et dispos à se déclarer et à reconnaître qu'ils sont Roumains aussi longtemps que – cela est naturel – ni les nombreux intellectuels sicules de Transylvanie et de Hongrie ne se considèrent plus et ne se donnent plus pour «Roumains» («Olahi»). L'éducation et le milieu, la routine du cadre sociolinguistique et culturel du Pays des Sicules ont tout transformé et nivelé, dans un seul sens, jusqu'à la disparition totale de toute réminiscence concernant les origines de ces Roumains: «aucun d'eux ne veut plus rien savoir à ce sujet» (ce sont les propos de G. Popa-Lisseanu). Mais un tel «mécontentement» des «Roumains-sicules» n'est pas une preuve du fait qu'ils n'aient jamais été Roumains, une origine dont il est normal qu'ils se dédisent, qu'ils ne reconnaissent plus ou qu'ils contestent: les renégats et les néophytes de date récente essaient, pour la plupart, de se lier désespérément à leur nouvelle appartenance sociolinguistique ou confessionnelle; ceux qui sont passés il y a deux ou trois générations ou il y a quelques siècles d'une communauté à une autre et qui ne gardent plus que – éventuellement – leurs noms de famille, les seuls à indiquer leur origine réelle qui, souvent, ne peut être prouvée par d'autres documents, le feront d'autant plus. En réalité, ceux qui se comportaient comme L. Radu (à Chileni) n'avaient pas

une aversion exclusivement dirigée contre les Roumains ou leur langue, mais contre tout ce qui était étranger à leur langue et à leur mentalité hongroises, qui s'étaient imprimées dans l'esprit de ces néophytes. Dans la recherche historique, ce ne sont pas les sentiments relatifs, passagers d'individus ou de petits groupes sociaux – attirés et déroutés par la propagande ou par les besoins quotidiens de la vie de tous les jours – qui comptent, mais la réalité absolue des faits passés (consommés, oubliés, totalement «inactuels»; les morts et les temps passés, depuis longtemps éteints, enterrés), c'est cette réalité qu'il faut analyser par tous les moyens documentaires disponibles et utiles – comme Tóth I.Z. lui-même l'affirmait en 1946 (voir infra, p. 142). L'actualité et le présent seront étudiés dans le seul but de valoriser les continuateurs de l'historiographie: la sociologie, la politique, l'économie politique et d'autres sciences sociales. Si Tóth I.Z. (et Orbán B., un siècle auparavant, ainsi que ceux qui faisaient de l'historiographie et de la linguistique un instrument devant servir les intérêts politiques, les calculs alors actuels) n'était intéressé – pour des raisons pratiques, bien connues – que par l'idiome qui était parlé et par «ce que disaient être» les magyarophones siculisés, la recherche historique se propose d'aller plus loin et plus profondément, afin de connaître le passé tout d'abord et de savoir ce qu'ont été ces gens, comment ils sont devenus ce qu'ils sont – sans tenir compte de ce qu'ils savent ou de ce qu'ils disent[71] et des éventuelles conséquences théoriques ou pratiques de telles vérités.

Nous pouvons, enfin, présenter une autre assertion (qui est soit un autre aspect de la ruse «historiographique», soit un «lapsus» qui mène à une contradiction fondamentale, de principe) – une assertion avec laquelle Tóth voulait se duper lui-même ou qui aurait servi à tromper ses lecteurs: la nécessité d'organiser dans le territoire sicule des recherches d'ensemble, objectives, sans empreinte polémique, des recherches qui seraient organisées par des chercheurs hongrois afin de donner «une réponse scientifique» aux problèmes

soulevés par Opreanu[72]. Pour la réussite de cette importante entreprise scientifique il faut non seulement beaucoup de travail et de compétence historique-philologique, mais aussi faire preuve de probité professionnelle, utiliser des critères également nécessaires pour repérer et reconnaître honnêtement et intégralement les éléments roumains (dans la mesure ou ils peuvent l'être) dans les documents, le lexique et l'anthroponymie du Pays des Sicules, donc de la collectivité socio-ethnique des Sicules mélangés massivement aux Roumains et à d'autres éléments (slaves, germaniques, etc.). La droiture scientifique manque justement dans le *ErdM.*, 1942, pp. 530-558 (comme dans le *ErdÉvk.*), où on ne fait absolument aucune mention aux mots communs (lexique) et aux nombreux anthroponymes roumains existant chez les «Sicules». Les «méthodes les plus modernes» («a legkorszerűbb módszerek») si généreusement préconisées par le défunt Tóth I.Z. devraient «prouver» l'inexistence ou au moins le manque d'importance de la population roumaine magyarisée du Pays des Sicules, afin de mettre les bases de la thèse sur la «pureté raciale» des Sicules, etc.; ce serait ainsi des «méthodes ultra-modernes», absolument «scientifiques». Mais il serait faux de croire, suivant ces constatations, que Tóth I.Z. aurait «souffert» de déformation professionnelle ou idéologique, car en d'autres occasions il a d'excellentes opinions concernant le rôle et l'importance de l'historiographie: «l'histoire est la science de la réalité. Sans connaître la réalité, tout ce que nous établissons concernant le passé reste illusoire et le futur bâti sans ces bases est fragile»[73]; c'est toujours lui qui affirme que «la nature égoïste de l'homme fait que lorsqu'il doit formuler des sentences, ou lorsqu'il s'agit de ses sentiments et actions, ils s'accroche plus à son Moi subjectif qu'à la réalité»[74]. Un exemple des plus clairs concernant la «nature égoïste» de certains historiographes est justement le problème de la magyarisation des Roumains du Pays des Sicules, la manière dont il a été abordé, respectivement déformé et ignoré par de nombreux érudits hongrois, tels que Orbán B., Barabàs A., Szádeczky L., etc. et même par Tóth I.Z. lui-même.

Les procédés, le mécanisme et les étapes de la magyarisation. Dans le Pays des Sicules ont été présentés sous différents aspects, moments et endroits autant dans la bibliographie roumaine que dans la presse (supra, pp. 126-135; il s'agit principalement des études de *LucrGeogr.*, III, *SecRom.* et *MijlDesn.*), avec beaucoup de détails et de nuances locales, qui n'ont pas réussi cependant à épuiser la réalité historique et documentaire et qui ne peuvent pas être reproduites ou résumées dans cette étude. L'historiographie hongroise ne faisait que constater (dans le cas où elle ne gardait pas un silence profond à ce sujet), quelques fois par des termes vagues, le cours général et quelques résultats de ce processus (supra, pp. 104-106, 108, 114, 118-120), sans être attentive aux détails, à la totalité des détails et aux mécanismes de ce phénomène, c'est-à-dire à la réalité de ses proportions, tout au long des deux ou trois siècles où il pouvait être enregistré du point de vue documentaire. Une recherche monographique devrait identifier globalement et en détails tous les méthodes et les moyens, les étapes et les résultats concrets obtenus dans chaque localité, à partir des réalités historiques plus anciennes, des documents du XIIIe et XVe-XVIe siècles. Il s'agit d'un «système» de mesures et d'une politique suivie consciencieusement dans la région de Transylvanie occupée par les colonisateurs sicules magyarophones qui représentaient (au moins à partir du XVIIIe siècle) la majorité dans les «sièges» correspondant aux départements de plus tard, Ciuc, Trei Scaune, Odorheiu, Mureş. Ils représentaient la force politique et économique, déterminante, dirigeante, dominante, autant du point de vue politique et social-économique, que culturel, ecclésiastique, etc., ayant des organisations ecclésiastiques supérieures, soutenues par les magnats et par l'Etat, une base matérielle forte et un grand prestige, par rapport aux ressources modestes et à la pauvreté endémique roumaine des petites églises rurales en bois, entretenues grâce aux contributions des fidèles appauvris et opprimés, bénéficiant de peu d'appui de la part de leurs frères d'«outre-monts». A partir du

XIXe siècle, la lutte contre l'élément ethno-linguistique roumain est massivement appuyée par les féodaux et les bourgeois de la Hongrie, par les gouvernements de Budapest et, comme toujours, par les trois Eglises hongroises, auxquels s'ajoutent les organisations à caractère culturel (EMKE), économique et social («Székely kirendeltség» ayant le siège à Târgu-Mureş, 1874) etc. (cf. infra, p. 146).

Dans un tel cadre hostile, étant mise au pied du mur par l'appareil politique, administratif, juridique, militaire, économique, scolaire et ecclésiastique du milieu sicule magyarophone, la population roumaine s'est retrouvée toujours plus isolée, éparpillée, dissipée, asservie aux organisations politiques, n'ayant pas d'écoles, avec une organisation ecclésiastique déficitaire (principalement l'absence de la solidarité roumaine, la «concurrence» des deux confessions roumaines, adversaires dès le XVIIIe siècle[75], l'esprit de secte ou l'indifférence, la commodité de certains hiérarques de Sibiu et de Blaj [cf. supra, p. 107], ainsi que les pressions et le chantage pratiqué par les gouvernements de Budapest contre les métropolies, surtout après 1867) – la population roumaine était impuissante et ne bénéficiait de l'appui d'aucune force politique ou économique extérieure, – de sorte qu'elle n'avait que deux possibilités: soit d'abandonner tout et de se réfugier dans d'autres régions (en Moldavie, etc.), ne gardant peut-être que la liberté de la conscience, soit de capituler, renonçant à sa nature ethnique-linguistique roumaine, pour gagner certains avantages et facilités matériels. Il était donc normal que tant les citadins que les paysans (attachés à leur terre et à leurs habitats ancestraux) choisissent la deuxième alternative, plus facile: la couche rurale surtout ne pouvait pas résister et exister par des «idées et principes» nationaux abstraits; elle devait survivre, à tout prix et dans toute condition; elle ne pouvait pas préférer le suicide physique à la vie, pour préserver la loi et la langue de ses parents, la romanité, c'est à dire oublier complètement qu'ils étaient «les sentinelles perdues du romanisme» (d'après les dires de Bariţiu,

en 1874; supra, pp. 106-107). Ce phénomène était bien caractérisé par un journaliste du Pays des Sicules en 1929: «placés parmi les Sicules, les Roumains pauvres, besogneux et tolérés au bénéfice du maître, ont appris la langue de ce dernier, ont emprunté ses habitudes, une partie de ses habits et, plus tard, suite à la propagande religieuse, sa foi aussi, ils sont peu à peu devenus sicules, plus sicules que les Sicules mêmes [cf. infra, p. 147] pour que personne ne les ridiculise et ne doute de leurs sentiments, pour ne pas être soupçonnés de mauvaise foie, pour qu'ils puissent se glisser parmi les maîtres et s'assurer de la sorte une meilleure vie, plus tranquille, plus humaine que celle d'esclave (serf). Il est douloureux que ce processus de dénationalisation commencé près de 300 ans auparavant continue de nos jours aussi...» (*GazC.*, 1929, no. 20, 15 IX, p. 2)[76]. Cependant cette nombreuse population rurale fragmentée et désorganisée sous aspect national roumain ne «désertait» pas, ne trahissait pas la «romanité» et la communauté roumanophone, étant la victime innocente de la rudesse des temps, de sa situation isolée et désespérée, d'une politique avare impérialiste pratiquée par l'Etat féodal hongrois. Peu à peu, d'une manière presque imperceptible, en quelques grandes étapes, la majorité de la population roumaine des «sièges» sicules a pu être détruite en tant que réalité et entité nationale au cours de 2-3 siècles, c'est à dire intégrée par les Sicules magyarophones.

Ce phénomène présente deux aspects plus importants, qui s'entremêlaient et se complétaient réciproquement, avec des effets réellement impressionnants: *a*) l'action naturelle d'une certaine façon, poursuivie par voie populaire, influencée par l'environnement et par la «mode» du cadre social donné, à l'intérieur des familles, ou de manière individuelle, par le mélange de la population roumanophone (devenue minoritaire) avec la majorité en croissance continue, dominante du point de vue culturel, politique, économique, juridique, ecclésiastique, etc.; il s'agirait donc, apparemment, d'un

processus qui s'était déroulé sans subir de pressions officielles (avant l'amplification des contradictions nationales dans la seconde moitié du XIXe siècle en Transylvanie), à partir peut-être des XVe-XVIe siècles (bien que, d'après les informations datant du XVIe siècle, les communautés roumaines du Pays des Sicules ne parlassent pas le hongrois) et partiellement plus tard; ce moment fut suivi par un autre: *b*) l'action organisée par les officialités (surtout après 1848 et 1868), exercée avec une exceptionnelle adresse et persévérance directement par l'Etat ou par l'intermédiaire des écoles, de l'administration, des organisations (EMKE, «Székely Aktia» etc.)[77], ou des Eglises hongroises (surtout l'Eglise catholique des régions de Ciuc-Gheorgheni, Mureş, Odorheiu, Târgu Secuiesc et celle réformée-calviniste dans le sud de la région de Trei Scaune - Sfântu Gheorghe-Covasna, Mureş-Niraj etc.). A petite échelle et de façon individuelle, l'attraction de l'élément populaire roumanophone vers les Sicules se fit surtout par les relations sociales naturelles existant au sein des villages à population mixte (sicule et roumaine, mélangée, cohabitant depuis plusieurs siècles): les amitiés transformées en parenté, les mariages mixtes où les éléments hongrois, bénéficiant d'un prestige socio-culturel supérieur, imposé par le milieu et par les officialités, prévalaient d'habitude sous rapport linguistique (époux ou épouse). Il est à mentionner ici, premièrement, un facteur (qui n'est pas attesté par les documents) d'ordre socio-psychologique (apparemment secondaire, mais très important, voire essentiel): les traits principaux (ainsi que les autres) tels que le tempérament généralement calme, l'attitude modeste, amicale et accueillante (xénophilie, «vendégszeretett») des Sicules, honnêtes et corrects, surtout ceux du milieu rural, des régions d'Odorheiu, Cristur, Niraj, Târnava, Gheorgheni, Praid, Homorod, Harghita, Covasna, etc.[78] Il représente, certainement, un facteur important d'attraction dans la forte action assimilatrice des Sicules, constituant la force de polarisation pour les Roumains dénationalisés, dont les familles (après avoir appris le

hongrois dans le village ou à l'école) s'intégraient assez facilement dans les collectivités de travail et de vie créées et renforcées par les anciens voisinages roumano-sicules. A côté de tels traits permanents, structurels, des grandes masses de population magyarophone du Pays des Sicules, il y avait aussi (comme chez toutes les nations, dans toutes les périodes et sous tous les régimes, à mesure variable), des manifestations contradictoires, des aspects négatifs: états de grave énervement et furie chez certains individus ultrasensibles, «impulsifs», susceptibles de provoquer des crimes – les produits de ce qu'on appelle parfois «székely virtus», d'une passion qui peut aller jusqu'au fanatisme. Il faut également mentionner une certaine dose de perfidie («góbéság»), ainsi que les actions négatives des éléments abandonnés, des profiteurs turbulents et rebelles (présents, sous différentes formes, depuis toujours et partout), des agents et des bagarreurs provocateurs des gouvernements de Budapest et de la réaction locale, l'administration «consciente» et haineuse, le clergé chauviniste, surtout celui romain-catholique et calviniste, préoccupé en permanence d'attirer des «prosélytes» et d'accroître le nombre des fidèles pour justifier leur situation et leurs revenus, la domination d'une ploutocratie ecclésiastique. La population roumaine des «sièges» sicules était poussée vers la magyarisation par des actions officielles d'Etat et ecclésiastiques, principalement par la voie des contraintes économiques: privations, exclusion des *composesorate* [formes de propriété indivise – n.t.] et des coopératives, impôts et contributions excessives, amendes, taxes fiscales et charges vexatoires, soit envers l'Etat, soit envers les propriétaires féodaux et même envers l'Eglise. Une population désorganisée, tolérée et opprimée pouvait difficilement supporter à l'infini ce fardeau économique; elle ne pouvait y échapper qu'en embrassant l'ethnie de la «nation privilégiée», adhérant à ses communautés et à ses églises, puissantes et riches. S'y ajoutaient des mesures d'ordre administratif et policier: menaces, chicanes, terreur par le biais de l'armée et de l'appareil de

l'Etat, dont l'attitude haineuse, tyrannique à l'égard des «minorités» et surtout de la population roumaine, était proverbiale (cf. supra, p. 133); l'école, dont la langue d'enseignement était exclusivement le hongrois (supra, p. 133)[79]; l'Eglise hongroise riche et luxueuse (qui n'exigeait pas de contributions pécuniaires de la part de leurs prosélytes, tout au contraire, pour les attirer plus facilement elle leur offrait même des récompenses matérielles en argent) et d'autres organisations publiques. Après 1867 (à l'époque du dualisme austro-hongrois) il y eut un effort général de magyarisation forcée, réalisée par tous les moyens: séduction, chantage, terreur, abus, persécutions et, le cas échéant, même des crimes, pour liquider les dernières enclaves roumaines du Pays des Sicules[80].

Les traits distinctifs de l'appartenance ethnique-nationale roumaine – langue, conscience, confession, anthroponymes, habit et coutumes, constructions (églises, clochers et cimetières) – subirent les influences et les changements successifs, lents ou violents du processus de dénationalisation, mais à des degrés différents: d'abord l'idiome roumain fut remplacé par le hongrois, ensuite les anthroponymes furent modifiés, soit écorchés (infra, pp. 310-315), soit remplacés intégralement par des anthroponymes hongrois, ou par des «traductions» et adaptations; la confession et les coutumes préservées dans les collectivités de rite oriental (Sicules magyarophones orthodoxes, gréco-catholiques), ou changées, surtout par la force: la conversion «d'office» ou sous terreur au catholicisme ou au calvinisme[81] et l'abandon de la communauté ecclésiastique roumaine dissoute, suivie par la ruine ou la destruction officielle des églises; les cimetières tombaient en ruine. De cette manière, sans églises et sans prêtres, les fidèles se dispersaient; le nom, l'*ethnicon* «roumain (*oláh*)» était connu et témoigné de moins en moins. Cependant quelque chose demeura jusqu'à présent et continuera d'exister: sinon la conscience précise, du moins le «souvenir» vague de l'origine roumaine, subsistant chez certains vieillards – à côté des reliques ma-

térielles: les lieux des églises et des cimetières roumains («oláh temető», où sont enterrés les nombreux ancêtres des Sicules actuels, de nos «frères Sicules», p. 106) et des informations documentaires et littéraires. Comme nous le savons tous, l'essentiel et le point de départ dans ce sinistre phénomène d'aliénation (qui dans le Pays des Sicules a vêtu un aspect et des dimensions absolument originelles, uniques) est le changement de l'idiome quotidien, par la phase du bilinguisme, qui implique naturellement la connaissance et l'utilisation simultanée des deux langues: le roumain et le hongrois, la première au sein de la famille et à l'intérieur du groupe ethnique, de la communauté confessionnelle toujours plus restreinte, la seconde dans les relations avec l'appareil de l'Etat, avec la communauté magyarophone, etc.; s'ensuivit l'oubli de l'idiome maternel roumain d'un jour à l'autre, au cours de 2-3 générations, après la disparition de l'état de bilinguisme (qui ne pouvait pas durer à la campagne après la disparition de l'école, des livres et de l'église roumains). De nombreux paysans vieux dans les villages sicules connaissaient, il y a cinq décennies, des prières et des chansons religieuses (apprises pendant leur enfance), sans les comprendre et sans rien savoir du roumain (exemples : supra, p. 117). Ceux qui ne parlaient que le hongrois restaient roumains seulement par la mémoire, reconnaissant leur passé et leur origine par la formule utilisée couramment il y a 4-6 décennies «én román (oláh) vagyok» ou dans la version roumaine «(şi) la mine rumân» (je suis roumain aussi); ils peuvent être orthodoxes et porter des noms de famille: *Albu*, *Boka*, *Bucur*, (*Bokor*), *Faur*, *Lungu(j)*, *Nyágu(j)*, *Nyegre(a)*, *Nicoară*, *Ráduly*, *Szávulu*, éventuellement «ex-Roumains», devenus «Roumains (Sicules) magyarophones», c'est-à-dire «magyarokká lett románok» (supra, p. 135). Une telle situation bizarre est reflétée aussi par la statistique de 1930: dans plusieurs villages la population se déclarait roumaine, bien qu'une partie seulement parlât ou connût le roumain, par ex. à Bezidu Nou il y avait 114 Roumains déclarés dont 21 parlait le

roumain; à Filia, 116-16; à Mereşti, 444-42; à Vărghiş 263-19; à Porumbeni, 139-43; à Roaua, 104-0; à Aita Medie, 116-7; à Aita Seacă, 267-16; à Belani, 244-71; à Bicsad, 735-82; à Lisnău, 435-64; à Micfalău, 1.013-63; à Armăşeni, 95-6; à Imper, 222-22; à Acăţari, 176-28; à Crăciuneşti, 220-10; à Ilieşi, 164-7, etc. (exemples mentionnés dans *SecRom.*, pp. 117-119).

Ce qui a rendu possible la grande dénationalisation du Pays des Sicules a principalement été le fait que l'élément privilégié et dominant sicule magyarophone s'est imposé dans le milieu rural, devenant rapidement majoritaire par rapport à la population rurale roumaine, qui était devenue inférieure du point de vue politique et socio-économique, «tolérée». La première condition de la magyarisation fut l'existence, dans la même localité, d'une masse ethnique-linguistique et confessionnelle hongroise, d'une majorité ou au moins d'un noyau qui attire et intègre les «disloqués» de l'ancienne communauté ethno-linguistique et ecclésiastique affaiblie ou détruite formellement et «de iure» par des mesures vexatrices, la terreur et les abus; après avoir adopté l'idiome «de la majorité dominante», ceux-ci adhérèrent tout de suite (par séduction ou par la force) aux communautés confessionnelles catholique, calviniste ou unitarienne privilégiées, n'ayant plus de paroisses ou d'églises orientales de langue roumaine – et même s'il y en avait, elles étaient magyarisées (surtout celles gréco-catholiques). Pour comprendre le processus socio-historique de la magyarisation il est nécessaire de souligner que l'Eglise avait autrefois un rôle social et culturel extrêmement important[87] (ce qui de nos jours semble être en train de disparition dans la société transylvaine) dans la vie du village, y compris dans la préservation ou la disparition d'une nationalité, rôle comparable à celui de l'école: deux institutions qui essayaient de cultiver et perpétuer la langue roumaine dans les petites communautés rurales isolées entre des majorités compactes sicules magyarophones. En l'absence de l'école et des publications (livres pour le peuple, ou la

presse) qui arrivaient difficilement dans ces endroits, ce n'est que l'Eglise, avec ses cérémonies, réunions et communions qui pouvait contribuer à la préservation de la langue roumaine au sein des fidèles. Cependant dans les villages où les paroisses n'avaient pas de possibilités matérielles d'entretenir un instituteur et où la population était pauvre il n'y avait pas d'école; vu la pauvreté de plus en plus accentuée, il devenait impossible d'entretenir un prêtre dans les paroisses ayant des *filii* éparpillées à grandes distances, sans moyens de communication et de transport. L'absence d'instituteurs et de prêtres a accéléré la disparition et l'oubli de la langue roumaine: il y avait des communautés ecclésiastiques, des centaines de personnes même, mais pas d'église ou de prêtre, principalement dans la région d'Odorheiu, mais aussi à Trei Scaune-Covasna[81]. Une fois avoir appris la langue hongroise, n'ayant plus d'instituteur ou de prêtre dans sa propre langue et étant conscient du fait qu'il était chrétien, le Roumain sicilisé ne pouvait pas rester passif devant la vie religieuse et s'attachait – bon gré, mal gré, poussé par les nécessités de la vie socio-familiale (enterrements, immatriculations, etc.), – à la communauté religieuse la plus proche. Dans ces conditions il n'est pas étonnant que la majorité de la population rurale roumaine du Pays des Sicules ait oublié sa langue et sa «loi», que certains se soient retrouvés le nom changé et beaucoup aient oublié leur origine roumaine. Dans la plupart des localités sicilisées on peut constater au XIXe siècle que la plupart de la population avait été hongroise (sicule, supra, pp. 64-85); mais il y a des villages où la majorité avait été roumaine (Estelnic, Micfalău, Sântandrei, Iobăgeni-Vale, probablement Bicsad, Bodogaia, etc.), ou même des villages supposés avoir été entièrement roumains (comme par exemple Ilieşiu, Valea Zălanului, Vlăhiţa, Căpâlniţa et d'autres, peut-être) et magyarisés complètement par la langue, la religion, les anthroponymes et même la conscience ethnique-nationale.

Bien que très lacunaire, la documentation existant de nos jours permet d'établir avec une large approximation certains critères réalis-

tes relatifs aux phases du processus de magyarisation dans le Pays des Sicules. *I.* Premièrement, il est certain ou très probable que tous les Roumains (ayant des anthroponymes roumains) mentionnés dans les documents (XVIe-XVIIe siècles: *Bosarad*, *Boier*, *Bokor*, *Borbat*, *Ficsor*, *Koszta*, *Mirese*, *Nigre*, *Olah*, *Opra*, *Raduly*, *Sorban*, *Vajna*, etc., infra, pp. 275-279), de même que ceux ayant des noms hongrois pendant la même période (infra, p. 328) et beaucoup d'autres étaient siculisés (magyarisés), ne se déclarant plus Roumains (Olahi) jusqu'aux XVIIIe-XIXe siècles. *II.* A partir du XVIIIe siècle, jusqu'en 1918, on peut distinguer trois étapes: *A*) pendant le XVIIIe siècle on peut préciser la présence de l'élément rustique roumain (n'enregistrant par ailleurs que quelques familles ou personnes) dans tous les villages, presque sans exception, parfois même en tant que majorité; *B*) vers 1839 (Lenk, supra, p. 59) de nombreux villages apparaissent comme ayant soit une population mixte sicule-roumaine, soit des groupes confessionnaux «grecs», en tant que *filii*, et ce n'est qu'un petit nombre de villages qui sont enregistrés comme ayant une population purement hongroise (supra, pp. 60-85) – preuve (si les indications peuvent être prises «ad litteram») que pendant un demi-siècle (1780-1830) les villages furent partiellement magyarisés (apparemment au moins), les anciens Roumains ne se déclarant plus, ou n'étant plus considérés roumains, ou bien ne parlant plus le roumain, mais le hongrois; *C*) vers 1900, selon les statistiques et les considérations de la monographie démographique (*NfMgy.*), la plupart des villages du Pays des Sicules est entièrement magyarisée, c'est à dire magyarisée intensément et d'une façon continue à partir de la quatrième décennie du XIXe siècle; malgré le caractère «purement magyare» (dans les registres et les statistiques officielles), la population de plusieurs de ces villages était (en fait, demeurait) roumaine pour la plupart (supra, pp. 55-86).

Quelques exemples des 300 existants (Sântandrei, Valea, Troiţa, Sărăţeni, Valea Casinului). L'élément essentiel et décisif dans le pro-

cessus de siculisation (magyarisation) est – tout comme nous l'avons déjà mentionné – l'apprentissage de la langue hongroise, première étape naturelle et générale du bilinguisme, suivie de près par l'oubli de la langue roumaine, avec la préservation des anthroponymes (noms de famille: *Albu, Bukur, Jakob, Moldován, Oltean, Nyáguly, Ráduly, Száuuly*, etc.), de la confession roumaine et de la conscience précise ou plus «effacée» de l'appartenance à l'ethnie valaque («én is oláh vagyok...»). De telles situations sont nombreuses et de notoriété dans la bibliographie et les périodiques, étant souvent signalées dès le XVIIIe siècle; ce phénomène se répète «mécaniquement», comme un cliché, dans presque tous les villages du Pays des Sicules; nous ne mentionnons que quatre localités que nous avons récemment analysées sur la base de la documentation: deux (Sântandrei et Valea [ancien nom – Iobăgeni]) ayant une majorité roumaine, deux (Troiţa et Sărăţel) ayant une population roumaine minoritaire dans la zone de Niraj et de Târnava Mică, auxquelles s'ajoute un groupe de six villages du bassin de Casin (données établies sur le terrain par N. Dunăre).

Sântandrei (Nyárádandrásfalva; de nos jours un quartier de la ville de Miercurea-Niraj) avait en 1755: 228 «uniates», en 1760: 17 familles (*AnIstN.*, III, p. 683), en 1789 deux familles de «non uniates» (*Doc Mur.*, pp. 40 et 33), 195 personnes (*Şemat.*, 1853, p. 55) étant «von Seklern und Walachen bewohnt» (*SbLex.*), ensuite 240 personnes (*Şemat.*, 1880, p. 169), mais vers 1900 la majorité de la population était de confession roumaine (gr.-cat., *NfMgy.*, p. 665): ce dernier élément suffit pour démontrer la situation ethnique réelle. En fait, une tradition locale racontée par le vieux paysan Nagy A. (75 ans) de ce village, d'après les dires de son grand-père d'il y a environ 100 ans, disait que Sântandrei était un village avec une majorité absolue roumaine, n'ayant que 12 familles sicules, «observateurs» du régime, qui surveillaient et dénonçaient toute action de la population roumaine contre le maître féodal. L'ancienne paroisse

(l'église en bois construite en 1843) était un centre ecclésiastique avec plusieurs *filii*; le *Şemat.*, 1932, p. 185 connaît: 312 habitants gréco-catholiques (roumains), 399 calvinistes; cependant la conscience collective de la population (qui aujourd'hui parle intégralement le hongrois, personne ne connaît le roumain) prouve que même de nos jours (en 1966, après la Deuxième Guerre Mondiale et après la conversion d'office, p. 124, de tous les habitants aux confessions hongroises), plus de ¾ de la population ne se déclare pas hongroise-sicule, en sachant très bien qu'ils sont tous des Roumains. La langue hongroise était courante entre eux au XIXe siècle, étant reconnue comme «officielle» dans le cadre de la communauté ecclésiastique, comme le montrent toutes les inscriptions de l'église en bois (à présent complètement abandonnée, sans aucun paroissien): «Anno 1843-ban épült ez templom Isten Ditseretére unitus curator Kornya Todor szorgalmatosságába» (en 1843 on a bâti cette église pour louer Dieu par l'effort du nommé Cornea Teodor), sur l'iconostase; dans la véranda «ezen te(m)plomot Májai Albert, János Dénes, Sigmond Albert, Gergely Dénes József csinálták, Kornya Todor curatorságba, Jakob Gábor, Major László...»; sur une bannière «ajálta Molnár György és neje Molduván Lilia» (offerte par M. Gy. et sa femme M.L.), sur une autre «ajálta Kornya Miklós és nöje Pauleti Mára, 1908», «Csizmadia Zsuzsika – Gagyi Dénesné, 1928», etc. Il résulte que les Roumains *Cornea* (Kornya), *Jacob*, *Pauleti*, *Czizmadia*, etc. parlaient et écrivaient le hongrois, connaissant éventuellement 100, 60 ou 70 ans auparavant la langue roumaine. La conscription nominale des ouailles de la paroisse roumaine de Sântandrei de 1904 et les suivants (dans les archives de la paroisse orthodoxe de Miercurea-Niraj) enregistre environ 70 familles (ce qui correspond à environ 350-400 personnes, c'est-à-dire la majorité absolue du village au début du XXe siècle), portant des noms de famille de deux types: *A*) roumains en nombre d'environ 20: *Baciu*, *Bogdan*, *Bucur*, *Ciocoloca*, *Cornea* (*Kornya*), *Cozma*, *Daniel*, *Jacob* fréquemment, *Luca*, *Moga*, *Moldovan*,

Nika, Nistor, Ola, Pauleti, Radu, Stan, Stroia, Suciu, Tolan, – par rapport à la série un peu plus nombreuse de *B*) noms hongrois (ou de type hongrois): *Antal, Balind, Biró, Boros, Cizmadia, Farkas, Fekete, Gál, Kádár, Lucaciu, Magos(iu), Maior, Marton, Mesaros(iu), Molnár, Oros, Páll, Paṭai, Pastor, Simon, Szentgyörgyi, Ṭegő*; l'ethnie roumaine des porteurs des deux groupes d'anthroponymes est indiquée avec une certitude absolue par la confession orientale.

Valea (ancien Iobăgeni, Jobbágyfalva, département de Mureş) avait en 1755, 229 personnes «uniates» (*DocMur*., p. 39), en 1760: 19 familles (*AnIstN*., III, p. 683), en 1783: 30 familles «non uniates» (pp. 13, 31); il fut enregistré de façon erronée en 1839 et en 1900 comme «magyar» (*NfMgy*., p. 665), étant en fait habité en 1839 par des Sicules et des Roumains, ayant deux églises roumaines : «von Seklern und Walachen bewohnt, mit einer griech.-unierten und einer griech. nicht unierten Kirche versehen» (*SbLex*., II, 177; il y avait 133 personnes «uniates», *Şemat*., 1835, 57 [ensuite seulement 120, *Şemat*., 1880, 173]) et 30 familles «non uniates», *Şemat*., 1846, 176, comme important centre ecclésiastique roumain; à la moitié du XIXe siècle il y avait deux églises: unitarienne et gréco-catholique, de construction ancienne (probablement du XVIIe siècle), les deux ayant un clocher (*MarsSz*., p. 179). La conscription du 1783, ainsi que les registres paroissiaux de Iobăgeni (dans les archives de la paroisse de Miercurea-Niraj) pour la période de 1830 à 1890 (peu d'épitaphes à l'ancienne église en bois) présentent de nombreux anthroponymes (noms de famille) typiquement roumains tels que: *Boer, Demian, Gligor, Jakob, Kirilla, Kornya, Lupuj, Moldovan* (var. *Molduván*), *Nistor, Oltean* (*Oltyán*), *Paskuly, Radulyi, Sanduj, Stan, Stratya* (*Istrate*), *Urszuj* etc., à côté de quelques-uns (moins nombreux) hongrois: *Csizmadia, Gergely, Illyés, Kintses, László, Márton, Molnár, Papp, Puskás, Zoltán*, etc. «D'après les anthroponymes, 80% de la population était roumaine, mais les habitants déclarés roumains en 1922-1925 ne représentaient que 5%, soit 10-12 familles;

les membres des familles de *Moldovan*, *Fekete*, *Csoloka*, *Farkas Ludovic*, *Ioan*, *Csizmadia*, *Demeter*, même si quelques-uns des Roumains-catholiques se déclaraient Roumains; en 1940 ils furent maltraités par les horthystes; sur la poutre de l'église il y a une inscription datant de 1659 qui montre la date de sa construction, derrière l'autel, avec des lettres cyrilliques on peut lire 'j'ai refait cet autel, moi, Molnar-Moraru...', des familles ayant des noms magyarisés: *Buţulca* > *Butyulka*, *Săntea* > *Szitay*, *Stretea* > *Sztratya*, *Negrea* > *Fekete*, *Moldovan* > *Mozse*, *Dascal* > *Dászkal*, *Cismaş* > *Csizmadia*, *Rusu* > *Orosz* etc.; vers 1892 le propriétaire féodal Boér Traján avait fait construire une église romaine-catholique en attirant les habitants à cette religion, après que son père, le prêtre Traián Boeru, gréco-catholique, ait passé à la religion orthodoxe en 1872 et en 1874 à la religion romaine-catholique [ce 'virage' compliqué: gréco-catholique > orthodoxe > romain-catholique était nécessaire car les forums de Vatican n'admettaient pas le passage direct du gréco-catholicisme au catholicisme romain, étant tous les deux des religions 'catholiques']; le fils homonyme, plus magyarisé que son père, accomplissait un de ses désirs» (inform. V. Găinaru). Par des étapes similaires, le village à majorité roumaine de Iobăgeni (Valea) est devenu aujourd'hui complètement magyaro-sicule.

Troiţa (Szentháromság, département de Mureş) est de nos jours hongrois, à l'exception d'environ 5-6 familles qui appartiennent encore à la paroisse de Miercurea-Niraj; cependant personne ne connaît le roumain; il avait quatre confessions et quatre cimetières, dont trois hongrois (réformé-calviniste, romain-catholique, unitarien) et un cimetière roumain. En 1835 il y avait 168 personnes (*Şemat.*, 1835, 60), 200 en 1865 (*Şemat.*, 126), 167 en 1876 (*Şemat.*, 114); *Şemat.*, 1932, p. 188 enregistrait: 139 gréco-catholiques (roumains), 412 romains-catholiques, 110 réformés, 90 unitariens. En 1760: 13 familles (*AnIstN.*, III, p. 684), en 1789 18 familles de «non uniates»: Gabriel *Czerna*, *Dragomir* Juvon, *Dragomir* Paskuly, *Rajko* Maté,

Ioannes *Urszuj*, Nici *Lupuly*, *Kimpian* Vaszi, Ioannes *Czernye*, Ioannes *Szakáes*, *Kimpian* Nicula, Petrus *Kimpian*, Gabriel *Timar*, Ioannes *Todor*, *Moldovan* Mitra, *Szőcs* János, Szarka *Lupuly*, *Szőcs* Gligor, *Olah* Simion. Au XIXe siècle, la paroisse roumaine était un centre ecclésiastique avec plusieurs *filii* et l'ancienne matricule consigne entre 1840-1900 des listes de paroissiens dont la plupart avaient des anthroponymes roumains (ou slavo-roumains): *Paskuly* Petre, *Blaga* János, *Makavi* János, *Moldován* Szánduj, *Markus* Vaszi, *Krisztán* János, *Vetzkán* Mihály, *Regian* Theodor, *Blaga Szavuly* János, *Huruban* János, *Gyerman* Flora, *Ola* Gheraszin, *Karatson, Drotsa*, *Popovits*, *Bacs*, *Marosan*, *Szávuly*, *Ráduly*, *Kirilla*, *Serbu*, *Serban*, *Mare*, *Cornea* (Kornya), *Bucur*, etc., à côté de noms de famille hongrois: Beres (Beresiu), Csiki, Fekete, Hosszu, Máthe, Mogos(iu), Páll, Papp, Regeni, Sándor, Simon, Szakáts, Szöts, etc. dans la même communauté ethnique-confessionnelle. Les mêmes noms de famille hongrois sur les épitaphes (pierres funéraires) dans le cimetière de l'ancienne église en bois abandonnée: *Szávuj* Mihály és Sándor ikertestvérek (1919-1940, 1941); *Raduj* Judith, *Raduj* Vilma, *Ráduly* Mihályné, Péterfi Mária (1874-1940), *Ráduly* Mihály (1874-1955), *Regian*, *Moldován*, *Bács*, *Paskuly*, – mais également des noms hongrois tels que: Demeter, Fekete, Magas, Maté, Szakats, etc. Le fait que l'élément roumain au XIXe siècle représentait plus de 1/5 (d'après les confessions en 1932) est démontré par la présence des Roumains dans les communautés confessionnelles hongroises, sinon dans les archives respectives (que nous n'avons pas la possibilité de consulter), au moins dans «les archives lapidaires» représentées par la nécropole de la confession: dans le cimetière des calvinistes, des anthroponyme comme *Veczkán* Béla, Sándor, *Szkridon* Mária; plus nombreux dans le cimetière romain-catholique: *Bács* Gergely (1902-1965), *Regián* Maria (†1923), *Vaczkán* Dénes, Lázár, Mária, Mihály, Sándor, etc., preuve que les Roumains furent convertis aux deux confessions hongroises. Outre ceux-ci, avec des noms de famille roumains évidents,

il y avait entre les romains-catholiques, les calvinistes et les unitariens, des Roumains portant des noms hongrois (Fekete, Demeter, Maté, Szkáts, etc.), que personne ne peut reconnaître de nos jours. Sur le monument des héros de 1914-1918 (au centre du village de Troiţa): *Bács* Sándor, *Bustya* István, *Mitra* Jănos, *Mitra* Kozák, *Moldován* Sándor, *Ráduj* János, *Regian* Ferenc, *Regian* György, *Vackán* György. Parmi les derniers Roumains du village, *Raduly* Gyula (Iulius, n. 1908) apprit le roumain dans l'armée à Cernavodă en 1930, mais son père *Ráduly* Mihály (curateur de l'église, *Şemat.*, 1932, p. 188) ne connaissait point le roumain, de même que sa femme d'origine hongroise, Péterfi Mária (leurs épitaphes sont mentionnés ci-dessus), son père et sa mère, Ráduly Mihály: *Ráduly* András (Andrei, 1850-1928) et *Kornya* Anna; donc, au milieu du XIXe siècle, les Roumains de Troiţa ne parlaient plus le roumain (ou très peu, d'une manière discontinue); lors des messes, quelques-uns chantaient en roumain au XXe siècle, par exemple le chantre Szőcs György (mort en 1930) qui chantait toutes les réponses du service divin parfaitement en roumain, sans... connaître en fait le roumain.

Sărăţeni (ancien Sărata, Sóvárad, département de Mureş, sur la Târnava Mică), ayant en 1910: 1.731 habitants, dont 1.686 Hongrois, 19 Roumains, 23 Juifs; on y mentionne une église roumaine il y a un demi-siècle, tandis qu'au début du XIXe siècle il y en avait deux[34], mais seulement 115 personnes «uniates» (*Şemat.*, 1835, 160), ensuite 38 (*Şemat.*, 1865), 36 (*Şemat.*, 1876, 128), 65 (*Şemat.*, 1880, 272); les noms de famille roumains sont fréquents, par exemple en 1783 et en 1790 les «non uniates»: *Teodor* Lazar, *Pasko* Kratson, Ioannes *Pasko*, Ioannes *Nyisztor*, Demetrius *Nyitra*, Mihael *Nyisztor*, Georgius *Nyisztor*, Ioannes *Olah*, Mihael *Pintyi*, *Pasko Szavuly*, Petro *Mate*, Ioannes *Opra*, Koszta *Pintianu*, Nehéz *Teodorus*, Ivan *Latu*, etc. (*DocMur.*, pp. 27-28 et 54); sur le monument des héros de 1914/1918: *Atyim* (Achim-Akim) Péter, *Blága* Miklós, *Dalya* (Dalea) Albert, *Moga* Dénes, *Moga* László, *Moldován* Sándor, *Pasko* Dénes,

Ráduly Ferenc, *Recsán* (Receanu) Miklós, – c'est-à-dire dix noms roumains d'un total de 100 héros, alors que la «population roumaine» indiquée par le recensement de 1910 était de 19 personnes sur les 1.731 habitants. Les épitaphes des nécropoles du village (la plupart en bois, ou anépigraphes, corrodés, illisibles), ainsi que les données consignées par N.I. Dumitraşcu (*GlasR*., 1936, no. 153, p. 5 – Praid, p. 73) présentent des noms comme: *Atyim* Lajos, Mihály, Sándor; *Blága* György, József, Ilyésné *Paskó* Mária, *Blága* Péter, Sándor; *Bokor* (Bucur); *Botozan* (Botizan) Ágnes; *Dalia* Pál, *Dalya* András, Mózes, *Dalja* János, Mária, Zsuzsanna, *Daja* Pálné; *Kimpian* József, Katalin; *Kirilla* János, József, Lázár, Simon; *Kindea*; *Koszta*; *Moga* Elek, Péter; *Moldován* Árpád (!), Sándor, Vilma; *Paskó* Irinya (Ierimie), János, Sándor, Teréz, *Páskuly* Lidia, Miklós, Pál; *Ráduly* György, István, Lidia, Lina; *Recsán* Árpád etc.; il y a un *Pintyi* János au XIXe siècle (*MarSz*., p. 239); *Moga* Moise (*GazMur*., 1933, no. 42) et beaucoup d'autres. Il est évident que les noms mentionnés (et d'autres du même genre) appartiennent à une population roumaine, de confession orientale (siculisée) et il est absolument inutile de le démontrer encore une fois dans cet ouvrage, car il résulte des données statistiques aussi; par exemple, (à Sărăţeni-Sóvárad) il y avait au début du XXe siècle seulement «19 Roumains» sur les 1.731 habitants (en échange, la riche série d'anthroponymes-noms de famille, les églises et les fidèles mentionnés dans les *şematisme*), en 1760 il y avait 25 familles (*AnIstN*., III, p. 685), donc environ 150-200 habitants roumains (les «non uniates» mentionnés nominalement en 1783), divisés en deux confessions au début du XIXe siècle. La différence entre les «19 Roumains» en 1910 et les 150 en 1760 est justifiée, expliquée partiellement par le tableau des anthroponymes déjà mentionnés (évidemment, d'une manière lacunaire, loin d'être complets).

A Valea Casinului, ancien «siège» de Casin (Kászonszék), d'après les registres de la paroisse de Doboi-Imper relatifs aux familles

roumaines existant au début du XXe siècle et en 1952 (analysées et communiquées par l'ethnographe de Cluj, N. Dunăre), la situation était la suivante :

Année	Doboi	Imper	Plăieşii de Sus	Iacobeni	Plăieşii de Jos	Casinul Nou	Total familles
1901	41	54	105	109	29	60	398
1952	41	44	48	79	25	10	247
Différence négative		10	57	30	4	50	151

Aux 247 familles figurant dans la situation des impôts de culte il faut ajouter: 5 familles roumaines baptistes (2 à Doboi, 3 à Imper) et quelques familles (tout à fait pauvres) qui n'avaient pas été inscrites dans cette situation. Le nombre total des familles qui en 1952 se considéraient elles-mêmes roumaines est de 25. En 1901, le nombre des Roumains dans l'ancien «siège» de Casin (Kászon) était évalué à 2.000, en 1952 seulement à 1.000 habitants[95]. L'anthroponymie de ce groupe roumain-sicule est pour la plupart roumaine, partiellement hongroise ou «traduite» en hongrois: *Bucur* (Bokor), *Csiki*, *Demeter*, *Dimi* (Dima), *Fekete* (Negru), *Gecö* (Gheţie), *Hosszu* (Lungu), *Karácson* (Crăciun), *Kelemen* (Clementie), *Kozsok* (Cojoc, Cojocaru), *Kosзti* (Costi, Costea), *Kurta* (Curta), *Lingurar* (Lingurariu), *Maro*, *Mohán*, *Pinti*, *Posztuly* (Postui), *Raduly* (Radul), *Román*, *Szakács* (Socaciu), *Szőcs* (Cojocaru), *Serban*, *Siloty*, *Simon* (Simion), *Solnai*, *Sztojka*, *Szűcs* (Suci), *Todorán*, *Tulit*, *Váncsa*, *Vaszi* (Vasile), *Zecula*. Depuis quelques décennies, tous les Roumains-Sicules de la vallée de Casin, ainsi que ceux de la vallée de Niraj, de la Târnava Mare et Mică, de l'Olt, de Homorod, etc. parlent le hongrois, ne connaissant le roumain que dans la mesure où il l'ont appris à l'école, pendant le stage militaire ou dans les villes de la Roumanie ancienne (Galaţi, Bacău, Bucarest, etc.).

La situation doit être pareille (identique même ou semblable pour la plupart) dans la majorité des cas, sinon dans tous les villa-

ges du Pays des Sicules, fait démontré par la concordance totale (avec des nuances et des différences spécifiques, locales) entre l'anthroponymie (noms de famille, roumains et hongrois), la confession et l'ethnie originaire.

Les phases de décroissance de la population roumaine du Pays des Sicules, c'est-à-dire sa disparition du suivi roumain (des confessions roumaines) sont reflétées en quelque mesure par les chiffres des *şematisme* diocésains (surtout entre 1835-1880; sans exclure le passage d'une confession roumaine à l'autre); là où le processus de dénationalisation ne fut pas encore tout aussi intense pendant la seconde moitié du XIXe siècle, les chiffres restent les mêmes ou augmentent (de 1835 à 1865 et à 1876), pour diminuer ensuite brusquement vers la fin du XIXe siècle. Voilà quelques chiffres significatifs des *şematisme* de Blaj:

Localité	1835	1865	1876	1880
Cernat (Covasna)	38	62	42	3
Turia de Jos (Covasna)	213	248	210	110
Crăciuneşti (Karácsonfalva, département de Mureş)	152	207	192	148
Ivăneşti (Mureş)	87	130	150	–
Şardu Nirajului (Mureş)	151	211	250	
Mereşti (Odorheiu-Homorod)	368	422	452	488
Dealu (Oroszhegy, Odorheiu)	68	80	101	
Nicoleşti (Niraj, Mureş)	162	43	61	80
Aldea (Odorheiu-Homorod)	30	4		
Boroşneul Mare (Covasna)	114	45	28	20
Ilieni (Covasna)	179	180	70	55
Valea Crişului (Covasna)	112	28		9

La diminution des chiffres (pour les deux confessions roumaines) continue partout, irréversiblement, vers l'année 1900, arrivant en quelques décennies parfois à zéro. Les différences étaient évidemment enregistrées aux confessions hongroises: romaine-catholique, réformée et unitarienne.

La ré-roumanisation. Les pertes catastrophiques subies par la population roumaine pendant 2-3 siècles au Pays des Sicules – phénomène social et historique assez étrange, qui peut sembler une véritable bizarrerie à l'époque moderne: la disparition paradoxale de tout un peuple «englouti» par un autre – ne pouvaient aucunement être récupérées par une action de «ré-roumanisation», cet «acte de restitution d'un rapt révoltant de notre patrimoine ethnique» (*Trans.*, LXVIII, 1937, p. 470), acte qui fut démarré sporadiquement en 1930 par les autorités roumaines par le biais de l'«Astra» (L'Association pour la culture et la littérature du peuple roumain de Transylvanie), des écoles, de la presse, des conférences, des église, etc., fruit d'un intérêt et d'un enthousiasme collectifs remarquables et pleinement justifiés (qui étaient cependant plutôt apparents, formels, superficiels). L'objectif principal, poursuivi avec conséquence, en était: «tout le monde comprendra que celui qui va à l'église roumaine et s'appelle Oláh, celui est un des nôtres et nous avons tout le droit de le réclamer, même si cela ne plaise pas à ceux qui nous l'ont pris. Nous allons l'éclaircir et il va comprendre lui-même que le nom et la loi exigent, comme un supplément nécessaire, la langue. C'est la seule chose qui compte»[86]. Il était en fait assez claire que non seulement ceux qui «s'appellent Oláh et qui vont à l'église roumaine» sont (ou «avaient été») roumains, mais beaucoup d'autres, tous ceux qui ont des anthroponymes (noms de familles) roumains ou hongrois (changés ou traduits). «Personne n'a l'intention de dénationaliser les Hongrois ou les Sicules, mais nous ne pouvons plus tolérer que des dizaines de milliers de personnes, qui se déclarent roumaines, qui ont préservé leur tradition et leurs coutumes familiales étroitement liées aux masses de notre nation roumaine, s'égarent de nos jours encore...»[87]; «nous ne voulons roumaniser aucun Hongrois, mais nous exigeons la ré-roumanisation des Roumains sicules»[88], étant d'autre part claire et simple que «personne n'aurait de raison de protester contre une action roumaine (qui se laisse malheureu-

sement attendre) essayant de ramener à leur ethnie les Roumains qui avaient perdu leur langue d'origine et qui se déclarent, de nos jours encore – en langue étrangère –, Roumains. [Mais] avant toute tentative officielle, des études élaborées, des détails rigoureusement vérifiés doivent éclaircir toutes les données du problème. Il est étonnant qu'il n'y ait pas une abondance d'études dans cette direction»[89], – tout au contraire, non seulement elles n'étaient pas «abondantes», mais elles étaient de plus anémiques, incomplètes, superficielles, sans méthode et sans documentation. Grâce à la contribution de maintes activistes culturels, intellectuels des villages et organes administratifs (préfets, préteurs, magistrats, etc.), tels que dr. V. Bidu, V. Sibianu, I. Rafiroiu, A. Nistor à Trei Scaune (Covasna); I. Steriopol, M. Cionca, I. Salanţiu, O.M. Dobrotă à Odorheiu (Harghita); P. Paşnicu, R. Robu à Ciuc (Harghita); E. Câmpianu, I. Bozdog, T. Popa, I. Olteanu, V. Netea, etc. dans le département de Mureş; C. Angelescu, R. Seişanu, S. Ţeposu, etc. (à Bucarest), de nombreux groupes de Roumains magyarisés récemment (c'est-à-dire depuis le XIXe siècle, par exemple ceux de la vallée de Niraj et de Troiţa, de Iobăgeni-Valea, Sântandrei, Odorheiu, Vlăhiţa, Mereşti, Ocland, etc)[90] furent dépistés et convaincus de revenir au roumanisme. Cependant les résultats de cette action n'ont pas été appréciables en raison du fait que, premièrement (en l'absence d'une documentation correcte et complète, exhaustive, à même de servir comme justification précise sociale, historique et juridique), il était impossible de récupérer en quelques années ou pendant deux décennies ce qu'on avait perdu durant des siècles par une action prolongée, persévérante, menée dans des conditions économiques et culturelles extrêmement favorables, telles que celles qui avaient accompagné l'intégration lente dans la communauté sociale et ethno-linguistique sicule des masses rustiques roumaines, masses qui avaient été dépourvues de toute forme d'organisation politique et culturelle propre, qui avaient été privées d'institutions scolaires et ecclésiastiques

dans leur langue nationale et qui ne représentaient donc pas une force collective de résistance devant la pression magyarisatrice. En 1918 le processus de dénationalisation (au moins en ce qui concerne la langue parlée) était en fait, dans la plupart des villages, consommé depuis longtemps, terminé et irréversible, – ne laissant derrière lui que quelques souvenirs concernant les «anciens Roumains», les ruines des églises abandonnées, la confession orientale ou son souvenir, des lieux ou des noms de cimetières roumains, des anthroponymes magyarisés comme forme et terminaisons, dont le caractère roumain n'est le plus souvent perçu que par les linguistes et les archivistes. Dans la plupart des localités, cette action (apparaissant comme quelque chose d'artificiel, d'anachronique, voire absurde) aurait dû commencer dès le début, de «zéro», – car elle ne visait plus à proprement parler les personnes magyarisées par les maîtres féodaux, par l'appareil bureaucratique et par les Eglises hongroises des XVIIIe-XIXe siècles, personnes qui (s'il y avait eu à ce moment des moyens de contrecarrer la magyarisation) auraient pu être plus facilement et plus rapidement «ré-roumanisées» qu'elles avaient été dénationalisées un siècle auparavant.

Cette action roumaine venait avec un retard d'un siècle et ne pouvait pas s'exercer... contre les morts, mais éventuellement contre leurs petits-fils, descendants ayant subi une métamorphose culturelle et sociale substantielle et étant en fait devenus «d'autres personnes» qui, sous l'influence de l'éducation et la propagande de quelques décennies, apparaissaient non seulement comme «les représentants les plus purs de la nation sicule», mais surtout comme les ennemis les plus acharnés (selon le cas) du peuple dont ils provenaient (tels queRáduly-Radul L. de Chileni, supra, p. 140; ou d'autres de la vallée de Niraj, p. 81). Une telle situation, triste mais vraie, donnait l'impression que la «ré-roumanisation» n'était pas une action de récupération tout à fait naturelle et juste, mais une simple «roumanisation» brutale, abusive, des «Sicules autochtons» (Si-

cules artificiels, comme tout le monde le savait: Roumains qui ne parlaient plus le roumain et dont la plupart ne savaient même pas avoir été autrefois Roumains), provoquant la réaction de certains éléments dirigeants chauvinistes, locaux (principalement le clergé hongrois, l'aristocratie, les politiciens, capables de présenter l'action comme «une fiction romantique de la propagande roumaine», comme c'est le cas du député Pál G.). Cependant la population siculisée de plusieurs villages (Eliseni, Cuşmed, Simoneşti, Filiaşi, Gagiu, Sălaş, Beteşti, Atid, Bodogaia, etc.) avait demandé à plusieurs reprises aux autorités roumaines de l'aider à revenir à son ethnie d'origine; elle n'a pas toujours reçu l'aide demandée, l'appui matériel et moral de la part des gouvernements bourgeois et de la bureaucratie administrative du Pays des Sicules. La «ré-roumanisation» n'aurait pas pu se réaliser pleinement ou au moins dans une proportion appréciable (proche de la vraie dimension de la magyarisation graduelle et profonde, déroulée pendant au moins 3-4 générations, à partir du XIXe siècle) au long d'une seule génération. Elle apparaissait très complexe, dans certaines zones même impossible, autant à cause de l'atmosphère de confusion dans l'orientation et l'organisation nationale et politique de la Roumanie des années 1920-1940 (marquée par une politique sectaire et par l'affairisme – surtout à Târgu-Mureş –, par l'indifférence des gouvernements, des partis[91] et d'autres organes d'Etat de la bourgeoisie et de la féodalité roumaine, par la dispute confessionnelle entre les hiérarques roumains, surtout à Mureş et à Odorheiu), que principalement à cause de la situation objective, des conditions historiques données, de sorte qu'elle n'aurait pu se réaliser même si on avait adopté des moyens supérieurs et des méthodes énergiques, brutales, beaucoup plus efficaces, similaires à celles utilisées par l'Etat hongrois et par les Eglises hongroises dans leurs actions néfastes de la dernière étape de magyarisation (XIXe-XXe siècles). En fait, la dénationalisation des Roumains du Pays des Sicules n'a pas cessé partout en 1918, elle a continué dans

quelque endroits après cette date aussi, pour être reprise avec plus de violence et cruauté pendant l'occupation horthyste (1940-1944).

Les tâches de la recherche. Il est évident et inutile de répéter (plusieurs chercheurs l'ont déjà souligné) que l'étude historique de la situation démographique de la partie orientale de la Transylvanie – c'est-à-dire de la population mixte sicule et roumaine magyarophone qui a formé le soi-disant «bloc sicule» – devrait viser chaque localité: «... des études sérieuses portant sur des détails rigoureusement contrôlés doivent éclaircir toutes les données du problème. Il est étonnant qu'il n'y ait pas une abondance d'études à ce sujet», révélait en 1933 un journaliste de Mureş (supra, p. 163). Une telle étude devrait tenir compte de tous les éléments documentaires de chaque étape, à savoir: des informations et indices les plus anciens (cf. supra, pp. 54-61), ainsi que des données statistiques du XVIIIe siècle; des données statistiques du XIXe siècle, des indications sur le caractère mixte ou sur la simple présence et cohabitation de l'élément populaire sicule et roumain (*Şematismele*; Lenk etc.); la présence de certaines constructions et matériels archéologiques, de ruines (églises, clochers, cimetières, etc); des livres anciens[92] et des documents[93], des anthroponymes attestés du point de vue documentaire en urbariums, des conscriptions, matricules, lettres, épitaphes, constructions, portes[94], coutumes, produits artisanaux, etc., ou dans la littérature et la presse actuelle; la toponymie (endroits, collines, vallées, etc.); la situation des confessions pendant les XIXe-XXe siècles; des informations et traditions et toute autre réminiscence sur l'appartenance des éléments ou des villages magyarophones; l'idiome parlé à présent ou jadis (mots, expressions, formules, calques); l'étude des anthroponymes roumains (slavo-roumains), cas de traduction et de remplacement des noms roumains par des noms hongrois, qui sont particulièrement significatifs; des coutumes, pratiques, rites, habit traditionnel, etc. De telles données et matériels sont extrêmement intéressants et

d'une grande importance pour la véritable histoire des localités et de la population de tout le Pays des Sicules; en l'absence de ces éléments (c'est-à-dire sans les faits ré-établis sur une base documentaire qui n'a pas l'intention de faire des incriminations, des rectifications immédiates et des réparations, qui ne cherche ni responsabilités ni «sanctions», ce qui serait de toute façon anachronique et absurde), le passé et la structure réelle de cette région seraient non seulement lacunaires et erronés, mais surtout falsifiés dès le début. Il s'agit donc (comme nous l'avons déjà mentionné) d'un problème socio-historique – de l'histoire qui constate et ré-établie les réalités du passé – et non politique ou d'Etat, – même s'il est susceptible de fournir des conclusions socio-politiques et nationales d'actualité.

Renoncer à l'étude et à l'éclaircissement d'un problème social et historique majeure, tel que celui de l'élément ethnique roumain du Pays des Sicules, signifierait une réticence condamnable de la part de la science roumaine et une contribution à l'«étouffement» des faits, un acte incorrecte et inhumain; une impiété; une attitude de commodité et de «discrétion aimable» mal comprise, qui ne ferait que continuer et confirmer les thèses de Orbán B., Barabás E., Szádeczky L., Tóth I.Z. et d'autres historiens chauvinistes «eiusdem farinae». A leur tour, les chercheurs hongrois objectifs, à vision progressiste, ne devraient plus se laisser influencer par le chauvinisme traditionnel de certains Barabás, Szádeczky, etc., hérité du féodalisme; ils devraient se rendre compte, d'un manière ouverte et honnête, que la structure ethnique et biologique des Sicules ne peut pas être justifiée et expliquée en dehors de la composante roumaine, que les futures recherches, amples et exhaustives, devront révéler à ses justes proportions historiques. On peut de la sorte facilement expliquer la discontinuité du peuple roumain dans son espace historique, par la «brèche» du Pays des Sicules.

Notes

[1] *Egynehány hazai utazások' le-írása* (La description d'un voyage dans le pays), Tót és Horváth országoknak rövid esméretetésével egygyütt kiadott G.T.D., nyomtatott Bétsben [Vienne], 1796, 333 pp.; p. 74: «Údvarhelynek lakossai majd mind Székely Magyarok; vagynak kevés Oláhok is»; p. 94 «Három-szék igen népes tartomány és népe miveltebb mint a' más Magyar nép az országban, az Oláh is a' ki itt lakik megmagyarosodván nem oly vad és bárdolatlan. Itt az Oláhok nyelvet is el-felejtük, melyet szinte tsak papjaik tudnak. Vallásokat azonban, melyö nálok majd tsak külsö tzeremoniákból áll, meg-tartják mindenütt; nagy része pedig a parasztoknak Oláh lévén, 6 hitű». Ce passage (trés savoureux et ayant une grande valeur) a été partiellement révélé et traduit d'abord (il semble) par le clerc I. Dăianu, dans *GlasR.*, 1936, no. 18, 10 IV, p. 19 («les voyages d'un magnat au Pays des Sicules»), avec d'autres éléments sur le voyage de Teleki Domokos à l'Est de la Transylvanie; cf. *ErdM.*, 1942, p. 555.

[2] Dósa (Dózsa) Elek (1803-1867), éminent publiciste, juriste et politicien hongrois à Târgu-Mureş, était une figure de marque du Pays des Sicules à la moitié du XIXe siècle (cf. *Magyar írók élete és munkái* [La vie et les ouvrages des écrivains hongrois], Budapest, II (1893), pp. 1.027-1.030, J. Szinnyei).

[3] Le manuscrit inédit de Dósa E. se trouve dans les Archives du Musée Transylvain (Bibliothèque de l'Université), Cluj-Napoca, no. 1874, feuille 7 (Baraolt), 8 (Bicsad, «mely egészen a 9. Mikó Miklósé, oláhok és magyarok lakják de az oláhok is magyarul beszélnek», cité dans *ErdM.*, 1942, p. 555). En ce qui concerne une «rébellion» des Roumains (en 1900), le journal *Székely Lapok* (Târgu-Mureş), 1900, no. 56, 9 IV, écrivait: «körülbelül 1765 táján telepitették oda ezt a népet a gróf Mikesféle üveggyárhoz munkásoknak. Azota szokásban, életmodban, viseletben hasonlók lettek a székelyekhez. Idegen nem mondaná meg, hogy nem eredeti székelyek».

[4] Bien qu'une «statistique selon la confession» réalisée en 1860 n'enregistrait à Bicsad que 30 orthodoxes (à savoir Roumains, siculisés), par rapport à 630 catholiques (parmi lesquels il y en avait probablement des Roumains passés au catholicisme) et à Micfalău 800 orthodoxes, 406 catholiques, 70 réformés (*SzFLeír.*, III, p. 6); ici la majorité roumaine était évidente.

[5] *ErdM.*, 1942, p. 555.

[6] *Transylv.*, II (1845), p. 17: «... parmi les Sicules, les Roumains perdent leur langue et leur nationalité; l'élément hongrois absorbe l'élément valaque...»; p. 171: «on compte aujourd'hui bon nombre de Sicules qui professent la religion grecque. Ce sont simplement des Valaques dénationalisés».

[7] Rapport sur le voyage, Cons. de Min., 4.637/1850 (L. Wohlgemuth); *AnIstN.*, IX, 1943-1944, p. 291 (H. Klima): «les nobles hongrois, écrivait-il, étaient les oppres-

seurs les plus cruels des serfs roumains. Leur attitude enthousiaste par rapport aux idées de liberté, égalité et fraternité disparaît lorsqu'il s'agit de leurs sujets» (Privatkorrespondenz. Ecrit à Schwarzenberg, 20 XI, 1849).

[8] *Concordia*. Journal politique et littéraire, (Buda)Pest, VII, 1867, no. 67, 8 IX/27 VIII, p. 2: «nous ne voulons pas vous déranger ou nous lamenter que sur la terre sicule nous sommes en train de perdre 30-40 mille Roumains, si la nation ne prend pas soin d'élever la future génération dans l'esprit national...», signé «Un muntean» (un Valaque).

[9] Benkő Károly (1805-1863), juriste et historiographe du Pays des Sicules, juge à Târgu-Mureş; cf. le panégyrique rédigé par l'historien de Cluj Szabó Károly, *Emlékbeszéd Benkő K. felett*, dans *ErdM.*, III, 1864, pp. 1-4.

[10] *MarSz.*, p. 24: «vannak a székelyek közt, mint p.o. Sárdon, olyan oláhok is, kik nemzeti szokásaikat, vallásaikat megtartják ugyan, de anynyira elmagyarosodtak, hogy az oláh nyelvet nem értik...»; p. 148: «a harasztkeréki [Roteni] oláhok nem tudják nyelvüket, elmagyarosodtak, megyebirót is magyart választottak régebb magoknak».

[11] Sur Orbán Balázs (1829-1890; de père sicule, de mère turque; il était considéré même par les Hongrois comme un Sicule chauviniste), v. par ex. Sándor J., *Báró Orbán Balázs élete és működése* (La vie et l'activité de O.B.), dans *ÉmlSzM.*, pp. 235-243; la brochure collective *Ki volt Orbán Balázs* (Qui a été O.B.?), Odorheiu, 1929, 64 pp.

[12] Par ex. à Ilieşiu (Sovata, supra, p. 83) il reconnaît que la plupart du village est formé de Roumains, *SzFLeír.*, I, pp. 139-140; il est obligé de faire de même dans la zone de Topliţa, Tulgheş, etc.; cependant dans la plupart des endroits où il y avait des groupes massifs de Roumains, la moitié ou même davantage étant représentée par des Roumains, Orbán B. se tait. Le cas du village de Canta (supra, p. 69), où *SzFLeír.*, III, p. 107 «ne sait rien sur les Roumains», mais uniquement sur des Serbes, Russes, etc., est typique dans ce sens.

[13] «... 3.901 lélekre menö keleti vallásuakat (görög egyesült és nem egyesült) oláhoknak nem mondhatjuk, hanem csak is keleti vallású székelyeknek, mivel ök magukat is annak tartják, mivel egy árva szót sem tudnak oláhul, elannyira, hogy lelkészeik is kénytelenek magyarul szónokolni templomaikban...; azért én a székelyföldi keleti vallásuakat, miként ök ohajtják, székely testvéreink közzé sorozom» (*SzFLeír.*, I, p. 15); ensuite: «Csíkmegyében keleti vallásuak is vannak pár ezeren; ezek közül a régebb itten lakok (nagyrészt a birtokosok által betelepitett jobbágyok) annyira elszékelyesedtek, hogy oláhul szót sem tudnak s oláhok lenni nem is akarnak...; a keleti vallásuak közül mindazok, kik a csiki ösfalukban laknak, magyarajkuak ellanyira, hogy ha valaki oláhnak nevezné, sértésnek vennék, czek és a székelyek közt nyelv, öltözet és szokásokra nézve mi eltérést sem vehetünk észre is oláhoknak legfeljebb a havasok közti azon uj telepek lokóit vehetjük, kik ugy nem-

zeti nyelvüket, viseletüket megtartják...» (*SzFLeír.*, II, p. 6; cf. III, p. 6, IV, p. 9). Des formulations et «explications» reprises par d'autres publicistes aussi, tel Vitos M., *Csíkmegyei Füzetek* (1894), p. 410: «Vasláb, Szalamás, Várhely – ma már annyira elszékelyesedtek, hogy oláhul egy szót sem tudnak, oláhok lenni nem akarnak, söt a nyelvet, szokásokat, viseletet is elsajátitván, minden irányban még összeházasodások által is a székelyebbe teljesen beolvadni...» (etc.) semblent être de simples adaptations, paraphrases ou transcriptions directes d'après O.B.

[14] «Udvarhely város lakosai legnagyobb részben székelyek, de vannak köztök igen sokan, kik részént maguk, részént öseikben nem székelyek, hanem szászok, németek, magyarok, oláhok, örmények, de annyira elszékelyesedtek, hogy most már eredetük alig felismerhető. Sajátságos azon törekvés, hogy a lakosság szereti magát székely truncsnak (őslakosnak) feltüntetni és a betelepülőket lenézni: pedig néha a képzelt truncusos csak pár nemzedék ota laknak a székelyek közt», *A székely-udvarhelyi kir. állami főreáltanoda értesítője*, 1873/4, p. 48.

[15] «De nos jours encore trop de Roumains deviennent Hongrois au Pays des Sicules, et ils continueront à se magyariser, en passant au calvinisme et au catholicisme occidental, d'autant plus que les prêtres, les consistoires, les synodes n'ont pas trop de temps pour s'occuper du sort de ces brebis perdus, ou, si vous voulez, des sentinelles perdus du roumanisme... Pourquoi nous étonner donc que dans certains communes le prêtre connaisse à peine le roumain et sa femme pas du tout, que sur la grande place de Braşov on puisse entendre des gens affirmer naïvement: hiszen uram én is az oláh részen vagyok... Mais que nous importe-t-il si d'autres 100.000 Roumains vont être magyarisés, c'est l'affaire de Galgoczi C., Orbán B., Simon Elek, du *comes* Lonyai, de la réunion de Budapest qui récolte des fonds pour les Sicules de Moldavie et d'autres fanatiques de leur nationalité; à la place des Roumains, Roesler et d'autres écrivains du même genre nous offriront d'autres Roumains de Bulgarie, Macédoine, Thessalie, Epir...»; s'ensuit une caractérisation spirituelle et ironique de la nature des Sicules, *Trans.*, VII, 1874, pp. 151-153.

[16] Dans quelques zones de montagne ils étaient des bergers transhumants, ce qui ne signifie pas du tout des «nomades».

[17] Kozma Ferenc (1884-1920), *A Székelyföld közgazdasági és közmivelési állapota* (Situation économique et culturelle du Pays des Sicules), Budapest, 1879, 472 pp.; p. 76: «a Székely-földön élő oláhokat két csoportba kell osztanunk, u.m. *belföldiekre* és *határszéliekre* vagy havasiakra... A belföldiek tulnyomó nagy száma teljesen megmagyarosodtak és pedig sokkal határozottabb mértékben, mint a hunyadmegyei székelyek eloláhosodtak. Náluk az egy valláson kivül már misem emlékeztet fajukra. (p. 77) mert nyelvökön kivül nagy részök életmodját és ruházatját is egészen a székelyekéhez idomitotta, vegyes családot alkotott és rosznéven veszi, ha nem tartjuk tiszta és jó székelyeknek. Udvarhelymegyében ez kivétel nélkül áll,

ugy hogy a ki Ujszékelyen, Alsóboldogfalván, Székely-Keresztúron, Fiátfalván, Rugonfalván Betfalván a két Kedében, Kis-és Nagy-Galambfalván, Kecseden, Bözödön, Agyagfalván, Udvarhelyen és a két Homorod-völgyének legtöbb falujában a nép között megfordul, annak nyelvét, életmodját, viseletét vizsgálja, érzelmeit kutatja: mást mint tiszta székelységet találni egyáltalában nem fog. Pedig nevezett községek a még nagyon sok a megyében *Lenknél* mind székely és oláh lakos ággal vannak bejegyezve. Igy van ez Háromszék és Csíkmegye s Maros (Torda) megye számtalan községeinél, hol ma már nevetségessé vaik az ember, ha egy Vargyas, Felső Rákos, Nagy Ajta, Bölön, Sepsi Szt-György, Szent-Iván, Felső-és Alsó-Csernáton, a két Doboly, Barátos s a többiben oláh nemzetiségű lakosság után tudakozódik. Vannak megint helyek, hol az átalakulás napjainkban is folyik, pl. Zagonban egy egész külön falurész, a pataknak az erdőbennyuló partjain mind oláhság, de már beszél magyarul, vegyes házasságot köt s vannak a faluban teljesen magyarosultak számosan. Ugy hogy tényleges körülmények alapján a Keleti (Károly, *Hazánk és népe* [La Patrice et son peuple]) által 47.776 lélekre számitott székelyföldi oláhoknak alig lesz lehetséges ⅓ részénél többet feltalálni...» Ces passages du livre de Kozma F. om été cités avec traduction dans *GazOd.*, 1937, no. 222, 18 III, p. 3, no. 223, p. 11.

[18] Hunfalvy Pál, *A székelyek. Felelet a székelyek scytha-hun eredetüségére* (Les Sicules. Réponse [au dr. Nagy János] en ce qui concerne les origines scytho-huniques des Sicules), Budapest, 1880, 79 pp. Paul Hunfalvy (1810-1891), éminent érudit philologue-linguiste (spécialiste en langues finno-ougriennes et turques) et historiographe hongrois d'origine allemande (Hundsdörfer), exégète ingénieux, écrivain polémiste; il s'est intensément occupé de l'histoire de la langue et du peuple roumain (cf. principalement ses monographies: *Die Rumänen und ihre Ansprüche*, Vienne - Teschen, 1883, 365 pp.; *Az Oláhok története* (Histoire des Valaques, posthume, inachevée, publiée par L. Réthy), Budapest, 1894, I-II, 543 et 553 pp.), soutenant partout avec art et habileté, mais notamment avec violence de fanatique la thèse de Roesler sur l'immigration des Roumains sur la rive gauche du Danube pendant les XIe-XIIIe siècles, idée qui prit chez Hunfalvy les formes d'une obsession morbide, d'un cauchemar qui le conduisait naturellement à des assertions et acrobaties fantaisistes.

[19] «... a másik kétharmadában bizonyosan sok székely van, kinek elödjei oláhok lévén s katholikusokká változván elszékelyesedtek. – Általában kétségtelennek tartjuk, hogy a mai *székelységnek valamelyik része oláh* eredetű», Hunfalvy, *A székelyek*, p. 51.

[20] «A sokféle eredetű lakosság azonban nemzetileg magyarrá, társadalmilag és politikailag székelylyé vált az időnek összesimitó hatása által», *ibid.*, p. 52.

[21] Rudolf Bergner (1860-1899), ethnographe et publiciste allemand de talent, touriste en Transylvanie et en Roumanie, sur lesquelles il a écrit: *Siebenbürgen. Eine*

Darstellung des Landes und der Leute, Leipzig, 1884, 410 pp.; *Rumänien. Eine Darstellung des Landes und der Leute*, Breslau, 1887, 412 pp.; *Zur Topographie und Ethnographie Siebenbürgens*, dans *Ausland*, 1892, 13 pp.

[22] R. Bergner, *Siebenbürgen*, pp. 401-402: «... Vaslab eine ansehnliche rumänische Niederlassung. Die Leute haben ihre Tracht und ihre Religion beibehalten, doch verstehen sie ausserdem auch magyarisch, da sie von einer mächtigen Szeklerbevölkerung umgeden sind. Anders die Bewohner von Alfalu [Joseni], diese haben ihre Sprache verloren und nur die Religion gerettet. Auf dem als Szeklerboden bezeichneten Areal finden wir nicht weniger als drei griechisch-katholische Dekanate und zwar umfasste laut Schematismus der Erzdiocese von Alba-Iulia 1880 das von Gyergyó 14.896 Seele und 15 Pfarreien, das von Udvarhely 2.685 Seelen in 8 Pfarreien und das von Háromszék [Trei Scaune] 3.880 Seelen. Da nun aber noch 15.000 zum Erzbisthum Hermannstadt gehörige Griechisch-orthodoxe im Szeklerland leben, so kann man die Zahl der von ihren Landsleuleuten abgesonderten Rumänen auf 36.000 Köpfe veranschlagen. Seitdem magyarischerseits die Entnationalisierung dieser isolierten Gruppe selbst mit gewaltsamen Mitteln versucht worden ist und seitdem der frühere Plan, die magyarische Sprache in die rumänischen Kirchen einzuführen, sowohl in der Presse als im Reichsrag mit Ungestüm besprochen wird, unterlassen es die Rumänen nicht, die drohende Gefahr von ihren Stammesgenossen energisch abzuwehren. Es werden Kirchen und Schulen gebaut, Pfarrer dotiert, rumänische Schulbücher vertheik und rumänische, hoffnungsvolle Jünglinge unterstützt».

[23] Silvestru Moldovanu (1861-1913), professeur de gymnase, éminent publiciste, journaliste à Braşov.

[24] Gustav Weigand, *IX. Bericht des Instituts für rumänische Sprache zu Leipzig*, 1902, pp. 138-139: «... die ehemalig rumänischen Gemeinden und die versprengten rumänischen Kolonien sich nicht halten. Kökös [Chichiş], Al-Doboly [Dobolii de Jos] und Markus [Mărcuş] waren ehemals ganz rumänisch, jetzt sind sie ganz magyarisiert... In Háromszék [Trei Scaune] sollen 120.000 Magyaren und 30.000 Rumänen wohnen; von letzteren sind aber 5.000 magyarisiert, sie halten aber an der orthodoxen Religion fest und bekennen sich auch als Oláh, wiewohl sie auch die Sprache aufgegeben haben».

[25] «La secte des Valaques et des Grecs sera toléré en fonction de la bienveillance du prince et des états transylvains: usque ad beneplacitum principum ac regnicolarum», *Approbatae Constit.*, I, I, art. 2-3 (cité dans *RevTr.*, I, p. 288); «recipierte oder tolerierte Religionen», K.G. Windisch, *Geographie des Grossfürstenthums Siebenbürgen*, Pressburg (Bratislava), 1790, pp. 54-56, etc.

[26] Par ex. Benkő, *MarSz.*, p. 29: «a görög egyesültek és nem egyesültek elvitathatatlanul oláhok»; c'est-à-dire: «les Sicules de confession grecque ex offo ne se con-

sidéraient pas Sicules», comme remarquait à juste titre un journaliste sicule («ismeretes körülmény az nálunk, hogy a görög vallást követő székelyek ex offo nem tartják magukat székelyeknek», *SzF.*, 1883, no. 15), en ce qui concerne l'initiative d'un groupe de «Sicules» de Tuşnad (Ciuc) de passer à la «religion grecque», d'après l'expression du journaliste, – intention qui ne représentait en fait que la tentative des Roumains siculisés de revenir à leur ancienne foi, ce qu'ils ne pouvaient ou ne voulaient pas affirmer devant le journaliste effrayé qu'un tel «changement de religion pût représenter un coup dur à l'adresse de notre nation (sicule)». Sur les persécutions subies par les confessions roumaines, cf. par ex. *RevTeol.*, 1928, pp. 69-82.

[37] Les résultats de la statistique comparative de Balogh, révélés uniquement par des chiffres globaux sans observations ou complètements de détail de la part des chercheurs roumains (par ex. *SecRom.*, p. 125) sont: Ciuc (département) 18, Trei Scaune 60, Odorheiu 55, Mureş 59 villages qui s'étaient dénationalisés pendant le XIXe siècle.

[38] Balogh, *NfMgy.*, p. 641: «félszáz év elött itt 12 helységben erős román kisebbség mutatkozott, de azota eltüntek. Csak más két helységben s egyes székely faluk *g. kath.* kisebbségeiben maradt kevés nyomuk, a legtöbben vallják az 'oláh hitet' a következő *tiszta magyar* falukban... Ezek – azt hisszük – mind megmagyarosodott román eredetű elemek».

[39] *NfMgy.*, p. 644: «félszáz év előtt e vonalon Esztelnek is fajtatöbbségre román falu volt s Kézdi Polyántól Oszdoláig mindenütt mutatkoztak erős román minoritások. De e fajnép a Kézdi székely talajban nem verhetett gyökeret. Esztelnek ma tiszta magyar község s környékén a beszivárgott románokra csak a magyar elem g. kath. és kel. gör. vallása töredékei emlékeztetnek».

[40] *NfMgy.*, p. 645: «... csak itt-ott van megmagyarosodott g. kath. románok nyoma».

[41] *NfMgy.*, p. 648: «Mikóujfalu tiszta magyar helység, – de felekezeti többsége kel gör. [cf. sur Micfalău, chap. IV, note 44]; Al-Dobolyban a fajtöbbség magyar s a felekezeti többség kel-gör».

[42] *NfMgy.*, p. 648: «... mindezekben vannak erős kel. gör. és gör. kath. vallású kisebbségek, holott román ajkú fajnép alig fordul elő bennők. Erdélyben a székely fajnép nem csatlakozott az orthodox egyházakhoz, erdélyi törvény ezeket soha nem reczipiálta. Az a orthodoxiához tartozó székelyföldi magyarok tehát megmagyarosodott románok lesznek».

[43] *NfMgy.*, p. 652: «a két Oláhfalu – mint neve mutatja – eredetileg román telep volt s ma tiszta magyar: a románok elköltöztek [?] vagy beolvadtak. Ez lehetett sorsa a román kissebbségnek is, a miket Lenk altábornagy 22 magyar helységben talált s azota elenyésztek; gyenge nyomokat a g. kath. és kel. gör. vallásu székely töredékekben véljük láthatni...»

[44] Tout comme nombre d'autres paysans roumains siculisés dans des situations identiques, par ex. le père Ştefan Vasi (Caşaş < Căşariu) de Mereşti (Odorheiu-Harghita), qui ne savait aucun mot roumain en 1935 (*GlasR.*, 1935, no. 159, p. 7, no. 172, p. 2, etc.).
[45] Augustin Paul (Delaleca), *Între Someş şi Prut*, Bucarest, 1905, p. 105. Originaire de Letca (département de Sălaj), A. Paul (1866-1921) a étudié la philosophie et la théologie à Budapest et à Graz; il a été professeur d'allemand aux lycées de Focşani, Bârlad, Brăila, Bacău (1893-1901), rédacteur à *Gazeta Transilvaniei* (1901-1907), interprète auprès du Consulat roumain à Budapest (1907-1916), consul de la Roumanie à Stockholm (1916-1919); il était un éminent publiciste et diplomate polyglotte. *Acta Musei Porolissensis*, Zalău, VIII, 1984, pp. 615-642 (St. Mândruţ).
[46] *Ellenzék* (journal), Cluj, 1882, no. 272, 28 XI, p. 3; no. 273, 29 XI, p. 3: «Florián-Florianu János udvarhelyi törvényszéki elnök – románokkal árasztotta el a törvényszéket, román tanítót vitett Udvarhelyre, ö építteti a templomkerítést, az Albina pénzeit ö helyezi el, magyarokká lett románok térnek vissza eredeti nemzetiségükre s birói állomásra kandidáltatta Velicanu urat, a kinek egyik fiát Horánák, a másik fiát Kloskanak hivják» (Román világ Sz. Udvarhelyen).
[47] Mais cf. *Ellenzék*, 1895, no. 32, 8 II, p. 1, l'article *Oláhosodik-e a Székelyföld?* (Le Pays des Sicules devient-il roumain?): les prêtres orthodoxes et gréco-catholiques parlent parfaitement le hongrois (comme ils avaient appris de leurs parents, dans le village natal) et n'apprennent le roumain qu'à Blaj et à Sibiu; «aztán milyen hazafias érzelmüek. Csak hallani kell őket s bizonyosok lehetünk hogy egy-két nemzedék után hire sem lesz a Székeyföldön az oláhoknak, mert teljesen elmagyarositják az ilyen hazafias papok...»
[48] «A kilencvenes évekből ismerjük egy háromszéki Astra közgyülés érdekes és tanulságos leírását (A. Paul, pp. 99-110). Ebből megismerhetjük az ottani románság viszonyát a székelységhez, hajlamát az elszékelyesedésre, érzetlenségét az elfelejtett román nyelv és hagyomány iránt, épencsak a régi valláshoz, vagy ahhoz sem ragaszkodva. Ugyanakkor valami primitiv ragaszkodásról is értesülünk, amellyel a nyelvileg és jórészt vallásilag is teljesen elmagyarosodott még mindig az oláhokhoz tartozónak nevezik magukat. A román multnak egyházy könyvek, feljegyzések, omladozó és hivek nélkül vagy kevés lézengő hivővel maradt templomok, korhadozó fakeresztű elhagyott temetők és az emberek emlékezete a tanui. A beolvadás lassú biztonsággal folyik, ahogy a csendesvizü folyó alámossa a partot...», *ErdÉvk.*, 1940-1941 (1942), p. 254 (Toth I.Z.).
[49] Nous ne mentionnons ici qu'un seul exemple des centaines existant: le village d'Ozun (département de Covasna) avec un cimetière ayant des croix aux textes roumains et orthographie hongroise; de nombreux «Sicules» reconnaissent leur origine roumaine. Dans certains cas l'office des morts est prononcé d'abord par les

réformés, ensuite par un prêtre roumain qui y est amené de localités assez lointaines. En cas de maladie grave on fait appel à la messe officiée par un prêtre roumain (inform. prof. At. Popa, Cluj).

[40] «... a csendes harc következménye a román elem lassú, észrevétlen beolvadása a székelységbe anélkül, hogy azt lényegesen átszínezni képes lett volna... Nagy általánosságban mégis csendben folyt a székely-román faji harc, alig észrevehetően, de határozottan a magyar elem javára» (*ErdÉvk.*, 1940-1941, p. 252, Toth I.Z.); «les Roumains du Pays des Sicules – la première couche de population dans cette région – ont subi une dénationalisation continue, qui s'est principalement faite le long des routes militaires, où le nombre des colons magyars a été plus grand par raisons de défense de l'Etat» (*BulGeogr.*, XLI, 1922, p. 117, V. Mihăilescu).

[41] Cité dans *GazOd.*, 1937, no. 219, 20 II, p. 1.

[42] *ErdÉvk.*, 1940-1941, p. 252 (supra, note 40).

[43] K.F. Czoernig, *Etnographie der oesterreichischen Monarchie*, II, Vienne, 1857, p. 99: des Sicules divisés en trois classes (*Siculi trium generum*): *primores* (*főnépek*, *elsők*), *primipili* (*lófők*, *lovasok*, cavaliers) et *pyxidarii*, la plèbe (*gyalogosok*, pedestres). «Ursprünglich waren zwar nur zwei Standesabtheilungen: Reiter (lófők), vermutlich Ungern, und Fußgänger (gyalogosok), wahrscheinlich ein Gemische verschiedener nicht ungrischer Einwohner: Wlachen, Slaven, Petschenegen u.a., die sich allmälig magyarisierten.»

[44] N. Iorga, *La question roumaine en Autriche et en Hongrie*, Bucarest, 1915, p. 30 – sans offrir les preuves nécessaires, qu'il ne pouvait pas d'ailleurs avoir à sa portée à cette époque, et sans utiliser la bibliographie hongroise (supra, pp. 104-108, 114-116); cf. Szádeczky, *op. cit.* [note 48], p. 267.

[45] *Astra*, 1926, no. 1, 1 XII, p. 1 etc. (N. Iorga).

[46] *ObsSEc.*, V, 1935, no. 2-4, p. 86 (A. Gociman).

[47] Par ex. B. Hómán, *UgJB*, II, p. 25: «der ungarfeindliche rumänische Historiker Iorga möchte in den Szeklern sogar magyarisierte Walachen entdecken»; Szádeczky (infra); un Siculus, dans *EmlSzM.*, pp. 643-645 (infra, chap. IV, note 48) «... pedig ha a székelység román eredetű volna...»; Tóth, *ErdM.*, 1942, p. 530.

[48] Szádeczky, K.L., *A székelyek oláh rokonságának meséje* (Histoire sur la parenté valaque des Sicules), dans *Emlékkönyv Csengery János*, Szeged, 1926, pp. 265-285: dans une vision romantique-patriotique, mais assez infantile, jetant tous les désagréments et péchés au dos de la paysannerie roumaine, le vieux Szádeczky veut charger les Sicules de vertus et qualités héroïques; oubliant cependant des passages comme ceux de *Marci Chron. Hungar.*, pp. 436, 456: «Bisseni (pecenegii) atque Siculi vilissimi; Bisseni vero pessimi et Siculi vilissimi omnes pariter fugierunt sicut oves a lupis...» etc. (cités dans *SzMÉrt.*, III, p. 225; *UgJB.*, XXII, pp. 132-133); ou ceux de Zamosius du XVIe/XVIIe siècles non seulement dans «Siculi

dura, et agrestis gens», mais aussi «barbari, ferae bestiae, latrones» etc. en ce qui concerne l'assassinat d'André Báthory, *MonHHist.*, XXVIII, pp. 353, 358, 360, 361; ou du populaire «székely góbe» etc. Szádeczky tire la conclusion que «les Sicules ne peuvent pas être roumains», ayant d'autres... traits et manière de vivre. Ce ne sont pas d'arguments scientifiques et le phénomène de magyarisation par la langue, la confession et la conscience ethnique-sociale des groupes de Roumains (qu'il n'admettait pour rien au monde, sur lequel il ne souffle mot) n'a rien avoir avec ces traits bons ou mauvais, réels ou fictifs, attribués par l'historiographe aux deux groupes ethniques et linguistiques. Il est évident que les Roumains et les Sicules n'avaient aucune parenté génétique ou linguistique, comme Szádeczky essayait de présenter en 1926, mais ils étaient mélangés et ensuite «fondus» (à partir des XVe-XVIIe siècles) sur le territoire des «sièges» sicules entre le Mureş et Harghita-Carpates.

[9] L'ancienne toponymie (localités) du Pays des Sicules est en prépondérance hongroise, plus que dans d'autres zones de Transylvanie: il y a d'abord de nombreux nom composés des éléments *-falva*, *-falu*, *-háza*, *-hely*, *-laka*, *-patak* etc., ou des localités selon des monastères et des patrons catholiques: *Szent-György*, *Szent-Háromság*, *Szent-Király*, *Szent-Lélek*, *Szent-Márton*, *Szent-Mihály*, *-Miklós*, *-Simon* etc., *Boldogasszonyfalva*, etc.; moins slavons, notamment à Trei Scaune (Covasna) et dans le sud de Ciuc: *Boroşneu-Borosnyó*, *Calnic*, *Cernat*, *Covasna*, *Dalnic*, *Delniţa* (*Delne*), *Derjiu*, *Doboli*, *Estelnic*, *Ghelinţa*, *Harale*, *Hătuica*, *Hilib*, *Lisnău*, *Moacşa*, *Ojdula*, *Papolcz-Păpăuţi*, *Peselnek* (Petriceni), *Poian*, *Putna*, *Saciova*, *Topliţa*, *Tuşnad*, *Varniţa*, *Zagon*, etc., que les Sicules avaient évidemment empruntés à la population slavo-roumaine de l'Est du Pays des Sicules; *SzMÉrt.*, III, p. 30 (Nagy G.); *SzErTel.*, pp. 34-54 (Karácsonyi J.); *Balkan-Archiv* (Leipzig), III, 1927, pp. 1-96 (*Die Ortsnamen des Szeklergebietes*, par O. Liebhart, étude intéressante et originale, avec un riche matériel de faits, mais assez superficielle et désordonnée, avec de nombreuses étymologies erronées, dilettantistes); *Archiv des Vereins für siebenbürgische Landeskunde*, N.F., XLV, 1929, pp. 33-329 (*Siebenbürgen im Lichte der Sprache*, par G. Kisch: l'étymologie des toponymes, de nombreuses solutions correctes, ingénieuses); cf. aussi *GyHNev.*; *MgyR.*, I, pp. 111-313 (Kelet-magyarország helynevei [Les toponymes de Hongrie orientale], de Kniezsa I.: pp. 207-209 Ciuc, 209-212 Trei Scaune, 293-294 Odorheiu); I. Moga, *RoumTr*, pp. 50-71. Hydronymie: *ErdÉvk.*, 1942, pp. 27-73 (*Erdély víznevei*, par Kniezsa I., pp. 50, 52-55 Le pays des Sicules); *UgJB.*, XXIII, 1943, pp. 187-235. Les éléments roumains ou slaves (la plupart récents) se rapportent plutôt à la soi-disante «toponymie mineure».

[10] I. Moga, *RoumTr.*, p. 134.

[11] Au Pays des Sicules les Slaves ne sont attestés que par des toponymes, anthroponymes et éléments lexicaux (mots slaves dans l'idiome sicule): les anthropo-

nymes slaves se rencontrent surtout chez la population roumanophone (infra, p. 283 et les suiv.), attestée dans toutes les localités à partir du XIIIe siècle jusqu'à présent. Les Pétchénègues (*Bisseni*) apparaissent dans tous les documents des XIIIe-XIVe siècles, soit comme une population «disparue» et remplacée par les Sicules (cf. par ex. les cas mentionnés dans *SzMÉrt.*, II, pp. 260-263), soit en toponymie (cas isolés): *Besenyő*, *Uzon-Ozún*, *Ozunca*, *Oituz* etc. et quelques anthroponymes.
[52] Czoernig, Hunfalvy, et aussi Nagy G., *SzMÉrt.*, II, pp. 30-31, 260-263 etc.; parlant de la zone de Trei Scaune (département de Covasna) ce dernier auteur connait toutes les ethnies du Pays des Sicules excepté les Roumains (ignorés selon le «procédé» classique de l'autruche): ceux qui étaient mentionnés à l'époque ancienne (Blacki, à Kezai, etc.) étaient... Bulgares, les autres n'étaient probablement pas encore arrivés de... la Péninsule Balkanique à l'époque où les Slaves et les Pétchénègues disparaissaient suite à l'intégration. Par de telles acrobaties et naïvetés puériles, Nagy et d'autres s'imaginaient pouvoir éviter et éliminer avec succès l'élément ethnique roumain autochtone du Pays des Sicules, ainsi que de tout le territoire de Transylvanie.
[53] Cf. par ex. les passages bien connus «Siculi per tribus et generationes atque lineas generationum-antiquo more-haereditates ac officia inter sese partiuntur et dividunt», Verbőczi, *Opus tripart*, I, 4 (cité aussi dans *SzMÉrt.*, II, pp. 247); Zamosius (Szamosközy), dans *MonHHist.*, XXVIII, p. 379: «... inter se matrimonia contrahuntunec facile alienigenis connubia elocant...», donc dès 1609 ils n'acceptaient pas «facilement» des alliances matrimoniales avec d'autres ethnies, ce qui cependant se réalisait, le mélange ethnique-social était possible «avec quelques difficultés», mais il existait quand même!
[54] «Az idök folyamán kialakult s a lustrákon s a székülséseken hivatalosan igazolt székelyek közössége féltékenyen őrködött azon, hogy illetéktelenek be ne tolakodjanak soraikba, hisz ez az anyagi előnyeik rovására történt volna! Ezért asszimilált a székelység oly nehezen magába idegeneket, mert a betelepedéssel vagy házasság révén idekerültek alapos ellenőrzés alapján nyilvánitattak a székely kösösség tagjaivá. Mindenki valamikor kezdette a székely mivoltát, egyesek ősi idők óta, mások meg kimuaithatóan a már meglevő székely közösség elismerő s arra engedélytadó nagylelküsége folytán lettek székelyek», *Székelység*, XI, 1941, p. 2 (Bányai J.). C'est une formulation nébuleuse et contorsionnée par laquelle on reconnaissait l'intégration graduelle à partir de l'époque ancienne des éléments hétérogènes entre les Sicules autochtons. Sur le régime de la propriété chez les Sicules: *EmlSzM.*, pp. 40-43 (*Az ősi vagyon jogi védelme a régi székelyeknél* [Protection juridique de la fortune ancestrale chez les anciens Sicules] de Balogh István): en général v. le livre *A Nemes Székely Nemzetnek Constitutiói, Privilegiumi és ajószág leszállását tárgyazó némelly törvényes itéletei több hiteles Leveles-tárokból egybe-szedve*, Pesten, 1818, 299 pp.

[55] «Székely mivoltuk fontossága a székelyek önálló berendezkedésének, a kiváltságoknak megszünte után elhalványodott. Ugyanis azután s főként az osztrák önkényuralom idején bizonyos keveredési folyamat indult meg s így az esetleges betelepedettnek a székely mivoltának a vallása a törzsökösödés révén esetleg hátrányos is volt egyénlyleg a számára...», *Székelység*, XI, p. 2. Cela signifierait donc que le «mélange» n'est admis qu'à partir du XVIIIe siècle, en discordance avec ce qu'il a affirmé à la note 54.

[56] «... sok 'ősi származásut' ki kellene zárni irásbeli formaságokkal is a székely őntudatközösségből. Azért mondhatjuk ily modon, hogy öntudatközösség...», *ibid.*

[57] Cf. l'article de propagande, ayant l'aspect d'un pamphlet, de Tóth Z., *Jorga Miklós* [sic!] *és a székelyek román származásának tana* (Nicolae Iorga et son enseignement sur l'origine roumaine des Sicules), dans *ErdM.*, 1942, pp. 265-281 (= *ErdTudF.*, no. 132).

[58] L'objection judicieuse du professeur-publiciste O.M. Dobrotă, *Românii secuizaţi şi regiunea secuizată*, Odorheiu, 1940, p. 5: «historiens, professeurs universitaires de spécialité ne se donnent pas la peine de connaître la vérité ethnique sur le soi-disant Pays des Sicules et soutiennent publiquement des erreurs condamnables» ne s'applique pas aux historiens (N. Iorga, Al. Lapedatu, I. Lupaş [1880-1967; cf. *Tribuna*, Cluj, 1967, no. 30, 27 VII], Şt. Meteş, etc.) ni aux géographes (V. Mihăilescu, S. Opreanu, T. Morariu, L. Someşanu, etc.) des universités roumaines, mais aux philologues transylvains qui n'ont presque rien écrit sur l'anthroponymie roumano-sicule et le lexique d'origine roumaine en hongrois.

[59] Par ex. *Trans.*, LI, 1930, p. 154 (Opreanu): «environ 50% des Sicules d'aujourd'hui sont des Roumains sicules au long des siècles, Roumains ayant rompu tout lien avec le roumanisme, ayant été complètement assimilés par les Sicules, 60.000 Roumains véritables, 30.000 sicules à moitié, plus de 200.000 éléments ethniques d'origine roumaine siculisés de nos jours...»; *Die Szekler*, p. 188; Dobrotă, *op. cit.*, p. 13: «la vérité est que la population du département d'Odorheiu, Ciuc, Trei Scaune est pour sa plupart d'origine roumaine et autochtone dans ces régions; que les Sicules sont donc d'origine roumaine, ayant été obligés de renoncer à leur langue maternelle suite à différentes machinations hongroises...» Dans la commune d'Acăţari (Ákosfalva, département de Mureş), il y avait en 1824 une population entièrement roumaine, une église orthodoxe, une école roumaine, 400 familles (etc.), *GazMur.*, 1937, no. 15, 1 XI, p. 2 [éventuellement une confusion ou une faute d'impression, le chiffre «400 familles», tout comme «118 patres familias disuniti», a. 1783 (*DocMur.*, p. 20, au lieu de 18 familles, p. 19)]. «Les Sicules sont pour la plupart des *Roumains siculisés...*», *SecRom.*, p. 5, etc. Isolées, n'ayant aucun fondement et n'étant pas exemplifiées par des détails concrets, de telles assertions sur l'ensem-

ble du Pays des Sicules ne sont pas pour l'instant véridiques, elles semblent plutôt des exagérations et des généralisations irréfléchies.

[60] Afin d'élucider «L'élément roumain au Pays des Sicules», l'Association des instituteurs d'Odorheiu a lancé un concours pour les ouvrages portant sur ce sujet. Un seul ouvrage s'est présenté jusqu'en 1936, celui de l'instituteur G.M. Stancu (cf. *GlasMur.*, 1936, no. 46), qui n'était pas – il semble – trop bon, du moment où il n'a pas été publié (l'auteur a décédé en 1937; *GazOd.*, 1937, no. 239, 28 X, p. 2). Une série d'articles ont été signés par V. Netea dans le journal de Cluj *Naţiunea română* entre 1935-1938.

[61] Al. Lapedatu, *Miscellanea* (1925), p. 160.

[62] «Il est donc difficile, sinon impossible de préciser la dose de roumanisme du Pays des Sicules...», *BulGeogr.*, XLI, 1922, p. 118 (V. Mihăilescu).

[63] N. Iorga, *Astra*, 1926, no. 1, XII, p. 1.

[64] *Idem*, *MemIst.*, III, XXIII, p. 217.

[65] I. Moldovanu, *Trans.*, LXV, 1934, pp. 310-311 (=*GazMur.*, 1934, no. 32, 16 IX); P. Râmneanţu – P. David, *Cercetări asupra originii etnice a populaţiei din sud-estul Transilvaniei pe baza compoziţiei serologice a sângelui*, dans *BulEBiopol.*, VI, 1935, pp. 36-66; P. Râmneanţu, *Origine ethnique des Szeklers de Transylvanie*, dans *RevTr.*, II, 1935-1939, pp. 45-59; Malán M., *Erdélyi magyarok és románok az embertan tükrében* (Hongrois et Roumains transylvains à la lumière de l'anthropologie), dans *MgyR.*, I, pp. 599-667. Dr. P. Râmneanţu a établi que la moyenne de l'indice biologique des Sicules (donc avec beaucoup d'éléments roumains) est de 2, plus proche de l'indice roumain 2,1, que de celui hongrois 1,5. Des résultats admis par ex.: Milan Dokládal, *Anthropologie na Balkane*, Čast II: Anthropologie v Rumunsku, Brno (Rozpravy Anthropol. společnosti, Cislo 9, 1960), p. 6.

[66] Tóth I. Zoltán, établi à Budapest, a été fusillé lors des mouvements d'octobre 1956 (il était professeur à l'université).

[67] En ce qui concerne les anciennes relations d'amitié entre les Sicules et la Moldavie et la Valachie, cf. supra, p. 46; de telles relations ne pouvaient pas être «ignorées» par le même procédé du silence et les historiographes qui en parlaient à partir de Zamosius (Szamosközy, XVIIe siècle) jusqu'à Szádeczky L. et d'autres plus jeunes le présentaient avec dégoût et «amertume» non dissimulés, les considérant comme des aberrations et «trahissons». Les Sicules poursuivaient cependant leurs propres intérêts et traditions, ne «trahissaient» personne, d'autant plus qu'ils n'avaient en commun avec la noblesse hongroise que la langue et les confessions et que leur adversité à l'égard du féodalisme hongrois et de ses représentants était de notoriété.

[68] I. La grande monographie du département de Trei Scaune (Covasna) parue au début de ce millénaire, compilation d'un collectif de neuf auteurs érudits le pré-

fet en tête (*Háromszék-vármegye Emlékkönyv.* Magyarország ezeréves fennállása ünnepére. Háromszékvármegye törvényhatosági bizottságának megbizásából szerkesztették Potsa József, Antal M., Bogdán [Roumain ou Arménien?] Arthur, Csifó Salamon, Gödri F., Gyárfás Gy., Malik J., Székely Gy., Szentiványi M., Sf. Gheorghe – Sepsi Szt-György, 1899, 380 pp., in 4°): ces auteurs connaissent et décrivent tout dans leur département historique, de grands problèmes, ainsi que des détails parfois insignifiants, ne disant mot sur la composition ethnique et sur un fait de notoriété générale: que dans l'ancien département de Trei Scaune il y avait au début du «millénaire» environ (minimum) 30.000 Roumains (donc plus de ¼ de la population), certains magyarisés (cf. supra, pp. 64-72, 76, 79); pour ne pas mentionner l'existence des Roumains dans leur département, les neuf auteurs ont rédigé la «thématique» de leur monographie en renonçant à toute mention relative à la structure de la population sous aspect ethnique, linguistique ou confessionnel. II. *A Székely nemzet története és alkotmánya* (Histoire et constitution de la nation sicule), 1927, de Szádeczky L. [nom de famille polonais ou slovaque, donc un néophyte], pour lequel la population roumaine (au moins ⅓ des masses de la «nation sicule») du Pays des Sicules «n'existait et n'avait jamais existé». Il serait difficile de trouver des exemples plus évidents d'incorrection professionnelle et de cynisme politique que chez ces derniers écuyers du féodalisme impérialiste austro-hongrois.

[69] Vers 1935 un député de Ciuc (dr. Gábor Pál) affirmait avec candeur dans ses discours électoraux que «la magyarisation des Roumains est une légende inventée par les Roumains pour justifier leur politique de roumanisation», assertion qui est tout à fait grotesque et démagogique, mais normale chez un politicien chauviniste; cf. *GazC.*, 1935, no. 134, 15 VI, p. 1.

[70] Des instituteurs, professeurs, médecins, artisans, avocats, magistrats, ingénieurs, fonctionnaires, prêtres (notamment romains-catholiques, par ex. ceux mentionnés dans *Catalogus vicariatus Claudiopolitani dioeceseos Alba Iuliensis*, Claudiopoli [Cluj], 1943: *Antoni, Bajkó, Bokor, Gánya, Kende, Koszta, Lestyán, Merza* (arménien?), *Oláh, Pászka, Ráduly, Todor, Zsok*) etc. d'origine évidente roumaine, portant d'anthroponymes typiques, ou *Boér, Bogdán, Bogya, Borbát, Daradics, Kolcza, Mánya, Opra, Sztankó, Tamucza*, etc. (cf. *SzF., Székelység*, etc.) à Odorheiu, Sfântu Gheorghe, Ciuc, Târgu-Mureș, Bucarest et dans d'autres localités. Ces intellectuels auraient dû au moins partiellement connaître l'histoire et la structure ethnique-démographique de leur patrie sicule, ainsi que la cause des noms de famille roumains qu'ils continuaient à porter suite à la «métamorphose» connue par leurs parents ou ancêtres devenus hongrois.

[71] Si les «Sicules» (comme toute autre population isolée, sans formes propres d'organisation politique) dont parlait Tóth Z. (c'est-à-dire ces nombreux «magyarokká lett románok»), quelque fanatiques magyarophones ou même catholiques et calvi-

nistes qu'ils soient devenus, sont mis dans une situation socio-juridique et économique semblable à celle de l'époque de la magyarisation (volontaire ou violente) de leurs parents et ancêtres (c'est-à-dire être obligés de choisir entre: misères et humiliations comme les «Valaques» orthodoxes, ou avantages matériels et juridiques-sociaux, privilèges comme les «Hongrois-Sicules» catholiques, réformés, unitariens), en démontrant leur origine réelle et la manière dont ils sont devenus ce qu'ils sont à présent, – ils renonceraient facilement à leur «nationalité» hongroise (sicule) adoptive pour revenir au roumanisme, sans que la réintégration dans la communauté ethnique-linguistique d'origine ou, éventuellement, dans une autre «nation privilégiée» du pays leur semblât une «grave insulte».

[72] «... nagy szükség volna, függetlenül minden vitától, a legkorszerűbb módszerek alkalmazásával, elkésziteni az egész Székelyföld település és népiségtörténetét...» (*ErdM.*, 1942, p. 542, Tóth Z.). Cependant de telles enquêtes avec des moyens assez... «modernes» furent initiées vers 1930 par certains chercheurs hongrois-sicules transylvains (qui n'attendaient pas les suggestions de Tóth Z. de la période de l'occupation horthyste sur une partie de la Transylvanie), par ex. ceux groupés à Odorheiu par le naturaliste J. Bányai autour de la revue *Székelység* (1931-1944), qui avaient analysé le Pays des Sicules sous différents aspects: balnéaire-touristique, météorologique, naturaliste (géologie, botanique, zoologie), ethnographique, historique, archéologique, juridique, économique, ménager, littéraire et même linguistique, etc.; cette revue est une pêle-mêle de toutes choses, y compris de glossaires des patois, sport, curiosités, nécrologues, contes et «blagues» sicules («gobéságok»), etc., mais n'offre aucune information quant au problème de la composition ethnique du territoire ou de l'anthroponymie (matériels et questions un peu plus importants que les histoires «gobéságok»), que les érudits hongrois-sicules du XXe siècle ne remarquaient même pas autant que Orbán B. l'avait fait un siècle auparavant, excepté la mention sur un vague «mélange» ethnique. Ce serait d'ailleurs une naïveté grossière de s'attendre à ce qu'ils manquent tout à fait de sens pratique et national-politique pour commettre des imprudences en parlant et en analysant objectivement les réalités populaires, c'est-à-dire les éléments ethniques et l'anthroponymie de facture évidente roumaine, l'intégration massive de la population roumaine dans la «nation» sicule.

[73] Tóth Zoltán, *Az erdélyi román nacionalizmus első százada* (Le premier siècle du nationalisme roumain transylvain) *1697-1792*, Budapest, 1946, p. 5.

[74] «Az ember önző természetéből folyik, hogy itéleteiben, érzelmeiben és cselekedeteiben inkább szubjectiv énjéhez ragaszkodik, semmint a valósághoz», *ibid.*

[75] Conformément aux exemples de luttes confessionnales fratricides et fractionnaires qui se sont déroulées dans toute la Transylvanie et au Pays des Sicules (entre les «orthodoxes» et les «uniates») et dans les villages du siège de Mureş: *DocMur.*, pp. 68-72 etc.

[76] Conformément aux autres observations concernant la situation de l'élément roumain et la politique culturelle, ecclésiastique et économique du Pays des Sicules: *GazMur.*, 1936, no. 10, 1 VI (I. Bozdog).
[77] La «découverte» de cette action unitaire, centralisée, est attribuée bizarrement par Tóth Z. aux Roumains (aux historiens roumains) comme quelque chose qu'ils avaient «imaginé» (*ErdM.*, 1942, p. 530: «a románok a székélyföldi beolvadás mögött előszeretettel szinte ördögien mesteri rendezésű központi elgondolást és kilogástalan kivitelt látnak» = derrière le processus d'intégration au pays des Sicules, les Roumains voient délibérément une idée centrale organisée avec une adresse presque diabolique et appliquée impeccablement), mais lui (Tóth Z.) simule «ne pas croire à une chose pareille».
[78] Une bonne caractérisation spirituelle et réaliste de la structure d'âme et de l'intellect sicule se trouve dans la revue *Transilvania*, 1874 (supra, note 15), et aussi chez R. Bergner, *op. cit.* [supra, note 22], pp. 391-392, où l'on dévoile parmi d'autres, l'esprit accueillant et la sincérité de la population rurale sicule, la générosité, la bienveillance, sa façon d'être en général très aimable, – qualités essentielles que j'ai vérifiées et expérimentées personnellement dans mes «périégèses» au Pays des Sicules (1949, 1950, 1963, 1966, 1969, 1976, 1977, 1978).
[79] Par exemple, un journaliste de Cluj a montré à juste titre en 1895 le rôle de l'école hongroise dans l'action de dénationalisation: si dans les églises, la magyarisation allait plus difficilement (sans résultats intégraux et rapides), ceux-ci ne peuvent être obtenus qu'à travers les écoles d'Etat, dont il demandait la création urgente et la généralisation à l'autorité, car «... minél tovább halasztja a kormány az állami iskolák felállítását, annál inkább erősödik [sic! c'est-à-dire résiste, on ne peut pas la détruire] az oláhság s annál keményebb lesz majd az ellenállás» (*Ellenzék*, Cluj, 1895, no. 32, 8 II, p. 1 «Oláhosodik a Székelyföld?»).
[80] La pression et la terreur exercées sur les éléments roumains (qui étaient encore «roumanophones») et sur les éléments sicülisés avaient commencé à la seconde moitié du XIXe siècle, d'après ce qui montre, par exemple, la confession d'un «Sicule» de religion grecque de Sândominic (Csík-Szt-Domokos), qui disait à un journaliste d'Arad: «moi, tout de même, sincèrement, je ne suis que Sicule, car, si je parle le roumain, je risque d'être battu» («biz én még és csak székely ember vagyok, mert engem az oláh szóért megüthetnek», *Alföld*, Arad, 1862, no. 239, 17 X, p. 2).
[81] Des exemples plus récents (depuis 1917) de terreur et de «changements forcés de la confession» dans les villages de Ttei Scaune-Covasna (Ozun, Micfalău, Bicsad, Dobolii, Chichiş) sont décrits avec une ample documentation par R. Cândea, *RevTr.*, VII-IX, 1941-1943, pp. 246-250. Beaucoup plus violentes ont été les pressions et les abus des officialités horthystes en 1940-1944 sur la population roumaine

siculisée pour la forcer d'abandonner la confession grecque (orientale); le zèle des notaires tels que Nagy Lajos (Iobăgeni-Valea), Veress Károly etc. dans la région de Miercurea-Niraj ont établi de vrais records bureaucratiques dans l'oeuvre de prosélytisme: les archives de la paroisse Miercurea-Niraj possèdent un dossier important avec des copies où étaient inscrits «les conversions» individuelles de la confession grecque orientale à celle réformée: du village Sântandrei 125, Miercurea 54, Găleşti 36, Iobăgeni 19, etc. Il s'agissait des derniers (ex) Roumains «conquis» pour la confession hongroise. En ce qui concerne la façon de s'habiller, voir Lucia Apolzan: *Portul românesc în regiunile săcuizate*, dans *Tribuna*, Cluj, II, 145, 25 VI 1939 et *Neamul românesc*, an XXXIV, no. 143, 5 VII 1939.

[12] Fait de notoriété souligné par de nombreux chercheurs du Pays des Sicules: N. Iorga, S. Opreanu, G. Popa-Lisseanu, etc.

[13] Les recensements du XVIIIe siècle montrent le manque d'organisation ecclésiastique et de prêtres; par exemple, dans le siège d'Odorheiu, en 1760, il y avait des prêtres roumains dans seulement 6 villages des environ 100 qui avaient une population roumaine; à Trei Scaune seulement 17 des 91 villages ayant une population roumaine (*AnIuN.*, III, pp. 675-686) et la situation du clergé orthodoxe en 1804 était encore plus déplorable: ces dizaines de villages à population orthodoxe n'avaient aucun prêtre dans la région sicule (cf. par ex. *Trans.*, 1911, pp. 226-272), et le nombre des écoles et des instituteurs de langue roumaine était presque nul. Les *şematisme* de 1835, 1865, 1876, etc. indiquent toujours le manque de prêtres dans les paroisses («vacantes»).

[14] *SbLex.*, IV, p. 88: «Sóvárad, von Szeklern und Walachen bewohnt, mit einer griechisch-unierten, einer reformierten und einer griechisch nicht unierten Pfarre und Kirche, zu welch letzterer Kibéd, Magyaros und Makkfalva [Ghindari] als Filialen gehören».

[15] Dans l'oeuvre d'analyse et de synthèse démographique de Balogh (*NfMgy.*, p. 641) il y a en 1839 «magyar-román» les villages de Plăieşii de Jos, Plăieşii de Sus, Imper, Iacobeni; Casinu Nou était purement hongrois, tandis que toutes les cinq localités étaient tout à fait «magyar», ayant en échange entre 5-30% de minorités «gr.-cat.», c'est à dire les «ex-Roumains». Le dictionnaire des localités du 1921 (C. Martinovici, K.N. Istrate, *Dicţionarul Transilvaniei, Banatului şi celorlalte ţinuturi alipite*, Cluj, 1921) donne pour : Imper roumains 289, Hongrois 820; Plăieşii de Sus 220 et 996; Iacobeni 376 et 991; Plăieşii de Jos 125 et 926; Casinu Nou 209 et 1.642. Le registre de l'église, avec le nombre de familles par chaque village, en 1901, est plus proche de la réalité, montrant ce qui restait avant la pénultième (1910-1918) et la dernière (1940-1944) étape du courant de magyarisation.

[16] N. Iorga, *Aura*, 1927, no. 8, 20 I, p. 1.

[17] I. Bozdog, *Progres şi cultură*, I, 1933, no. 1, p. 22.

[88] *GlasR.*, 1936, no. 184, 10 IV, p. 1; no. 190, 8 VII, p. 7; *NmN.*, 1936, no. 3, 19 I, p. 4 etc. «Nous ne voulons tyranniser personne, nous ne voulons pas réitérer l'ancienne politique hongroise, – mais nous ne pouvons pas permettre que nos frères dénationalisés par les Hongrois soient perdus à jamais», *Naţiunea română* (Cluj), 1937, no. 93, 25 IV. Sur l'action de ré-roumanisation (projets, méthodes, moyens, perspectives) cf. en général surtout la presse citée dans *RevTeol.*, XVII, 1927, pp. 278-284 (A. Nistor), *Trans.*, LXI, 1930, pp. 153-162 (Problème de la culture roumaine dans la région sicule, S. Opreanu), LXV, p. 343 (I. Bozdog, qui en échange clarifiait tout de cette manière: «quelques enquêtes superficielles, questionnaires avec des brochures réalisées par des gens bien intentionnés, mais qui ne connaissaient pas les réalités, voilà à quoi se réduira toute notre action au Pays des Sicules...»); *ObsSEc.*, V, 1935, no. 2-4, pp. 88-93 (A. Gociman); *MijlDcm.*, pp. 55-66 (I. Ţuţuianu); *Trans.*, LXVIII, 1937, pp. 470-471 (I. Breazu). Un répertoire de la bibliographie avec la tentative de «synthétiser» ces actions se trouve dans l'article de Tóth Z., *Az «Astra» románosító tevékenysége a Székelyföldön* (Action roumanisatrice de l'«Astra» au Pays des Sicules), dans *ErdÉvk.*, 1940-1941, pp. 251-308, avec une ample documentation, mais avec des lacunes et de nombreuses dénaturations des réalités.

[89] *GazMur.*, 1933, no. 24, 186.

[90] En fait, ce n'est qu'après 1930 qu'on a essayé de réaliser une recherche plus systématique, documentée, en suivant par des fiches individuelles «la réalisation d'une statistique de la population du département d'Odorheiu, Ciuc et Trei Scaune, pour pouvoir établir (le plus précisément possible) l'origine ethnique des habitants et le nombre des Roumains qui, par différentes raisons et conjonctures, avaient été sicul isés au cours des dernières décennies» (*NmN.*, 1934, no. 15-16, 23 XII, p. 5). Il manquait encore une conscription complète de tous les points où il y avait une population roumaine durant les XVIIIe-XIXe siècles; une telle situation manque de nos jours encore, quand il est beaucoup plus difficile (sinon impossible) de la réaliser (surtout après les années d'occupation horthyste, 1940-1944) qu'il y a 4-5 décennies. En 1935 «on travaillait au Ministère de l'Instruction Publique [Bucarest] en accord avec les autres ministères à un projet unitaire pour la réinsertion des Roumains à leur ethnie d'origine. Ce projet résoudra définitivement le problème des Roumains dénationalisés» (cf. *GlasMur.*, 1935, no. 22, 1936, no. 62, 63, etc.).

Du point de vue scientifique-historique il est – naturellement – plus important d'établir non pas la «ré-roumanisation», c'est à dire la revendication et la récupération des pertes (intéressantes du point de vue politique et de la propagande), mais la vérité objective sur base documentaire, en ensemble et en détails, la réalité du processus de magyarisation, village après village, par période et étape; on

établit de la sorte, premièrement, la permanence et la continuité de l'élément autochtone roumain dans toute la Transylvanie, jusqu'aux Carpates et en-dehors de celles-ci.

[91] La plupart des politiciens de la Grande Roumanie (1918-1940) étaient indifférents vis-à-vis du problème des Roumains du Pays des Sicules (siculisés), non seulement les ministres comme C. Argetoianu, mais aussi certains «nationalistes» de Transylvanie comme le poète Octavian Goga et d'autres.

[92] *MemIst.*, III, XVIII, pp. 222-231 (N.Iorga); N. Sulică, supra.

[93] «Ce qu'on doit faire, patiemment et minutieusement, en grandes proportions, c'est une oeuvre double: tout livre de Transylvanie, et surtout de ces parties-là, doit être bien vérifié, et les notes doivent être classées et publiées... Et parallèlement, il faut vite réaliser une statistique générale de tous les registres et les pièces des archives publiques, et surtout des tribunaux publics, en annonçant aux fonctionnaires (qui des fois n'ont pas le sens de la responsabilité) qu'ils n'ont pas le droit de détruire ou de vendre ce matériel, qui peut nous aider à reconstituer la vie d'une nation empêchée si longtemps (presque des milliers d'années) de sortir à la lumière de la publicité. Car l'histoire des Roumains de Transylvanie doit être écrite village par village, avec les prêtres et leurs paysans, pour montrer *que nous avons existé et comment nous avons existé*» (*MemIst.*, III, XVIII, p. 231, Iorga).

[94] Par exemple Huszka József, *A székely ház* (La maison sicule), Budapest, 1895, 96 pp. in 4°, avec des théories aberrantes sur les éléments de construction (porte etc.) apportés de... l'Asie, mais portant des noms roumains de Sicules: *Bogdán*, *Bokor*, *Koszta*, *Mihalyko*, *Vaszi*, etc.

III. D'autres témoignages sur l'origine ethnique roumaine des habitats du Sud-Est de la Transylvanie

Ioana Cristache-Panait

Dans le cadre de son analyse, I.I. Russu a exprimé parfois son regret que toutes les catégories de preuves concernant l'origine ethnique des habitats de la région des Sicules ne soient pas réunies dans un ensemble, qu'il n'y ait pas de preuves relatives à l'existence jadis d'une nombreuse population roumaine, autochtone. Les composantes d'une telle catégorie ont été clairement nommées et énumérées dans le sous-chapitre *Les taches de la recherche* (chapitre II). Elles peuvent brièvement être groupées en sources écrites (surtout des livres anciens) et constructions – existant de nos jours encore ou bien leurs vestiges (églises, clochers, portes, cimetières, etc.). Les différents historiens se sont depuis longtemps intéressés à ces sources, ainsi qu'aux ressemblances évidentes entre la vie sociale du Sicule et celle du Roumain, manifestées en habitat, habitudes, traditions, etc.[1]; cependant un ouvrage visant l'ensemble des habitats n'a jamais été réalisé. Depuis lors une nouvelle vague malveillante et destructrice[2] a emporté un grand nombre de documents appartenant

Ioana Cristache-Panait: historien d'art, chercheur scientifique principal à l'Institut d'Histoire des Beaux-Arts «G. Oprescu» de l'Académie Roumaine. Auteur de nombreux livres et études sur l'architecture traditionnelle de Roumanie.

au domaine déjà mentionné. C'est une raison supplémentaire pour que les preuves existant – qui, grâce à leur profonde signification, peuvent à la fois remplacer et évoquer les pertes précieuses –, soient traitées avec plus de responsabilité. C'est ce qui nous a déterminé à écrire ce chapitre, sans pour autant avoir la prétention de couvrir toutes les preuves visant les communautés roumaines de la région habitée par les Sicules. Les témoins sollicités à soutenir la cause susmentionnée impriment a la narration historique son caractère, si bien énoncé par Tóth Zoltán, de *science de la réalité*[3].

Au XIIIe siècle, les Sicules se sont établis dans la partie orientale du pays, cohabitant avec les Roumains qu'ils y ont trouvés et auxquels ils se sont mélangés[4]. Le fait que la terre qui a hébergé les Sicules était le lieu d'origine des autochtones est démontré sans équivoque par les fouilles archéologiques qui devraient se constituer elles-mêmes dans un livre, sous forme de répertoire. Nous ne nous arrêtons dans ce chapitre que sur une partie de ces recherches. Dans le habitat de Cristeşti (département de Mureş)[5], les preuves de la continuité de la population daco-romaine et de sa christianisation sont indubitables[6]. Les vestiges archéologiques existant dans la proximité du habitat de Moreşti (commune de Ungheni, département de Mureş) attestent l'évolution historique à partir du paléolithique jusqu'au féodalisme: l'habitat des XIe-XIIIe siècles coexiste avec la citadelle en bois et en terre d'une formation politique autochtone antérieure à la fondation de l'Etat[7]. A Călugăreni, sur le bord gauche de la Vallée du Niraj, les fouilles archéologiques ont découvert des vestiges de la XIIIe légion Gemina[8]. Dans le département de Covasna nous mentionnons l'important chantier d'Ariuşd[9] (principalement pour le type autochtone de maison, avec galerie [*târnaţ*, du hongr. *tornác*] partielle pour le pourtour), ainsi que celui situé dans le voisinage de Covasna, sur la colline des châteaux des Fées, sur la place d'une fortification dace[10]. Dans la zone de Ciuc nous mentionnons les riches preuves daces de Sâncrăieni[11] et de Jigodin (la ville de Miercurea-Ciuc)[12]. Sur la vallée supérieure de la Târnava Mare

et sur les vallées de Homoroade, endroits où «le sort de l'élément roumain a été le plus dur»[13], nous évoquons l'existence de l'habitat et de la citadelle romaine de Mărtiniş[14], de la citadelle dace située dans le voisinage du village de Zetea[15], ainsi que d'une autre citadelle, plus grande, ă Porumbenii Mari[16]. Les traces de vie et d'organisation découvertes à Cicău[17] et à Moldoveneşti[18] attestent l'existence d'un habitat daco-romain dans l'ancien siège sicule de la vallée d'Arieş.

La population roumaine, majoritaire pendant les premiers siècles de cohabitation avec les Sicules, a préservé ses biens collectifs, utilisés par les nouveaux arrivés aussi, tout en gardant sa liberté physique et spirituelle. Cependant le développement du féodalisme et la formation des grands domaines appartenant à ceux d'une autre origine ont appauvri et privé de liberté les Roumains autochtones[19], les exposant de la sorte à une politique de dénationalisation. Les conscriptions urbariales de 1785 remarquent ce phénomène. Par exemple, à la question s'ils sont ou non des serfs héréditaires, les habitants de Cornăţel répondent: «quelques-uns de nous sont serfs, mais la plupart sont *jeleri* [paysans sans terre ou avec peu de terre, travaillant sur les domaines nobiliaires – n.t.]. Ceux qui sont serfs reconnaissent qu'ils sont exploités, mais nous n'en connaissons par la raison»[20]. Les serfs de Pănet montrent à cette même occasion que le pâturage ne leur suffit pas, car il est utilisé par les paysans libres sicules aussi. Le nombre des ces derniers a tellement augmenté que 5-6 familles habitent sur une seule tenure, les animaux y compris[21]. Une image émouvante de cette situation est celle du village de Porumbeni. «Une partie des habitants reconnaissent leur servage héréditaire, mais une autre partie sont devenus serfs de leur propre gré, pour une certaine période, conformément aux contrats qui nous ont été présentés, contre une certaine somme d'argent, à cause du fait qu'ils se trouvaient dans le besoin; d'autres, au contraire, ne reconnaissent pas leur servage héréditaire...»; «il y a dans cette localité des tenures inhabitées depuis une, neuf, vingt ou bien plusieurs années.

La cause en est que les maisons se sont écroulées dans le temps et personne n'en a construit d'autres...»[22] Toutes les familles, celles des prêtres y comprises, furent obligées à la corvée – c'est un aspect qui est confirmé par les documents. Le 8 janvier 1790, Alexandru Anghel, archidiacre du district de Mureş, informait l'évêque Bob sur la prestation de la «corvée domaniale» par la veuve du prêtre de Mureşeni[23].

Une série de calamites, telles que la famine et la peste, ont aggravé la situation et ont déterminé le décroissement de la population. Sur le mur en bois du monastère de Chiheru de Sus (de nos jours à Nadăşa) est marquée l'année 7225 (1717), quand la grande famine a obligé les gens à manger du pain faite d'écorce de noisetier, d'orme, de jonc et de tige de maïs. Sur le mur en pierre de l'église romaine-catholique de Cozmeni (Ciuc) il y a une inscription qui fait savoir que 10.000 personnes, habitants de Cozmeni, Ciucsângeorgiu, Cason ou des villages avoisinés, sont mortes à cause de la peste en 1719. Un livre en manuscrit contient l'information que son propriétaire Dumitraş, diacre de Moroş de Sânger, l'a vendu en 1719, contre 7 boisseaux de maïs[24].

Déshérités de leurs droits, réduits à l'état de servage, les Roumains de la région sicule ne peuvent plus entretenir leurs écoles dont la situation[25] devient de plus en plus critique vers la fin du XVIII-e siècle et au début du XIXe[26]. Etant la conséquence de l'état économique précaire, l'absence de l'école sera à son tour la cause principale de l'assimilation lente des Roumains autochtones, suite surtout à la perte de la langue maternelle. Le fait que pendant le XVIIIe siècle la langue dominante était le roumain est prouvé par le géologue autrichien Hacquet qui, travaillant dans cette région comme médecin entre les années 1763-1764, a appris la langue des Roumains dont il parle avec sympathie et compassion[27]. L'Etat, étranger et ennemi du peuple roumain, ne soutenait pas l'école roumaine (dans la région du Mureş supérieur les écoles roumaines ne représentaient en 1786 que 20% des écoles d'Etat, le reste étant des éco-

les hongroises et allemandes)[28] et la communauté des Roumains, devenue de plus en plus pauvre, n'avait plus les moyens d'entretenir l'école. Des documents datant de la première moitié du XIXe siècle dévoilent autant cette réalité cruelle que les efforts de la population de maintenir l'école roumaine, ainsi que la séduction exercée sur les gens pour les convaincre d'étudier dans le cadre des écoles hongroises. Une information de 1839 mentionnait en ce qui concerne l'école d'Acăţari: «... une parcelle de terre du cimetière des Valaques sera donnée à l'école et à l'instituteur, mais la communauté est très pauvre et n'a pas de possibilités d'entretenir l'école et l'instituteur»[29]. En 1843 on affirmait que les Roumains orthodoxes de Nazna ont eu leur propre école, mais une fois tombée en ruine, ils n'ont pas eu de possibilités de faire construire une autre. A Ţiptelnic il n'y avait ni école, ni instituteur, toujours à cause de la pauvreté. L'école de Mureşeni n'était pas fréquentée par la même raison. A Crăciuneşti et à Sântandrei, où il n'y avait pas d'école roumaine, les élèves étudiaient chez le chantre. A Iobăgeni (de nos jours Valea) et à Murgeşti, qui n'avaient pas d'écoles non plus, le diacre et le chantre donnaient des cours aux élèves sans toucher de salaire[30]. Pendant la même période, les Roumains de Culpiu, Săbed, Sântana de Mureş fréquentaient l'école hongroise, tandis qu'à Pănet l'école avait un instituteur protestant[31]. Les écoles sicules de Gheorgheni étaient fréquentées, au début du XIXe siècle, par les Roumains des villages limitrophes aussi[32].

En ce qui concerne l'école des Roumains, il faut mentionner les efforts de Petru Maior dans ce sens, ainsi que le rôle joué par les petits monastères de la région[33]. Un document de 1737 du monastère de Chiheru de Sus atteste que ceux qui se sont impliqués et ont été préoccupés par le sort de l'école roumaine furent l'instituteur Gligoraş et d'autres habitants des villages situés sur la vallée de Beica, Mureş et Niraj[34], fait qui prouve la destination culturelle de ces efforts. Pendant la sixième décennie du siècle en cause, l'école de Chiheru de Sus était dirigée par l'instituteur Grigorie[35].

Le prestige dont jouissaient les écoles existant auprès des monastères, ainsi que la haine de la noblesse étrangère à leur égard sont visibles dans toute une série de documents relatifs au monastère de Hudacu[16]. Le baron Léopold Bornemisza a interdit le fonctionnement de cette école et a fait de son mieux pour qu'elle disparût. Les efforts entrepris pendant quatre ans (1804-1808) par Petru Maior pour sauver cette école n'ont pas eu trop de succès, sa seule réalisation dans ce sens étant d'avoir déterminé le baron de faire construire une école et une maison pour l'instituteur à Gurghiu. Les documents attestent que cette école existant «auprès du monastère a toujours fonctionné» – fait profitable autant pour les villages de la région de Gurghiu que pour ceux «de la plaine et d'autres régions» – et que son entretien n'a pas exigé trop de dépenses. En 1691, une année après la parution du *Pravoslavnica mărturisire* (Le témoignage orthodoxe), édité à Buzău en 1691, le grand connétable Mihai Cantacuzino[17] en a donné un exemplaire au prêtre Petru de Hudac; or ce fait, inscrit sur les pages du livre, démontre les relations des lettrés de Hudac avec ceux du sud des Carpates. Le prestige du prêtre Petru était reconnu par les nobles de la vallée de la Tărnava Mică aussi: dans une lettre datant du 15 juin 1704, adressée au Gubernium, ceux-ci l'appellent «le sage prêtre Petru de Hudac»[18].

En 1785, le Gubernium accepta que l'école de Târgu-Mureş fût transférée à Reghin, vu le fait qu'elle était nécessaire «autant pour Reghin, que pour les villages avoisinés qui avaient besoin d'éducation». Par l'adresse du 6 novembre de la même année, l'Evêché de Blaj informait l'archidiacre de Reghin sur ce fait, en lui demandant «... de faire savoir aux fidèles orthodoxes de ton éparchie que, conformément aux indications impériales, les garçons et les filles en âge de 6-12 ans peuvent être envoyés à cette école», pour «apprendre le roumain et à lire, écrire, compter et vivre d'une manière chrétienne, ce qui sera bénéfique pour notre nation»[19].

La conscription de la population roumaine habitant dans la région sicule fait partie intégrante des statistiques transylvaines du

XVIIIe siècle, à savoir de 1733[40], 1750[41] et 1760-1762[42]. C'était la période où le processus de dénationalisation s'est accéléré suite à l'aggravation de la situation politique, économique et sociale des Roumains. A Sângeorgiu de Pădure, par exemple, la population de serfs roumains[43] était en train de faire construire, sur le conseil de l'évêque et de douze prêtres, une église; cependant leur travail fut arrêté par «Messieurs les possesseurs» Rhedei Pál et ses fils, qui ne leur donnèrent la permission de continuer qu'après beaucoup de demandes écrites venant de la part du prêtre Petru de Hudac (ces événements sont notés dans le même document du 15 juin 1704 que nous avons déjà mentionné)[44]. C'était la période où les «maîtres» détruisirent le cimetière roumain de Joseni (département de Harghita), ce qui attira beaucoup de mécontentements de la part des Roumains[45].

Les conscriptions mentionnées ci-dessus, ainsi que la conscription partielle de 1748 du «siège» de Gheorgheni[46], attestent la présence séculaire des Roumains dans toutes les régions habitées par les Sicules, ainsi que le processus historique déjà mentionné. Comment expliquer l'absence des églises dans les habitats ayant des communautés roumaines importantes (Gheorgheni, Ditrău, Lăzarea[47], Mihăileni[48]) autrement que par le fait qu'après la dégradation des anciennes églises les Roumains ne reçurent pas la permission de les remplacer – la demande faite par la population de Cason et de Caşinul Nou en 1750[49] est éloquente dans ce sens. Comment expliquer l'existence de l'église dans les habitats comptant un nombre réduit de Roumains[50] autrement que par le fait que ce local de culte ayant appartenu à une forte communauté continuait de subsister.

Il ne faut pas oublier que les statistiques mentionnées ne sont ni complètes, ni exactes, fait déjà prouvé pour certaines régions[51]; c'est ce qui impose la nécessité d'une édition critique de celles-ci, qui donne la possibilité de les confronter et de préciser, à la lumière des attestations documentaires, le nom et le nombrer des habitats omis.

Le doute relatif au nombre des Roumains, notamment dans le sud-est de la Transylvanie, découle de la constatation que celui-ci est souvent plus bas dans la conscription de Clain que dans celle de Buccov, réalisée trente ans après. Nous mentionnons dans ce sens, dans le district d'Odorhei, les villages de Mugeni (selon Clain il y avait 9 familles, selon Buccov 23 familles[52]), Mereşti (12 et 29 familles[53]), Bezidu Nou (12 familles selon Clain, 23 selon Buccov[54]), Praid (5 et 15 familles[55]). Nous signalons aussi le fait que la conscription de Clain enregistre l'existence d'une ancienne localité roumaine, Vlăhiţa (avec 11 familles[56]), tandis qu'elle est omise dans celle de Buccov. Nous avons tous les arguments pour douter des informations offertes par la conscription de Buccov et quelques exemples sont évidents dans ce sens: à Târgu Secuiesc, la conscription de Clain note l'existence d'une église, d'un prêtre roumain orthodoxe, Ioan, et de 7 familles[57] (nombre contesté par la construction d'une nouvelle église, deux décennies après). Buccov ignore cette localité qui, depuis 1754 et jusqu'à présent, a son propre église en pierre. Trois villages (Cioc, Hoteşti, Ştefăneşti) situés sur des rives de la Târnava Mică comptent, selon la conscription mentionnée, 33 familles sans église[58]. En 1761, ou bien dans une des 4 années suivantes, les villageois orthodoxes de Ciuc se plaignent à l'évêque Dionisie Novacovici[59] de ce que trois familles uniates ont leur propre église, alors que les 47 familles orthodoxes se trouvent toujours sous la charge fiscale de l'empereur. Ils demandent un terrain pour la construction d'une église[60]. La localité de Rimetea (l'ancienne Troscu, Trascău), située sur la vallée de Trascău, n'est pas mentionnée dans les statistiques des années 1760-1762, bien qu'eût ait toutes les raisons d'y figurer, comme le prouve une inscription sur un livre de Buzău datant de 1704: «moi, Ioniţă Oltean, j'ai trouvé cet *Apôtre* en 7263 [1755] parmi les anciens ouvrages imprimés existant à l'église en bois de Trosc»[61].

Le processus de *sicalisation* des Roumains pendant le XVIIIe siècle est illustré autant par l'existence d'une organisation rigoureuse

de l'Eglise par archidiaconats – comme le prouve la conscription de Clain – dont quelques-uns dataient de quelques siècles, que par la fréquence des églises roumaines sur la vallée de Niraj, du Mureş Supérieur, de Târnava Mică et même de Târnava Mare, fréquence qui peut être confirmée par une analyse attentive des conscriptions mentionnées.

Par des raisons qui seront évidentes dans ce qui suit, nous inaugurons maintenant la catégorie des sources que nous nous sommes proposé d'analyser dans ce chapitre avec la présentation de la maison – élément de grande importance historique[62].

La maison en bois, «logement préféré du paysan roumain»[63], dominait le paysage constructif dans plusieurs départements de la région habitée par les Sicules au début de notre siècle[64], étant le messager d'une ancienne civilisation du bois, apparue et préservée tout au long des siècles grâce à la richesse forestière de nos montagnes[65]. Sur la vallée supérieure du Mureş et du Niraj, les forêts appartenant à la population étaient depuis longtemps déjà en train d'être transformées en terrains agricoles ou de passer dans la propriété absolue des féodaux[66]. La déclaration des habitants de Pănet lors de la conscription urbariale de 1785 est significative dans ce sens: «nous avons un peu de bois pour le chauffage, notamment ceux d'entre nous qui possèdent des forêts, les autres doivent en acheter, car des lots entiers de bois ont disparu, étant transformés en terrains arables»[67]. A la fin du siècle passé les maisons ainsi que les écoles étaient encore construites en bois[68]; cependant les seules preuves conservées qui attestent l'art des travailleurs en bois sont représentées par quelques locaux de culte, portes, maisons traditionnelles, pièces de mobilier et objets ménagers.

Florissante au début du XXe siècle dans «tous les villages de montagne habités par les Roumains des deux côtés des Carpates»[69], l'architecture en bois n'a pas été trop appréciée de son temps. N. Iorga signalait en 1911: «Dans la fureur du renouvellement, des centaines de maisons paysannes de valeur sont démolies tous les ans.

Des magnifiques sculptures en bois sont détruites... des vallées entières, comme par exemple celle du Teleajen, offrent du matériel pour des dizaines d'albums». Il anticipe ce «demain», quand «il n'y aura plus rien à recueillir»[70]. Un peu plus tard, Tache Papahagi demandait «une exploration immédiate de toutes les manifestations de notre peuple», parmi lesquelles les manifestations «concrètes, donc ethnographiques. Ce n'est qu'ainsi que nous pourrions connaître l'origine et l'évolution historique de notre ethnicité sous ses différentes manifestations»[71].

Cette réalité constructive évidente appuyait la thèse relative à l'analogie entre la maison sicule et celle roumaine, fait qui représente un des arguments de l'origine ethnique des habitats de «la région sicule»[72]. Une première analyse de la maison des zones du sud-est de la Transylvanie est due à Sabin Opreanu[73]. Sur la base de nombreux exemples, l'auteur a montré que les types de maisons de cette région, notamment certains éléments archaïques de leur construction (la maîtresse poutre, le toit en quatre pans, etc.) se retrouvent sur toute l'aire roumaine – sa dissertation repose sur la bibliographie étrangère sur ce thème. En 1952 la vallée du Casin a été étudiée du point de vue de l'art populaire et le matériel publié[74] a démontré que le mot «sicule» attribué à ces maisons était tout à fait impropre.

Le dernier temps, le fond constructif traditionnel de la zone de Ciuc, Giurgeu et Odorhei a considérablement diminué, les quelques exemplaires de maisons étant très semblables à celles de nos jours, de sorte que le passé prestigieux de l'art en bois du sud-est de la Transylvanie ne pourra être révélé à l'avenir que par les pièces de musée[75].

Etudiés sur le terrain en 1983 et analysés ensuite à la lumière de toute la bibliographie relative à l'architecture en bois roumaine, les exemplaires du département de Harghita mettent en évidence, par leurs typologies[76], systèmes constructifs et éléments décoratifs[77], leur appartenance à cette aire de civilisation.

Avant de présenter les objectifs, nous tenons à révéler certains aspects significatifs de ces exemplaires: la préférence pour les poutres rondes, qui représentait un système général auparavant[78]; la maison de type archaïque, avec galerie (*târnaţ*) partielle sur le pourtour, découverte à Ariuşd[79] (département de Covasna) et qui, d'après la constatation de Romulus Vuia, était répandue dans le Pays de Haţeg et dans la région de Pădureni, ainsi que dans la partie centrale des Monts Apuseni, «deux des régions les plus importantes de la Transylvanie, ayant un rôle significatif dans l'histoire de notre peuple»[80]; les motifs anciens signalés dans la sculpture de la maîtresse poutre et les éléments d'architecture des autochtones; la présence massive du toit en quatre pans avec des grandes pentes, caractéristique pour les maisons paysannes roumaines[81]; la présence de la galerie sur le pourtour de la maison, élément rencontré dans toutes les régions du pays. Revenant à quelques-uns des aspects énumérés, nous tenons à souligner la persistance des murs en poutre rondes dans les anciennes maisons des Monts Apuseni, comme par exemple dans les villages de Cetea, Geoagiu de Sus, Dealul Geoagiului, Tecşeşti, ainsi que dans les maisons moldaves – voir les exemplaires provenus de Mesteacăn-Neamţ, Straja-Suceava et Nereju-Vrancea, existant dans le cadre du Musée du Village de Bucarest.

Pour la maison avec galerie (*târnaţ*) partielle, très répandue dans des régions ayant une longue tradition populaire roumaine[82], nous revenons dans les Monts Apuseni, à Ponorel, Geogel, Lăzeşti, Pleşcuţa, Culdeşti (les trois derniers appartenant à la commune de Vadu Moţilor). Ce type de maison a évolué dans le territoire analysé vers le logement à trois chambres, dont le vestibule (*tindă*) centrale est ouvert – forme typologique rencontrée dans d'autres zones du pays aussi: Argeş (à Dragoslavele), Vrancea (à Vrâncioaia)[83]. La maison avec galerie partielle existe encore dans le département de Covasna, comme le prouvent les exemplaires existant dans le village de Filia, commune de Brăduţ (du numéro 223 et 227)[84], ainsi que la maison

paroissiale de l'église roumaine de Vâlcele[85]. Pour la maîtresse poutre qui représente, selon Nicolae Densuşianu, «la poutre principale où les paysans roumains écrivaient autrefois le nom et l'année de celui qui avait construit la maison»[86], nous mentionnons les belles pièces d'une maison de Rovina datant de la fin du XVIIe siècle et d'une maison de Tomeşti construite en 1700, ainsi que les oeuvres inégalables de ce genre: les anciennes églises en bois de Gârboul Dejului, Leurda, Nicula, Calna (département de Cluj) datant du XVIIe siècle, ou bien l'église de Lăzeşti (Monts Apuseni) restaurée en 1736. Se référant à la monographie réalisée par Orbán Balázs[87] et constatant l'absence du critère de l'ethnicité dans son élaboration, I.I. Russu appréciait que l'auteur a tout vu dans la région sieule à l'exception des Roumains[88], remarque qui ne pourrait se justifier qu'en dehors des illustrations où les images des maisons en bois, ainsi que celles des locaux de culte, sont assez fréquentes (même si elles apparaissent souvent sous un nom étranger). A Racu, la maison Cserei Mihály, avec galerie (*târnaţ*) sur deux côtés et des colonnes sculptées, est couverte en 4 pans avec de l'échandole. Au-delà de la clôture en bois, protégée d'échandole, l'on peut voir l'église[89]. En parlant de cette maison datant du XVIIe siècle, B. Nagy Margit disait: «si l'on ne savait pas qu'il s'agit d'une curie, on dirait une maison paysanne. La galerie n'a pas d'arcades et les poutres d'appui sont statiques»[90]. C'était évidemment le modèle de la maison des autochtones dont Buccov n'enregistrait que 14 familles[91]. A Odorhei nous trouvons l'image de la maison de colline avec socle en pierre, galerie sur deux côtés, colonnes sculptées et pilier chantourné; une autre maison, ayant le socle en pente, le toit d'échandole en 4 pans et les colonnes de la galerie (*târnaţ*) reliées par une *rugă* (poutre)[92] provient d'un village près de Miercurea-Ciuc. Les habitats couverts de pailles ou d'échandole étaient nombreux à Colţeşti[93] et à Moldoveneşti (ou existait une église en bois[94]). A Ernei[95] et à Cernatu de Jos[96], l'église modeste des Roumains se trouvait à côté de celles des autres ethnies,

dans l'ambiance des maisons ayant le toit en 4 pans et une couverture d'échandole. A Întorsura Buzăului nous rencontrons l'église en pierre, en plan tréflé[97], et à Vâlcele toujours l'église en pierre[98], qui remplace depuis quelques décennies celle en bois, ainsi que les pavillons[99] qui servaient comme lieu de rencontre pour les fidèles roumains.

A Gheorgheni-Toplița[100] il y a un moulin – le Roumain est considéré un spécialiste dans la construction des moulins – et à Chichiș un pont en bois[101].

Après cette reconstitution iconographique, la présentation de quelques exemplaires d'architecture populaire en bois complétera la sphère de ce domaine, tout en appuyant les affirmations antérieures. La matériel de cette présentation ne sera pas groupé par types de maisons, mais par habitats, pour que leur variété, qui est la même sur tout le territoire roumain, puisse être mieux révélée (nous soulignons que les habitats qui avaient préservé leur ethnicité n'ont pas été omis[102]).

Vu le fait que la plupart des maisons que nous allons présenter ont le toit traditionnel en 4 pans et couverture d'échandole, nous ne reviendrons pas sur cet élément.

Pour joindre le passé au présent nous commençons par la maison paroissiale de l'église roumaine d'Odorheiu Secuiesc[103], construite en 1800[104], qui a remplacé la vielle construction attestée dans la conscription de Buccov[105]. Elle se trouve dans la proximité de l'église[106] et, par ses dimensions modestes et harmonieuses, elle est représentative pour le type de maison ancienne, avec galerie (*târnaț*) partielle en 4 pentes et couverture d'échandole.

Les maisons traditionnelles conservées à Satu Mare (commune de Brădești) constituent autant d'arguments en faveur de l'origine roumaine de ce village – à côté de son nom[107].

Compte tenu de ses dimensions, du type de plan et du système d'assemblage des poutres rondes (*încheotori ciobănești*), la maison

David Mihai (no. 140) pourrait appartenir à la fin du XVIIIe siècle. Elle est formée d'un vestibule (*tindă*) et de «la grande maison», étant bâtie sur un socle en pierre, en pente. Les solives du plancher sortent à l'extérieur, soutenant l'auvent. La «grande maison» a des fenêtres aux volets. L'entrée dans le vestibule est marquée par un encadrement ayant les arêtes coupées en biais et des clous en bois. La porte garde le verrou en bois, analogue à ceux existant jadis aux églises en bois.

La maison David Antal (no. 136) est représentative pour le type d'habitation de colline, rencontré dans tous les régions du pays. Elle date de la fin du XVIIIe siècle ou du début du XIXe. Le socle en pierre, imposé par la pente du terrain, abrite la cave. Les murs en poutres sculptées délimitent deux salles ayant des dimensions semblables. Sur la façade, en face des deux entrées, il y a une terrasse (*pridvor*) avec des colonnes sculptées et un pilier (*pălimar*) chantourné qui rappelle le «*privariu*» de la maison de Cândea de Dobra (département d'Alba), protégé par un auvent (*polată*). L'échandole du toit en 4 pans a été remplacée par la tuile.

La maison Victoria Ilonca (no. 214) a été construite pendant la seconde moitié du siècle passé, représentant un témoignage sur l'origine du type d'habitation à vestibule (*tindă*) ouvert. Elle est formée d'un vestibule ouvert avec un âtre et de la «grande maison» sous laquelle se trouve la cave et la petite maison, ayant les murs en poutres rondes (dont quelques-unes avaient été récupérées de l'ancienne maison), sculptées, avec les extrémités en forme d'ailes. Sur la façade, les poutres supérieures de la couronne traversent le vestibule en longueur, évoquant le type archaïque de la galerie (*târnaţ*) de coin. Une petite galerie avec pilier (*pălimar*) et planches chantournées précède le vestibule, étant suivie par une autre, ouverte en face de la «grande maison», ainsi que sur le côté court, au-dessus de l'échappée (*gârlici*).

La maison Petre Biro (près de la Poste), abandonnée de nos jours, a été construite à la fin du XIXe siècle. Bâtie sur un socle en pierre,

elle est formée d'une galerie (*târnaţ*) sur les deux côtés, avec l'escaliers d'accès situés en face des entrées et couvert d'auvent (*polată*). Le toit d'influence saxonne est en 2 pans. Cette maison ressemble à celle du numéro 394 à la seule différence que celle-ci a sur la façade longue une petite véranda (*cerdac*) et un escalier d'accès, couverts d'auvents. La maison du no. 401 est du même type.

Les habitants de Căpâlniţa et de Vlăhiţa[108] ont été renommés dans l'art du bois, fait prouvé par les quelques maisons conservées qu'ils avaient construites. La maison Benedec Gabor fut bâtie au début du XIXe siècle; elle est faite en poutres rondes, étant composée d'un vestibule ouvert avec resserre à l'arrière, de la «grande maison» et de la salle de séjour. En face du vestibule il y a une véranda (*cerdac*) qui continue par une terrasse en terre battue (*prispă*), les deux munies d'un pilier (*pălimar*) et de colonnes sculptées.

La maison Balaş Gabor, construite vers la moitié du siècle, suit le même modèle; ses murs, faits en poutres rondes avec les extrémités allongées, s'appuient sur un petit socle en pierre. Elle a une terrasse (*prispă*) et devant le vestibule ouvert il y a une véranda (*cerdac*) sur des pilastres en pierre. Le plancher de la maison, ainsi que les solives fixées par des clous en bois, forment le cul-de-sac de l'auvent. La maison Boţeanu (no. 76) datant de la même époque présente de véritables ailes formées par les extrémités allongées des poutres rondes. Sur la façade elle a une galerie (*târnaţ*) et une petite véranda (*cerdac*), munies d'un escalier d'accès.

Dans la ville de Vlăhiţa il y a encore quelques maisons bâties selon la tradition, avec la cave et le socle en pierre, la terrasse (*prispă*) sur un ou deux côtés, la petite véranda (*cerdac*) devant l'entrée et un escalier d'accès.

Dans le village de Porumbenii Mari (commune de Mugeni), quelques exemplaires de vieilles maisons peuvent être considérés comme de véritables documents ethnographiques. Une d'entre elles, ayant appartenu ā la famille Bartoş, fut construite en 1728, date

inscrite sur la maîtresse poutre. La maison a les murs formés de poutres rondes, tandis que les extrémités de la *couronne* et celles de la plaque de fondation (*talpă*) sont taillées en angle droit. Elle est formée d'un vestibule (*tindă*) et de la «grande maison» qui continue par la *ocolniţa* ayant les murs en pierre et étant couverte du toit. Dans le socle en pierre (qui présente des trous d'air) il y a une cave aménagée dans la pente du terrain à moitié enterrée, ayant l'échappée (*gârlici*)marquée par des pilastres en pierre, couverte en deux pentes, semblable à celle de la maison Tomescu d'Ampoiţa (département d'Alba). Les seuls pièces conservées de la porte d'entrée, sur laquelle est inscrit l'an 1846, sont le seuil supérieur et les *umeraşi* (petites «épaules»), fixés par des clous en bois et sculptés avec le motif de la dente de loup.

La maison paroissiale de l'église roumaine construite à la même époque est formée d'un vestibule ouvert avec cuisine, de la «grande maison» qui se trouve derrière, de la petite maison et de la resserre. Les murs, en poutres rondes, sont assis sur un socle en pierre et en dessous de la «grande maison» il y a la cave (à moitié enterrée) avec l'échappée semblable à celle présentée ci-dessus. Le plafond des chambres est formé de planchers, avec des petites solives profilées soutenues par des poutres aux arêtes taillées en biais. La galerie (*târnaţ*) est partielle. Le toit en 4 pans est couvert de tuiles.

Une maison[109] du village de Peticu[110] (commune d'Ulicş), démolie pendant le siècle précédent et ayant appartenue à Ianoş Gabor[111], semble avoir présenté les mêmes caractéristiques. La cuisine située derrière le vestibule était munie d'un âtre, mais n'avait pas de plancher (selon une ancienne coutume). L'échappée de la cave, sur le côté court, était encadrée de pilastres et couverte de deux pentes. L'entrée était soutenue d'un linteau de chêne, sur lequel était inscrit l'an 1709. Le même modèle d'échappée ayant la date de la construction marquée dans le même endroit peut être retrouvé à Geoagiu de Sus (département d'Alba), à la maison de Cornel Pop datant de 1740.

La maison Petru Felechi [112] date du XVIIIe siècle. Elle a deux fois changé de place, selon la croyance populaire que le changement d'endroit chasse les ennuis (les enfants mouraient l'un après l'autre). La maison a été installée sur sa place actuelle vers la fin du siècle passé. Ayant les murs en poutres rondes, cette habitation répète la structure de la maison présentée antérieurement. La galerie (*târnaț*) s'appuie sur des pilastres en pierre qui encadrent l'échappée. La petite véranda (*cerdac*) a un escalier muni d'une balustrade, les deux étant couverts d'un auvent (*polată*). Les solives de l'auvent sont taillées en gradins.

La maison Felechi Andraş[113] se trouve dans le voisinage de celle de Bartoş. Elle fut construite pendant le siècle passé et a deux niveaux: le rez-de-chaussée est en pierre; l'étage est en poutres rondes, assemblées par des *cheotori* «roumains» [système d'articulation des poutres – n.t.], avec galerie et une petite véranda (*cerdac*). La maison Felechi Imre a repris en 1908 le modèle de l'ancien siècle présenté ci-dessus. Les fenêtres sont munies de *roşteie* [petites poutres sculptées – n.t.] semblables à celles des Monts Apuseni.

Dans le village de Biserieani (commune de Lupeni) a été restaurée une «maison-musée». Sa forme actuelle est le résultat de deux étapes de construction: le vestibule ouvert (la forme archaïque de la galerie partielle), la cuisine placée à l'arrière et la «grande maison» appartiennent à la première étape, datant de la fin du XVIIIe siècle, tandis que la petite chambre, élargie sur la ligné de la façade est caractéristique pour la seconde étape, datant de 1870. Le toit traditionnel en 4 pans a été modifié, à l'aide d'un tympan trapézoïdal. Les poutres rondes des murs, crépies par la suite, sont assemblées par des *cheotori* «roumains» avec les extrémités allongées. Devant le vestibule il y a une galerie (*târnaț*), avec les colonnes sculptées et un pilier (*pălimar*) chantournée située à la hauteur du socle en pierre, soutenue par les extrémités des poutres de base. L'escalier d'accès est protégé d'un auvent (*polată*) soutenue de deux colonnes, analogues à celles de la galerie.

Une autre maison de la même commune (de Păltiniş), a été conservée et restaurée par la section ethnographique en plein air du Musée de Cristuru Secuiesc. Ayant les poutres rondes, avec les extrémités bien allongées, elle représente le type d'habitation à vestibule ouvert, ayant dans le second plan la cuisine avec l'âtre, la «grande maison» et la petite maison. Les plafonds sont formés de planchers sur des solives profilées. La maîtresse poutre n'est présente que dans la «grande maison», portant l'inscription avec l'an 1853. La galerie, avec des colonnes sculptées et un pilier chantourné, est barrée en face du vestibule d'un mur en planches chantournées, ce qui représente un élément spécifique pour cette zone. Le toit en 4 pans et couverture d'échandole a sur son arête une sorte de mini-pavillons semblables à ceux existant à certaines églises en bois.

Les maisons de Corund appartiennent aux types suivants: habitations sans galerie (*târnaţ*); sans vestibule ouvert; avec vestibule ouverte; avec terrasse (*prispă*) et véranda (*cerdac*) ayant la balustrade du pilier arquée.

Là aussi, un exemplaire en train de disparition est devenu par restauration «maison-musée». Elle fut construite pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle, en poutres rondes, selon un type archaïque: le vestibule, l'entrée et la «grande maison». Le toit en 4 pans, avec couverture d'échandole, a l'auvent allongé au-delà des extrémités des solives.

La maison Malnaş (rue Baltă), bâtie en 1915, fut incendiée pendant la guerre avec toute la rue. Ses murs en poutres sculptées suivent le modèle de maison avec vestibule ouvert et resserre à l'arrière, «grande maison» et salle de séjour où il y a un âtre paysanne. Les poutres du plafond se prolongent à l'extérieur, étant sculptées avec des entailles en gradins. Sur la façade il y a la terrasse avec véranda et l'escalier d'accès. Le toit en 4 pans avec couverture d'échandole a des lucarnes et des croix sur son arête, tandis qu'un auvent protège les unités de la façade. La cave partielle, faite dans le socle en pierre, a été approfondie.

La maison Biro Domocoş (no. 496), datant du XIXe siècle, atteste le modèle présenté ci-dessus, les murs étant cependant en poutres rondes. La galerie se trouve sur deux côtés, ayant les colonnes sculptées et les *umeraşi* chantournés (procédé décoratif rencontré des deux côtés des Carpates).

La maison Andrei Farcaş (no. 823), datant de la moitié du XIXe siècle, a repris le plan de maison à vestibule ouvert et chambres latérales. Les murs en poutres rondes s'appuient sur un petit socle en pierre. La galerie a des colonnes sculptées. La maison Martin Balaş (no. 939), construite vers 1845, suit le même plan. S'y remarquent, en face du vestibule, les trois poutres de couronne. Le toit d'échandole est prolongé par un auvent au-dessus de la galerie, avec les planches chantournées. Le châssis verticale des fenêtres est sculptée sur une succession de volumes, rappelant les *roşteie*. La maison Joja (no. 1.200) lui ressemble, mais elle a une galerie sur deux côtés.

La maison Simeon Moise, bâtie vers la moitié du XIXe siècle, est située à deux niveaux: un sous-sol en pierre et un rez-de-chaussée exhaussé en poutres rondes, formé de deux chambres et clôturé de deux côtés; la véranda devant les entrées est munie d'un escalier d'accès et couverte d'échandole. La construction abandonnée du no. 71 est construite toujours à deux niveaux: le rez-de-chaussée en pierre a une terrasse (*prispă*) avec pilier (*pălimar*) et l'étage en poutres rondes est muni d'une galerie de colonnes sculptées et d'une véranda avec escalier d'accès, couverte d'un auvent.

A la section en plein air du Musée de Miercurea-Ciuc il y a une maison de Corund représentative pour le siècle passé. Elle suit le plan avec vestibule central ouvert sur la façade, ayant une galerie avec pilier. Le socle en pierre abrite la cave.

L'architecture de Corund est présente au Musée de la Technique Populaire de Dumbrava Sibiului par une maison de potier qui y a été amenée en 1973; elle est formée de la maison proprement-dite,

du hangar et de l'atelier[114]. La maison bâtie en 1832 en poutres rondes, sur un socle en pierre, comprend un vestibule central avec la façade ouverte et deux chambres des deux côtés; la galerie est partielle, en planches chantournées.

L'architecture traditionnelle a disparu de la commune de Săcel[115], qui a cependant conservé son ancienne ethnicité. La seule trace en est la maison abandonnée du no. 26, datant de la seconde moitié du siècle passé. Elle suit le modèle avec vestibule central et deux chambres, galerie partielle devant le vestibule et en face de la «grande maison»; dans le socle en pierre il y a une cave. Le toit en 4 pans a été modifié par la suite à l'une de ses petites extrémités.

Dans la zone de Giurgeu, à partir des sources du Mureş, nous remarquons d'abord quelques constructions traditionnelles dans le village de Voşlobeni. L'ancienne maison appartenant à Petru Chindea, construite pendant le XVIIIe siècle, représente un exemplaire remarquable pour le type d'habitation à galerie partielle, faisant la liaison avec la maison à vestibule ouvert. Elle a les murs en poutres rondes, dont quelques-unes sont sculptées, assemblées en *cheotori*, avec les extrémités allongées, ayant tous les éléments constructifs fixés par des clous en bois. Elle est formée d'une resserre devant la galerie et de la «grande maison». La galerie est délimitée par les outres transversale et longitudinale de la maison, dont le point d'intersection est soutenu par un pilastre sculpté.

La maison Tinca Maria Betea (no. 106) datant du XIXe siècle, avec les murs en poutres rondes, comprend le vestibule (avec l'entrée) et la «grande maison». L'auvent est soutenu par les extrémités des solives, décorées par des profiles courbes.

Une maison de Joseni a été transférée dans la Section en plein air du Musée de Miercurea-Ciuc. Etant représentative pour le siècle passé, elle présente la forme évoluée du type avec galerie partielle, étant formée d'un vestibule ouvert, avec cuisine à l'arrière et deux chambres des deux côtés. Les poutres des murs sont rondes, avec les

extrémités croisées en forme d'ailes et le toit en deux pentes, selon le modèle saxon.

L'Ancienne Rue de la ville de Gheorgheni garde un air patriarcal grâce à ses maisons de type ancien. La maison du no. 42, datant de la fin du XVIIIe siècle ou du début du siècle suivant, présente des poutres rondes, un vestibule ouvert (dérivé de la galerie partielle), une cuisine à l'arrière et une «grande maison». L'auvent du toit en 4 pans est soutenu par des consoles. Dans la même cour il y a une maison à deux salles, le vestibule et la «grande maison» situés sur la même ligne et précédés par la galerie. La maison du no. 32 appartient au début du XIXe siècle; elle a les murs en poutres rondes fixées par des clous en bois. Le vestibule ouvert est central, joignant les salles voisines par la couronne et par l'intersection en consoles des extrémités des poutres, ce qui rappelle la galerie partielle. Dans la salle de séjour il y a l'âtre (les éléments du plafond se prolongent à l'extérieur pour former l'auvent sur des consoles décorées de profiles droits et courbes). La maison du no. 43 date de la même période; ses murs en poutres rondes entrecroisées en consoles délimitent le vestibule et la «grande maison». La maison du no. 62 garde les mêmes caractéristiques. La maison paroissiale en bois de l'église roumaine bâtie en 1792 a disparu en 1905[116], emportant avec elle des éléments de valeur de nature historique et artistique (elle avait une maîtresse poutre avec inscription).

L'architecture du XIXe siècle et du début du XXe de la commune de Remetea[117] continue, à quelques exceptions près, la tradition d'habitation à galerie partielle, avec les murs en forme de L. Certains exemplaires présentent une galerie sur une ou deux côtés. La maison du no. 2.381, datant du XIXe siècle, appartient à cette forme typologique, ayant la galerie devant la «grande maison» avec des colonnes sculptées, des chapiteaux profilés et un pilier en planches chantournées. La maison abandonnée du no. 1.789 avec les murs en poutres sculptées présente le type d'habitation avec vestibule et «grande

maison». Les solives et les planchers profilées du plafond se prolongent à l'extérieur et soutiennent l'auvent. La galerie de la façade a des colonnes sculptées. La maison du village de Ciutac (no. 1.533) est tout aussi représentative pour cette forme: les deux salles ayant des entrées séparées sont précédées par une galerie avec des colonnes sculptées. La maison Ivaciun (no. 1.230) datant de 1850, atteste, par ses poutres mixtes, rondes et sculptées, l'évolution du plan à galerie partielle. Le vestibule ouvert joint la «grande maison» et la salle de séjour par les mêmes poutres de couronne. Le toit en 4 pans avec couverture d'échandole est muni de lucarnes et de croix sur son arête.

Près de Subcetate[118], habitat ayant conservé sa spécificité ethnique, il y a – sans être habités de nos jours – deux exemplaires d'architecture populaire dont la signification historique se reflète sur toute cette zone. La première maison, ayant appartenu à Vasile Cotfas, fut bâtie il y a quatre siècles suite au défrichement de la forêt. Les murs en poutres rondes apparentes (longues de 8 m), assemblées par des *cheotori* «roumains» délimitent le vestibule et la «grande maison». La maison suivante de cette famille, construite toujours en poutres rondes, fut bâtie en 1710, comme il résulte de l'inscription se trouvant sur la maîtresse poutre. Longue de 13 m, elle a repris le même type de plan: le vestibule avec l'entrée et la «grande maison». Les plafonds sont formés de planchers, sur des poutres massives, ayant les arêtes taillées en biais (qui s'appuyaient sur la maîtresse poutre). Sur la façade de l'entrée et sur un des côtés courts se trouve le *pomnol* (une poutre carrée, large de 0,70 m, assise sur un lit en pierre), ancien élément traditionnel[119]. La maison d'Elisabeta Pop (no. 153), bâtie vers la moitié du siècle, présente la même forme (elle avait au début un *pomnol*).

La maison «de colline», sur un socle en pierre avec une galerie sur un ou deux côtés, persiste dans le paysage de Subcetate.

L'ancienne maison de Ana Marcu, située sur la colline de Bobricani, près de Topliţa, n'existe plus. Comme il résulte de l'inscrip-

tion sur la maîtresse poutre, qui atteste le type archaïque, elle fut construite en 1816, étant formée d'une galerie partielle, une resserre et la «grande maison», réalisées en poutres rondes avec les extrémités fixées par des *cheotori* «roumains». La maison Eugenia Fărcaş (64, rue 1er Décembre) date de la fin du siècle passé, étant bâtie sur un petit socle en pierre avec les murs en poutres sculptées sur les quatres côtés, assemblées dans le système appelé «în căţei». Elle est formée d'un vestibule central et de deux chambres. La terrasse située sur la façade et du côté de la rue a des colonnes sculptées et une balustrade avec des motifs chantournés. Les fenêtres ont des entailles. La maison Ion Teslovan, construite dans la même période, est semblable, à la différence des *umeraşi* du seuil supérieur de la terrasse qui sont en planches chantournées.

A Tulgheş il faut remarquer la maison abandonnée de Toader Hanganu, vieille de plus de deux siècles. Etant construite en poutres rondes assemblées par des *cheotori*, elle comprend un vestibule et la «grande maison», étant située sur la vallée de la Bistricioara, sur un socle en pierre qui soutient aussi la galerie avec des colonnes et un pilier. La maison Ilie Zaiţ (no. 800) date du siècle passé, étant caractéristique pour l'habitation de colline, avec la cave partielle, voûtée en demi-cylindre, aménagée dans le socle en pierre, dans la pente du terrain. Formée de trois salles, cette maison a sur la façade un plancher sur des pilastres en pierre qui rappellent le *pomnol* (poutre carrée). Cet élément se retrouve dans le village de Corbul, à la maison de Savul Goia datant du siècle passé et formée d'un vestibule et de la «grande maison». Les poutres rondes sont assemblées par des *cheotori*, avec les extrémités allongées. Sur l'arête du toit couvert d'échandole il y a des croix.

A la recherche de la maison traditionnelle, nous nous arrêtons maintenant dans la zone pittoresque de Ciuc.

La maison paroissiale de l'église roumaine de Frumoasa a remplacé l'ancienne maison datant de 1894. Son aspect planimétrique

en forme de L représente une évolution du type archaïque avec la galerie partielle. Bâtie sur un socle en pierre qui abrite la cave, cette construction est munie sur les deux côtés d'une galerie soutenue par des pilastres en pierre. Presque toutes les anciennes maisons de la commune de Păuleni-Ciuc ont disparu le dernier temps. La maison du no. 55 représente le plan développé, avec un vestibule ouvert sur l'axe central. Les poutres rondes des murs (crépies en 1871) ont les extrémités entrecroisées en consoles. Le toit, couvert d'échandole en 4 pans s'appuie sur les planches ayant des entailles en gradins.

Dans le village de Delniţa, au bord du ruisseau, il y a une maison délabrée vieille de plus de deux siècles, à côté de laquelle se trouve une nouvelle maison en briques. Ayant des dimensions modestes (8 m/4 m) avec les murs en poutres rondes couvertes d'une couche mince de crépi, elle est formée d'un vestibule avec l'entrée et de la «grande maison». Elle est entourée d'une galerie sur les deux côtés, avec des colonnes sculptées et un pilier.

Dans la rue de l'ancienne église roumaine (au no. 190) il y a la maison Bortos, construite en 1871, date marquée sur la planche de la petite chambre. Les murs en poutres rondes avec les extrémités de la couronne en consoles délimitent un vestibule (ou salle de séjour) avec une niche pour l'âtre et la «grande maison» élargie par la suppression du mur du côté de la resserre. Les plafonds en planchers avec les extrémités profilés s'appuient sur des planches avec les arêtes taillées en biais. La couverture d'échandole s'étend sur les quatre pentes du toit. La maison no. 7 de la rue principale suit le même modèle. L'auvent du toit, très large, s'appuie sur les extrémités entaillées des planches. Sur la façade il y a un pilier.

Le processus de disparition de l'architecture traditionnelle en bois se remarque sur toute la vallée du Casin, notamment dans les habitats situés en aval de la vallée. A Caşinu Nou nous signalons une maison datant du début du XIXe siècle, formée d'un vestibule, avec une niche pour l'âtre, et de la «grande maison» avec resserre à

l'arrière. Les murs en poutres rondes, assemblées par des *cheotori*, ont été crépis. Les extrémités des solives en dessous de l'auvent large présentent des entailles. Dans le village de Doboi nous signalons la maison abandonnée d'Ecaterina Curt, ayant les mêmes compartiments, l'âtre disposant d'une place à dormir. Dans le socle en pierre il y a la cave; la galerie s'appuie sur des pilastres, ayant des colonnes sculptées et un pilier chantourné. L'escalier d'accès est protégé d'un auvent, prolongée par la couverture d'échandole du toit. La maison Vancea reprend ce modèle vers la fin du siècle. La petite fenêtre de la resserre est barrée d'un volet avec des orifices circulaires, qui rappelle celui de l'église en bois d'Acmariu (département d'Alba).

Le village de Plăieşii de Sus se remarque par les éléments suivants: la maison du no. 170, construite au début du siècle, est formée d'un vestibule et de la «grande maison», ayant un *pomnol* sur la façade de l'entrée (une poutre sur un lit en pierre). L'auvent du toit s'appuie sur des consoles sculptées, ayant des croix sur son arête. La maison de Dumitru Vasi, antérieure à 1838, a une cave en pierre approfondie, le vestibule ouvert avec une cuisine, la «grande maison» avec un espace délimité pour la resserre. Les éléments du plafond sont profilés et les extrémités des solives au-dessous de l'auvent présentent des entailles en gradins. Le mur chantourné en face du vestibule a été supprimé. La maison Eugen Cherecteş suit le même plan et la même structure technique, mais garde le mur en face du vestibule, la soi-disante galerie (*târnaţ*), en planches chantournées et *roşteie* (petites poutres sculptées aux fenêtres).

La maison Tamaş Agnes représente un exemple d'habitation plus ample, datant du début du XIXe siècle. Au sous-sol il y a une cave partielle, en pierre, ayant une entrée à l'extérieur et une autre, cachée, à l'intérieur, utilisée en cas de danger. Les murs en poutres rondes et fendues, jointes en consoles, délimitent: le vestibule ouvert, avec une cuisine derrière et, des deux côtés, la petite maison et la «grande maison», chacune ayant une petite chambre en second plan.

Les plafonds en planchers et solives profilées se prolongent à l'extérieur d'un mètre et demi. La galerie a une balustrade, avec des murs de lattes et des *roşteie* dans la partie supérieure. Le toit avec couverture d'échandole s'impose par la taille des quatre pentes qui confèrent à toute cette construction un aspect harmonieux et patriarcal. La maison Andraş Antal (no. 300) près du lit du Casin est abandonnée. Construite vers la moitié du XIXe siècle, elle représente le type d'habitation de côte, sur le socle en pierre avec une cave partielle; la galerie, étendue sur deux côtés, est suspendue sur des pilastres en pierre et a des colonnes sculptées et un pilier. L'escalier d'accès est perpendiculaire sur la galerie et protégé d'un auvent. Sur l'arête du toit, avec quatre pentes et couverture d'échandole, l'on peut voir encore les bras d'une croix.

Une maison du village d'Imper constitue un objectif remarquable du Musée en plein air de Hoia-Cluj, où elle a été transférée et restaurée en 1956[120]. Selon l'inscription de la maîtresse poutre[121], cette maison fut bâtie en 1674, en poutres rondes et fendues assises sur un petit socle en pierre. Elle représente le type d'habitation à vestibule ouvert situé sur un des coins (sur le modèle de la galerie partielle), avec une cuisine à l'arrière et la «grande maison», séparée de la resserre uniquement au niveau supérieur par trois poutres. Les solives transversales du plafond, ainsi que la maîtresse poutre de la «grande maison» ont une grande valeur historique et artistique: elles sont incrustées de rosettes de différentes formes (avec pétales, en bobines) et de l'arbre de la vie réalisé en sculpture taillée. Le motif de la rosette réalisée en sculpture taillée est inspirée de l'alvéole dace[122] et peut être rencontré aux églises en bois de Bacea (département de Hunedoara), Şilea et Cojocani (département d'Alba), Vechea (département de Cluj), Bicazul Ardelean et Răpciuni[123] (département de Neamţ), Valea Şcheiului et Drăguleşti (département de Vâlcea), à la maison de Mogoş de Ceauru (département de Gorj)[124], etc. De la même source provient le cadre de fenêtre, moins fréquent,

appartenant au patrimoine du Musée d'Odorheiu Secuiesc, qui provient d'un hangar de Dârjiu[125] et qui avait probablement été récupéré d'une maison ou d'une église en bois, disparues. Trois vignettes présentant le motif mentionné traversent le cadre rectangulaire, étant accompagnées, sur le bord, d'une autre, réalisée par l'alternance du triangle avec le carré. Le châssis de la fenêtre a été conservé par hasard, tout comme celui découvert dans le grenier de l'église de Rugineşti-Vrancea (XVIIe siècle), auquel il ressemble, ce qui leur confère une signification à part et les fait devenir les messagers des autres éléments du même genre, disparus dans le temps. Pour compléter l'image de l'ensemble d'Imper, nous mentionnons les autres unités aussi: l'annexe qui relie sous un toit en 4 pans, la cuisine d'été, la remise, les poulaillers, ces derniers à deux niveaux. Les murs en poutres rondes se remarquent par leurs joints artistiques. Les petites portes ont des emboîtements en bois semblables à celles des Monts Apuseni. Le hangar, de proportions monumentales, a un balcon en consoles au-dessus de l'une d'étable. La porte datant du XIXe siècle, avec deux entrées (pour les hommes et pour les chariots) a un pigeonnier sur des consoles. Le décor sculpté est simple, formé de profiles. La petite porte en cul-de-sac est chantournée. Une autre maison d'Imper vient d'être transférée et restaurée à Miercurca-Ciuc, dans la section en plein air du musée.

Nous présentons dans ce qui suit quelques exemplaires de maisons traditionnelles existant dans la commune de Ciucsângeorgiu, ancien habitat dont le nom[126], le même avec le patron de l'église roumaine, nous rappelle Streisângeorgiu de Hunedoara[127], ainsi que les vestiges historiques découvertes par les fouilles archéologiques[128]. Dans le village principal nous évoquons l'importance de la maison de Ioan Vitoş (du no. 96), remarquable monument d'architecture populaire, bâti, d'après l'inscription, en 1683 et restauré en 1901. Elle est assise sur un socle en pierre abritant la cave (qui servait aussi comme abri, étant munie de deux entrées), dont l'échapée, en pilas-

tres de pierre reliés par un toit d'échandole, rappelle le modèle rencontré dans les Monts Apuseni ou les maisons de colline. Cette habitation comprend un vestibule ouvert, avec une cuisine à l'arrière et deux chambres, chacune ayant un petit compartiment au second niveau, couvertes de plafonds en planchers profilées, ayant les arêtes taillées en biais. Les murs en poutres rondes assemblées en consoles ont été crépis. Tout au long de la façade principale il y a une terrasse avec des colonnes sculptées et un pilier avec des balustrades entaillées, l'escalier d'accès étant couverte d'un *polata* tangente à l'auvent du toit pittoresque, avec des pentes larges et une couverture d'échandole. Quelques décennies auparavant, près de la maison, dans le voisinage d'un ruisseau, il y avait un moulin et une scie mécanique. Le hangar, ainsi que la porte datant de 1858, ont disparus de nos jours.

La maison de Ioan Lucaci (du no. 159) est aussi en train de disparaître. Datant du début du XIXe siècle, elle a les murs en poutres rondes, assemblés par des *cheotori* «roumains». Sur la longue façade, ainsi que sur un des côtés courts il y a la terrasse avec des colonnes sculptées et un pilier surhaussée par des *roşteie* avec des pointes trilobées; la véranda en face du vestibule a le toit en deux pentes et des éléments constructifs analogues à ceux de la terrasse. Il faut remarquer le toit dont les pentes, très larges, couvrent toutes les unités de la façade. La maison (du no. 505) située près de l'église roumaine date de la même époque et se trouve à présent dans le même état d'abandon. Elle est formée d'un vestibule ouvert, la cuisine à l'arrière et la «grande maison». La maison transférée et restaurée dans la section en plein air du Musée de Miercurea-Ciuc est identique.

La maison Fazekaş Lila (du no. 605) est bien conservée, présentant une grande valeur architectonique. Sur l'une des poutres de la «grande maison» sont inscrits le nom du propriétaire (Gall Iosif) et la date de construction (1822). Les murs en poutres rondes assemblées selon la technique archaïque délimitent un vestibule ouvert sur

le côté d'entrée, la «grande maison» et une salle de séjour, les deux ayant une petite annexe à l'arrière. La galerie a des colonnes décorées de manière volumétrique et un pilier, les colonnes s'allignant librement sur les côtés courts aussi. L'escalier d'accès, perpendiculaire sur la galerie principale, a l'entrée marquée par deux colonnes avec des *umeraşi*, étant couverte d'une *polata* tangente à l'auvent. Le toit en 4 pans et la couverture d'échandole constituent le pittoresque de cette maison près de laquelle se trouve de nos jours une autre, en briques.

Dans le village de Potiond nous remarquons la maison de Simon Şandru, datant de la fin du XVIIIe siècle ou du début du XIXe. Les murs en poutres rondes, avec les extrémités prolongées au-delà du joint, délimitent un vestibule ouvert, la salle de séjour avec une niche pour l'âtre et la «grande maison» avec une resserre à l'arrière. Un mur chantourné assis sur une plaque de fondation (*talpă*) qui continue sur tout le côté se trouve sur la façade. A la porte de la galerie il y a encore un verrou en bois.

La maison d'Amalia Erdel[129] fut construite en 1841, comme le montre l'inscription existant sur une poutre de la «grande maison». Elle présente les mêmes compartiments que ceux de la maison antérieure, à la seule exception que la salle de séjour n'a pas de niche pour l'âtre. Les plafonds sont faits en planchers profilées ayant les arêtes taillées en biais, dont les extrémités, prolongées en consoles, soutiennent l'auvent. La maîtresse poutre est décorée vers ses extrémités d'une fleur (une tulipe et une rose à trois pétales). Sur le côté ouvert du vestibule il y a une galerie avec des colonnes sculptées reliées par des planches chantournées. La porte a dans son registre supérieur un cadre avec *roşale* (petites poutres sculptées)[130]. La galerie, ajoutée par la suite, est superposée sur le *pomnol*. Le toit en 4 pentes et couverture d'échandole se prolonge sur les unités de la façade aussi.

Au bout du village, vers la montagne, il y a «la maison du moulin», construite, selon l'inscription, en 1887. Cette habitation est

formée de la «grande maison» et de la resserre, qui ne sont séparées que par la poutre de la couronne[131], rappelant l'ancien procédé de séparation par des *doşte* (colonnes). Les poutres de la «grande maison» ont les arêtes taillées en biais et une rosette au centre. La maîtresse poutre a une vignette avec un motif rhomboïdal. La façade principale de toute la construction, ainsi que le côté court de l'habitation sont entourés d'une galerie.

Un clocheton existant sur la colline de Potiond prouve la croyance populaire que le son du clocher peut éviter la tombée de la grêle.

L'architecture en bois du village de Bancu est représentée par la maison transférée au Musée du Village de Bucarest[132]. Elle fut bâtie en poutres rondes en 1862, par Mate Benedec et sa femme Catalina, étant formée d'un vestibule ouvert, la salle de séjour et la «grande maison» avec une resserre à l'arrière. Les poutres de la «grande maison» sont décorées de profiles et, à leur extrémités, de l'arbre de la vie et du motif de l'alvéole. La galerie, avec des colonnes et un pilier, est barrée devant le vestibule par un mur chantourné.

Du village d'Armăşeni nous présentons d'abord l'exemplaire d'architecture populaire, déclaré monument historique en 1955, à savoir la maison Adorján. Elle fut bâtie en 1797, comme il résulte de l'inscription en latin existant sur une poutre. La cave en pierre voûtée en demi-cylindre – pareille à celle de la maison Preja amenée du village de Galda de Sus (département d'Alba) au Musée ethnographique en plein air de Hoia-Cluj – fut récupérée d'une construction antérieure datant du XVIIe siècle. La maison en poutres rondes avec des joints qui rappellent les ailes est formée d'un vestibule ouvert avec une cuisine à l'arrière, ayant des deux côtés une chambre avec une annexe. Le plafond de l'une d'entre elles est en planchers sur des poutres sculptés, celui de l'autre, restauré en 1828, a une couverture de petites poutres disposées en rayons, pareils aux sapins, qui se prolongent à l'extérieur. La façade de la maison est précédée par une galerie avec des colonnes sculptées, construite ou restaurée en

1869 (année marquée sur le seuil supérieur), couverte par le toit de la maison. Les murs furent crépis au cours de la même année, tout en gardant par ailleurs des panneaux décorés en stuc.

La vieille maison de Ludovic Iacob (du no. 352), datant du XVIIIe siècle, offre l'image de l'évolution de la maison avec une galerie partielle à celle avec un vestibule ouvert, rencontrée souvent dans les villages de Harghita. Les murs en poutres rondes avec les extrémités prolongées au-delà des *cheotori* délimitent la «grande maison» avec un alcôve à l'arrière et le vestibule isolé, devant lequel se trouve la galerie partielle avec des colonnes et un pilier Le plafond de la «grande maison» est formé de planchers avec des lattes profilées et des solives, les ornements sculptés – la rosette et la dent de loup – étant choisis du répertoire ancestral. La maison assez petite (environ 10 m/6 m), mais harmonieuse, a un toit en 4 pans larges avec couverture d'échandole.

Le plan de la maison présentée ci-dessus – qui mériterait d'être conservée – se retrouve, plus développé cette fois-ci, à la maison amenée d'Armăşeni dans la section ethnographique du Musée de Sfântu Gheorghe. L'inscription sur la maîtresse poutre indique qu'elle fut construite en 1767 par Mihai Iacob. Une autre inscription existant sur le seuil supérieur de la «grande maison» mentionne le nom de Maria. La galerie partielle[133] a comme seuil supérieur la couronne allongée de la «grande maison» (qui présente un petit compartiment en second plan). La chambre, précédée par le vestibule, a le plafond en solives non décorées, à la différence de ceux de la «grande maison» qui sont ornés avec des entailles – des rosettes et l'arbre de la vie. La maîtresse poutre, élément archaïque de l'architecture populaire, est attestée dans la section ethnographique du Musée de Sfântu Gheorghe autant par celles que nous avons déjà mentionnées, que par celles provenant des villages du département de Covasna: Reci (une maîtresse poutre datant de 1717, une autre de 1734), Chilieni[134] (de 1768), avec le même paysage sculpté, Aita Marc[135] (de 1647, 1790),

etc. Nous ne pouvons pas négliger celle qui fut le sujet de longues discussions[136] et qui porte l'inscription avec l'année 1735, en lettres cyrilliques, preuve qu'elle a été faite par un Roumain, pour une maison roumaine semblable à celles de Pietroşiţa[137] (département de Dâmboviţa), Frătăuţii Vechi (département de Suceava)[138], Berbeşti[139] (département de Maramureş). Le constructeur de la maison d'Armăşeni a préféré utiliser les anciens motifs ornementaux[140] pour les trois cadres des entrées, semblables à ceux des églises en bois ou des vieilles maisons[141]. La maison d'Armăşeni est, à côté d'autres habitations du même profil, dont nous mentionnons la maison traditionnelle de Maramureş ou celle de Gorj (existant dans la cadre du Musée du Village de Bucarest), la preuve de l'amour du paysan de Ciuc pour la beauté, qui atteste l'époque florissante et unitaire de la civilisation du bois sur le territoire de notre pays.

Nous présentons dans ce qui suit une annexe à caractère économique spécifique pour la maison paysanne, à savoir le hangar. Dans la zone visée nous avons retrouvé des formes variées et pittoresques, parfois dans le cadre d'un même habitat (sur la vallée de Casin, de Topliţa, à Subcetate, etc.) qui peuvent être rencontrées dans les autres zones du pays aussi. Il faut remarquer que le toit des anciens hangars est traditionnel, en 4 pans avec couverture de paille[142], le plus souvent d'échandole, tandis que le toit des nouveaux hangars (fin du XIXe siècle - XXe siècle) est en 2 pans (d'échandole ou de tuiles).

Les poutres rondes, ainsi que le système d'assemblage, en *cheotori* «roumains», sont prédominants dans la construction des murs. Les hangars formés d'une salle et de deux étables (à Corund, Ciucsângeorgiu), ou d'un hangar et d'une hutte (à Topliţa) sont très rares. Dans le Musée de Sfântu Gheorghe l'image de cette forme de grenier se retrouve dans de nombreuses photos, la charpente du toit (avec couverture de paille) étant restreinte en face du hangar proprement-dit (aux vieux exemplaires cet espace n'avait pas de porte ou de portillon).

Une autre variante de cette annexe est celle où la partie supérieure, le lit de regain se trouve en consoles, soit sur toute la façade (Gheorgheni, Voşlobeni, Ditrău, Delniţa, Joseni, Sânmartin), soit au-dessus d'un[143] ou des deux étables (Tulgheş, Imper, Valea Topliţei, Satu Mare, etc.). Nous mentionnons que cette forme de hangar a été très répandue au sud des Carpates également (principalement dans les villages du département de Dâmboviţa), ainsi qu'en Moldavie (représentée par la maison de Hangu-Neamţ, au Musée du Village de Bucarest). L'un des hangars les plus intéressants de Subcetate semble être inspiré du type de maison à galerie partielle, vu le fait que l'un de ses compartiments est élargi, étant situé sur la même ligne avec le lit de regain relié à la plaque de fondation par une série de colonnes.

Le hangar dont la porte – principalement le pilastre[144] ou les montants de la porte (dans le cas où celle-ci avait deux ailes) – était attentivement sculptée par l'artisan a malheureusement disparu, bien que son souvenir persiste grâce aux éléments conservés dans la section en plein air du Musée de Cristuru Secuiesc. Provenant des villages de Cehetel (commune de Şimoneşti), Firtuşu (commune de Lupeni), Crişeni (commune d'Atid), Ceheşti (commune Avrămeşti) et même d'un hangar de Cristuru Secuiesc, ces pièces de musée sont sculptées avec des motifs ancestraux: dent de loup, feston, rosette, tulipe[145], «cornes du bélier». Pour ce dernier motif ornemental nous avons choisi quelques témoignages concrets d'emploi, provenant d'autres zones du pays, comme par exemple: l'encadrement d'Agârbiciu (département de Cluj); une statue en pierre de Benesat (département de Maramureş); le *cosorob* (poutre) de la terrasse de Dobreşti-Drăguleşti (département de Vâlcea); une selle en bois du nord de la Moldavie[146]. L'image d'ensemble de ce type de hangar, qui a totalement disparu ou dont il n'y a plus que les montants, peut être reconstituée à l'aide du hangar de Maramureş existant dans le cadre du Musée du Village de Bucarest[147]. Sur le montant de la porte à claire-voie du hangar des espaces demi-circulaires peuvent être dé-

limités dans l'épaisseur du bois (à profil simple ou décoré), dans lesquels est inscrit le motif ornemental. Une telle disposition décorative se retrouve à l'église en bois de Ghirbon (département d'Alba) – sur les encadrements ainsi que sur la poutre de l'iconostase, réalisée en 1688 par Dumitru Surcea (ce qui me fait penser que l'artisan était originaire de la région de Covasna, plus précisément du village de Surcea)[148].

Un élément de construction extrêmement important pour la vie du village dans toutes les provinces roumaines est la porte[149]. «D'un bout à l'autre du pays – écrivait N. Iorga – elle est souvent une pièce indépendante, de grande importance.» L'historien remarque aussi ses catégories principales, à savoir la porte formée de deux planches (pilastres), à laquelle s'ajoute la porte proprement-dite, et celle formée de la grande porte et du portillon, reliées souvent par une toit «comme un arc de triomphe pour cette cavalerie rustique»[150].

Enchantés par la beauté des portes entaillées, des chercheurs roumains[151] et étrangers (dont nous mentionnons les noms de Emm. de Martone[152] et Kurt Hielscher[153]) ont transmis, par leurs ouvrages, l'image de quelques exemplaires remarquables. La porte de toutes les zones du pays est représentée dans les sections en plein air des musées et sa tradition persiste encore *in situ*.

Nous avons déjà signalé le fait que les populations minoritaires ont repris le modèle de la porte roumaine. George Oprescu affirmait dans ce sens: «Les Sicules et les Hongrois ont par la suite repris cette coutume roumaine de construire devant la cour une porte qui confère à la maison une prestance particulière»[154]. Parmi «tant de coutumes populaires que les Sicules, arrivés seulement au XIIIe siècle, ont repris des Roumains, il y a aussi les caractéristiques de la porte sculptée, spécifique à nos habitations de montagnes», mentionnait Nicolae Iorga lors de sa pérégrination de Reghin à travers les montagnes de Moldavie[155]. Evoquant le caractère général de la présence

de la porte chez les Roumains, Sabin Opreanu met en discussion la théorie fantaisiste de Huszka József, ainsi que celle de Jankó[156], discussion qui sera par la suite reprise par Coriolan Petranu[157]. Ils ont remarqué aussi la différence entre les portes roumaine et sicule, résultat de la gamme ornementale. «A une analyse plus attentive – écrivait G. Oprescu – les portes roumaine et sicule diffèrent. Chez les Sicules les grands pilastres sont ornés de fleurs sculptées et souvent colorées, ayant un caractère oriental évident» – il faut de plus remarquer le pigeonnier situé sous le toit de la grande porte[158] –, tandis que chez les Roumains les entailles ont un caractère géométrique, avec la prédominance du motif du cercle et du serpent[159]. S. Opreanu attribuait à l'artisan sicule le perfectionnement et la variété des motifs ornementaux sur le type donné de la porte[160].

Ce qui n'a pas été clairement mentionné est le fait qu'il n'y a pas de porte sicule proprement-dite, mais uniquement une variante datant d'une certaine époque et provenant d'une certaine zone sicule, celle d'Odorhei, qui n'est que le résultat du désir novateur caractérisant l'esprit artistique. G. Oprescu remarquait la personnalité de la porte de Vâlcea[161] et Al. Tzigara-Samurcaş, tenant compte de la différence existant entre la porte de Tălpăşeşti et celle de Ceauru (Gorj) affirmait: «car chaque village a son propre style traditionnel, une belle preuve de la grande variété des aptitudes artistiques de notre paysan»[162]. Argumentant le rôle du facteur individuel dans le traitement différencié, Al. Dima a groupé les portes étudiées à Drăguş-Făgăraş dans des types ayant de nombreuses variantes[163].

Revenant au périmètre géographique et historique visé par cet ouvrage, nous faisons les constations suivantes relatives à la porte: elle se retrouve dans les catégories architecturales de base; elle dévoile de nombreuses variantes; sur les exemplaires anciens ou traditionnels nous retrouvons les motifs préférés du peuple roumain, tandis que d'autres sont réalisés selon un programme décoratif combinant les éléments populaires et ceux inspirés par l'art culte.

Une porte datant de 1662, se trouvant dans la section ethnographique du Musée de Sfântu Gheorghe, a le seuil supérieur décoré avec le motif de la dent de loup et de la corde et entre ses *umeraşi* on distingue à peine l'aigle bicéphale, stylisé selon la tradition byzantine, qui rappelle la bande médiane de l'église en bois de Pădureni (département de Cluj). Dans la même collection, un seuil du portillon datant de 1660 est sculpté sur toute la superficie avec le motif de la croix, en diagonale, considéré comme un des symboles primaires du soleil, accompagné de cercles à peine incisés. Dans la section ethnographique du Musée de Cristuru Secuiesc il y a une porte de Gălăţeni[164], de la vallée du Niraj, datant de 1694, avec une ouverture large et un toit d'échandole. Un dragon couvert d'écailles, semblable à ceux existant sur la porte du vieux cimetière d'Abrud[165], est sculpté sur chacun de ses *umeraşi*. Au fur et à mesure, les artisans ont donné aux *umeraşi* un aspect de dragon[166]. Sur les pilastres de la porte de Gălăţeni l'«arbre de la vie» apparaît sous la forme d'un vase et l'extrémité principale est traversé de vignettes avec le motif alvéolaire.

Une porte de valeur de la même catégorie appartient au patrimoine ethnographique du Musée d'Odorheiu Secuiesc. Les vignettes sont sculptées avec le motif de la dent de loup ayant le cercle en angle[167] et avec celui et de la corde, les *umeraşi* de l'arc de l'entrée étant fixés par des clous en bois. Cette pièce a été faite en 1769 pour le cimetière roumain de Dobeni (commune de Mugeni) dont les habitants perpétuaient la loi, les coutumes et les signes des ancêtres, bien qu'ils ne parlassent plus la même langue. Le postulat XIV, chapitre VII des *Învăţăturile Evanghelistului Matei* (Enseignements de l'Evangéliste Matthieu) y était sculpté en bois, en hongrois: «la porte et la voie qui mènent à la vie sont étroites et il y en a peu qui les retrouvent»[168]. Cette porte provient d'un ancien habitat roumain où le processus de dénationalisation, précoce à Dobeni, a continué dans les habitats voisins jusqu'à notre siècle (Porumbenii Mari et Mici),

comme le prouvent les nombreuses maisons en bois de la population autochtone découvertes lors des fouilles archéologiques de Mugeni[169]. Le tabernacle datant du XVe siècle de l'église réformée de Porumbenii Mari, sculpté avec des rosettes et des cordes tordues[170] est une preuve de la force d'attraction de l'art ornemental roumain. Le portillon de Dobeni est mentionnée par l'inventaire de 1838 de l'église de Maioreşti: «la porte du cimetière qui vient d'être restaurée» et ses semblables de Zimbor (département de Sălaj) 1645; Surduc (département de Cluj) 1755; Băgău (département d'Alba) 1756; Subcetate (département de Harghita) 1786, etc.[171] présentent une grande importance historique et artistique.

La tradition de la porte à un seul vantail[172] se retrouve dans la zone du sud-est de la Transylvanie aussi[173]. Dans le voisinage d'Odorhei (à Feliceni, Porumbenii Mici) l'on peut voir des portillons dont les pilastres sont décorés avec des rosettes à la base et avec des vignettes en dent de loup aux extrémités. A Corund, un modèle de portillon est celui où le *cosorob* (poutre) qui soutient le toit d'échandole a les extrémités en console, avec un pigeon entaillé sur l'une de ses faces, tandis que les *umeraşi* sont décorés avec le motif du cercle concentrique[174]. A Sândominic (Ciuc), les portes avec des *umeraşi* sculptés ont le socle marqué par une rosette et sont décorées en entailles avec le motif alvéolaire.

Les motifs sculptés sur les petites portes de la Vallée du Casin[175] sont les suivants: le denticule; la chaîne d'arc avec des feuilles trilobées[176] et le profil avec l'extrémité en spirale[177], repris dans le décor de la porte à deux vantaux. Le motif végétal, à trois lobes, se retrouve à certaines icônes des Monts Apuseni, ainsi qu'aux encadrements des églises en bois de Rovina et Hărţăgani (Zărand).

Pour suggérer les variantes, dérivées du décor, du type de porte à deux vantaux, nous mentionnons une des entrées du Musée de Sfântu Gheorghe, oeuvre de Kovats (Covaci) de «ano domini 1733». Les pilastres sont décorés de vignettes avec le motif de la dent de loup

et de la corde tordue, le dernier ornement se répétant aux *umeraşi* des arcades, où l'on retrouve les entailles en profil courbe rencontrées aux consoles et aux terrasses. La rosette avec pétales et rayons est fixée entre les *umeraşi* de la grande porte et du seuil supérieur[178]. Le cul-de-sac du portillon a des cavités circulaires avec des entailles en croix, bordées par un tore en corde, semblables à celui du panneau rectangulaire où elles sont inscrites. Dans le décor sculpté d'une porte du Musée d'Odorheiu Secuiesc, la cavité circulaire forme une croix[179] – ce motif apparente les objectifs[180] et rappelle les croix votives des Monts Apuseni, les lanternaux et les croix des tombes de Maramureş ou d'autres zones.

Au Musée de Sfântu Gheorghe, la maison d'Armăşeni (commune de Ciucsângeorgiu) a la porte d'accès portant une inscription sur laquelle l'on peut encore déchiffrer le nom de Ana Lazăr et la date «ano domini 1769». Le seuil supérieur (qui soutient le toit, sans pigeonnier) a les extrémités sculptées en console, décorées avec des rosettes, ce qui rappelle les consoles de Leurda (département de Cluj), Sânpetru (département de Sălaj), Oroiu (département de Mureş), ainsi que celles de Cozia-Draga, Răpciuni, Fărcaşa (département de Neamţ), Broşteni (département de Suceava). Les *umeraşi* de la porte d'Armăşeni qui suggère la tête de dragon sont décorés avec le motif de la dent de loup en vignette, ornement répété sur d'autres éléments de la porte. Il borne aussi la grande rosette, formée de pétales et rayons, sculptée dans le cul-de-sac du portillon. Dans ses coins, ainsi que sur les faces triangulaires de la grande porte il y a des motifs floraux.

Dans le village d'Armăşeni, au no. 380 l'on peut voir encore la porte de la maison Covaci datant de 1813, avec deux entrées sous un même toit (sans pigeonnier). La liane avec des palmettes et des fleurs perlées (comme des grappes de raisins) orne toute la façade. Le cul-de-sac du portillon est en planches chantournées pareilles à beffrois des clochers ou des galeries.

Nous remarquons la tendance des entrées vers la forme du trou de serrure. Cette forme peut être rencontrée à Ciucsângeorgiu, à la porte de la maison abandonnée de Ioan Lucaci, plus précisément au portillon qui est plus ancien, à notre avis (du XVIIIe siècle), par rapport au reste de la construction. La forme de la trou de serrure, qui est un élément archaïque, est conservée aux encadrements des églises de Cuştelnic et de Lăpuşna, mais elle est signalée aussi en Pologne, dans un village de colonisation roumaine, à une église en bois datant du XVIe siècle. Sur les pilastres du portillon de Ciucsângeorgiu nous remarquons, vers le socle, le disque du soleil bordé de rayons – qui rappelle les anciennes croix de Deag –, accompagné d'entailles alvéolaires. Dans le registre au-dessus du portillon il y a des *roşteie* (petites poutres sculptées) en forme de serpent. La grande porte, avec des *umeraşi* profilés, ainsi que le pigeonnier ont été ajoutés à la moitié du siècle passé. A Armăşeni (au no. 123), le pilastre de la grande porte[181] a l'extrémité supérieure de forme circulaire, tandis qu'en bas il y a deux arbres de la vie, pleins d'entailles alvéolaires – motif antique retrouvable dans toutes les zones du pays (les Monts Apuseni, Gorj, Bihor, etc.) et fréquent dans le décor de la maison transférée d'Armăşeni au Musée de Sfântu Gheorghe.

A la porte de la maison Gall de Ciucsângeorgiu, construite en 1824, les *umeraşi* du portillon ont une vignette avec le motif de la croix; les pilastres ont des entailles avec l'arbre de la vie sous forme d'un vase[182] et ceux de la grande porte, une tulipe. La vignette avec le motif de la croix (symbole du soleil à quatre rayons), ainsi que celle à trois lobes sont reprises en 1828 sur la porte (à deux vantaux et pigeonnier) de la nouvelle maison Adorján d'Armăşeni. Le cul-de-sac du portillon a des *roşteie* droits ou en forme de fleur. L'art du même artisan est visible dans la construction de la porte de la maison de Petre Adorján (sur la rue principale), faite pour Iosif Gote et Ana Ciobotă. A la porte construite en 1861 pour Ioachim Ince (restaurée par la suite) nous mentionnons le pilastre ayant une vignette

sculptée avec le motif du soleil à quatre rayons et les rosettes en profil de corde découpées dans le cul-de-sac de la grande porte. Le motif du soleil à quatre rayons (la croix en diagonale) a été préféré par l'artisan qui, en 1800, a fait à Cincani (commune de Sânmartin) la porte se trouvant de nos jours au Musée de Miercurea-Ciuc. La vignette existant sur les pilastres de la grande porte de l'exemplaire de Covasna – se trouvant à présent au Musée de Sfântu Gheorghe – est accompagnée d'une liane avec une fleur de tulipe. Le seuil supérieur se remarque par la présence des denticules et de nombreux clous en bois, pareils aux terrasses de la Vallée d'Agriş. Sur le cul-de-sac du portillon la composition comprend des motifs zoomorphes et des cercles à contours profilés ou crénelés. Nous signalons aussi la porte (no. 383) d'Armăşeni, datant de la moitié du XIXe siècle (sans pigeonnier), dont le décor, réalisé en arcatures reliées par des cercles, se rencontre sur la maîtresse poutre d'une maison construite en 1740 à Geoagiu de Sus.

Une variante de porte d'Ineu (commune de Cârţa) se trouvant de nos jours au Musée de Miercurea-Ciuc date de 1813 et se remarque par son ornementation sculptée. Les baguettes du portail et des pilastres sont décorées avec le motif du sapin. Au seuil supérieur du portillon, dont l'arcade est marquée par des vignettes avec le motif de la dent de loup et du serpent, il y a deux cadrans solaires semblables à ceux des portes de Dumitra (département d'Alba). Sur les entailles à profil courbe il y a des rosettes, procédé rencontré aussi à la porte d'Armăşeni datant de 1769. Dans le cul-de-sac de la grande porte ont été chantournés le soleil et la lune.

De la commune de Păuleni-Ciuc nous signalons la variante de porte (avec ou sans pigeonnier) qui est ornée avec le motif de la ligne en forme de vague (parfois avec des points dans chaque méandre), semblable au corps sinueux du serpent[183].

Les portes de Căpâlniţa offrent la possibilité de surprendre[184] les deux tendances (géométrique et florale) des entailles en bois[185].

Une porte se trouvant à présent dans la cadre du Musée ethnographique en plein air de Sfântu Gheorghe[186] fut construite en 1778 pour Iosephus Bogdan de Covasna. Les pilastres de la grande porte ont des entailles en forme de fleur, tandis que le portillon a des motifs variés: un tournesol et une figure anthropomorphe (le gardien de la maison), rencontré aussi sur des pièces de Maramureş ou d'autres zones[187]. L'artisan Iacob Buciungă a représente en 1800 «Ionuţ cu barda» (Jean à la hache)[188] sur une petite porte de Tilişca.

Dans le cadre de la structure bien connue avec grande porte et portillon apparaît, au début du XIXe siècle, une variante de porte caractérisée par le seuil supérieur en consoles, souvent avec pigeonnier, et des *umeraşi* qui donnent aux seuils supérieurs une forme demi-circulaire. Le décor qui forme la note commune est prédominant floral, il monte en lianes inscrivant parfois des volutes et des coeurs. Les éléments qui bénéficient de l'attention de l'artisan sont les suivants: les pilastres, le seuil supérieur, les *umeraşi*, les panneaux du cul-de-sac. Les portes les plus nombreux de ce type se trouvent dans le voisinage d'Odorhei, à Satu Mare (commune de Brădeşti) et à Căpâlniţa. L'exemplaire le plus ancien se trouve à Satu Mare (no. 129), construit en 1803 pour Albert Mihalic, où les lianes partent d'un vase stylisé qui symbolise l'arbre de la vie, la fleur prédominante étant la rosette avec pétales. Le seuil supérieur est orné d'oiseaux peints. A la porte du no. 178 datant de 1858 l'élément principal de la liane végétale est la feuille. La composition florale existant sur le cul-de-sac de la petite porte est inscrite dans un espace marqué par des lignes courbes, ayant des deux côtés une branche d'acacia et une colombe. Une rosette en spirale est sculptée au-dessus de la grande porte. La corniche du pigeonnier est peinte avec des fleurs, colombes et lignes. La corniche des autres portes a souvent une vignette avec des trèfles. Les lianes florales de la porte datant de 1879 (no. 400), avec des feuilles en spirale, des vases avec des roses et des tulipes interfèrent en volutes et en lignes. La rosette apparaît parfois

dans le décor de la grande porte – comme par exemple à la porte construite en 1877 par Daniel Honc et sa femme Ana Iacob, à celle de 1883 appartenant à Ştefan Ilonca et à sa femme Victoria Biro, etc. La porte la plus ancienne existant dans le cadre du Musée ethnographique de Cristuru Secuiesc date de 1822, étant construite par David Moise de Căpâlniţa. Le répertoire ornemental est formé de lianes florales, branches d'acacia, rosettes, vignettes avec des trèfles, les mêmes que l'artisan David Moise avait incrustées sur la porte de Daniel Gabor et de sa femme Maria Peter en 1925 (ce qui prouve la transmission du métier d'une génération à l'autre). La porte construite en 1888 pour Benedek David et Balint[189] Ianoş a, dans le décor du registre supérieur du portillon, un blason de famille. Sur les portes semblables de la commune de Lupeni (celle du village de Morăreni, de 1848, transférée au musée de Bisericani, ou bien la porte de 1853 de Păltiniş se trouvant au Musée de Cristuru Secuiesc) l'on peut remarquer l'ondoiement des lianes avec des feuilles tordues et des palmettes – tout comme sur celle construite pour Gergely Miklós en 1875 (de nos jours au Musée de Sfântu Gheorghe), ou celle de Gheorgheni (29, rue de la République), faite en 1883 pour Mădăraş Sándor et sa femme Varvara. Il y a des exemplaires de portes, datant de la même période et provenant de la même région, dont le décor sculpté contient de plus, sur les pilastres, des colonnes semiengagées, avec des bases et des chapiteaux[190]. Nous mentionnons dans ce sens la porte d'Atia (commune de Corund)[191] construite en 1814 – qui constitue à présent l'accès dans la cour du Musée de Corund, celle de 1823, de Mereşti (dans la section ethnographique du Musée de Miercurea-Ciuc), dont les bases suggèrent les vases, tandis que les *umeraşi* de la grande porte sont décorés de rosettes; la porte de 1884 de Zetea (no. 204); enfin, deux portes de Satu Mare datant de 1896 (no. 193) dont les pilastres sont décorés de sarments floraux qui rappellent le décor d'une iconostase. La question qui se pose à la fin de cette présentation de la porte traditionnelle de la zone

d'Odorheiu Secuiesc est la suivante: les motifs qui décorent cette porte ont-ils été amenés par les Sicules?[192] Prenant l'exemple d'une porte d'Odorhei et d'une autre de Tilişca, Grigore Ionescu soutient la théorie de l'existence d'une synthèse entre les caractéristiques traditionnelles de l'art populaire locale et les nombreux éléments d'origine culte propres au baroque[193]. Nous y ajoutons l'influence tardive des motifs floraux de la Renaissance[194].

Nous avons souligné que les motifs décoratifs choisis, principalement pour l'ornement de certains éléments architectoniques, ont été traditionnels et peuvent être retrouvés dès les époques anciennes. Cette observation est valable pour les objets ménagers aussi, depuis les pièces de mobilier jusqu'aux ustensiles les plus insignifiants. Les ouvrages relatifs aux modèles d'entailles[195] comprennent peu de références d'objets pour la zone qui nous préoccupe. Nous mentionnons[196] la quenouille de Sângeorgiu de Pădure, pleine d'entailles comme un pilastre de terrasse, avec le motif du rhombe, de la ligne en zigzag, du sapin, de l'étoile; le bâton très ancien de Sovata, avec des lignes pointillées en forme triangulaire, arrangées parfois en croix dans le cadre du rectangle. Ce dernier motif très significatif a été choisi, avec la ligne en zigzag et un petit sarment floral, par l'artisan qui a fait en 1908 le fourreau de faux exposé dans le musée de Bisericani. Dans la collection ethnographique du Musée de Miercurea-Ciuc, les battes de blanchisseuse (coutume roumaine) les plus anciennes sont décorées de rosettes, ainsi que les verrous en bois de la zone de Ghimeş-Făget. De tels loquets avec un décor de cannelures et de points[197] (entailles alvéolaires) ont été retrouvés sur la Vallée du Casin. Les coffres de la collection ethnographique du Musée de Sfântu Gheorghe sont soit peintes, soit sculptées, ces dernières avec des motifs géométriques, des lignes, des sapins, la dente de loup, l'arbre de la vie, pouvant être attribuées au XVIIIe siècle. Un coffre ayant un tel décor a été signalé sur la Vallée du

Casin[198]. Une table-armoire de Vlăhiţa datant du XVIIIe siècle, sculptée avec des motifs géométriques ou avec ceux du sapin et de l'arbre de la vie (le vase) se trouve dans la section ethnographique du Musée d'Odorheiu Secuiesc. Sur la galerie (*târnaţ*) de la maison transférée d'Armăşeni au Musée de Sfântu Gheorghe, un banc en bois complète la signification de l'ensemble. L'artisan qui l'avait sculpté en 1743 l'a orné de rosettes, de l'arbre de la vie, de cercles pleins de formes triangulaires, tels que le motif de la croix entourée de rayons que le prêtre Gheorghe avait sculpté sur la porte de l'église de Ciumărna (département de Sălaj). La maison de Bancu-Ciuc du Musée du Village de Bucarest a aussi sur la galerie un tel banc datant de 1808, sculpté de rosettes et de l'arbre de la vie. Tous ces objets devraient être rassemblés dans un album car ils constituent, dans le cadre de notre art tout aussi ancien «que le peuple», une catégorie importante de preuves pour les problèmes vitaux de son histoire[199].

L'église représente le corollaire de la vie matérielle et spirituelle d'une communauté. Pour l'histoire des habitats, pour l'«histoire de la culture, «pour la démonstration de l'évolution et de la continuité des habitats, l'existence des églises offre les arguments matériels les plus évidents», affirmait Entz Géza[200]. Dans le sud-est de la Transylvanie, tout comme dans le reste du pays, les églises des Roumains ont été les premiers locaux de culte, ayant une influence visible sur les Sicules qui y sont arrivés par la suite[201]. Les circonstances politiques, sociales et économiques ultérieures ont changé le cours de l'histoire de cette zone, le Roumain asservi perdant sa foi ancestrale. Il est à remarquer que ce processus a été plus radical dans le centre du territoire habité par les Sicules et très faible et inefficace à la périphérie, dans le voisinage des zones roumaines compactes. Comment comprendre autrement la résistance des Roumains sur la Vallée du Mureş Supérieur, Gurghiu, Beica, malgré toute la vigilance du comte suprême des Sicules dont la forteresse se trouve près de Gurghiu[202]?

Dans ces habitats il y a eu autrefois des églises roumaines et le nombre réduit des Roumains mentionnés dans la conscription de Buccov pour certains villages en garde la mémoire. En l'absence de ces églises, le fait que les communautés de Iobăgeni (de nos jours Valea), Oaia (Văleni), Sântandrei (Miercurea Nirajului) ont été entièrement roumaines – comme le prouvent les documents — aurait été mis en question. Mais, tout comme nous l'avons mentionné au début de ce chapitre, les conscriptions du XVIIIe siècle étaient loin de refléter la réalité, à cause, d'une part, de l'impossibilité d'obtenir les informations et, d'autre part, de l'état de confusion engendré par la perte de la langue ancestrale, ce qui explique les considérations ultérieures du type: village entièrement hongrois de confession roumaine[203](!?) Nous présentons dans ce qui suit quelques ocaux de culte roumains qui ont été omis lors des conscriptions: le monastère de Topliţa[204], l'église de Iara (commune de Gorneşti) – où sont inscrites 30 familles orthodoxes[205], la preuve étant le monument (de nos jours à Mura Mare) élevé au XVIIe siècle –, l'église et l'habitat de Tirimioara, que les documents de 1420 appelaient Olahteremi[206]. L'église en bois de cette localité, bâtie en 1746[207], a existé jusqu'au début de notre siècle. Les habitants roumains de Lunca (de Sus et de Jos) appartenaient à l'église de Ghimeş, attestée par la conscription d'Aron de 1750 avec 271 personnes[208], mais omise par celle de Buccov. Son existence résulte aussi d'une lettre datant du 15 mars 1774, rédigée par «nous, les paysans de Luncă, de la sainte église de Ghimeş, près du pays de Moldavie», par laquelle ils demandaient avoir comme prêtre un diacre de Dăneşti[209]. Cette église en bois était déjà «vieille» à cette date, car moins de trois décennies après elle fut remplacée par une autre en pierre[210]. A Ceauş (commune de Mica), Buccov n'enregistrait que 11 familles et un prêtre[211], fait nié par le document datant du 13 février 1777 par lequel on demandait un prêtre de plus, en raison des 60 familles de cette localité[212]. A Roteni (commune d'Acăţari) Buccov n'enregistrait que 14 familles unia-

tes[213], l'existence de l'église étant prouvée autant par le fonctionnement d'une école roumaine[214], que par les icônes conservées, datant de la première moitié du XVIIIe siècle[215].

La construction de nouvelles églises roumaines pour remplacer les anciens locaux de culte se heurtait à de nombreuses difficultés de la part des autorités politiques et des propriétaires des domaines, fait prouvé par la situation de Sângeorgiu de Pădure et de Casin. Après la disparition de l'église de Târgu-Mureş dans une incendie, le Gubernium a tergiversé les travaux pour la construction d'une autre église depuis 1793 jusqu'en 1814.

L'existence et l'activité des institutions roumaines étaient préjudiciées. A côté du monastère de Hodac, nous mentionnons la situation du monastère d'Aţintiş. En 1772 le supérieur de ce monastère se plaignait au Consistoire de Blaj de ce que les hommes du baron G. Kemény les obligeaient à payer la dîme[216]. Cette institution disparut bientôt car, un document datant du 29 décembre 1788 mentionnait que ses livres furent partagés entre deux villages voisins[217]. Le baron Paul Bornemisza occupa en 1765 le domaine du monastère de Chiheru de Sus[218].

Les représentants de l'Eglise roumaine étaient terrorisés. Un document dévoile l'activité de l'archidiacre Nicolae de Moreşti et se fait l'écho des oppressions auxquelles il était soumis[219]. Le 12 janvier, Nicolae, archidiacre non uniate du district de Mureş et prêtre non uniate à Molomfalvensi (Moreşti), se plaint au Gubernium de ce que l'archidiacre uniate du même district lui a demandé de quitter son église. Le 22 décembre 1774, Ioan Popovici, vicaire orthodoxe de Sibiu, demande au directeur fiscal Ioannes Gal de ne pas prendre des mesures contre l'archidiacre Nicolae avant que celui-ci ne reçoive la réponse du Gubernium. Cependant en 1775 le directeur fiscal porta plainte en justice contre cet archidiacre, l'accusant d'avoir converti à l'orthodoxie des villages et des églises et d'y avoir amené des prêtres ordonnés en Valachie. En 1778 l'archidiacre Nicolae était

en prison, tout comme en 1780. Le 28 février 1780, l'évêque Grigore Maior intervint de Blaj auprès du Gubernium pour que l'ex-archiprêtre Nicolae Tecsa – qui venait de passer à l'uniatisme – fut délivré de la prison. Nous mentionnons que la liste des villages convertis par l'archiprêtre Nicolae – selon l'accusation portée contre lui – comprend de nombreux villages de la Vallée du Niraj, qu'une partie des églises soi-disantes converties suite à son action étaient attestées comme orthodoxes par la conscription rédigée une décennie auparavant, tandis que l'autre partie n'y était même pas mentionnée, le document ci-dessus étant la preuve de leur existence.

L'église des Roumains était en bois – selon une certaine tradition ce type constructif était considéré comme un de leurs attributs. Un procès-verbal de 1732 signalait que les Hongrois unitariens d'Isla et de Vadul (villages de la Vallée du Niraj) ont «une église construite en planches de forme roumaine»[220]. Cette mention ressemble à une autre, existant dans un document de Maramureş de 1516, concernant la «capella lignea more walachorum»"[221].

De nombreuses églises existant autrefois dans les habitats des sièges sicules ont disparu, quelques-unes sans laisser de traces, mais la plupart sont évoquées par les biens culturels conservés, généralement des livres et des icônes[222]. Un document datant de la troisième décennie de notre siècle dresse le tableau désolant des institutions abandonnées par les successeurs, des locaux de culte en état de ruine, des cimetières existant dans la plupart des communes[223]. Parmi les églises abandonnées il mentionne les deux églises de Bodogaia (dont une avait disparu par la suite), l'église de Lăzăreni (Ciuc), celles de Curteni (l'église en bois Saints-Apôtres construite en 1782 et détruite en 1940), Sărata (Sărăţeni, ville de Sovata), Budiu (Budiu Mic, commune de Crăciuneşti, l'église en bois dont la seule trace est le clocher détaché, selon une ancienne coutume). Parmi les églises en ruine il y avait celles de Mărtiniş, Daia, Corund (département de Harghita), Angheluş, Ghidfalău, Olteni (département de

Covasna). Ce document mentionnait de plus les cimetières roumains des villages restés sans habitants roumains, tels que ceux de Jigodin, Şoimeni, Păuleni, Ciceu[224], ou bien les ruines de l'église d'Eliseni[225], construite en 1887 et patronnée par St. Nicolas[226], qui fut par la suite remplacée par celle enregistrée comme orthodoxe[227] dans la conscription de Buccov, ainsi que dans celle de 1805[228]. Dans ce cas nous remarquons la différence entre le nombre des familles enregistrées par les deux statistiques (respectivement 8 et 38), alors qu'on sait très bien que le processus de siculisation a été progressif.

Nous présentons dans ce qui suit quelques églises roumaines[229] des zones et des habitats ayant subi le processus de dénationalisation, qui représentent des preuves de valeur relatives à l'origine ethnique de leurs habitants. D'abord celles de l'ancien département d'Odorhei[230], où ce processus a été précoce. Les matricules de l'église romaine-catholique d'Atia (commune de Corund) démontraient que, en 1720, de nombreux Roumains qui avaient gardé leurs noms spécifiques avaient été convertis à cette religion étrangère et qu'il n'y avait en 1860 plus que 6 orthodoxes[231].

Une statistique de 1891 constatait que 42,46% des églises d'Odorhei étaient en bois[232], appartenant aux Roumains.

Dans la ville d'Odorhei l'église roumaine a continué à fonctionner jusqu'à présent. Elle a connu les trois types de construction du XVIIIe siècle, quand elle était en bois, celle en pierre étant élevée pendant les premières années du siècle suivant.

Dans le village de Bodogaia (commune de Săcuieni), des deux églises en bois existant en 1938 (dont une avait été transférée en 1862 de Cristuru Secuiesc) il n'y a plus que celle patronnée par St. Nicolas. L'église de Bodogaia avait été attestée par Clain, Aron (avec 300 personnes), Buccov, ainsi que par la conscription de la population orthodoxe de 1805. Elle suit le plan d'une ancienne tradition d'architecture en bois – celui du nef rectangulaire –, avec les murs de l'autel en prolongation de celui-ci, ayant la forme du polygone à trois côtés. En 1940 ce monument fut dévasté par les horthystes.

Sur «le tertre de Porumbeni» il y avait encore en 1927 l'église en bois[233], très ancienne, que les statistiques n'attestaient pas et qui avait par la suite disparu sans laisser de traces. A Porumbenii Mari l'origine roumaine de cet habitat est mentionnée sur le mur en pierre de l'église St. Nicolas (patron de l'Eglise Orientale, protecteur de la vraie foi). Elle a été construite en 1787, sur la place de celle en bois, à l'aide financière des marchands de Braşov, Zamfir Dima et Dimitrie Panaiot[234] et «à l'aide du village», comme mentionnait l'inscription, disparue de nos jours, ayant existé dans la niche au-dessus de l'entrée. La liste des fondateurs, se trouvant au début sur l'autel et étant encastrée en 1932 par le prêtre Iosif Sârbu dans un des pilastres du mur qui séparaient le pronaos du naos, mentionne parmi les fondateurs Ioan Ierei et sa femme Maria. Le prêtre de l'église en bois, Ioan ou Ionaş Pătruţ[235], a été un grand protecteur de la nation, comme le prouve autant la construction de l'église en pierre, que les livres en roumain datant de cette époque. En 1805, la communauté orthodoxe de l'église de Porumbenii Mari comptait 66 familles. Les murs de l'église n'ont pas été peints et les seules traces de l'iconostase originaire sont les deux icônes impériales signées en 1790 par Ioan le peintre[236] et mentionnées il y a cinq décennies dans le pronaos. La frise des apôtres, ainsi que le registre impérial de l'iconostase actuelle ont été réalisés en 1851 par Ilie, prêtre peintre. L'architecture de l'église joint des éléments de tradition ancienne (le plan rectangulaire avec l'abside décrochée polygonale, à cinq côtés; la terrasse du côté ouest, avec le clocher au-dessus, ouverte sur les arcades; la voûte demi-cylindrique; les lambeaux courbes de la voûte de l'autel) avec ceux repris du style baroque (les pénétrations des voûtes, les pilastres; le profil de la façade et de la tour, etc.). En 1870 l'école confessionnelle de Porumbenii Mari a été fermée, la langue roumaine était opprimée et la langue hongroise favorisée, comme le prouvent l'inscription existant sur le levier des cloches ou celles marquées sur les tombes (le nom même du prêtre Toma Onea est de-

venu, sur la croix de sa tombe du décembre 1889, Vonya Tamás). Dans les anciennes matricules de baptêmes ou de mariages il y avait encore des noms de famille spécifiquement roumains. En 1940 les horthystes profanèrent l'église de Porumbenii Mari et les 283 Roumains furent obligés de se convertir à l'une des confessions des minorités[237]. Un panneau sur lequel était écrit «Müemlék Bandenkmal» («monument historique») fut suspendu au mur de l'église abandonnée par ses fidèles[238]. Les funérailles du prêtre.patriote Iosif Sârbu, du 24 janvier 1976, auxquelles ont participé les habitants de Porumbeni et des villages voisins se transformèrent en une manifestation vibrante de patriotisme[239].

Toujours de la zone d'Odorhei nous mentionnons les villages et les églises demeurés roumains, de Săcel, Vidacut et Uileac, qui représentent le miroir où l'origine ethnique de tous les habitats se reflète dans le temps.

Descendant dans l'ancien département de Trei Scaune (actuellement dans le département de Covasna), nous mentionnons les témoignages historiques relatifs à Breţcu (Augustia romaine), où cette localité est appelée – dans la première attestation connue – «villa Volahalis», ainsi que ceux qui parlent de l'institution roumaine des knèzes[240]. Nous avons choisi cet exemple[241] en raison de son caractère générique pour cette partie du pays où la politique de dénationalisation des autochtones fut virulente. A Brăduţ, Buccov n'enregistrait que 8 familles[242], mais l'origine ethnique et l'histoire de cet habitat seront confirmées par les fouilles archéologiques de la colline de Cipa. Sur cette colline, au-dessus de la Vallée de Comloş, où la tradition place un ancien village, se trouvent les vestiges d'un ensemble féodal en pierre avec mortier de chaux, qui nous laissent deviner le mur de l'enceinte, une porte d'entrée et l'église. Les murs de celle-ci, orientés vers l'ouest-est, ayant des hauteurs et longueurs différentes (jusqu'à 1,50 m et 6 m), présentent un nef simple avec abside décrochée (dont la forme demeure inconnue). Dans sa par-

tie occidentale elle avait un clocher avec le plancher en bois et dans le mur de l'ouest[243] l'on peut remarquer les supports des poutres. Les traces matérielles de la colline de Cipa rappellent les citadelles des knèzes du Pays de Haţeg. Nous nous permettons de lier ce complexe à la famille de Bărbat [de l'appellatif roumain «bărbat» – homme, n.t.], devenue par la suite Borbat, qui donna à partir de 1566 de nombreux nobles et «primipili» (cavaliers). En 1794, Ioan et Mihail Borbat sont mentionnés comme juges à Brăduţ. Cette famille est attestée également dans le village voisin, Tălişoara[244], habitat qui apparaît dans la première mention documentaire de 1332 avec l'attribut roumain[245]. De l'église roumaine de cette localité, dévastée en 1940, il n'y a plus que quelques marches de l'escalier d'accès[246].

A Baraolt, la conscription de Buccov n'enregistre que 34 familles roumaines, mais le local de culte existait, car il y a encore les traces de sa partie orientale; cette construction a été datée en 1755, comme le prouvait probablement l'inscription existant sur l'encadrement originaire, ainsi que celle de la croix en trèfle se trouvant au-dessus de l'entrée: «épült 1755 Szus Mária». L'église, avec des murs épais en pierre, présente le plan archaïque, avec l'autel à l'est, en continuation du nef, polygonal à trois côtés, étant couverte à l'intérieur d'une voûte demi-cylindrique. La fenêtre du côté septentrional, pareille à une embrasure très évasée vers l'extérieur, semble être plus ancienne, de sorte que l'année 1755 pourrait représenter seulement le moment de la restauration. Ce local de culte a servi, jusqu'à sa tombée en ruine, aux Roumains devenus Sicules et catholiques. Elle était isolée, sur la colline, dans la partie septentrionale de l'habitat, «au-delà des champs», comme disaient les habitants (qui parlent encore un peu le roumain), à 300 m de l'église de 1924.

Dans le village de Căpeni (la ville de Baraolt), habitat que Buccov n'avait pas signalé, il y a une église de 1712, de forme rectangulaire avec l'autel non décroché, polygonal à 5 côtés[247]. Du côté oriental il y a le clocher qui a un décor de facture baroque. Près du mur

méridional il y a une croix votive en bois, couverte d'un toit d'échandole.

A Micloşoara «idagines Niculai», selon l'attestation documentaire de 1211[248], la conscription de 1760-1762 n'enregistrait que 12 familles orthodoxes[249]. L'église ancienne a été reprise par les romains-catoliques. Ce qui en reste est l'autel en pierre, demi-circulaire, ayant la corniche en forme polygonale. A l'intérieur, dans l'épaisseur des murs méridional et septentrional, il y a les niches de la *proscomidia* (où le prêtre orthodoxe prépare le pain et le vin pour la communion) et du *diaconicon*. L'ancien autel roumain orienté vers l'est a été transformé à un moment donné en crypte pour la famille du comte local. Dans le cimetière, les croix tréflées en bois, dont quelques-unes ne portent pas de noms, veillent les tombes des Roumains devenus Sicules: Ola Micloş (le Roumain Nicolae), Bokor György, Vaida, Drăguş, Pintea, Vaszi István, Baduy, Csiki, Simion Macavei, «1909-1956 és neje Macavei Iuliana», etc.

A Vârghiş il y a une église en bois datant du XVIIIe siècle, patronnée par les archanges Michel et Gabriel. Les murs inscrivent un plan rectangulaire, avec l'autel de forme polygonale. Le clocher, détaché au début, fut ajouté dans la partie occidentale.

L'église roumaine en pierre d'Aita, construite en 1866, se trouvant presqu'en état de ruine en 1965, vient d'être restaurée. Elle a un plan rectangulaire, avec l'autel légèrement décroché, demi-circulaire, ayant du côté occidental une terrasse ouverte vers les arcades, très pittoresque.

L'église en bois de Hăghig brûla en 1812 – elle, ou une autre, fut enregistrée par les conscriptions d'Aron et de Buccov[250]. Sur la colline il y a eu l'ancien cimetière, inaccessible de nos jours à la recherche, car il est couvert d'arbustes. L'église en pierre «La Transfiguration» fut construite dans la vallée, étant achevée en 1821. Ayant de petites dimensions harmonieuses, ce local de culte représente un monument d'architecture très intéressant. Il a un plan rectangulaire,

avec l'autel demi-circulaire, la terrasse ouverte vers l'ouest et surhaussée par le clocher. Le système de couverture intérieure est d'influence baroque. La terrasse est couverte d'une voûte demi-cylindrique sur l'axe de la largeur et l'autel est couvert d'une demi-coupole plate. Le monument historique de Hăghig se trouve à présent dans un état précaire de conservation.

A Chichiş, les fonctionnaires de Buccov n'ont enregistré que 14 familles orthodoxes[251], ignorant complètement la petite église en bois qui existe de nos jours encore. Une inscription votive indique l'an 1740, mais l'édifice, d'une structure archaïque, semble confirmer la tradition selon laquelle il fut amené trois siècles auparavant de Zizin. Il fut peint en 1784 – peinture qui est couverte par le crépi –, les portes impériales avec les saints Michel et Gabriel étant réalisées à la même période.

Les locaux en bois de Zagon et de Păpăuţi, attestés par la conscription de Buccov respectivement avec 105 et 33 familles[252], présentent sur les côtés de l'autel la particularité archaïque de l'angle en axe. La tradition de l'église en bois continue dans le voisinage de Târgu Secuiesc, par les monuments de Zăbala, Ojdula et Poian – l'église de Lemnia a disparu il y a quelques décennies.

L'église en bois de Târgu Secuiesc, où fonctionnait en 1733 le prêtre Iuon[253], fut remplacée deux décennies après par celle en pierre patronnée par La Vierge. Dans l'iconostase il y a «L'obituaire des fondateurs Petru, Teodora, Anastasia, Maria, Manole, Dimitrie, Sanda, Calina, Hristea, Stanca, Păuna et toute leur famille». Ayant un plan rectangulaire, avec l'autel non décroché, polygonal, ce monument présente des éléments de décor baroque autant sur les arcades séparant le pronaos du naos, que sur le campanile au-dessus de la terrasse. Le beffroi en bois fut encastré en 1793. Les fragments de peinture ancienne, ainsi que les icônes impériales exigent une analyse et une conservation scientifique de tout l'ensemble. En ce qui concerne le processus de disparition de certains locaux de culte roumains

des habitats de l'ancien siège de Háromszék, nous mentionnons les notes relatives à l'église de Moacşa, qui présentent sa démolition en 1870 et l'occupation de la forêt par la commune[254].

Bien que les constructions en pierre de Ciuc se multiplient pendant la seconde moitié du XIXe siècle, la statistique datant de la fin du siècle passé montre un taux de 52,17%[255] de celles en bois. Parlant du tremblement de terre de 1838, le prêtre Gheorghe de Joseni notait sur les pages d'un livre que celui-ci avait causé de grands dommages aux églises roumains.

En 1840, l'église en bois de Ciucsângeorgiu fut remplacée par une autre, en pierre, qui reprit de celle-là l'ancien patron qui avait donné le nom de l'habitat, ainsi qu'une série de biens culturels. Nous en mentionnons les belles icônes impériales de facture *postbrancovienne* [Constantin Brâncoveanu, prince de Valachie entre 1688-1714 – n.t.], commandées par Gheorghe et Ana, dont les noms sont consignés sur le trône de la Vierge avec Jésus. Ce monument historique, de plan rectangulaire, avec l'autel décroché, demi-circulaire, est décoré en style baroque – tout comme l'iconostase en pierre. Nous remarquons le fait que cette église a, selon une ancienne tradition, une entrée du côté méridional aussi. A l'extérieur, sur le mur de l'autel, l'on peut distinguer deux couches de peinture avec la représentation du Saint Georges, ce qui nous fait croire que la couche de lait de chaux pourrait cacher d'autres surfaces peintes. Les données existant sur les croix des tombes sont généralement en hongrois, tout comme le nom du prêtre Sándor János (Alexandru Ioan), décédé en 1945. Le nom d'Emilia Dăian, née Alexandru, 1895-1927, est en roumain et à côté d'elle se trouve la tombe de Sándor Cornel.

L'assimilation de la population roumaine par la masse des Sicules romaine-catholique est confirmée par les icônes des évangélistes, par les légendes en roumain, écrits avec des caractères cyrilliques, superposés sur la chaire de l'église romaine-catholique, ainsi que par celle de Jésus Christ, de tradition byzantine, malgré le fait que le texte du *Cartea învăţătoare* (Livre enseignant) soit en hongrois.

Un local en bois a brûlé au XIXe siècle à Lăzăreşti (commune de Sânmartin), fait consigné sur une croix en pierre. Une butte en indique la place et le toponymique «Coasta cimitirului» (le versant du cimetière) désigne les tombes des ancêtres. L'église en bois patronnée par St. Nicolas fut bâtie pendant le XVIIIe siècle et restaurée, probablement, en 1819, lorsque la voûte originaire fut remplacée par une autre en bois, tandis que la porte occidentale fut munie d'un mini clocher en bois. Les murs de ce local inscrivent un plan rectangulaire avec l'abside de l'autel en prolongation du nef, polygonale à trois côtés, modèle repris certainement de celle en bois. Les contreforts à deux niveaux touchent le profil de la corniche. Cette église a aussi un panneau avec l'inscription «Müemlék Bandenkmal», qui n'existe pas à l'église romaine-catholique bâtie plus tard dans son voisinage.

En ce qui concerne la chapelle romaine-catholique de Plăieşii de Jos, la tradition montre qu'elle fut roumaine, présomption confirmée par les éléments de construction. Elle présente le plan de l'église de Lăzăreşti, avec les murs de l'autel en prolongation du nef. Une entrée basse du côté méridional fut suivie par une autre, beaucoup plus grande, du côté occidental, tandis que la tour en style baroque a probablement été rajoutée par la suite. L'église du cimetière de Caşinu Nou présente des ressemblances tant en ce qui concerne la tradition que la forme typologique. Le campanile du côté occidental a sur la façade une arcade et l'encadrement de l'entrée dans le nef est en bois avec le seuil supérieur demi-circulaire.

A Doboi, sur le versant qui domine la Vallée du Casin, se trouve l'église roumaine en pierre, construite en style baroque pendant le XIXe siècle. Nous appuyons la thèse selon laquelle sa construction est antérieure à 1881, quand elle fut probablement restaurée (principalement les voûtes en bois à vela, séparées par des arcs soutenus par des pilastres, avec des chapiteaux profilés; le toit de la tour est en style néogothique). Ce local de culte a remplacé un autre, en bois, construit au XVIIe siècle. Les deux icônes brancoviennes – *Deisis* et

Vierge avec Jésus – furent amenées à Doboi d'un village de Târgu Secuiesc. Elles attestent les relations artistiques existant entre le sud et le nord des Carpates.

A Frumoasa, habitat ayant joué un rôle important dans la vie ecclésiastique et culturelle des Roumains de Ciuc, l'église en pierre patronnée par la Vierge fut bâtie en 1879. Elle remplaçait la construction antérieure en bois que la conscription d'Aron avait enregistrée, tandis que celle de Buccov avait inexplicablement ignorée.

A Tomeşti (commune de Cârţa), sur une butte en dehors du village il y a les vestiges d'une église en pierre, avec donjon du côté occidental, qui pourrait être de grand intérêt pour la recherche historique[256]. Sur les croix du cimetière les noms les plus fréquents sont ceux de Olah et Boer. Nous soulignons le fait que pendant les XVIIIe-XIXe siècles le nombre des prêtres qui s'appelaient Boer était très grand dans les villages du sud-est de la Transylvanie.

L'église en bois de Saints-Apôtres de Sândominic a repris, à partir de 1787, le message de celle antérieure, attestée par les documents. Cet édifice a un plan rectangulaire, avec l'extrémité orientale de forme polygonale à trois côtés. Etant un document historique de valeur, extrêmement représentatif comme monument d'architecture populaire, le local de culte de Sândominic exige une restauration compétente.

A Voşlobeni, une ancienne église en bois a cédé la place à une autre, en pierre, construite en 1864, qui rappelle le style baroque.

L'église de la grande communauté roumaine de Joseni a disparu avant la moitié du XVIIIe siècle et ne fut remplacée[257] qu'avec de grands efforts par celle en pierre existant de nos jours. Ce monument date de la fin du XVIIIe siècle (et non de 1850, comme elle figure dans les *şematisme* de Blaj). En 1796, le prêtre Sandu de Iernuţeni repeint les icônes sur verre et en 1800 cette église reçut un exemplaire de l'*Evangile* de Blaj datant de 1776. Ses murs massifs inscrivent un plan rectangulaire, avec l'abside décrochée polygonale à cinq côtés.

La couverture intérieure a été refaite en bois. Le registre de naissance des voûtes, avec des profiles en gradins, ainsi que les chapiteaux des pilastres ont été conservés.

A Ghiduţ (commune de Lăzarea), la population roumaine sicu-lisée et convertie au catholicisme en 1940 se sert encore de sa propre église, construite au début de notre siècle. L'iconostase, avec *La Cène* et la frise des apôtres, démontée de sa place, a été déposée dans le *cafas* (beffroi, balcon).

Sur la Vallée de la Târnava Mică nous signalons d'autres documents matériels qui conservent la mémoire de la communauté roumaine. A Treisate (commune de Ghindari), l'église en bois patronnée par la Vierge, de type archaïque, rectangulaire, avec l'autel non décroché, polygonal à trois côtés, est tout aussi ancienne. Compte tenu des modifications entreprises par la suite, la date de sa construction n'a pas pu être établie.

A Sovata, où les fouilles archéologiques ont découvert un vase en bois portant une inscription en slave datant du XVIe siècle[258], les Roumains ont eu leur propre église aussi. L'église construite en 1881, patronnée par St. Nicolas, fut remplacée en 1945.

Le local de culte en bois Saints-Apôtres d'Ilieşi (ville de Sovata) constitue le résultat d'un vaste travail de restauration (1909). Ayant des dimensions modestes, ses murs présentent le type de plan rectangulaire, avec l'abside de l'autel décrochée, carrée – forme primaire dans l'architecture des églises en bois. La succession du local en bois de Sărăţeni peut être suivie à partir de celui figurant dans la première conscription et jusqu'au local actuel construit en 1935. En 1733, Clain mentionnait le caractère mixte de cet habitat, enregistrant l'église, 25 familles et la maison paroissiale[259]. Trois décennies plus tard, cette église n'apparaît plus dans la conscription de Buccov[260]. Nous n'en connaissons pas la cause: est-elle omise, ou bien remplacée par une autre construction?

Sur la vallée du Mureş Supérieur, qui a connu le phénomène de la dénationalisation des Roumains, les églises constituent des preu-

ves documentaires importantes. A Pănet, sur la colline, du côté occidental du village, il y a l'église en bois, avec le clocher séparé. Elle fut élevée vers 1740, quand le peintre Comaniu avait fini la peinture des portes impériales, ajoutant, dans les années suivantes, le registre de l'iconostase et la peinture murale (dont l'autel conserve des fragments). Cette construction avait remplacé l'ancienne église mentionnée en 1733 où fonctionnait le prêtre Georgie[261], tout en reprenant la rosette, la corde tordue, la dent de loup et la croix en diagonal pour l'ornementation des entrées. Elle a un plan rectangulaire avec l'abside de l'autel retirée, polygonale à 5 côtés et les paires de consoles lui confèrent un aspect agréable. Les mêmes artisans ont travaillé au local de culte voisin, de Hărţău, qui présentait (avant les travaux de restauration), des analogies de typologie et d'éléments constructifs avec celui de Pănet. Il a été transféré pendant le XVIIIe siècle d'un ancien emplacement, où seul de cimetière en garde la mémoire – celui-ci fut couvert par la suite de forêts. Les icônes impériales réalisées en 1753 par le peintre Toader évoquent sa peinture murale. Ce monument fut restauré en 1982.

Trois locaux de culte en bois (de Corunca, Ivăneşti et Poieniţa) ont disparu il y a longtemps de la commune de Livezeni, de sorte que la tradition de l'église en bois ne fut perpétuée que par celui de Sânişor. Resté isolé sur la colline, dans l'ancien emplacement du village, il fut transféré dans la vallée et restauré en 1981.

L'église en bois de Ceauşu de Câmpie fut démolie en 1937 et celle de Herghelia en 1960, tandis que celles de Bozed, Culpiu et Porumbeni furent restaurées. Le local de Bozed fut élargi du côté occidental en 1896, ce qui prouve que le nombre des villageois étaient assez élevé. Les encadrements originaires furent remplacés, mais ils sont rappelés par ceux des chandeliers datant du XVIIIe siècle, sculptés avec les motifs du sapin, de la corde tordue et des feuilles. Auprès des murs il y a quelques croix avec le disque du soleil, pareilles à celles de Deag.

Tout comme l'église de Bozed, celle de Culpiu présente un plan rectangulaire avec l'abside décrochée, polygonale à cinq côtés. En 1976 elle fut transférée et restaurée dans la cour de la maison paroissiale. L'autel, sur lequel ont été sculptées la corde tordue et la dent de loup, témoigne du décor sculpté des éléments disparus. La peinture réalisée en 1821 et 1865, vivement colorée, se remarque par la richesse du programme iconographique.

Par la signification historique et par ses valences artistiques, l'église de Porumbeni, patronnée par St. Jean-Baptiste, constitue un document de valeur. Elle date du XVIe siècle, comme le prouve l'inscription, conservée partiellement sur le mur méridional où sont inscrits les noms des fondateurs Arion, Ion et Aron. Elle présente le plan avec le pronaos polygonal et l'autel décroché à cinq côtés, d'ancienne tradition, fréquent en Moldavie et en Transylvanie, surtout dans le département de Hunedoara. La structure de la voûte, commune pour tout l'espace, ainsi que les deux portes existant dans le mur de l'autel prouvent son ancienneté. Ce local fut restauré pendant la cinquième décennie du XVIIIe siècle, quand il reçut quelques pièces de valeur peintes par le peintre Toader – la vaste peinture murale étant réalisée pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle. A Porumbeni, Bozed et Culpiu, ainsi qu'à de nombreuses autres églises en bois de Mureş, l'abri des cloches est séparé, selon une ancienne coutume.

Pour ce qui est du processus de dénationalisation de la population roumaine, la situation constatée dans la commune de Glodeni présente un grand intérêt et doit être analysée. Comment expliquer le fait que les habitats de Merişor et surtout ceux de Moişa avaient gardé leur origine ethnique, alors qu'à Glodeni et à Păcureni il n'y a plus que quelques Roumains? L'analyse des églises en bois de ces villages, qui constituent autant de preuves de la foi ancestrale, pourraient en offrir la réponse.

L'église L'Annonciation de Glodeni fut élargie d'une travée, vu le fait qu'elle était devenue trop petite pour cette communauté. En

ce qui concerne le local de Păcureni, la tradition affirme qu'il avait été transféré, il y a deux siècles, d'un autre emplacement du village; à présent il est isolé, en dehors du périmètre construit de l'habitat. Les inscriptions existant sur les montants de l'entrée méridionale indiquent que les constructeurs ont été les prêtres Oprea et Toaderu; les encoches avec les symboles des ancêtres – la corde, la dent de loup, le triangle à croix, l'arbre de la vie avec le motif alvéolaire – décorent autant les montants des portes que le cadran entre le pronaos et le naos et l'autel. Le décor, la graphie de l'inscription, les dimensions et le type du plan (rectangulaire, avec l'autel décroché de forme carrée) – plan qui a une longue tradition dans l'architecture des églises en bois – confirment que cette église fut construite pendant le XVIIe siècle.

La Vallée du Niraj a subi, de toutes les zones du Mureş, le processus de dénationalisation le plus fort; là encore, les églises en bois existant de nos jours constituent des preuves indubitables de la présence des communautés de Roumains.

A Crăciuneşti, les murs de l'église Saints-Apôtres inscrit le même plan rectangulaire, avec l'abside non décrochée, polygonale à trois côtés, ayant à l'intérieur une voûte commune pour tout l'espace et le clocher situé séparément. Elle date du XVIIe siècle, étant restaurée entre 1749-1757 par le même peintre Toader – comme l'indiquent les notes sur la peinture de l'iconostase. La restauration de ce local de culte et l'enlèvement du crépi intérieur et extérieur seront à même d'offrir plus de données sur l'histoire et l'art de ce monument.

L'église de Nicoleşti, refaite en 1846, est liée, selon la tradition, à l'ermitage du moine Nicolas existant au XIVe siècle. Ce qui est resté après l'action de dévastation de 1943-1944, à savoir le naos et l'autel (demi-circulaire, en prolongation du nef, avec le système d'assemblage des poutres «à demi-bois») a été conservé en 1960.

A Văleni (ex-Oaia), l'église en bois St. Nicolas a remplacé l'ancien local de culte construit en mai 1695 et achevé au cours de l'année suivante. Sur la poutre sculptée de l'iconostase il y a l'inscription suivante: «par la bienveillance du Père et à l'aide de Son Fils et du Saint Esprit les travaux de cette église ont commencé le 26 mai, ayant comme maîtres constructeurs le prêtre Pătru Todoran et Luca Grigorie de Urisi, du temps du gouverneur Bamfi Gheorghie et du métropolite Teofil et du doyen Toader. Elle fut élevée pour louer le nom de Dieu et fut patronnée par St. Nicolas». Les encadrements des entrées où se trouve l'inscription sont décorés avec des motifs anciens: la rosette, la sculpture alvéolaire, le triangle à croix (rencontré à Păcureni aussi). Les murs modestes inscrivent le plan rectangulaire avec l'abside de l'autel décrochée, polygonale à 4 côtés, l'angle en axe – particularité typologique archaïque. En 1981-1982 ce monument de valeur situé sur la «Colline des Roumains» fut restauré. Une action semblable a subi l'église Saints-Apôtres de Troiţa (commune de Găleşti). Ayant un plan rectangulaire avec l'autel en prolongation, polygonal à 3 côtés, ce monument présente à l'intérieur une voûte demi-cylindrique, unique pour tout l'espace. Ces éléments constructifs, de dimensions modestes, attestent sa construction au XVIIIe siècle au plus tard, bien qu'elle ne figure pas dans la conscription de Buccov. S'y ajoutent deux icônes impériales datant de la fin du XVIIe siècle, peintes de l'autre côté pendant le siècle suivant.

L'église Saints-Apôtres de Sântandrei (Miercurea Nirajului), ayant le même type de plan que celle de Troiţa, a subi en 1843 des restaurations importantes, qui cachent la peinture murale et les éléments nécessaires à sa datation. Les icônes impériales de 1751-1752, peintes par le prêtre Marcu, réalisent une datation antequem. Suite aux travaux de restauration, ce monument historique pourra retrouver son aspect originaire.

Une preuve importante a été la découverte, sur la croix du Crucifiement de Valea (ex-Iobăgeni), de l'inscription votive de l'église

patronnée par St. Nicolas. Son texte rédigé en roumain est le suivant: «En 1754 les paysans de Iobagifalău ont fait construire sur les décombres de leur ancienne église une autre, sur les frais de One le meunier et de [mot effacé] et One le meunier a mis l'iconostase de l'église en souvenir de son nom et de tous ses descendants, octobre 29». La peinture de l'iconostase de One le meunier, dont il y a encore quelques fragments, est attribuée au peintre Marcu. Ce local de culte de plan rectangulaire, avec l'abside décrochée, polygonale à 5 côtés, fut réparé vers la fin du XIXe siècle, en utilisant une partie des matériaux récupérés d'une autre église, de Hodoşa. L'église de Valea devrait être restaurée, en souvenir des villageois qui l'ont fait construire.

Dans la zone incluse en 1733 dans le siège sicule d'Arieş la dénationalisation des Roumains n'a pas connu l'ampleur d'un processus. Les causes peuvent en être autant les fortes traditions historiques appuyées, pour les IXe-Xe siècles, par les découvertes du centre voïvodal de Moldoveneşti[262] et, pour l'institution knéziale, par l'édifice en pierre de Cicău, etc., que le voisinage avec le Pays des *Moţi* (Roumains de la région des Monts Apuseni). Cependant ce phénomène s'est fait sentir dans cette zone aussi. Nous avons mentionné au début, tout en parlant des carences des conscriptions, le cas de Rimetea (ancien Trascău). Nous y ajoutons maintenant le village de Bădeni, où la langue des ancêtres a été oubliée. L'origine roumaine de cet habitat est attestée par l'église en bois, restée isolée sur une colline au nord du village. Elle a remplacé celle enregistrée par Clain, avec 40 familles[263] en 1753, date inscrite sur le montant de la porte sculptée avec des motifs géométriques, la corde tordue et le sarment de lierre présent dans les constructions des *Moţi*. Cette église suit le plan du monastère de Lupşa: il est rectangulaire, avec l'abside de l'autel décrochée, polygonale à 5 côtés. Les fragments de peinture de 1765 révèlent le talent d'un peintre formé dans l'esprit de l'art postbrancovienne.

Dans les zones visées par cette étude, la présence roumaine et les efforts de maintenir l'être national sont visibles dans tous les manuscrits et livres imprimés conservés jusqu'à présent.

L'oeuvre préconisée par Nicolae Iorga concernant les livres de Transylvanie et les notes «relatives à ces zones»[264] peut de nos jours être appréciée à sa juste valeur[265].

Grâce à un copiste ayant vécu au début du XVIIIe siècle, nous disposons de deux manuscrits: le premier provient de Ciucsângeorgiu et représente une partie de l'héritage que le prêtre Bucur avait légué en 1778 à ses fils. Il contient des homélies pour les dimanches et les jours de fête, écrites sur des feuilles ornées de vignettes. Parmi les notes qu'il contient, la plus ancienne mentionne «monsieur Racoţi le 5 février 1707». L'autographe du réalisateur se trouve à la f. 11, dans une note partiellement conservée: «... écrit par le prêtre Mih[ail]». Le second manuscrit fut découvert à Doboi. A la f. 305 on annonçait «que la sainte Evangile fut achevée, sept. 2, aujourd'hui écrit par le prêtre Mih[ail]». Une autre note mentionne que l'Evangile a appartenu au prêtre Gheorghie ot Ghelinţa[266], qui l'a donnée au prêtre Avram Corbanul «pour s'en servir jusqu'à un moment donné et il nous a laissé un Psautier... en gage». Selon une autre note, ce livre arrive finalement sur la Vallée du Casin: «ce livre saint appartient à la sainte église ot Cason, je signe de mon nom, prêtre Oancea ot Pal (?), le 14 décembre 1761». La conscription de Buccov n'enregistrait à Cason ni église ni prêtre. Or cette note atteste l'existence d'une église à Doboi, probablement en bois, dans la proximité du village d'Imper.

Un manuscrit slave ayant neuf feuilles en roumain provient de la construction antérieure à celle de 1787 de Sândominic: il contient un *Octoïh* (recueil de chants religieux à huit voix) laissé en 1692 par «le maître Solomon Pop...»[267] Le manuscrit d'après la *Cazania lui Varlaam* (livre renfermant des sermons), trouvé à Doboi, date de la fin du même siècle.

Gheorghe Jicmond de Chichiş travaillait comme copiste au début du XVIIIe siècle. Le *Miscelaneul*[268] (Miscellanées) de 1717 comprend de nombreuses allégories du roman *Varlaam şi Ioasaf* – véritable apologie du christianisme, riche en éléments laïcs –, ainsi que «le début de l'histoire d'Arghirie» (*Arghirie şi Anadan*).

Vers la fin du XVIIIe siècle, à Şardu Nirajului fonctionnait comme instituteur Toader Popovici, le même copiste qui nous a laissé des livres de littérature de morale, de philosophie et d'histoire. Sur le manuscrit du livre *Pilde filozofeşti* (Allégories philosophiques) il y avait la signature de «Toader Popovici dascalia pisata». Il n'est pas exclu que l'instituteur et le copiste Toader Popovici soit le même avec le peintre homonyme qui avait travaillé sur la Vallée de Beica et de Gurghiu, à Sânişor, Glodeni, Şardu Nirajului et en d'autres villages. Dimitrie Popovici Boer de Chepeţ a travaillé comme copiste à la même époque, comme le prouvent les livres découverts à Frumoasa[269]. Nicolas Olah de Cerghid a copié en 1795 le *Divan* de Cantemir et, en 1797 le *Suppler*. La même année il a écrit sur les livres ecclésiastiques (*Triod*, Bucarest, 1726; *Evangile*, Bucarest, 1750) les actes de propriétés, signant «... Nicolas Olah instituteur à Cerghidul Mare...»

L'existence de quelques livres anciens dans l'inventaire de certaines églises datant de la fin du siècle dernier, tel que l'exemplaire de l'Evangile de Şerban Cantacuzino ayant appartenu à l'ancienne église de Tofalău (commune de Sângeorgiu de Mureş), constitue la preuve du grand nombre des livres disparus. Un tel livre ayant circulé en Transylvanie fut découvert à Subcetate. La note d'achat indique que les fils du donateur avaient tous les droits sur ce livre. Grigorie Dobreanu de Varvizu (Subcetate) l'avait acheté du prêtre Onu et l'a fait don: «... et que tous ceux qui oseraient le détourner de mes fils soient damnés, année 1784, avril 2». *L'Apôtre* de Şerban Cantacuzino, 1783, connut un trajet significatif. De Bucarest il arriva en Moldavie et de là il fut donné par le chancelier Finea à Lepădat de Voşlobeni en 1704 «pour qu'il lui sert d'enseignement».

Les livres imprimés au sud des Carpates sont, tout comme dans le reste de la Transylvanie, très fréquents dans les zones du sud-est. Ils y étaient amenés soit par les colporteurs, tel ce Ion, fils de Paş Gavril de Boziaş, qui est allé en 1712 dans «la grande ville de Bucarest», soit par des prêtres. Sur un *Triod* de Râmnic de 1761, le prêtre Grigorie de Breţc (de nos jours, Breaza-Mureş) confirme, par deux notes datant du 6 novembre 1772, qu'il est le propriétaire de ce livre «amené de Valachie sur mon épaule». Un exemplaire de l'*Antologhion*, Râmnic, 1737, fut acheté par «le prêtre Iordan de Ogra, le 1er mars 1747... de Vlad Râmniceanu contre trois *bani* et cinq florins...» Les représentants de l'élite des villages faisaient de longs voyages en Moldavie pour se procurer des livres. Sur les feuilles d'un livre d'enseignement (*Cazania lui Varlaam*) se trouve l'acte du prêtre Petrache de Hârlău, confirmant sa vente «... à Simion, le diacre de Bobohalma...» Un exemplaire de l'*Evangile* de Iassy, 1762, circulant à Focşani et à Solonţu, est arrivé après 1774 à Gheorgheni.

Tout au long de l'époque féodale, les foires ont représenté l'endroit le plus sûr où l'on pouvait procurer des livres. Cette fois-ci l'exemple vient de Târgu-Mureş. Une note existant sur les feuilles d'une *Liturgie* de Târgovişte, 1713, mentionne que Anghelachie, chancelier de divan, l'avait donnée à l'église St. Jean, pour que le prêtre Andronachie «s'en sert à jamais pour sa liturgie en roumain». De celui-ci elle arriva chez le prêtre Iancu de Sâncel, traducteur de langue slave, copiste et diffuseur de littérature écrite. Le 21 mars 1751, à Târgu-Mureş, il vendit ce livre au prêtre Mihai de Sat-Reghin, fils de Coman le meunier. De nombreux villages de Mureş (Moreşti, Berghia, Ceoaşul de Câmpie, Bozed, Sâncraiu de Mureş, Porumbeni, Culpiu) ont déclaré, lors de l'urbarium de 1785, de fréquenter le marché de Târgu-Mureş pour vendre le surplus de leurs produits[270].

La circulation dans le sud-est de la Transylvanie de quelques exemplaires de livres rares prouve l'ampleur de ce phénomène. La

Bibliothèque de l'Académie Roumaine possède un exemplaire du *Psautier slavo-roumain* de 1577[271] provenant de Voşlobeni. Dans les miscellanées ayant circulé dans la zone d'Odorhei fut découvert un exemplaire d'un livre bucarestois inconnu jusqu'à ce moment-là, à savoir *La messe du dimanche de la Pentecôte*, qui fut imprimé le 8 avril 1680[272]. L'église de Valea Mare (commune de Barcani, département de Covasna) eut en possession un exemplaire du *Catavasier* (livre de rituel religieux orthodoxe) de Bucarest, 1724, figurant dans la *Bibliografia românească veche* (La Bibliographie roumaine ancienne) grâce à une communication de Ilarion Puşcariu[273]. Le lot de livres conservés à l'église en bois d'Adrian (commune de Gurghiu) comprend aussi le seul exemplaire de l'*Octoïh* imprimé à Bucarest en 1732.

Le grand nombre de livres conservés dans la même stalle d'église constitue à son tour un aspect qui souligne le besoin en livres roumains. Nous mentionnons à ce propos les églises de Glodeni, Săcel, Voşlobeni, Porumbenii Mari, Ciucsângeorgiu, Zăbala, Ojdula – la plupart de ces livres provenaient des imprimeries du sud des Carpates. Pour nous rendre compte de la circulation des livres dans les trois pays roumains, le trajet parcouru par l'un des exemplaires des *Cazaniile lui Ilie Miniat*, imprimé à Bucarest en 1742, est très significatif. Appartenant avant 1767 à un Roumain transylvain arrivé en Moldavie, ce livre fut acheté en août de la même année par Gheorghe, copiste de divan, qui l'a vendu à son tour au maître Dimitrie Cozma de Braşov. Le 30 septembre 1784, celui-ci le donna à l'église non uniate de Porumbenii Mari. Parmi les livres existant à cette église nous mentionnons le *Triod* de Bucarest, 1768, acheté par le prêtre Ionaş à l'aide des villageois en 1776; l'«obituaire: Mihai, Ana, Ion, Ana, Stoica, Maria, Radu, Stana, Toma, Bucura, Mihai, Ana, Maria, Neacşa», inscrit sur ses feuilles, est précieux pour l'étude onomastique des Roumains de Porumbenii Mari.

Certaines personnes privées possédaient aussi des livres. Nous mentionnons dans ce sens le contenu de l'acte inscrit par le prêtre

Bucur de Ciucsângeorgiu sur les feuilles d'un livre de Blaj: «A tous nos frères en J.C. et à tous ceux qui liraient par hasard cette lettre que j'ai laissée à mon enfant Ion et à Gheorghe, que personne n'ose s'emparer des livres que je mentionne ci-dessous: *Evangile*, *«Stratie» imprimé*, *«Ceaslov»*, *«Catavasier»*, *Psautier*, *«Molitvelnice 2»*, *Liturgie*, *Octoïh écrit à la main*, *Octoïh imprimé*, *«Prăsnicar» écrit à la main*, *«Stratie» écrit à la main*, *Calendrier*, *«Păstoricească datorie»*, *«Floarea adevărului»*, *«Păucenie» de Bălgrad*, je les laisse tous à mon enfant Ion et à Gheorghe et je prie tous les prêtres qui se serviraient de ces saints livres de rappeler lors des messes nos noms Bucur, Ana, nos parents Nistor, Ana, 1778, octobre 20». Sur un exemplaire de la *Teologia moralicească* (La Théologie morale) de Samuil Clain il y a l'autographe: «1809 l'ex-libris est Ioannis Boer de Gelinţe». L'érudit patriote Vasile Pantea a archiprêtre eu une bibliothèque importante. Parmi ses livres nous mentionnons *Molitvelnicul* (livre de rituel orthodoxe) d'Alba-Iulia, de 1689, avec l'autographe du métropolite Teodosie et la mention «je signe [sur ce livre] de ma propre main à Erdiu Sângeorz, le 25 mars 1811, Vasile Pantea, archiprêtre et curé à Erdiu Sângeorz et que personne n'ose le détourner et qu'il reste après ma mort à un de mes petits-fils qui en aurait besoin»[274], note qui atteste la présence de ce noble prêtre et instituteur à Sângeorgiu de Pădure. Sur les feuilles des miscellanées datant de 1781, rédigée par Iacob Dănişan il y a une mention concernant les livres d'un autre prêtre de Sângeorgiu: «ce livre appartient au soussigné et me fut légué par mon beau-père, ancien prêtre à Daneş, Nicolae Ciliovici et archiprêtre de Sighişoara, le plus humble des prêtres, Ioan Brânduşa, curé à Erdő Sângeorz, contrée de Mureş en 1845»[275].

Le grand nombre de livres et les soins qu'on leur portait ont stimulé là aussi l'apparition du métier de relieur.

Un tel relieur a été, vers la fin du XVIIIe siècle, le prêtre de Şoimuşu Mare (Harghita), selon sa propre affirmation inscrite sur un *Apôtre* de Blaj: «moi, le prêtre Vasilie de Şoimuşul, ai relié ce livre

en 1795», cette note ayant une grande valeur pour la vie roumaine de ce village sicuIisé. Un *Molitvelnic* de Bucarest, 1729, de l'église de Bord, porte la mention qu'il fut relié en 1824 par «Ilie, le relieur de livres de Sinchirai» (Sâncraiu de Mureş). Le nom d'un autre lettré intéressé par ce métier est dévoilé par la note suivante: «ce saint livre d'enseignement appelé *Cazanie* fut relié en 1835 et achevé le 27 juin, par moi, le prêtre Petra de Iernotfaia» existant sur les feuilles de la *Cazania lui Varlaam* de Jabeniţa. Le prêtre Popa en a copié les feuilles absentes et a dessiné l'emblème de la Moldavie.

Vu la nature et l'importance des informations transmises par ces notes, nous en mentionnons quelques-unes. Buccov n'avait pas enregistré le local de culte existant dans le village de Veţa, sur la Vallée du Niraj. Son existence est prouvée par l'exemplaire de *Triod*, Bucarest, 1726, lui ayant appartenu et contenant des notes datant de 1733. Un habitat avec église, non signalés par la conscription et non identifié dans le *Dictionnaire* de Coriolan Suciu, sont attestés par l'*Evangile* de Bucarest, 1750, achetée et donnée à l'église de Petriu Baloş par Simion Holhoş de Tăşnad. La condition imposée par le fondateur en ce qui concerne ce livre est révélatrice de l'état d'insécurité et de menace permanente des villages et des églises: «s'il arrive que cette église soit détruite à cause d'une révolte ou d'une autre intempérie, que ce livre puisse être pris par quelqu'un de ma famille et donné à une autre église, sans le vendre, 1780, mai 15»[276].

Comme nous avons déjà mentionné, Buccov n'avait pas enregistré le village de Tirimioara. Le prêtre Vasilie de ce village acheta en 1762 un exemplaire de l'*Evangile* de Bucarest, 1760. Ce livre arriva par la suite à Troiţa, comme l'indique la note: «le 1er mars 1803... il fut acheté du prêtre Dima Maftei de Sent Haromşag par les curateurs de l'église contre 17 florins hongrois»[277]. Sur une *Liturgie* (Bucarest, 1746) il y a une note relative à la date de consécration du prêtre Gheorghie de Cason: «pour qu'on sache en quelle année et en quel mois il fut ordonné prêtre, 1761, juin 15». Buccov ne men-

tionne aucun prêtre à Cason et aucune église. Sur les feuilles du même livre, le prêtre Ioan de Sândominic a noté la naissance de ses 11 enfants, à partir de 1762.

Une église disparue ainsi que son fondateur sont mentionnés dans une *Evangile* de Râmnic, 1746, «achetée par le maître Tudor Stama de Braşov pour son église de Doboli de Jos». L'acte d'un exemplaire de *Liturgies*, Râmnic, 1759, a le contenu suivant: «cette sainte Liturgie fut achetée le 10 septembre par Constantin Breţcu contre 4 florins, que son nom et celui de ses successeurs soient loués à jamais. Elle fut donnée à l'église de Zăbala en 1764 après J.C. et j'ai fait toutes ces notes, prêtre Stan sin Popovici Barbu ot Braşov». Buccov n'enregistrait pas le local de culte de Zăbala, qui est cependant attesté par la note mentionnée ci-dessus.

La vie du village, la succession des églises, le nom des fidèles et d'autres informations provenant de la Valée du Niraj, de Iobăgeni (Valea) ont été transmis grâce aux notes du *Antologhion* de 1705 de Râmnic. Nous en mentionnons quelques-unes: «acheté du prêtre Ion de Sânlorinţ contre... zlotys. Lors du marchandage ont été présents le prêtre Simion ot Iobagifalău, Toader Cora, Luca Baciu ot Sântlorinţ, qui l'ont fait don à l'église pour que le nom de mon mari et de tous nos descendants soit loué à jamais et si... (l'anathème) année 1709». Détourné de l'endroit auquel il fut légué, ce livre fut trouvé et racheté, comme l'indique une autre note: «que tout le monde sache que ce livre fut acheté par les membres de la famille de Chinceş Toader et donné ă la sainte église de Iobagifalău, pour que leur gent et leur nation soient loués à jamais[278]. Et que tous ceux qui oseraient le voler ou le vendre soient maudits. Écrit par archiprêtre Mihaiu ot N. avec tous le synode, 1721. Et ce livre fut acheté avec l'argent de Mihail Baciu, nous confirmons de notre sceau» (sceau avec encre de Chine noir). Ce livre atteste l'existence de l'ancienne église, enregistrée par la conscription de 1733 avec 73 familles. Gavrilă était ă ce moment prêtre et le prêtre Irimia[279] était archidiacre

de Niraşteu (ou de Miraşteu, de nos jours, Ungheni). L'église de Iobăgeni fut complètement restaurée en 1754. Son amour pour les livres est confirmé dans une autre note: «que tout le monde sache que ce *Minei* (bréviaire) fut acheté par Zaharia Baciului l'instituteur et qu'il fut pris à un moment donné par une de ses nièces. Et Chinceşi Toader a protesté et gagné le procès et donné le livre à l'église de Iobagifalău. Maintenant, en 1772 il est en mauvais état et Chiril le meunier et sa femme Ioana, qui appartenait aussi à la famille de Chinceşi Toader, l'ont fait relier. Et nous confirmons encore une fois que tous ceux qui voudraient le voler soient maudits. J'ai écrit tout ça, Marcu le peintre ot Andraşfalău, à l'époque de l'empereur Joseph II, de l'évêque non uniate Sofronie Carlovăţ et du archiprêtre Niculae ot Malomfalău». La mention des hiérarques non uniates confirme le fait que cette église était orthodoxe (Buccov l'avait attribuée aux uniates). En ce qui concerne le nombre des 17 familles qu'il avait enregistrées[280], il est nié autant par la conscription de Clain – la population roumaine ne pouvait diminuer de trois quarts en trois décennies – que par la présence des deux prêtres orthodoxes enregistrés par Buccov pour la communauté qu'il ne mentionne pas. Cette note constitue la seule preuve qui nous indique que dans ce village habitait Marcu le peintre, Andraşfalău (aujourd'hui Sântandrei-Miercurea Nirajului). Etant présent par son oeuvre, ă partir de 1751, dans les villages de la Vallée du Niraj, ainsi que sur celle de la Beica, ce peintre nous a laissé au dos d'une icône de Poeniţa l'indication de son origine, comme il résulte de la note suivante: «cette sainte icône fut peinte ă l'époque de l'empereur Joseph II, année 1787, les céréales étaient très chères, le blé à 7 *mariaşi* [monnaie autrichienne – n.t.], le maïs de même. Et elle fut réalisée sur les frais du serviteur de Dieu Ionaş Roşde de Ţaga, qu'il soit loué. Et je l'ai faite... prêtre Marco Vlaşcovici». Son nom indique que le prêtre Marcu était originaire du sud des montagnes, à savoir de Vlaşca et qu'il est venu sur la vallée du Niraj pour aider ses frères roumains. Revenant au

livre de Iobăgeni, nous mentionnons aussi le *Pomelnic* (L'Obituaire) de Cyrille le meunier, important pour l'étude de l'onomastique de la Vallée du Niraj de cette époque-là: «Chirilă, Ioana, leurs enfants, Petca, Simion, Ilea, Marişca: Teodor, Măria, Lazăr, Marie, Ion, Maria, Andreicu, Onul, Magdă, Ion, Gavril, Sandor, Floare, Mihăilă, fondateur Zaharie Baciul et le prêtre Ion, Nastasie».

Remarquant la même reprise du message d'une institution à l'autre, nous mentionnons parmi les livres découverts dans le village d'Aldea (commune de Mărtiniş) l'exemplaire du *Penticostar* [livre comprenant le rituel des messes entre les Pâques et le premier dimanche après la Pentecôte – n.t.] de Blaj, 1768, qui fut donné à l'église en 1772 par les bons soins de Iacob Aron. Ce local de culte enregistré par Buccov fut remplacé en 1787 par celui patronné par St. Nicolas, qui a existé pendant plus d'un siècle et demi. La nouvelle construction de culte des Roumains, bâtie en 1937, fut démolie l'année suivante.

La conscription de 1760-1762 n'enregistrait pas l'ancien habitat de Vlăhiţa, qui est attesté dans plusieurs documents. Sur un *Molitvelnic* (Blaj, 1787), l'instituteur de Olafal (Vlăhiţa) a consigné en roumain qu'il lui a appartenu «et qu'il fut racheté par Gheorghe Monor de Săcel contre huit zlotys», cette note certifiant le fonctionnement de l'école roumaine à la fin du XVIIIe siècle. L'église ancienne de Cristuru Secuiesc est mentionnée dans les notes existant au bas des pages. Un exemplaire de *Liturgies* (Blaj, 1775) a été donné à l'église de Filotei Laslo, le 28 février 1802. La même année, un *Strasnic* «fut acheté contre 7 florins hongrois et cinq *dutce* [monnaie russe, polonaise, roumaine – n.t.] et trois *creitzari* au bénéfice de l'église uniate de S. Cristur, sur le conseil du prêtre Gheorghe Cherestes...»

Etant les témoins du processus de dénationalisation, les Roumains de Săcel ont transmis par les inscriptions existant sur les livres leurs sentiments par rapport à ce phénomène. L'*Evangile* de

Snagov, 1697, fut acheté au bénéfice de l'église, de son propre argent, avec l'indication que «tant que notre nation non uniate de Săcel vivra sur ces terres, celui qui oserait s'en emparer sans avoir l'approbation de l'église qu'il soit maudit»[281]. Un *Antologhion* (Bucarest, 1777) est donné à l'église de Săcel pour lui servir «tant qu'il y aura des Roumains dans le village de Săcel».

Le livre en roumain représente assurément une des aires unitaires d'histoire et de culture de tout le territoire de notre pays.

La présence roumaine dans la zone habitée par les Sicules est une réalité incontestable, évoquée par les sources incluses dans ce chapitre.

Notes

[1] N. Iorga, *Acte româneşti din Ardeal privitoare, în cea mai mare parte, la legăturile secuilor cu Moldova*, dans *BulCIst.*, II, Bucarest, 1916, pp. 181-191; Idem, *MemIst.*, III, XVIII, pp. 222-231; S. Opreanu, *Săcuizarea românilor prin religie*, Cluj, 1927; Idem, *Printre românii săcuizaţi*, dans *Graiul românesc*, I, 1, 1927, pp. 8-13; Idem, *Ţinutul săcuilor*, Cluj, 1928; Simion Mehedinţi, *Cadrul antropo-geografic*, dans *Transilvania, Banatul, Crişana şi Maramureşul, 1918-1928*, Bucarest, 1929, I, p. 599; C. Petranu, *Influence de l'art populaire des Roumains sur les autres peuples de Roumanie et sur les peuples voisins*, dans *Ars Transsilvaniae*, Sibiu, 1944, pp. 241-265; Idem, *Contribution complémentaire*, pp. 283-298; N. Sulică, *Contribuţii la istoria vechimei elementului românesc şi a circulaţiei cărţii româneşti în regiunile săcuizate*, dans *Reînv.*, II, 1938.

[2] Ioan N. Ciolan, *Transilvania – ultima prigoană maghiară*, Rome, 1980; M. Păcurariu, *Biserica românească din nord-vestul ţării sub ocupaţia horthystă 1940-1944*, Bucarest, 1985.

[3] L'ouvrage présente, p. 142.

[4] L'ouvrage présente, le sous-chapitre *Informations concernant la population roumaine*.

[5] Alex. Popa, *Academia Română şi descoperirile arheologice de pe Valea Superioară a Mureşului*, (I), dans *Marisia*, V, 1975, pp. 22-24; Idem, (II), dans *Marisia*, VI, 1976, pp. 15-23; Andrei Zrinyi, *Repertoriul localităţilor din judeţul Mureş cu descoperiri arheologice din sec. IV-XIII*, dans *Marisia*, VI, 1976, pp. 125-151; Idem, *Vestigii arheologice şi numismatice în Valea Mureşului Superior privind continuitatea poporului român*, dans *Îndr. pastoral Alba-Iulia*, III, 1979, pp. 106-107; V. Petică, *Elemente de continuitate pe valea Mureşului Superior. Sondajul arheologic de la Voivodeni*

(*jud. Mureş*), dans *Marisia*, VIII, 1978, pp. 8-89; Idem, *Săpăturile arheologice de la Voivodeni (jud. Mureş)*, dans *Marisia*, IX, 1979, pp. 127-132; Idem, *Vestigii geto-dacice în aşezarea de la Voivodeni*, dans *Îndr. pastoral Alba-Iulia*, IV, 1980, pp. 106-108; V. Lazăr, *Vestigiile geto-dacice din judeţul Mureş*, dans *Îndr. pastoral Alba-Iulia*, V, 1981, pp. 92-93; K. Horedt, *Contribuţii la istoria Transilvaniei, sec. IV-XIII*, Bucarest, 1958; D. Protase, *Problema continuităţii în Dacia, în lumina arheologiei şi numismaticii*, Bucarest, 1966; Idem, *Riturile funerare la daci şi daco-romani*, Bucarest, 1971, etc.

[6] A. Zrinyi, *Aşezarea romană de la Cristeşti şi legăturile ei cu Gallia*, dans *Marisia*, VII, 1977, pp. 91-99; Aurel Sămărghiţan, *Aşezarea romană de la Cristeşti-Mureş, dovadă a continuităţii populaţiei daco-romane*, dans *Îndr. pastoral Alba-Iulia*, III, 1979, pp. 108-109.

[7] *Dicţionar de istorie veche a României*, Bucarest, 1976, p. 415.

[8] *Ibidem*, pp. 141-142.

[9] *Ibidem*, p. 45.

[10] *Ibidem*, p. 191.

[11] Dorin Popescu, *Tezaure de argint dacice* (II), dans *BulMonIst.*, 1972, pp. 5-22.

[12] *Dicţionar de istorie veche*, p. 361.

[13] Simion Mehedinţi, *op. cit.*, p. 589.

[14] *Dicţionar de istorie veche*, p. 541.

[15] *Ibidem*, p. 622.

[16] *Ibidem*, p. 485.

[17] Iudita Winkler, Matilda Takács, Gheorghe Păiuş, *Aşezarea dacică şi daco-romană de la Cicău*, dans *Apulum*, XVII, 1979, pp. 129-189.

[18] Şt. Pascu, *Voievodatul Transilvaniei*, Cluj-Napoca, 1979, I, pp. 37-38, 46, 80, 273; II, pp. 217, 227, 238, 256.

[19] Liviu Ursuţiu, *Tranzacţii asupra iobagului şi asupra pământului pe domeniul Gurghiu (1652-1715)*, dans *Marisia*, VII, 1977, pp. 125-138. Les choses se sont passées de même dans d'autres zones.

[20] L. Moldovan, Ioan Pop, *Conscripţii urbariale mureşene din anul 1785 (II)*, dans *Marisia*, VI, 1976, p. 205.

[21] *Ibidem*, p. 199.

[22] *Ibidem*, p. 189.

[23] Archives de l'Etat. Filiale d'Alba-Iulia, fonds de la Métropolie gr.-cath., paquet 18 (1790-1793).

[24] Ille Corfus, *Însemnări de demult*, Iaşi, 1975, p. 190.

[25] Dans le *protopopiat* de Szépviz (Frumoasa), la conscription de At. Rednic de 1765 mentionnait 55 écoles, cf. A. Bunea, *Petru Pavel Aron şi Dionisie Novacovici*, Blaj, 1902, p. 366; sur la vallée du Niraj les écoles sont plus nombreuses à la moitié du

XVIIIe siècle et pendant la période de Joseph II, cf. A. Holircă, *Şcoala din regiunea Mureşului Superior în a 2-a jumătate a sec. al XVIII-lea şi începutul celui de-al XIX-lea*, dans *Marisia*, IX, 1979, pp. 209-224.

[26] A. Holircă, *op. cit.*, pp. 224-232.

[27] N. Iorga, *Istoria românilor prin călători*, III, Bucarest, 1922, pp. 11, 19-21.

[28] A. Holircă, *op. cit.*, p. 215.

[29] *Ibidem*, p. 227.

[30] *Ibidem*, p. 232.

[31] *Ibidem*, pp. 230, 232.

[32] *Şemat.*, Blaj, 1900, p. 333.

[33] A. Holircă, *op. cit.*, pp. 214-221.

[34] Şt. Meteş, *Mănăstirile româneşti din Transilvania şi Ungaria*, Sibiu, 1936, pp. 131-132.

[35] A. Holircă, *op. cit.*, p. 213.

[36] Archives de l'Etat. Filiale d'Alba-Iulia, fonds cit., Cab. Métrop., Dossier 52 (1785-1834).

[37] I. Cristache-Panait, *Cartea de Buzău în satele transilvane*, dans *Spiritualitate şi istorie la Întorsura Carpaţilor*, II, Buzău, 1983, p. 293.

[38] Ilarion Puşcariu, *Documente pentru limbă şi istorie*, I, Sibiu, 1889, pp. 35-40.

[39] Archives de l'Etat. Filiale d'Alba-Iulia, fonds cit., Protocole, 2, 1785-1788.

[40] A. Bunea, *Din istoria românilor. Episcopul Ioan Inocenţiu Klein (1728-1751)*, Blaj, 1900, pp. 305-416.

[41] Idem, *Statistica românilor din Transilvania făcută de vicarul episcopesc Petru Aron*, Sibiu, 1901.

[42] V. Ciobanu, *Statistica românilor ardeleni din anii 1760-1762*, dans *AnIaN.*, III, Cluj, 1926, pp. 616-700.

[43] La conscription de Clain de 1733 enregistrait 133 familles (cf. A. Bunea, *Din istoria românilor*, p. 340); celle d'Aron de 1750 enregistrait 1.296 âmes (cf. Idem, *Statistica românilor*, p. 44) et celle de Buccov de 1761-1762 mentionnait l'église orthodoxe avec 55 familles (cf. V. Ciobanu, *op. cit.*, p. 683).

[44] Ilarion Puşcariu, *op. cit.*, pp. 37-40, 40-43.

[45] A. Bunea, *Statistica românilor*, p. 12.

[46] Ion Banca, Liviu Moldovan, *O conscripţie necunoscută de la 1748 a populaţiei româneşti din scaunul Gheorghenilor*, dans *Apulum*, XV, 1977, pp. 335-354.

[47] *Ibidem*, p. 338.

[48] A. Bunea, *Statistica românilor*, p. 12.

[49] *Ibidem*.

[50] Nous mentionnons dans ce sens la ville d'Odorhei, avec 9 familles, les villages d'Eliseni avec 8 familles et Aldea avec 7 familles, cf. V. Ciobanu, *op. cit.*, pp. 675-677.

[51] I. Cristache-Panait, *Contribuţii la cunoaşterea populaţiei româneşti a judeţului Alba la mijlocul secolului al XVIII-lea în lumina valorilor de cultură şi artă*, dans *SCIA*, tome 33.
[52] A. Bunea, *Din istoria românilor*, p. 413; V. Ciobanu, *op. cit.*, p. 676.
[53] A. Bunea, *op. cit.*, p. 414; V. Ciobanu, *op. cit.*, p. 677.
[54] A. Bunea, *op. cit.*, p. 336; V. Ciobanu, *op. cit.*, p. 677.
[55] A. Bunea, *op. cit.*, p. 327; V. Ciobanu, *op. cit.*, p. 675.
[56] A. Bunea, *op. cit.*, p. 413.
[57] *Ibidem*, p. 378.
[58] V. Ciobanu, *op. cit.*, pp. 683, 685 (31 familles orthodoxes et 2 uniates).
[59] Ce document date de 1761-1765.
[60] N. Iorga, *Scrisori şi inscripţii ardelene şi maramureşene*, II, Bucarest, 1906, p. 241.
[61] I. Cristache-Panait, *Contribuţii*...
[62] Al. Arbore, *Însemnătatea cercetărilor etnografice pentru cunoaşterea poporului român*, dans *BulGeogr.*, tome XLVIII, 1929, Bucarest, 1930; Romulus Vuia, *Dovezile etnografice ale continuităţii*, dans *Transilvania*, 74, 1943, no. 4, pp. 21-24; la bibliographie sélective concernant l'importance historique de la maison roumaine se trouve à la note 8, p. 152 de l'ouvrage de Ion Vlăduţiu, *Etnografia românească*, Bucarest, 1973.
[63] Emm. de Martonne, *La Valachie*, Paris, 1902, p. 251.
[64] Selon la statistique de 1910, dans le département de Ciue, il y avait 31.254 maisons, dont 29.893 en bois, dans le département de Trei Scaune 29.469 maisons en bois sur les 32.296 existant, à Odorhei 24.199 sur 29.083, cf. Sabin Opreanu, *Ţinutul săcuilor*, pp. 187-188.
[65] Ştefan Imreh, I. Pataki, *Contribuţii la studiul agriculturii transilvane (1570-1610)*, dans *ActaMN.*, IV, 1967, pp. 163-165; Idem, (II), dans *ActaMN.*, VI, 1969, pp. 205-208; Sabin Opreanu, *op. cit.*, pp. 145-148.
[66] L. Botezan, *Posesiunile obşteşti ale ţăranilor de pe teritoriul actualului judeţ Mureş în perioada 1785-1820*, dans *Marisia*, IX, 1979, pp. 195-196.
[67] L. Moldovan, Ioan Pop, *Conscripţii urbariale mureşene din 1785*, p. 217.
[68] Phénomène qui résulte des données existant dans *Şemat.*, Blaj, 1900. (La construction en bois de la maison paroissiale est une preuve que les maisons paysannes sont faites dans le même matériel.)
[69] G. Oprescu, *Arta ţărănească la români*, Bucarest, 1922, p. 63.
[70] N. Iorga, *O culegere austriacă de desemnuri ale caselor ţărăneşti*, dans *Neamul românesc literar*, III, 1911, no. 234.
[71] Tache Papahagi, *Images d'ethnographie roumaine*, II, Bucarest, 1930, p. 4.
[72] N. Iorga, *La question roumaine en Autriche et en Hongrie*, Bucarest, 1915, p. 30; Idem, *Trecutul românesc prin călători*, I, Bucarest, 1920, p. 192; Idem, *Locul românilor în istoria universală*, Bucarest, 1985, p. 115; Simion Mehedinţi, *op. cit.*, p. 599.

[73] Sabin Opreanu, *op. cit.*, pp. 168-191.
[74] *Elemente de arhitectură şi decorative de pe Valea Casinului*, dans *SCIA*, no. 3-4/1954, pp. 254-260 (note rédactionnelle de l'article de Kós Károly).
[75] Se trouvant dans les musées de Miercurea-Ciuc, Odorheiu Secuiesc, Sfântu Gheorghe, etc.
[76] Pour les types de maisons roumaines voir: R. Vuia, *Aşezările, casa şi portul ţăranului român din Ardeal şi Banat*, dans *Transilvania, Banatul, Crişana şi Maramureşul, 1918-1928*, I, pp. 603-609; Idem, *Satul românesc din Transilvania şi Banat*, dans *Studii de etnografie şi folclor*, II, Bucarest, 1980, pp. 11-111; Grigore Ionescu, *Arhitectura populară românească*, Bucarest, 1957, pp. 25-40; P. Stahl, P. Petrescu, *Locuinţa ţăranului român*, Bucarest, 1958, pp. 25-49; *Arta populară românească*, Bucarest, 1969, pp. 137-142; Ion Vlăduţiu, *Etnografia românească*, pp. 155-168; V. Butură, *Etnografia poporului român*, Cluj-Napoca, 1978, pp. 78-97, etc.
[77] *Arta populară românească*, pp. 476-498; R. Vuia, *Satul românesc din Transilvania şi Banat*, dans *op. cit.*, pp. 79-108, etc.
[78] R. Vuia, *op. cit.*, p. 85; I. Vlăduţiu, *op. cit.*, p. 169.
[79] Al. Tzigara-Samurcaş, *Catalogue de la Section d'art paysan*, Bucarest, 1937, p. 11.
[80] R. Vuia, *op. cit.*, pp. 39-40, 50.
[81] *Ibidem*, p. 100.
[82] I. Vlăduţiu, *op. cit.*, p. 161.
[83] Florea Bobu Florescu, Marcela Focşa, *Observaţii cu privire la arhitectura şi interiorul din comuna Vrâncioaia (Văsui) – Vrancea*, dans *Studii şi cercetări de etnografie şi artă populară*, Bucarest, 1965, pp. 312-313.
[84] La maison paroissiale de l'église roumaine d'Aita Mare (Covasna) présente la même version typologique, avec une note en hongrois concernant sa construction, en 1884, par David Sibian et sa femme, Nutzi Lazăr.
[85] Modifiée par les ouvrages de restauration de 1983.
[86] N. Densuşianu, *Revoluţiunea lui Horea în Transilvania şi Ungaria, 1784-1785*, Bucarest, 1884, p. 139, note 2, p. 141, note 2.
[87] *Székelyföld leírása*, vol. I-IV, Pest, 1868-1870.
[88] Cet ouvrage, pp. 141-142.
[89] Orbán Balázs, *op. cit.*, II, p. 70.
[90] *Reneszánsz és barok Erdélyben*, Bucarest, 1970, p. 45.
[91] V. Ciobanu, *op. cit.*, p. 681.
[92] Orbán Balázs, *op. cit.*, I, p. 19; II, p. 30.
[93] *Ibidem*, V, p. 234.
[94] *Ibidem*, p. 175.
[95] *Ibidem*, p. 102.
[96] *Ibidem*, III, p. 99.

[97] *Ibidem*, VI, p. 79.
[98] *Ibidem*, III, p. 26.
[99] *Ibidem*, p. 27.
[100] *Ibidem*, II, p. 138.
[101] *Ibidem*, VI, p. 47.
[102] De même, le diplôme de privilèges octroyés aux Sicules de 1222 ne reconnaît aucun droit sur ce territoire, dans une autre situation, légale, celui-ci appartenant expressément aux Sicules et aux Roumains «cum transierint per terram siculorum aut per terram Blaccorum», cf. N. Iorga, *Locul românilor în istoria universală*, p. 117 et la note 24.
[103] L'image d'ensemble, maison et église, transmise par S. Opreanu, dans *Săcuizarea românilor prin religie*, p. 6, fig. 2.
[104] *Șemat.*, Blaj, 1900, p. 461.
[105] V. Ciobanu, *op. cit.*, p. 675.
[106] Disparue après 1932.
[107] Dans la première mention documentaire de 1566 elle apparaît sous le nom de Marefalva (Satul Mare), cf. C. Suciu, *Dicționar istoric al localităților din Transilvania*, Bucarest, 1959, II, p. 99, donc l'appélatif de provenance en roumain; S. Opreanu, *Printre românii săcuizați*, p. 9.
[108] S. Opreanu, *op. cit.*, p. 10.
[109] Décrite par le prêtre réformé de Porumbenii Mari, M. Nagy.
[110] Pour l'origine ethnique du village, son ancien nom, «Petca» (cf. C. Suciu, *op. cit.*, II, p. 37) est édifiant. 16 familles roumaines y étaient inscrites en 1733, cf. A. Bunea, *op. cit.*, p. 411.
[111] Nous mentionnons la fréquence du nom de Gabor chez les Roumains. Dans la conscription de Clain figurent de nombreux prêtres portant ce nom, dans la plaine de Transylvanie, les parties de Cluj, Sălaj, etc. Voir A. Bunea, *op. cit.*, pp. 308, 316, 327, 329, 331, 336, 337, 342, 348, 352, 358, 388, 405, 407. Une *Evanghile* de Bucarest datant de 1723 fut achetée en 1749 par l'archiprêtre Gabor de Soarăș. Une attestation des paysans de Lunca, en 1774, qui sollicitèrent un prêtre pour leur église de Ghimeș, est signée, entre autres, par Gabor Ianoș (Archives de l'Etat. Filiale d'Alba-Iulia, fonds Métrop. Gr.-Cath.).
[112] En 1983 il avait 74 ans. Ses ancêtres furent originaires de Feleac et sa mère, roumaine, était née dans cette maison; c'est elle qui lui avait fourni ces informations.
[113] Le nom de Felechi est très répandu à Porumbenii Mari. Certains portant ce nom sont venus du village de Feleac (de nos jours Feleag, commune de Vânători), localité purement roumaine, telle qu'elle est attestée par la conscription de Clain aussi, cf. A. Bunea, *Din istoria românilor*, p. 326.

[114] Guide du Musée de la Technique Populaire de Dumbrava Sibiului, Sibiu, 1974, pp. 159-160.
[115] En 1733 elle était mentionnée comme localité «valaque», avec église et 20 familles (cf. A. Bunea, *op. cit.*, p. 324), en 1750 y sont enregistrées 400 âmes, avec église (cf. Idem, *Statistica românilor*, p. 14). Buccov diminue le nombre de cette population à 26 familles, cf. V. Ciobanu, *op. cit.*, p. 637.
[116] *Şemat.*, Blaj, 1900, p. 342; *Ibidem*, 1932, p. 104.
[117] Pour l'origine ethnique de cette localité, le nom sous lequel elle apparaît dans la première mention documentaire, connue en 1567 (cf. C. Suciu, *op. cit.*, II, p. 75) est édifiant, rappelant le prestige d'un monastère. Le processus de dénationalisation bat son plein au XVIIIe siècle. En 1748 y sont enregistrés 61 Roumains, deux années plus tard, 62 et en 1760-1762 un nombre de 10 familles, cf. Ion Ranca, Liviu Moldovan, *op. cit.*, p. 338; A. Bunea, *Statistica românilor*, p. 12; V. Ciobanu, *op. cit.*, p. 682.
[118] Cet habitat avait gardé ses coutumes roumaines, bien qu'il ne fût mentionné que dans les conscriptions du XVIIIe siècle, cf. C. Suciu, *op. cit.*, II, p. 149. Il apparaît, avec église, dans la conscription du siège de Gheorgheni de 1748, cf. Ion Ranca, Liviu Moldovan, *op. cit.*, p. 338. Nous signalons que le fait que tandis que A. Bunea y enregistrait 190 âmes (cf. A. Bunea, *Statistica românilor*, p. 12), Buccov ne mentionnait que 17 familles avec trois prêtres (cf. V. Ciobanu, *op. cit.*, p. 682), donc environ 88 âmes, ce qui représente une diminution évidente de la réalité.
[119] R. Vuia, *Satul românesc*, p. 108.
[120] T. Onişor, *Etapele de dezvoltare a colecţiilor Muzeului Etnografic al Transilvaniei*, dans *AnEtn.*, 1958, p. 65; V. Butură, *Muzeul Etnografic al Transilvaniei. Secţia în aer liber*, Cluj, 1968, pp. 41-44.
[121] C.M.T. anno 1674.
[122] D. Protase, *Problema continuităţii în Dacia în lumina arheologiei şi numismaticii*, pp. 52, 54, 125; Sever Dumitraşcu, *Raport asupra săpăturilor arheologice din anul 1978 de la Biharia*, dans *Materiale şi cercetări arheologice. A XIII-a Sesiune Anuală de Rapoarte*, Muzeul Ţării Crişurilor, Oradea, 1979, pp. 302-333.
[123] Transféré au Musée du Village de Bucarest.
[124] Idem.
[125] La conscription de Buccov y enregistrait 10 familles dans la loi orthodoxe et 1 famille uniate; cf. V. Ciobanu, *op. cit.*, p. 676, mais la population roumaine en train de siculisation était en réalité beaucoup plus nombreuse.
[126] C. Suciu, *op. cit.*, I, p. 152.
[127] *Ibidem*, II, pp. 146-147.
[128] Les vestiges d'une demeure en bois, sous celle en pierre construite pendant la seconde moitié du XIIe siècle, cf. Radu Popa, *Streisângeorgiu. Mărturii de istorie*

românească din secolele IX-XIV în sudul Transilvaniei, dans *Mon. ist. şi de artă*, 1, 1978, pp. 29-30 et la note no. 83.

[129] Au XVIIIe siècle le nom de cette famille était Ardelean, conformément à l'information fournie par l'héritière âgée de 85 ans.

[130] Dans les Monts Apuseni, les petites poutres sculptées aux fenêtres s'appellent «roşteie».

[131] La moitié de l'espace étant bouchée par une armoire.

[132] Gh. Focşa, *Muzeul Satului Bucureşti*, Bucarest, 1972, p. 15.

[133] Devant elle, au long de toute la façade, fut ajoutée une terrasse bouchée avec des planches chantournées, habitude fréquente dans cette zone, le seuil supérieur de cette portion étant décoré de denticules.

[134] La conscription de Buccov y enregistrait 25 familles orthodoxes, cf. V. Ciobanu, *op. cit.*, p. 669. La poutre provient du manoir de Vaina (anthroponyme roumain).

[135] Buccov enregistre 34 familles orthodoxes, cf. V. Ciobanu, *op. cit.*, p. 679.

[136] Al. Tzigara-Samurcaş, O. Roguski, *Izvoade de crestături ale ţăranului român*, Bucarest, 1928, pp. 7-8; C. Petranu, *Ars Transsilvaniae*, p. 251; Erős János, *A Kovásznai Rovásirásos mester gerenda*, dans *Aluta*, 1, Sf. Gheorghe, 1970, pp. 413-415. Voir aussi V. Drăguţ, *O precizare cu privire la o grindă din colecţia Muzeului din Sf. Gheorghe*, dans *Revista muzeelor*, 5, VIII, 1971, pp. 470-471.

[137] I. Voinescu, *Monumente de artă ţărănească din România*, pl. 45.

[138] Gh. Bratiloveanu, Mihai Spânu, *Monumente de arhitectură în lemn din ţinutul Sucevei*, Bucarest, 1985, p. 8, pl. 5.

[139] Faite en 1785 par le maître Paşco de Sălaje. Cette maison se trouve à présent au Musée du Village de Bucarest.

[140] Nous mentionnons aussi le fait – visible dans le cas des objets existant à la section ethnographique du Musée de Sfântu Gheorghe – que les motifs existant sur les anciennes maîtresse-poutre sont ancestraux, tandis que sur les maîtresses-poutres plus récentes prédominent les motifs floraux.

[141] Nous mentionnons celui de la maison du curé de Berbeşti, construite en 1785 par le maître Paşco (Musée du Village de Bucarest), ou bien celui de la maison de Florea Popan (Musée de Sighetul Marmaţiei).

[142] Quelques années auparavant, à Siclod (commune d'Atid) il y avait encore trois hangars couverts de paille, et un hangar semblable appartenant à Simeon Moise avait été récemment démoli.

[143] Nous avons rencontré de tels hangars dans le département de Covasna, dans le village de Filia, etc.

[144] Une telle porte à claire-voie est analogue à la grande porte de la Vallée de Fildu, avec le montant sculpté.

[145] Ce motif est représenté comme dans la sculpture en bois ou en pierre du XVIIe siècle; en Moldavie on le rencontre aux portes impériales et à la pierre de tombe de Biluşca, de Păuşeşti (Iassy).
[146] P Petrescu, *Motive decorative celebre*, Bucarest, 1971, fig. 34.
[147] La maison de Berbeşti de 1775. Nous mentionnons aussi la porte de l'annexe, de Moiseni, sculptée en 1863, avec le motif du sapin et de la ligne en zigzag.
[148] Parti, comme nombre d'autres, à cause des oppressions et du processus de siculisation. Dans le village de Surcea, Buccov n'enregistrait que 4 familles roumaines orthodoxes, et dans le village voisin, Brateş, 23 familles orthodoxes, cf. V. Ciobanu, *op. cit.*, p. 679.
[149] Al. Dima, *Aspecte ale artei populare săteşti. Împodobirea interioarelor caselor. Opinii despre frumos*, dans *Arta populară şi relaţiile ei*, Bucarest, 1971, pp. 163-164.
[150] N. Iorga, *L'art populaire en Roumanie*, Paris, 1923, p. 20.
[151] I. Voinescu, *op. cit.*, fig. 61-63, 65, 68, 72-75; N. Iorga, *op. cit.*; Tache Papahagi, *Images d'ethnographie en Roumanie*, I, Bucarest, 1928; Al. Dima, *op. cit.*, pp. 163-174; Gr. Ionescu, *Arhitectura populară românească*, p. 144; P. H. Stahl, *Porţile ţărăneşti la români*, dans *SCIA*, VII, 2, 1960, pp. 81-105; I. Vlăduţiu, *Etnografia românească*, pp. 146-147; Nistor Francisc, *Poarta maramureşeană*, Bucarest, 1977, etc.
[152] *La Valachie*, p. 251.
[153] *România. Natură. Clădiri. Viaţa populară*, Leipzig, 1933, p. XV, fig. 186-187, 233-237, 260.
[154] *Arta ţărănească la români*, p. 63.
[155] *Neamul românesc în Ardeal şi Ţara Ungurească la 1906*, Bucarest, 1939, p. 450.
[156] *Ţinutul săcuilor*, pp. 179-180.
[157] *Ars Transsilvaniae*, p. 251.
[158] Dans la plupart des cas il couvre toute la porte, mais il peut manquer aussi.
[159] *Arta ţărănească*, p. 63.
[160] *Ţinutul săcuilor*, p. 180.
[161] *Arta ţărănească*, pp. 6-364.
[162] *Muzeul neamului românesc*, Bucarest, 1909, p. 27.
[163] Al. Dima, *op. cit.*, pp. 35, 165-174.
[164] Pour les réalités historiques du village, entraîné plus tôt dans le processus de siculisation (Buccov y enregistrait 12 familles uniates), cf. V. Ciobanu, *op. cit.*, p. 684, nous faisons appel aux voisins de Păsăreni et Bolintineni, ayant des églises et de fortes communautés orthodoxes à la même époque (*ibidem*, pp. 683-684), qui avait gardé la tradition de la demeure et de l'école en bois jusqu'au XXe siècle (*Şemat.*, Blaj, 1900, pp. 436-437).
[165] La porte formée de la grande porte et du portillon, datant de 1793, se trouve au Musée ethnographique en plein air de Cluj-Napoca.

[166] Une porte, ayant des dragons sur leur «umeraşi», traversés par un profil en corde, provenait de Lancrăm (Alba); elle apparaît dans l'ouvrage de Henri Focillon, *L'art roumaine*, dans *La grande Roumanie*, sept. 1929, ainsi que dans le dépliant du Musée d'art populaire d'Orăştie.
[167] Décor qui figurait sur les encadrements de l'ancienne église d'Oroiu (disparue de nos jours) et qui, en 1741, fut repris de la demeure antérieure, pour l'entrée de Petea.
[168] *Biblia*, Bucarest, 1968, p. 1.104.
[169] D. Protase, *op. cit.*, pp. 119-121.
[170] Il se trouve dans le lapidaire du Musée de Sfântu Gheorghe.
[171] Il faut mentionner aussi la porte de 1781 de l'église réformée de Mihai Viteazu (département de Cluj), de l'ancien siège sicule d'Arieş, influencée par la tradition roumaine dans la structure et le décor (corde, vignette double avec le motif de la dent de loup, à côté d'un sarment avec des feuilles et fleurs de tulipe).
[172] Dans les villages de Harghita on dit qu'elle symbolise l'état de serf.
[173] Nous mentionnons aussi les portes pittoresques de la Vallée de Fildu et celles du village de Lumitra (département d'Alba).
[174] Par exemple, le portillon de 1909 de la maison no. 823, d'Andrei Farkas.
[175] Quelques modèles de porte de la Vallée de Casin sont mentionnés dans la note rédactionnelle, à l'article de Kós Károly, dans *SCIA*, no. 3-4, 1954, fig. 5-6.
[176] Par exemple le portillon de 1895 de la maison d'Antal András, no. 300, de Plăieşii de Sus. Ce motif se retrouve aux portes à deux vantaux (sans pigeonnier), telle celle datant de 1887 du no. 327.
[177] La porte de la maison abandonnée d'Ecaterina Curt de Doboi, a le seuil supérieur en console et les «umeraşi» traversés par un profil avec le bout en spirale. La porte à deux vantaux de la maison d'Imper, transférée au Musée ethnographique en plein air de Hoia-Cluj-Napoca a le même décor de profils.
[178] Sous le toit en échandole se trouve le pigeonnier, en console, à deux niveaux.
[179] *Transilvania. Banatul, Crişana şi Maramureşul, 1918-1928*, fig. 228, pl. XXII.
[180] Une porte semblable, avec quatre ouvertures bordées de corde, se trouve à Chiojdul Mic-Buzău; elle avait repris, en 1909, le modèle de l'ancienne porte de la maison du XVIIIe siècle.
[181] Le système de la grande porte, soutenue par un pilastre, se retrouve aux anciennes maisons, ainsi qu'à Corund, ce modèle étant connu dans d'autres zones du pays aussi, comme par exemple sur la Valiée de Fild.
[182] Le vase à fleurs, symbole de la vie, fait partie du décor de la porte datant de 1873, de la maison transférée de Bancu (commune de Ciucsângeorgiu) au Musée du Village de Bucarest, à côté de la vignette en ligne courbes et celui arquée avec le motif végétal de la feuille trilobée. Ce dernier motif constitue le seul ornement de

la porte de 1847, transférée de Sânmartin à la section ethnographique du Musée de Miercurea-Ciuc.
[183] Motif retrouvé dans d'autres zones du pays, à Gorj ou Hațeg, sur des gourdins de bergers, cf. Al. Tzigara-Samurcaş et O. Roguski, *op. cit.*, fig. 106, p. 38, motif 195, pl. XIV.
[184] La porte du no. 69, construite en 1939, a comme décor le motif de la dent de loup et la rosette.
[185] G. Oprescu, *Arta țărănească*, note 1, pp. 62-63.
[186] Elle provient du village de Mărgineni (commune de Catalina, département de Covasna).
[187] Une telle porte, richement et drôlement décorée, se trouve au Musée du Village de Bucarest.
[188] D. Comşa, *Album de crestături în lemn*, Sibiu, 1909, fig. 242.
[189] Un certain Ignațiu Balint fait don d'un clocher à l'église de Ciucsângeorgiu en 1845.
[190] Nous mentionnons que les habitants de cette commune ont repris, le dernier temps, les portes sculptées, qui diffèrent des anciennes portes par le fait qu'elles sont chargées d'ornements, avec des motifs floraux et zoomorphes, construites par les maîtres de Corund ou de Păltiniş.
[191] La porte avec des colonnes semiengagées est connue aussi dans la région de Gorgovsk, sur la Volga moyenne, en trois versions, selon les motifs sculptés des chapiteaux et des bases (le fût, ainsi que le reste des pilastres n'ayant pas de décor).
[192] S. Opreanu, *Ținutul săcuilor*, pp. 178-180; G. Oprescu, *Arta țărănească*, p. 62, note 1, p. 63, note 1.
[193] *Arhitectura populară românească*, pp. 144, 147.
[194] Dans la même région de la Russie, mentionnée à la note 191, le maître russe avait créé au XIXe siècle, sous l'influence de la sculpture culte en pierre, un type de porte (avec porte et portillon), dont seul le seuil supérieur est décoré avec des motifs floraux, zoomorphes et fantastiques.
[195] D. Comşa, *op. cit.*; Al. Tzigara-Samurcaş, *op. cit.*
[196] D. Comşa, *op. cit.*, no. 22, 28, 58, 157, 186, 237.
[197] Eléments d'architecture de décoration de la Vallée de Casin, note rédactionnelle dans *SCIA*, no. 3-4, 1954, fig. 4.
[198] *Ibidem*, fig. 9, p. 958.
[199] Al. Tzigara-Samurcaş, *Catalogue de la section d'art paysane*.
[200] *Mittelalterliche Rumänische holzkirche in Siebenbürgen*, dans *Omagiu lui George Oprescu*, Bucarest, 1961, p. 171.
[201] S. Opreanu, *Săcuizarea românilor prin religie*, pp. 4-8, 15.
[202] *Șemat.*, Blaj, 1900, p. 490.

203 I.I. Russu, cet ouvrage.
204 On mentionne l'église paroissiale existant, conformément à un document d'archives.
205 V. Ciobanu, *op. cit.*, p. 643.
206 C. Suciu, *op. cit.*, II, p. 195.
207 *Șemat.*, Blaj, 1900, p. 438.
208 A. Bunea, *Statistica românilor*, p. 12.
209 Archives de l'Etat. Filiale d'Alba-Iulia, fonds Métrop. gr.-cath., paquet V.
210 *Șemat.*, 1900, p. 341.
211 V. Ciobanu, *op. cit.*, p. 638.
212 Archives de l'Etat. Filiale d'Alba-Iulia, fonds cit., paquet VI.
213 V. Ciobanu, *op. cit.*, p. 684.
214 A. Holircă, *op. cit.*, p. 213.
215 Se trouvant dans la collection des biens patrimoniaux de la cathédrale de Târgu-Mureș.
216 Șt. Meteș, *Mânăstirile românești din Transilvania și Ungaria*, p. 6.
217 Archives de l'Etat. Filiale d'Alba-Iulia, fonds cit.
218 Șt. Meteș, *op. cit.*, p. 132.
219 Archives de l'Etat. Filiale d'Alba-Iulia, fonds cit., paquet VII.
220 C. Petranu, *op. cit.*, p. 287.
221 Entz Géza, *op. cit.*, p. 168.
222 Le volume *Bisericile de lemn din Eparhia de Alba-Iulia* (Les Eglises en bois dans l'éparchie d'Alba-Iulia), signé par Ioana Cristache-Panait, Alba-Iulia, 1988, donne plus d'informations sur les églises en bois disparues, ainsi que sur celles existant encore dans les départements de Mureș et Harghita.
223 S. Opreanu, *Printre românii secuizați*, dans *Graiul românesc*, p. 9; idem, *Săcuizarea românilor prin religie*, pp. 31-33.
224 Idem, *Ținutul săcuilor*, p. 108.
225 Idem, *Printre românii săcuizați*, p. 9; idem, *Ținutul săcuilor*, p. 54.
226 *Șemat.*, 1900, p. 465.
227 V. Ciobanu, *op. cit.*, p. 676.
228 *Regulatio Diocesis Transilvanicae disunitis anno 1805*, dans *Transilvania*, II, 1911, p. 178.
229 Voir la note 222.
230 La conscription de Buccov enregistrait dans l'ancien siège d'Odorhei six églises et 854 familles (395 orthodoxes, 459 uniates), cf. V. Ciobanu, *op. cit.*, pp. 675-678, 699.
231 S. Opreanu, *Săcuizarea românilor*, p. 18.

[232] P. Henri Stahl, *Vieilles églises en bois de Roumanie*, dans *Revue des Etudes Sud-Est Européennes*, III, 1965, no. 3-4, pp. 6-13.
[233] S. Opreanu, *Printre românii săcuizaţi*, p. 9.
[234] Ce monument fait partie de ceux qui appuient le rôle du marchand dans l'affirmation de la conscience nationale et de l'émancipation sociale, par leur activité de fondateurs, pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle, au sud et au nord des Carpates.
[235] Il était le contemporain du prêtre uniate Petru Molchi (?), qui officiait le service divin à l'église en bois de Porumbenii Mici. Il signe les protocoles d'état civile du 1er janvier au 30 décembre 1788 (quatre mariages, 8 baptêmes, 12 décès) et du 1er janvier au 30 décembre 1789 (un mariage, 7 baptêmes, 7 décès), cf. doc. des Archives de l'Etat. Filiale d'Alba-Iulia, fonds cit., paquet XVII.
[236] Peut-être l'un des peintres portant ce nom de la zone de Braşov, ou peut-être le peintre qui avait réalisé les icônes et les portes impériales de l'église en bois de Boiu (de nos jours à Uilac).
[237] Un des anciens Roumains fut enterré dans la loi de ses ancêtres, près de l'église, par ex. Iano Roşca, Bek, Poraiva, etc.
[238] Ces données furent extraites de l'article de N. Sulică, *Contribuţii la istoria vechimei elementului românesc şi a circulaţiei cărţii româneşti în regiunile secuizate*, dans *Reînu.*, II, 1938, pp. 23-28 et de la recherche sur le terrain effectuée par l'auteur de ce chapitre.
[239] Ion Axente Creangă, *Preotul Iosif Sârbu din Porumbenii Mari (1894-1976)*, dans *Îndr. pastoral Alba-Iulio*, III, 1979, pp. 201-202.
[240] C. Suciu, *op. cit.*, I, pp. 105-106.
[241] A Breţcu les Roumains sont restés en grand nombre. En 1787, les habitants de la commune ecclésiastique avaient construit la demeure actuelle en pierre patronnée par St. Nicolas; dans la terrasse il y a une peinture qui représente le jugement dernier. Dans le village voisin, à Mărtiniş, il y a une église en pierre datant de la même période.
[242] V. Ciobanu, *op. cit.*, p. 677.
[243] Sur ce mur, en intérieur, il y a de nombreuses sgraffites et signatures, à partir de 1822.
[244] Les données chez I.I. Russu.
[245] C. Suciu, *op. cit.*, II, p. 181.
[246] Les églises de Doboşeni (commune de Brăduţ) et Herculian (commune de Băţani) sont en ruine.
[247] V. Ciobanu, *op. cit.*, p. 679.
[248] C. Suciu, *op. cit.*, I, p. 396.
[249] V. Ciobanu, *op. cit.*, p. 679.

[250] Clain y enregistrait 50 familles et Buccov 80 familles orthodoxes avec église et 20 familles uniates, cf. A. Bunea, *Din istoria românilor*, p. 380 et V. Ciobanu, *op. cit.*, p. 688.
[251] V. Ciobanu, *op. cit.*, p. 679.
[252] *Ibidem*, p. 678.
[253] A. Bunea, *op. cit.*, p. 378.
[254] *Şemat.*, 1900, p. 573.
[255] P. H. Stahl, *op. cit.*, p. 613.
[256] La recherche archéologique s'impose d'urgence, vu le fait que les pierres de ces vestiges sont utilisés dans d'autres buts.
[257] En décembre 1770 on demandait à ce que le village de Joseni revînt à Gheorgheni, en raison du fait qu'il avait été une *filie* de l'église de cette localité, cf. Archives de l'Etat, Filiale d'Alba-Iulia, fonds cit., paquet IV (1770-1778). Ce document est important aussi par le fait qu'il atteste l'existence de l'église de Gheorgheni, qui ne figurait pas dans la conscription de Buccov, cf. V. Ciobanu, *op. cit.*, p. 682.
[258] Székely Zoltán, *Un vas de lemn din inventarul unui fierar (sec. al XVI-lea)*, dans *Studii şi cercetări de etnografie şi artă populară*, Bucarest, 1965, pp. 327-328.
[259] A. Bunea, *Din istoria românilor*, p. 324.
[260] V. Ciobanu, *op. cit.*, p. 685.
[261] A. Bunea, *op. cit.*, p. 352.
[262] Şt. Pascu, *Voievodatul Transilvaniei*, I, pp. 37-38, 46-80, 272, 273; II, p. 217, 227, 238.
[263] Cette localité est considérée mixte du point de vue ethnique. Le prêtre du village était Nicolas. Cf. A. Bunea, *op. cit.*, p. 402.
[264] I.I. Russu, chap. IV, note 92.
[265] La plupart de ces informations sont extraites de l'ouvrage *Bisericile de lemn din Eparhia de Alba-Iulia*, Alba-Iulia, 1988.
[266] Prêtre mentionné dans la conscription de 1733, cf. A. Bunea, *op. cit.*, p. 380.
[267] Corneliu Câmpeanu, *Urme culturale din trecut*, dans *AnInst.*, IV, 1961, pp. 273-274.
[268] Bibliothèque de la Métropolie de Sibiu, mss. 31.
[269] C. Câmpeanu, *op. cit.*, p. 274; G. Ştrempel, *Copişti de manuscrise româneşti până la 1800*, I, Bucarest, 1959, pp. 181-182; idem, *Catalogul manuscriselor româneşti*, I, Bucarest, 1978, pp. 308-309.
[270] L. Moldovan, Ioan Pop, *Conscripţii urbariale mureşene din anul 1785*, (I), *Marisia*, V, 1975, pp. 121, 128, 187, 150, 182.
[271] L. Moldovan, *Despre provenienţa în Biblioteca Acad. RSR a Psaltirii slavo-române de la 1577*, dans *Studii şi cercetări de documentare şi bibliografie*, IV, Bucarest, 1966.

[272] N. Sulică, *op. cit.*, p. 20; G. Şerban Cornilă, *O carte necunoscută: Molitvele la Pogorârea duhului sfânt, Bucureşti, 1680*, dans *RevTeol.*, XXXI, Sibiu, 1941, pp. 305-312.

[273] Ioana Cristache-Panait, *Circulaţia cărţilor bisericeşti tipărite la Vâlcea şi-n alte tipografii din părţile noastre în Transilvania sec. al XVIII-lea*, dans *Mitropolia Olteniei*, XXIX, no. 10-12, 1977, p. 734.

[274] *Cartea veche românească în colecţiile Bibliotecii Centrale Universitare*, pp. 38-39.

[275] G. Ştrempel, *Catalogul manuscriselor româneşti*, II, Bucarest, 1983, pp. 292-293.

[276] I. Cristache-Panait, *op. cit.*, p. 746.

[277] Ilie Corfus, *op. cit.*, p. 179.

[278] La répétition est très suggestive: «neamul lui» (parent), donc du fondateur, et «a tot neamul», donc la gent roumaine.

[279] A. Bunea, *op. cit.*, p. 340.

[280] V. Ciobanu, *op. cit.*, p. 683.

[281] D. Braicu, *Câteva însemnări de interes istoric consemnate pe filele unor cărţi păstrate la Sibiu*, dans *Valori bibliofile din patrimoniul cultural naţional*, II, Bucarest, 1983, p. 375. Pour ce sujet voir encore: N. Sulică, *Contribuţii la istoria vechimei elementului românesc şi circulaţia cărţii româneşti în regiunile secuizate*, dans *Reînv.*, 1/1937, 2/1938; V. Netea, *Circulaţia «Cazaniei lui Varlaam» în Transilvania*, dans *Revista muzeelor*, 4, 1971, pp. 333-336; I. Ranca, *Circulaţia cărţii vechi româneşti din Ţara Românească şi Moldova pe Valea Mureşului*, dans *Studii şi materiale*, III-IV, Târgu-Mureş, 1972, pp. 259-264; Elena Mihu, *Relaţiile culturale dintre Ţările Române aplicate la circulaţia cărţii vechi în judeţul Mureş*, dans *Îndr. pastoral Alba-Iulia*, 3, 1979, pp. 125-127; idem, *Tipărituri râmnicene în judeţul Mureş*, dans *Valori bibliofile din patrimoniul cultural naţional*, I, 1980, pp. 83-86.

IV. Les anthroponymes roumains dans la langue des Sicules et des Hongrois

(Documents concernant la présence et la dénationalisation des Roumains)

La grande importance socio-ethnique des noms de personnes (principalement les noms de famille) pour l'étude comparative-historique des problèmes démographiques de Transylvanie (surtout de sa zone orientale) a été, à notre avis, bien révélé dans les chapitres antérieurs (pp. 64-167), constituant une base documentaire de premier ordre. La valeur de ce matériel linguistique-anthroponymique sera analysé avec plus de détails dans ce chapitre «anthroponymique» par excellence.

Les anthroponymes roumains (noms de famille) sont, dans le sens large de ce terme, les noms de famille de la population roumanophone de Transylvanie (le territoire intracarpatique) et d'outre monts, depuis le Moyen Age jusqu'à présent; leur origine linguistique-lexicale (l'étymologie) peut être variée:

a) noms proprement-dit roumains, à savoir les éléments lexicaux de la langue courante (*Albu*, *Bărbat*, *Bucur*, *Cornea*, *Creangă*, *Dumbravă*, *Flor(e)a*, *Lungu*, *Lupu*, *Mare(le)*, *Micu*, *Negru*, *Negrea*, *Roşu*, *Rotaru*, *Scurtu*, *Ursu*, *Văcaru*, *Valea*, *Vulpe* etc.), ou les dérivés de type roumain (*Albulescu*, *Bucurescu*, *Câmpianu*, *Deleanu*, *Lupescu*, *Lupeanu*, *Măgureanu*, *Mărgineanu*, *Micescu*, *Negrescu*, *Pădureanu*, *Văleanu*, *Vulpescu* etc.), formés éventuellement de thèmes hétéroglottes avec des suffixes roumains (*Almăşanu*, *Chioreanu*, *Moldovanu*, *Receanu*, *Remeteanu*, *Rădescu*, *Vasilescu* etc.);

b) slavo-roumains (*Blaga*, *Bogdan*, *Moga*, *Neagu*, *Oprea*, *Radu*, *Voinea* etc., importants et assez nombreux chez tous les Roumains), qui n'ont pas de nos jours de correspondant lexical dans l'idiome roumain, ce qui prouve qu'ils ont été empruntés comme des noms propres (non comme appellatifs) des Slaves et par le biais des Slaves qui se sont mélangés et intégrés dans la romanité du peuple roumain;

c) ecclésiastiques (*Adam*, *Avram*, *Gheorghe*, *Grigore*, *Iacob*, *Ioan*, *Mihail*, *Nicolae*, *Vasile*);

d) d'une autre origine, par exemple coumano-pétchénègue (*Basarab*, *Boer*, *Coman*, *Columban*?), hongroise (*Balint*, *Cheresteşiu*, *Chişiu*, *Ilieşiu*, *Naghiu*, *Suciu* etc., infra, Annexe I).

La principale bibliographie relative à l'anthroponymie roumaine est la suivante: Drăganu, *Rom.*, *IX-XIV*; Ş. Paşca, *Nume de persoane şi nume de animale din Ţara Oltului* (Noms de personnes et d'animaux du Pays d'Olt), Bucarest, 1936, 370 pp.; N.A. Constantinescu, *Dicţionar onomastic romînesc* (Dictionnaire onomastique roumain), Bucarest, 1963, 469 pp., avec de nombreuses lacunes et erreurs dans la traduction des noms, par ex. p. 195: «*Bălaş*, nom ancien, de l'ital. *balascio* (DLR), une sorte de rubis; *Balaş*,-*a*, *Bălaşcu*, etc.», au lieu de ce qu'il représente en réalité: hongr. *Balázs* (lat. *Blasius*); Al. Graur, *Nume de persoane* (Noms de personnes), Bucarest, 1965, des anthroponymes roumains, surtout aux pp. 45-159 (compte-rendu: *SCL*, XVIII, 1967, pp. 91-95, I. Iordan); Alesiu Viciu, *Nume de familie la românii din Ungaria* (Noms de famille chez les Roumains de Hongrie), Blaj, 1902, 29 pp. (selon des catégories, avec des erreurs d'interprétation et de nombreuses lacunes). Une recherche monographique-historique, basée sur une vaste documentation et sur une étude comparative-étymologique de l'anthroponymie roumaine, de sa genèse et des étapes de son développement, des éléments propres à la langue roumaine (noms dérivés ou formés à partir d'appellatifs romains et autochtones, comme *Albu*, *Bărbat*, *Bucur*, *Lungu*, *Negrea*,

etc.) ou des emprunts, représente l'une des tâches les plus importantes de la science historique et philologique de notre pays. Les études d'anthroponomastique de l'Ecole de philologie de Cluj après 1956 (*CercLg.*) concernant la Transylvanie visent plutôt les prénoms (individuels, les soi-disants «noms de baptême») de la période contemporaine et moins les noms «de famille», oubliant presqu'en totalité le matériel médiéval, c'est-à-dire de la phase de début de cristallisation politique de la société roumaine[1].

Les anthroponymes de facture roumaine sont assez répandus en Transylvanie (notamment dans la région sicule) et en Hongrie, étant rencontrés dans certaines familles ou groupes de langue et de nationalité hongroises (qui se déclarent et se considèrent hongrois) appartenant aux trois couches sociales les plus importantes: la paysannerie, les ouvriers et l'intellectualité des villes et jadis même à quelques aristocrates (nobles) hongrois (par ex. *Albu*, *Argyelán*, *Blanár*, *Boér*, *Bogdán*, *Borbát*, *Botiza*, *Korbuly* [arméniens?], *Kosztin*, *Krisán*, *Marosán*, *Moldován*, *Muntyán*, *Oláh*, *Opra*, *Paşka*, *Páşkuly*, *Prodán*, *Puja* (Puia), *Rádúly* (Radu), *Serbán*, *Sztojka*, *Sztupár* etc.). Ils ont été transmis de la communauté linguistique roumaine à celle hongroise suite au processus de dénationalisation des personnes, familles ou groupes de Roumains de Transylvanie et de la zone intracarpatique (jusqu'à la Tisza), qui se sont convertis au catholicisme (ou au calvinisme); oubliant le roumain, ils ont appris le hongrois et se sont assimilés au fur et à mesure à la société magyarophone, à l'époque médiévale et moderne et jusqu'à la chute de la monarchie des Habsbourg de l'Autriche-Hongrie (cf. supra, p. 27 et les suiv.). Ce phénomène est visible dès les XIVe-XVe siècles (des nobles roumains et des knèzes de la zone de Banat, Haţeg, Hunedoara; moins de Făgăraş[2], de Maramureş-Bereg où la magyarisation n'a réussi à pénétrer que dans une petite mesure et seulement dans quelques localités isolées)[3]. Le moyen principale d'attirer les Roumains à la magyarisation a été l'octroi de titres nobiliaires, de privilèges et de servi-

ces en administration: les anthroponymes, plus fréquents à partir des XVIe-XVIIe siècles, apparaissent au sein de l'aristocratie et des grands propriétaires de domaines de Transylvanie, comme le prouvent les répertoires anthroponymiques du matériel documentaire[4], qui contiennent une longue liste de tels noms; nous en mentionnons quelques-uns des plus importants: *Albu* (1680), *Alcs*, *Andreka*, *Andrika* (1679), *Angyi* (1655), *Angyel* (1664), *Anka*, *Ankusa* (1679), *Antoni* alias Dobos (1611), *Baczilla* (1652), *Bálán* (1655), *Bán*, *Barb* (1644), *Barbuly* (1680, 1689), *Baricz*, *Baricza*, *Barla*, *Berlya* (1666), *Birla*, *Bleza* (1578), *Blinke* (1689), *Bochics* (1686), *Bocz* (1649), *Boczel* (1664), *Boda* (1583), *Bode*, *Boér*, *Bogdan*, *Bogya*, *Bohoczel*, *Boka*, *Bokor* (*Bukur*), *Bolgya*, *Borbáth*, *Borhan*, (*Triff*), *Borza*, *Botéza* (1662), *Bot*, *Bottyán*, *Botuza*, *Bozura*, *Bratán*, *Brazul* (1649), *Breduske* (1650), *Bretán*, *Bruzor*, *Bud* de Tőkes alias Csóré (1663), *Bugyul*, *Buksa* (1663), *Bulbuk*, *Bún* (1627), *Butián*, *Buzura* (*Buzere*, Bozura), *Csibán*, *Csobot*, *Csortán*, *Dán*, *Dancs*, *Dászkál*, *Despoth*, *Dobordán* (1667), *Dobrilla* (1656), *Dobrin*, *Dobroka*, *Dobrul*, *Dombrava*, *Dragán*, *Dragota*, *Dragoi*, *Dragsán*, *Dragumér*, *Dragus*, *Drakulya*, *Dsude* (Jude, 1667), *Faur* (1662), *Flore*, *Flora* de Hidas [Podeni, départ. de Cluj] alias Virágh (1665), *Florian*, *Fugye* (1583), *Furka*, *Firkoly*, *Gain*, *Giraszin*, *Granecz*, *Graur*, *Grigor*, *Groza*, *Gruzda*, *Guruzda*, *Hangul*, *Hulpás*, *Jankul*, *Juga*, *Karmassán*, *Kikidán*, *Kifor*, *Kinczell*, *Kirilla*, *Kocsuba*, *Kornya*, *Koszta*, *Kosztandin*, *Kotocz*, *Kotro*, *Kozma* Száva, *Krajnik*[5], *Krisztán*, *Luka*, *Macsukath*, *Madán*, *Makavé*, *Man*(*y*), *Manczur*, *Markocsán*, *Marián*, *Mircse*, *Moga*, *Mojanul*, *Mondra*, *Monyoila*, *More*, *Muncsálán*, *Muntyán*, *Mus*(*z*)*ka*, *Nesztor*, *Nyág*, *Nexul*, *Nyika*, *Nycora*, *Oláh*, *Opra*, *Paska*, *Pastul*, *Pavel*, *Petrán*, *Petru*, *Petrucz*, *Pint*(*y*)*e*, *Pópa*, *Prekup*, *Prodan*, *Radó*, *Radul*, *Rastul*, *Recsiczár*, *Rogozán*, *Román*, *Sorbán*, *Stephan*, *Száva*, *Szávuly*, *Sztán*, *Stancs*, *Sztanissza*, *Sztoja*, *Sztoján*, *Szuszin*, *Tatt*, *Todorán*, *Tomojaga* alias Papdán, *Triff*, *Trufan*, *Tunful* (Tunsul?), *Turkul*, *Urszul*, *Vaczkán*, *Vajna*, *Vanesa*, *Vánkuly*, *Voivoda* (Vajda), *Vizár*, *Vlád*, *Vlájk*.

Une bonne partie de ces nombreux «anoblis», *nemeşi*[6] (nobles hongrois de la Transylvanie féodale) ou semi-aristocrates seront complètement magyarisés au long de deux-trois siècles, changeant leurs noms de famille roumains ou slavo-roumains et disparaissant définitivement de leur communauté populaire originaire (principalement après s'être éloignés du milieu socio-ethnique originaire). Un tel phénomène est bien connu dans la bibliographie, étant présenté par l'historien de Iassy il y a un siècle: «le peuple roumain avait en Transylvanie du temps ancien une noblesse puissante, dont la principale tâche était de défendre le pays contre les invasions étrangères. Cette noblesse se rencontre dans les régions de Deva, Haţeg, Făgăraş, Hunedoara, au Banat et au Maramureş. Etant obligée de participer aux combats, elle ne devait pas, tout comme la noblesse hongroise, payer d'impôt ou de tribut, ou bien la corvée paysanne ... Les voïvodes roumains s'appellent *comes* et ont des titres nobiliaires... Cette noblesse a disparu presqu'en totalité de nos jours, étant absorbée par l'élément hongrois qui l'avait attirée par des faveurs, de sorte qu'à présent il n'y a plus aucune famille noble roumaine en Transylvanie et les quelques noms d'origine noble qui se sont conservés ont pénétré dans la classe du peuple[7]. La noblesse hongroise comptait un nombre important de familles roumaines, telles que les *Corvin* (de Hunedoara), qui donna à la Hongrie un général et un roi, Iancu (Jean Hunyadi) et son fils Mathias Corvin»[8]. D'autres exemples: «la famille hongroise Macskási de Tincova provient de la famille roumaine Sturza, knèze de Caransebeş mentionné en 1292. Les *Noptsa*, *Csura*, *Marila*, *Pripu* sont les descendants des Roumains Dionisiu, Mihail, Vlad et Voicu, mentionnés en 1404; *Mark*, *Kenderesi*, *Szerecsen*, *Roşca*, *Vlad*, *Nandra*, *Balos*, *Popaltul* et *Negomir* proviennent des Roumains Danciul, Costa, Saracin etc. mentionnés en 1464; *Bacsa*, *Farkas*, *Lörincz*, *Sarban*, *Parosi*, *Gruiţa*, *Rezeila*, *Dragith*, *Stroia*, *Popa*, *Sferlea*, *Dragomir* et *Endrea* sont les successeurs des Roumains Ivul, Vlaicul, Dragul, Barbul (1500). Les

preuves de cette généalogie sont indiquées par Hasdeu, *Columna lui Traian*, 1874, pp. 126-128».

Les institutions politiques et juridiques des Roumains étaient (naturellement) plus fortes et plus durables dans les zones où la population roumaine était compacte et plus homogène; vers le milieu du XIXe siècle, l'historien Szilágyi S. remarquait: «il est fort probable que la nation roumaine assujettie (par les Hongrois) ne fût pas trop mécontente. Dans les territoires où elle était plus compacte elle a maintenu ses propres knèzes ou préfets»[9]. De nombreuses familles roumaines de knèzes ou de dirigeants[10], anoblies et converties au catholicisme[11], ont pris des noms de famille hongrois ou de forme hongroise (adoptés délibérément ou forcément par l'officialité dominante)[12], à côté du stock massif (la majorité absolue) d'anthroponymes roumains caractéristiques en Transylvanie (soit des éléments appellatifs romans comme *Bukur*, *Calbase*, *Faur*, *Flor(e)a*, *Furka*, *Jude*, *Nikore*, soit slavo-roumains tels que *Dragics*, *Mircse*, *Radul*, *Vlad* etc., soit ecclésiastiques «internationaux» au Moyen Age). Une situation typique et extrêmement significative est la zone de Hunedoara, où la plupart (presque la totalité) des familles nobles ou anoblies sont d'origine roumaine, principalement les anciens knèzes ayant des noms de famille du type «demotikon» d'après la localité (le village) d'origine ou de leurs propriétés, par ex. *Bácsi* (de Băcia), *Borbátvizi* (de Râu-Bărbat), *Csolnokosi* (Cincişanu), *Csulai* (Ciulcanu, comme Ficsor), *Farkadini*, *Fejérvizi*, *Furka*, *Galaczi*, *Karulyos(d)i*, *Kende(fi)*, *Klopotivai*, *Lindsinai*, *Livádi*, *Macsesdi*, *Osztrovy*, *Ponory*, *Riusori*, *Tustyai*, *Vádi*, *Zalasdi* (infra, p. 331) etc. (cf. *MgyHnd.*, V, pp. 149-245). La plus importante de ce groupe est la famille de *Kende* (Cândea, Chindea), «nobiles Vallachi» de Râu de Mori (Malomviz, à Haţeg, au XVe siècle), qui se transforma en *Kenderes*, *Kenderesy* et ensuite *Kendeffy* de Malomviz, etc.[13]; *Drág*, écrit *Drágh*, devint *Drágffy*[14]; sur un «fidelis noster [du roi] Olachus Sorban vocatus de Ochwa, quem in ritu katholico baptizatum Stepha-

num fecimus appellari» (1366); «Ladislaus dictus Olah, alio nomine Vayas», «Stephanus dicto Olah alio nomine Pinthes», «Stan dictus Fejyr... Olahus» et d'autres cas semblables du XIVe siècle[15]. Le processus de conversion au catholicisme et la magyarisation de l'«aristocratie» rurale et des éléments les plus importants de la population roumaine a continué de façon ininterrompue jusqu'au début du XXe siècle. Parmi les aristocrates et les magistrats de la zone de Hunedoara il y avait au XVIIIe siècle de nombreux noms roumains (magyarisés comme phonétisme): *Bágya*, *Bája*, *Balis*, *Buda*, *Bugyul*, *Furka*, *Hernye*, *Kendeffy*, *Kenderessy*, *Mara*, *Marilla*, *Markocsán*, *Móre*, *Munyán*, *Nán*, *Pára*, *Toplicza*, *Vállya* etc.[16] Cependant parmi les familles de l'élite hongroise (magyarisées) du comté de Hunedoara (disparues pour la plupart)[17], seules quelques-unes avaient au XIXe siècle des noms roumains (*Balika*[18], *Buda*, *Brus*, *Ivuly*, *Kendeffy*, *Moldován*, *Vàlya*); les autres noms de forme hongroise mentionnés par Kővàry étaient probablement magyarisés. Les choses se sont passées de même avec les nombreux personnages historiques plus ou moins anciens, ou bien avec d'autres éléments populaires hétérogènes de l'ancienne Hongrie et de la grande monarchie multinationale des Habsbourg.

Parmi les figures historiques de Roumains les plus célèbres sont, à côté de Ioan (Iancu) de Hunedoara et de son fils, le roi Matia (Mátyás): le voïvode Bartolomeu Drágfi au XVe siècle (cf. *GeschRum.*, pp. 154-161); Nicolaus Olahus, primat de Hongrie au XVIe siècle (cf. Şt. Bezdechi, *Nicolaus Olahus. Primul umanist de origine românească* [Nicolaus Olahus. Le premier humaniste d'origine roumaine], Aninoasa-Gorj, 1939, 126 pp.; *AnIstN.*, V, 1930, pp. 63-85; *GeschRum.*, pp. 186-207); Michael Valachus (1490-1582), vice-roi de la Transylvanie (*GeschRum.*, pp. 199-207); le chancelier transylvain (1597-1598) Ştefan Iosika, Roumain de Caransebeş (*AnIst.*, XII, 1969, pp. 223-229); au XVIIe siècle, Gavril Iovul, Ioan Kajoni (*La Trans.*, p. 262). Pendant le XVIIIe siècle, toute une série d'érudits et de ma-

gistrats supérieurs et moyens de Transylvanie, tels que Ladislau Dobra, professeur à l'Institut des jésuites de Cluj; Petrus Sebessi, «nobilis Transilvanus Valachus Szészsebesiensis», 1725; Alexander Bényei, praenobilis Valachus de Magyar Benye; Nicolaus Dragosi Valachus Thordensis e comitatu eodem; Petrus Dallyai, auteur roumain d'une «vie de St. François de Sales», 1738 etc. (*ErdMEgy.*, p. 291), ainsi que d'autres, ont soit des noms de famille roumains: *Balku*, *Boer*, *Koszta*, *Marosán*, soit, la plupart d'entre eux, des noms de type hongrois[19]. L'évêque romain-catholique de Transylvanie à Alba-Iulia (1749-1759), Anton Stoica (mort en 1770) était roumain, provenant d'une famille qui s'était convertie aux «réformés-calvinistes»[20]. Ces cas sont plus nombreux pendant le XIXe siècle; nous mentionnons quelques-uns d'entre eux: Ioan Dobran, fonctionnaire supérieur (*udvari ügynök*) à la Cour Impériale de Vienne vers 1848 (*MgyOrR.*, p. 71); Moga János, général pendant la révolution de 1848 (*MgyOrCs.*, VII, p. 829); le général autrichien Trapşa vers 1880-1890, chevalier de Caransebeş (*DateIst.*, II, p. 384), qui avait l'habitude de dire «moi, je suis roumain, l'empereur le sait»[21], ainsi que d'autres généraux importants de l'armée austro-hongroise, notamment des Banatois comme Traian Doda, Seracin, N. Cena, Guran, Şandru, etc.[22]; le grand physicien à Vienne Nicolae Teclu, les professeurs universitaires Grigore Moldovanu (à Cluj) et Gheorghe Alexi (à Budapest) déclaraient aussi être roumains (reniés), à côté de nombreux autres qui n'avaient plus que le nom de famille roumain, tel que le professeur à la faculté de droit de Cluj (vers 1872-1918) Boer Elek[23], probablement d'origine roumaine-sicule; Wlad Aloisiu (Alajos), député, devenu noble en 1867, provenant de l'ancienne famille roumaine de Săliştea Maramureşului (*MgyOrCs.*, XII, p. 241, Pótkötet, p. 384); Bud János (né en 1880 à Dragomireşti, Maramureş), éminent statisticien, économiste, professeur et ministre à Budapest, – où, parmi les noms de ministres il y avait en 1950 le nom roumain Marosán György. Toujours d'origine «valaque» (Ola-

hi-Roumains, principalement dans la région sicule, éventuellement du nord-ouest de la Transylvanie et de la Slovaquie, l'ancien «Felvidék», Roumains magyarisés jadis et appelés avec l'«ethnicon» de forme hongroise) est le nom de Oláh – rencontré dans de nombreuses familles nobles de Transylvanie et de Hongrie (*MgyOrCs.*, VIII, pp. 212-215, 332 jusqu'au XIXe siècle), ainsi qu'à d'autres «homines novi» avec ce nom de famille, dont le plus important était Oláh Gusztáv, neurologue et psychiatre pendant le XIXe siècle, fils de l'architecte du même nom de Budapest, etc. (cf. *CsGyKSz.*, p. 303); de tels noms de famille ont émigré aussi vers l'ouest, en Autriche, où nous rencontrons vers 1960[24] le ministre socialiste Franz Olah: son nom ne peut pas être étranger de l'ethnonyme correspondant de forme hongroise et la personne en cause avait probablement (jadis) une origine «olaho» – hongroise de Transylvanie ou d'autres territoires de l'ancienne monarchie habités par les Roumains –, car il est presque impossible qu'un viennois-autrichien d'origine noble ait pris, par snobisme, fantaisie ou goût pour l'exotisme, le nom d'un peuple assujetti, tel que celui de «Olah» des territoires intracarpatiques. L'analogie la plus adéquate pour l'ethnonyme-anthroponyme de «Oláh» de l'Autriche-Hongrie est le parallèle «doublet» de forme slavo-grecque de la zone balkanique: le nom de famille Vlahos fréquent en Grèce (par ex. un général *Vlahos* à Athènes)[25], dérivé avec suffixe slave, *Vlahov* chez les Bulgares, *Vlahovic* chez les Serbes (par ex. un ministre à Belgrade en 1960), indiquant évidemment d'éléments d'origine aroumaine, «cuţovlahi» (macédo-roumains). En Autriche il y a d'autres noms de type roumain, tel que *Krischan*, qui ne peut être que le roumain *Crişan*. De tels exemples sont nombreux et il est presque impossible d'en dresser un tableau complet.

De nombreux et importants éléments roumains ont accédé à la hiérarchie féodale ou capitaliste de la Hongrie et même de l'Autriche[26] (servant les intérêts et la culture d'autres peuples et même les oppresseurs de la nation de leur patrie d'origine, la Transylvanie);

plus nombreux encore ont été les gens du peuple, principalement les fonctionnaires, les artisans, les ouvriers, les commerçants et d'autres catégories sociales avec des noms roumains magyarisés (noms de famille) en Transylvanie et en Hongrie[27], ainsi que dans d'autres pays limitrophes ou plus éloignés[28].

Les quelques exemples que nous avons mentionnés démontrent la nécessité impérieuse de ré-analyser tout le matériel documentaire du point de vue de l'onomatologie, qui peut et doit se mettre au service de la recherche historique. Sachant que le mélange d'éléments ethniques variés et leur assimilation dans le cadre de «la nation dominante (majoritaire)» représente un phénomène naturel et même nécessaire jusqu'à un certain point dans un Etat polyglotte et tellement hétérogène comme la monarchie des Habsbourg (supra, p. 32, etc.), une étude intégrale relative à la magyarisation et à l'intégration de tant d'éléments et de groupes ethniques serait à même de démontrer l'apport exact des Hongrois authentiques («ősmagyar»), parallèlement à l'apport des différentes «nationes», à la formation de l'Etat et de la culture hongroise, avec la structure sociale et démographique dans l'ancienne Hongrie (féodale et bourgeoise), ainsi que dans la région sicule.

Nous rencontrons chez la population magyarophone, à côté de toponymes[29] et de mots usuels, de fréquents anthroponymes roumains dans la région sicule, adoptés par dénationalisation, c'est-à-dire transférés à la communauté sociale hongro-sicule par l'intermédiaire d'individus ou de groupes de Roumains qui sont devenus sicules, perdant leur langue, quelques-uns leur confession et la plupart la conscience de leur origine socio-ethnique. Le fait que la totalité de ces Hongrois ayant des noms de famille roumains est formée exclusivement de Roumains convertis est démontré amplement par le processus de magyarisation que nous venons de présenter (chap. I et II), ainsi que par la certitude que dans le cadre de la monarchie austro-hongroise les Hongrois de Transylvanie et de Hon-

grie ou de la région sicule ne pouvaient pas prendre les noms de famille d'une population assujettie se trouvant dans un état d'infériorité politique, économique et juridique. Avant 1918 et même après cette date il était impossible que les Hongrois aient adopté des noms propres roumains (éventuellement par «traduction»); de sorte que ceux qui avaient des anthroponymes roumains dans la société féodale et bourgeoise hongroise sont tous des Roumains dénationalisés, même en l'absence d'autres indices (ce qui est normal, si l'on tient compte des conditions de l'époque) sur leur origine ethnique[30].

Les anthroponymes roumains dans la région sicule sont (ou plutôt, étaient) très nombreux, typiques et très significatifs du point de vue linguistique et socio-historique[31], plus nombreux dans les documents du XVIIe siècle et les suivants, pour qu'aux XIXe-XXe siècles (lorsque la documentation écrite est beaucoup plus abondante: actes, épitaphes, monuments, presse, littérature, etc.) leur nombre devienne impossible à préciser. Cependant par rapport au nombre impressionnant des anthroponymes hongrois dans les documents des siècles derniers, les noms roumains (et slavo-roumains) restent toujours en minorité, disparaissant même à un moment donné par deux raisons (en discordance avec le grand nombre de la population, surtout rurale roumaine, romanophone): *a*) la situation d'infériorité économique et socio-juridique de l'élément roumanophone, la plupart étant des serfs, des éleveurs de bétail, des artisans, des gens modestes et pauvres, qui se manifestaient rarement et de façon équivoque dans les documents écrits, *b*) le remplacement (le changement, la «traduction») de nombreux noms roumains par des noms hongrois (infra, pp. 310-317). Dans le matériel documentaire relatif à la région sicule (les anciens «sièges», supra, pp. 42-43) des XVe-XVIIIe siècles il y a (comme nous avons pu remarquer dans les pages antérieures) des anthroponymes roumains qui dans l'étape ancienne (comme dans celle actuelle) étaient portés par des éléments ethniques évi-

demment roumains (roumanophones); mais il est fort probable que la plupart d'entre eux se déclaraient et étaient considérés «sicules», intégrés dans les masses magyarophones. Dans quelques collections de documents (principalement les grandes «Archives sicules» *SzOkl.*, les conscriptions et les répertoires de personnes dans la revue *GenF.* et la brochure *ErdMest.*, deux «archives familiales» *EndLev.* et *SándLev.*, la série de *DocArd.*, les documents mentionnés et utilisés dans l'excellent *OklSz.*, le matériel du XVIIIe siècle publié par T. Popa, N. Iorga, etc.), ainsi que dans la toponymie soi-disante «mineure» – montagnes, vallées, localités, etc. (par ex. dans *GyHNev.*) et dans d'autres sources documentaires-bibliographiques (*CsGyK.*, *CsGyKSz.*, *UdvT.*, etc.) il a quelques exemples, énumérés en ordre chronologique, mais mentionnant exclusivement l'ancienne attestation.

En 1426 nous rencontrons des «fideles nostri Ioannes Kenesius dictus Magyar et *Radul* filius Czako de Bereczkfalva nostr(a)e declararunt majestati quod in confinibus Terr(a)e Siculorum nostrorum versus partes Moldaviae existeret villa Valachalis Bereczkfalva vocata» (*SzOkl.*, I, p. 120; Ioan Kenesius-Magyar et Radul, le fils d'un Czako, faisaient partie de l'élite des Roumains de Breţcu, localité roumaine). En 1492 était mentionné à Sfântu Gheorghe un Blasius *Roma* (*SzOkl.*, III, p. 118, éventuel «Roman»); en 1507 à Odorheiu la famille ayant un nom typique et évidemment roumain, *Ficsor* Ladislau et Anton, qui reçoivent des propriétés dans la «Plaine» («nemes udvarhelyi Ficsor Lászlónak és Antalnak Rücs és Pakocsa helységben bizonyos vett joszágrészeket», *MgyHnd.*, V, p. 679)[32]; en 1510 «quidam *Czorda* nomine et Chygan Walachi in Ilijefalva [Ilieni, départ. de Covasna] commorantes» (*SzOkl.*, I, pp. 322-323); en 1517 Petrus *Ficsor* d'Atosfalva [Hoteşti, départ. de Mureş] in comitatu Albensi Transilvaniae jur. assor. (*GenF.*, III, p. 88); en 1538 Albertus *Wancha* de Zekelfalva, Szabó K., *A régi székelység* (1890), p. 74; en 1549 nobilis Ladislaus *Drakulja* (*SzOkl.*, IV, p. 15); en 1554 Georgius *Volah* à Târgu-Mureş (*SzOkl.*, V, p. 69; *OklSz.*, 708 = «Oláh»);

en 1566 *Borbat* Ioan, *Borbat* Petru, *Borba* Franciscus[13]; *Boyer*[14] Martin; *Chortan* (?) Balas (*SzOkl.*, II, pp. 196-204); en 1578 *Moga* Iudit (*SzOkl.*, IV, p. 28), Mihail *Rado* (IV, p. 20; forme différente de *Radul(y)*, donc il est possible qu'il ne soit pas roumaine); *Guzoran* [nom sicule ou slavo-roumain, turc?] Nicolae, biró (*SándLev.*, p. 28); en 1580 Balthasar de *Bottyan* (*SzOkl.*, IV, p. 74; nom roumain d'après Edelspacher et Hunfalvy, infra, p. 292; incertain); en 1581 *Bacz* Borbara, Kata, Toma, Ioan (*SzOkl.*, V, pp. 129, 130, 146; *OklSz.*, 41 et 1.127; *Baciu*, *Bács*?); en 1586 *Opra* Paulus à Tomeşti (Ciuc, *EndLev.*, p. 5), en 1587 *Opra* Pál, *Csurra* Mihok (*SzOkl.*, V, p. 142; *EndLev.*, p. 6; *OklSz.*, 143, 658); en 1588 *Bogács* Ioan à Mădăraş (Ciuc, *SándLev.*, p. 35; nom sicule ou slavo-roumain?), *Boer* Georgius de Vărghiş (*SándLev.*, p. 36), en 1592 idem (*SzOkl.*, IV, p. 116); en 1590 Blasius *Kozta* (IV, p. 115); en 1596 *Olah Radul* az Amadefalvi esztenán való major juratus et un *Olah* János, *ProtOdorh.*, II/2, B, 107 (Madefalău-Siculeni; *StUn.*, 1966, 1, 130); Martinus *Boer* de Tarchafalva nobilis annorum quasi 45 (*ProtOdorh.*, II/2, B, p. 63); en 1599 Mihail *Maga* (= Moga), berger (*SándLev.*, p. 42).

Parmi ceux qui avaient des anthroponymes roumains dans l'armée et à la cour d'Etienne Báthory (1576-1586) en Pologne[15], quelques-uns provenaient assurément de la région sicule, comme l'indique le prénom typiquement hongro-sicule joint à un nom de famille roumain: Andreas *Bogdan*, *Michael Bokor* (Bucur?; infra, p. 287), Thomas *Manya* (Manea), Andreas *Oláh*, Antonius *Oláh*, Blasius *Oláh*, Elias *Oláh*, Petrus *Oláh*, Blasius *Petrasko*, Blasius *Raduly*, Andreas *Vajna* (*RatCBáth.*, pp. 8, 24, 27, 101, 105, 109, 148, 150, 152, 164, 167), éventuellement le «décurion» Ioannes *Bojer* (p. 151). De telles combinaisons d'anthroponymes (ou leurs éléments) sont fréquentes et caractéristiques dans la région sicule et chez les Roumains siculisés, et dans l'armée et à la cour de Báthory en Pologne il y avait de nombreux Sicules, comme l'indiquent d'autres éléments de leur anthroponymie[16].

En 1602, dans la conscription organisée par le général Georges Basta, parmi les «nomina nobilium, primipilorum ac libertinorum sedis Siculicalis Sepsi, Kezdi, et Orbai» apparaissent quelques noms roumains: *Valika*, *Bariczi*, *Falka*[17], *Danka*, *Roman*, *Bacsó*, *Baljko*, *Baliko*, *Zima*, *Paskó*, *Buna* (Bunea?), *Bozok*, *Kupán*, *Dancs*[18], *Gruzda*, *Bogdán*, *Tusan*, *Olah* (et *Olá*), *Muzka*[19], *Raduly*, *Czipan*, *Boda*, *Guzoran*, *Dobra*, *Borbat*, *Dragiczy* etc. (*SzOkl.*, V, pp. 179-243). Toujours en 1602, à Odorheiu-Cristur: *Dáne*, *Olá*, *Ban* [?], *Zakuly* [? «Székely»?], *Borda*, *Kinda*, *Csortán*, *Antonia*, *Boka*, *Boer*, *Bezerad* et *Bozarad* (Basarab)[20], *Bogis*, *Mircse* etc. (*SzOkl.*, V, pp. 284-320). Dans la conscription (*lustra*) du siège d'Odorheiu de 1604, parmi les «primipili»: *Boda* Ioan (commune de Filia), *Borbát Toma* (Tălişoara), *Boer* Anton (Tărceşti); des «libertini» un peu plus nombreux: *Boka*, *Oláh*, *Matei*, *Boda*, *Boer*, *Bujer*, *Kolczár* etc. (*GenF.*, X, pp. 9-14, 45-51). Dans la zone de Târgu-Mureş: *Nigre* Mihail, *Trufan* Ştefan, Ioan, *Olá*, *Boer*, *Czipan* (*SzOkl.*, V, pp. 270-283); en 1603 sur la Vallée du Niraj (Nyárád): Stephanus *Truffan*, Georgius *Oláh*, Nicolaus *Dromboly*; *Boer*, *Myrcze*, *Mosa* (*SzOkl.*, V, pp. 244-268).

Comme nous pouvons remarquer, ce sont des exemples relativement peu nombreux (dont quelques-uns incertains ou insignifiants): leur nombre réduit, en cours de disparition dans les documents jusqu'au début du XVIIe siècle, s'explique par la situation subordonnée de l'élément ethnique roumain, par son infériorité socio-juridique et politique, son isolement par rapport à la nation sicule privilégiée, dominante, sa participation réduite aux actions et aux manifestations à caractère juridique-économique consignées dans les actes et les parchemins des Sicules, «lustra Siculorum», et non «-Valachorum». Par conséquent, on ne peut pas s'attendre à rencontrer des noms valaques parmi les «primores»; il y en a peu parmi les «primipili» (cavaliers) et dans les formations militaires des Sicules, consignés dans les documents du XVIIe siècle; la plupart de ceux qui avaient des noms roumains ou «Oláh» étaient «iobba-

giones» ou «inquilini» (journaliers). La vérité est que ceux-ci ne sont pas nombreux non plus, mais ils existent quand même!

Pendant le XVIIe siècle, les attestations deviennent plus nombreuses dans les documents: en 1605 «*Oláh* János czikzekben Amadeujfalui» (*ProtOdorh.*, II/3, E, 239); il doit être celui mentionné en 1596 (supra, p. 284); en 1606 *Oláh* Tamás à Ocna de Sus; à Nicoleşti un «szentmiklosi *Oláh Mihált* Karácsonköven (à Piatra-Neamţ) az városiak és az vornik megfogták vétek nélkfül es vöttek el tölc fl. 12», *DocArd.*, VII, p. 310; toujours là-bas un *Petres* Mihály; en 1609 *Oláh* Ştefan et *Bogdan* Paul à Dăneşti (Ciuc, *SándLev.*, pp. 55-56); *Opra* Paul de Tomeşti (Ciuc, *SándLev.*, p. 57; *CsGyKSz.*, pp. 90-91). La grande famille, ayant de nombreuses ramifications dans la zone de Covasna, *Vajna* (Voinea) de Pava est attestée en 1610: *Vajna* Ştefan (*MgyOrCs.*, XII, pp. 13-20). En 1614 le nombre des Roumains et des noms roumano-slaves est relativement élevé: «regestratio» (index civitatum, oppidor. villarum et possessionis sedium Siculicalium Maros, Udvarhely, Sepsi, Kezdi et Orbay, item Csik, Gjergjo et Kasszon, cité par Benkő, *MarSz.*, p. 93), dans 270 villages sont mentionnés au total 660 noms de Roumains (copiés et communiqués par Şt. Meteş), la plupart étant serfs et journaliers, qui présentent du point de vue linguistique-onomatologique un mélange intéressant et très significatif: 439 (plus de deux tiers) sont *Oláh*, le reste sont des noms roumains et roumano-slaves, tels que *Albu* (Benedic, primipilis à Zagon, Ioan ped. pixid. etc., Petru), *Ban*, *Barbu*, *Banciulea*, *Boca*, *Bucur*, *Butica*, *Chiriah*, *Ciubăr*, *Dan*, *Luca*, *Musca*, *Oprea*, *Păcurar*, *Prodan*, *Radul* (par ex. Radu Ioan, primipilus à Ciumani-Csomafalva), *Roman*, *Sorban*, *Stanciul*, *Stoian*, *Trifid*, *Vancea*; des noms hongrois (Birtalan, Chendi, Fărcaş, Fekete, Fodor, Hajdu, Hosu, Mesaros, Nagy, Santa, Tamasi, Vaida, Veres); quelques-uns étaient de Făgăraş, Trei Scaune et de Valachie, mais la plupart étaient autochtones, c'est-à-dire originaires des villages où ils travaillaient et avaient été enregistrés par la conscription. Une conscription toujours de 1614

des sièges de Ciuc, Giurgeu et Casin comprend quelques noms: dans le village de Casin (Kászonujfalu; supra), Iacobeni (Kászonjakabfalva): *Baricz*, *Kalina*, *Oláh*, *Opra*; Ciucsângeorgiu parmi les «iobbagiones» *Balika*, inquilini Kendi István habitant dans la maison de *Todor* Valentin, plusieurs *Olá*; à Bancu (Bánkfalva) «primipilus» *Moldovan* Ioan, «antiqui iobbagiones» *Olá* Ioan, *Dobondi* Ioan, *Olá* Matei etc. (*GenF.*, XI, pp. 49-54); à Ciucani (Csekefalva) Szőcs *Opra* inquilinus, *Borka* Ioan; à Cosmeni (Kozmás) «primipilus» *Borbat* Ioan, inquilinus *Olá* Matei; Sâncrăieni (Szentkirály) inquilini *Olá*, *Raduly* Ladislau; Jigodin (Zsögöd) *Raduly* Ştefan; Tuşnad *Olá* Ştefan, iobbagiones *Vernika* Ioan, *Olá* Ştefan; Misentea (Mindszent) inquilinus *Olá* Nicolae; Sântimbru (Szentimre) ped. pix *Dobordán* Ştefan, inquilini *Olá Sorban*, *Ola* Gheorghe (*GenF.*, XI, pp. 94-99, 129-132). La conscription du siège de Gheorgheni de 1616: *Oláh* Ilias inq. de Ioannes Litterati, Fekete Matei oláh fi., *Boghdan* Ştefan J., *Dancz* Mihail l(ibertinus), Anton, Gheorghe p.; *Oláh* Andrei inq. Francisci Péter, *Raduli* Ioan I., *Dobra* Angalit I., *Oláh* Matei j(obbagio), Cziorba *Opra* j. Ioannis Dienes, *Oláh* Petru, *Raduli* Ioan, l. debilis, *Oláh* Andrei j. Gregorii Dorgo, *Bongy* Ioan j. Valentini Borsos, *Oláh* Ştefan inq. relictae Georgii Asztalos, *Barincz* Petru, Nagy *Stoika* j. Petri Bariez; plusieurs *Oláh*, *Raduli*; *Oláh* Ioan J., *Koztena*, *Muszta Opra* inq. de *Oláh* Ioan, Cziby Gheorghe l. *Roman*, *Oláh* Lucas pix(idarius), *Dragicz* Ioan pix., *Dragicz* Mihail j., *Bokor* Mihail, Boka *Opra*, *Oláh Opra* etc. (*GenF.* V, pp. 71-72, 81-83). Dans d'autres documents: en 1622 *Boer* Ştefan de Tărceşti (Táresafalva, Odorheiu), assesseur à Cristuru (*UdvT.*, p. 331); en 1627 *Dragiz* Ioan de Tomeşti (Ciuc, *SándLev.*, p. 66); en 1636 *Czibre* Petru et *Oláh* Ioan, nobles, citoyens jurés d'Odorheiu (*UdvT.*, p. 363); providus Ioannes *Oláh* alias *Purkarja*, à Odorheiu (*SándLev.*, p. 76); *Boda* alias Nagy Balázs, serf d'Aita Seacă (*EndLev.*, p. 24); Bajka *Opra* serf (*EndLev.*, p. 26); en 1639 à Olteni (Oltszem, départ. de Covasna) *Biroga*, *Bogdán*, *Bucz*, *Mihalica*, *Mirchie* (= Mircea), *Vajna*

(*SándLev.*, pp. 86-88); *Roman* Ştefan et *Rattar* (Rotaru) Gyula (Iulius), serf roumain (oláh jobbágy, *UdvT.*, p. 385). En 1658 la conscription du siège de Ciuc Supérieur (regestum familiarum primipilorum), de plusieurs centaines de noms les roumains semblent être: *Martsan*, *Gurzo*, *Guzoran*, *Ola* Francisc, *Bukutzon* Andrei, *Dobordan* Martin, *Borbat* Ioan minor, *Karda* [?] Mihail (*GenF.*, IX, pp. 15-22, 47-53). En 1659 *Petre* Ioan, serviteur de Daniel Francisc, devenu «chevalier» (*UdvT.*, p. 387); en 1663 *Boer* Martin de Tărceşti, noble (*SzOkl.*, IV, p. 300); en 1671 Martinus *Dobordan* de Sântimbru (Ciuc), devenu primipilus (lófő, *CsGyKSz.*, p. 113; *SándLev.*, p. 130); *Oláh* Emeric de Ciumani (Csomafalva), devenu primipilus (*CsGyKSz.*, p. 116); en 1677 *Borbath* Matei et Francisc devenus nobles (*UdvT.*, p. 388). En 1690 à Trei Scaune et à Zagon: Stephanus *Boér* viceiudex sedis Kézdi (*ErdM.*, 1941, pp. 312, 325 etc.), *Vajna* Ferenc, *Vajna* Orbán à Zagon (*ibid.*, pp. 313, 314, 315 et passim), primipilus Franciseus *Csorja* de Zagon (p. 317), nobilis foemina Elisabetha *Vajna*, nobilis quondam Ioannis *Guruzda* de Zagon relicta vidua (p. 318); primipilus Stephanus *Albo* mediocris de Zagon, annorum circiter 40 (p. 318); primipilus Thomas *Albu* de Zagon annorum circiter 46 (p. 319); providus Demetrius *Oláh*, jobbagio generosi domini Georgii Jankó de Zagon annorum circiter 25 (p. 323). En 1691 la conscription des nobles de Trei Scaune contient peu de noms roumains (slavo-roumains): *Mihalcza*(?), *Vajna*, *Ban*, *Baricz*, *Alda*, *Balyko*, *Borcza*, *Roman*, *More*, *Dobri*, *Balyka*, *Bajku*, *Ola* etc. (*GenF.*, IX, pp. 73-78, 102-105, 126-130). En 1696 *Vojka* Toma à Sânsimion (*EndLev.*, p. 171).

Pendant le XVIIIe siècle, les mentions relatives aux Roumains et aux noms roumains se multiplient beaucoup; cependant ce fait n'est pas dû à «l'intensification de l'immigration roumaine» (comme certains érudits, ainsi que Tóth I.Z. essayaient de présenter les choses pendant l'occupation horthyste du nord-ouest de la Transylvanie), mais principalement à la participation plus fréquente, plus

active et plus directe des Roumains à la vie publique, Roumains qui sont au fur et à mesure assimilés par les Sicules, soit en gardant leur anthroponymes roumains, soit en les changeant, la plupart d'entre eux, avec des noms hongrois (les mêmes sources documentaires, supra, p. 278):

Regestum sedis Siculicalis Superioris, 1702, *CsGyKSz.*, pp. 520-540, quelques noms roumains ou probablement roumains: *Bács*, *Guzorán*, *Bogács* (?), libertini Emericus et Blasius Val(achi?), *Csia*, *Baricz*, *Trutza*, *Bajko*, *Bokor*, *Opra*, *Koszta*, *Dancs*, *Mojsa*, *Kosztály* etc. Parmi les aristocrates sicules de François Rákóczy, dans son action de 1703-1711, il y en a trois avec des noms roumains: *Boer* Paul, *Boer* Gabriel et *Vajna* Ştefan (*EmlSzM.*, p. 637, «Bujdosó kuruczok Moldvában és Havasalföldön»); en 1705 un *Száva* Mihail devient «labanc» [soldat impérial à l'époque du mouvement contre les Habsbourg de Hongrie et de Transylvanie – n.t.] (*UdvT.*, p. 423). Pendant le XVIIIe siècle, à Brăduţ (Bardocz), une famille avec le nom typique de *Borbáth* (v. Bărbat) accède à des situations sociales assez importantes: en 1794 Ioan et Mihail étaient juges dans cette localité (*MgyOrCs.*, II, p. 163). Les haïdouks de la zone d'Odorheiu étaient célèbres au début du siècle: *Balika*, *Bucur*, *Kimpian* (Câmpianu), Fekete Vasile, dont l'origine roumaine est reconnue (*UdvT.*, pp. 434-435); la série de «latrones» de la zone de Ciuc est contemporaine: *Sztan Baltesh*, *Raducz*, *Juon*, *Nikora*, *Onucz*, *Kaluttul*, en 1713 (*SzOkl.*, VII, p. 195). En 1726 à Atia: *Boer*, *Booka*, *Kioran*, *Moga*, *Oláh* etc. (supra, p. 77). Pendant la seconde moitié du siècle nous pouvons mentionner quelques séries, telles que: Siculeni (Madefalău, (A) Madéfalva, Ciuc) «Michael *Raduly* et Bernardus Ferencz Madef. ibidem a regalibus occisi» en 1764 («Siculicidium», *CsGyK.*, II, p. 26); ensuite des matériels onomastiques très abondants et significatifs dans la zone du sud du département de Trei Scaune (Covasna) compris dans le registre du procès ayant eu lieu entre Francisc Henter de Sepsi Szentiván (Sântion-Lunca) et un nombre de militaires sicules en tant que

juges jurés des villages de Lisnău et Ozun (1781)[41]; de nombreux noms de famille roumains des plus typiques, tels que *Boer*, *Opra*, *Olá*, *Stanciul Baba*, *Tunea*, *Raduly*, *Gligor*, *Ald(e)a*, *Bailla*, *Aldika Munteanu*, *Stoika*, *Stanciu*, *Drăganu*, *Nitsulj Thodor*, *Bulántsa Barbulj*, *Gheorghe*, *Stan*, *Matei*, *Manea Bulancu*, Ioan *Comşa* (Komsa), *Sorbány* Mokány, *Szelecsánu*, Stan *Blidaru*, *Vacaru*, Mukács *Bajkó*, *Iuonicza*, *Cretzuli*, *Burtsa* (Burcea), *Homotea*, *Kapata* (Capota), *Bailla*; Gheorghe *Vasil*, Gheorghe *Darabant*, Ioan *Nyaguly*, Ioan *Kosztandi*, Mihail *Bajko*, Ioan *Baba*, Gheorghe *Oprea*; de 1779: Ioan *Drăganu*, ailleurs Ştefan *Pop*, quelques *Ciocan* (Tsokán) et *Bador*, Ioan *Tompa*, *Dragamer*, *Berde*, *Benke* (Benchea), *Todor*, *Cserea*, *Moldován*, *Dragamer Nyagully*, Pap *Nyágully*, *Kilitza*, *Kiritza Todor*, *Raczula*, *Pay*, Bordaş *Dragomir*, plusieurs *Buts*. Ils proviennent des villages de Saciova, Măgheruş, Săntion, Reci, Coşeni, Chichiş, Boroşneul Mic, Dobolii de Jos, Aninoasa, Bita, Comalău, Păpăuţi et Zizin. La plupart de ces villageois ont été magyarisés, mais uniquement ceux habitant dans des villages où l'élément roumain avait «disparu», c'est-à-dire ne figurait plus dans la statistique hongroise du dernier temps (1910), comme: Saciova (Roumains 3 – Hongrois 271), Reci (Roum. 3 – Hongr. 890), Coşeni (Roum. 0 – Hongr. 453), Bita (Roum. 0 – Hongr. 430), Aninoasa (Roum. 1 – Hongr. 489); dans ces villages, les nombreux *Nyaguly*, *Raduly* etc. et leurs descendants sont donc devenus Sicules. Dans les autres villages ils se sont maintenus en quelque mesure: Măgheruş 62 Roumains, Chichiş 375, Boroşneu 1.059 (?) etc. D'autres séries (certains noms se répètent): *Manea*, *Matei*, *Neagu*, *Gheorghe*, *Stan*, *Raduli Stan*, *Komăn* István, Ioan *Comşa*, Dumitru et Barb *Bulárka*, *Algye Muntyan*, *Marin Vaszi*, Ioan *Sztankuj*, *Olah Vaszi*, Simon *Raduly*, Clemens *Sorbány*, *Serban*, Mihail *Oprea*, Ioan *Dregány*, *Opre Blidarul*, *Matsellar* Vasile, Gheorghe *Văcarul*, Ion *Tohăneanul* (Takanan), *Oltyan*, *Sztanciu*, *Paskuj* etc.; *Plotzkár* (Ploscarul), *Boile* (Boilă), *Drăganu*, Ioan *Vojkully*, *Oprea Bucur*, *Oprea* Gheorghe, Coman *Munteanul*. Dans le siège de Mureş, pendant la

seconde moitié du XVIIIe siècle, de longues conscriptions de fidèles et de prêtres orthodoxes, la plupart avec d'anthroponymes roumains, *DocMur.*, pp. 8-81 (avec de nombreuses erreurs de transcription et d'impression), supra, pp. 80-84. Celui qui avait découvert le minerai de cuivre à Bălan (Ciuc) en 1780 était le roumain Ioan *Oprea* (*CsGyK.*, II, p. 48 «egy Opra János nevü Timafalvi oláh fedezte fel pásztorlásában»).

Parmi les livres ecclésiastiques mentionnés par Iorga dans la même zone de Trei Scaune il faut retenir: «les serviteurs de Dieu *Oprea* le maire (*birău*) et Mihail *Morariul* (le meunier) de Belin» (1760), village où, d'après la statistique de 1910, la situation était la suivante: Roumains 0, Hongrois 667 (en 1846: 87 familles de Roumains «non uniates», *Şemat.*, 1846, 177, – c'est-à-dire la plupart sinon la totalité des habitants); «cette sainte liturgie fut achetée par Gheorghe, du prêtre Dimitrie et fut donnée au soussigné, prêtre *Bucuru* – Bokor prêtre Nagy Borosnyai», «moi, le prêtre Bucur de Boroşneu Mare – Nagy Borosnyai Bokor pap» (1775), village ayant 14 Roumains, 1371 Hongrois en 1910 (mais 114 personnes «uniates», *Şemat.*, 1835, quelque 6-7 familles «non uniates», *Şemat.*, 1846, 177).

Il est absolument nécessaire (afin d'avoir une information correcte sur les réalités socio-ethniques et démographiques) que ce matériel documentaire soit intégralement et attentivement réexaminé, renonçant aux «préoccupations polémiques» (comme l'historien Tóth I.Z. avait suggéré à juste titre), se servant à la fois du matériel inédite existant[42]; cependant ce n'est pas correcte de s'imaginer que les Roumains (ou les anciens Roumains) de la région sicule n'étaient que ceux qui apparaissaient dans les documents en tant que «Valaques (oláhok)» ou ayant des anthroponymes de facture roumaine (slavo-roumaine), éventuellement de confession grecque (orientale), car la plupart d'entre eux (principalement les gens libres, les anoblis et les riches, mais également certains serfs et journaliers) avaient des noms de famille hongrois à partir du XVIIe siècle ou

même avant, tout comme dans les autres zones de l'ancienne Hongrie (cf. infra, pp. 311-312, 328-329), et la majorité absolue de la population rurale roumaine n'apparaît de façon individuelle, «nominale» en aucun document écrit.

Plus tard, pendant le XIXe siècle, il y a des attestations documentaires massives en ce qui concerne l'anthroponymie roumaine du territoire sicule – dans les ouvrages de littérature, dans l'historiographie, la presse, les épitaphes, etc.; par ex., parmi les propriétaires les plus importants de Ciuc, Giurgeu et Casin, consignées dans le volume *CsGyK.* (Benkő), I, p. 45: túsnádi pap *Ráduj* Ferenc, II, p. 28 *Petres*, *Bariczi*, 31, 36 *Zsok*, 119 *Nedelka*, 134 *Boda*, 141 *Forika*, 144 *Szarokan*, *Czarán* (Arméniens?), *Bajkó*, *Csortán*, *Kosztandin*, *Borka* etc.; le journal de voyage de Sándor I. dans la zone de Homorod, publié posthume (*SzHUt.*): *Bokor*, *Dregus*, *Nitzuj*, *Noda* etc. (la plupart étant roumains à la moitié du XIXe siècle). Les listes avec «les noms de famille (*családnevek*)» rédigées par Kriza J., *Vadrozsák. Székely népköltési gyüjtemény* (Roses Sauvages. Recueil de littérature populaire sicule), Kolozsvár-Cluj, I (1865), pp. 384-385 mentionne parmi les Sicules: *Albu*, *Antonya*, *Barducz*, *Baricz*, *Balika*, *Borbát*, *Botyán*, *Boszorát*, *Csortán*, *Gruzda*, *Kolcz*, *Mircse*, *Orbok*, *Rado* etc. (dont quelques-uns furent par la suite révélés comme éléments roumains par Edelspacher, *NyK.*, XII, 1876, pp. 111-112, Hunfalvy, *NyK.*, XIV, 1878, p. 305); dans la même collection célèbre de littérature populaire sicule il y a des surnoms (*gúnynevek*), p. 388: *Akácios* (il existe en hongrois comme appellatif), *Fataró*, *Kutrejos* (appellatif aussi) et des noms roumains d'animaux (*Blezoj*, *Dregan*, *Gribej*, *Kurbuj*, *Lupe*, *Maruca*, *Mundra*, *Murgui*, *Ursze* etc.) que personne n'a mentionnés jusqu'à présent. A. Paul (*Între Someş şi Prut*|Entre le Someş et le Prout], 1905, pp. 135, 218-238) a signalé par hasard quelques noms de la zone méridionale du département de Covasna (Trei Scaune): *Algya*, *Bács*, *Bokor*, *Dragomir*, *Csolopán*, *Remetyán*, *Tampa*. Cependant celui qui a offert pour la première fois des ta-

bleaux plus amples d'anthroponymes roumaines dans la région si-cule fut le géographe de Cluj S. Opreanu, *Ţinutul secuilor* (Le Pays des Sicules), dans *LucrGeogr.*, III, pp. 107-121 (*Die Szekler*, pp. 94-99): listes provisoires, partielles, comme l'auteur même le reconnaît (donc avec des lacunes qui s'avèrent être nombreuses et assez graves); il y a plus de 650 noms de famille que le professeur Opreanu avait copiés de cadastres, matricules, livres fonciers, épitaphes, dans les zones des anciens départements d'Odorheiu (13 localités: Odorheiu, Dealul, Zetea, Corund, Praid, Atia, Atid, Cristur, Mihăileni, Tărceşti, Dumitreni, Vlăhiţa, Poloniţa), Trei Scaune (28 villages: Estelnic, Poian, Sânzieni, Valea Seacă, Petriceni, Lemnia, Breţcu, Aita Mare, Bicsad, Arcuş, Boroşneu Mare, Pădureni [ancien Bessenyő], Dobolii de Sus, Coşeni, Sâncraiu, Fotoş, Bita, Olteni, Bodoc, Anghelus, Eresteghiu, Chileni, Belani, Alungeni), Ciuc (4 villages: Ciucani, Simoneşti, Vrabia, Casin). Dans la zone de Gheorgheni-Giurgeu (Suseni, Ciumani, Joseni, Gheorgheni, Valea Strâmbă, Chileni, Lăzarea, Ditrău, Remetea, Voşlobeni) T. Chindea (*Contribuţii* [Contributions] [supra, p. 127], pp. 29-32) mentionne de nombreux anthroponymes roumains et dans la région orientale du département de Covasna (Herculian, Băţanii, Bodoş, Aita Seacă, Biborţeni, Baraolt, Aita Mare, Valea Zălanului, Bicsad) chez G. Popa-Lisseanu, *op. cit.* [supra, p. 127], ainsi que chez d'autres auteurs (Iorga, Dumitraşcu, Ţuţuianu, Negreanu etc.). Lors de la campagne pour l'étude de la composition sérologique du sang, dr. P. Râmneanţu (Cluj) a rédigé des tableaux complets avec les noms des habitants (surtout les élèves fréquentant l'école primaire) dans chaque village qu'il a visité; mais il n'a publié de tels anthroponymes que pour 28 communes (Arcuş, Hăghig, Aita Mare, Dalnic, Reci, Micfalău, Brateş, Esteinic, Turia, Breţcu, Filiaşi, Lupeni, Corund, Jimbor, Mereşti, Ocland, Lueta, Cuşmed, Şiclod, Zetea, Lăzarea, Siculeni, Racul, Gârciu, Sânsimon-Simoneşti, Cosmeni, Măgherani, Săbed – avec certains éléments ou formes qui ne sont pas rencon-

trés chez les autres chercheurs roumains, *BulEBiopol.*, VI, 50-51). De nombreux anthroponymes roumains chez la population roumaine de la région sicule furent signalés comme tels dans la presse (supra, p. 129) de la zone d'Odorheiu, Trei Scaune et Ciuc (cf. aussi *CsGyKSz.*, passim); il y a peu d'informations écrites pour la Vallée du Niraj aux XIXe-XXe siècle (pp. 81-82), outre les documents du XVIIIe siècle (supra, p. 71), auxquels s'ajoute notre riche «récolte» de 1966 (supra, pp. 152-161) et du XVIIe siècle dans les documents (supra, p. 56).

Un répertoire ample (sinon même exhaustive) de l'anthroponymie roumaine chez les Sicules et dans la région sicule devrait comprendre tout le matériel rassemblé de façon systématique, d'abord des documents des XVe-XIXe siècles, des actes émis par les organes administratifs et judiciaires, par les paroisses et les éparchies, ensuite des monuments, épitaphes et produits artisanaux (en dépit des difficultés de lecture des textes)[43], de la littérature, des études mentionnées et de toute autre source d'information. Tout comme l'on a démontré (surtout par S. Opreanu), les anthroponymes de type roumain (et slavo-roumain) employés comme noms de famille étaient courants dans les villages et les villes de la région sicule pendant le XIXe siècle et persistent de nos jours aussi; de sorte qu'ils apparaissaient autant dans les actes officiels mentionnés, que dans la presse locale, dans les nombreuses gazettes hongroises (quotidiens, hebdomadaires), imprimés dès le siècle dernier à Tărgu-Mureş, Odorheiu, Sfântu Gheorghe, Tărgu Secuiesc, Miercurea-Ciuc, Gheorgheni etc.: il y a quelques dizaines de «feuilles», la plupart appelées «Szekely-», très bien écrites et intéressantes, avec un contenu documentaire de valeur, de premier rang pour la connaissance de la population de la région sicule des XIXe-XXe siècles. Cependant pour parcourir tout ce matériel on aurait besoin de quelques années de recherche, – ce qui fut impossible pour la présente recherche, qui dut se limiter à quelques «sondages» dans certaines gazettes «sicules» qui présen-

taient un matériel anthroponymique sur l'«aristocratie» de la couche urbaine, ainsi que sur la population rurale du territoire sicule. Il est vrai que la presse ne mentionne que les personnes qui se manifestent publiquement, ayant un «rôle social», et non ceux qui se taisent et travaillent; de sorte que les attestations offertes par la presse sont beaucoup plus pauvres que les actes officiels ou de propriété, les tableaux des communes, les matricules ecclésiastiques ou civiles. Nous avons consulté et utilisé une partie des matériels offerts par les journaux suivants: *Székely Hírlap* (Târgu-Mureş), I, 1869, II, 1870; *Székelyföld* (Târgu Secuiesc), I, 1882-IV, 1885; *Székely Lapok* (Târgu-Mureş), 1898; *Székelység* (Târgu-Mureş), 1901-1903; *Háromszéki Híradó* (Sfântu Gheorghe), 1903; *Székely Nép* (Sfântu Gheorghe), 1906-1909; *Székely Ellenzék* (Târgu-Mureş), 1907 (le deuxième et le pénultième contiennent un riche matériel anthroponymique roumain; dans le reste nous n'avons trouvé que peu de données utiles); des revues comme: *Székelység* (1931-1944), *SzMÉrt.*, «Annuaires» des écoles, etc., ainsi que toute publication contenant des anthroponymes. Cependant les journaux et les revues ne peuvent pas offrir un matériel complet sur une zone – comme le font les actes officiels ou ecclésiastiques. Evidemment, aucun journal hongrois ne parle du phénomène de la dénationalisation massive des Roumains (il y a rarement quelque note insignifiante dans ce sens).

Il est nécessaire de rassembler tout le matériel onomastique-linguistique et historique roumain accessible jusqu'à présent, ce qui révélera assurément les nombreuses lacunes et erreurs commises par les chercheurs roumains, ainsi que le travail superficiel de certains philologues roumains lors de leurs recherches sur le terrain. Les lacunes graves de documentation causées par un travail fortuit et superficiel (révélées pleinement dans les pages antérieures) représentent l'une des limites les plus graves de la recherche historique et philologique roumaine de l'entre-deux-guerres. Dans la plupart des localités il y a très peu de données enregistrées ou même aucune;

mais les matériels anthropologiques roumains (comme révélait à juste titre S. Opreanu en 1926) se répètent en grand nombre dans de nombreux villages de la région sicule qui sont à présent complètement ou pour la plupart magyarisés[14].

Le matériel anthroponymique roumano-hongrois (-sicule) existant dans les documents plus anciens (surtout aux XVIe-XVIIIe siècles), celui enregistré à partir du XIXe siècle – qui est donc vivant encore – dans la société magyarophone roumano-sicule est relativement abondant, varié (l'on pourrait dire illimité), attesté dans des centaines de cas – en fonction de la fréquence de ces noms chez les (ex-) Roumains –, dans toutes les zones de la région sicule, ainsi que dans le reste de la Transylvanie – dans la mesure où il n'a pas été remplacé (changé ou traduit en hongrois). Cependant en dépit de cette abondance apparente existant dans la bibliographie et dans la presse, le matériel enregistré est loin de pouvoir être considéré complet comme nombre d'attestations et de cas (il est impossible de parler de listes exhaustives), vu le fait que le travail d'enregistrement a été superficiel (pour bien des localités soit il n'y a aucun enregistrement, soit cet enregistrement a été absolument fortuite). Un répertoire anthroponymique (tant soit peu conforme à la réalité, un authentique «Onomasticon valaho-siculicum» ou «-hungaricum») ne pourra être réalisé qu'après avoir rassemblé et systématisé tous les matériels de toutes les sources, aussi bien de la région sicule que du reste de la Transylvanie et de la Hongrie (surtout dans les villes), où furent magyarisés jusqu'en 1918 de nombreux éléments ethniques qui poursuivaient des buts pratiques immédiats: l'accès à des situations matérielles et sociales supérieures à celles accessibles par la qualité de Roumains, «Olahi». Cependant il ne faut pas oublier qu'il est impossible de délimiter sans équivoque le lot d'anthroponymes roumains «adoptés» par la population magyarophone, à cause surtout de la position ambiguë de ceux qui, ayant une conscience ethnique hésitante[15], se sont magyarisés pendant les premières décen-

nies du XXe siècle et se sont déclarés «de nationalité hongroise», sans pour autant rompre tous les liens (que tout le monde connaissait dans le milieu social respectif) avec la collectivité roumaine originaire. De tels cas d'équivoque sont nombreux en Transylvanie pendant les 3-4 premières décennies du XXe siècle[46].

Comme un résultat provisoire – qui est une base de recherche et de discussion dans l'étape actuelle de la documentation et de l'information disponible dans la bibliographie, mais avec moins de recherches sur le terrain et dans les archives –, nous présentons dans ce qui suit un tableau alphabétique de noms de famille roumains typiques et la plupart évidents, ayant une grande fréquence et étant répétés mille fois (*Albuj*, *Bogdán*, *Bokor*-Bucur, *Borbát*, *Lunguj*, *Manya*, *Neagu*, *Oláh*, *Opr(e)a*, *Radul(y)*, *Sorbán*, *Vajna* etc.) dans les villages et les villes de toutes les zones sicules, du bord gauche du Mureş, par la Vallée du Niraj, le cours supérieur des Târnave, Homorod, le cours supérieur de l'Olt et du Mureş, Casin, Trotuş, Râul Negru et jusqu'aux Carpates. Dans la région sicule les anthroponymes roumains apparaissent tant dans les villages dont on savait qu'au début du XIXe siècle ils avaient une population mixte hongroise (sicule) et roumaine (supra, p. 57, etc.), tandis que vers 1900 ils étaient considérés purement hongrois (*NfMgy*.), que dans les villages sicules où Lenk (*SbLex*.) n'avait jamais entendu parler de l'existence d'une population roumaine (cf. supra, pp. 58-61).

La transcription des noms dans notre tableau n'a pu être unitaire et uniforme, ni du point de vue phonétique, ni étymologique, à cause des variantes locales de prononciation ou d'écriture et d'enregistrement (il est impossible de contrôler et corriger les erreurs produites par les copistes ou lors de l'impression), en fonction de la compétence philologique de ceux qui les entendaient et les enregistraient et de la date à laquelle ils étaient consignés dans les documents et les inscriptions, les actes et les informations de sources variées, ayant donc une valeur qualitative différente. Ils sont donnés dans l'ordre

alphabétique hongrois (vu le fait qu'ils sont devenus des «noms hongrois», c'est-à-dire qu'ils appartiennent à une population parlant le hongrois comme «langue maternelle», une population qui se considère et se déclare pour la plupart appartenir à la communauté sociale-nationale hongroise, – quelle que soit la réalité ethnique ou le fait que l'entourage sociale reconnaît la provenance roumaine, indiquée de façon péremptoire par les anthroponymes, éventuellement par la tradition et la confession roumaine orientale). En ce qui concerne les noms dont la prononciation ou la graphie ne sont pas révélatrices quant à leur origine, l'«étymon» roumain est indiqué entre parenthèses.

Répertoire alphabétique d'anthroponymes (noms de famille) roumains chez les Sicules et les magyarophones

Agya, *Akim* (cf. *Atyim*), *Albon*, *Albu* (*Albuj*, *Albo*, fréquent surtout dans la partie méridionale du département de Covasna), *Aldidy*, *Alexa*, *Algya* (Aldea), *Andreka*, *Anka*, *Antoni*, *Antonya*, *Ardellán* (*Argyelan*, fréquent; cf. *Erdeljanović* chez les Serbes), *Argyó*, *Aszlan* (Arméniens?), *Atyim* (*Akim*, Achim), *Avram*;

Baba, *Babes*, *Bács* (*Báts*), *Bacsilla* (Băcilă), *Bacso*, *Badilla*, *Bagarus*, *Bágya*, *Bágyuj*, *Bajka*, *Bajkó* (*Baicu*), *Balán*, *Bali*, *Balikai*, *Baliga*, *Balku*, *Bambuj*, *Bán* (hongr. aussi), *Banciu*, *Báncs*, *Baraczi* (?), *Barba*, *Barbu* (*Barbuly*, *Barbully*), *Bardosán*, *Bardocz*, *Barducs*, *Baricz*, *Barza*, *Bazarat* (*Baszarat*, *Boszerat*, *Bezerad*, *Bozorad*, Basarab, supra, p. 285), *Berbek*, *Berszán* (*Burszán*, Bârseanu), *Berze* (*Berzete*? peut-être slavo-hongro-roumain?), *Bidiga*, *Bille* (Bâlea), *Biszák* (?), *Bisziok* et *Biszok* (Busuioc), *Blág*, *Blága* (fréquent), *Blanár*, *Boár*, *Bocs*, *Bocz* (Boţ), *Boda* (éventuellement Bodea; mais aussi cf. le sicule *Bod*), *Bodó*, *Boér* (très fréquent, *Boyer*, var. *Buer*; p. 288), *Bogács* (?), *Bogát*, *Bogdán* (très fréquent, même comme prénom, en Trei Scaune-Covasna; porté aussi par des Arméniens venus de Moldavie), dér. *Bog-*

dánfy, *Bogis*, *Bogya* (*Bogye*, Bodca; cf. *Boda*), *Boka* (*Booka*, Boca), *Bokor* (*OklSz.*, 80; dans plusieurs cas c'est le roum. *Bukur*, Bucur, adapté par étymologie populaire en hongr. *bokor* «touffe», très fréquent)[47], *Bolea*, *Borbát* (Bărbat; p. 289), *Borboj*, *Borcsa* (Borcea), *Borcsán* (Borceanu), *Borggya* (Bordea), *Boricsán* (cf. *Borcsan*), *Boricza*, *Borka*, *Borkomán*, *Borza*, *Boszorát* (voir *Bazarat*), *Bota*, *Both*, *Botha* (Bota), *Botár* (?), *Botyan* (?), *Botozán* (Botizan, *Bothezán*), *Bozok*, *Bozorat* (v. *Bazarat*), *Brajdigán*, *Brencsán*, *Bresán*, *Brote(a)*, *Bucs* (Buciu), *Budea*, *Bugán*, *Bugya* (*Bugyia*, Bughia), *Buksa* (Bucşa), *Bukur* (cf. *Bokor*), *Bukura*, *Bukurás*, *Bulárka*, *Bulbuk*, *Bultya* (Bultea), *Bumboj* (Bumboiu), *Buna* (slavo-hongro-roumain), *Bunya*, *Burcsa* (Burcea, Burciu), *Burián*, *Burszán* (v. *Berszán*), *Bustea*, *Butujás*, *Buturug*, *Butya* (Butea), *Butyka* (Butica ou l'inverse?), *Buzán*, *Buzdugan* (*Buzugán*), *Buzetsko* (Buzescu), *Buzsor* (Bujor);

Csabány (Ciobanu, v. *Csobán*), *Csaloka* (Cioloca et l'inverse), *Csártány* (v. *Csortan*), *Cserkezán* (Cerghizanu), *Csercsel* (Cercel), *Csia* (?), *Csizmasia* (Cismaş)?, *Csizmaria* (*Cismariu*), *Csobán* (v. *Csabány*), *Csobot* (Ciobot), *Csobotár*, *Csogoj* (Ţugui), *Csokány*, *Csolopán*, *Csonta* (hongr.), *Csorján* (Sortán?), *Csorja* (Ciurea), *Csorogán* (Ciorogariu?), *Csortán* (Ciortan), *Csubuk* (Ciubuc), *Csullya* (Ciulea?), *Csuma* (Ciuma), *Csurra* (Ciurea), *Csurulya* (Ciurila), *Csuta*, *Csutak* (Ciutac, ou bien un nom slave?), *Czakó*, *Czárán* (Ţăranu; fréquent dans la zone de Gheorgheni, ainsi que chez les Arméniens), *Czepelus* (Ţepeluş), *Czepes*, *Czérna*, *Czernye* (Cernea), *Czinczár*, *Czinta*, *Czipán*;

Dajbukat (roumain-arménien), *Dakuly*, *Dalia* (*Dalya*, *Daja*, Dalea), *Dán* (*Dáne*, Daniel), *Danas*, *Dancs* (*Dancz*), *Dancsó*, *Dancsuly* (Danciul), *Dánduj*, *Dane*, *Danes*, *Danguj*, *Danku*, *Daragics* (*-ts*), *Daragocs*, *Daradics* (v. *Dradics*), *Daragits*, *Daragus* (Drăguş), *Daszkel*, *Debelyák*, *Debrin* (Dobrin?), *Deregully* (*Dragu?*), *Dima*, *Dimitrás*, *Dinu*, *Dinuj* (*Dinul*), *Dobonda* (Dobândă), *Doborán*, *Dobordád*, *Dobordán*, *Dobra*, *Dobrán*, *Dobré*, *Dobri*, *Dobrian*, *Dobricza*, *Dogár* (Dogaru), *Dombora*, *Dombrava*, *Dombu*, *Donya* (Donea), *Doricza*, *Dradics* (*Daradics*, *Darodics*, Drăghici), *Dragan*, *Drágffy*, *Dragna*, *Drágomér*, *Dra-*

gomir, *Drágos*, *Drágus*, *Dregán* (v. Dragan), *Dregus*, *Drocsa*, *Dromboly*, *Duduj*, *Duka*, *Dumitru*, *Dumitrás*, *Dupa*, *Durugy*;

Erszény (Arsenic), *Esztán*, *Esztány* (*Sztan*, Stan; mais *Están* est le hongrois István), *Esztegár* (arménien), *Esztianu*, *Esztoján* (Stoian), *Esztolyka* (v. *Iszt-*), *Esztratyi* (*Isztratya*, Istrate);

Falka (?), *Ficsor* (p. 283), *Filip*, *Fleșer*, *Flor(e)a*, *Floreszku*, *Florian* (roumain et hongrois), *Folyán*, *Frenko* (*Frenco*, Frâncu), *Frenkul*, *Frunkutz* (Frâncuț, arménien), *Frunza*, *Furán*, *Fures*;

Galicza (Galiță), *Galambodán* (dér. de type roumain du toponyme hongrois Galambod), *Gálya* (Galea), *Gánya*, *Garcsay* (Garcea), *Gedeon*, *German* (*Gyermán*), *Giliga* (Gliga), *Giligor* (Gligor, Grigore), *Glesan* (?), *Gligor*, *Gligorás*, *Gocsman* (var. *Goczman*, Gociman), *Goczay*, *Gocza* (Goțea), *Godrea*, *Goga*, *Gorboj*, *Gozlán*, *Grancsa* (Grancea), *Gropa*, *Groza*, *Grozea*, *Gruzda*, *Guczuj*, *Gurguly*, *Gurzány*, *Gurzo* (?), *Gusáth*, *Guzorán* (?), *Gyelán* (Deleanu), *Gyeraszin*, *Gyorgyi*, *Gyorgyisor*;

Hadarag, *Handra*, *Hankó* (Hâncu, ou arménien), *Helbezan* (?), *Hiován* (Ilovan?), *Hodor* (roum. et hongr.), *Hurdukán*, *Hurubán*;

Jákob, *Ianku*, *Jenáki*, *Ioan*, *Ion*, *Iosiv* (*Iosziv*), *Irimia*, *Isán*, *Isztanczu*, *Isztojka* (*Eszt-*, Stoica), *Isztratya*, *Isztratye* (v. *Eszt-*), *Ivancsó* (Ivancea), *Juga* (Iuga);

Kabucz (Căbuț?), *Kalarugas* (Călugăraș?), *Kalborán* (*Kalborean*, Calboreanu), *Kalczunár*, *Kaman* (*Komán*, Coman), *Kampian* (*Kimpian*, Câmpianu), *Kandre* (Candrea), *Kapdebó* (arménien), *Kaposán*, *Karda*, *Karmán* (Caraiman), *Kazan* (Cazan, Casan), *Kekerucza*, *Kelan*, *Kellán* (Gelan ou Cârlan?), *Kende*, *Kendeffy*, *Kepán*, *Kimpian* (v. *Kamp-*), *Kinda* (Chindea, Cândea), *Kioran* (*Tyior-*, écrit aussi *Tyivorán*, Chioreanu), *Kira*, *Kirilla*, *Kocsor*, *Kodrea*, *Kokolos*, *Kolumbán* (?), *Kolcz(e)*, *Kolcsa*, *Kolcza* (Colțea), *Komán*, *Komanics*, *Komsa*, *Kondra*, *Konsztandin* (v. *Kosztan-*), *Korbán*, *Korbu* (*Korbuly*, surtout chez les Arméniens, infra, p. 306), *Kornán*, *Kornya* (Cornea), var. *Koronya*, *Korodán*, *Koroján* (Coroianu), *Kosza*, *Koszta*, *Kosztán*,

Kosztandi, *Kosztandin* (Constantin), *Koszti*, *Kosztin*, *Kosztyán*, *Kozán* (*Kazan*), *Kozma Kozocsa* (Cojocea, ou bien nom arménien?), *Kozsok* (Cojoc), *Kozsokár* (Cojocaru), *Koszoni*, *Kracsun* (Crăciun), *Krajnik* (Crainic), *Kránga* (Creangă), *Krecea* (Creţea), *Krisa*, *Krisán*, *Krizsán*, *Kriszta* (Cristea), *Krisztan*, *Krojtor*, *Kukuj*, *Kukuleczán*, *Kupán*, *Kurka*, *Kurtyán* (Curteanu), *Kusbán*, *Kusztura* (Custură);

Labes, *Laczkó* (Lascu, Laţcu), *Ledan*, *Lepedus* (Lăpăduş), *Lestyán* (plutôt sicule, de l'appellatif «leuştean» [livèche]), *Leuko* (Leuca), *Limban*, *Lingurar*, *Lipitor* (surnom), *Ludosán*, *Luka*, *Lungu*(j, *Lungudy*), *Lupán*, *Lupuly* (Lupu), *Luputy* (Lupuţiu);

Maftei, *Magdó*, *Maján*, *Makavé*, *Maksem*, *Mamaligoj*, *Mán*, *Mancsó* (Manciu), *Mantó*, *Many*, *Manya* (*Manyi*, Manea; ou arménien), *Mare*, *Marian*, *Marin*, *Márk*(*uj*), *Marisán*, *Marosán*, *Marusán* (Mureşan), *Marucz*, *Marzsinean* (Mărgineanu), *Mátej* (Mateiu), *Matya*, *Mazere*, *Maxim* (cf. *Maksz-*), *Melinte*, *Merza* (Mârza, plutôt arménien), *Mihacea*, *Mihak*, *Mihalcse* (Mihalcea), *Mihalykó*, *Mihocs* (Mihocea), *Mihok*, *Mihu*, *Mihucza*, *Mikk*, *Mikla* (Miclea), *Mikó* (hypocoristique hongr. et roum. Micu?), *Mikulik*, *Milian*, *Milinte* (cf. *Mel-*), *Mircse* (*Mircze*, *Mirtse*, *Nyircsa*, Mircea), *Mire*(*a*), *Miron*, *Mitra* (v. *Nyitr-*), *Mitruly*, *Mocok* (Moţoc), *Moczas*, *Moga* (fréquent), *Mohán*, *Mojla* (Mohilă), *Mojsza* (Moise), *Mojszin* (Moisin), *Mojzi* (Moise), *Mokány* (*Mokán*), *Moldován* (var. *Molduván*, *Molduan*; version hongroise *Moldvai*), *Monole*, *Morár*, *Mosa*, *Mosuly*, *Mundrucz* (Mândruţ), *Muntean* (*Muntyán*), *Murguj* (Murgul), *Muszka* (Muscă);

Neagovics, *Neagu* (cf. *Nyágudy*), *Nedelea*, *Nedelka*, *Nedelko*, *Negra* (*Nigre*, *Nyegre*, *Nyegrea*, *Nyegrai*, par ex. *Scânteia*, 7 VI 1967, p. 3), *Niczuj* (Niţul), *Nika*, *Niko*, *Nikola*, *Nikora* (Nicoară), *Nikuj*, *Nikucz*, *Nistor* (cf. *Nyi-*), *Noda*, *Nuczuj* (Nuţul), *Nyágrus* (Negruş), *Nyáguly* (*Nyáguj*, Neagul), *Nyegre* (v. *Negr-*), *Nyiczulj* (*Nyczuj*, Niţul), *Nyika* (cf. *Nika*), *Nyisztor* (Nistor), *Nyitra* (Mitrea);

Oláh, var. *Olá*, *Voláh* (le nom de famille le plus fréquent dans la région sicule, l'étymon de forme hongroise donné par les Hongrois-Sicules aux Roumains magyarisés comme nom de famille, «le Va-

laque (le Roumain)»; *OklSz.*, 708; cf. *RoumTr.*, pp. 118-119), *Olár* (Olaru), *Oltean* (*Oltyán*), *Oniţiu*, *Onku*, *Opra*, *Opre* (Oprea, très fréquent au Pays des Sicules, p. 39, ainsi que dans d'autres territoires habités par les Roumains), *Opriţa*, *Oprişor*, *Orbok* (?), *Orda* (*StUn.*, 1966, I, pp. 132-133), *Oroszán*, *Orza*, *Orzea*, *Osváte* (Osvadă);

Pacsilar (?), *Padurean*, *Pagotsán*, *Paizs*, *Paja*, *Pakulár*, var. *Pokulár*, *Pakurar* (appellatif hongr. *pakulár*), *Pancs* (?), *Panti*, *Panucza*, *Papucza*, *Para*, *Paradiczo* (*Paradicza*, Porodiţa), *Parkaláb*, *Paska* (*Paszka*), *Paskó*, *Pasku* (*Páskuly*), *Paszkuj* (Pascul), *Paszka*, *Patrubány* (surtout chez les Arméniens), *Patrunzsel* (Pătrunjel), *Pauleti*, *Pavel*, *Persán*, *Petrán*, *Petres* (?), *Petrucz*, *Petrikó*, *Petruk*, *Pikuj*, *Pintya*, *Pintye*, *Pinti* (*Pintyi*, le génitif de Pintea), *Pirigye*, *Pitrian*, *Plugár*, *Plugor* (*Pulugár*), *Pokulár* (v. *Pak-*), *Pop* (*Popa*), *Porodán* (*Prodán*), *Porszol*(*t*), *Posztuly* (*Posztuj*, *Pusztuj*), *Prabosán*, *Práda*, *Preda*, *Prekup*, *Prigye*, *Puja*, *Punguez*, *Pupuly* (?), *Purkar* (cf. p. 287);

Rád, *Radó*, *Raducz* (Răduţiu), *Rádulу* (*Raduly*, *Ráduj*, *Ráduy*, graphies ou prononciations nuancées pour le même: Radul, très répandu dans la région sicule et dans tous les territoires habités par les Roumains), *Rattar* (Rotaru), *Razsnicza* (*Rizsnica*, Râşniţă), *Recsán* (Receanu), *Regian*, *Rekita* (Rechita), *Remelyán* (Remeteanu), *Román*, *Roska*, *Rosu* (Roşu), *Rupa*, *Rusu*, *Rusz*(*uj*, Rusul), *Rusza*, *Russzu*;

Sasu, *Serbán* (cf. *Sorbán*, Şerban), *Serbuj*, *Siia* (cf. *Csia*?), *Sise*, *S*(*z*)*okol*, *Solymár* (?), *Sorbán* (cf. *Serbán*), fréquent, *Speka*, *Stan* (v. *Szt-*), *Stanciu* (?), *Stefan* (*Estefán*), *Strate* (Istrate?), *Szőcs* (Suciu), *Suluc* (Şuluţiu), *Sursza* (Surcea), *Suricza*, *Száfta*, *Szamesán* (Someşanu), *Szándi*, *Szánduly*, *Szárák*, *Száva*, *Szávuly* (Savul), *Szecseta* (Secetă), *Szerbuj*, *Szibianu* (Sibianu), *Szimó* (Simu), *Szkovorzán*, *Szokol*, *Szkridon*, *Sztán*, *Sztancsuly*, *Sztankó*, *Sztánkuj*, *Sztojka* (*Esztojka*, *Isztojka*), *Sztratya* (v. *Esztr-*, *Isztr-*), *Sztroja*, *Sztupár* (un *Stupár* – Méhes Lajos, médecin à Ardusat etc.);

Tampa, *Tamucza* (*Tomucza*, Tomuţa), *Tanase*, *Tanaszi*, *Tapaloaga*, *Tautu* (Tăutu<Tóth), *Tekán* (Tecan), *Tekse*, *Teligan*, *Teodor* (cf. *To-*

dor), *Tersán*, *Tifán*, *Tikusán*, *Todor* très fréquent, utilisé aussi comme prénom (par ex. András Todor à Micfalău, *Székelység*, V, 1902, no. 278, 3 XII; à Lemnia, *SzF*., 1883, no. 79, 3 X; à Ditrău, Kovács Todor, no. 88, 4 XI; Fekete Todor 1863-1944 à Troiţa etc. et chez les Arméniens), *Todorán*, *Todorás*, dér. *Todorfy*, *Toducz* (Toduţă), *Tofán*, *Togyika* (Todică), *Tokány*, *Tolán*, *Toma*, *Tomsa*, *Tomucza* (v. *Tamucza*), *Tréfán*, *Trif(u)*, *Trifán*, *Trifon*, *Troja*, *Trucze* (Truţă), *Trufán*, *Tulit*, *Turgyán* (Turdeanu), *Turján* (Turianu), *Tusa*, *Tyiriak* (Chiriac), *Tyivorán* (Chioreanu);

Ulesán, *Urszuly*, *Urszuj* (Ursul), *Ursika*, *Urzika*, *Usika*, *Usurel* (Uşurel);

Vaczkán (v. *Veczkán*), *Vajna* (Voinea), très fréquent surtout dans la zone de Covasna, attesté à partir du XVIIe siècle, *Vákár* (Văcaru), fréquent dans la zone de Gheorgheni, surtout chez les Arméniens, *Valád* (*Vlad?*), *Vale*, *Valika*, *Váncsa* (*Vancza*, Vancea), très fréquent, *Vántora*, *Vanya* (Vana, Vanea), *Várza*, *Vasiu*, *Vaska*, *Vaslaban*, *Vaszi* (Vasile), *Veczkán* (var. *Vaczkán*, Veţcan, Vescan), *Verzár* (fréquent chez les Arméniens, de Gheorgheni), *Verzea*, *Veszkán* (v. *Veczkán*), *Viszuj*, *Vlad*, *Vladucz*, *Vojka*, *Vojkuj* (*Volykuly*, Voicul), *Voina* (cf. *Vajna*), *Voláh* (cf. *Oláh*), *Vonika*, *Vonja* (<*Onea?*), *Voszka*(?), *Vulpoj*;

Zahán, *Zaharia*, *Zakuly* (?), *Zanoga*, *Zbarcsa* (Zbârcea), *Zehán* (Zăhan), *Zepecan* (Zăpârţan), *Zima* (Sima), *Zsok* (Joc), *Zsonkuly*, *Zsunkuly* (Juncul), *Zsoszán* (Josan), *Zsurzs* (Giurgiu) etc.

Ce petit tableau alphabétique – en fait un simple «indicateur» schématique de noms de famille, rédigé sur la base du matériel documentaire de quelques collections (supra, p. 295) et archives paroissiales, littérature, bibliographie roumaine déficitaire, presse (y compris quelques publications hongroises, telles que la revue *Székelység* ou la gazette *SzF*., etc.), inscriptions avec quelques additions, obtenues principalement du matériel épigraphique (obélisques, épitaphes, etc.) et des informateurs ayant vécu pendant plusieurs années dans la région sicule – a évidemment des lacunes, limites ou

éléments supplémentaires, ainsi que des formes à transcription erronée, éventuellement d'autre erreurs (compte tenu de l'absence d'études analytiques et comparatives sur l'anthroponymie de la Transylvanie); il se peut aussi qu'il contienne certains éléments (surtout des XVIe-XVIIIe siècles) qui n'étaient pas exclusivement roumains (et qui auraient besoin d'une étude comparative-étymologique particulière) ou qui étaient rencontrés chez la population roumanophone (même ceux n'ayant pas de correspondant dans le lexique courant roumain), ou éventuellement dans les communes roumaines et hongroises, telles que *Berze*, *Csonta*, *Duka*, *Gedeon*, *Kozma*, etc., qui apparaissent également chez les Hongrois de l'ouest, sur la Tisza et dans le reste de la Hongrie. De sorte que les objections d'un «Siculus» qui critique les critères d'Opreanu sont partiellement justifiées[18]. De tels anthroponymes peuvent être de «bons hongrois (nagyrészben jo magyar nevek)», ou «internationaux» pendant le Moyen Age, – en Transylvanie ils étaient rencontrés chez les Roumains qui s'étaient magyarisés tout en emportant dans la collectivité hongroise (magyarophone) les anthroponymes roumains (ou rendant les éléments de type hongrois empruntés à leur source ethnique-linguistique hongroise). Dans ce sens, on peut dire que tout nom du type (*Abrudán*, *Turján*, *Ulesán*, etc.) ou de phonétisme (*Suciu*, etc.) roumain, rencontré chez des personnes qui l'écrivent en hongrois ou qui parlent le hongrois, représente des anthroponymes roumains chez la population magyarophone. D'autre part, il est sûr que pendant les XVe-XVIe siècles la collectivité magyarophone de Transylvanie n'a pas reçu les anthroponymes slaves de la population slave habitant ce territoire (population qui n'y existait plus comme telle, ayant été intégrée pour la plupart dans la collectivité populaire roumanophone)[19], mais directement des Roumains. Il suffit de mentionner que les anthroponymes énumérés ci-dessus comme roumains apparaissent dans des localités où les statistiques et les autres sources documentaires mentionnent des Roumains mélangés aux

Sicules et que certains anthroponymes comme ceux mentionnés aux pp. 283-288 se rencontraient chez des éléments ethniques roumains aux XVe-XVIIe siècle ou plus tard (*Oprea*, *Radul*, etc.), ayant le déterminatif précis «olá(h)» antérieur à leur magyarisation-siculisation, quand les noms pouvaient être changés, abandonnés (surtout ceux dont la provenance roumaine était très évidente, dissonante pour le lexique anthroponymique hongrois, comme *Albu*, *Boar*, *Bukur*, *Lupuj*, *Nyegrea*, *Urszuj*, *Vakár*, etc.), donc qui avaient disparus; ceux faisant partie de la dernière catégorie ne peuvent plus être considérés comme des éléments onomastiques d'origine et de facture roumaines, ne deviennent plus des «noms hongrois», roumano-sicules.

Les Arméniens et leur anthroponymie. Il est sûr que certains anthroponymes roumains sont arrivés dans la communauté magyarophone par l'intermédiaire d'autres groupes ethniques aussi, tels que (surtout dans la zone de Gheorgheni et à Gherla, mais aussi dans le reste de la Transylvanie et même en Hongrie) ceux amenés par les Arméniens qui les avaient acceptés pendant leur passage en Moldavie: ils les avaient par la suite emportés en Transylvanie (en 1672) et, après s'être établis en grand nombre à Gheorgheni, ils se sont répandus dans toute la région sicule, en se magyarisant pour la plupart. Après deux siècles de symbiose avec les Hongrois dans le cadre de la société urbaine et de l'Etat hongrois, ils montraient un fort penchant à devenir hongrois par langue, religion catholique, écoles, administration, etc.; les Arméniens de Transylvanie et de Hongrie se sont attachés aux Hongrois plus que toute autre «nationes», se considérant assez vite comme appartenir à la nation hongroise (une des trois nations constitutionnelles de Transylvanie, supra, p. 51): en tant que groupe immigré formé de quelques milliers de «hospites» établis en quelques villes, les Arméniens (hommes d'affaires très habiles, très débrouillards dans les relations avec les autochtones et avec les autorités) ne pouvaient pas avoir la préten-

tion et la capacité de former une «nation» légale; de sorte que s'ils n'avaient pas adhéré et ne s'étaient pas attachés à l'une des nations privilégiées ils se seraient retrouvés naturellement et nécessairement en dehors des lois du pays[50], pareillement aux autochtones roumains à partir du XVIe siècle. Bien qu'ils fussent très attachés à leurs traditions, à leur histoire et à langue nationale et qu'ils eussent intensément cultivé leur conscience ethnique (surtout à Gherla «Armenopolis», Gheorgheni et Dumbrăveni)[51], la dénationalisation (magyarisation) des Arméniens en Hongrie avant 1918 a été très forte, allant jusqu'à leur disparition presque complète en Transylvanie; ce processus était conforme aux directives transmises de Budapest: le ministre Kemény G., dans son allocution adressée aux prêtres et aux professeurs arméniens, a fait l'affirmation suivante: «l'Arménien est plus hongrois que le Hongrois (az örmény magyarabb – a magyarnál)», ou du moins égal à celui-ci, comme considérait le ministre Teleki S.: «j'aime la nation arménienne, car elle est hongroise de tout son coeur (szeretem az örmény nemzetet, mert szivvel – lélekkel magyar)»[52]. De tels slogans n'étaient pas de contes en l'air: des 12.000 Arméniens existant en Transylvanie et en Hongrie en 1846 il n'en restait en 1880 que 3.320 (*Armenia*, I, p. 154 «par la dénationalisation – elnemzetlenesedése» qui ne s'était pas arrêtée en 1880). Les Arméniens qui y sont arrivés de Moldavie[53] avaient des anthroponymes de différents types: «nationaux»-arméniens (surtout des noms de famille terminés en -*(i)an*: *Hohanesiani*, *Nuridsan*, *Vartanian*, etc.), turcs (*Izmael*, *Murad-in*, etc.) et asiatiques, mais également russes, roumains[54], qu'ils avaient reçus en Moldavie, comme appellatifs pour occupations, surnoms ironiques, etc.: *Belciug*, *Brendzar*, *Budzat*, *Csobotar*, *Czaran*, *Dajbukat*, *Estegar* (Stegaru, traduction de l'arménien), *Kapdebo*, *Korbuly*[55], *Kovrig* (Govrik), *Moldovan*, *Patruban(y)*, *Plac(s)intar*, *Roska*, *Szava* (*MgyOrCs.*, X, p. 922), *Vakár*, *Verzár* (dér. *Verzereskul* Oxendius, chef ecclésiastique-politique des Arméniens transylvains à la fin du XVIIe siècle), etc.[56], – noms dont l'«éty-

mologie» roumaine est depuis longtemps reconnue. Les Arméniens ont emporté partout en Transylvanie de tels noms de personnes, et même jusqu'à Budapest ou plus loin[57]. L'anthroponymie riche et variée des Arméniens de Transylvanie et de Roumanie mériterait une analyse plus attentive et plus approfondie (que celle réalisé il y a huit décennies), principalement dans le cycle des relations linguistiques et onomatologiques roumaines-arméniennes-hongroises.

Les anthroponymes roumains chez la population hongroise (magyarophone) ont été véhiculés aussi par certains *Gitans* qui se sont magyarisés à partir du XVIIe siècle, sinon plus tôt[58].

Le répertoire ci-dessus (pp. 298-303) peut servir comme exemple, mais il doit être corrigé et amplifié avec du matériel puisé dans des sources multilatérales d'information, de toutes les localités sicules où le roumain n'est plus parlé par les autochtones, mais où il y a des anthroponymes (magyarisés en terminaisons et en graphie-phonétique, donc facile à reconnaître) ou des personnes avec des noms roumains qui ont comme langue maternelle le hongrois et dont on dit «avoir été Olahi (Roumains)». De tels noms de famille existent encore surtout dans le milieu rural du Pays sicule et sicilisé, car dans les villes ils sont remplacés plus facilement et plus rapidement par des noms hongrois, de façon délibérée, individuelle, organisée ou forcée (infra, p. 313); cependant il y a de nombreux intellectuels «sicules» (médecins, avocats, prêtres, professeurs, officiers, fonctionnaires, etc., supra, pp. 279-280) ayant des anthroponymes roumains et provenant directement du milieu rural. Ces anthroponymes se rencontrent chez les éléments ethniques ayant abandonné leur idiome ancestral (de nos jours, dans des villages presque entièrement hongrois, dans des localités où l'on ne parle que le hongrois, ou dans des villes) et nombre d'entre eux même leur confession orientale, mais qui gardent par ailleurs le souvenir et la conscience (ne fût-ce que vaguement, une simple tradition ou un «écho» lointain) de leur origine roumaine; le principal élément documen-

taire (parfois le seul) à même indiquer cette origine est l'anthroponyme (nom de famille), même s'il est magyarisé comme phonétisme, isolé et n'a d'autre signification pratique que celle de simple «fossile» socio-linguistique.

L'ancienneté des noms slavo-roumains. Comme nous avons révélé dans cette étude, les anthroponymes roumains (la plupart de facture et avec étymologie slavonne) du Pays sicule et des personnes siculisées sont en général des noms anciens, ayant un aspect archaïque (soit d'essence religieuse: *Iakob*, *Ioan*, *Matei*, *Ştefan*, *Blaga*, *Bogdán*, *Drăgan*, *Moga*, *Nyágnly*, *Oprea*, *Rádnly*, *Vojna*, soit des formations roumaines, *Moldován*, *Recsán*, *Remetean*, ou [provenant directement] des appellatifs roumains: *Albuj*, *Bukur-Bokor*, *Kránga*, *Lungnj*, *Lupuj*, *Negra*, *Urszuj* etc.) – l'«ethnicon» même donné et utilisé par les étrangers pour les Roumains, *Oláh* (Valaque, Vlachos), qui au début était appliqué uniquement aux Roumains («Romans» parlant le latin provincial). A l'exception de quelques cas rares – qui sont souvent révélés dans les documents – d'immigrants de Făgăraş ou d'autres zones de Transylvanie, de Moldavie, de Valachie, la plupart des noms indiquent une population rurale autochtone, c'est-à-dire principalement une partie des Roumains habitant dans toute la Transylvanie et étant «mélangée aux Sicules» dans le Pays des Sicules (supra, pp. 47-48, etc.). Dans quelques zones de colonisation hongroise, sicule ou saxonne, ces Roumains ont été assujettis, dépossédés et partiellement assimilés – processus qui a été plus intense dans le territoire habité par les Sicules, du côté oriental de la Transylvanie et principalement dans l'ancien département d'Odorheiu, dans le nord et l'ouest du département de Trei Scaune (Covasna), dans le sud du Ciuc (Harghita), ainsi que sur la Vallée du Niraj-Târnava Mică. A la population autochtone roumanophone de la «Terra Siculorum» se sont joints (de façon naturelle, comme dans toute autre zone ethnique) certains éléments isolés ou même des groupes d'im-

migrants, attestés dans les documents avec des mentions précises ou avec des anthroponymes typiques dès le XVIIe siècle, plus nombreux aux XVIIIe-XIXe siècles, qui étaient arrivés d'autres territoires de la Transylvanie ou de la Moldavie et de la Valachie. Ces immigrants étaient certainement une minorité en voie de disparition par rapport aux masses rurales roumanophones au sein desquelles les Sicules s'étaient établis aux XIIe-XIIIe siècles.

La présence ancestrale et le caractère indigène de la population roumaine du Pays des Sicules (ces *Blacki* mentionnés par Simon de Keza, supra, p. 54); «molti Valachi» au XVIe siècle, supra, p. 56, attestés dans de nombreux documents, supra, passim; «les Roumains de l'intérieur (*belföldiek*)» ont été révélés et soulignés à plusieurs reprises par les chercheurs roumains; sur la base du matériel anthroponymique et d'autres facteurs documentaires, le géographe S. Opreanu a établi quelques conclusions que nous nous sentons obligés de répéter à la fin de ce chapitre; ainsi, *LucrGeogr.*, III, pp. 103, 112: «la diffusion extrêmement intense des noms roumains dans tous les villages du Pays des Sicules est une preuve du grand nombre des Roumains s'étant siculisés dans ce pays»; p. 113: «l'analyse des noms roumains du Pays des Sicules ne confirme pas l'affirmation de nombre d'historiens hongrois qui ne nient pas le fait que les Roumains qui y habitaient se soient siculisés, mais disent qu'ils l'avaient fait un à un, à mesure qu'ils y étaient amenés par la noblesse s'étant établie au Pays des Sicules au XVIe siècle et ayant eu besoin de serfs pour travailler ses terres. L'analyse des noms mentionnés ci-dessus révèle cependant autant une grande ressemblance, que le fait que la plupart d'entre eux se répètent, ce qui prouve l'origine commune de leurs porteurs. Peut-on s'imaginer que les nobles qui y sont arrivés, en tant que propriétaires, de différentes régions de Transylvanie et de Hongrie, aient amené des serfs provenant de certaines familles? Non, bien sûr, c'est une histoire démentie à plusieurs reprises. Tout au contraire, l'identité des noms indique elle aussi l'origine com-

mune très ancienne dans la région des monts Archita; c'est la seule explication pour l'existence des mêmes noms dans tout le Pays des Sicules. Il se peut, bien sûr, que les nobles y aient amené des serfs, ou que d'autres y soient venus de leurs propre gré, mais la plupart des Roumains se trouvaient avant l'arrivée des nobles et même avant l'arrivée des Sicules dans ces régions. Ce fait est prouvé également par les noms slaves anciens de ceux qui sont restés de nos jours encore de confession roumaine»; Opreanu, *Die Szekler*, pp. 92-102; H. Wachner, *LuciGeogr.*, III, p. 310: «les Roumains ayant le sentiment national, qui parlent le roumain, ne s'y sont établis pour la plupart que le dernier temps, tandis que la population roumaine autochtone de Ciuc a adopté la langue sicule, tout en restant fidèle à la confession orientale»; *GlasR.*, 1936, no. 184, 10 IV, p. 4: «les Roumains habitaient partout dans le Pays des Sicules, ce qui devient impossible si l'on accepte la fausse hypothèse d'une immigration tardive», etc. De telles conclusions logiques, basées sur des critères historiographiques et anthropo-géographiques demeurent toujours valables, étant pleinement confirmées par le matériel documentaire mis en évidence ci-dessus.

Le changement des anthroponymes. La période et les circonstances des «emprunts» massifs d'anthroponymes roumains (en fait purement et simplement conservés, perpétués chez les mêmes gens, familles et communautés rurales magyarisées superficiellement, comme phonétisme, d'une génération à l'autre) au Pays des Sicules sont esquissées ci-dessus; et le matériel anthroponymique de type roumain («roumano-sicule») apparaît d'une richesse impressionnante, dans des formes variées, mais de façon compacte et plus typique que dans les autres zones de Transylvanie, à travers quelques éléments. Pendant le XVIIIe et même au XIXe siècle, les anthroponymes roumains chez les Roumains-Sicules étaient bien sûr beaucoup plus nombreux que ceux d'aujourd'hui au Pays des Sicules;

l'on peut dire qu'à ce moment (à savoir avant le début de la dénationalisation massive) leur stock était généralement presque intact, étant en réalité identique comme éléments constitutifs à l'anthroponymie de la population roumaine des autres zones intracarpatiques; ils ont commencé à diminuer au fur et à mesure, étant abandonnés-changés et remplacés par des noms hongrois (cf. supra, pp. 275-282), selon des formules simples, expéditives, pratiquées depuis longtemps, qui peuvent être saisies du point de vue documentaire dès le XVe siècle (Ioannes Kenesius dictus Magyar; supra, p. 283); au XVIe siècle, par exemple, le soldat transylvain de l'armée d'Etienne Báthory en Pologne (1586), Dragicz *Morár*, appelé aussi Dragits *Molnár* (*RatCBáth.*, pp. 59 et 113), employait donc parallèlement (ou successivement) un nom de famille roumain (*Moraru*) et la traduction hongroise (*Molnár*); en 1635 *Boda* (Bodea?) devient *Nagy* Balázs, etc. (supra, p. 287); au XVIIIe siècle: Paulus *Kiss* alias *Oláh* (donc un «ancien Valaque» de son nom *Micu*, probablement, traduit en hongrois Kiss), Eliasz *Szöts* alias *Sorban* (*DocMur.*, pp. 14, 26), etc. Des Roumains avec des anthroponymes hongrois apparaissent en même temps (XVIe-XVIIe siècles) partout dans le Pays des Sicules (par ex. en 1614 *Szócs* Opra, *GenF.*, XI, p. 96; *Nagy* Sztoika, supra, p. 287; *Csikos* István, Hosszu István olá, *GenF.*, XI, p. 50; d'autres exemples supra, pp. 284-291, etc.), ces anthroponymes étant pris (imposés) dès le début par le milieu social et par les autorités hongro-sicules, tout comme dans d'autres zones (supra, pp. 155-158); et les Roumains à nom de famille visiblement hongrois des XVIe-XXe siècles du Pays des Sicules représentaient des apparitions courantes, banales, dans chaque localité; des listes du XVIIIe siècle dans le siège de Mureş (Mureş-Niraj-Târnava Mică) dans *DocMur.*, pp. 8-55, dont le plus significatif est le village majoritairement roumain de Valea (l'ancien Iobăgeni- Jobbágyfalva), où la «conscriptico patrum familias dis unitorum» a enregistré 26 familles en 1789, dont 17 ayant des noms hongrois (Csizmadia 2, Pap, Gergely 3, Zoltán, Pakulár 2, László 2, Molnăr 2,

Puskás, Orosz, Illyés, Kintses) et 9 des noms typiquement roumains (Bats, Moldovan, Netsi, Molduvan, Many, Rusz, Isztratya, Stratya, Cirtea), *DocMur.*, p. 31 (supra, pp. 155-157). Ces noms apparaissent dans toutes les couches sociales: de nombreux intellectuels et curés ont des noms de famille de forme hongroise: les prêtres Elias *Várhegyi* à Sântandrei (*Şemat.*, 1835, p. 55), Moise *Nyerges* à Bozed (*ibid.*, 56), Georgius *László* à Sângeorgiu de Mureş (58), Georgius *Ládasi* à Tofăleni (60), Ioan *Solnai* à Turia (155), Petrus *Szabadi* à Poian (158), Georgius *Farkas* à Frumoasa (154), Ioan *Timar* à Iobăgeni (*Şemat.*, 1846, 176), Georgius *Görög* (*ibid.*), Mihail *Csiki* à Aita Mare (177) etc.

Les noms de famille hongrois deviennent au fur et à mesure plus nombreux chez certains groupes sicules, étant prépondérants par rapports à ceux roumains: aux XIXe-XXe siècles, par exemple, à Sântandrei (supra, p. 83) ou à Şardul Nirajului, une conscription de 1907 enregistrait: *Antal*, *Balind*, *Cismadia* (9 exemples), *Lucaciu* (6), *Molnar* (4), *Magos* (6), *Maior* (3), *Pastor*, *Simon* (4), *Szentgyörgyi* etc., qui étaient tout aussi roumains que ceux ayant des anthroponymes roumains, en «minorité» (*Baciu*, *Cornea* (2), *Cioloca*, *Iacob* (9), *Moga*, *Moldovan*, *Nistor*, *Lupa-Farcaş*, *Stroia* (2), *Suciu*, *Tolan* de la même communauté, infra, p. 331). D'après quelques «échantillons» nous pouvons affirmer sans nous tromper que la population roumaine dans sa majorité (roumanophone et de confession orientale) du Pays des Sicules (siculisée finalement intégralement ou majoritairement) avait dans la plupart des localités des anthroponymes (noms de famille) hongrois dès la période où (vers les XVe-XVIe siècles) le *praenomen* («nom de baptême», individuel) + le nom de famille, héréditaire) ont été généralisés en Transylvanie comme anthroponymiques et quand de nombreux noms hongrois ont été mis (imposés) aux Roumains (infra, Annexe I), dont le plus fréquent était, tant au Pays des Sicules que dans d'autres zones, l'ethnonyme donné par les étrangers (slaves, hongrois, allemands, etc.) en forme phonétique hon-

groise, *Oláh* (Valaque). Les Roumains ayant un nom de famille hongrois sont donc depuis longtemps fréquents au Pays des Sicules; l'on peut mentionner des milliers des cas pareils – tel que celui de Sângeorgiu de Mureş, «Csiki György marosszentgyörgyi lakos oláh nemzetiségű ember» (*Székelység*, Târgu-Mureş, V, 1902, no. 101, 2 V). Une telle «mutation anthroponymique» est un autre facteur important responsable de l'existence apparente parmi les Sicules d'un nombre tellement «réduit» de Roumains, qui disparaissaient presque complètement à partir du moment où ils ne se déclaraient plus roumains et ne portaient plus d'anthroponymes de ce type – ils ne connaissaient même pas la confession roumaine, étant couverts de trois «étiquettes»: la langue hongroise, les noms personnels hongrois et la religion (romaine-catholique, calviniste-réformée, unitarienne). Il aurait été difficile, avec de tels stigmates profonds, que les anciens Roumains connussent ou reconnussent (après deux ou trois générations ou siècles) leur véritable origine.

A partir du XIXe siècle, l'action de remplacement des noms de famille se fit de manière systématique, organisée, légale, selon un mécanisme simple et expéditif: dans les registres matricules ecclésiastiques et civils, dans les chancelleries desservies par des fonctionnaires habiles, sans scrupules, zélés «à faire leur devoir» envers l'Etat, de tels «ajustements» ou faux se firent sur une vaste échelle, au service des plans impérialistes de réaliser l'idée politique de «la grande nation unitaire» dans le cadre de la monarchie des Habsbourg. Tout comme la dénationalisation, le changement (magyarisation) des anthroponymes a eu lieu dans chaque localité (village, ville). Ces cas sont tellement nombreux au Pays des Sicules et dans toute la Transylvanie (leur immense majorité étant ignorée par la bibliographie) qu'il serait impossible et inutile de les mentionner; il suffit d'évoquer (cf. infra, note 44, p. 323-324, infra, p. 315) quelques exemples plus significatifs: à Ilieni (département de Covasna) de nombreux Roumains *Farkas* János, *Balázs*, *Köröz*s etc. (A. Paul, *op. cit.*, p. 234);

à Bicsad: Şchiopul > *Sánta*, Suciu > *Szőcs*, Dogaru > *Kádár* etc; à Micfalău (infra, note 44); Valea (Iobăgeni, supra, p. 155 etc.), Sângeorgiul de Pădure: Căliman > *Kelemen*, Grădinaru > *Kertész*, Pop > *Papp*, Roşca > *Piroska*, Olaru > *Fazekas*, Vizitiu > *Kocsis*, Dumitru > *Demeter*, Albu > *Fehérváry*, Savu > *Szávuly* etc. (inform. V. Găinaru); la même situation existe dans tous les villages du Pays des Sicules où il y a des anthroponymes hongrois, «hérités» pour la plupart des XVIIe-XVIIIe siècles. Certains changements de noms de famille revêtissaient un aspect spectaculaire, adéquat á l'importance sociale des personnages en cause; ainsi, le maire du village de Petriceni (nom ancien, Peselnek, devenu par la suite Kézdikővár, département de Covasna) *Opra* Pál (Paul Oprea), qui adopta en 1882 avec son fils Albert et avec *Opra* Ferenc le nom avec sonorité authentiquement hongroise «Eperjesi»[59], qui par l'aspect phonétique du groupe *Eper-* ressemble un peu à *Oprea*; «muni» de son nouveau nom de famille il s'en alla l'année suivante aux bains de Borsec où, dans le milieu aristocratique et bourgeois de Hongrie, il se présenta comme «Eperjesi Pál, maire communal de Peselnek»[60], c'est-à-dire métamorphosé sous aspect anthroponymique en sicule véritable comme beaucoup d'autres. La famille de l'avocat *Zágoni* de la ville de Sfântu Gheorghe, qui s'était appelée *Albu* (attestée à Zagon, département de Covasna, par ex. supra, p. 288) et s'était magyarisée et convertie à la religion reformée en 1890, quand Moise *Albu* devint «Zágoni»[61], était évidemment une famille roumaine (avec un nom de famille fréquent au Pays des Sicules) du village de Zagon, roumain pour la plupart. Le lieutenant de gendarmes de la même localité, Paul Albu, obtint en 1902 l'approbation de changer son nom de famille en «Zágoni», afin de pouvoir garder «la noblesse hongroise et le cognomen (surnom) de Zágoni»[62]. A Sărăţeni (département de Mureş; supra, p. 158) «Ioan Chirilă, provenant d'une famille importante de ce village, avait un fils capitaine (de nos jours [en 1935] colonel à la retraite à Budapest) dans l'armée hongroise,

de son nom Váradi Albert (un de ses frères, Váradi János [Ioan Chirilă] habitait à Sărățeni), qui, toutes les fois qu'il rentrait chez lui insistait auprès de ses parents pour qu'ils se convertissent au protestantisme et pour qu'ils changent leur nom de famille; ce qu'il réussit finalement, vu le fait que son père devint de Ioan Chirilă un Váradi János; cependant un des frères de ce néophyte, Lazăr, refusa conséquemment de changer son nom roumain et décéda à 80 ans portant le même nom; *Kirilla Lazar»* (son épitaphe: supra, p. 159) (*GlasR.*, 1935, no. 151, p. 3, inform. curé I. Gergeli), etc.

Le système le plus simple et le plus fréquent (notamment dans les conditions du bilinguisme roumano-hongrois existant partout dans le Pays des Sicules jusqu'à la fin du XIXe siècle) était «la traduction» du nom de famille par son correspondant lexical hongrois: *Albu* devient «Fehér», Așchie > «Forgács» (un des cas à Zăbala, départ. de Covasna: *ȚinS.*, 1937, no. 15, 11 IV, p. 3; 1938, no. 50, 6 IX, p. 3), *Dogaru* > «Kádár», *Dragu* > «Kedves», *Flor(e)a* > «Virág», *Lupu* > «Farkas», *Micu* > «Kicsi» (fréquent par ex. à Bicsad, Cernatu, département de Covasna, etc.), *Verzea* > «Zöld» etc. La magyarisation était quelquefois purement formelle et superficielle, par étymologie populaire (cf. *Bucur* > *Bokor*, supra, p. 284), ou des cas pleins d'humour mais spirituels, comme ceux mentionnés par Sándor I.: *Lăpăduș* devient «Lepedős», *Iosiv* > «Joszivű»[61]. De nouveaux noms étaient souvent «confectionnés», comme par ex. d'après le type «demotikon» adopté ingénieusement par le fils de Ioan Chirilă (Kirilla) mentionné ci-dessus à Sărățeni (Sóvárad), devenu à Budapest, dans l'armée hongroise, ou même à son départ du village natal: *Váradi* Albert (il aurait été plus correctement de dire «Sóváradi»); Albu de Zagon devient *Zágoni*, un botaniste renommé originaire d'Ungheni, village roumain situé à la confluence du Niraj (hongr. Nyárád) avec le Mureș, devient plus tard à Cluj, Erasmus I. *Nyárádi*; *Blaga* Iosif de Sărățeni devient à Cluj en 1940, *Balázs* József (domestique), etc.

D'autres noms de famille roumains (dissonants et assez incommodes pour les néophytes) sont simplement remplacés par des noms pris au hasard, tel que celui que nous avons déjà mentionné, *Opre(a)* > *Eperjesi*; un *Pascu* de Sărăţeni devient à un moment donné... «Magyari» – solution évoquant les nombreux «Romanus» de l'Empire Romain, évidemment des provinciaux ou des «barbares» romanisés et qui voulaient marquer leur nouvelle qualité civile-juridique par le nom même de tout «le peuple romain»; le Roumain Pascu de Sóvárad-Sărăţeni a pris un nom de famille à même d'exprimer le plus fidèlement sa nouvelle appartenance nationale-ethnique par l'ethnonyme de la communauté politique dominante («la grande nation politique unitaire», qu'il imaginait probablement – comme beaucoup d'autres utopistes de Budapest, Grünwald B., Apponyi A., Lengyel Z., etc. – comme quelque chose d'éternel et exclusivement dans l'espace intracarpatique) à laquelle il s'intégrait pour s'y perdre à jamais avec toute sa famille «valaque».

Ces quelques exemples extraits d'un matériel documentaire immense sont très utiles pour révéler (s'il est encore nécessaire) l'importance des éléments onomastiques (principalement anthroponymes, y compris des surnoms et même des noms d'animaux) comme preuves linguistiques de grande valeur qui complètent le lexique commun (mots usuels); les noms propres représentent à la fois des documents socio-historiques de premier rang, étant parfois les seuls matériels informatifs disponibles dans les recherches sur l'origine sociale et ethnolinguistique de la population[64]. Par conséquent, les noms propres doivent être rassemblés de tous les secteurs et de toutes les époques, afin d'être étudiés et interprétés avec un maximum d'acribie et d'impartialité dans l'ensemble d'un territoire. La grande utilité et nécessité de l'étude du matériel onomatologique de facture roumaine chez la population magyarophone, surtout chez les Sicules, a été signalé par les érudits transylvains dès 1959 (*StUn.*, 1959, 2, pp. 29-41); malheureusement jusqu'à présent (après les quelques

exemples cités de «Vadrozsák» par Edelspacher et Hunfalvy, supra, p. 292) tout est resté un simple «pium desiderium», car, comme nous pouvons bien le constater, rien de pareil n'a été publié (même pas la mention partielle des matériels rassemblés par Opreanu, Chindea, Popa-Lisseanu, Iorga, Dimitraşcu, Râmneanţu, etc.); certains historiographes (comme Tóth Z., qui proposait des recherches «objectives, sans polémique», supra, p. 142, avec... «les méthodes les plus modernes») les omettaient délibérément, comme un matériel très incommode pour la thèse sur l'éventuelle «pureté raciale» de la population magyarophone du Pays des Sicules; donc, d'une part on énonçait des principes corrects, utiles, tels que le devoir d'étudier l'anthroponymie du Pays des Sicules et, d'autre part, on n'entreprenait rien de concret et on gardait le même silence hermétique. Il semble que pour ce groupe de chercheurs la conclusion de P. Hunfalvy sur «les 15 noms de famille roumains chez les Sicules» suffisent pleinement.

Des noms d'animaux[65] chez les paysans et les bergers hongrois (sicules), autres que ceux signalés dans la liste de «Trandafirii sălbatici» (Les roses sauvages) (supra, pp. 292-293), se trouvent par ex. dans *PásztNy.*, pp. 359-385, 462, 490, 522-523, etc. (dont quelques-uns furent repris dans *CercLg.*, V, p. 129); *HrmSzOkl.*, pp. 176-180, *Murga*, *Bortsa*, *Burungosz*, *Mokány*; de la zone du Bas Arieş (département de Cluj) Jankó J., *Torda, Aranyosszék, Torockó magyar (székely) népe* (La population hongroise [sicule] de Turda, siège d'Arieş, Remetea), Budapest, 1893, pp. 284-285, mentionne des noms d'animaux tels que *Dotyica*, *Zsoján*, *Balán*, *Muszka*, *Szava*, *Mundra*, etc., chez la population hongroise (sicule).

Il reste beaucoup à faire dans le compartiment de l'onomatologie de Transylvanie. Sur l'existence d'anthroponymes hongrois chez les Roumains, voir l'Annexe I.

Notes

[1] Dans la revue de Cluj *CercLg.*, II, 1957, IV, 1959, V, 1960, VI, 1961, VII, 1962, IX, X et les suivants il y a des études, articles, notes relatifs à l'anthroponymie du milieu rural dans plusieurs points de Transylvanie, qui s'occupent plutôt des prénoms que de l'onomatologie historique roumaine transylvaine ou d'autres zones.

[2] Sur la zone de Făgăraş: *AnIst.*, VI, pp. 161-300 (*Boieri şi vecini în Ţara Făgăraşului în sec. XV-XVII*, de D. Prodan).

[3] La situation politique des Roumains de Transylvanie, supra, p. 34: *RevTr.*, VI, 1940, pp. 194-232 (*La situation politique des Roumains de Transylvanie au XIIIe et au XIXe siècle*, A. Decei); *Trans.*, LXXII, 1941, pp. 192-200 (Les Roumains de la Transylvanie médiévale, I.D. Moga); *RoumTr.*, passim; *IstTr.*, I, pp. 89-253.

[4] *Jegyzéke az országos levéltárban a magyar és erdélyi kancelláriák fölállításáig található herczegi, gróſi, bárci, honossági és nemesi okleveleknek*, összeállította Tagányi Károly, Budapest, 1896; *GenF.*, I, pp. V-XII; II, pp. IV-XII; III, pp. IV-XIV, etc. Cf. le répertoire de héraldique *Czimerlevelek* gyüjtötte Sándor Imre, I. füzet (1551-1629), Kolozsvár [Cluj], 1910. La plupart des noms sont cités par Réthy L., *Az oláh nyelv és nemzet megalakulása* (Formation de la langue et de la nation roumaine), Nagybecskerek (Zrenjanin, Banat), 1887, IIe éd., 1890, p. 159; cf. Puşcariu, *Dateist.*, ample répertoire d'anthroponymes portés par les familles roumaines de Transylvanie.

[5] L'appellatif de *krajnik-karajnuk* apparaît dans de nombreuses attestations et comme anthroponyme aux XIVe-XIXe siècles, au Maramureş, à Sătmar et Sáros provient du ruthène, mais en Transylvanie et au Banat il n'a pu pénétrer en hongrois que comme emprunt du roumain; Szabó T.A., *A feudalizmuskori karajnuk-krajnik tisztségnév szótörténetéhez* (En ce qui concerne l'histoire du mot *karajnuk-krajnik*, nom de fonction à l'époque féodale), dans *NyIrK.*, IX, 1965, pp. 61-77; *OmR.*, pp. 873-876; cf. *ActaMN.*, III, 1966, pp. 177-179 (Dragomir-Belu) sur la situation et les fonctions des «crainici»; infra, note 10.

[6] Sur le terme de *nemeş (nemeşie)* chez les Roumains transylvains, cf. *WtbUngR.*, pp. 565-566.

[7] Cf. supra, p. 42. Le phénomène de la «décadence et de l'éclipse» juridique-politique et économique de l'élément roumain a été observé et révélé par de nombreux écrivains et voyageurs, tels que Aug. De Gerando, *Transylv.*, I, p. 212: «les Valaques – peuple paysan –, pour eux nul progrès, nul développement. Lorsque l'un d'eux s'élevait au dessus des autres, il prenait rang parmi la nation conquérante et se faisait Hongrois»; p. 334: «dans l'origine, les Valaques formèrent en Transylvanie la race vaincue, c'est-à-dire la classe des serfs. Mais sous le gouvernement des princes un certain nombre d'entre eux furent anoblis pour prix du service militaire et participèrent à tous les droits des nobles hongrois. Les descendants continuent

pour la plupart à vivre en paysans, ou remplissent divers emplois dans les comitats. Quelques fois ils conservent le sentiment national et, lorsque l'occasion se présente, s'efforcent de faire rejaillir leur importance sur leurs compatriotes...» Le jeune écrivain de langue française Augustin De Gerando (1820-1849) était très bien informé sur l'essence des choses vers 1840: la condition sociale des Roumains transylvains et la façon dont certains (ainsi que d'autres éléments ethniques dans des situations semblables) devenaient Hongrois. La facilité de devenir Hongrois au XIXe siècle est illustrée même par la personne de cet écrivain aristocrate italo-français (*op. cit.*, II, p. 193), qui par son mariage dans la famille des magnats transylvains Teleki devient rapidement... Hongrois (cf. *Révai Nagy Lexikona*, V, 1912, p. 373 «Degerando, Ágost, magyarrá lett francia iró»), devenu ainsi (grâce aussi à son talent d'écrivain et à sa diplomatie exceptionnelle) membre de l'Académie de Budapest en 1846.

[8] A.D. Xenopol, *Teoria lui Roesler*, Iassy, 1884, pp. 155-157. *Ioan* (Iancu) de Hunedoara était le fils de Voicu (fils de Şerbe), ayant comme frères Mogoş, Radul, etc.; cf. Puşcariu, *DateIst.*, I, p. 141; Werner M., *A Hunyadiak*, dans *HdÉvk.*, XI, 1900, pp. 89-136; M. Dan, *Trans.*, LXXIII, 1942, pp. 590-595. Mais pour un patriote anonyme de *ErdM.*, XL, 1935, p. 185 («Hunyadi János credete») (origine de Iancu de Hunedoara), le grand voïvode transylvain aurait été «izig-vérig [une sorte de 'jusqu'à la moelle de ses os'] magyar», et pour B. Hómán, *UgJB.*, XX, 1940, p. 176 «d'une famille de boyards valaques, d'origine coumane, tatare ou sud-slave» [à moins qu'il ne fût roumain], est devenu naturellement «eifriger katholiker und begeisterter Ungar». Cependant ses contemporains savaient un peu mieux que l'historiographe-ministre horthyste Hómán que «hic Ioannes natione Valachus fuit haud altis natalibus ortus...; cuis nomen caeteros obnubilat, non tam Hungaris quam Valachis, ex quibus natus erat, gloriam auxit», comme disait Aeneas Piccolomineus (pape Pie II), *op. cit.* (supra, chap. I, note 37), pp. 223, 228 et «l'origine valaque des Hunyades était de notoriété publique», Wertner, p. 105, etc.

[9] «Valoszinű, hogy a meghoditott olá nemzet sem háborgattatott nagyon. Azon helyeken, hol tömegesebben lakott, megtartotta saját kenézeit vagy ispánjait...», Szilágyi Sándor, *Erdélyország története* (Histoire du Pays de Transylvanie), (Buda)Pest, I, 1866, p. 17.

[10] Sur les anciennes organisations politiques et juridiques des Roumains de Transylvanie, *knézats* et *voïvodats*: Xenopol, *Istoria românilor*, I, pp. 159-170; Ioan Bogdan, *Originea voievodatului la români*, dans *MemIst.*, II, XXIV, 1902, pp. 191-207; *Despre cnejii români*, *ibid.*, XXVI, 1904, pp. 13-44; N. Iorga, *IstRArd.*, pp. 68-99; *LaTrans.*, pp. 169-186; D.C. Arion, *Din istoria vechiului drept românesc. Cnejii (chinejii) români*, Bucarest, 1938, 239 pp. (matériel documentaire abondant, présenté par ailleurs de façon désordonnée); cf. aussi V. Meruţiu, *LucrGeogr.*, V, 1929, pp. 7-15 (anciennes organisations territoriales); Moga, *RoumTr.*, passim; S. Dragomir-

S. Belu, *Voievozi, cnezi și crainici la românii din Munții Apuseni și din regiunea Bihorului în evul mediu*, dans *ActaMN.*, III, 1966, pp. 173-180 (à la page 178 une bibliographie plus ample).

[11] On connaît des exemples de conversion des Roumains transylvains et banatois à la confession catholique pendant toutes les périodes: au XIVe siècle: *Documente privind istoria României*, XIVe siècle, C, *Transilvania*, IV, Bucarest, 1955, pp. 266-267, 275 etc.; Iorga, *IstRArd.*, pp. 281-288 (XVII-XVIIIe siècles), etc.

[12] Cf. par ex. les répertoires alphabétiques de noms dans *DateIst.*, II, dont on mentionne quelques-uns (p. 293).

[13] *MgyOrCs.*, VI, pp. 191-194; *DateIst.*, II, p. 177; *MgyHnd.*, V, pp. 189-194; *Rom., IX-XIV*, p. 322.

[14] *MgyOrCs.*, III, p. 378.

[15] *RoumTr*, p. 64; *Apulum*, XIV, 1976, p. 167.

[16] Cf. Barcsay A., *Hunyadvármegye levéltárában őrzött homagiumok nemesi címer pecsétjeinek indexe* (Indice des sceaux d'emblèmes nobiliaires des hommages dans les archives du département de Hunedoara), dans *HdÉvk.*, XXI, 1911, pp. 3-18.

[17] Cf. Kővári L., *Hunyadmegye kihalt családjairól* (Sur les familles disparues du département de Hunedoara), dans *HdÉvk.*, XI, 1900, pp. 51-57; Wertner M., *A Hunyadiak*, *ibid.*, pp. 89-136.

[18] Le terrien Ioan Balika à Chitid, 1787, *ActaMN.*, III, p. 107.

[19] Cf. Tóth Z., *Az erdélyi román nacionalizmus első százada* [cité supra, chap. II, note 71], pp. 58-60, 174-187, etc.

[20] «Sigismundus Antonius Sztojka L. baron de Sala permissione divine episcopus Transylvanensis» a développé une remarquable activité d'organisation et de construction à la tête de la cathédrale et de l'évêché d'Alba-Iulia; nous ne connaissons pas les causes qui le déterminèrent à donner sa démission en 1759 (il s'agit probablement de ses conflits avec les cercles auliques de Vienne; *MgyOrCs.*, X, p. 873); sur Anton Sigismund Stoica de Maramureș: *Apulum*, XII, 1974, pp. 329-331.

[21] A. Paul, *Între Someș și Prut* (1905), p. 38.

[22] A.C. Popovici, *La question roumaine* (1918), p. 215.

[23] Cf. *ErdMEgy.*, pp. 169-181, où il y a des noms slaves tels que Navratil, Plósz, à côté de noms germaniques comme Meltzl, Richter, Schneller, Tagl, etc., la plupart étant naturellement les noms hongrois.

[24] Cf. par ex. *Scânteia*, no. 6.384, 19 IX, no. 6.426, 31 X 1964, etc.

[25] *Le Monde*, (Paris), 5 X 1965, etc.

[26] Comme dans d'autres pays, Russie, Pologne, Amérique, etc.; cf. note 28.

[27] Cf. par ex. *Astra*, 1927, no. 25, 19 V, p. 2 (T. Popa).

[28] Les données relatives à la diffusion des Roumains de Transylvanie sont rassemblées dans la grande monographie de Șt. Meteș, *Emigrări românești din Transilvania*

în secolele XIII-XX (Emigrations des Roumaines de Transylvanie pendant la période du XIII-XXe siècles), IIe édition, Bucarest, 1977 (Ière édition, 1971). Dans l'ancien royaume de Hongrie de l'empire des Habsbourg, le prosélytisme dénationalisateur hongrois a fait des ravages surtout au Pays des Sicules (supra, chap. II) et parmi les Souabes-Germaniques (supra, p. 28; cf. noms de «Hongrois» comme *Göbl* devenu «Gáldi», *Ortmayr* devenu «Orvay», *Treml* > «Tamás», *Hampl*, etc.), parmi les Slovaques (*Melich*, *Apulum*, XIII, 1975, p. 759, *Kniezsa*, *Paulovics*, *Prohászka* et beaucoup d'autres) qui avaient contribué plus que les Roumains à l'accroissement de la «nation hétéroclite» dominante en Hongrie. A Budapest et dans tout le pays il y avait nombre de tels anthroponymes et il y a encore des anthroponymes slaves et germaniques qui n'avaient pas été «nationalisés» par traduction ou remplacement selon les «indications» de l'école onomatologique de Lengyel Z. (supra, p. 39). On sait que le phénomène du mélange des éléments ethniques-sociaux isolés ou en petits groupes et leur assimilation a été fréquent dans tous les villages et à toutes les époques, étant clair qu'il n'y a pas de peuple européen qui n'ait pas dans sa composition des «mélanges ethniques»; cependant les proportions pris par ce phénoméne en Hongrie dépassent toute imagination.

[9] S. Opreanu a rédigé (d'après les cartes militaires autrichiennes de 1:75.000, *SzFLefr.*, et d'autres sources) des tableaux avec des noms d'endroits roumains au Pays des Sicules (la toponymie dite «mineure»: collines, parties des frontières, ruisseaux, vallées, etc. et non pas de localités ou de grandes rivières), *Contribuţii la toponimia din ţinutul secuilor* (Contributions à la toponymie du Pays des Sicules), dans *LucrGeogr.*, II, 1924-1925, pp. 153-189 (= *Die Szekler*, 1939, pp. 103-136), avec certaines exagérations, erreurs de transcription et d'interprétation, causées par le manque de toute formation ou au moins d'une collaboration philologique-linguistique absolument nécessaire dans de telles recherches. Quelques toponymes (lieux, eaux, frontières) roumains du Pays des Sicules, dont certains magyarisés, sont mentionnés par Chindea, *op. cit.* (supra, p. 127), *MijlDesn.*, pp. 25-26. La toponymie majeure du Pays des Sicules (localités, grandes eaux) est slave et hongroise, coumane, etc.; mais les noms des lieux (vallées, collines, etc.) roumains sont très nombreux, cf. Sever Pop, *op. cit.* [infra, pp. 336-337], p. 201 avec la carte (*Die Toponymie Siebenbürgens, Berg-, Fluss- und Hügelnamen*), ainsi que les cartes autrichiennes, roumaines, etc. La situation de la toponymie dans la région sicule est généralement la méme avec celle de n'importe quelle autre partie de Transylvanie.

[10] Sur les anthroponymes hongrois (de type hongrois) chez les Roumains, infra, Annexe I.

[11] Tóth Z. (supra, pp. 137-142) connaissait bien une telle situation, en admettant – *volens-nolens* – que «román nevet viselő székelyek már a XVI. században sem tartoztak a ritkaságok közé. Amiota románság volt a székelységen, a beolvadás a

legcsekélyebb kényszer nélkül szüntelnül folyt...» (*ErdM.*, 1942, p. 555: des Sicules avec des noms roumains n'étaient pas rares même au XVIe siècle. L'intégration des Roumains au Pays des Sicules s'est faite continûment, sans aucune contrainte); cependant il ne daigne mentionner aucun des nombreux exemples connus dans les documents et la bibliographie, que les chercheurs roumains (supra, pp. 131-134) ne mentionnent pas d'ailleurs non plus, ignorant le matériel documentaire (presque intégralement) des XVe-XVIIIe siècles.

[12] Cet anthroponyme apparaît assez tôt dans de nombreuses attestations, comme *Fiesúr* puer Valachicus, *OklSz.*, 246, de l'appellatif hongrois *ficsor*, «garçon», emprunté du roumain «fecior» (*InflR.*, p. 44), courant dans l'anthroponymie roumaine aussi *Feciorи*; dans des documents de Transylvanie et de Hongrie, *MgyHnd.*, V, pp. 371, 378, 474 dans la zone de Cluj, *Ficsor*, *Fychor*, pp. 170, 244 dans la zone de Hunedoara; *Rom.*, *IX-XIV*, p. 66; au Pays des Sicules: *Ficsor* Miklós serf à Vețca (*SzOkl.*, V, p. 319): un «pârcălab» (chef administratif d'un district) du château-fort de Gurghiu, *Fichor* Petru en 1599 «itt való f6 porkolábjátul Fichor Petértól»); la famille *Ficsor* de Nograd, anoblie au XVIIIe siècle (*MgyOrCs.*, IV, p. 172), etc.; d'autres exemples de *Ficsor*, avec des graphies variées (*Fichor*, *Fychor*, *Fychur*) en Hongrie et en Transylvanie (XVe-XVIIe siècles), toponymes et l'appellatif de *ficsor* (XVIe-XIXe siècles) *SlUn.*, 1962, 2, pp. 14, 21; *NyIrk.*, IX, 1965, p. 151; X, 1966, pp. 104-106; XI, 1967, pp. 16-17; *MNyTEtSz.*, I, p. 906.

[13] Sur l'anthroponyme de *Borbat*, *Barbatus* (Bărbat = homme), très répandu, cf. *OklSz.*, 86; *Rom.*, *IX-XIV*, p. 177; l'appellatif de *borbát* en hongrois, emprunté au roumain (*bărbat*), *InflR.*, p. 26.

[14] Cf. *boer*, *béyar*, *bojir* nobilis Valachus; quelques exemples des XVe-XVIIe siècles, *OklSz.*, 78, 1.132; *MgyOrCs.*, I, p. 147. Nom slavo-roumain ou pétchénègue, éventuellement sicule.

[15] Cf. l'étude détaillée concernant les noms, les fonctions et la situation des éléments roumains (reconnus comme tels exclusivement sur la base des anthroponymes): *ActaMN.*, II, 1965 [1966], pp. 345-363 (*Din istoria iobăgimii române transilvănene. Iobagi români în Polonia, sec. XVI*, M.P. Dan).

[16] De nombreux *Székely* et des noms de famille dérivés «demotikon» des toponymes du Pays des Sicules, comme par exemple, Valentinus *Eresztevényi* (*RatCBáth.*, p. 108, de Eresztevény-Erestegiu, département de Covasna), *Kovásznai* (Covăsneanul) László (p. 147), Gregorius *Kosmási* (p. 57, de Kozmás-Cosmeni, Ciuc), Petrus *Nyujtodi* (p. 61, de Nyujtod-Lunga, département de Covasna), Blasius *Torja* (p. 111, Torja, Turianul), Martinus *Udvarhelyi* (p. 99, Odorheianul), Daniel *Vadasdy* (p. 196, de Vădaş à Niraj), *Makşai*, *Menasági*, *Szépvizi*, etc. Ces soldats ou «hommes de cour» de Báthory auraient pu recevoir de tels noms de famille au moment de la «conscription» et de leur recrutement par les autorités militaires du prince

transylvain-roi polonais: parmi eux figuraient assurément des Roumains aussi, venant des localités d'où ils avaient pris les noms de famille en cause.

[17] *Falka* «frustum, frustulium, pars», dans *OklSz.*, 213.

[18] *OklSz.*, 145.

[19] *Muzka, Muska* «Russus», *OklSz.*, 672; ou le roumain *Muscă, musca* (?).

[20] Les nombreux exemples de toutes les zones habitées par les Roumains démontrent la grande diffusion du nom, *Rom.*, *IX-XIV*, pp. 521-527 et *AnIst.*, VI, 1963, p. 168 (Prodan): «le nom de *Basarab* est présent au nord des Carpates aussi. Nous le retrouvons de Făgăraş jusqu'à Caransebeş: deux knèzes *Bozarad* Craşova (en 1358), *Bazarab* Longus (Hosszu), Haţeg (1360), *Besarabe* (1398), *Bozarad* (1435), *Bozaraba* Franciseus (1588), Ştefan *Bassarabe* Hunedoara (1681), Opra *Bassaraba* maire, Scorci (Făgăraş, 1632), etc.», des familles *Besarab* et *Basaraba* à Peşteana et Corneşti, un village *Băsărăbeasa*, *Bozarad* à Telciu (Năsăud, en 1450), Ioan *Basaraba* prêtre à Vaidei (*DateIst.*, II, p. 19): s'y ajoutent des exemples de la zone de Târnava à Cetatea de Baltă, en 1726 Komán *Beszarabe* cerdo (*ErdMeu.*, p. 11), de la zone sicule, ainsi que de la toponymie du Maramureş (*LucrGeogr.*, III, p. 112), ce qui prouve son extension vers le nord et l'est, dans les territoires carpatiques. Ce nom est d'origine coumane (*ArEuCO.*, I, 1935, pp. 221-235, L. Rásonyi) ou pétchénègue, mais il fut transmis chez les Sicules plutôt par le biais roumain.

[21] Publiés par N. Iorga, *Începuturile şi motivele desnaţionalizării în Secuime*, dans *MemIst*, III, XVIII, mem. 8 (1936/7), pp. 217-222.

[22] Par ex. dans des conscriptions (cf. *Sub semnul lui Clio. Omagiu Şt. Pascu*, Cluj, 1974, p. 85), tel que celle de Czirăky A. de 1819, et dans les urbariums des villages du Pays des Sicules, gardés dans différentes archives (Budapest, Odorheiu, Târgu-Mureş, Cluj, etc.), dans les archives des éparchies roumaines (Blaj, Sibiu) et hongroises, ainsi que dans les paroisses du Pays des Sicules, dans les documents de possession privés, les livres de propriétés de chaque village, existant dès le XVIIIe siècle, jusqu'à la rédaction des livres fonciers après 1866; dans les épitaphes et d'autres inscriptions, ainsi que dans la monographie de Benkő J., *Székelyföld* (Musée Brukenthal, Sibiu), etc.

[23] Il y a peu d'épitaphes (ceux en pierre) anciens de plus de 3-4 décennies qui peuvent encore être lus, la plupart ayant été détruits dans le temps ou à cause des mesures draconiennes de l'ancienne administration, qui était capable d'effacer le nom même des morts pour faire disparaître toute trace de vie roumaine (cf. par ex. *MijlDem.*, p. 26).

[24] Outre les nombreux exemples mentionnés ci-dessus, nous ajoutons quelques «points» sicules où rien ou presque rien n'a été enregistré: Borsec (départ. de Mureş), avec 1.418 habitants, Hongr. 1.134, Roum. 176, Allem. 10, autres 6, présente des épitaphes partiels (nombreux étant indéchiffrables, donc inutilisables comme

documents): *Albuj* Karolina, Miklós; *Bogye* (Bodea) Anna, Demeter, György; *German* Albert; *Kosztandi* Ferencz; *Mikk* (Micu) György, Karolina; *Opra* Lajos; *Papp* Todor (le prénom Todor démontre un Roumain *Pop* magyarisé); Gizella *Puşcaş* sz(ületet) (née) Papp; *Rupa* (Râpea?) Anna, Eva, Miklós; *Száva* Laci; *Todor* Antal; *Tomucza* Antal; *Troján* József; *Zsurzs* (Giurgiu) Péter, etc.; ils étaient très probablement des Roumains magyarisés. Sur la Valiée de l'Olt, à Malnaş-Sat, des épitaphes avce les noms de *Lunguj*, *Vantora* Istvánné, Vass Anna (1846-1916), *Várza*, etc.; à côté, la grande commune de Micfalău (Mikóujfalu, départ. de Covasna), des noms courants dans le village et sur le monument des héros 1914-1918: *Luputy* (Lupuţiu), *Nyaguly*, *Nyegra*, *Nyisztor*, *Raduly*, *Sorban*, *Stefan*, *Száfta*, *Urszuj*, *Várza*, etc.; ils étaient évidemment toujours des «anciens» Roumains. Vers 1860, la population du village de Micfalău comprenait, selon la confession, 406 romains-catholiques, 70 réformés, 800 orthodoxes (*SzFLelr.*, III, p. 6), donc en proportion de ²/₃ Roumains; en 1910 elle comptait 1.557 Hongrois et 6 [sic!] Roumains et selon la confession: 504 romains-catholiques, 133 réformés et 918 orthodoxes – ces derniers avaient compté 1.418 en 1903 et 898 en 1912). Tous les orthodoxes (qui ne se déclaraient plus Roumains) sont indiqués en 1929 comme «anciens» Roumains par les anthroponymes, dont Lisseanu (*SecRom.*, pp. 88-90) mentionne: *Nyagu*, *Nyegrea*, *Sorban*, *Boér*, *Nedelka*, et parmi les Roumains il y en avait beaucoup (comme dans d'autres villages, supra, pp. 152-161, etc.) avec des anthroponymes hongrois: Ferencz, Karácsonyi (Crăciun), Gábor, Illyés, Kicsi (Micu), Keresztes, Tamás, Varga, etc.

[45] Cf. *Trans.*, 1937, p. 472.

[46] Parmi les nombreux cas nous ne mentionnons que le plus pittoresque et significatif, authentique, «curiosum»: *Csobán Zoltán* (évidemment Roumain, ou seulement du côté paternei, donc «métis»), qui tenait énormément à sa «nationalité» hongroise d'emprunt, «Csobán Zoltán, szakaszvezető, éttermi segéd. Kolozsvár [Cluj], 1907-ben szül. Beszterc én. A román megszállás alatt mindenkor magyarnak vallota magát. Minden magyar hazafias és kulturális megmozdulás lelkes támogatója...» (le volume jubiliaire des vétérans hongrois *A frontharcos eszme szolgálatában*, Budapest, [1942], Bajtársi adattár, p. 19). La nécessité de s'affirmer avec insistance en public comme «Hongrois depuis toujours» (*mindenkor magyarnak*) résultait pour un *Csobán Z.* du fait évident qu'il était un Roumain renié, conscient de son origine, comme le démontre le nom de famille *Ciobanu* (écrit avec *Cs-*).

[47] O. Densusianu, *Anuarul Seminarului de istoria limbei şi literaturii române*, Bucarest, 1899, pp. 10-11 (extrait); Drăganu, *Rom.*, *IX-XIV*, pp. 292, 310.

[48] «Opreanu a Székelyföldön román eredetü neveknek tünteti föl egyebek közt a Balint, Berze, Dancsó, Csonta, Márk, Duka, Sinka, Both, Finta, Gedeon, Kozma, Mike, Jákob, Baksa, Karácson, Paizs, Magdó, Borza, Porzsolt, Zárug, Gocsmán,

Bács, Balló, Bencze, Bocz, Para, Dancs, Koncza, Tamó és Toma, Váncsa, Márkus, Bacsó, Bucs, Butyka, Bajkó, Berbek, Csorja, Falka, Gócz, Kendi, Boka, Kolcza stb. tulnyomó nagyrészben jó magyar neveket, melyek közt egy pár német eredetü is van; de egyáltalán nem bizonyitanak a mai székelyek és még kevésbé a régi székelyek román eredete mellett. Mert azok a nevek a székelységtől nyugatra eső többi magyarságnál is előfordulnak...» (*ElmSzM.*, p. 643, Siculus). Quelques-uns de ces noms propres (signalés par Opreanu) sont évidemment hongrois (*Bálint* < Valentinus, *Tamó*, *Kendi* < *Kend*, etc. [cf. S. Paşca, *DR.*, 1931, p. 447], donc il ne faut pas les mentionner; ils ne figurent pas dans notre tableau ci-dessus); cependant la plupart des exemples invoqués de «Siculus» sont évidemment roumains ou slavo-roumains, ils ne peuvent pas être, en raison même de leur étymologie et des conditions qui marquèrent leur apparition en Transylvanie, «de bons noms hongrois» (*Berbek*, latin-roman, *Bukur*, autochtone, pré-romain, exclusivement roumain, *Falka*, *Vancsa*, slavo-roumains, etc.). Et même si certains exemples cités par Opreanu étaient hongrois, ils étaient portés par des Roumains qui s'étaient magyarisés avec leur nom.

[9] Cf. *RoumTr.*, p. 54.

[10] *Armenia*, II, 1888, p. 122.

[11] Sur les Arméniens de Transylvanie et de Hongrie, la principale publication «arménologique» en hongrois est l'excellente *ARMENIA. Magyar-örmény havi szemle* (Revue mensuelle magyaro-arménienne). Felelős szerkesztők és kiadó tulajdonosok Govrig Gergely [uniquement dans le Ier volume] és Szongott Kristoff, Szamosujvár (Gherla), I, 1887-XXI, 1907, XXII, 1913, ainsi que différents ouvrages monographiques du même éminent professeur, érudit, publiciste et activiste arménologue de Gherla, Szongott Kr. (1843-1907; sur lui: *Armenia*, XXI, pp. 33-36), *A magyarhoni örmény családok genealogiája* (Généalogie des familles arméniennes de Hongrie), 1898 (dans *Armenia*, XI-XII); *A Korbuly-család. Családtörténelmi tanulmány* (Les Corbul. Etude d'histoire familiale), 1906 (*Armenia*, XX-XXI); *Szamosujvár, a magyar-örmény metropolisz irásban és képekben* (Gherla, métropole magyaro-arménienne, en texte et images), Gherla, 1893, 280 pp. *Szolnok-Doboka vármegye monographiája* (Tagányi K., Réthy L., Kádár J.), Deés (Dej), VI, 1903, pp. 141-199 sur les Arméniens de Gherla. V. Mestugean, *Istoria armenilor*, I-II, 1923 et N. (orga, *Armenii şi românii. O paralelă istorică*, dans *MemIst.*, II, XXXVI, 1 (cités dans *File de istorie*, Bistriţa, II, 1972, pp. 117-126 en ce qui concerne l'expulsion des Arméniens de Bistriţa en 1712).

[12] Szongott, *Szamosujvár, a magyar-örmény metrop.*, p. 204; *Armenia*, II, p. 60.

[13] Merza G., *Az örmény betelepülés története Magyarországon* (Histoire de l'immigration arménienne en Hongrie), dans *Armenia*, XXII, 1913, pp. 5-11.

[14] Cf. *Armenia*, IV, 1890, p. 133 (L. Réthy).

[55] Le nom de *Korbuly* du roumain *Corbul* [Szongott, tel un poète ou un historiographe aulique, pensait à... Domitius *Corbulo* du Ier siècle après J.C.!] (cf. *Rom.*, *IX-XIV*, pp. 252-255) a été changé par certains rameaux de la grande familie arménienne par traduction en hongrois: *Hollósy* (une sorte de «Corbeanu» ou «Corbescu»), équivalent sémantique avec le dérivé *holló* «corb» (corbeau); le *Hollósy* (ancien Korbuly) le plus important était le grand peintre Simion Hollosy (1857-1918), chef de l'école de peinture de Baia Mare.

[56] Sur l'anthroponymie des Arméniens, cf. notamment le répertoire de «noms de famille de Hongrie», dans *Armenia*, XI, 1897, pp. 240-253, 268-282, 307-317, 331-350, 366-382, XII, 1898, pp. 16-28, 48-60, 79-92, 111-125, 141-158, 173-189, 204-221, 238-239; pp. 240-252 les prénoms, 273-286 la classification des noms de famille selon l'origine ethnolinguistique, p. 280 des familles avec des noms roumains (de K. Szongott).

[57] Par exemple, des familles arméniennes plus importantes à Budapest: *Armenia*, VI, p. 289.

[58] Par exemple, un groupe du XVIIIe siècle à Gheorgheni, en 1773, des Tziganes «Cserelő alias Pali *Todor*, *Lupuj* Minka, *Lupuj* Minkáné fia, *Besán* János fia Simon, Todor, István és Karácson», *ErdMes.*, p. 8; «zingari jobbagiones» à Simoneşti (Ciuc) *Kolia* Gyuri, Minya, *Raduj*, *Nyisztor* Czompo, etc., *ErdMes.*, p. 28, etc.

[59] «*Névváltoztatás*. A belügyi miniszterium megengedte, hogy peselneki lakó Opra Pál községi biró a maga és fia Albert, valamint szintén peselneki lakos Opra Ferencz vezeték nevét 'Eperjesi' re változtassa», *SzF.*, 1882, no. 107, p. 3.

[60] *SzF.*, 1883, no. 63, du 9 VIII, p. 3: «fürdővendégek névjegyzéke. Borszék, ... Eperjesi Pál községi biró, Peselnek». Celui qui lisait le no. 63 de 1883 sans avoir observé le no. 107 de 1882 de la gazette sicule (*SzF.*) n'aurait pas pu imaginer que le voyageur du mois d'août 1883 portant un nom hongrois de résonnance, «Eperjesi Pál», était l'ancien Roumain Paul Opr(e)a de l'année précédente. L'initiative d'Opr(e)a de Petriceni (Peselnek) était normale et même nécessaire semble-t-il: un représentant du pouvoir d'Etat dans le régime féodal austro-hongrois ne pouvait pas porter un nom valaque, qui n'était pas agréé par les forums supérieurs de l'époque; l'exemple de Paul Oprea (sans être isolé) n'a pas été suivi par les autre homonymes, vu le fait que dans le village restèrent de nombreux *Opra* ou *Bokor* (Bucur), etc., tout comme des maires avec des noms roumains dans d'autres villages sicules (par ex. sur la Vallée du Niraj: *Muntyán* Todor, *Opra* György, *Sztojka* Mihály, etc., *Székelység*, 1903, no. 44, 24 II). Le maire à poigne roumano-sicule «Opra-Eperjesi» ne s'est pas contenté de changer son nom de famille, mais il a demandé de plus (étant refusé au début, en 1883) et a finalement obtenu de changer le nom slave de son village, *Peselnek* (avec résonnance désagréable en hongrois, tel un verbe de IIIe pers. pl. présent) avec celui de *Kézdikővár* (*Székely Nép*, 1907, no. 116) «La cité en pierre (à) Kézdi», d'après lequel fut créé le roumain *Petriceni*.

[61] Ordre du Ministère de l'Intérieur, Budapest, no. 16.435; cf. *Oituzul*, 1936, no. 46, 29 XI, p. 2.

[62] *GenF.*, I, p. 15, «*névváltoztatás*:...1902 okt. 29-én zágoni Albu Pál csendőr főhandnagy, hogy magyar nemessége és a 'zágoni' előnév épségben tartása mellett, család nevet 'Zagony'-ra átváltoztathassa», pour échapper (tout comme Paul Oprea-Eperjesi de Petriceni et les autres) au stigmate de l'origine nationale roumaine, le nom de famille *Albu*, devenu incommode, un véritable «impedimenta» pour son ascension dans l'échelle de l'appareil bureaucratique-militaire austro-hongrois.

[63] *SzHUt.*, I, p. 96: «furcsán forgat el a köznép, sok kivált idegen neveket, ugy hogy abból sokszor a legnevetségesebb értelmeket származnak: p.o. egy *Lepedus* nevy oláh molnár Arkoson [Arcuş, département de Covasna] közönségesen Lepedösnek hivnak; *Josiv* Gyurkát Karácsonfalván [Crăciuneşti, département de Harghita-Odorheiu] Jószivü Gyurkának...»

[64] Un exemple des plus édifiants dans ce sens est l'identification d'un lot de plus de 100 Roumains (la plupart serfs) dans le cadre de l'armée et á la Cour d'Etienne Báthory (1576-1586), en Pologne, d'après N. Iorga (*RevIs.*, VII, 1921, pp. 10-12), par l'historien slaviste de Cluj, M.P. Dan (supra, p. 322, note 35), presque exclusivement sur la base des anthroponymes.

[65] Şt. Paşca, *op. cit.* [supra, p. 207]; A. Stan, *O problemă de onomastică: numele proprii de animale*, dans *CercLg.*, VII, 1962, pp. 335-340.

Annexes

Interférences entre le roumain et le hongrois

Pour pouvoir comprendre tous les aspects des rapports socio-économiques et culturels roumano-hongrois dans l'espace carpato-danubien il est nécessaire de tenir compte en permanence de leur caractère de réciprocité, à savoir des influences bilatérales existant tant dans l'onomastique (anthroponymie, toponymie) que dans la langue courante actuelle ou médiévale, connue grâce aux informations documentaires abondantes qui visent une période historique de cinq décennies. Nous commençons par les anthroponymes, qui ont formé la plupart de la documentation de cette recherche historique-onomatologique.

I

Les noms hongrois[1] de personnes chez les Roumains (la population roumanophone dans le sens large du mot) ont été et continue d'être – tout comme les mots communs usuels – beaucoup plus nombreux en Transylvanie et au Pays des Sicules que dans le sud et à l'est des Carpates, en Moldavie ou en Valachie; de tels anthroponymes sont facile à reconnaître d'après leur étymologie ou leur forme phonétique particulière (comme intermédiaire hongrois s'il s'agit d'un élément hétérogène). Avant d'analyser la manière, les formes et les étapes de pénétration des anthroponymes hongrois dans la langue roumaine, il est utile d'en dresser un tableau sommaire des plus répandus: *Andraşon-*, *Andrieş* (de András, Andrei), *Balint* (Valentinus), *Bălaş* (Blasius, Vlasie), *Biriş* (*Ghiriş*, Béres), *Birtolon* (Bertalan, Bartolomeu), *Boroş* («Vinariu, Vinulescu»), *Cadariu* (Kádár, «Dogaru»), *Cherecheş* (Kerekes, «Rotaru»), *Chereseşiu* (Keresztes, «Cruceanu»), *Chertes* (Kertész, «Grădinaru»), *Chişiu* (Kiss, «Micu»), *Cordoş* (Kardoss, «gladiator»), *Covaciu* (Kovács, «Fieraru»), *Dămăcuş* (Domokos, Dominic), *Deac* (Deák, Diaconu), *Demeter* (Dimitrie), *Doboş(i)* («Toboşaru»), *Erdeli* (Ardeleanu), *Fărcaş* («Lupu»), *Fekete* (Negru, Negrea), *Fodor* (russe Phéodor), *Gabor* (Gabriel), *Gagyi* («Gageanu»), *Gergeli* (Gergely, Grigore), *Gomboş(iu)* («Năsturaru», Năsturel), *Hărăguş* (Haragos, «Su-

părăeiosul»), *Iliesiu* (Illyés, Elias, Ilie), *Indrea* (Endre, Andrei), *Lemeni* (Lemhényi, «Lemnianu»), *Lenghel* («Polonezul»), *Lucaciu* (Lukács, Lucas), Maghiar[3], *Mesaroșiu* («Măcelaru»), *Miclăuș* et *Micloș* (Miklós, Nicolae), *Mocioni*, *Molnar* («Moraru»), *Naghiu* (Nagy, «Marele»), *Nemeș(iu)* («Boeru; Nobilu»), *Oláh* («Valahu; Românu», supra, p. 67), *Orban* (Orbeanu, Orbán, Urbanus), *Oros* (Rusu), *Pal* (Pál, Paul), *Palcău* (Palkó), *Papfalvi*, *Pereni*, *Peter* (Petre), *Rașiu* (Rácz, «Rascianus; Sârbu»), *Sabău* (Szabó, «Croitoru»), *Sabaduș* (Szabados, «Libert(in)us»), *Sereni*, *Silaghi* (Szilágyi, «Sălăjanu»), *Șandru* (Sándor, Alexandru), *Șanta* («Șchiopu»), *Șipos* («Fluieraș»), *Șofalvy*[4] («Sărășeanu; Ocneanu»), *Șuteu* (Sütő), *Szakalai* («Săcăleanu»), *Tămaș* (Tamás, Thomas, Toma), *Teglaș* («Cărămidaru»), *Terec* (Török, «Turcu»), *Tot* (Tóth, Tăutu), *Vaida* (Vajda, Vodă, Voevod), *Vereș* («Roșu») etc. Il est bien connu le fait «que nous avons eu et avons encore des Roumains – ayant joué un rôle important dans le mouvement culturel des Roumains transylvains – qui ont des noms hongrois (*Kerekes*, *Kis*, *Nagy*, *Szilágyi*, etc.) plus hongrois que la plupart des Hongrois, qui ne sont pas hongrois de par leur naissance mais sont devenus hongrois et qui sont les plus chauvinistes de tous»[4]. Beaucoup de ces noms étaient donnés par l'appareil bureaucratique-administratif, par les chancelleries, les notaires, les prêtres hongrois, etc.; «après 1895, quand furent introduites les matricules civiles, les officiers d'état civil, hongrois pour la plupart, ont pratiqué systématiquement la magyarisation des noms roumains»; «... des dizaines de mille de Roumains et d'autres nationalités se retrouvèrent avec des noms hongrois...»[5]

Cependant le phénomène d'application d'anthroponymes hongrois à la population roumaine (surtout aux serfs et aux paysans dépendant du féodalisme transylvain hongrois, ainsi qu'aux éléments de la petite bourgeoisie établie dans les villes transylvaines) était plus ancien, pouvant être constaté dès le XVIe siècle et devenant courant au XVIIe siècle (supra, p. 280; infra, p. 330)[6]; pour en connaître la genèse et le mécanisme il doit être examiné d'une perspective plus large et dans tous ses détails – nous avons présenté dans les pages antérieures quelques séries de matériels et d'aspects de ce phénomène, ainsi que la situation particulière des Roumains siculisés qui ne parlaient plus le roumain, même s'ils se considéraient ou savaient qu'ils étaient (ou qu'ils avaient été) roumains, de confession orientale[7].

Il faut dire dès le début que les anthroponymes hongrois chez les Roumains (roumanophones) ne constituent pas de preuves ou d'indices sur la roumanisation d'un groupe ou d'éléments ethniques hongrois (phénomène semblable ou équivalent à la magyarisation des Roumains en Transylvanie, au Pays des Sicules, en Hongrie; supra, chap. I, II, IV); ils ne représentent que les documents d'un intense processus d'influence et d'une «mode» imposée de force ou par consentement ou adhésion, par le biais de la religion ou de l'administration (beaucoup de «traductions» et d'adaptations), par les dirigeants et la bureaucratie féodale, par l'armée,

etc., surtout pendant le XVIe siècle (quand les noms de famille sont répandus et généralisés) et le XVIIe siècle, lorsque de tels exemples deviennent très nombreux; ou bien, par des décisions (supra, p. 279, etc.). On a depuis longtemps révélé que certaines familles roumaines anoblies de Transylvanie avaient adopté des noms de famille hongrois ou de forme hongroise (cf. supra, p. 278) dès le XIVe siècle, par ex. *Vörös* Prodán, *Csolnokosi* (*demotikon*, du toponyme Csolnokos-Cinciş, Hunedoara; importante familie de nobles des XIVe-XVe siècles, *MgyOrCs*., III, p. 173), Dán, *Szállási* Constantin, *Hosszú* Bazarab, *Demsusi* Dusa, *Vörös* Tatamer, *Klopotivai* Buz, *Szilvási* Dragomer, *Nyiresi* Sztojan etc. (*HdÉvk*., XI, 1900, p. 110 etc.) et plus tard de nombreux noms de familie typiques, tels que *Almási*, *Ambrus*, *Biró*, *Borbély*, *Erdöss*, *Fabian*, *Farkas*, *Fejér*, *Halmágyi*, *Hosszú*, *Illyés*, *Kardos*, *Kerekes*, *Keresztes*, *Kiss*, *Kovács*, *Lakatos*, *Lengyel*, *Mátyás*, *Mészáros*, *Mosolygó*, *Nagy*, *Orosz*, *Rátz*, *Szabó*, *Szatmári*, *Szilágyi*, *Tamás*, *Török*, *Vajda* etc. (*Datela*., passim, répertoire ayant des nombreuses lacunes, une vieille documentation; beaucoup d'exemples étaient de simples traductions du roumain en hongrois, comme *Farkas* de *Lupu*, *Fehér* de *Albu*, *Fekete* de *Negru*, *Hosszú* de *Lungu* etc., dont l'équivalence sémantique était évidente, connue). Il y a bien des exemples provenant de toutes les zones de la Transylvanie historique, à partir du XIVe siècle[8]. Si les porteurs de tels anthroponymes hongrois authentiques avaient abandonné la langue roumaine et la confession orientale pour s'intégrer dans la couche dominante privilégiée, ils apparaissent naturellement (vers les XVIIIe-XXe siècles) comme des Hongrois authentiques: en quoi différait un tel Hongrois de 1896 de celui arrivé d'Atelkuzu en 896? En rien, bien sûr, ni en ce qui concerne la langue parlée, ni le nom, ni la conscience ou la confession religieuse. Cependant ceux qui avaient gardé leur langue roumaine (dans le sens qu'ils ne s'étaient pas complètement détachés ou perdus, mais ont continué à être attachés à la communauté nationale roumaine) ont imprimé aux anthroponymes acquis une forme roumaine en ce qui concerne les terminaisons, la phonétique, l'accent (par ex. *Kiss* est devenu *Chiş*(*i*)*u*, *Kardos* > *Cordoş*, *Kovács* > *Covaciu*, *Farkas* > *Fărcaş*(*iu*, dér. roum. *Fărcăşanu*), *Lakatos* > *Lăcătuşu*, *Nagy* > *Naghiu*, *Szabó* > *Sabău*, *Tamás* > *Tămaş* etc.)

Les anthroponymes du même type ont été tout aussi nombreux chez la population rurale roumaine subordonnée à la noblesse et à l'administration hongroise du Moyen Age, dont la majorité absolue a été pendant trois-quatre siècles en état de servage (dépendant intégralement du point de vue social, économique et culturel des féodaux et des propriétaires ruraux hongrois); les paysans reçurent parfois indirectement un «nom de famille» de la part des maîtres féodaux, «selon la fonction qu'ils remplissaient à la cour ou le labeur qu'ils y effectuaient: *Kocsis*, *Kukta*, *Kerekes*, *Szöcs*, etc.», ou en fonction d'autres qualités, aspects, situations: *Jámbör*, *Haragos* («l'irascible»), *Vékony* («le mince»), *Kis*, *Nagy*, etc.[9] Cependant l'as-

sertion puérile et fausse de Grigore Moldovanu (agent des plus zélés du féodalisme et détracteur de la culture et des traditions de la nation roumaine qui réussit à devenir recteur de l'université de Transylvanie, supra, p. 279) que «les Roumains de Hongrie [Transylvanie] auraient reçu leur premier nom de famille de la part des Hongrois» est démentie par les nombreux anthroponymes «complets» (prénom + nom de famille) roumains (quelques-uns des appellatifs latino-romanes ou autochtones, préromains, appartenant exclusivement à la communauté socio-ethnique des Roumains), comme *Albu*, *Aldea*, *Bărbat*, *Basarab*, *Bucur*, *Cioară*, *Crăciun*, *Dan*, *Drăghici*, *Dragomir*, *Faur*, *Lungu*, *Lupu*, *Negrea*, *Radul*, *Şerban*, *Ursu* etc., qui n'ont rien de commun avec le système ou le lexique anthroponymique hongrois; les attestations sont assez anciennes[10]. L'application et l'adoption de noms de famille hongrois par les Roumains se reflètent dans de nombreux documents des XVIe-XVIIe siècle. Nous présentons ci-dessous quelques exemples de gens libres et de serfs de différentes zones de Transylvanie et des territoires intracarpatiques: à Şiria (Arad) (le début du XVIe siècle se remarque, dans un riche matériel anthroponymique[11], par le mélange de populations et par la cohabitation d'éléments hongrois, germaniques ou serbes immigrés, avec leurs propres noms) il y avait de nombreux «Oláh» et des prénoms roumains avec des noms de famille hongrois, comme Sthanciwl *Nagy* (*AnIst*., III, p. 64), Ztanch *Gyrka* (p. 70), Zthancÿl *Kelemen*, Zthancwl *Fodor* (p. 72), Luppas *Magyar* (p. 85), Kozthe *Mogas* (Mogoş, p. 89), Zthanciv *Thoth* (p. 93) etc. Dans la zone de Cluj (1534): Michael *Wayda* kenezius iuratus villae nostrae Felek, Georgius *Demether*, *Kys* Pasko etc. (*DocArd*., I, pp. 11-12, à côté d'autres, portant un seul nom: «Ioannes plebanus villae nostrae Felek» fils de «Dancho episcopus» etc.). Sur la vallée du Someş en 1553: Lucas *Fodor* kenesius in Gâlgău, Lucas *Galgay* kenesius pro Karachion (Crăciun) kenesio de Kapolna (Căpâlnea) etc.[12] Parmi les Roumains (serfs pour la plupart, de la zone de Făgăraş) de l'armée et de la Cour royale d'Etienne Báthory en Pologne (1576-1586), quelques-uns avaient des noms de famille hongrois: *Bethleni* (de Beclean), Raduly, *Fogarasi* (Făgărăşanu), Bukur, *Lukacs* (?), Opra, Stanciu, Stoica, *Feleki* (Felecanu, d'Avrig) Ioannes, *Kardos* Lupul, *Kis* Opra, *Kis* Radul, *Szarétai* Barbo etc.[13]; la plupart avaient des noms complets (prénom, noms de famille) roumains (supra, p. 284). Deux exemples de Roumains avec des noms hongrois du XVIe siècle sont très intéressants: «Petrus *Sandor* Walachus de Sandorfalva, waiwoda» dans la zone de Sătmar en 1591 (*DocArd*., III, pp. 311, 316) et «Daniel *Zalasdi* domo et origine Valachus» (de Zlaşti, département de Hunedoara), serf devenu noble, ayant eu un rôle important dans l'armée transylvaine pendant les dernières années du siècle[14]. Homonyme (ou identique?) était le capitaine du siège d'Odorhiu en 1599, Daniel *Zalasdi* (*SzMÉrt*., I, p. 85: «capitancis signanter Danieli Zalasdi Udvarheli et Ioanni Thamasfalvi Maros sedium Siculicalium...», *DocArd*., V, p. 288; «Zalasdi

Daniel uram» le 13 septembre 1596, *ProtOdorh.*, II/2, B, p. 34), que – tout comme le capitaine de Hunedoara s'ayant remarqué dans la bataille de Şelimbăr de 1599 – la bibliographie ignore complètement, bien qu'il dût figurer au moins dans les listes[15]. Dans la zone de Beiuş (département de Bihor)[16], avec des villages évidemment roumains, nous rencontrons des noms de famille hongrois et des prénoms roumains, comme: *Hosszu* Pascul, Zanehul (*AnIst.*, V, p. 69), *Lazlo* Peter, Gauri (1), *Lukacz* Mladin (p. 72), *Balas* Gavril (p. 82), *Balach* Opriş (p. 90), *Sando* Albul (p. 94), *Lazlo* Juon (p. 97) etc. D'autres cas de la zone de Făgăraş du XVIIe siècle, mentionnés dans la monographie relative à l'anthroponymie de cette région[17], s'ajoutent à ceux qui avaient été attestés déjà un siècle auparavant en Pologne. Une vaste série d'exemples de la zone de Cluj du XVIIe siècle, des listes de villageois roumains figurant dans les «urbariums» de la citadelle de Gilău – *Kis*, *Szakállos*, *Haragos*, *Nemes*, *Farkas*, *Fekete* etc.[18] – sont tout aussi instructives et même plus évidentes en ce qui concerne l'élément anthroponymique qui est le nom de famille. Ce phénomène peut être constaté dans de nombreuses preuves documentaires, dans toutes les zones intracarpatiques habitées par les Roumains au XVIIe siècle (quand les documents se multiplient beaucoup) ou plus tard, par exemple dans la région de Someş (*Farkas*, *Nemes*, *Hosszu*, *Toth*, *Fekete* etc.)[19], de Turda (département de Cluj)[20], à Alba-Iulia[21], Hunedoara[22], sur le Mureş et les Târnave, dans «la plaine transylvaine», etc., de sorte qu'il est inutile de mentionner d'autres exemples, qui se trouvent en grand nombre au Pays des Sicules (supra, p. 330, etc.).

Les quelques cas présentés ci-dessus suffisent pour illustrer un phénomène socio-historique disposant d'un «système» simple et expéditif de propagation de l'anthroponymie, devenu par ailleurs un véritable cliché (parfaitement explicable et justifié dans les conditions de l'époque); les dirigeants féodaux et les chancelleries hongroises imposaient beaucoup d'anthroponymes (principalement des noms de famille) à la population rurale roumaine, aux masses de serfs de certaines zone transylvaines se trouvant depuis des siècles dans un état d'infériorité juridique et de dépendance-subordination sociale, d'exploitation économique. De tels éléments onomastiques-linguistiques isolés se sont transmis jusqu'à présent, contribuant à la création de l'aspect hétérogène de l'anthroponymie de Transylvanie. Il est donc faux de croire que les Roumains ayant des noms de famille hongrois ou de forme hongroise peuvent être d'origine hongroise (les soi-disantes «familles hongroises roumanisées»), fait devenu de notoriété[23]. La situation n'est pas différente quant aux éléments hongrois de la toponymie de certaines zones transylvaines – considérés comme des «preuves» en ce qui concerne les groupes de «Hongrois roumanisés» massivement dans quelques villages, comme l'on a affirmé à la fin du siècle dernier[24]. Il est tout à fait évident (pour quiconque a une idée sur la situation de la Transylvanie à l'époque féodale et sur les rapports de l'élément

roumain assujetti par la minorité dominante hongroise) que de tels toponymes (et même des hydronymes, comme *Aranyos*-Arieş, *Sajó*-Şieu etc.)[75] ne peuvent pas représenter les vestiges des «villages hongrois roumanisés – eloláhosodott magyar községek nevei»[76], tout comme ils ne prouvent l'antériorité de l'élément populaire hongrois (magyarophone), – comme certains érudits voulaient laisser croire[77]. La toponymie hongroise (ultérieure à celle slavo-roumaine dans les territoires roumains intracarpatiques) a été donnée ou imposée par les maîtres féodaux à des localités peuplées intégralement ou majoritairement par les Roumains (à l'exception, peut-être, de quelques zones du Pays des Sicules où la pression de la magyarisation avait négativement influencé le nombre des Roumains)[78], où l'élément hongrois ou magyarophone était formé, presque exclusivement, des représentants de l'appareil administratif-fiscal et des administrateurs des domaines et leurs gendarmes.

Notes

[1] Sur l'anthroponymie hongroise: infra, pp. 338-348; D. Pais, *Die altungarischen Personennamen*, dans *UgJB*., III, 1923, pp. 235-249; Benkő Loránd, *A régi magyar személynévadás* (L'ancienne anthroponymie hongroise), Budapest, 1949, 24 pp., dans *Magyar Névkutatás Kézikönyve*; Recueil d'études et discussions à la conférence d'onomatologie hongroise: *Névtudományi vizsgálatok*. A magyar nyelvtudományi társaság névtudományi konferenciája, 1958, Pais D. közreműködésével szerkesztette Mikesy Sándor, Budapest, 1960, 211 pp. (p. 93 sqq. személynevek napja – la journée des anthroponymes).

[2] Cf. «Ioannes Kenesius dictus Magyar», XVe siècle, supra, p. 311; un Magyar Simon, prêtre roumain et éminent activiste dans le domaine de l'enseignement, inspecteur général des écoles dans le territoire de l'évêché d'Oradea au XVIIIe siècle (*EmlMel*., p. 84; L. Gáldi, *Simeon Magyar, ein rumänischer Pionier der josephinischer Schulreform*, Budapest, 1941, cité dans *ActaMN*., IV, 1967, p. 227).

[3] Sur le nom et la famille roumaine «Şofalvy», cf. *Trans*., XLII, 1911, p. 173 (les mentions de I. Sterca-Şuluţiu).

[4] *Astra*, 1927, no. 18, 31 III, p. 2 (*De unde provin atâtea nume ungureşti la românii ardeleni*? par I. Cionea).

[5] *Astra*, 1927, no. 37, 11 VIII, p. 2 (E.A. Dandea).

[6] Un petit tableau des noms hongrois chez les Roumains: A. Viciu, *op. cit.* [supra, chap. IV, note 1], p. 17.

[7] Chez les Roumains siculisés, à côté des anthroponymes authentiquement roumains (qui sont assez nombreux, des exemples supra, pp. 283-291), la plupart sont hongrois, des «traductions» ou des noms repris; il est impossible et inutile de reproduire des listes qui seraient interminables (voir des exemples de Lueta: *Szabó*,

Fărcaş, *Lakatos*, *Rostás*, à côté de la plupart roumains, *MijlDem.*, pp. 42-51; supra, pp. 74-75; dans le siège de Mureş, Niraj: *Szöts*, *Kádár*, *Molnár*, *Kelemen*, *Pásztor*, *Bandi*, *Szabó*, *Kerekes*, *Fogarasi*, *László*, *Gergely*, etc. du XVIIIe siècle, *DocMur.*; p. 8 sqq., supra, p. 289, etc.; à Armăşeni-Ciuc, *TinS.*, 1938, no. 37, 28 VI, p. 2, Lăzarea, etc.). Ces nombreux «ex-Roumains» (avec anthroponymie soit roumaine, soit hongroise) sont généralement considérés comme Hongrois, leur anthroponymie hongroise adoptive étant raccordée à leur nouvelle «nationalité».

[8] Il suffit de mentionner quelques exemples: en 1370, un Bâlea de Crişcior (Zarand) a un fils portant un nom hongrois, *Laslău*; «les nobles hommes Moga, *Ladislau* de Bolya, Ştefan de Birtin, Ioan de Brad, Şerban et Ioan de Ribiţa, nos voïvodes bien aimés» [du *ban* (gouverneur) de Timişoara], en 1445, Vladislav, *Miclăuş* (*ActaMN.*, III, p. 174); en 1495 on accorda «officium vayvodatus volahorum» de Somoşchez (Arad) à Matei *Székely* (fils de Ioan) et à Gaşpar (fils de Paul, *ibid.*, p. 175), – ce Székely pourrait être même un Sicule (Siculus) intégré parmi les Roumains de la zone de Crişana; en 1548 est mentionné le voïvode de Beiuş *Megyesi László* (Vasile Medieşan?, *ActaMN.*, III, p. 180); en 1566, à Mesteacăn (zone de Chioar, Maramureş), sous le voïvode Demian sont mentionnés: Ioannes *Hozzw*, Michael *Hozzw*, Damian *Hozzwul*, Simon *Fekete*, Simon *Hozzwl*, Iacub *Hozzw* libertus, etc.; à Văraiu: Lazarus *Kiss*, Georgius *Fekete*, Petrus *Fekete* (D. Prodan, *Iobăgia în Transilvania în sec. al XVI-lea*, II, 1968, p. 174).

[9] Moldován, *MgyOrR.*, p. 498: «a hazai románságot nálunk a magyarok látták el először [?] vezetéknevekkel. A magyar nemesek román jobbágyai az udvarban elfoglalt állások vagy ott teljesült szolgálatuk után kapták vezeték neveiket. A kocsis, az asztalos stb. lett *Kocsis* Juon, *Kukta* Petru, *Kerekes* Tyifor stb.»

[10] Ils sont attestés dès le XVIe siècle; par ex. en 1534 Ztan *Solomón*, Opre *Perul* de Jelne, Ztan *Mayres* de Jaas, Ztoyka *Pacas*, nobilis Opre *Kluche*, Thoma *Holubol*, Opra *Bobayrol* etc., à côté d'autres avec un seul nom et la localité d'origine: Salamon de Venecze, Radul de Liza, Komsa de Bessembach, Barbat de Dragus, Kinde de Zkore, etc. (*Fontes rerum Transylv.*, IV, *Acta et epist.*, I, 1914, pp. 237-238); à Feleac (Cluj) Georgius *Roman*, à Vâlcele (Banabic) Petrus *Nago* (*DocArd.*, I, p. 11); Gheorghe *Velea*, Filip *Paşca*, Ioan *Petrican*, Gregorius *Sorban*, Gregorius *Vancea*, voïvodes et knèzes dans la zone du Someş (1553, *AnIst.*, VIII, pp. 75, 95-97, 99, 100); Radu *Barbul*, Stanczul *Brindza*, Opra *Chora* (Cioară), Matei *Korba* (Corbea), Opra *Dancsul*, Dragul *Kracson*, Lucas *Lungás*, Dragicz *Morar*, Georgius *Nopcse*, Stephanus *Opra*, Blasius *Petrasko*, Blasius *Radul* (les deux derniers probablement du Pays des Sicules), Georgius *Radul* Dragumer Stanczil etc. dans l'armée d'Etienne Báthory en Pologne (*RatCBáth.*, pp. 8, 15, 58, 96, 105, 109, 112, 114, 171, 196, etc.); Petrasko *Albulye* de Nagy Berivoy (1582, *DocArd.*, II, p. 218); des exemples de Sălaj (commune de Românaşi-Unguraş, Magyaregregy, 1658), *ErdM.*, 1938, p. 309 (anthro-

ponymes hongrois et roumains mélangés); ainsi que de nombreux d'autres des XVIe-XVIIe siècles dans *DocArd.*, I-XII et dans d'autres documents, partout en Transylvanie et dans les territoires intra-carpatiques.

[11] *AnIst.*, III, pp. 37-102 (Le domaine de la citadelle de Şiria en 1525, D. Prodan).

[12] *AnIst.*, VIII, pp. 73-112, spéc. pp. 97-98 (Le domaine de la citadelle de Ciceu en 1553, D. Prodan).

[13] *RatCBáth.*, pp. 8, 9, 15, 16, 48, 88, 89, 106, 114, 171, 172, 194, etc. Sur cette collection précieuse de documents, cf. supra, chap. I, note 35.

[14] St. Zamosius (Szamosközy), dans *MonHHist.*, XXVIII, p. 26: «is non e Zalasdiorum magni nominis in Transilvania stirpe et familia oriundus, cum qua nihil praeter cognominis a patrio vico ducti similitudinem commune sortitus est...»; dans le combat de Şelimbăr (1599), Daniel Zalasdi passe du côté de Michel le Brave, contribuant avec les informations qu'il lui a fournies à la victoire des armées roumaines, fait pour lequel il sera par la suite torturé et tué par les «Transylvains» sur l'ordre de Moise Secuiul (cf. I. Sârbu, *Istoria lui Mihai Viteazul*, II, 1907, p. 326). Sur Daniel Zalasdi quelques mentions de Zamosius citées par I. Crăciun, *Cronicarul Szamosközy şi însemnările lui privitoare la români (1566-1608)*, Cluj, 1928, pp. 117, 138, 141, qui ne connaissait ou ne considérait important de révéler le fait que Zalasdi était roumain. Du milieu de Hunedoara de l'époque des Hunyades, «magni nominis in Transilvania stirpe et familia» de Zlaşti (Zalasdi) était toujours d'origine roumaine (cf. supra, p. 277) et non pas des Hongrois propriétaires dans ce village. *Apulum*, XIV, 1976, pp. 161-172.

[15] Non seulement l'ancien répertoire de familles de Hongrie (*MgyOrCs.*, XII, p. 297, mentionnant: *Zalasdy* Miklós, János, Ilona, Erzse, Anna; Zalasdi Miklós était serviteur à la cour de la famille noble roumaine – sicule – Ficsor L.: «a csulai Ficsor László királyi udvarnok nemes cselédje», *MgyHnd.*, V, p. 244), mais aussi dans «L'Histoire de Odorheiu» (*UdvT.*) et dans la monographie de Szádeczky sur Michel le Brave et la Transylvanie (supra, chap. I, note 46).

[16] *AnIst.*, V, pp. 35-108 (Le domaine de Beiuş en 1600, D. Prodan).

[17] Şt. Paşca, *Nume de persoane şi nume de animale în Ţara Oltului* (1936), pp. 37-38: «... les formes hongroises mentionnées dans les documents ne sont pas utilisées toutes par les Roumains. Beaucoup sont de simples traductions en hongrois effectuées par les notaires bilingues (*Kelemen* reproduit le roumain *Căliman* (<hongr.), *Farkas-Lupu*, *Miklós-Nicolae*...)»; p. 40.

[18] Le village «Hév Szamos (Someşul Rece), integra possessio Valachalis» en 1666 des noms de famille *slavo-roumains* mélangés à ceux *hongrois* (parfois de simples traductions): *Kis* de Micu, *Szakallas-Bărbosu* (?), ou des surnoms donnés ad hoc par les chancelleries féodales aux paysans qui n'avait qu'un seul nom individuel («de baptême») *Pap* Kirilla, *Lupga* Lukacz, *Haragos* Pál, *Tatameter* Lukacz, *Tatamer*

Simon, *Nemes* Demeter, *Farkas* János, *Andre(i)* Matthé, *Toth* Jeremias, *Keobleos* Jeremias, Trepha *Szakallus*, *Szakallos* János, *Nemes* János, *Hosszu* Cristoph, *Faur* Péter, *Szemere* Lukacz, *Zemeran* Kirilla, *Kis* Kozma, *Farkas* Lukacz, *Bara* Tivadar, *Burka* Kozma, *Dán* Cristoph, *Herle* Mijlós, *Herle* Petru, *Marian* János, *Sztircse* Lászlóné, *Tatár* Lörinczné, *Tatár* János, *Boda* Kirilla, *Szakallos* Cristoph (*Dragusmány urbáriumai*, éd. Jakó Z., Kolozsvár-Cluj, 1944, pp. 58, 149). Il est évident qu'à Someşul Rece les paysans, tant ceux ayant des noms roumains (slavo-roumains, *Lupşa*, *Tatomir*, *Faur*, etc.) que ceux ayant des noms hongrois (*Haragos*, *Nemes*, *Farkas*, *Kis*, etc.) étaient Roumains sans aucune exception. Des cas identiques (*Fatuly*, *Ianko*, *Pasko*, *Buha*, *Koszta*, *Krajnik*, *Roman*, *Gyurka*, *Mehes*, *Fejér*, *Fekete*, *Dobos*, etc.) dans les villages roumains (Agârbiciu, Corneşti-Şomoştelec, etc.) de la même zone ethnique presque pure (*ibid.*, pp. 151, 153, 155, 160, 161, etc.).

[19] *Farkas* Paskuly, *Toth* Grigorje, *Nemes* Kosztin, *Hosszu* Prekup, Paskuly, Dan, *GenF*, IV, pp. 22-24, 32 (1676), départ. du Solnoc Intérieur (ancien départ. de Someş); *Fekete* Szávuly, *GenF.*, VI, p. 154; *Prelukai* (forme hongroise du roumain Prelucan) Todor, *GenF.*, VII, p. 28, etc. – personnes dont les prénoms aussi (Pascu, Grigore, Costin, Savu, Todor) montrent clairement qu'elles étaient des «Valaques» rustiques, des Roumains véritables.

[20] *Nagy* Janós alias Szkrobita, *Nagy* Floyre (Florea) Janós, *GenF.*, IV, p. 12 (1642).

[21] *Timar* Barb, *Timar* Oltyán, *Timar* Juon, *Öreg* Juanes Mardsinán, *Szöts* Todor etc., *ErdMezs.*, pp. 6-7 (XVIIe-XVIIIe siècles).

[22] *Tamás* Kracson, *Hajdu* Paszk, *Fodor* Avram, *Szüts* Juon, *ibid.*, p. 10.

[23] «Azért nagyon hibázik az, aki a rengeteg magyar családnevekből, ami a románoknál előfordul, azt következteti, hogy azok mind eloláhosodott családok volnának...», *MgyOrR.*, p. 498.

[24] Par ex. Réthy, *op. cit.* [supra, chap. III, note 4], p. 155: «hogy a ruménség a magyarságnak minő tömegeit [!] assimilálta, részben pedig azok községeit foglalta el, az alábbiakban összeállitott helynevek teszik szemlélhetővé. Mint a rumén nyelv minden idegenséget magába vesz, ugy vette át a magyar helyneveket is többnyire eredeti alakjukban; csak itt ott toldja meg azokat vagy forditja oláhra...»; s'ensuivent des tableaux avec des noms de villages tels que *Egres* = Igriş, Agriş, *Basgos* = Boziş, *Harasztos* = Hărastăş, *Gyékényes* = Jichiş, *Hidas* = Hidiş, *Rákos* = Rachiş, *Köblös* = Cubleş, *Gyéres* = Ghiriş, *Várhely* = Orheiu, *Vártelek* = Ortelec, *Udvarhely* = Odorheiu, etc.

[25] Cf. Kniezsa, *op. cit.* [supra, chap. II, note 49].

[26] Réthy, *op. cit.*, p. 157.

[27] Par ex. *ErdM.*, 1943, pp. 21-45 (Makkai L.), etc.

[28] E. Petrovici, *Toponimia ungurească în Transilvania medievală*, dans *Trans.*, LXXIV, 1943, pp. 11-130; I. Moga, *RoumTr.*, pp. 55-71; Sever Pop, *Die Toponymie Sieben-*

bürgens, dans *Siebenbürgen*, I, pp. 319-348. La terminologie hongroise a été imposée dans la toponymie des territoires dominés et exploités par les magnats féodaux non seulement dans les endroits où ils avaient fait des colonisations et où il y avait une population magyarophone (le Pays des Sicules y compris; cf. par ex. *GyHNev*., etc.), mais dans d'autres zones également, où la population était roumanophone et purement roumaine, non mélangée. E. Petrovici, *Toponymie et histoire*, dans *RevRHist*., IV, 1965, pp. 3-13, spéc. 10-12.

II

Afin de bien comprendre les proportions et la signification sociale-historique de l'influence roumaine sur la langue et la société hongroise en général, il est utile et nécessaire de tenir compte aussi de l'influence inverse, c'est-à-dire des relations linguistiques roumano-hongroises dans leur ensemble, encadrées dans les réalités socio-économiques et politiques des siècles passés. Une appréciation juste de l'influence hongroise sur la langue et la société roumaine doit prendre en considération dès le début le fait que les peuples dominants dans le sud-est de l'Europe (les Turcs, les Autrichiens, les Hongrois, etc.), ayant des États puissants, avec une base économique et une force militaire supérieures, donc des conditions politiques et économiques-culturelles beaucoup plus favorables que les autres (faibles, assujettis, opprimés) avaient exercé – pendant les derniers siècles du Moyen Age – une influence plus profonde et plus durable sur la population dépendante ou assujettie, roumaine, slave, etc. dans la zone carpato-balkanique et danubienne. C'est ce qui explique l'importance des éléments turcs, germaniques, hongrois en roumains et dans d'autres idiomes sud-est européens.

En ce qui concerne les éléments hongrois en roumain, les principaux ouvrages (avant *WtbUngR*., 1966): Alexics Gy., *Magyar elemek az oláh nyelvben*, dans *Nyr*., XVI, 1887 (neuf petites séries), XVII, 1888 (cinq séries) et comme extrait en volume (*Magyar elemek az oláh nyelvben*, Budapest, 1888, 137 pp.; traduit en roumain par I.C. Pap, dans *Ungaria. magyar-román szemle*, I-III, Cluj, 1891-1894), avec beaucoup de lacunes et d'erreurs normales pour cette époque; Simion C. Mândrescu, *Elemente ungureşti în limba română* (Eléments hongrois dans la langue roumaine), thèse de licence en lettres, Bucarest, 1892, 198 pp., ayant non seulement des lacunes, mais également des observations justes, comme: «pour presque tous les mots d'origine hongroise il y a des synonymes qui les concourent et les déprécient» (p. 16); cf. infra, p. 344; Asboth Oszkár, *Az oláh nyelvbe átment magyar szók*, dans *NyK*., XXVII, 1897, pp. 325-448 (les mots hongrois sont en nombre de 100); Damian, *AdMRom*., pp. 5-12, avec une ample bibliographie; Treml (> Tamás) L., *Die ungarischen Lehnwörter im Rumänischen*, dans *UgJB*., VIII, 1928, pp. 25-51, IX, 1929, pp. 274-317 [compte-rendu avec corrections et amplifications: *DR*., VII, 1934, pp. 195-218, N. Drăganu]; Bitay Árpád, *Ujabb szempontok és adatok a román nyelv magyar elemeinek kutatásában* (De nouveaux points de vus et don-

nées pour la recherche des éléments hongrois dans la langue roumaine), dans *EmlSzM.*, pp. 619-632; Tamás (<Treml) Lajos, *A magyar eredetű román kölcsönszavak művelődéstörténeti értékelése* (La valorisation culturelle-historique des mots roumains d'origine hongroise), dans *ErdÉvk.*, 1942, pp. 349-394; *A román nyelv magyar kölcsönszavainak művelődéstörténeti jelentősége* (La signification culturelle-historique des mots roumains empruntés du hongrois), dans *MgyR.*, II, pp. 337-383; V. Breban, *Note despre influenţa maghiară asupra limbii române* (Notes relatives à l'influence hongroise sur la langue roumaine), dans *CercLg.*, III, 1958, pp. 219-224, des observations justes telles que: «l'influence hongroise sur la langue roumaine est plus forte en Transylvanie et en Moldavie, sans pour autant être uniforme sur tout le territoire de la Transylvanie. Plus nous nous rapprochons des parties du nord-ouest, plus nous rencontrons des mots hongrois, pour qu'à la frontière occidentale des départements de Bihor et de Sălaj nous trouvions dans l'idiome des Roumains des mots hongrois avec un phonétisme hongrois, alors que dans les parties avoisinées ces mots se sont adaptés au phonétisme de la langue roumaine»; le nombre des mots ayant pénétré dans la langue commune «ne peut être établi avec précision; selon ma statistique ils sont en nombre de 150, dom 33 dans le fonds principal» (p. 222); R. Todoranu, infra, note 13; F. Király, *LbR.*, XVI, 1967, pp. 408-411 (*gingaş* < hongr. *zsengés*).

Quant au phonétisme et à l'accent des éléments lexicaux d'emprum: *CercLg.*, III, 1958, pp. 135-140 (Y a-t-il de liaison entre la quantité et l'accent? Observations sur les mots d'origine roumaine de la langue hongroise et sur les mots hongrois en roumain, P. Neescu), V, 1960, pp. 75-82 (Le suffixe *-ău* dans les mots d'origine hongroise en roumain, E. Kis), VII, pp. 305-313 (Le reflet de l'évolution des consonnes thématiques hongroises *-LY* et *-NY* dans le thème des substantifs roumains d'origine hongroise), IX, 1964, pp. 67-74 (L'accent dans les mots roumains d'origine hongroise, I. Balázs).

Le lexique hongrois (ou les éléments entrés par voie hongroise) pénétré et intégré dans la langue roumaine représente un lot remarquable du point de vue quantitatif et qualitatif, ayant donc une signification socio-historique particulière, qui doit être réexaminé et apprécié à sa juste valeur, en relation directe avec la structure (principalement la quantité et la fréquence) typique du roumain. Pour l'influence de la langue hongroise sur la langue roumaine, l'ouvrage le plus important est le *Dictionnaire étymologique-historique des mots hongrois en roumain*, élaboré par L. Tamás et édité par l'Académie de Hongrie[1], ouvrage monumental, extrêmement important du point de vue historique, culturel et socio-économique, de grand intérêt et utilité, – en dépit de son caractère unilatéral et même tendancieux sous certains aspects, comme par exemple dans le choix, la présentation et les tentatives (dont certaines tout à fait «personnelles») d'interprétation etymo-

logique des éléments lexicaux controversés (qui ont été pour la plupart signalés et corrigés dans l'analyse faite en 1975, *Apulum*, XIII, pp. 755-770). Etant le fruit d'un travail acharné, ce volume se remarque par l'ampleur de l'érudition, de la documentation et de la doctrine philologique. L'auteur (avec le nom naturel Ludwig Treml, supra, p. 338, Souabe de la région d'Arad, magyarisé comme «Tamás Lajos» en 1935, devenu professeur de philologie romane à l'université et même académicien à Budapest) est un érudit et un polyglotte, renommé dans la philologie romane et roumaine; c'est ce qui fait que son Dictionnaire – rédigé avec passion (qui peut souvent mener à des excès et à la déformation de la réalité) – véritable «couronnement» (*Lebenswerk*) d'une longue activité philologique-linguistique s'est imposé comme une réalisation de premier rang pour la lexicographie et très utile pour la connaissance de l'histoire de la langue roumaine, pour l'étymologie et les relations culturelles et linguistiques, autant pour les populations magyarophone (dominante du point de vue militaire, politique et économique) et roumaine (roumanophone), que pour les autres populations (slave, germanique, turque, etc.) vivant dans l'espace carpatique et danubien, donc pour l'histoire du développement des relations économiques, sociales, politiques et culturelles de ce territoire pendant le Moyen Age et la période moderne. L'ampleur et la variété du matériel et de la documentation sont à la hauteur des nombreuses idées et tentatives ingénieuses d'interprétation et d'attribution de certains mots roumains obscures ou controversés, offrant de nouvelles étymologies et des points de vue valables ou faux.

Cependant le matériel lexical et bibliographique rassemblé et systématisé par L. Tamás peut être considéré immense (grâce surtout à son ampleur et à sa valeur réelle en roumain), étant puisé des sources les plus variées: documents et littérature religieuse du XVe siècle et les suivants, chroniques et différents textes littéraires ou épigraphiques anciens, littérature populaire et culte à partir du XVIIe siècle et jusqu'à présent, lexicographie et presse, diverses publications philologiques, ethnographiques et folkloriques, – d'où l'auteur offre des références détaillées et des citations concluantes, avec la transcription et l'orthographie originales – écrivains et chroniqueurs anciens, scribes médiévaux, classiques de la prose et de la poésie roumaine (comme Budai-Deleanu, Alecsandri, Creangă, Eminescu, Slavici et Sadoveanu, Rebreanu et Arghezi, Beniuc, Titus Popovici, etc.), glossaires régionaux et locaux, dictionnaires, l'Atlas linguistique roumain, enregistrements individuels («eig.S.» de L. Treml), etc., qui utilisent ou mentionnent des termes d'origine hongroise ou qui sont pénétrés dans la langue roumaine par un intermédiaire hongrois. La structure de cet ouvrage (*WtbUngR.*) et la répartition du matériel lexical sont réalisées d'après des critères modernes, reposant sur l'expérience de la lexicographie et des sciences étymologiques les plus avancées. L'introduction présente (outre la nécessité et l'utilité du répertoire, l'importance et

l'historique du problème) la situation du lot lexical hongrois existant en roumain: 93% du matériel est représenté par des éléments dialectaux (à caractère régionale ou strictement local) et seulement 195 mots sont considérés par l'auteur comme appartenant au «roumain commun», voire littéraire (c'est-à-dire à tout le dialecte nommé «daco-roumain»); là encore, les restrictions et les corrections sont très importantes, substantielles même (v. infra, pp. 341-342). S'y ajoute une étude détaillée des éléments hongrois controversés ou ambigus, mots osmaniques, internationaux, germano-hongrois, éléments spécifiques à la terminologie de la chancellerie transylvaine (latinismes) des XVIIIe-XIXe siècles; termes latino-hongrois des écrits religieux protestants; mots hongrois (très nombreux) existant dans l'idiome des Roumains de Hongrie (à l'est de la Tisza, p. 18); déplacement de l'accent sur la première syllabe (comme en hongrois); suffixes hongrois; sémantique et calques linguistiques (p. 20). Les confusions relatives à l'utilisation de la bibliographie et l'adoption des abréviations, les lacunes existant dans le répertoire des abréviations et des noms d'auteurs, les erreurs et les inconséquences dans la reproduction de la toponymie actuelle (localités, départements, etc.), les confusions entre les villages et leurs dénominations hongroises ou roumaines en Transylvanie, la présentation graphique difficile, les nombreuses fautes d'impression, dont quelques-unes très graves, y sont présentées en grand (*Apulum*, XIII, 1975, pp. 755-760; nous ne les répétons plus). Cependant il faut remarquer, en ce qui concerne la structure et le contenu lexical et étymologique du «dictionnaire», plus précisément le matériel de mots et les attestations, les formes et les interprétations étymologiques proposées, que l'aspect choquant, surprenant, y est tout aussi présent: les proportions (évidemment hypertrophiées) du répertoire de Tamás, qui occupe 820 pages, avec 2.800 mots-rubriques (comptés par H. Mihăescu, supra, note 1). Comment L. Tamás est-il arrivé à ce chiffre colossal (qui lui a permis de rédiger un grand «dictionnaire»)? – c'est l'auteur même qui donne la réponse dans la préface, où il précise qu'environ 93% des mots qu'il a codifiés ont un caractère local ou dialectal, surtout dans la zone du nord-ouest du territoire linguistique «daco-roumain» (Arieş-Someş, Sălaj, Sătmar, Bihor, Hongrie jusqu'à la Tisza): une longue série (qui n'est pas cependant complète) de provincialismes, éléments strictement locaux, disparus ou attestés une seule fois, isolés, insolites; dénués donc de toute signification linguistique, socio-économiques et culturelle-historique. L. Tamás y a compris autant les éléments évidemment hongrois, que ceux ayant suscité des opinions différentes[2], qu'il analyse (p. 9). Revenant sur l'affirmation de l'auteur que «environ 93%» du contenu de son «dictionnaire» est représenté par des éléments secondaires ou d'importance mineure, il est nécessaire de préciser que sur les 195 mots que le philologue budapestois considère comme généralisés, appartenant «au roumain ordinaire-littéraire»[1], plus d'un tiers doivent être omis et

classés dans la catégorie des «provincialismes» et des éléments lexicaux (transylvanismes), compte tenu du fait que soit ils ne sont pas hongrois, soit ils ne sont pas «généraux» ou généralisés dans la proportion présentée par L. Tamás (ce qu'il reconnut par ailleurs): *borviz* (récent, connu uniquement dans la ville, dans les restaurants; l'équivalent ordinaire roumain est *apă minerală* – eau minérale), *canaf* (turc), *căpeneag*, *ceangău*, *ceardaş*, *ciormoiag*, *ciupercă* (slave), *cleştar*, *dereş*, *doboş*, *dolman*, *dudău*, *făcăleţ*, *fercheş*, *forint*, *ghimbir*, *gulaş*, *hădărag*, *ir*, *mertie*, *mihalţ*, *muştar*, *ocnă*, *papistaş*, *pecie*, *pejmă*, *pesmet*, *pârjoli* (slave), *poduţ*, *ponoslui*, *rântaş*, *saschiu*, *şir* (avec le verbe *înşira*, préromain, autochtone), *tar*, *tărhat*, *tău*, *tist*, *ţimir*, *vindereu* etc. Nous allons partiellement montrer ci-dessous[4] que les autres mots (c'est-à-dire la majorité absolue, représentant plus de 95% du contenu du «dictionnaire») ont un caractère local, sans importance ou signification linguistique et culturelle-historique. Cependant il est à remarquer que leur énumération intégrale (y compris tous les «riens» lexicaux) n'est pas tout à fait inutile, pouvant éventuellement servir comme documentation pour les philologues et les historiens; il est toutefois absolument nécessaire de connaître et respecter la situation et le rôle de tous ces mots dans l'économie générale de la langue roumaine et principalement leur fréquence (cf. infra, pp. 345-348). Il faut préciser que de tels mots d'emprunt (une «minorité» restreinte dont L. Tamás a essayé de confectionner un «dictionnaire»), pénétrés récemment (bien que plusieurs aient déjà disparus ou soient en train de disparition) dans certaines zones dialectales «daco-roumaines», représentent des ersatz insignifiants ayant un *équivalent* (ou même deux, trois) dans le fonds autochtone (latin) ou dans les emprunts slaves ou d'autre provenance du roumain. L. Tamás ne révèle aucunement dans sa thèse l'existence d'un tel équivalent, et à juste titre, vu le fait que la seule chose qui l'intéresse est d'étaler de façon exagérée la proportion et la valeur qualitative du stock de mots hongrois en roumain – à des fins de propagande habilement camouflées derrière le rideau massif de l'érudition et la vaste doctrine philologique. Il est donc normal que dans le même répertoire (à côté des mots appartenant à la catégorie de ceux mentionnés, supra, dont la plupart ont une importance quelconque dans l'économie de la langue) fussent jetés (par excès de zèle, révélé et critiqué par Kelemen B. aussi, supra, note 1) de nombreux éléments secondaires et même des riens lexicaux (tels que *abldeaş*, *abronci*, *aghicos*, *aiandic*, *aranier*, *aruli*, *banfi*, *dolgozi*, *tulşagoş*, *voghion* etc.), qui ont contribué à la multiplication des pages de ce répertoire, afin de «justifier» son titre prétentieux de «dictionnaire» (*Wörterbuch*), selon une conception bizarre sur la structure et la stratification lexicale de la langue roumaine. L. Tamás semble même ignorer l'importance fondamentale, primordiale du fonds lexical héréditaire (latin + autochtone, préromain), auquel s'ajoute dans l'ordre chronologique celui slave ancien (populaire et ecclésiastique)[5]. Conformément à une telle

conception «magyaro-centriste» (qui est la principale cause de la «hypertrophie» du dictionnaire de Tamás), il résulterait que le roumain devrait avoir environ 6-7 «dictionnaires», un pour chacun des lots les plus importants (ou considérés comme tels) du vocabulaire, à savoir: pour les éléments héréditaires *1)* latin-romans[6], *2)* autochtones (traco-daces)[7], pour les mots d'emprunts, *3)* slaves[8], *4)* orientaux turcs[9], *5)* grecs-byzantins[10], *6)* néologismes-latinismes-internationaux, etc., ainsi qu'un «dictionnaire étymologique» des mots obscures, d'origine inconnue, etc., semblable au «dictionnaire hongrois» dû à L. Tamás. Il est cependant évident qu'une langue – quelque riche et varié soit son trésor lexical – peut et doit avoir un seul dictionnaire historique-étymologique, général, éventuellement avec la répartition des lots lexicaux en «parties» selon la source linguistique d'origine.

Il est bien connu que tous les emprunts hongrois, tant secondaires-locaux (supra, p. 342), que généraux ou très répandus en roumain (infra, note 3) ont un équivalent d'un autre fonds lexical. Le *WtbUngR.* ignore totalement un tel fait, à savoir l'existence d'une correspondance, de «doublets» qui ne sont mentionnés même pas dans les cas où il s'agit d'un même mot à phonétisme différent (par ex. *WtbUngR.*, p. 578, *oltar* pénétré par le relais slave-hongrois; L. Tamás fait abstraction de l'existence en roumain de *altar*, hérité directement du latin), ainsi que le fait de la stratification lexicale, la succession des lots des mots de sources variées, coexistant, alternant et ayant différentes valeurs sémantiques, des nuances et une fréquence relativement élevée –, aspects dont il faut toujours tenir compte lors de l'étude du lexique roumain, de la langue et de la société roumanophone en général. Le lot hongrois (ou pénétré par un tel relais) a sa proportion, sa place et sa fonction naturelle, son rôle socio-historique dans la structure et l'économie de la langue; et la situation de ce lot ne doit pas être considérée «en soi», de façon isolée (comme il arrive dans le grand «dictionnaire historique-étymologique» de Tamás), mais dans l'ensemble de la texture lexicale roumaine, c'est-à-dire en fonction du reste du vocabulaire –, afin de pouvoir déterminer plus correctement sa valeur relative (cf. infra, p. 348). Le nombre des mots hongrois inclus dans le *WtbUngR.* de Tamás est tellement grand, impressionnant (on peut dire même colossal!) qu'ils peuvent créer l'impression et l'apparence d'un «dictionnaire» authentique, d'une réalité structurelle autonome –, même si l'éminent auteur budapestois précise en préalable que 93% sont des éléments secondaires ou d'importance mineure et n'oublie pas généralement de mentionner qu'il s'agit de termes provinciaux, locaux, désuets ou totalement isolés («Provinzialismus», «vereinzelt», «veraltet», «selten»)[11]; un lecteur moins averti, connaissant moins le lexique et la structure historique de la langue roumaine, pourrait être facilement dérouté et enclin à croire que le vocabulaire roumain serait, sinon pour sa plupart, mais au moins dans une mesure considérable (à juger sur l'aspect extérieur du dictionnaire de Tamás)

d'origine hongroise ou pénétré par un tel intermédiaire et donc que les Roumains parleraient en général le hongrois, utilisant la plupart du lexique de cette origine, même si la structure grammaticale (le système morphologique de la langue) est romane. Il serait impossible de commettre une falsification plus grossière de la réalité socio-historique et culturelle, de sorte que certains chercheurs (comme L. Tamàs) ignorent ou oublient délibérément la composition et la stratification du lexique roumain dans son ensemble, la succession historique par étapes de ce matériel linguistique, donc la proportion et la valeur concrète de chaque lot. C'est une réalité linguistique-historique bien connue, pouvant être illustrée par quelques «cas»: *a*) pour la notion de «malade; krank», le *WtbUngR*. offre le terme *beteag*. *betejug* (hongrois); bien qu'en roumain il y ait (ce qu'il ne mentionne pas) l'ancien terme roumain (autochtone, préromain) *a vătăma* (*vătămat*, *vătămare*, *vătămătură*), avec des sens trop spécialisés (organique-physiologique et psycho-moral), sur lesquels s'est superposé et a gagné une sorte de «primauté» le groupe slavon *boală, a boli, bolnav, îmbolnăvi*, plus rarement *bolniţă* («hôpital, infirmerie»); *b*) pour la notion de «guérir; heilen, genesen», *tămădui* (hongr. *támadni*, «se redresser, attaquer») ont pénétré et coexistent avec les termes existant (dès le début), à savoir *întrema* (probablement autochtone, préromain), *vindeca(t)* (lat. *vindicare*) avec *sănătos, sănătate, însănătoşi* (lat. *sanit-*), auxquels se sont ajoutés plus tard (avant le hongr. *támad-*) le slave ancien et populaire, général en roumain, *leac, lecui* – employés selon des règles et des situations, avec différentes nuances dans l'aire linguistique roumaine. De tels exemples sont multiples[13], ce qui conduit en fait à la même conclusion: l'existence de nombreuses «doublures» et de cas de superposition – phénomène qui n'appartient pas exclusivement à la langue roumaine, mais se rencontre partout, prenant des formes et des dimensions variées dans tous les idiomes du monde. Cependant en roumain il a des proportions plus grandes que dans d'autres langues européennes, ayant des implications et une signification socio-ethnique (donc généralement historique) exceptionnelle: il représente le miroir le plus fidèle de la stratification lexicale, révélant les étapes de l'évolution du langage et de la communauté ethnique-sociale roumanophone, les phases du développement de la société et du peuple, des Etats et de la nation roumaine, dans des conditions et des cadres historiques variés, sous différents régimes, toujours adverses. La chronologie absolue de la stratification lexicale dans la langue roumaine devra être attentivement analysée, de façon approfondie et différenciée, à partir de l'étape de mélange et synthèse de l'élément latin-roman à celui autochtone préromain, dans le processus antique, thraco- et daco-romain de la romanisation (l'ethno-genèse), suivie par l'apport slave ancien et grec-byzantin, turc, hongrois, etc. C'est une des tâches principales de la philologie roumaine avant de passer à l'élaboration de «dictionnaires» partiels à caractère étymologique-historique, tels que celui réalisé par L. Tamás (*WtbUngR*.).

Quant aux observations relatives aux détails et aux objections nécessaires, avec les corrections et les complètements dans la partie lexicale et étymologique du «dictionnaire» de Tamás des mots hongrois en roumain (*Apulum*, XIII, 1975, pp. 764-770), il suffit de remarquer que la liste avec de tels détails peut être amplifiée par un contrôle plus rigoureux et plus profond du matériel, sur la base d'une vaste documentation lexicographique, tout en précisant que des augmentations ou des réductions dans le répertoire lexical de Tamási sont possibles et nécessaires, vu le fait que tout dictionnaire (ou vocabulaire) d'une langue vivante, en train de développement et d'enrichissement continus ne peut être absolument complet, exhaustif, rédigé pour l'éternité.

La pénétration et la diffusion des éléments lexicaux hongrois (produits, notions, institutions, etc.) peuvent être réparties – approximativement, sur l'exemple de certains philologues du XIXe siècle, tels que S.C. Mândrescu, supra, p. 338, ou L. Tamás – en deux étapes et deux catégories, du point de vue territorial, chronologique et qualitatif: *I.* des éléments très répandus, importants et quelques-uns même généraux (littéraires) dans le dialecte «daco-roumain», datant de l'époque ancienne et étant connus tant en Transylvanie et dans les territoires intracarpatiques, que dans le sud et l'est des montagnes («communs à tous les Roumains de la Dacie trajanne», Mândrescu); *II.* plus récents et beaucoup plus nombreux (mais ayant une Importance qualitative réduite, quelques-uns en train de disparition), connus uniquement dans les patois roumains de Transylvanie et des parties hongroises habitées par les Roumains, notamment dans la zone de Someş-Arieş-Mureş et du côté de la Tisza («provincialismes», supra, pp. 340-341, infra, pp. 349-350). Les calculs et le groupement statistique réalisés par un critique, sur la base du matériel lexical du dictionnaire de Tamás (*WtbUngR.*), sont extrêmement instructifs et méritent d'être mentionnés dans cet ouvrage[13].

L'explication socio-historique de l'influence hongroise (assez forte et significative) sur la langue roumaine doit être cherchée autant dans la cohabitation avec la population magyarophone, que surtout dans la position dominante politico-militaire et économique de l'Etat féodal hongrois, avec l'appareil administratif, économique-fiscal, militaire-policier, etc., avec la langue de circulation et officielle hongroise: les villes comme centres de production artisanale (plus tard industrielle), de commerce, d'irradiation socio-culturelle, grâce aux écoles et aux autres institutions de culture, et dans le milieu rural les grands châteaux (manoirs, «curies») nobiliaires, des comtes et des propriétaires de domaines hongrois ou magyarisés depuis plusieurs siècles (certains d'origine germanique, tels que Báthory, Haller, etc., les Roumains Kendeffy, etc., supra, p. 277), qui, à côté des trois Eglises (romaine-catholique, calviniste, unitarienne) hongroises formaient les principaux piliers de la domination hongroise (nationalité, langue, culture). Les féodaux

hongrois possédaient des domaines dans de nombreux villages avec une population roumaine des territoires intracarpatiques, d'où ils contrôlaient par le biais de leurs agents et fonctionnaires, ainsi que par l'appareil de répression et d'exploitation, presque tous les villages roumains des «comtés». En tant que maîtres indubitables (contestés uniquement pendant les révoltes populaires) dès les premières décennies de leur installation en Transylvanie, la noblesse et la couche dirigeante ont exercé une influence considérable sous aspect administratif, d'organisation, politique, militaire, économique, commercial et artisanal, ainsi que socio-culturel et linguistique. Un philologue de Cluj a très bien esquissé ces réalités en 1958: «l'explication juste de l'influence exercée par les Hongrois sur les patois roumains de Transylvanie doit être cherchée dans les conditions politiques, économiques et sociales ayant marqué la vie de la population de cette région tout au long des siècles. Certainement, le facteur déterminant a été la longue cohabitation des deux populations sur un même territoire, parfois dans les mêmes villages. Cependant le facteur décisif a été le fait que, à partir surtout de l'époque du dualisme, la langue officielle a été le hongrois. La plupart des termes spécifiques à la vie d'Etat, à l'administration, au commerce, à l'industrie, à la justice, etc. furent empruntés par la population roumaine, vu le fait qu'ils reflétaient des réalités spécifiques à l'organisation de l'Etat austro-hongrois. Il est donc tout à fait naturel que dans cette région les innovations dans le domaine de la vie matérielle, dans la technique, agriculture, industrie, agriculture, commerce, armée, etc. eussent pénétré par l'intermédiaire de la population hongroise d'où les Roumains ont emprunté les termes afférents aussi. Un nombre important de mots du domaine de l'agriculture furent empruntés sur les domaines des grands propriétaires hongrois, où des Hongrois travaillaient à côté des serfs roumains»[14]. L'effet de tels rapports politiques et socio-économiques se reflète clairement dans le lexique de la langue roumaine. La situation de l'élément lexical hongrois dans son ensemble a été caractérisée par un éminent linguiste et philologue comme il suit: «l'influence hongroise sur la langue roumaine s'est répandue sur tout le territoire linguistique roumain (daco-roumain), étant représentée dans la langue littéraire commune par de nombreux éléments: *fel, a mântui, belşug, a tămădui, seamă, chip, a întâlni, bâlciu, oraş, gând, a bântui, hotar, a îngădui, făgaş*, etc. L'explication de cette différence est simple: le berceau des patois daco-roumains a été la Transylvanie; de là, de la couronne montagneuse des Carpates, les patois roumains, donc implicitement valaque et moldave, se sont répandus dans toutes les directions, diffusant jusqu'au-delà du Danube et du Dniestr les éléments empruntés des 'maîtres de la Transylvanie'»[15]. S'y ajoute un autre facteur important déjà mentionné: l'influence et la domination politique, ainsi que l'expansion économique (commerciale) hongroise dans le sud et à l'est des Carpates, dans les deux voïvodats roumains, la Valachie et la

Moldavie, dès les XIIe-XIIIe siècles. Cette situation historique, ainsi que les rapports socio-politiques expliquent aussi la grande proportion d'anthroponymes hongrois ou magyaroïde chez les Roumains transylvains.

Quant à la quantité et à la signification qualitative des mots hongrois en roumain, elles ont été appréciées de façon différente par les chercheurs. Les résultats de jusqu'à présent peuvent être résumés comme il suit:

Selon Al. Cihac, l'élément hongrois représente environ 1/10 du total des mots inclus dans son dictionnaire[16]. Vers 1887-1888, Gh. Alexics (supra, p. 338) considère que leur nombre dépasse 1.000 mots. Cependant les recherches de D. Macrea ont établi (d'après *Dicţionarul limbii române* [Dictionnaire de la langue roumaine] de I.-A. Candrea, 1931) que sur les 43.269 mots de la langue, 3,14% sont des éléments hongrois (par rapport aux 20,58% latino-romans, 16,59% slaves), dans le *Dicţionarul limbii române moderne* (Dictionnaire de la langue roumaine moderne) [Bucarest, 1958], sur les 49.649 mots (mots dérivés et variantes y compris), 2,17% sont hongrois (par rapport aux 20,02% latins, 13,87% slaves)[17]. Quant à la fréquence, le même auteur a établi dans le lexique des poésies d'Eminescu des éléments hongrois en proportion de 1,63%, avec une fréquence de 0,84% (les éléments latins représentant 48,48% comme nombre et 83% comme fréquence et les mots slaves 16,81% comme nombre et 6,83% comme fréquence). Dans un texte actuel, à savoir une page du journal *Scânteia*, les éléments hongrois représentent 0,39% du nombre des unités lexicales, avec une fréquence de 0,21% (l'élément latin représentant 36,50% dans le vocabulaire, avec une fréquence de 62,46% et celui slave 7,96% avec une fréquence de 5,92%; le reste étant des mots d'autres origines, y compris les néologismes et les termes techniques)[18]. Les calculs de Al. Graur montre que parmi les mots considérés comme faisant partie du soi-disant «fonds principal de mots» (évalué en roumain à 1.419 termes) il y a 32 éléments hongrois (2,26%, par rapport à 58,51% latins, 21,49% slaves) et la conclusion qui s'impose est tout à fait intéressante: «il est trés significatif que l'élément hongrois du fonds principal est catégoriquement plus nombreux que celui turc (turc et grec ensemble), bien que d'après les statistiques de Cihac dans la masse du vocabulaire il y a trois fois plus de mots turcs que hongrois. Cependant tandis que les Turcs, qui som venus en qualité de conquérants pour exploiter, ont amenés des éléments de vocabulaire superficiels, les Hongrois et les Slaves ont vécu à côté de nous, ont travaillé à côté des Roumains et les mots qu'ils nous ont transmis étaient souvent essentiels pour l'enrichissement du vocabulaire»[19].

Plus signifieatifs sont les résultats de la recherche différenciée concernant l'influence hongroise sur les patois de Transylvanie[20] basée sur la constatation que «les déterminations quantitatives de l'influence hongroise dans le lexique de la langue roumaine, mentionnées ci-dessus, révèlent des aspects de ce problème considérés

de plusieurs points de vu, tout à fait différents. Qu'il s'agît du lexique roumain dans son ensemble, tel qu'il est compris dans les dictionnaires, ou seulement du lexique de base de la langue d'un ou de plusieurs écrivains, on a peu insisté sur la fréquence des éléments hongrois dans la langue roumaine, rapportée à la fréquence des éléments latins, slaves ou d'autres origines. D'autre part, les éléments hongrois n'ont été suivis que dans des textes littéraires, sans en tenir compte d'une certaine stratification. L'étude des éléments hongrois, comme composante du lexique roumain, du point de vue de leur fréquence dans les patois, ainsi qu'une classification selon leur importance, sans négliger d'amplifier, d'une autre perspective, les connaissances acquises jusqu'à présent, s'avère tout à fait nécessaire» (*OmR.*, p. 922). L'auteur essaie d'établir principalement «par ia méthode statistique, la place et l'importance des éléments d'origine hongroise dans les patois roumains de Transylvanie où, suite aux conditions socio-historiques spécifiques, l'influence hongroise est plus forte. Notre statistique repose sur 4.000 mots extraits de textes ou de fragments de textes dialectaux, de longueurs différentes, de dix localités situées dans des régions où le contact entre les Roumains et les Hongrois est plus intense: 5 de la région de Crişana [département de Bihor], 1 de Maramureş [départements de Satu Mare, Maramureş], 1 de la région [département] de Cluj, 2 de la région de Mureş (-Harghita), 1 de Hongrie (près de la ville de Gyula, où l'on parle un patois *crişan*). Les 4.000 mots-texte se réduisent à 759 mots distincts ou unités lexicales, dont 73, soit 9,61% sont hongrois, 53,22% latins et 12,12% slaves». Le pourcentage relativement élevé des mots hongrois s'explique par le fait qu'il est établi sur la base «d'un lexique limité provenu des régions les plus influencées par la langue hongroise». «Du point de vue de la fréquence, les éléments latins représentent 84,02%, tandis que les éléments hongrois atteignent seulement 2,90% et ceux slaves 3,92%. Si nous rapportons un tel pourcentage de la fréquence de l'élément hongrois au pourcentage du même élément dans la langue littéraire nous pouvons remarquer un décalage: dans les textes dialectaux la fréquence des mots hongrois par rapport à leur nombre est beaucoup plus réduite dans les textes littéraires (chez Eminescu ou même dans le journal *Scânteia*). L'explication doit être cherchée dans le fait que dans la langue littéraire il y a surtout des éléments hongrois du fonds lexical de base, avec une fréquence plus élevée, tandis que dans les textes dialectaux les mots hongrois sont (pour la plupart) des régionalismes, avec une fréquence réduite» (*OmR.*, pp. 924-925); la plupart des mots hongrois sont des substantifs, des notions à caractère concret, matériel. – En ce qui concerne le «dictionnaire historique-étymologique des éléments hongrois en roumain» de L. Tamás (*WtbUngR.*, 1966), voir supra, pp. 339-345.

La domination ou l'influence politique de l'Etat hongrois s'est étendue partiellement et temporairement dans la région des Carpates et d'outre-monts, au nord, à l'est et dans le sud, ainsi que dans d'autres zones situées autour du centre ethnolinguistique hongrois de Pannonie et du bassin de la Tisza, c'est-à-dire chez les Croates, les Serbes, les Slovaques, etc. Comme nous le savons, l'influence hongroise a été plus forte chez la population roumaine habitant l'espace compris entre la Tisza et les Carpates; ici le rapport entre la langue hongroise et la langue roumaine dans leur action d'influence bilatérale et d'interpénétration lexicale (au cours des contacts et de la cohabitation presque millénaire) y a été pendant quelques siècles (jusqu'en 1918) un rapport entre du maître au sujet (la situation des anthroponymes réciproquement empruntés par les Roumains et les Hongrois a été similaire, supra, chap. IV et Annexe I). Dans le cadre politique, administratif et économique du voïvodat (de la principauté) de Transylvanie (dominé par les Hongrois) et de l'Etat féodal hongrois, austro-hongrois, où les Roumains avaient un statut de «tolérés», étant considérés «inférieurs», notamment pendant les XVIe-XVIIIe siècles, il était normal et même nécessaire que dans le lexique de la langue roumaine les éléments hongrois fussent plus nombreux et plus importants que les éléments roumains du hongrois (pénétrés par l'action d'une influence plus tardive, à caractère populaire-local, régional). Pour expliquer une telle situation il n'est pas nécessaire de recourir à des critères douteux et à des hypothèses compliquées, telles que: au début des contacts roumano-hongrois les Roumains auraient habité sur un territoire restreint et auraient été assez peu nombreux[21], la population hongroise ayant une «supériorité numérique» par rapport à la population roumanophone – théorie soutenue par certains historiens[22]; car la population magyarophone a été toujours minoritaire sur le territoire situé à l'est de la Tisza. En tant que élément conquérant, dominant, elle a gagné la suprématie dans certaines zones suite à l'assimilation graduelle et parfois forcée des Roumains, Slaves, et d'autres populations reçues assujetties: la majorité absolue dans le passé tout comme à présent est représentée par les Roumains, tant en Transylvanie (entre les Carpates et les Monts Apuseni), que dans la Crişana, au Banat, au Maramureş. Il serait difficile de soutenir que «les langues hongroise et roumaine sont venues en contact assez tard», comme une conséquence de l'«immigration» tardive des Roumains en Transylvanie de... la Péninsule Balkanique (cette influence linguistique-lexicale réciproque roumano-hongroise... tardive étant donc un éventuel support indirect [mais assez fragile] pour la thèse «immigrationiste», contraire à la continuité des Roumains dans l'espace carpato-danubien, au nord du Danube)[23]. D'autre part, il est évident qu'au début de l'époque féodale (vers les Xe-XIe siècles), les Slaves continuaient d'avoir un prestige politico-militaire et socio-économique

(comme le prouvent d'ailleurs la toponymie et l'anthroponymie massivement conservées sur le territoire de la Roumanie); une bonne partie de la population roumanophone continuaient de vivre dans l'isolement latent des conditions imposées par la structure de son économie fermée (notamment l'agriculture, l'élevage du bétail, les artisanats ruraux), dans les vallées et les bassins intracarpatiques, où elle s'était cachée devant les migrations et les occupations de l'époque pré-féodale – sans réussir (avant le XIIIe siècle) à réaliser des formations d'Etats et militaires puissantes, étendues, ou des empires et des royaumes «apostoliques». Par conséquent, l'influence slavonne sur la langue hongroise[34] aurait dû être, et elle l'a d'ailleurs été, beaucoup plus ancienne et plus intense (dans la zone du Danube-Tisza) que l'influence roumaine pendant la même période entre la Tisza et les Carpates orientales.

Notes

[1] Lajos Tamás, *Etymologisch-historisches Wörterbuch der ungarischen Elemente im Rumänischen (Unter Berücksichtigung der Mundartwörter)*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1966, 936 pp., in 8°. Tables des matières: pp. 5-23 Einleitung; pp. 24-47 Verzeichnis der Abkürzungen; pp. 49-870 Etymologisch-historisches Wörterbuch; pp. 873-936 Wörterverzeichnis (index de mots: albanais, allemands [saxons, etc.], grecs, latins, romans, roumains, slavons, turcs, hongrois). Sur la justification du terme de «dictionnaire» (*Wörterbuch*), cf. supra, pp. 340-341. Comptes-rendus (en général): *Revue Roumaine de Linguistique* (Bucarest), XII, 1967, pp. 259-261 (H. Mihăescu; infra, note 13); *CercLg.*, XIII, 1967, pp. 323-327 (B. Kelemen); *LbR.*, XVII, 1968, pp. 93-94 (Al. Marosi); analyse détaillée corrigée et complétée dans notre article, *Apulum*, XIII, 1975, pp. 753-775.

[2] *WtbUngR.*, p. 8: «wir hielten uns vor allem an das Prinzip, daß nicht nur die ganz sicher dem Ungarischen entlehnten Wörter behandelt werden müßen, sondern auch diejenigen, über deren Herkunft verschiedene Meinungen aufgekommen sind. Dadurch wird zwar der Umfang unseres Buches erweitert, aber auch dessen Brauchbarkeit nicht unwesentlich erhöht. Vieles mußte indessen auch weggelassen werden. So vor allem die dilettantenhaften, aber auch die von namhaften Gelehrten stammenden und offenbar verfehlten Erklärungen…»

[3] *WtbUngR.*, pp. 6-7: «eine besondere Aufmerksamkeit wird der Volkssprache, den Mundarten zugewendet. Ungefähr 93% der von uns behandelten Wörter sind nämlich, mehr oder weniger verbreitete mundartliche Elemente und nur etwa 195 können zum gemeinrumänischen, bzw. schriftrumänischen Wortschatz gerechnet werden. Hier und da mit gewissen Einschränkungen können in diesem Zusammenhange folgende Wörter erwähnt werden: *agriș*, *alac* (?), *alcătui*, *aldămaș*, *alean*, *altoi*, *aprod*, *arendaș*, *arpăcaș*, *baie*, *ban*, *bardă*, *bănui*, *belșug*, *beteag*, *bir*, *birui*, *bizui*,

bâlciu, bântui, bocanc, boltă, borcan, borviz, bulfeu, bumb, bundă, burzului, butaş, camfor (?), *canaf, căpeneag, cea, ceangău, ceardaş, ceatlău, cetlui, cheltui, chezaş, chibzui, chin, chip, chipeş, ciopor, ciormoiag, ciubăr, ciumăfaie. ciupercă, cizmă, cleştar, copoi, cormană, coroi, cotlon, dereş, dijmă, dâmb, doboş, dolman, dorobanţ, dric, dudău, făcăleţ, făgaş, făgădui, fedeleş, fel, ferchеş, fereurui, foişor, forint, gazdă, gealău, ghimbir, gingaş, giulgiu, gând, gulaş, guler, haiduc, ham, hang, harţă, hădărag, hăis, hăitui, hălădui, heleşteu, hârciog, hârdău, hoit, holdă, hotar, husar, imaş, ir, iz, îngădui, întâlni, jale, jilip, labă, lacăt, lance, lanţ, larmă, lăcaş, lăcătuş, leuştean, lipie, locui,* (*lăcui*), *majă, mangaliţă, marfă, meleag, mertic, meşter, meşteşug, mihalţ, mintă, mistui, mâglă, mântui, mâzgă,* (?), *mohor, muştar, moştrului, neam, ocnă, oraş, pahar, paloş, panglică, papistaş, papricaş, părcan, pecetlui, pecie, pejmă, pesmet, pildă, pipă, pârcălab, pârgar, pârjoli, poduţ, ponoslui, pont, raită, rătez, răvaş, răzeş, rântaş, sas, saschiu, săcui* (*secui*), *sălaş, sălăşlui, seamă, sicriu, sârgui, şaldău, şarg, şcoală, şir, şireag, şoim, şpan, talpă, tar, tăgădui, tălpaş, tămădui, tărăboanţă, tărhat, tău, tist, tâlhar, tobă, toc, ţarcă, ţimir, uliu, ului, uriaş, uric, urlui, vamă, viclean, vicleşug, vileag, vindereu, viteaz, vizitiu, zăbală, zurgălău*».

[4] De tels exemples dialectaux (régionaux ou «provincialismes»; révélés comme tels depuis longtemps, par ex. dans *EmlMel*., pp. 87, 443-444; *ErdM*., 1943, p. 43; *CercLg*., III, pp. 222-224, etc); *acar* (*acarcine, acarcare, -când, -cum*) < hongr. *akár*; bai «difficulté, peine» <*baj*; *bolund* «fou» < *bolond*; *căpeneag* «manteau» < *köpenyeg*; *a ciufuli, c(o)lop, coşteiu, deschilini, lepedeu, păluţă, tolceriu, uiagă, făgădău, eosaldu, legheleu, furdulaş, căput, depleu*, etc.; *cipcă* «dentelle», *laboş* «marmite», *fişpan* «préfet», *varmeghie*, etc. Ayant des équivalents anciens (latins, slaves, etc.) en roumain, de tels provincialismes plus ou moins récentes et dissonants, provoquant l'ironie des Roumains habitants dans d'autres zones et chez les générations plus jeunes, sont isolés, de plus en plus rares, en train de disparition; ils correspondent en quelque sorte aux «roumanismes» pénétrés dans la langue hongroise de Transylvanie après 1918 (cf. *StCom*., 13, p. 249; *ErdM*., 1935, pp. 173, 290-291, 1936, pp. 92-93, 1937, pp. 97-98, 1941, pp. 381-384; le «répertoire»-épilogue de ces chroniques malicieuses «zárszó a nyelvművelés ravathoz», dans *ErdM*., 1942, pp. 373-375; 1943, pp. 123-132).

[5] Par ex. dans *WtbUngR*., p. 770, L. Tamás fait des observations bizarres concernant le mot *tămădui*: «das Wort ist auf dem ganzen Sprachtgebeit verbreitet und gehört zu den ständigen Elementen des Wortschatzes, obgleich daneben das lat. *vindeca* ebenfalls gebraucht wird», ensuite «im Grundwortschatz wurde *tămădui* durch *vindeca* und *lecui* ersetzt», qui sont des tentatives de mettre les choses à l'envers; l'absurdité de cette assertion, à savoir le fait qu'un élément ancien, héréditaire, tel que *vindeca* serait... «remplacé» sur un emprunt récent en roumain, est évidente, démontrant le caractère confus de la conception de L. Tamás sur la stra-

tification lexicale en roumain et sur la valeur qualitative, la fréquence et la circulation des éléments de chaque lot lexical.

[6] A. Cihac, *Dictionnaire d'étymologie daco-roumaine* [I], Frankfurt, 1870, *Éléments latins*; S. Puşcariu, *Etymologisches Wörterbuch der rumänischen Sprache*, I, *Lateinisches Element*, Heidelberg, 1905; I.-A. Candrea, O. Densusianu, *Dicţionarul etimologic al limbii române. Elementele latine*, Bucarest, 1907-1914 (*a – puţea*).

[7] Un tableau et un schéma sommaire de ces éléments: I.I. Russu, *Limba traco-dacilor*, Bucarest, 1959, pp. 119-131 (IIe éd., 1967, pp. 187-230, éd. allemande *Die Sprache der Thrako-Daker*, Bucarest, 1969, pp. 211-264); idem, *Elemente autohtone în limba română (Substratul comun româno-albanez)*, Bucarest, 1970, 269 pp.; sur l'ensemble, idem, *Etnogeneza românilor*, Bucarest, 1981, 448 pp.

[8] F. Miklosich, *Die slavischen Elemente im Rumunischen*, dans *Denkschriften Akad.*, Vienne, XII, 1862, pp. 1-7; Cihac, [II], *Éléments slaves, magyars, turcs, grecs modernes et albanais* (1879).

[9] L. Şăineanu, *Influenţa orientală asupra limbii şi culturii române*, Bucarest, I-II, 1900: les éléments turcs en sens plus restreint: Heinz P. Wendt, *Die türkischen Elemente im Rumänischen*, Berlin, 1960, 186 pp.

[10] Cf. H. Mihăescu, *Influenţa grecească asupra limbii române până în sec. al XV-lea*, Bucarest, 1966, 225 pp. Compte-rendu critique: *CercLg.*, XII, 1967, pp. 327-332 (I. Mării).

[11] Une fois devenu conscient de l'insignifiance totale du mot, il dit «*iréu 'verschnittener Bock, Hammel'*: selten», ensuite «seltener Provinzialismus» (*WtbUngR.*, p. 462).

[12] D'autres cas, pris au hazard: *bumb* (hongr. *gomb*), pénétré à côté et sur le roman-allemand héréditaire *nasture*; *ciopor* (*csopor*), *ciurdă* (*csorda*) et *gulă* (*gulya*) hongrois ont le correspondant *turmă* (latin) et *cireadă* (slave); *dâmb* (*domb*) a le corresp. *măgură* (thraco-dace); *tău* (hongr. *tó*) a le corresp. *baltă* (thraco-dace) et *lac* (latin); *covaciu* (*kovács*) = *fierar* et *faur* (latins), *potcovar* (formation roumano-slave); *golumb* (*galamb*) – slave *hulub* et latin *porumb*(*el*, *palambus*); *hadă*, «troupe, bande» (*had*) – indigène *droaie*, slave *grămadă*, etc.; des «doublets» à l'intérieur même du fonds lexical héréditaire latin roman, comme: *varză* (*viridia*) à côté de *curechiu* (*caulicl-*); *aiu* (*alium*) et *usturoiu*; des éléments latins-romans «doublés» par ceux autochtones, comme le latin *cutis* (*cute*) à côté de *gresie* pré-romain, etc.

[13] «Les éléments magyars qui se sont répandus sur tout le territoire habité par Roumains sont approximativement 151. Là-dessus, 121 ont pénétré en roumain par les avant l'an 1700, tandis qu'entre les années 1700 et 1900 notre langue n'a plus fait que 30 emprunts nouveaux. Les 121 termes adoptés avant 1700 peuvent être classés comme suit: *a)* flore: *dudău*; *b)* faune: *guz*, *helge*, *şoim*, *uliu*; *c)* parties du corps: *labă*, *mai*, *talpă*, *zgău*; *d)* outils, métiers: *alcătui*, *baie* 'mine, minière', *bardă*,

gealiu, *ilău*, *lacăt*, *lăcătuș*, *meșter*, *meșteșug*, *tărăboanță*; *e)* horticulture: *altoi*, *corci*; *f)* rapports commerciaux: *aldămaș*, *bâlci*, *bocanci*, *budăi*, *cheltui*, *făgădui*, *fedeleș*, *giulgi*, *ham*, *majă*, *marfă*, *ocă*, *oloi*, *talger*, *vamă*, *zăbală*; *g)* organisation administrative, relations juridiques: *aprod*, *bir*, *chezaș*, *chilin*, *dijmă*, *hengher*, *hotar*, *iobag*, *oraș*, *pecetlui*, *pârcălab*, *pârgar*, *răvaș*, *răzeș*, *rât*, *tăpșan*, *tău*, *țiduld*, *uric*, *vileag*; *h)* organisation militaire: *birui*, *bântui*, *burzului*, *cătană*, *celui*, *cetlui*, *cetlău*, *ciurdă*, *dorobanț*, *haiduc*, *harță*, *hotnog*, *husar*, *mântui*, *panțir*, *tâlhar*, *viteaz*, *vizitiu*; *i)* médicine, hygiène: *beteag*, *beteșug*, *chin*, *feredeu*, *ir*, *mistui*, *tămădui*; *j)* relations sociales: *bănui*, *bizui*, *bâigui*, *chibzui*, *gazdă*, *hălădui*, *îngădui*, *întâlni*, *lăcaș*, *locui*, megieș, *neam*, *sălaș*, *sârgui*, *sudui*, *tăgădui*, *ului*; *k)* substantifs: *alean*, *belșug*, *chip*, *dărab*, *dâmb*, *dric*, *fel*, *gând*, *holdă*, *pildă*, *seamă*, *sicriu*, *șireag*, *șel*, *șinșirim*; *l)* adjectifs: *bolând*, *chipeș*, *gingaș*, *hition*, *uriaș*, *viclean*; *m)* adverbes: *batăr*. Quant aux 30 emprunts récents, qui remontent aux XVIIIe et XIXe siècles, ils appartient aux catégories suivantes: *a)* flore: *mohor*; *b)* faune: *hârciog*, *șalău*, *vindereu*; *c)* outils, métiers: *ciocâlteu*, *cormană*, *hădărag*, *resteu*, *urlui*; *d)* relations commerciales: *arpăcaș*, *conci*, *dulman*, *făgădău*, *șifon*, *teanc*, *zurgalău*; *e)* médicine, hygiène: *ciumurli*, *frenție*, *hoit*, *șontorog*; *f)* relations sociales: *ciuf*, *ciufului*, *hang*, *hat*, *hăitui*, *imaș*, *meleag*, *mușurului*; *g)* substantifs: *coton*, *goz*. Les recherches linguistiques montrent que les relations roumano-magyares ont été plus variées et plus profondes avant 1700, c'est-à-dire à l'époque féodale, tandis qu'après cette date les deux peuples ont tourné leurs regards vers l'Occident, d'où ils ont emprunté une bonne partie des réalisations de la science et de la technique modernes», H. Mihăescu (supra, *note* I), p. 261.

[14] *CercLg.*, III, 1958, p. 224 (V. Breban).

[15] *Trans.*, 1942, pp. 807-808 (E. Petrovici).

[16] Cihac, *op. cit.*, [II], p. XII: «l'élément magyar n'a fait qu'augmenter le vocabulaire roumain d'une dixième environ».

[17] D. Macrea, *Probleme de lingvistică română*, Bucarest, 1961, pp. 31-32, avec les résultats des recherches anciennes, dès 1940.

[18] *Ibid.*, pp. 41, 44.

[19] A. Graur, *Încercare asupra fondului principal lexical al limbii române*, Bucarest, 1954, pp. 48-62.

[20] *OntR.*, pp. 921-927 (*Despre influența maghiară în lexicul graiurilor românești din Transilvania*, par R. Todoranu).

[21] *NyK.*, XII, 1876, p. 115: «az ó-magyarban hiában keresünk rumun elemeket, mert azok a közép-magyarban sem találalhatok fel; e feltünő jelenség arra enged következtetnünk, hogy a két nép hajdani érintkezése nem volt sem oly bensö, sem oly nagymérvü mint a mai napság, másrészt pedig hogy a ruménség nemcsak területileg, hanem számszerint is szaporodott» (A. Edelspacher).

[22] Bárczi G., *A magyar szókincs eredete* (L'origine du trésor linguistique hongrois), Budapest, 1958, p. 120, tout en remarquant que les relations roumaine-magyares commencent pendant le XIIe siècle (à l'occasion de «l'infiltration» roumaine en Transylvanie...), il affirme: «azonban a ruménség aránylag csekélyebb száma, továbbá alárendelt társadalmi foka miatt ez az érintkezés a rumén szókincset gyarapította magyar elemekkel, viszont a magyar nyelv számottevő rumén hatást e korban nem mutat». Evidemment, le deuxième critère c'est vrai: la situation d'infériorité (politique, juridique, économique, notoire en Transylvanie) de l'élément éthnique-linguistique roumain, asservi et exploité par le système rapace du féodalisme de type «classique» occidental. Dans cette situation, de l'idiome de quelques populations modeste et humilies (la plupart appauvries) des serfs dépossédés, ayant des formes de manifestations culturelle presque exclussivement ecclésiastiques et utilisant la langue liturgique slavone, n'était pas à attendre de la part de l'aristocratie, la bourgeosie et les «nations dominantes (constitutionnelles)» de la Transylvanie et de la Hongrie féodale de faire des emprunts lexicales de grande importance économique, sociale ou politique-administrative (cf. supra, pp. 310, etc.).
[23] Par exemple, P. Hunfalvy, dans *NyK.*, XIV, 1878, p. 308; *Die Rumänen und ihre Ansprüche*, Vienne, 1883, pp. 223-225, cité et combattu par A.D. Xenopol, *Teoria lui Roesler* (1884), pp. 247-248; B. Köpeczi, *ArEuCo.*, VIII, p. 521: «... die ungarische und rumänische Sprache verhältnismassig spät in Berührung kamen. Die landnehmenden Ungarn finden auf diesem Ansiedlungsbiet nur slavische und türkische Volksgrupen und Slavische Lehnwörter sind schon in den ältesten ungarischen Sprechdenkmäler zu finden, die rumänischen Wörter erscheinen dagegen in größerer Zahl nur im 17-18. Jahrhundert».
[24] Cf. Kniezsa, *SzlJsz.*, (1953), avec nos observations et corrections dans *OmR.*, pp. 787-791.

Conclusions

Les éléments du lexique roumain pénétrés dans la langue hongroise et répandus surtout dans la zone comprise entre la Tisza et les Carpates orientales sont le résultat d'un processus de cohabitation, de mélange et de contacts prolongés entre la population roumaine et celle magyarophone; au Pays des Sicules a eu lieu un phénomène de magyarisation massive des Roumains, qui (sicules, parlant le hongrois) ont cependant gardé un nombre considérable d'anthroponymes roumains ou partiellement de type slavo-roumain. En Hongrie, à l'ouest de la Tisza, les mots roumains sont beaucoup plus rares et isolés, vu le fait que la domination des Roumains sur la population de l'ouest n'a pas vêtu la même forme et durée que celle de l'Etat féodal et de la bourgeoisie hongroise sur les Roumains de Transylvanie et d'outre-monts. Par conséquent, les érudits qui ont révélé que les termes roumains pénétrés dans la langue hongroise se rapportent moins à l'organisation de l'Etat, aux institutions juridiques et aux formes supérieures des structures socio-économiques que les mots hongrois (ou d'autre origine) pénétrés dans la langue roumaine ont tout à fait raison[1]. Les éléments linguistiques hongrois se sont répandus de l'espace intracarpatique vers le sud et l'est, jusqu'au Danube, au Proute et même plus loin (supra, p. 346). Comme tout le monde le reconnaît à présent, les éléments de provenance roumaine dans le lexique hongrois appartiennent en général à la terminologie des occupations et des produits agraires-domestiques (caractéristiques pour l'activité économique de la plupart des Roumains, jusqu'au XIXe siècle) et, sur le plan social, il s'agit d'éléments repris suite au contact de tous les jours entre les populations rurales roumaine et hongroise, tout au long de plusieurs générations et siècles, après l'infiltration graduelle des Hongrois de Tisza vers le Someş et le Criş et dans le plateau de Transylvanie.

Note

[1] Par exemple, «die ältesten (ungarischen Lehnwörter des Rumänischen) sich auf die Staatseinrichtungen, Rechtsordnung und auf das Wirtschaftsleben beziehen» (*ArEuCO.*, VIII, p. 523).

Abréviations et bibliographie

a.	= année
AbstR.	= *Ueber die Abstammung der Rumänen*, par Jos. Lad. Pič, Leipzig, 1880
ActaMN.	= *Acta Musei Napocensis* (L'Annuaire du Musée d'Histoire), Cluj, I, 1964 -XXIII 1990 seqq.
AdMRom.	= *Adatok a magyar-román kölcsönhatáshoz* (Données sur l'influence réciproque hongroise-roumaine), par Damian István, *Nyelvészeti Füzetek*, szerkeszti Simonyi Zsigmond, 67 Budapest, 1912, 61 pp.
AnEtn.	= *Anuarul Muzeului Etnografic al Transilvaniei* (L'Annuaire du Musée Ethnographique de Transylvanie), Cluj, (I) 1957-8 seqq.
AnInst.	= *Anuarul Institutului de Istorie din Cluj* (L'Annuaire de l'Institut d'Histoire de Cluj), I 1958-XIII 1970 *Anuarul Institutului de Istorie şi Arheologie* (L'Annuaire de l'Institut d'Histoire et Archéologie), XIV 1971 sqq.
AnIstN.	= *Anuarul Institutului de Istorie Naţională* (L'Annuaire de l'Institut d'Histoire Nationale), directeurs Al. Lapedatu et I. Lupaş, Cluj, I, 1921-XI 1947
Apulum	= *Apulum*. Bulletin du Musée Régional d'Alba-Iulia (*Acta Musei Apulensis*), I (1939-1942) et les suivantes
ArEuCO.	= *Archivum Europae centro-orientalis*, herausgegeben von Em. Lukinich, Budapest, I 1933-X 1944
Astra	= *Astra*. Organe hébdomadaire du département de Mureş. Dir. et réd. responsable Vasile Al.-George, I. Bozdog, Tîrgu-Mureş, I 1926-III 1929
Balogh, P.	v. *NfMgy.*
Benkő, K.	v. *CsGyK.*, *MarSz.*
Blédy, G.	v. *InflR.*
Bogáts, D.	v. *HrmSzOkl.*
BulCIst.	= *Buletinul Comisiei Istorice a României* (Bulletin de la Commission Historique de la Roumanie), Bucarest (IIe volume, 1916.

pp. 179-272: Actes roumains de Transylvanie concernant dans leur plus grande partie les liaisons des Sicules avec la Moldavie, N. Iorga)

BulEBiopol. = *Buletinul eugenic și biopolitic* (Bulletin eugénique et biopolitique), édité par la Section eugénique et biopolitique d'«Astra» et de l'Institut d'Hygyène Sociale, Cluj (VIe volume, 1935)

BulGeogr. = *Buletinul Societății Regale Române de Geografie* (Bulletin de la Société Royale Roumaine de Géographie), Bucarest

CercLg. = *Cercetări de lingvistică* (Recherches de linguistique), Cluj, I 1956 seqq. (continuation de *DR.*)

Bul.Mon.Ist. = *Buletinul monumentelor istorice* (Bulletin des monuments historiques), Bucarest, I (1971) et les suivantes

Csánki, D. v. *MgyHnd.*

CsGyK. = *Csík, Gyergyó és Kászon multja, jelene, általános és részletes osztályokban* (Le passé de Ciuc, Giurgeu et Casin, le présent de ceux-ci en général et en détail), Benkő Károly által, Kolozsvár (Cluj), 1853, I 94 pp., II 163 pp.

CsGyKSz. = *Csík-, Gyergyó-, Kászon-székek (Csík megye) földjének és népének története 1918-ig* (L'Histoire du territoire et de la population des sièges de Ciuc, Giurgeu et Casin [département de Ciuc] jusqu'à 1918), Endes Miklós, Budapest, 1938, 639 pp.

Damian, I. v. *AdMRom.*

DateIst. = *Date istorice privitoare la familiile nobile române* (Données historiques concernant les familles de nobles roumains), recueil fait par I. Pușcariu, Sibiu, I, 1892, 184 pp., II, 1895, 416 pp.

dép. = département (comté, vármegye)

dér. = dérivé

DocArd. = *Documente privitoare la istoria Ardealului, Moldovei și Țării Românești. Acte și scrisori* (Documents concernant l'histoire de la Transylvanie, de Moldavie et de Valachie. Actes et lettres), I-XI (1527-1690), publiés par Andrei Veress, Bucarest, 1929-1939

DocMur. = *Documente privitoare la trecutul românilor din vechiul scaun al Mureșului* (Documents concernant le passé de l'ancien siège de Mureș), Ier volume, par Traian Popa, Târgu-Mureș, [1926], 119 pp.

DR. = *Dacoromania.* Le Bulletin du Musée de la Langue Roumaine, dirigé par S. Pușcariu, Cluj, I 1920-XI 1948 (continuation: *CercLg.*)

Drăganu, N. v. *Rom. IX-XIV.*

EmlMel. = *Emlékkönyv Melich János hetvenedik születésnapjára* (Volume en hommage de Melich János à l'âge de 70 ans), Budapest, 1942

EmlSzM. = *Emlékkönyv a Székely nemzeti Múzeum ötvenéves jubileumára* (Volume édité à l'occasion du jubilé du Musée National Sicule), szerk. Csutak Vilmos, Sepsiszentgyörgy (Sfântu Gheorghe), 1929

Endes, M. v. *CsGyKSz.*

EndLev. = *A csíkszentmártoni Endes család levéltára* (Les Archives de la famille Endes de Sânmartin-Ciuc) (1514-1848), ismerteti Sándor Imre, Kolozsvár (Cluj), 1910

ErdÉvk. = *Az erdélyi tudományos intézet évkönyve* (L'Annuaire de l'Institut Scientifique de Transylvanie), Koloszvár (Cluj), 1940-1941, 1942

ErdM. = *Erdélyi Múzeum*, Kolozsvár (Cluj); dans l'index sont mentionnées les séries de la revue du Musée Transylvain (1859-1946): Az Erdélyi Múzeum név- és szakmutatója, összeállította Valentiny A.-Entz G., Kolozsvár (Cluj), 1942, pp. 5-6

ErdMEgy. = *Erdély magyar egyeteme* (L'Université hongroise de la Transylvanie), Kolozsvár (Cluj), 1941.

ErdMest. = *Erdélyi népi mesterek és tisztviselők a XVI-XIX. századból, levéltári forrásokból közzéteszi Szabó T.A.*) (Artisans et fonctionnaires transylvains de XVI-XIX siècles, selon les sources des archives, ouvrage publié par Sz. T.A.), *ErdTudF.*, 208, Cluj, 1947, 26 pp.

ErdTudF = *Erdélyi tudományos füzetek* (Cahiers scientifiques transylvaines), annexes de *ErdM.*, Kolozsvár (Cluj)

GazC. = *Gazeta Ciucului* (La Gazette de Ciuc). Organ socio-culturel, parution hébdomadaire (bimensuelle). Directeur Theodor Chindea, rédacteur responsable Theodor Anastasiu, I.G. Niculescu, Gheorgheni, 1929-1937

GazMur. = *Gazeta Mureşului* (La Gazette de Mureş). Feuille hébdomadaire pour répandlr la culture au sein du peuple, redigé par prof. Mihail Demetrescu, Târgu-Mureş, I 1931-VIII 1938

GazOd. = *Gazeta Odorheiului* (La Gazette d'Odorheiu) (continuation de la gazette *Secuimea*), à partir de 1935, Odorheiu

GenF. = *Genealogiai Füzetek. Családtörténeti folyóirat* (Cahiers généalogiques. Revue d'histoire des familles), szerkesztik és kiadják Sándor Imre és Sebestyén József, Kolozsvár (Cluj), I 1903-XII 1914

Gerando, A. v. *Transylv.*

GeschRum. = *Zur Geschichte der Rumänen.* Aufsätze und Vorträge, par I. Lupaş, Sibiu, 1943, 608 pp.

GlasMur. = *Glasul Mureşului* (La voix de Mureş). Organ du Parti National Libéral du département de Mureş, rédigé par M. Costin, E. Dandea, Târgu-Mureş, 1934-1940

GlasR. = *Glas românesc din regiunea secuizată* (La voix roumaine de la région sicualisé), Odorheiu, rédacteur O.M. Dobrotă, 1935-1936 (cf. *Secuimea*)

GyHnev. = *Gyergyói helynevek a XVII-XIX. századból*, kéziratos forrásokból gyűjtötte, jegyzetekkel és bevezetéssel ellátta Szabó T. Attila (Toponymes des XVIIe-XIXe siècles à Giurgeu, extraits de sources manuscrites, accompagnés par des notes et avant-propos rédigés par Szabó T. Attila), Magyarország Földrejzi nevei, 1sz., Budapest, 1940, 67 pp.

HdÉvk. = *Hunyadmegyei történelmi és régészeti társulat évkönyve* (L'Annuaire de la Société historique et archéologique du département de Hunedoara), Deva, I 1882-XXII 1914

Herman, O. v. *PászNy.*

hongr. = hongrois

HrmSzOkl. = *Háromszéki oklevél-szójegyzék*, gyűjtötte Cs. Bogáts Dénes (Glossaire des documents de Trei Scaune, soigné par Cs.B.D.), *ErdTudF.*, 163, 1943

ImigR. = *Les migrations des Roumains au-delà des Carpathes au XVIIIe siècle. Critique d'une théorie*, par D. Prodan, Bibliotheca rerum Transsylvaniae, vol. XVIII, Sibiu, 1945, 189 pp.)

Imreh, I. v. *SzékFalu*

InflR. = *Influenţa limbii române asupra limbii maghiare. Studiu lexicologic.* (Influence de la langue roumaine sur la langue hongroise. Etude lexicologique), thèse de doctorat, Géza Blédy. Publications du Séminaire de philologie romane, 2, Sibiu, 1941 (1942)

Iorga, N. v. *BulCIst.*

IstRArd. = *Istoria românilor din Ardeal şi Ungaria* (Histoire des Roumains de Transylvanie et de Hongrie), Ier volume, jusqu'au mouvement populaire de Horea (1784), par N. Iorga, Bucarest, 1915, 460 pp.

IstTr. = *Din istoria Transilvaniei* (Episodes de l'histoire de Transylvanie), auteurs C. Daicoviciu, Şt. Pascu, V. Cherestesiu, T. Morariu, Bucarest, Ière éd. 1960, IIème édition 1961

Îndr. Pastoral Alba-Iulia	= *Îndrumătorul pastoral, Alba-Iulia.* La Revue de l'Archevêché Roumaine d'Alba-Iulia, I 1977 et les suivantes
Karácsonyi, J.	v. *SzErTel.*
Kniezsa, I.	v. *SzlJsz.*
La Trans.	= *La Transylvanie. Académie Roumaine. Connaissance de la terre et de la pensée roumaine*, II, Bucarest, 1938, 856 pp.
LbR.	= *Limba română* (La Langue roumaine) (revue), Bucarest, I 1952 seqq.
Lenk, I.	v. *SbLex.*
LucrGeogr.	= *Lucrările Institutului de Geografie ale Universităţii din Cluj* (Les Travaux de l'Institut de Géographie de l'Université de Cluj), I 1922 (1924), II 1924-1925 (1926), III 1926-1927 (1929), IV 1928-1929 (1931), V 1929-1930 (1931), VI 1938, VII 1942
Lupaş, I.	v. *GeschRum.*
Marisia	= *Marisia.* La Revue du Musée du département de Târgu-Mureş, Târgu-Mureş, I (1966) et les suivantes
MarSz.	= *Marosszék ismertetése* (La Description du siège de Mureş), par Benkő Károly, Kolozsvár (Cluj), 1868-1869
MemIst.	= *Memoriile Secţiunii Istorice. Academia Română* (Les Mémoires de la Section d'histoire. Académie Roumaine), Bucarest
Meteş, Şt.	v. *EmigrR.*
MgyHnd.	= *Magyarország történeti földrajza a Hunyadiak korában* (La géographie historique de l'Hongrie de l'époque des Hunyades), Ve volume (Hunyadiak kora Magyarországon, Teleki J., IX c), irta Csánki D., Budapest, 1913
MgyOrCs.	= *Magyarország családai. Czimerekkel és nemzedékrendi táblákka* (Les familles de Hongrie avec leurs emblèmes et les tableaux généalogiques), irta Nagy Iván, Budapesi, I-XII, 1857-1865. Pótkötet (supplément), 1868
MgyOrR.	= *A magyarországi románok* (Les Roumains de Hongrie), par Moldován Gergely, Budapest, 1913, 563 pp.
MgyR.	= *Magyarok és románok* (Hongrois et Roumains), szerk. Deér József-Gáldi László, Budapest, I 1943, II 1944
MijlDezn.	= *Din mijloacele folosite de Ungaria pentru deznaţionalizarea românilor din Ardeal* (Quelques moyens utilisés par la Hongrie pour la dénationalisation des Roumains de Transylvanie), par Ioan N. Ţuţuianu, Bucarest, 1937, 92 pp.

MNy.	= *Magyar nyelv* (La langue hongroise)(revue), szerk. Szily K., Gombocz Z., Pápay J., Budapest, I 1905 seqq.
Moga, I.	v. *RoumTr.*
Moldován, G.	= v. *MgyOrR.*
MonHHist.	*Monumenta Hungariae Historica*, Budapest
Mon. ist. şi de artă	= *Revista muzeelor şi monumentelor* (La revue des musées et des monuments), la série *Monumente istorice şi de artă* (Monuments historiques et d'art), Bucarest, I (1974) et les suivantes
MonTgM.	= *Monografia oraşului Târgu-Mureş* (Monographie de la ville de Târgu-Mureş), par Traian Popa, Târgu-Mureş, 1932, 320 pp.
Mureşul	= *Mureşul.* Organ politique hébdomadaire (N. Vulcu, I. Bozdog), Târgu-Mureş, 1922-1938
Nagy, I.	v. *MgyOrCs.*
NatKampf.	= *Der nationale Kampf gegen das ungarische Staatsrecht. Ein Beitrag zur Kritik der älteren ungarischen Geschichte*, par Jos. Lad. Pič, Leipzig, 1882, 259 pp.
Negreanu, M.	*RomTgS.*
NfMgy.	= *A népfajok Magyarországon* (La composition éthnique de la Hongrie), irta Balogh Pál, Budapest, 1902, 1.113 pp.
NmN.	= *Neamul nostru* (Notre Peuple). Feuille hebdomadaire pour culture, science et art. Directeur Ioan N. Ţuţuianu. Sfântu Gheorghe, I, 1934-III 1936
NyIrk.	= *Nyelv- és irodalomtudományi közlemények* (Communications de linguistique et de science de la littérature), Cluj, I 1957 seqq.
NyK.	= *Nyelvtudományi Közlemények* (Communications de linguistique), szerk. Hunfalvy Pál, Budapest, I 1862 seqq.
Nyr	= *Magyar Nyelvőr* (Le Gardien linguistique hongrois), szerk. Szarvas Gábor, Budapest, I 1872 seqq.
ObsSEc.	= *Observatorul social-economic* (L'Observatoire sociale-économique). Revue trimestrielle d'études et d'enquêtes socio-économiques. Directeur-éditeur G. Moroianu, Cluj, I 1931-VIII 1938
Oituzul	= *Oituzul.* Gazette indépendante d'information culturelle, sociale et politique, Sfântu Gheorghe, 1935, 1936
OklSz.	= *Lexicon vocabulorum Hungaricorum in diplomatibus aliisque scriptis...* Magyar oklevél-szótár régi oklevelekben és egyéb iratokban előforduló magyar szók gyüjtmenye (Dictionnaire des archives hongroises. Recueil de termes hongrois rencon-

trés dans des dyplômes et d'autres documents). Recueillis par Szamota István et rédigé par Zolnai Gyula, Budapest, 1902-1906, 1.210 colonnes.

OmR. = *Omagiu lui Alexandru Rosetti la 70 de ani* (Hommage à Alexandru Rosetti à l'âge de 70 ans), Bucarest, 1965 [1966], 1.049 pp.

Orbán, B. v. *SzFLeír*

p. = page

Pascu, Şt. v. *IstTr.*

PásztNy. = *A magyar pásztorok nyelvkincse* (Le Trésor linguistique des bergers hongrois), par Herman Ottó, Budapest, 1914, 798 pp.

Pfé, J.L. v. *AbttR.* et *NatKampf.*

Popa, T. v. *DocMur.* et *MonTgM.*

Popa-Lisseanu v. *SecRom.*

Prodan, D. v. *ImigR.*

ProtOdorh. = *Les Archives du siège d'Odorheiu*, protocole II/ 1-2-3-4, dans les Archives de l'Etat de Cluj-Napoca (cf. *ActaMN.*, IV, 1967, pp. 159-184: *Contribuţii la studiul agriculturii transilvănene, 1570-1610* [Contributions à l'étude de l'agriculture de la Transylvanie, 1570-1610], par Şt. Imreh et I. Pataki, ayant comme point de départ les documents du siège d'Odorheiu)

Puşcariu, I. v. *DateIst.*

RatCBáth. = *Fontes Rerum Hungaricarum*, tome III, Monumenta Hungarorum in Polonia (1575-1668), I, Rationes Curiae Stephani Báthory regis Poloniae historiam Hungariam et Transilvaniae illustrantes (1576-1586), descr. et ed. Andreas Veress, Budapest, 1918, 305 pp.

Reînv. = *Reînvierea* (La Réssurection)(revue). Directeur Gh. Tărnăveanu, rédacteur G. Belea, Târgu-Mureş, I 1937, II (*Reînvierea românească*) 1938

RevIst. = *Revista istorică* (La Revue historique)(directeur N. Iorga), Bucarest, 1915-1940

RevRHist. = *Revue Roumaine d'Histoire*, Bucarest, I, 1962 seqq.

RevTeol. = *Revista teologică* (Revue théologique), Sibiu, I 1907 seqq.

RevTr. = *Revue de Transylvanie*, dir. S. Dragomir, Cluj, I 1934 - X 1940

RomTgS. = *Românii din Târgu Secuiesc şi satele învecinate, după condica bisericii ortodoxe din Târgu Secuiesc (1781-1898)* (Les Roumains de Târgu Secuiesc et les villages voisins, d'après les documents de l'église orthodoxe de Târgu Secuiesc [1781-1898]), par dr. Maria I. Negreanu, Bucarest, 1943, 115 pp.

Rom. IX-XIV. = *Românii în veacurile IX-XIV pe baza toponimiei şi a onomasticii* (Les Roumains pendant les IXe-XIVe siècles, en partant de la toponymie et de l'onomastique), par N. Drăganu, Bucarest, 1933, 682 pp.

RoumTr. = *Les Roumains de Transylvanie au Moyen Age*, par Ion Moga, Sibiu, 1944, 150 pp.

SándLev. = *A csíkszentmihályi Sándor család levéltára* (Archives de la famille Sándor), szerk. Sándor Imre, Kolozsvár (Cluj), 1914

Sándor, Imre v. *EndLev.* et *SándLev.*

Sándor, István v. *SzHUt.*

SbLex. = *Siebenbürgens geograpisch-, topographisch-, statistisch-, hydrograpisch- und orograpisches Lexikon*, par Ignaz Lenk von Treuenfeld, Vienne, 1839, vol. I (A-F), II (G-L), III (M-R), IV (S-Z)

SCIA = *Studii şi comunicări de istoria artei* (Etudes et communications de l'histoire de l'art), Bucarest, I (1955) et les suivantes

Sec. = *Secuimea* (Le Pays des Sicules). Responsable G.N. Gârneţiu, Odorheiu, I 1931-X 1940 (du Ve année, no. 154, 27 II 1935; *GazOd.* et *GlasR.*, a. IV, no. 150)

SecRom. = *Originea secuilor şi secuizarea românilor* (L'Origine des Sicules et la siculisation des Roumains), par G. Popa-Lisseanu, Bucarest, 1941, 160 pp.

Siebenbürgen = *Siebenbürgen* [recueil d'études sur la Transylvanie], édité par l'Institut für rumänlsche Geschichte in Bukarest, Bucarest, I-II, 1943

StCom. = *Studii şi comunicări* (Etudes et communications), 13e volume (Le Musée de Brukenthal), Sibiu, 1967

StUn. = *Studia Universitatis Babeş-Bolyai*, Cluj, *Philologia*

Szabó, T.A. v. *ErdMest.*, *GyHNev.*

Szamota, I. v. *OklSz.*

Székelység = *Székelység. A Székelyföldet és népet ismertető havi folyóirat* (Les Sicules. Revue mensuelle et de vulgarisation du Pays des Sicules et de sa population), rédigé par Bányai János, Odorheiu-Székelyudvarhely, I 1931-XIV 1944 [cf. chap. II, note 70]. Un journal de Târgu-Mureş avait un titre identique (*Székelység*).

SzékFalu = *A rendtartó székely falu* (Le village sicule, gardien de la tradition), par Imreh István, Bucarest, 1973

SzErTel. = *A székelyek eredete és Erdélybe való települése* (L'Origine et l'établissement des Sicules en Transylvanie), par Karácsonyi Já-

nos, dans *Értekezések a történeti tudományok köréből*, XX, 3, Budapest, 1905, 74 pp.

SzF. = *Székelyföld. Közgazdasági, társadalmi és szépirodalmi hírlap* (Le Pays des Sicules. Gazette économique, sociale et de belles lettres), Kézdi-Vásárhely (Tîrgu Secuiesc), I 1882 seqq.

SzFLeír. = *A Székelyföld leírása, történelmi, régészeti, természet tudományi és népismei szempontból* (Description historique, archéologique, naturelle, scientifique et folklorique du Pays des Sicules), par Orbán Balázs, (Buda)Pest, I 1868 (siège d'Odorheiu), II 1868 (Ciuc), III 1869 (Trei Scaune), IV 1870 (Mureş)

SzHUt. = *Székelyhony utazás a két Homorod mellet* (Voyage dans le pays des Sicules dans la zone des deux rivières de Homorod), par Jánosfalvi Sándor István, dans la collection Erdélyi Ritkaságok, 7-8, I-II, Kolozsvár (Cluj), 1942

SzlJSz. = *A magyar nyelv szláv jövevény szavai* (Les mots d'origine slave dans la langue hongroise), par Kniezsa István, Budapest, 1955

SzMÉrt. = *A székely nemzeti múzeum értesítője* (Le Bulletin du musée national sicule), Sepsiszentgyörgy (Sfântu Gheorghe), I 1890, szerk. Nagy Géza, II 1891, III 1902 szerk. Gödri F.-László F.

SzOkl. = *Székely Oklevéltár* (Les Archives des Sicules), szerk. Szabó Károly, Kolozsváron (Cluj), I (1872), documents des années 1211-1519; II (1878), a. 1520-1571; III (1890), a. 1270-1571; IV (1896), a. 1264-1707; V szerk. Szádeczky L. (1896), a. 1296-1603; VI (1897), a. 1603-1698; VII (1898), a. 1696-1750; VIII közéteszi Barabás S. (Budapest, 1934), a. 1219-1776

Şemat. 1835 = *Schematismus venerabilis cleri graeci ritus catholicorum dioceseos Fogarasiensis in Transilvania pro anno a Christo nato MDCCCXXXV, Blasii, typis seminarii Diocesani*

Şemat. 1846 = *Universalis schematismus ecclesiasticus venerabilis cleri orientalis ecclesiae graeci non uniti ritus regni Hungariae partiumque eidem annexarum nec non Magni Principatus Transilvaniae item literarius (etc.), sub benigno-gratiosa protectione excelsi consilii regii locumtenentialis Hungarici per Aloysium Reesch De Lewald (etc.) pro anno 1846/1847 redactus, Budae (Budapest)*

Şemat. 1865 = *Siematismulu veneratului cleru catholicu de ritulu orientale alu Archi-diecesei metropolitane a Albei Julia pre anulu de la nascerea lui Christosu 1865 (etc.)* («Schematismus» du vénérable clergé catholique de rite orientale de l'archidiocèse métropolitaine d'Alba-Iulia pour l'année 1865) (Blasiu) (Blaj)

Şemat. 1876	= *Siematismulu veneratului cleru alu archidiecesei metropolitane greco-catolice a Alba Iuliei şi Făgăraşului pre anulu 1876* («Schematismus» du vénérable clergé de l'archidiocèse métropolitaine greco-catholique d'Alba-Iulia et de Făgăraş pour l'année 1876), Blasiu (Blaj)
Şemat. 1880	= *Siematismulu veneratului cleru (etc.) pre anulu 1880* («Schématismus» du vénérable clergé [etc.] pour l'année 1880), Blasiu (Blaj)
Şemat. 1900	= *Şematismul bisericei ortodoxe orientale române din Ungaria şi Transilvania pe anul 1900* («Schematismus» de l'église orthodoxe orientale roumaine de la Hongrie et de la Transylvanie en 1900), Sibiu
Şemat. 1903	= *Şematismul bisericii ortodoxe orientale române din Ungaria şi Transilvania pe anul 1903* («Schematismus» de l'église orthodoxe orientale roumaine de la Hongrie et de la Transylvanie en 1903), Sibiu
Şemat. 1932	= *Şematismul veneratului cler al arhidiocesei mitropolitane greco-catolice de Alba-Iulia şi Făgăraş pe anul 1932* («Schematismus» du clergé de l'archidiocèse métropolitaine greco-catholique d'Alba-Iulia et de Făgăraş en 1932), Blaj
Tamás, L.	v. *WtbUngR.*
Trans.	= *Transilvania* (Transylvanie). La feuille de l'Association transylvaine pour la littérature roumaine et la culture du peuple roumain), Sibiu, I 1866- LXXVII 1946
Transylv.	= *La Transylvanie et ses habitants*, par Aug. de Gerando, Paris, I-II, 1848
ŢinS.	= *Ţinuturi secuizate* (Les Pays siculisés). Apparition bimensuelle. Directeur Roman Robu, Miercurea-Ciuc, 1938-1940
Ţuţuianu, I.	v. *MijlDesn.*
UdvT.	= *Udvarhely vármegye története* (L'Histoire du département d'Odorheiu), Jakab E.-Szádeczky L., Budapest, 1901
UgJB.	= *Ungarische Jahrbücher*, herausgegeben v. Robert Gragger, Berlin- Leipzig, I 1921-XXIII 1943
Veress, E.	v. *DocArd.*, *RatCBáth.*
WtbUngR.	= *Etymologisch-historisches Wörterbuch der ungarischen Elemente im Rumänischen*, par Lajos Tamás, Budapest, 1966, 936 pp. [cf. supra, annexe II]
Zolnai, Gy	v. *OklSz.*

Index*

I. Matières

Y compris des noms communs-appelatifs roumains et hongrois; cf. au sommaire du volume; les mots hongrois en roumain: pp. 339-342 et les notes 1-4, ordonnés selon le critère sémantique: p. 352, note 13.

* *L'index n'est pas exhaustif (à cause de l'abondance du matériel), mais celui-ci est sélectif, dans les limites exigées par un ouvrage historique orientatif.*

II. Geographica et toponymica

(territoires, départements, sièges, localités, eaux)

III. Antroponima

(roumaines, hongroises, slaves, arméniens, etc., comme documents socio-ethniques et linguistiques). Dans le présent index on trouve les antroponymes strictement nécessaires, par rapport à la grande abondance et variété des noms de personne et des nombreuses attestations. Nous avons omis les attestations qui n'ont pas une valeur philologique ou historique.

•

IV. Auctores

Auteurs, érudits, anticaires, politiciens, maîtres et peintres médievaux et modernes

Sommaire



Coupes en argent du trésor dace de Sâncrăieni (Ier siècle après J.C.)
(Musée National Sicule, Sfântu Gheorghe)





Dr. László Ferenc (1873-1925), intendant du Musée National Sicule, lors des fouilles archéologiques d'Ariușd, département de Covasna (1912) (Musée National Sicule, Sfântu Gheorghe)



Fortifications daces du Pays des Sicules (Racu; Miercurea-Ciuc – Jigodin III)





Dionyssos
(IIe siecle après J.C.),
pièce romaine découverte à
Cristești (Mureș)
(Musée Départemental
Mureș)



Ville de Târgu-Mureş **(au milieu du** XIXe siècle)



Maison à Odorheiu Secuiesc (d'après Orbán Balázs)



Maison abandonnée de Satu Mare, commune de Brădeşti,
département de Harghita (Collection Ioana Cristache-Panait)



Maison-musée de Corund,
département de Harghita
(Collection Ioana Cristache-Panait)



Maison Malnaş de Corund,
département de Harghita
(Collection Ioana Cristache-Panait)



Maison Petru Chindea de Voşlobeni, département de Harghita
(Collection Ioana Cristache-Panait)



Maison Ferencz Péter de Ciutac, département de Harghita (Collection Ioana Cristache-Panait)



Maison (no. 1.573) de Ciutac, département de Harghita (Collection Ioana Cristache-Panait)



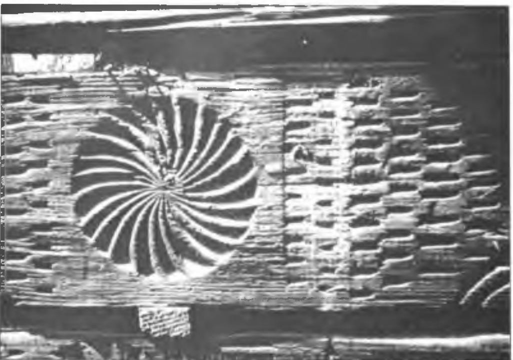
Demeure d'Imper, département de Harghita (d'après Sabin Opreanu)



Maison Amalia Erdel de Potiond, département de Harghita (Collection Ioana Cristache-Panait)



Détails à la maison d'Adorján d'Armăşeni, département de Covasna
(Collection Ioana Cristache-Panait)



Maîtresse poutre de la maison de Reci, département de Covasna (Musée National Sicule, Sfântu Gheorghe)



Hangar de Delniţa, département de Harghita (maison no. 46)
(Collection Ioana Cristache-Panait)



Grenier en bois couvert à Cădaci, Corund, département de Harghita
(Collection de photos de la Direction des Monuments Historiques)



Porte de Bancu, département de Harghita (Musée du Village, Bucarest)



Portillon d'Ineu, département de Harghita (Musée Sicule de Ciuc, Miercurea-Ciuc)



Détail de porte de 1733 (Musée National Sicule, Sfântu Gheorghe)



Eglise orthodoxe en bois de Iara, Mureş, transférée à Mura Mare, commune de Gorneşti (Collection Ioana Cristache-Panait)



Eglise orthodoxe d'Ursiul de Jos, département de Mureş
(Collection Ioana Cristache-Panait)



Scène «Dimanche de l'infirme» dans l'église orthodoxe d'Ursiul de Jos
(Collection Ioana Cristache-Panait)



Eglise orthodoxe de Bodogaia, département de Harghita (Collection Ioana Cristache-Panait)



Eglise orthodoxe St. Nicolas de Porumbenii Mari, département de Harghita (Collection Ioana Cristache-Panait)



Vestiges de l'église (attribuée aux Roumains) sur la colline Cipa, commune de Brăduţ, département de Covasna
(Collection Ioana Cristache-Panait)



Vestiges de l'église (attribuée aux Roumains) de Tomeşti, département de Mureş (Collection Ioana Cristache-Panait)



Eglise orthodoxe de Cuşmed, commune d'Atid, département de Mureş
(Collection Ioana Cristache-Panait)



Eglise du monastère orthodoxe St. Ilie de Toplița, département de Harghita
(Collection Ioana Cristache-Panait)



Eglise orthodoxe St. Nicolas de Bilbor, département de Harghita
(Collection Ioana Cristache-Panait)



Encadrement de la porte d'entrée du naos de l'église orthodoxe de Băiţa, département de Mureş (Collection Ioana Cristache-Panait)

Fragment d'iconostase de l'église orthodoxe (1747) de Topliţa-Moglăneşti, département de Harghita (Collection Ioana Cristache-Panait)





Portes de l'iconostase (1765) de l'église orthodoxe de Nadăşa-Mureş peintes par le prêtre Marcu (Collection Ioana Cristache-Panait)



Portes de l'iconostase (1740) de l'église orthodoxe Pănet-Mureş, peintes par Comaniu (Collection Ioana Cristache-Panait)



Icône en bois (1847) dans la collection du monastère orthodoxe St. Ilie, Toplița, département de Harghita (Collection Ioana Cristache-Panait)



Icône en verre (église orthodoxe de Vidacut-Săcel, département de Harghita)
(Collection Ioana Cristache-Panait)

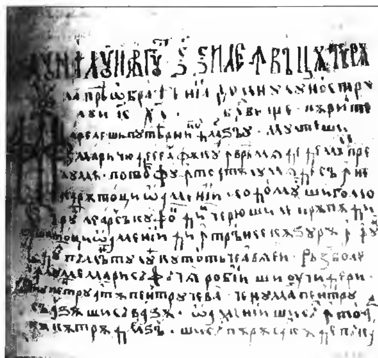


Cimetière des Roumains de Frumoasa, département de Harghita
(d'après Kurt Hielschier, 1933)



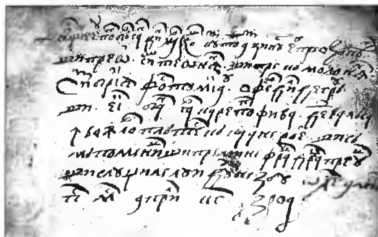
Croix en pierre du cimetière des Roumains de Chilieni-Sfântu Gheorghe (Collection Ioana Cristache-Panait)





Feuille du manuscrit *Prăznicar* (premières années du XVIIIe siècle) copiée par le prêtre Mihail, identifié à Ciucsângeorgiu (Collection du monastère orthodoxe St. Ilie, Topliţa, département de Harghita)

Feuille de l'*Evangile*, copiée par le prêtre Mihail (début du XVIIIe siècle) de Doboi-Imper (Collection du monastère orthodoxe St. Ilie, Toplița, département de Harghita)



Note sur la *Cazanie de Varlaam* (Iassy, 1643), datant du 23 avril 7171 (1663), appartenant au prêtre Bârsan de Mărcuş (Collection de la Métropolie de Transylvanie, Sibiu)



Evangile (Bucarest, 1682) achetée par Grigorie Dobreanul de Varvizu (Subcetate, Harghita) (Collection du monastère orthodoxe St. Ilie, Toplița, département de Harghita)

Missel (Târgovişte, 1713), avec la note relative au fait qu'il provient de Budiu Mic et a été donné par le prêtre Constantin à l'église orthodoxe de Hărăşcrac (Roteni), département de Harghita, 1831
(Collection du monastère orthodoxe St. Ilie, Topliţa)

Note sur le *Stramic* (Blaj, 1753), concernant le don pour l'église d'Abaşfalău (Aldea-Harghita) (Collection du monastère orthodoxe St. Ilie, Topliţa, département de Harghita)

Note sur le *Triod cu Strasnic* (Bucarest, 1746-1768), acheté en 1776 par le prêtre Ionaş de Porumbenii Mari (Collection du monastère orthodoxe St. Ilie, Topliţa, département de Harghita)



Feuille de titre de l'*Antologhion* de Bucarest (1777) provenue de Săcel (Collection du monastère orthodoxe St. Ilie, Topliţa, département de Harghita)



Monument de la latinité érigé à Târgu-Mureş (1924)
(Collection de Traian Bosoancă)



Monument de Petru Maior (auteur Ion Vlasiu, Reghin)
(Collection Traian Bosoancă)



Monument de Petőfi Sándor (auteur Romul Ladea, Sighişoara) (Collection Traian Bosoancă)



Monument d'Al. Papiu Ilarian (Târgu-Mureş) (Collection Traian Bosoancă)



Monument de Vasile Pop (Târgu-Mureş, 1936) (Collection Traian Bosoancă)



Femmes roumaines de Vidacut-Harghita (Collection Ioana Cristache-Panait)



Máté András avec sa femme en costume populaire sicule ancien de Casin-Imper, département de Harghita (Collection du Musée Ethnographique de Transylvanie, Cluj-Napoca)



Vieillards en costume populaire sicule de Casin-Imper, département de Harghita
(Collection du Musée Ethnographique de Transylvanie, Cluj-Napoca)



Costume sicule de jeunes filles de Casin-Imper, département de Harghita
(Collection du Musée Ethnographique de Transylvanie, Cluj-Napoca)



Intérieur d'église de Casin-Imper, département de Harghita
(Collection du Musée Ethnographique de Transylvanie, Cluj-Napoca)

→
Porte de Bálors D.D. (1850) de
Casin-Imper, département de Harghita
(Collection du Musée Ethnographique de
Transylvanie, Cluj-Napoca)



Portail et maison d'Imper, département de Harghita
(Collection du Musée Ethnographique de Transylvanie, Cluj-Napoca)





Fontaine de Máté András de Casin-Imper, département de Harghita
(Collection du Musée Ethnographique de Transylvanie, Cluj-Napoca)



Famille roumaine de Corbu-Győ Holló, département de Harghita (1905)
(Musée de la Civilisation Populaire Traditionnelle «Astra», Sibiu)



Roumain de Ciuc-Bicaz (Valea Jidanului), département de Harghita (1905)
(Musée de la Civilisation Populaire Traditionnelle «Astra», Sibiu)



Femmes roumaines du Pays des Sicules (1910)
(Musée de la Civilisation Populaire Traditionnelle «Astra», Sibiu)



Femme *ceangău* de Săcele (Pays de Bârsa), XXe siècle (Musée d'Ethnographie de Braşov)



Couple de *ceangăi* de Săcele (Pays de Bârsa), XXe siècle (Musée d'Ethnographie de Braşov)



LE TERRITOIRE
DES ANCIENS SIÈGES SICULES
(d'après S. Opreanu)

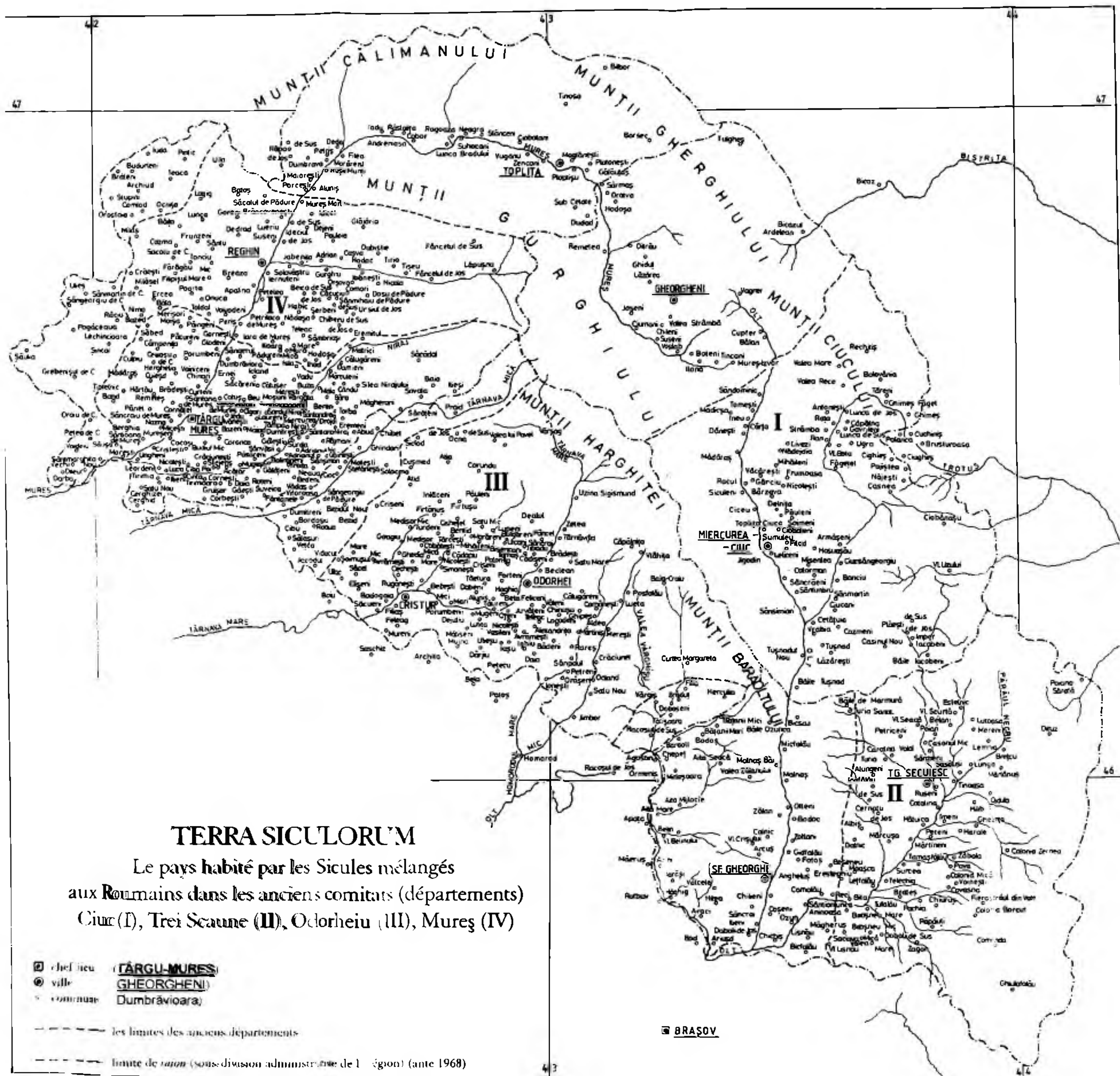
DACIAE SUPERIORIS
PARS ORIENTALIS

camp de légion
camp d'unité auxiliaire
localité rurale
découvertes archéologiques

Localité avec des découvertes épigraphiques (souligné: Ampoita)

23°30'
24°
24°30'
25°
25°30'
26°
46°30'
46°
45°30'
I
II
III
IV
V
VI
a
b
c

Ceanu Mic
Boitin
Tigăreni
Tăureni
Bărboşi
Dumbrăvioara
Căuşer
Sânişor
Călugăreni
Sărăţeni
Iara
POTAISSA
Poiana
Mihai Viteazu
Moldoveneşti
Ariuş
Vidolm
Pivăneşti
Târgu Mureş
Ocna de Sus
DACIA POROLISSENSIS
Văleni de Arieş
Chețani
Lechinţa de Mureş
Cristeşti
Nirajul
Ciugudu de Sus
Lunca Mureşului
Războieni Cetate
MARISVS (Mureşul)
Bogata
Cipău
Fântânele
Sângiorgiu de Pădure
Atid
Corund
Inlăceni
Cicău
Noşlac
Ocna Mureş
Decea
SALINAE
Târnava Mică
Sălaşuri
Cădaciu
Aiud
Spălnaca
Ozd
Ormeniş
Senereuş
Medişoru Mare
Ciumbrud
BRVCLA
Sâncrai
Aiecus
Dâmbău
Târnăveni
Botorca
Gogan Varolea
Cristuru Secuiesc
Odorheiu Secuiesc
Geomal
Lopadea Nouă
Sântămăria
Celatea de Baltă
Prod
Hetiur
Boiu
Bodogaia
Porumbeni
Mărtiniş
Benic
Sânmiclăuş
Jidveiu
Târnava Mare
Sighişoara
Secuieni
Mugeni
Tibru
Dârlos
Danes
Bădeni
Rareş
Cricău
Crăciunelu de Sus
Archita
Sânpaul
Crăciunel
Bucerdea Vin
Oiejdea
Obreja
Brateiu
Beia
Orăşeni
Şard
Mănărade
Târnava
Mediaş
Stejăreni
Ampoita
Micești
Biertan
Criț
Ighișu Nou
Homorod
Oituz
APVLVM
Berghin
Tapu
Micăsasa
Moşna
Brădeni
Fişer
Cața
Mercheaşa
Biborțeni
Poian
Drâmbar
Şeica Mică
Rupea
Baraolt
Sânzieni
ANGVSTIA
Dumbrava
Straja
Soroştin
Racoşu de Jos
Chepeț
(Breţcu)
Daia Rom.
Păuca
Boarta
Albert
Dăcia
Târgu Secuiesc
SACIDAVA
Sibişel
Spring
Doştat
Ruşi
Hârtibaciu
Agnita
Ungra
Hoghiz
Olteni
Cernatu de Jos
Pianu de Jos
Pianu de Sus
Răhău
Mercurea
Alămor
Slimnic
Cincu
Soars
Rodbav
Arcuş
Dalnic
Câlnic
Apoldu de Sus
Apoldu de Jos
Ocna Sibiului
Hâmeag
Comolău
Reci
Mogoş
Covasna
Reciu
Gârbova
Şura Mică
Cincşor
Caltea
Feldioara
Crizba
Ilieni
ALVTA
Brateş
Boroşneu Mare
Căpâlna
Sebeş
Cristian
Guşteriţa
Roşia
Hosman
Feldioara
Vad
Sibiu
Sâcădate
ALVTA (OLTUL)
Araci
Chichiş
Turnişor
Bungard
Bod
Brad
Hărman
Cisnădioara
Tălmaciu
CAPVT STENARVM
Boiţa
Turnu Roşu
Cristian
COMIDAVA
(Râşnov)
Crasna
Buzău
Bran
Poarta



TERRA SICULORUM
Le pays habité par les Sicules mélangés
aux Roumains dans les anciens comitats (départements)
Ciuc (I), Trei Scaune (II), Odorheiu (III), Mureş (IV)
chef-lieu (TÂRGU-MUREŞ)
ville (GHEORGHENI)
commune (Dumbrăvioara)
les limites des anciens départements
limite de raion (sous-division administrative de la région) (ante 1968)
MUNŢII CĂLIMANULUI
MUNŢII GHERGHIULUI
MUNŢII GURGHIULUI
MUNŢII CIUCULUI
MUNŢII HARGHITEI
MUNŢII BARAOLTULUI
I
II
III
IV
REGHIN
TOPLIŢA
GHEORGHENI
TÂRGU MUREŞ
ODORHEI
CRISTUR
MIERCUREA - CIUC
SF. GHEORGHE
TG. SECUIESC
BRAŞOV
MUREŞ
OLT
BISTRIŢA
TROTUŞ
TÂRNAVA MICĂ
TÂRNAVA MARE
NIRAJ
VALEA VÂRGHIŞULUI
42
43
44
47
46

Centre d'Etudes Transylvaines

Bibliotheca
Rerum
Transsilvaniæ XXIII

ISBN 973-577-185-3